



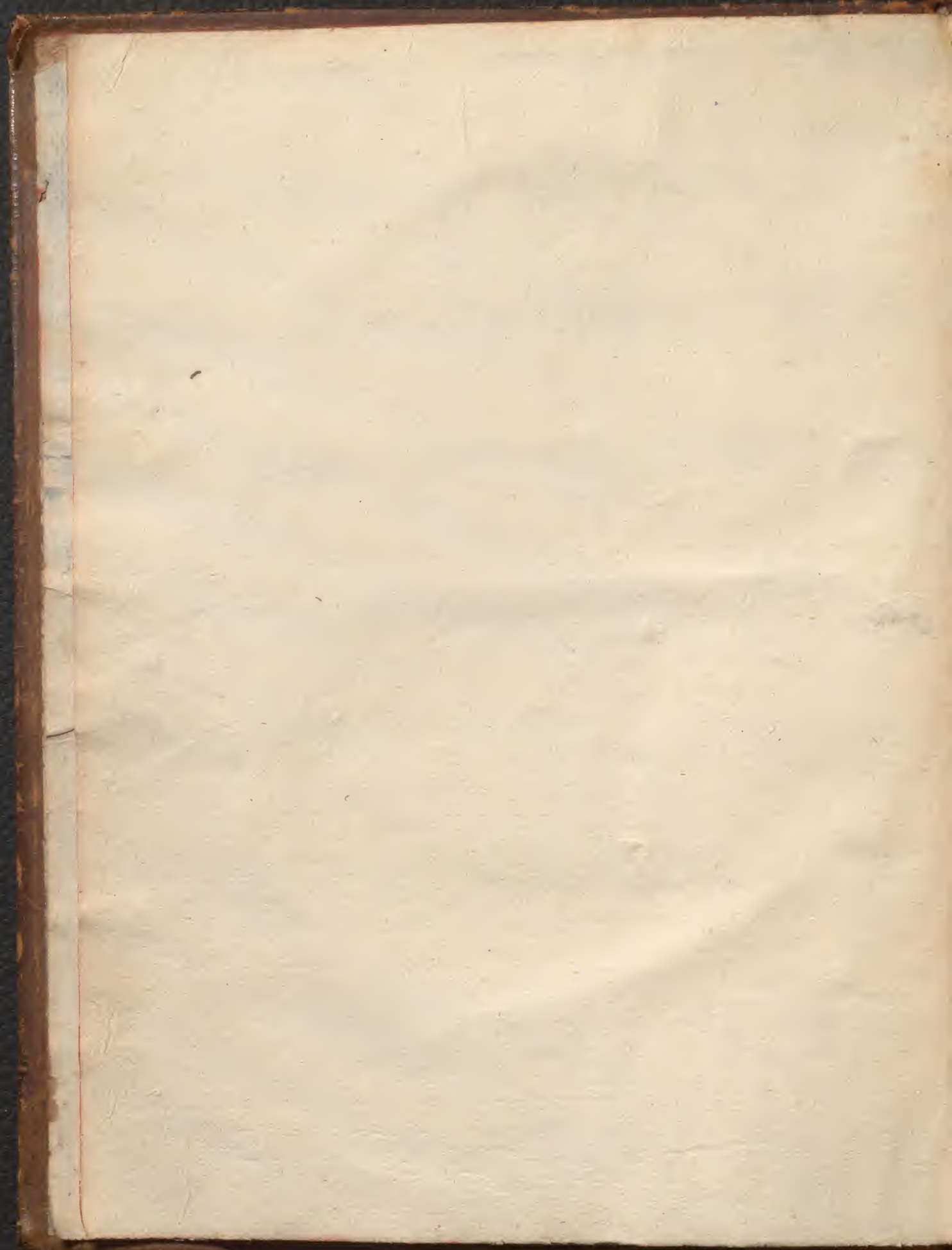


1205 LATERAL
V. 2

DES SAUVAGES

AMERIQUES

DE LA NATION DES IROQUOIS



M Œ U R S
DES SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPAREES AUX MŒURS
DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, de la Compagnie de Jesus.

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME SECOND.



A PARIS,

SAUGRAIN l'ainé, Quay des Augustins, près la rue
Pavée, à la Fleur de Lys.

Chez } CHARLES ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée
du Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel,
au Phoenix.

MDCCLXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

M O U R S
DES SAUVAGES
AMERIGUAINS,
COMPAREES AUX MOURS
DES PREMIERS TEMS.
Par le P. LABATON, de la Compagnie de Jesus.
Avec des figures en taille d'ivoire.
TOME SECOND.



A PARIS,
chez la Citoyenne, Palais National, ci-devant des Arts,
à la table de la Philosophie.
L'AN DE LA LIBERTE, le 25 Mars 1793.
M D C C C X I I I
Chez la Citoyenne, Palais National, ci-devant des Arts,
à la table de la Philosophie.

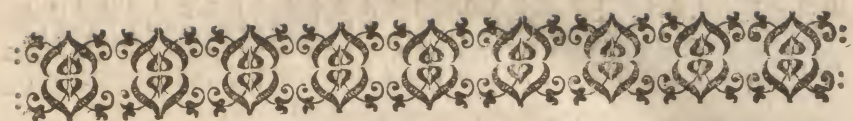
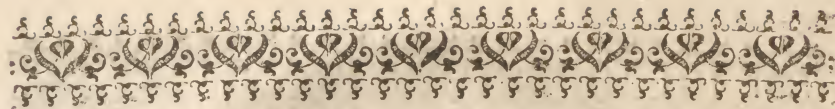


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le second Tome.

I.	O CCUPATIONS des hommes dans le Village.	pag. 1
II.	Occupations des femmes.	63
III.	De la Guerre.	161
IV.	Des Ambassades & du Commerce.	310
V.	De la Chasse & de la Pêche.	336
VI.	Des Jeux.	338
VII.	Maladies & Medecine.	359
VIII.	Mort., Sepulture & Deuil.	386
IX.	De la Langue.	458

Fin de la Table des Chapitres du second Tome.



EXPLICATION

DES PLANCHES ET FIGURES Contenuës dans le second Tome.

PLANCHE I.

pag. 19.

CETTE Planche nous met au fait des premiers habillemens des hommes, de leurs parures, de ce qui a donné lieu à la fable des Satyres, & de l'idée symbolique qu'on avoit attachée aux cornes des animaux. Des trois premières Figures, celle du milieu représente une Isis coëffée de la dépouille d'un Taureau avec ses cornes & ses oreilles. *Cuperus in Harpocrate, pag. 109.* A ses côtés sont un Jupiter Ammon 1. & un Lysimachus. 3. avec des cornes à la tête, attachées comme si elles étoient inhérentes. *La Chausse Mus. Rom. sec. primâ. Tab. 4. & 19.* Les Figures du second rang nous font voir deux Satyres. 5. tels que les représentent les anciens monumens. Ils sont entre la Figure d'un ancien Germain. 4. *Commentaires de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 138.* & celle d'un Américain. 5. tel qu'ils ont coutume de se mettre lorsqu'ils vont en guerre. Les Figures du 3^e rang nous montrent une continuation des idées des premiers temps dans les Cimmiers des Ducs de Bretagne. 7. *Vulson de la Colombiere, Theatre d'Honneur, Tom. 1. pag. 49.* & d'une ancienne famille de Flandres. 8. *Recherche des Antiquités, & Noblesse de Flandres de l'Epinoÿ, Liv. 1. pag. 312.* Le médaillon du milieu représente un Prince de la Maison de France, combattant dans un tournois contre un Duc de Bretagne, l'un & l'autre a son casque surmonté de son Cimmier. *Vulson de la Colombiere loc. cit.*

PLANCHE II.

pag. 28.

On voit ici un détail des habillemens & des ornemens des Sauvages. 1. 2. Figures de Sauvages des Nations Iroquoises & Huronnes vêtus à la moderne, homme & femme. 3. 4. Figures des mêmes vêtus à l'antique. 5. Collier des Anciens auquel est pendu ce qu'on nommoit *Bulla* chez les Romains. *La Chausse Mus. Rom. sect. 5. Tab. 6.* 6. Collier des Sauvages auquel est attachée une grande pièce de porcelaine, parallèle à la *Bulla* des Romains. 7. Collier des Anciens, parallèle à ceux que portent les Sauva-

DES PLANCHES ET FIGURES.

ges, & qui semble avoir été de même matiere. *Montfaucon, Ant. Expl. Tom. 3. Planche 157. pag. 268.* 8. Braffolet de porcelaine travaillée en petits Cylindres. 9. Caracolis des Caraïbes ou Sauvages Meridionaux. 10. Sac à petun des Sauvages Septentrionaux. 11. & 12. Les deux parties des Brodequins que les femmes Caraïbes des Antilles mettent au-dessus & au-dessous du gras de la jambe, & qui sont pour elles une marque d'ingénuité & de liberté.

PLANCHE III.

pag. 43.

La Planche 3. nous met sous les yeux les Peintures Caustiques & Hieroglyphiques. 1. Piéte ancien. *Theodore de Bry India Occid. part. 1. Icon. 1.* 2. Sauvage peint, parallele au Piéte représenté dans la Figure premiere. *Creuxus, Hist. Canad. pag. 79.* Entre ces deux personages est un Sauvage de l'Amerique Septentrionale, 3. gravant son portrait sur un arbre, & écrivant à sa maniere ce qu'il veut faire connoître par cette espece de monument. Dans le bas de cette Planche sont détaillées ces sortes de peintures, dont chacune peut être regardée comme une Lettre. La premiere porte que le Sauvage nommé les deux Plumes, ^{a. b.} de la Nation de la Gruë, ^{c.} & de la famille du Bœuf sauvage, ^{d.} accompagné de 15. Guerriers, ^{h.} a fait un prisonnier, ^{f.} & enlevé trois chevelures, ^{g.} au sixième voyage qu'il a fait pour aller en guerre, ^{k.} & au quatrième où il a commandé le parti, ^{i.} Dans la seconde il est dit, que le Sauvage nommé les deux flèches, ^{a. b.} de la nation du Cerf, ^{c.} & de la famille du Loup, ^{d.} est allé en Ambassade portant le Calumet de paix chez la Nation de l'Ours, ^{e.} accompagné de 30. personnes, ^{h.} Dans l'une & dans l'autre Figure le Sauvage est non seulement représenté par la figure hieroglyphique, mais il est encore peint dans son entier, dans la premiere avec ses armes, ^{e.} & dans la seconde tenant le Calumet & la Tortuë, ^{f.}

PLANCHE IV.

pag. 86.

On a gravé dans cette Planche deux ménages des Sauvages de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Le Cabanage des premiers est une Case en forme de Carbet dont on ne voit qu'une moitié; un Caraïbe y est suspendu dans son Hamac sous lequel est un petit feu. De cinq femmes Caraïbes, l'une ratisse le manioc, l'autre l'écrase, la troisième passe la farine du manioc par un hibichet, la quatrième fait le pain de Cassave, & la cinquième porte du bois pour faire bouillir la marmitte. Le Cabanage opposé représente une Cabane Iroquoise ouverte, où l'on voit une femme faisant la sagementé; un enfant qui fait rôtir un poisson & un épy de bléd d'inde. Hors de la Cabane sont trois femmes, la premiere pile le bléd d'inde dans une pile de bois, la seconde l'écrase entre deux pierres grains

EXPLICATION

à grain, & la troisième travaille à un sac pour mettre des provisions de farine; au bas de la Planche sont gravés quelques épys de bled d'inde, la plante du manioc & une patate; à l'autre extrémité est une presse pour séparer le suc du manioc qu'on exprime aussi avec une couleuvre, dont on voit une figure pendante à l'un des bouts du Carbet.

PLANCHE V.

pag. 114.

Cette Planche est distribuée en deux sujets. Le premier représente le Conseil general des Floridiens, & l'épreuve des Guerriers propres à faire la campagne. Le Chef assis sur son Trône, est au milieu des Anciens, des Notables, & des Devins qui y paroissent distingués par leur manteau; un homme debout les harangue, & porte ensuite à chacun la coupe de cassine qu'il doit avaler. Les femmes d'une part préparent la cassine, & de l'autre on voit un de ces hommes habillés en femme, que j'ai dit être semblables aux Prêtres de Cybèle ou de Venus Uranie, & que les Européens ont nommé les Hermaphrodites. Je m'étois persuadé d'abord que ce nom leur avoit été donné par les Européens, trompés & séduits par quelques apparences, qui les avoient induits dans l'erreur de croire qu'ils étoient Hermaphrodites réellement & de fait: mais je commence à croire qu'il faut qu'il y ait quelque fondement de cette erreur dans le nom même que ces Peuples donnent à cette sorte de Prêtres, pour marquer précisément leur état mixte, de l'homme dans la réalité, & de la femme dans leur profession, & dans l'habillement qu'ils portent comme les femmes, ce qui fait un composé androgyné, mais qui est purement symbolique. Herodote m'autorise dans ce sentiment; car, au Liv. 4. N. 67. il appelle Androgynes certains hommes parmi les anciens Scythes qu'on nommoit *Enarées*, qui étoient habillés en femmes, & qui étant dévoués au culte de Venus-Uranie, avoient reçu d'elle une maniere de divination particulière; ces hommes se rapportent fort à cette espece d'Amériquains. Le second sujet représente la maniere de faire la Chica, l'Ouicou ou Caouin, & la maniere de le boire, ce que les François ont appelé faire un vin. Les Devins y sont pareillement spécifiés par leur manteau.

PLANCHE VI.

pag. 136.

Cette Planche est aussi distribuée en deux sujets. Le premier est une danse de Religion des Peuples de la Virginie. Je n'en ai point parlé, parce qu'il en est fait mention dans la Relation de Smith, & dans toutes les Relations de la Virginie. Le second est une représentation d'une partie de la danse des Bresiliens décrite par le Sieur de Lery, & que j'ai rapportée à la page qui y répond.

DES PLANCHES ET FIGURES.

PLANCHE VII.

pag. 154.

Maniere de faire le sucre d'Erable. Les femmes occupées à aller chercher les vaisseaux, qui sont déjà pleins de l'eau qui coule des arbres, portent cette eau, & la versent dans des chaudières qu'on voit sur le feu, & auxquelles une femme veille, tandis qu'une autre assise, pêtrit avec les mains cette eau épaissie, & en état d'être mise en consistance de pain de sucre. Au-delà du Cabanage & du Bois, paroissent les champs, tels qu'ils sont à l'issuë de l'hyver; on y voit les femmes occupées à leur donner la première façon, & à y semer leur bled d'inde de la maniere dont je l'ai marqué à la p. 7.

PLANCHE VIII.

pag. 174.

Cette planche divisée en deux sujets, fait voir dans celui d'en-haut un ancien Marcoman tout armé d'osier, parallèle à un Sauvage armé aussi de bois & d'écorce de pied en cap. *Le Marcoman est pris des Commentaires de Cesar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 30. & le Sauvage, des Voyages de Champlain, Edition de Paris 1632. pag. 291.* Entre ces deux personnages est la Buchette ou le signal de l'enrôlement des Sauvages, parallèle aux symboles de l'Antiquité qu'on appelloit *Tessera*, dont j'ai donné quelques Figures. La première est un symbole des Chrétiens. *Cabinet de sainte Genevieve, pag. 1. Fig. 6.* Les autres sont tirées de *La Chausse Mus. Rom. se. 5. Tab. 8.* La Médaille qui est au bas, représente une femme tenant d'une main un de ces symboles, & de l'autre une corne d'abondance avec l'Inscription *LIBERALITAS AUG.* Elle est de Balbinus. Ces symboles se trouvent en plusieurs autres Médailles des Empereurs. Le second sujet représente un parti de Guerriers sortant de leur Village à la file les uns des autres. Leur Chef est à la tête chantant sa chanson de mort.

Les deux Planches suivantes concernent la navigation des Peuples de l'Amerique.

PLANCHE IX.

pag. 206.

Dans le premier sujet que cette Planche présente, est un canot des Eskimaux, tel que je l'ai décrit à la page 205. Au-dessus sont gravés quelques monumens de l'ancienne Egypte, où l'on voit de petits bateaux de papier, parallèles à ceux d'écorce dont se servent les Sauvages. *Montfaucon, Ant. Expliq. Tom. 2. Planche 142. pag. 150.* Le sujet d'en bas fait voir un radeau de courges séchées, vidées & bien bouchées, au-dessous duquel est peint un habitant du Pérou conduisant une Balze.

PLANCHE X.

pag. 218.

Saults & Cascades. On voit ici les Rivieres se précipiter selon

EXPLICATION

Les divers degrés de la hauteur des Terres. Dans l'éloignement se présente une de ces cataractes que leur extrême élévation rend impraticables. Les Sauvages obligés de quitter le lit de la Riviere beaucoup au-dessus de la chute, y font portage de leurs canots & de leurs équipages pour venir la reprendre au-dessous. La Riviere dans un second lit égal & de niveau, coule tranquillement devant un village, auprès duquel on distingue sur une pointe avancée deux Sauvages qui travaillent à une pyroque, deux canots de la façon des Abenaquis, & un autre de celle des Outaouacs. Au-dessous est un rapide qu'on peut sauter. Deux Sauvages le descendent, & deux autres remontent terre à terre en piquant de fonds.

PLANCHE XI.

pag. 220.

Voyage sur les neiges & campement d'hyver. Les Sauvages paroissent ici, les uns portant leur équipage sur des bielles, & les autres le tirant, après eux sur leurs traînes. Le Graveur a oublié de les envelopper de leurs fourrures, ainsi que la saison le demande. D'autres arrivés au lieu du rendez-vous, dressent le Cabanage. Quelques-uns s'occupent du soin de dresser la chaudiere, de couper du bois; & quelques autres font du feu à leur manière par la Terebration. La Raquette, qu'on voit en l'air, est fort bien faite & fort ressemblante.

PLANCHE XII.

pag. 252.

Siège d'un Fort ou Village palissadé. La Planche s'explique par elle-même, & n'a pas besoin d'une plus ample explication.

PLANCHE XIII.

pag. 262.

Conduite des prisonniers, & leur entrée dans le Village. Le premier sujet, représente la manière d'attacher les Esclaves, & de les garder pendant la nuit. On voit à côté un des Guerriers qui passe une chevelure, & la prépare de la manière dont ils ont coutume de préparer les peaux & que j'ai expliquée à la pag. 32. Le second sujet fait voir les Esclaves exposés à la mauvaise réception qu'on leur fait à leur arrivée dans les Villages de leurs Vainqueurs ou des Alliés de ceux-ci. La marche commence par ceux du parti des Vainqueurs qui portent les chevelures, suivent trois prisonniers, qui tiennent en main la Tortuë & le bâton orné de plumes de Cigne. Les gens du Village rangés en deux hayes & armés de bâtons, y sont disposés à les bien recevoir.

PLANCHE XIV.

pag. 292.

Supplices. 1. supplice des Esclaves dans l'Amerique Septentrionale

DES PLANCHES ET FIGURES.

nale. 2. Supplice des Esclaves dans l'Amerique Meridionale. Celui-ci renferme trois differentes actions. D'un côté les femmes peignent l'Esclave, de l'autre elles peignent le Boutou ou Massué dont il doit être frappé; dans le milieu est représentée la maniere dont il est immolé.

PLANCHE XV.

pag. 314.

Cette Planche concerne les Ambassades & le Commerce des Sauvages de l'Amerique Septentrionale. Dans le premier sujet paroît un Sauvage dans un Conseil parlant par ses colliers de porcelaine. Le collier qu'il tient à la main, est représenté plus en grand au bas du sujet. Le second sujet est une représentation de la danse du Calumet. Au milieu sur une natte, sont le Manitou ou le Génie à l'honneur duquel se fait la danse, c'est un serpent, & les armes avec lesquelles on doit combattre. Les Spectateurs & les Joueurs d'instrumens forment un cercle tout-au-tour dans lequel on voit les deux Combattans.

PLANCHE XVI.

pag. 340.

Jeux des Osselets ou de l'Astragale. Le premier est joué par les femmes, & le second par les hommes, de la maniere dont je l'explique.

PLANCHE XVII.

pag. 354.

Jeux de Sphéristique & autres exercices. Le premier est un jeu de Crosse; & le second, celui que j'ai décrit à la pag. 353. Dans l'éloignement on voit quelques Sauvages s'exerçant à tirer de l'arc à un but marqué.

PLANCHE XVIII.

pag. 386.

Malade *jonglé*, & mort exposé. 1. Le Malade entre les mains de deux Devins, est promené lentement sur un long brazier de charbons ardents, tandis que le Chœur est occupé à une danse de Religion, au dessus de laquelle paroît la Cabane de la Divination ou de la *Jonglerie*, que j'ai dit être semblable au Trepied Delphique. 2. Le Mort préparé pour la sepulture, est élevé sur une estrade. Le monde assemblé dans la Cabane pour le pleurer, paroît attentif à son éloge funebre que fait un des Anciens ou Notables, représenté debout.

PLANCHE XIX.

pag. 411.

Mort des Dévoüés au Chef ou à la femme Chef de la Nation des Natchez à la Louisiane. Le Temple tout ouvert, laisse voir dans le fonds, & à découvert les corps des Chefs qui y sont en dépôt.

EXPLICATION DES PLANCHES ET FIGURES.

Celui à qui on rend les derniers devoirs, est exposé sur l'une des pierres qui sont à l'entrée de ce Temple. Deux Chœurs représentés sur le devant forment une danse de Religion, pendant laquelle on étrangle ceux qui doivent tenir compagnie au défunt, & aller le servir dans l'autre monde.

PLANCHE XX.

pag. 417.

Cerémonies de la sepulture chez les Iroquois. Le Mort élevé sur le brancard sur lequel il a été porté, est auprès de sa fosse que deux hommes preparent. A côté de lui sont tous les petits meubles qu'on doit mettre dans son Tombeau. Le Maître des Ceremonies paroît ensuite, tenant dans ses deux mains les bâtons avec lesquels doivent s'exercer les Gladiateurs hommes & femmes, qui doivent honorer les obseques par le spectacle d'un combat, après lequel on donne le prix aux Vainqueurs.

PLANCHE XXI.

pag. 420.

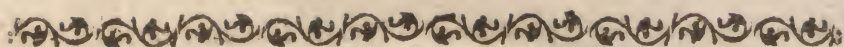
Ceremonies pratiquées à l'égard de ceux qui sont morts de froid dans les neiges, ou qui ont eu le malheur de se noyer.

PLANCHE XXII.

pag. 456.

Fête generale des Morts chez les Hurons & chez les Iroquois. La description en est si détaillée, qu'il seroit inutile d'en donner une nouvelle explication.

Fin de l'Explication des Planches & Figures du second Tome.



Approbation du Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere **JOS. FR. LAFITAU** de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé, *Mœurs des Sauvages Americains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; lequel Livre a été lu & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoi j'ai signé la présente Permission. A Paris. ce. 15. May 1722.

PAUL BODIN.

A P P R O B A T I O N.

J'A'y lu par ordre de Monseigneur le Gardé des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Mœurs des Sauvages Americains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, dont on peut permettre l'impression. A Paris le. 12. Aoust 1722.

CHERIER.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand- Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs-Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Nôtre bien amé le Pere **J O S E P H F R A N Ç O I S L A F I T A U**, de la Compagnie de Jesus; Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé, *Mœurs des Sauvages Americains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; mais craignant que d'autres Libraires ou Imprimeurs ne s'avissassent de lui contrefaire ledit Ouvrage, ce qui lui feroit un tort considerable, il Nous auroit en consequence fait supplier de lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus expliqué en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de douze années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus mentionné, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de si-

tre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage ci-dessus expliqué, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, soy soit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt troisième jour du mois d'Août l'an de grace mil sept cens vingt-deux, & de notre Regne le septième. Par le Roy en son Conseil.

DE SAINT HILAIRE.

Il est ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Août 1686. & Arrêt de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre V^e. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 191. num. 214. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le neuvième Septembre 1722.

BALLARD, Syndic.

Je reconnois avoir cédé pour toujours le present Privilege aux Sieurs SAUGRAIN & HOCHEREAU Libraires, pour en jouir en mon lieu & place, suivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 24. jour de Janvier 1723.

Signé, JOSEPH FRANÇOIS LAFITAU J.

MOEURS



M Œ U R S
DES SAUVAGES
AMÉRIQUAINS,
COMPARÉES AUX MOEURS
DES PREMIERS TEMS.

Occupations des Hommes dans le Village.



L'HOMME né pour le travail , languit & s'ennuye dans le repos. Il lui faut une occupation ; s'il n'en a point, il en cherche & s'en donne , & souvent au défaut d'une meilleure , il s'en fait une de s'inquiéter , ou d'inquiéter les autres. Cette proposition , qui est assez exactement vraie de la plûpart des hommes chez

Tome II.

A.

2 MOEURS DES SAUVAGES

les Peuples de l'Europe en qui l'on remarque beaucoup de vivacité & beaucoup d'action, ne l'est pas tout-à-fait tant par rapport aux Sauvages de l'Amérique. Ceux-ci se font un honneur de leur oisiveté; La paresse, l'indolence, la faineantise sont dans leur goût & dans le fonds de leur caractère: de sorte que n'ayant ni sciences ni métiers, n'ayant plus d'ailleurs, ou presque plus les exercices réglés du temps passé qui pouvoient les tenir en haleine, ils sont les gens du monde les plus desœuvrez; & si l'on en excepte certaines petites choses qui ne leur demandent pas beaucoup de temps, moins encore de sujettion & d'application, ils sont presque toujours les bras croisez, ne faisant autre chose que tenir des Assemblées, chanter, manger, joüer, dormir, & ne rien faire.

Quelque dure que fût la vie des Lacedémoniens & des Crétois, & quelque précaution qu'eussent pris les Législateurs de ces Républiques, on peut dire néanmoins que n'ayant que la guerre pour objet, & ayant banni de chez eux les Arts & l'Etude des Sciences, leur vie étoit proprement une vie oisive & paresseuse, laquelle fit donner à ces derniers, par un Poëte dont parle S. Paul, le terme injurieux de *Ventres Pigri*, qui donne en deux mots une idée parfaite de cette faineantise, où ils étoient tombez, sur-tout après que s'étant relâchez de la rigueur de leur première discipline, ils se laisserent entierement énerver par la mollesse.

D. Paul ad
Tit. cap. I. v.
ll.

Les occupations de leur compétence les plus laborieuses sont, de dresser les palissades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs Cabanes, de préparer les peaux dont ils font leurs vêtements, de travailler à quelques petits meubles domestiques, de mettre en état leurs équipages de Guerre, de Chasse ou de Pêche, enfin de s'orner, & de se mettre sur leur propre.

Ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs Villages. Ils les situent, autant qu'ils peuvent, ^{Des Villages.} au milieu des meilleures Terres sur quelque petite éminence, qui leur donne vûë sur la Campagne, de peur d'être surpris, & au bord de quelque ruisseau, qui, s'il est possible, serpente à l'entour, & fasse comme un fossé naturel aux Fortifications que l'Art peut ajoûter à un terrain, lequel se défende par lui-même. Ils ménagent au centre de leurs Villages une place assez grande pour y tenir des Assemblées : Les Cabanes y sont assez ferrées les unes contre les autres, ce qui les expose à un danger continuel du feu, la matiere en étant aussi combustible qu'elle l'est : Leurs ruës sont peu alignées, chacun bâtissant où le sol lui paroît plus propre & moins pierreux.

Les Villages les plus exposez à l'Ennemi, sont fortifiez d'une Palissade de quinze à vingt pieds de haut, & composée d'un triple rang de pieux, dont ceux du milieu sont plantez droits & perpendiculairement, les autres sont croisez & entre-

4 MOEURS DES SAUVAGES

lacez en maniere de chevaux de frise , & doublez par-tout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. Ils pratiquent en dedans le long de cette palissade , une espece de banquette ou de chemin des rondes fait avec des arbres couchez en travers , tout joignant la palissade , & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre , ils y ménagent de distance en distance des Redoutes ou des Guerites qu'ils remplissent en temps de Guerre de pierres pour se défendre de l'escalade , & d'eau pour éteindre le feu. On y monte par des troncs d'arbres entaillez par degrez qui leur servent d'échelle , la palissade a aussi ses ouvertures pratiquées en guise de creneaux.

La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de Polygones ; mais le plus grand nombre sont de figure ronde & spherique , comme l'étoient la plupart des Villes anciennes. La palissade n'a qu'une issue par une porte étroite , & placée de biais qui ferme avec des barres de traverse , & par où l'on est contraint de passer de côté. Ils ont soin aussi de laisser un assez grand chemin entre la palissade & les Cabanes. Ces Villages sont peu fournis , & les plus gros n'ont gueres au-dessus de cent Cabanes , d'un , de trois , de cinq , ou même de sept feux , dans lesquelles il y a quelquefois plusieurs ménages.

Les Sauvages de l'une & de l'autre Amerique

se fortifient à peu près de la même manière ; mais il est moins ordinaire à ceux de la Meridionale , & généralement aux Peuples errans de recourir à ces sortes de fortifications , à moins qu'ils ne soient actuellement en guerre , & qu'ils ne soient fort exposez aux insultes de leurs ennemis.

Les Cabanes de toutes ces Nations sont encore aujourd'hui la montre de la pauvreté & de la frugalité des hommes nez dans l'enfance du Monde ; & si l'on en excepte les habitans du Pérou & du Mexique , qui bâtissoient de petites maisons de pierre, où il n'y avoit ni magnificence, ni art, ni commodité, & quelques autres Peuples de leur voisinage, qui font à leurs demeures un enduit de chaux ou de ciment assez passable, tout le reste des Nations sauvages n'a que de misérables cases ou chaumieres, connues dans l'Antiquité sous le nom de *Mapalia* ou *Tuguria*, lesquelles sont toutes propres à donner une idée parfaite de la misere.

Des Cabanes.

Les Auteurs nous peignent les premiers Hommes, comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou le creux des arbres. Qu'ont ajouté à cette première barbarie les Peuples du Nord de l'Amérique, & ceux du Sud qui habitent dans les Païs sujets à être noyez par de fréquentes inondations ? Les Eskimaux, les Sauvages du Détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble & les Californiens, se retirent dans des Ca-

6 MOEURS DES SAUVAGES

vernes que la nature leur a préparées pour leur en épargner la peine , ou en font d'artificielles dans lesquelles ils passent un hyver fort long presque sans en sortir : peu differens des bêtes qui se creusent des Tannieres : au lieu que pendant l'Eté ils couchent en pleine campagne sous les arbres, ou tout au plus sous quelques Cabanages faits de peaux de Loup Marin. Il faut qu'ils soient bien endurcis & bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la sorte dans des climats aussi rigoureux. Sur les bords de l'Orenoque, du fleuve des Amazones & en quelques autres endroits, on voit des Villages en l'air au milieu des Palus & des Marécages. Ils s'éleve dans ces Pais noyez des palmes d'une hauteur prodigieuse qui croissent fort près les unes des autres. C'est sur ces palmes que les Naturels du pais construisent leurs habitations. Ils lient ces arbres l'un à l'autre par des poutres transversales, & édifient sur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui semblent plutôt être faites pour des Vautours, que pour des hommes. C'est un plaisir, dit-on, de voir avec quelle adresse les femmes chargées de leurs enfans & de leur bagage domestique, montent par des troncs grossierement écôtez dans ces especes de nids. Ce n'est pas seulement contre les inondations que ces Peuples prétendent se garantir par des azyles aussi extraordinaires. Ils se mettent par-là à couvert contre les incursions subites de leurs ennemis, contre les

surprises des Crocodiles & des Tygres, & contre l'incommodité des Maringuoins ou Cousins, lesquels ne peuvent pas s'élever si haut, & leur deviendroient insupportables sans cette précaution. Les Conquerans de la Nouvelle-Espagne trouverent des Nations nombreuses logées de cette sorte, lesquelles leur donnerent bien de la peine à vaincre, & leur firent périr beaucoup de monde. Il y a encore en Afrique, vers les Côtes de Guinée, un des anciens Peuples Atlantiques, nommé les *Vetérés*, dont les Villages sont ainsi bâtis en l'air sur des pilotis au milieu des eaux.

Loyer, Relation du Voyage d'Ifsyt, p. 158.

Les Nations errantes comme les Algonquines, n'étant pas long-temps dans un même endroit, se contentent de faire des Huttes extrêmement basses, ou pêle-mêle avec le grand nombre de Chiens qu'elles nourrissent, elles sont dans le centre de la mal-propreté & de l'incommodité. Les Nations sédentaires ont des logemens un peu plus spatieux & plus solides.

Les maisons des premiers Egyptiens étoient bâties de cannes & de roseaux, selon Diodore de Sicile. Plin dit la même chose des Peuples Hyperboréens. Les cannes, les roseaux, les bois, & les feuilles de Palmiste & de Latanier, les écorces d'Orme & de Bouleau, sont aujourd'hui la matière de celles des Sauvages.

Diodor. Sic. Lib. 1. cap. 7.
Plinius, Lib. 16. cap. 36.

Quant à leur forme, quelques-unes sont rondes, comme les Tabernacles ou les Tentes des Anciens, comme les Tours des Mosynœciens, des

8 MOEURS DES SAUVAGES

Tyrrhéniens & des Gaulois Parisiens. Telles sont les Cabanes des Peuples de la Floride, des Natchez à la Louisiane, & de plusieurs autres Peuples.

Du Tertre,
Traité 7. c. 1.
§. 10.

Rochefort,
Hist. Morale
des Antilles,
chap. 15.

Les Carbets & les Cafes des Caraïbes sont ovales. Le Carbet ou Cafe commune a environ soixante à quatre-vingt Pieds de longueur, & est composé de grandes fourches hautes de dix-huit à vingt pieds. Ils posent sur ces fourches un Latanier *, ou un autre arbre fort droit qui sert de faite, sur lequel ils ajustent des Chevrons, qui touchent jusqu'à terre des deux côtez. Ils le couvrent de feüilles de Latanier, de roseaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils sçavent enlacer les unes dans les autres si proprement, qu'ils y sont bien à couvert des pluies & des au-

* Le Latanier est une espece de Palmiste; il sort d'une grosse motte de racines; il n'est gueres jamais plus gros que la jambe, il est presque par-tout égal & se leve droit, comme une flêche, quelquefois jusques à la hauteur de 40. à 50. pieds. Il a tout autour un doigt d'épaisseur d'un bois dur comme du fer, & tout le reste est filasseux comme le cœur des Palmistes; au lieu de branches, il n'a que de longues feüilles, qui étant épanouies, sont rondes par le haut, & plicées par le bas à la façon d'un éventail. Elles sont attachées à de grandes queueës, lesquelles sortent de certains filamens qui entourent le corps de

l'arbre comme une grosse toile rousse & fort claire; ces feüilles étant liées par petits faisceaux, servent à couvrir les cafes, & la peau qu'on enleve de dessus les queueës, est propre à faire des cribles, des paniers & plusieurs autres petites curiosités que les Sauvages tiennent entre leurs meubles les plus précieux. Ils font aussi du bois de cet arbre, des arcs, des massues dont ils se servent au lieu d'épée, des zagayes qui sont de petites lances aiguës qu'ils dardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en munissent la pointe de leurs flêches, qui sont par ce moyen aussi pénétrantes que si elles étoient d'acier.

tres.

tres injures du temps. Mais comme les Carbets ne reçoivent de jour que par la Porte, laquelle est si basse qu'on ne peut gueres y entrer sans se courber, il y fait ordinairement fort obscur & on doit y être très-incommodé de la fumée des feux que chacun a soin d'entretenir sous son Hamac. Les Cases particulieres sont de la même forme que le Carbet. Les femmes qui les habitent, y entretiennent une grande propreté, & ont soin de les balayer souvent; les jeunes gens ont aussi le soin de balayer le Carbet, & de le tenir propre. Le Pere du Terre dit que dans le Carbet, outre la porte commune, il y en a une autre particuliere plus petite, par laquelle aucun des Sauvages ne passe, & n'oseroit même passer. Ils prétendent qu'elle est destinée pour les esprits, lorsqu'ils sont appelez par leurs Boyez ou Devins dans leurs évocations magiques.

Du Terre,
loc. citat.

Les Cabanes des Bresiliens sont faites en forme de berceau, & de même matiere que celles des Caraïbes; Elles sont fort longues; cinq ou six Cabanes composent un gros Village. Il est vrai que dans chaque Cabane il y a jusqu'à soixante & quatre-vingt personnes partagées en differens ménages.

Ce n'est pas sans raison qu'on a donné aux Iroquois le nom d'*Hotinnonsonni* ou de *Faiseurs de Cabanes*: Ce sont en effet ceux de toute l'Amerique qui sont logez le plus commodément. Cependant ce nom ne leur convient pas tellement, qu'il

ne pût être appliqué aux Hurons & à quelques autres de leurs Voisins , qui ont pris d'eux la même maniere de se bâtir.

Cabanes
Iroquoises.

Ces Cabanes sont aussi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin ; elles sont larges de cinq ou six brasses , hautes à proportion , & longues selon la quantité des feux. Chaque feu emporte vingt ou vingt-cinq pieds de plus sur la longueur de celles qui n'en ont qu'un , lesquelles n'excedent point le nombre de trente ou quarante pieds ; chacune de ces Cabanes porte sur quatre poteaux par chaque feu , qui sont comme la base & le soutien de tout l'édifice. On plante dans toute la circonference , c'est-à-dire dans toute la longueur des deux côtés , & aux deux pignons , des piquets pour assujettir les écorces d'Ormes qui en font les murailles , & qui y sont liées avec des bandes faites de la Tunique interieure , ou de la seconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé , on fait le ceintre avec des perches courbées en arc , qu'on couvre aussi d'écorces longues d'une brasse , & larges d'un pied ou de quinze pouces. Ces écorces enjambent l'une sur l'autre comme l'ardoise. On les assujettit en dehors avec de nouvelles perches , semblables à celles qui forment le ceintre en dedans , & on les fortifie encore par de longues pieces de jeunes arbres fendus en deux , qui regnent dans toute la longueur de la Cabane de bout en bout , & qui sont sou-

tenuës aux extrémités du toit , sur les côtés ou sur les aïles , par des bois coupez en crochet , qui sont disposez pour cet effet de distance en distance.

Les écorces se préparent de longue main ; on les enleve des arbres qu'on cerne lorsqu'ils sont en sève , parce qu'alors ils se dépouillent mieux ; & après leur avoir ôté leur superficie extérieure laquelle est trop raboteuse , on les gêne les unes sur les autres , afin qu'elles ne prennent pas un mauvais pli , & on les laisse ainsi secher. On prépare de la même maniere les perches & les bois nécessaires à la construction de l'édifice ; & quand le temps est venu de mettre la main à l'œuvre , on invite la jeunesse du Village , à qui l'on fait festin pour l'encourager , & en moins d'un ou de deux jours tout l'ouvrage est sur pied , plutôt par la multitude des mains qui y travaillent , que par la diligence des Travaillans.

Après que le Corps du Batiment est achevé les particuliers qui y ont intérêt , travaillent ensuite à leur aise à l'embellir par le dedans & à y faire les compartimens nécessaires , selon leurs usages & leurs besoins. La place du milieu est toujours celle du foyer , dont la fumée s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au sommet de la Cabane dans le lieu qui y répond , & qui sert aussi à y donner du jour. Ces édifices n'ayant point de fenêtres , ne sont éclairés que par le haut de la même maniere que le celebre Temple de la Rotonde bâti par Agrippa , qui se voit enco-

ré en entier à Rome. Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans le temps des grandes pluies, ou de certains vents qui feroient refouler la fumée dans les Cabanes, & les rendroient très-incommodes. Je parle seulement ici des Cabanes construites selon la forme Iroquoise; car celles qui sont bâties en rond & en maniere de Glaciere, n'ont pas même d'ouverture par le haut, de sorte qu'elles sont & beaucoup plus obscures, & qu'on y est beaucoup plus en proye à la fumée.

Le long des feux, de chaque côté, régne une Estrade de douze à treize pieds en longueur sur cinq ou six de profondeur, & autant à peu-près de haut. Ces Estrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, leur servent de lit & de sieges pour s'asseoir, ils étendent sur les écorces qui en font le plancher des Nattes de jonc & des peaux de fourrure. Sur cette couche, qui n'est gueres propre à entretenir la mollesse ou la fainéantise, ils s'étendent sans autre façon enveloppés dans les mêmes couvertures qu'ils portent sur eux durant le jour. Ils ne savent pour la plupart ce que c'est que se servir d'oreiller. Quelques-uns néanmoins, depuis qu'ils ont vû la maniere françoise, en font un d'un morceau de bois ou d'une natte roulée. Les plus délicats en usent qui sont faits de cuir fournis de poil de Cerf ou d'Original; mais en peu de temps ils sont

si gras, si sales, & font tant d'horreur à voir, qu'il n'y a que des gens aussi mal propres, que les Sauvages, qui puissent s'en accommoder.

Le fonds de l'Estrade sur lequel on couche, est élevé à un pied de terre tout au plus, ils luy donnent cette élévation pour n'être pas incommodés de l'humidité, & ils ne luy en donnent pas davantage, pour éviter d'autre part l'incommodité de la fumée, qui est insupportable dans les Cabanes quand on s'y tient debout, & qu'on y est un peu exhaussé.

Les écorces qui ferment les Estrades par dessus, & qui font le Ciel du liect, leur tiennent lieu d'Armoires, & de garde-manger, où ils mettent sous les yeux de tout le monde leurs Plats, & tous les petits ustenciles de leur menage. Entre les Estrades sont placées de grandes caisses d'écorce, en forme de Tonnes & hautes de cinq à six pieds, où ils mettent leur bled lorsqu'il est égrené.

Au lieu de ces Estrades, les Sauvages Meridionnaux se servent de liects suspendus qu'on nomme Hamacs, & qui sont un tissu de coton ou de fil d'écorce d'Arbre travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux Piliers de leurs Carabets, ou bien à des Arbres lorsqu'ils sont en voiage. On y est couché très-commodément, & il y a du plaisir d'y être en plein air à l'ombre sous des feüillages pendant la grande chaleur du jour. Les Caraïbes ne les quittent gueres & y passent

une grande partie du temps à ne penser à rien. Ceux qui n'ont point de Hamac se font une autre sorte de liçt qu'on appelle Cabane, ce sont plusieurs bâtons en quarré tissus de long & en travers, sur lesquels on met quantité de feüilles de Balisier & de Bananier. Ils sont aussi suspendus par les quatre coins & soutenus par des cordes faites de racine ou d'écorce d'Arbre.

Les Cabanes Iroquoïses ont issuë des deux côtés. A chaque bout il y a une espee de tambour ou de petit appartement separé, & un vestibule exterieur.

Ils font dans ces tambours, aussi-bien que dans l'entre-deux des Estrades qui sont libres, de petits Cabinets des deux côtés où ils mettent leurs Nattes pour les jeunes gens quand la famille est nombreuse, ou pour s'en servir eux-mêmes dans les temps où le voisinage du feu ne leur est plus si nécessaire. Ces Cabinets sont élevés de trois à quatre pieds pour les garantir de l'importunité des puces, par dessous ils mettent la provision de leur petit bois.

Leur vestibule exterieur se ferme en Hyver avec des écorces, & leur sert de bucher pour le gros bois, mais en Esté ils l'ouvrent de tous côtés pour prendre le frais, plusieurs mettent pendant les grandes chaleurs leurs Nattes sur le toit de ces vestibules, lequel est plat & n'est pas si exhaussé que leurs Cabanes. Ils couchent ainsi à l'air sans se mettre en peine du serain.

Quoy qu'on puisse aller & venir dans les Cabanes le long des feux des deux côtés entre le foyer & les Nattes, ce n'est pourtant point un lieu commode pour se promener ; aussi le Sauvage quelque part où il soit, à moins qu'il ne soit actuellement en route, est toujours assis ou couché, & ne se promene jamais. Ils sont même aussi surpris de voir les Europeans aller & venir toujours sur leurs mêmes pas, que l'étoient les Peuples d'Espagne dont parle Strabon, lesquels voiant quelques Centurions de l'Armée Romaine se promener de cette maniere, crurent qu'ils avoient perdu l'esprit, & s'offrirent à eux pour les conduire dans leurs Cabanes. Car ils croyoient, ou qu'il falloit se tenir tranquillement assis dans sa tente, ou qu'il falloit avoir envie de se battre.

Strabon. l. 3.
P. 112.

Les portes des Cabanes sont des écorces mobiles & suspenduës en dehors par en haut. Point de clef ni de serrure. Au temps passé rien ne fermoit chez les Sauvages. Quand ils alloient pour longtemps en campagne, ils se contentoient d'arrêter leurs portes avec des traverses de bois, pour les défendre contre les chiens du Village. Pendant tous les siècles qui nous ont précédé, ils ont vécu dans une grande securité & sans beaucoup de défiance, les uns des autres, les plus soupçonneux portoient leurs meubles les plus précieux chez leurs amis, ou les ensevelissoient dans des trous faits exprès sous leurs Nattes, ou dans quelque lieu inconnu de leur Cabane. Quelques-uns ont

maintenant des coffres ou de petites cassettes, d'autres fortifient leurs Cabanes par les pignons avec des planches grossièrement faites, & y mettent des portes de bois avec des serrures qu'ils achètent des Européens, dont le voisinage leur a souvent appris à leurs dépens, que ce qu'ils avoient n'étoit pas toujours en sûreté.

Ils doublent leurs portes pour se garantir du froid & de la fumée, & ils en font comme une seconde avec des couvertures de peau ou de laine. Dans les froids communs & ordinaires leurs Cabanes sont assez chaudes, mais quand le vent de Nord-Oüest tire, & qu'il fait un de ces temps rigoureux du Canada qui dure des sept à huit jours de suite à faire fendre les pierres, alors le froid y aiant penetré, je ne sçais comment ils peuvent y durer, étant aussi peu couverts qu'ils le font, sur-tout ceux qui couchent loin des feux. Pendant l'Esté elles sont assez fraîches, mais pleines de puces & de punaises, elles sont aussi très-puantes quand ils y font secher leur poisson à la fumée.

Plutarch. in
Lycurgo.

Les Maisons des Lacedemoniens n'étoient sans doute, ni plus magnifiques ni plus commodes, leur Legislatteur leur aiant ordonné de ne les faire que de bois, & de n'employer que la Hache pour la construction de tout l'Ouvrage, & tout au plus la scie pour en faire les Portes. Il n'avoit pas voulu leur permettre de se servir d'aucun autre instrument, ni d'aucune autre matiere qui eut pû
dans

dans la suite tenter les particuliers d'affecter de se distinguer du commun, par des Ouvrages plus solides & travaillés avec plus de propreté. Il en avoit apprehendé une émulation, laquelle donnant entrée au luxe & à la magnificence, les eût fait sortir de cet état de mediocrité & d'égalité qu'il avoit jugé seul capable de maintenir la République dans cet état florissant, d'où déchoient les Empires qui paroissent le mieux affermis, lorsque les particuliers sortent des bornes de la modestie.

Nos premiers peres ne s'apperçurent de leur nudité qu'après le peché. Ils en furent choqués eux-mêmes, mais ils ne firent que pourvoir alors à la bienveillance, par quelques feüillages qui ne servoient qu'à cacher ce qui pouvoit blesser la pudeur sans les garantir de la rigueur des saisons. Dieu leur fit ensuite des Tuniques de peaux, dit l'Ecriture. Adam & Eve inspirerent sans doute à leurs enfans de s'en couvrir à leur exemple, & d'avoir ce respect les uns pour les autres, qui ne les exposât pas à ressentir la même honte qu'ils avoient eüe lorsque leurs yeux furent défillés après leur crime. Mais il ne paroît pas que leurs ordres ou leurs conseils ayent été generalement suivis. Quelques Nations des plus grossieres, surtout celles qui habitoient les climats les plus chauds, persevererent dans une nudité entiere ou presque entiere. Quelques autres ne se couvri-

Des Habil-
lemens.

Gen. cap. 3.
v. 7.

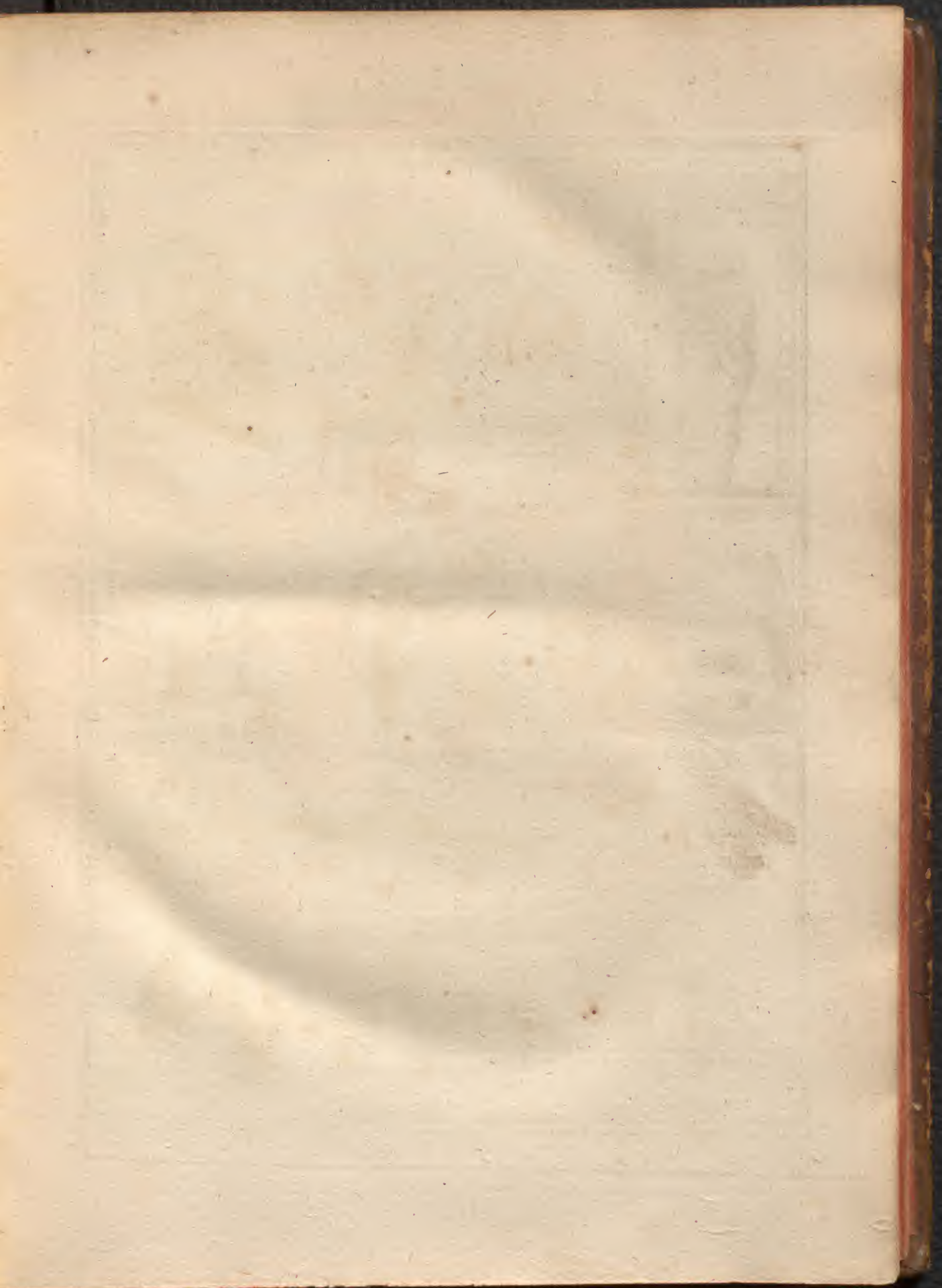
Ibid. v. 21.

rent pas mieux que les premiers hommes au premier moment de leur confusion, n'employant que des feuilles, de porcelaines, des écorces & quelques tissus légers. Le plus grand nombre crût qu'il suffisoit de dérober à la vûë ce qui pouvoit blesser la modestie, soit qu'ils négligeassent par paresse ou faute d'industrie pour subvenir à leur nécessité, soit qu'accoutumés dès leur bas-âge aux injures de l'air, ils ne pensassent pas avoir besoin des secours qu'on s'est procuré depuis contre l'inclemence des Saisons. Cela paroîtroit sans doute surprenant & peu croïable, si nous n'avions encore quantité de peuples ou entierement ou presque tout nuds, dans des climats assés rigides, lesquels nous obligent de croire ce qui seroit contre la vraisemblance, s'il n'étoit justifié & verifié par leur exemple.

Ceux donc qui dans les commencemens s'habillèrent le mieux, furent ceux qui se servirent des dépouilles des animaux, qu'ils avoient pris dans leurs Troupeaux, ou qu'ils avoient tués à la Chasse. Ce fut là long-temps le Manteau Royal des Princes, & l'ornement des Heros. Hercule n'étoit paré que de la peau du Lion de Nemée : l'un des Argonautes suivant Jason pour avoir part à l'expédition de Colchos, court vers le Rivage, & arrive couvert d'une belle peau de Taureau qui luy descendoit jusques aux Talons : Acestes en Sicile vient au devant d'Enée qui abordoit sur ses Terres, habillé d'une belle

Apollodor. l.
2.

Apoll. Rh. l.
3. v. 321.





peau d'Ours de Lybie, & tenant à la main son Arc & ses flèches: Bacchus & sa suite n'avoient pour toutes parures que les peaux des Chevres sauvages, ou bien des Tigres, des Pantheres, & des Leopards qu'on a depuis attelez à son Char, dont l'invention est sans doute beaucoup postérieure à son temps.

On ne peut presque point douter que ce ne soit à ces sortes de vêtements, que les Faunes & les Satyres doivent leur forme. Ces especes d'hommes extraordinaires avec des cornes à la tête, des pieds de chevre & des queuës pendantes par derriere n'ont rien de réel, & ne doivent leur existence qu'à l'imagination des Poëtes, aux expressions Hieroglyphiques des premiers temps, & à l'ignorance des siècles posterieurs, qui ont ainsi défiguré des hommes véritables, lesquels étoient sans doute moins bêtes que ceux qui les ont crus tels.

Les peuples de la suite de Bacchus, c'est-à-dire les Hommes des premiers temps, se couvroient de la peau des animaux, & sur-tout des Chevreüils. Ils en attachoient les cornes à leur tête, comme un ornement que j'ai vû moi-même sur celles de nos Sauvages. Ils noïoient ces peaux sur leurs poitrines avec les pattes de devant, & laissoient pendre celles de derriere avec la queüe. Cette maniere d'habillement aura donné lieu aux Poëtes, de nous en faire une peinture allegorique, de la même maniere qu'ils en

ont évidemment fait une des Centaures , pour nous désigner les peuples qui trouverent les premiers la méthode de dompter les Chevaux , & de les rendre dociles au frein. Ces Poëtes n'ont jamais crû qu'il y ait eû une espece de gens moitié Hommes & moitié Chevaux , ou bien moitié Hommes & moitié Chevres. Mais le genre d'écrire & le goût même des premiers siècles , donnant dans les allusions & les figures Emblematiques , ils prenoient plaisir à envelopper tout ce qu'ils avoient à dire sous des idées fabuleuses qui étoient comme autant d'énigmes que comprenoient fort bien ceux à qui ils parloient , mais que n'ont pas assez compris ceux qui sont venus trop tard après eux.

Diod. Sic.
lib. 1. p. 11.

Idem. lib. 4.
p. 189.

Diodore de Sicile parlant du Dieu Anubis , qui étoit adoré en Egypte sous la forme d'un Chien & de Macedon lequel étoit aussi honoré sous la figure d'un Loup , dit que le premier étoit un grand Capitaine , dont l'habillement étoit la dépouille d'un chien , & le second un autre guerrier célèbre qui étoit vêtu de la peau d'un Loup. Le même Auteur assure la même chose , que je viens de dire , au sujet des Centaures. On trouve dans les anciens Monumens des figures d'Anubis avec la tête d'un Chien , ou bien avec la tête d'un homme couvert de la peau d'un Chien : de Jupiter Ammon sous la forme d'un Belier , ou bien avec une tête de Belier sur le corps d'un Homme , ou simplement avec des

cornes de Belier , & avec la seule dépouille d'une tête de Belier. Il en est de même d'Isis & des autres Divinités Egyptiennes.

Les Cornes étoient anciennement , la marque de la puissance , de la force , & de l'autorité souveraine. Plusieurs témoignages de la sainte Ecriture & de la Theologie payenne , nous prouvent incontestablement que c'étoit là l'idée commune de l'antiquité. Les cornes des Divinités des Rois Orientaux & des Cefars , lesquels ont voulu être ainsi représentés , n'ont point d'autre signification , & sans remonter si haut ; les cornes des Cimmiers des Ducs de Bretagne & de plusieurs familles d'Allemagne font voir , qu'il n'y a pas encore long-temps , qu'on pensoit en Europe , comme ont pensé les Anciens , & comme on pense encore aujourd'huy en Amerique , en particulier chez les Iroquois , ou le terme *Gannagaronni* verbe relatif , formé sur celui d'*Onnagara* , qui veut dire une corne , signifie élever quelqu'un & le rendre considerable.

Le Theatre des Grecs & des Romains avoit conservé jusques dans les derniers temps , l'habillement des Satyres dans sa simplicité Antique , & la Robe qu'on appelloit *Satyrica* , n'étoit qu'une peau de Chevreüil ou de Leopard , qu'on nommoit *Pellis Hinnulei*, *Isale*, *Trage*, *Pardalis*, *Chlâmis Florida*, *Purpureum Pallium*, *Venabulum Dionysiacum*. Le *Syrma* des Pièces Theatrales étoit aussi un long Manteau de fourrures , l'ornement des

22 MOEURS DES SAUVAGES

Rois Barbares, qui nous est encore représenté par le Manteau Royal des Têtes Couronnées, lequel est bordé & fourré d'Hermines.

Herodot. lib.
I. n. 71.

En Europe, en Asie, en Afrique, plusieurs Nations n'ont point eu absolument d'autres vêtemens pendant plusieurs siècles. Au temps de Cresus, un Lydien nommé Sandanis s'attira l'indignation de ce Prince, pour luy avoir donné un conseil plein de sagesse, mais qui étoit contraire à son ambition. Car pour le détourner de faire la guerre aux Perses, lesquels vivoient alors comme des Sauvages : « Vous allez, luy dit-il, » Grand Roy, faire la guerre à des peuples, qui » n'ont pour tout vêtement que des Brayers de » cuir, & quelques peaux dont ils se couvrent : » qui vivant dans des pais steriles, ne se nourissent pas de ce qu'ils voudroient manger, mais » de ce qu'ils peuvent attrapper : qui n'ont point » l'usage du vin, & ne connoissent que l'eau pour » toute boisson. Enfin qui n'ayant rien de bon, » ne vous offrent rien que vous puissiez gagner, » si vous êtes assés heureux pour les vaincre, au » lieu que vous devez faire réflexion, que vous » avez infiniment à perdre, si vous avez le malheur d'être vaincu.

Tacit. de Morib. Germ. Herodot. Lib. 4. n. 189. Virgil. Lib. 2. Georg. Varro. Lib. 2. Rei Rust. Arrian. Lib. 8. Diod. Sic.

Tacite fait foy, que les Germains n'avoient point d'autres vêtemens que des fourrures. Herodote l'assure des Afriquains, Varron des Gaules & des Sardes, Virgile des Peuples de Scythie & de Thrace, Arrien de ceux de l'Inde, & Diodo-

re de Sicile le rapporte aussi des Egyptiens.

Après même qu'on eut trouvé l'usage des Toiles & des Etoffes, on ne laissa pas de se servir encore des Fourrures pendant un très-long temps, chez les Peuples qui travailloient le Chanvre le Lin & les Soyes. Homere nous représente par toutes Heros, vêtus de peaux de Lion, d'Ours, de Loup, de Chevreuil, &c. Il n'est pas jusques à Paris Alexandre, dont il fait un Damoiseau, lequel n'a pour tout ornement qu'une peau de Leopard. Cependant Helene, Penelope, & les autres Dames Grecques & Troyennes sçavoient fort bien travailler à l'éguille.

On avoit trouvé dès les premiers temps, le secret de rendre flexibles & maniables ces peaux, lesquelles sans préparation doivent durcir, se rétrécir & devenir inutiles. On laissoit le poil des Bêtes dont la toison est douce & chaude, & on dépouilloit entierement des deux côtés, celles dont le poil est dur & peu flexible. On leur donnoit outre cela quelque ornement, soit dans la maniere dont on les tailloit, soit dans les figures qu'on y traçoit, soit dans les couleurs qu'on y mettoit.

Les Peuples de Lybie paroissent avoir été des premiers, qui ont mis cet Art en usage: C'est ce qu'Herodote nous fait connoître par ces paroles. « Les Grecs ont pris des Lybiens Numides l'habit & les Egides des Statuës de Minerve, avec cette difference, qu'aux Egées des femmes Ly-

Lib. 1. cap. 7.
Vide de his Ti-
raquellum. In
Notis in Lib.
5. Gen. Dier.
Alex ab Ale-
xa..d.

Homer. Iliad.
3.

» biennes, les franges pendantes ne sont point
 » des Serpens, mais de simples courroyes, quant
 » au reste elles sont faites sur le même modele,
 » & le Nom même témoigne, que l'habit des Si-
 » mulachres de Minerve est venu des Lybiens
 » Car les femmes de Lybie mettent par-dessus
 » leurs vêtements des Egées, c'est-à-dire, des
 » peaux de Chevres courroyées, qui ont de la fran-
 » ge, & qui sont teintes en rouge. C'est de ces
 » Egées, c'est-à-dire, de ces peaux de Chevre dé-
 » pouillées de leur poil, que les Grecs ont pris le
 » Nom d'Egides.

Du Ryer s'est embarrassé dans sa traduction, en expliquant le mot Egide par celui de Bouclier. Car quoique l'usage ait consacré ce terme pour signifier le Bouclier de Pallas, & qu'on lui ait donné ce nom en effet, parce que les Boucliers des Anciens étoient couverts de peaux de Bouc, ou de quelque autre animal, dont le cuir fut encore plus fort, il n'y a néanmoins nul terme dans le Grec qui signifie un Bouclier, & il n'en est nullement question en cet endroit, mais seulement de la Robe qu'on mettoit sur les autres habits des Statuës de Minerve. Ce qui est évidemment expliqué, par la description que fait Herodote de l'habillement des femmes de Lybie, qu'il dit être absolument semblable à celui dont on couvroit les Simulachres de Pallas, avec cette unique exception, que les habits des femmes de Lybie n'avoient point de Serpens ou de figures

res de serpens pendantes , mais seulement des franges & des courroyes de cuir.

On pourroit dire peut-être , que le mot *Egide* , signifie un Bouclier en cet endroit , parce que dans les temps les plus reculés , la Robe , dont les hommes se servoient pour se couvrir , leur servoit aussi de Bouclier , ce que je ne nie pas. Car en effet , Apollonius de Rhodes nous représente Ancée l'un des Argonautes , qui armant sa main droite d'une Hache , & se couvrant avec le bras gauche de la peau d'une Ours noir & horrible , s'élançe plein de colere pour combattre les Bebryciens , mais ce n'est pas ce qu'on entend par un Bouclier ordinaire.

Apoll. Rhod.
Lib. 2. v. 118.

Les Carthaginois avoient appris des Phéniciens la maniere de préparer ces cuirs , & le sçavant M. Huet prétend , que c'est par les uns & par les autres , que s'est perpetué l'art de faire les beaux Maroquins qui nous viennent d'Afrique & du Levant , & qui sont aujourd'huy d'un si grand commerce.

Huet du com-
merce. p. 66.

Puisque tous les Scythes étoient aussi habillés de peaux , il n'est pas surprenant , que les Parthes & les Nations du Pont , dont le País étoit compris dans ces vastes régions de la Scythie , fussent de si excellens ouvriers en cuir. Les Romains les aiant soumis à leur Empire , Auguste leur assigna sept Maisons à Rome dans la douzieme région , ou étoit la Piscine publique , & les Empereurs voulurent avoir toujours depuis des

P. Victor, l b. de Regionib. Urbis. Rom. ouvriers Parthes de Nation, ou qui préparassent les cuirs à la façon des Parthes.

Polyb lib. 4. Le plus grand commerce de l'Assyrie se faisoit de ces sortes de peaux, disent M. Huet & M. l'Abbé Girofalo, qui rapportent sur cela le témoignage des Anciens. Polybe assure qu'on en tiroit la plus grande quantité & la meilleure, des Régions du Pont pour l'usage des Romains. C'étoit aussi la même Province qui leur fournissoit le plus grand nombre d'Esclaves & les mieux faits.

Dans les païs Meridionaux de l'Amérique, la nudité des Sauvages est entière ou presque entière. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui sont les plus élevés vers le Pôle Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au besoin par les vêtemens de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en usent, préparent avec beaucoup de propreté.

Les Eskimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voisinage de la Nouvelle Zemble, sont tellement vêtus que tout est couvert excepté le visage & les mains. Ils se font des Chemises de vessies & d'intestins de Poissons, coupés par bandes égales & cousus fort proprement. Cette chemise ne descend que jusques aux reins & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point sur la poitrine; & afin qu'elle ne se déchire point, elle est ourlée par ses bords d'un cuir noir fort délié.

Ils mettent sur cette chemise une Casaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & d'autres animaux qu'ils prennent à la chasse, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de différentes couleurs, & les cousent si bien les unes aux autres, qu'elles ne paroissent faire qu'une même piece: la Casaque descend un peu plus bas que la chemise, & se termine en pointe sur le devant. Les cuisses & les jambes sont couvertes par une sorte de haut de chaufse & de bas, qui sont de même matiere, & semblent ne faire qu'un tout ensemble.

Les femmes sont entièrement couvertes comme les hommes, mais leur Casaque est différente, en ce qu'elle descend jusques au gras de la jambe, & quelle est ferrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement plusieurs osselets fort pointus, & de la longueur d'une aiguille de tête. Les plus frilleuses, comme sont ordinairement les vieilles, font ces sortes de Casagues de la dépouille de certains Oyseaux dont le plumage blanc & noir, fait un assés joli effet.

Les habillemens des Iroquois & des autres Sauvages moins Septentrionaux, consistent en plusieurs pieces, qui sont le Brayer, une sorte de Tunique, les Bas ou Mitasses, les Souliers & la Robe.

Le Brayer est le seul nécessaire & qu'ils ne quittent point. Ils se dépouillent aisément de tous les autres quand ils sont dans leurs Cabanes, ou qu'ils

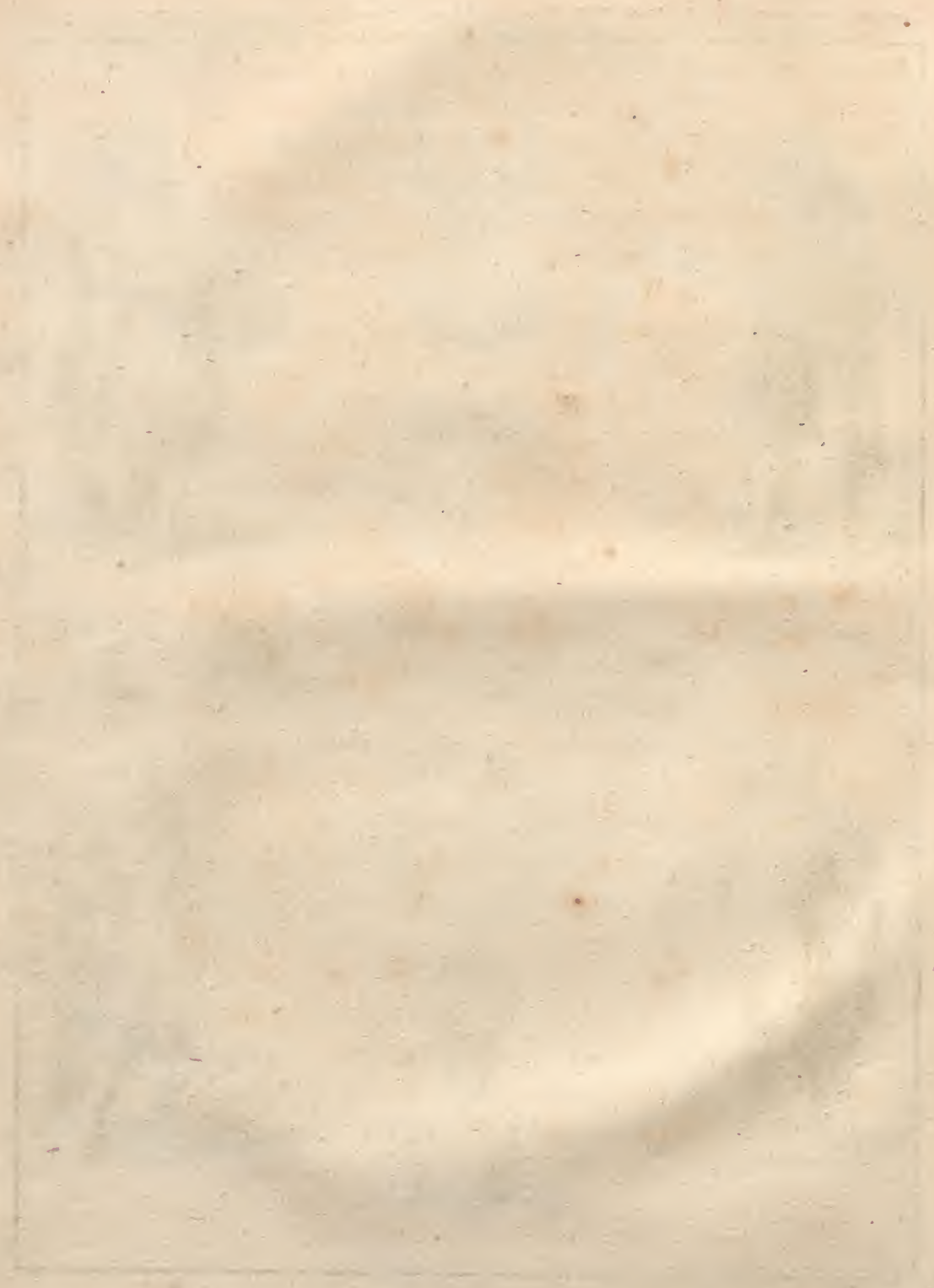
en font gênés, fans crainte de blesser la modestie.

Ce Brayer, que nos Iroquois nomment *Gaccaré*, est, pour les hommes, une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre. Ils la font passer entre les cuisses, & elle se replie dans une petite corde de boyau qui les ceint sur les hanches, d'où elle retombe par devant & par derriere, de la longueur d'un pied ou environ. J'en ay vû à Rome à quelques Statuës des Anciens Egyptiens qui en approchoient un peu, avec cette difference néanmoins, que les Egyptiens, avant que de faire retomber cette piece sur le devant, enveloppoient leurs cuisses qui en étoient couvertes en dehors.

Les femmes s'enveloppent plus modestement: celles des Nations Algonquines, portent une espee d'étole, ou de Robe sans bras, noüée sur les épaules, laquelle pend jusques à mi-jambes, ainsi qu'on les voit aux Statuës des femmes Egyptiennes. Les Iroquoises & les Huronnes, ainsi que les Lacedemoniennes, n'ont qu'une espee de jupe ceinte sur les reins, & qui finit au dessus du genou. Elles ne les font pas descendre plus bas, pour n'en être pas embarrassées lors qu'elles travaillent à la terre.

La Tunique est une sorte de Chemise sans bras, faite de deux peaux de Chevreüil, minces & légères, dépouillées entierement de leur poil & découpées en guise de frange par le bas, & à la naissance des épaules, absolument de la même





maniere que les Cuirasses à la Romaine. Cette Tunique, qui est particuliere aux Nations Huronnes & Iroquoises, est de tous leurs vêtemens celui qui leur paroît le moins nécessaire, & plusieurs s'en passent aisément, particulièrement les hommes.

Pendant qu'ils sont en voïage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras postiches, lesquels ne tiennent point à l'habit ou à la Tunique, mais qui sont liés ensemble par deux courroyes qui passent derriere les épaules.

Les bas ou *Mitasses*, ainsi que les François les nomment, se font d'une peau réplée & cousüe, laquelle s'étrecit dans le même sens que la jambe, & à qui on laisse en dehors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes les font monter jusques aux genoux, & les attachent au dessous avec des jartieres joliment travaillées en poil d'Elan & de Porc-Epy. Les hommes les portent jusques à-mi-cuisses, & les attachent sur les hanches à la ceinture qui tient leur Brayer.

Ces bas qui n'ont point de pied, s'emboïtent dans des fouliers d'une peau simple, sans talon & sans semele de cuir fort. On la fronce un peu sur les doigts du pied où elle est cousüe, avec des cordes de boyau, à une petite languette de cuir. On reprend ensuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on passe dans des trous pratiqués de distance en distance, & qu'on lie au dessus du talon, après les avoir croisées sur

le col du pied. Cette chaussure n'est nullement différente de celle des Roys Parthes, dont on voit plusieurs Statuës, & entre-autres deux de pierre de Touche qui sont d'une très-grande beauté, & que Clement XI. a fait placer au Capitole, peu de temps avant que de laisser au monde Chrétien, le regret d'avoir perdu un si saint Pontife.

Quelques-uns font monter ces souliers jusques à mi-jambes, pour être moins incommodés des neiges, & alors la maniere dont on les attache les fait ressembler assez bien à la chaussure qu'on donne aux Heros, & aux gens de guerre dans la Milice Romaine.

La Robe est une espece de couverture en carré, longue d'une brassé en un sens, sur une brassé & demie dans l'autre. On laisse à quelques-unes le poil, D'autres sont entierement dépouillées: quelques-unes sont faites de peaux entieres d'Elan, de Cerf, ou de Biche, de Bœuf Illinois, &c. D'autres sont de pieces rapportées de plusieurs peaux de Castor, ou d'Ecureuils noirs. Ces Robes sont frangées en haut & en bas, par des découpures de la peau même, comme les Egées des femmes de Lybie, ou les Egides de Pallas. Du côté de la tête, les découpures sont plus petites, & un peu plus longues vers les pieds. A celles qui sont faites de peaux d'Ecureuils noirs, on attache les queuës de ces animaux à la bordure d'en-bas, & ces queuës ou ces découpures font le même effet, que celles qu'on voit aux Aumusses des Chanoines.

Les Sauvages s'enveloppent dans ces Robes qu'ils portent d'une maniere négligée. Ils les ajustent seulement avec les mains, & rien ne les attache, si ce n'est dans leurs voïages. Car alors étant chargés de leurs paquets, ils les lient par le milieu du corps avec une ceinture pour n'en n'être pas embarrassés. Dans les mauvais temps ils les font passer sur leurs têtes, qui hors cela sont toujours nuës, comme celles des Anciens Romains, & ont tout à fait l'air de celles que nous présentent les Medailles des Cefars.

Pour le présent la plûpart des Sauvages qui sont au voisinage des Europeans, en conservant leur ancienne maniere de s'habiller, n'ont fait que changer la matiere de leurs habits. Ils portent des chemises de toile au lieu de Tunique, des brayers & des Mitasses d'étoffes. A la place de leurs Robes de fourrures ils se servent de couvertures de laine, de poil de Chien, & de belles écarlatines rouges & bleuës. Il y en a aussi beaucoup qui portent une sorte de juste-au-corps à la Françoisë. que les Canadiens nomment *Capots*. Mais, comme je l'ai déjà dit, avant l'arrivée des Europeans, tous leurs vêtemens étoient de cuir. Les étoffes & les toiles leur étoient absolument inconnuës, & ne sont point encore en usage chez les Nations éloignées, qui ne peuvent pas jouïr facilement de nôtre commerce.

La préparation de ces peaux n'est pas difficile

Maniere
de préparer
les Peaux.

ni de longue haleine. Après les avoir fait macérer dans l'eau assés long-temps, & après les avoir bien raclées, on les rend douces à force de les manier, de sorte qu'elles séchent, pour ainsi parler, entre leurs mains. Pour les adoucir davantage on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal, & en peu de temps ces peaux sont fort flexibles, fort douces, & fort blanches.

Ils ne passent point à l'huile celles dont ils font leurs fouliers, & celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau; mais ils suppléent au défaut de l'huile, en les faisant fumer, ce qui produit le même effet. Quand ils sont pressés, il leur suffit de faire un petit trou en terre, sur lequel on suspend la peau cousuë en forme de poche, & soutenuë par de petites branches qui l'assujettissent en dedans dans toute sa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri, & d'autres matieres qui ne puissent pas s'enflammer. La fumée qui s'en exhale, ne sortant point au dehors, pénètre bien-tôt cette peau, qu'on peut ensuite fort bien laver sans crainte qu'elle se ride. Cette maniere de fumer est la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs, ce qui n'arrive pas quand ils les suspendent au haut de leurs Cabanes, sur les perches qui posent sur les poteaux qui la soutiennent & qui environnent les feux. Car la fumée qui s'en éleve n'étant point gênée comme elle l'est dans nos tuyaux de cheminée, ou dans ces poches cousuës en forme de chausse d'Hypocras, les pénètre peu à peu d'une maniere

maniere insensible , sans les jaunir & sans les noircir. C'est de ces peaux qu'on fait les Tuniques qu'ils font encore lessiver après s'en être longtemps servis. Toutes ces peaux sont d'un très-bon usage, & dans l'art de les préparer elles ne courent point le risque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe.

A l'exemple des Peuples de Lybie , dont nous avons parlé après Herodote , ils peignent ces peaux & y font des figures de diverses couleurs, qui leur donnent de l'agrément & en relevent la beauté. Quoique cet Ouvrage n'ait pas une grande finesse, il demande cependant beaucoup de travail ; car avant d'y mettre la peinture, on grave assez profondément, sur la peau préparée, toutes les lignes dans lesquelles le *Minium* & les autres couleurs doivent être insinuées, de la même façon dont les Anciens en usoient pour écrire sur les Tablettes de Cedre enduites de cire, ou bien même pour graver sur le bois & sur l'ivoire, des Portraits & d'autres sortes de Tableaux. Le Graveur burinoit d'abord tous les traits des Lettres ou des figures qu'il vouloit tracer, il faisoit ensuite couler de la cire fonduë, & empreinte de diverses couleurs dans ces lignes & dans ces sillons. Pline nomme *Cestrum* ou *Viriculum*, l'aiguille ou le Burin qu'on employoit à cette Gravure. S. Isidore de Seville le nomme *Graphium*. *Scriptorium*. Rhodiginus & d'autres, *Cauterium*. On peut en

Peintures
Cauftiques
sur les
Peaux.

Plinius. lib.
35. c. 21.
Isidor. Orig.
lib. 7. c. 9.
Rhodigin.
lection.

Antiq. lib. 8.
c. 31.

effet appeller Caustique cette peinture , en prenant ce terme dans un sens metaphorique , comme on en use encore aujourd'huy pour des operations , ou le fer produit la même action que le feu. Car ce seroit une grande erreur de se persuader que ces peintures Caustiques des Anciens qui se faisoient sur l'yvoire & sur le bois , & sur des tablettes enduites de cire , fussent de la même nature que celles où il faut nécessairement employer le feu , de la maniere dont on en use pour les émaux. Si le burin dont on se seroit pour graver sur l'yvoire eut été un fer rouge , qu'on entend par le terme *Cauterium* , il eut certainement gâté l'yvoire ou le bois , & le feu s'y seroit fait sentir au delà de ce qu'il eut fallu , pour exprimer chaque trait , ou graver chaque fillon. Si après avoir fait couler dans ces traits & dans ces fillons les cires colorées , il eut encore fallu les exposer sur le feu ou dans un fourneau , les cires se seroient confonduës , le bois se seroit voilé , & l'yvoire eut éclaté. On n'employoit donc le feu dans ces sortes d'ouvrages , que pour rendre les cires fluides , & pour les mettre en état d'être appliquées sur chaque trait , après les avoir bien mêlées avec les couleurs. Tout le reste de l'ouvrage n'étoit aussi par consequent appellé Caustique , que metaphoriquement & improprement , parce que le Burin faisoit sur l'yvoire & sur le bois , le même effet que le feu fait ailleurs. Le Burin des Anciens étoit de fer ou bien d'os. Il

fut même un temps où les premiers furent absolument défendus, à cause du danger qu'il y avoit d'avoir toujours en main un instrument, dont les blessures n'étoient pas moins dangereuse que celle des Stilets. Les Sauvages originairement ne se servoient que de petits osselets bien pointus.

La peinture que les Sauvages font couler dans les sillons qu'ils ont gravez sur les peaux, est une espece de *Minium* ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre laquelle est d'un assés beau rouge, mais qui ne vaut pas nôtre vermillon. Ils la trouvent sur les bords de quelques Lacs ou Rivieres. Ils y employent aussi les suc & les cendres de quelques plantes.

J'ai toujours eu dans l'idée qu'il se pourroit bien faire que les Sauvages fissent une couleur de la nacre de leur porcelaine reduite en poudre impalpable. Car elle est du plus beau pourpre du monde. Mais aiant négligé de m'en informer dans le país, & n'aiant trouvé personne qui put m'en rendre compte, je ne puis rien dire sur une chose laquelle auroit pû nous donner de grands éclaircissémens sur la pourpre des Anciens. Les Anglois établis à la Virginie, sont à portée de faire cette recherche.

Il est évident par tout ce que j'ai déjà dit de l'habit de peau des femmes de Lybie & de la Robe Theatrale, soit le *Syrma*, soit la Satyrique, à qui on donnoit les Noms de *Chlamis Florida*, ou de

Purpureum-Pallium, que cette maniere de peindre les peaux est de la premiere Antiquité. Il m'est venu sur cela deux Réflexions.

La premiere est, que lorsque les Auteurs les plus anciens nous parlent des Robes peintes, & des Robes travaillées à l'aiguille, ils veulent peut-être parler de cette peinture que j'ai appelée Caustique, & que par l'aiguille Babylonienne, Phrygienne, Semiramienne, Sydonienne, il se peut faire qu'on doive plutôt les entendre d'un Burin à graver, que d'une aiguille à coudre.

La seconde, c'est que quoique l'on ne puisse nier que l'art de brocher & de mettre les laines, les fils & les foyes en œuvre pour s'habiller, ne soit très-respectable pour son Antiquité, il est néanmoins postérieur à celui de graver & de peindre sur les cuirs, dont la Priorité, si j'ose me servir de ce terme de l'école, se manifeste encore dans un grand nombre de Nations, qui l'ayant reçu des premiers âges du Monde, ont ignoré jusques à nos temps l'usage des Toiles & des étoffes pour s'en couvrir.

On peut bien attribuer à Pallas l'invention de cette peinture Caustique & au Burin. Mais je ne sçais si c'est à elle qu'on est redevable de l'art des Tisserands. La raison qui me fait croire l'un, me fait douter de l'autre. Car ce n'étoit sans doute que par respect pour l'Antiquité, & en memoire des habits qu'elle portoit elle-même, ou qu'elle avoit mis la premiere à la mode, que les

Atheniens faisoient de peaux de Chevres courroyées, les vêtemens & les Egides de ses Simulachres, à l'imitation des Egées des femmes Lybiennes. Pallas étoit née dans la Lybie selon la fable, & faisoit mieux le métier de la guerre que celui de coudre & de filer une quenouille.

Je sçais que ce que je dis ici révoltera d'abord certaines personnes, qui ne croient pas qu'on en puisse ôter l'invention à Minerve, contre le sentiment commun qui lui en attribue tout le merite. Ce que je dis néanmoins se trouve fondé sur l'Antiquité suffisamment pour faire naître un doute. Car outre que Julius-Firmicus distingue dans la Theologie Historique des Payens, cinq personnes sous le nom de Minerve, qu'il est assez difficile de demêler, Pausanias fait l'Auteur de cet art Arcas fils de Callisto. Quelques-uns en font honneur aux Lydiens, d'autres aux Egyptiens. Si donc on en a regardé dans la suite Minerve comme l'inventrice: si à Athenes on la peint avec une Lance d'une main & une Quenoüille de l'autre: Si les Poëtes ont feint à sa louange la fable de son combat d'émulation avec Arachné, cela n'a été que par une espece d'attribution honoraire, parce que les Anciens sous le personnage de Minerve née du cerveau de Jupiter, représentant la sagesse de Jupiter ou du souverain Estre, en avoient fait une Divinité, laquelle présidoit à toutes les sciences & à tous les arts, dont l'invention marquoit de la sagesse & de l'intelligence:

Julius Firm.
lib. de Error.
Prof Relig.

Pausanias in
Arcad. p. 238.

Ifidor. Orig.
lib. 19. c. 20.

ce qui nous est parfaitement bien expliqué par saint Ifidore de Seville.

Peintures
Cautiques
sur la chair
vive.

Ce n'est pas seulement l'art de faire ces sortes de peintures Cautiques, sur les peaux de Chevreuil & des autres animaux que les Sauvages ont hérité de leurs peres; ils en ont encore appris celui de se faire de magnifiques broderies sur la chair vive, & de se composer un habit qui leur coûte cher à la vérité, mais qui a cela de commode, qu'il dure aussi long-temps qu'eux. Le travail en est le même que celui qui se fait sur les cuirs. On crayonne d'abord sur la chair le dessein des figures qu'on veut graver, on parcourt ensuite toutes ces lignes en piquant avec des aiguilles ou de petits osselets, la chair jusques au vif, de manière que le sang en sorte. Enfin on infinué dans la piqueure du *Minium*, du Charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer.

L'opération n'en est point extrêmement douloureuse dans le moment qu'on la fait, car après les premières piqueures les chairs sont comme endormies; d'ailleurs les Ouvriers de ces sortes de tapisseries travaillent avec tant d'adresse & de promptitude, qu'ils ne donnent presque pas le temps de sentir. Mais après qu'on a infinué les couleurs, les playes s'irritent par cette espece de venin, les chairs s'enflent, la fièvre survient & dure quelques jours; il y auroit même peut-être du danger pour la vie si l'on faisoit l'ouvrage dans

son entier, sur tout lorsqu'il doit être fort chargé, & s'ils ne prenoient des temps doux & tempérés pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver dans les grandes chaleurs.

Les Auteurs font mention de cette Peinture Caustique d'une manière fort claire & fort distincte. C'est elle qui donna le nom aux Pictes. Cenom, dit S. Isidore * de Seville, convient parfaitement à l'image que presente leur corps, que l'Ouvrier peint en y gravant plusieurs figures par plusieurs petits points qu'il y fait avec une aiguille, & dans lesquels il insinuë le suc des plantes qui naissent dans leur País, afin que leur noblesse écrite, pour ainsi parler, sur tous les membres de leur corps se distingue du commun par le nombre de ces caracteres. Solin parle des mêmes Peuples à peu près dans le même sens que S. Isidore. Pomponius Mela, traitant de la Scythie d'Europe, dit des Agathyrses, qu'ils peignoient leurs visages & leurs corps de figures inéfaçables; les grands s'y distinguoient par là du commun peuple, à qui il n'étoit pas permis d'en avoir un

Isidor. Orig.
lib. 19. cap. 23.

Solin, cap. 25.

Pomponius
Mela, lib. 2.
cap. 12.

* *Isidor. origin. lib. 19. cap. 23.*
Nec abest gens Pictorum, nomen à corpore habens, quod minutis opifex acus punctis & expressos nativi graminis succos includit, ut, has ad sui speciem cicatrices ferat Pictis artibus maculosa nobilitas.

Solinus de magnâ Britannia cap. 25. Regionem tenent partim Bar-

bari quibus per artifices plagarum jam inde à pueris varia animalium effigies incorporantur, inscriptisque visceribus hominis, incremento pigmenti notæ crescunt. Neque quidquam magis patientiæ loco nationes feræ ducunt quam ut per memores cicatrices plurimum fuci artus bibant.

Lucian. de
Deâ Syria.
Herodot, lib.
5. n. 6.

si grand nombre que les gens de qualité. Lucien rend le même témoignage des Assyriens. Herodote assure aussi que les femmes de Thrace faisoient consister leur noblesse dans la quantité de ces marques, qu'elles faisoient graver sur leur visage. Je laisse plusieurs autres passages des Historiens & des Poëtes, lesquels sont assez connus.

Rho dig. Cœ.
lus lect. An-
tiq. lib. 8. cap.
31.

Comme plusieurs Nations perdirent cet usage, & qu'il n'y avoit plus que les Barbares qui en fissent parade, les idées de beauté & de noblesse qu'on y avoit attachées changerent bien dans la suite des temps; car cette peinture devint une marque d'infamie parmi les Peuples policés; de sorte qu'il n'y avoit que les esclaves & les criminels qui fussent ainsi notés, soit qu'on leur imprimât des caracteres pour les reconnoître & les empêcher de fuir, soit qu'ils vinssent ainsi marqués des Pais où on les avoit fait captifs. Les Romains les appelloient par dérision les Lettrés, & on disoit parmi eux, comme en proverbe, qu'il n'y avoit point de gens plus lettrés que les Samiens; parce que les esclaves amenés de Samos, ou peut-être de Samothrace avoient un plus grand nombre de ces figures. On leur donnoit aussi en general le nom d'Istriens, à cause du grand nombre de ceux qu'on amenoit d'Istrie, dont les Peuples excelloient dans ces sortes de piqueures. On les appelloit aussi les Bleus *Caruleos*, à cause de la couleur du charbon pilé qui devient bleuâtre dans la chair où il est insinué, & *Cælatos*, les Cizelés, parceque

parce que leur corps paroissoit comme un ouvrage de marqueterie.

Le nom de Lettrés ou de Polygrammates, ne signifie pas, que tous eussent des caractères de l'alphabet imprimés. Ce terme doit être pris dans un sens plus generique. En effet Rhodiginus dit qu'on imprimoit aux Atheniens la figure d'un Cheval, à quelques autres celle d'un vaisseau, & ainsi de plusieurs autres figures arbitraires.

Les cruelles incisions, qui sont en usage chez les Ameriquains Méridionaux, deviennent des peintures inéfaçables; les playes qu'ont fait les dents d'Acouty, dont ils se servent pour cet effet, ne se ferment jamais sans laisser une cicatrice, laquelle devient bleuâtre à cause des cendres corrosives des courges sauvages & des autres drogues qu'ils y inferent. L'ouvrage n'en est pas si délicat ni si long à finir, que celui qui se fait avec les osselets; mais il est bien plus douloureux, & l'on peut bien dire de ces Peuples ce que Solin a dit des Pictes, que rien ne doit donner plus d'idée de leur patience & de leur constance invincible, que le courage qu'ils ont, à laisser faire sur eux un plus grand nombre de ces playes, dont le souvenir ne doit pas plus s'effacer de leur esprit, à cause de la douleur qu'elles leur ont causée, que la cicatrice peut s'effacer de dessus leur corps.

J'ai fait voir, par leurs différentes initiations, que c'étoit une pratique de leur Religion ancienne.

On peut dire aussi, que c'est chez eux une marque de leur noblesse, ainsi que ce l'étoit chez les Agathyrses, chez les Peuples de Thrace, chez les Pictes, & généralement chez tous ceux, dont les Auteurs nous ont parlé à cette occasion. Car véritablement ils se font honneur de ces marques glorieuses, & l'on doit avoir remarqué dans le cours de leurs initiations, qu'ils en reçoivent un plus grand nombre, à proportion qu'ils s'élevent & deviennent plus considérables, chaque nouveau degré d'élévation exigeant de nouvelles épreuves & une nouvelle cérémonie, dans laquelle on leur fait toujours un grand nombre de ces douloureuses incisions. Je ne sçai si c'est un point de Religion, ou s'il l'a été originairement parmi les Nations de l'Amerique Septentrionale; ce sont au moins des marques de considération, & les notables se font honneur d'en avoir un plus grand nombre, que ceux qui leur sont inférieurs.

Entre ces Sauvages Septentrionaux, quelques Nations ont plus de goût pour ces Peintures Caustiques que d'autres; elles sont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride, & vers la Louisiane, que chez celles qui sont plus au Nord, lesquelles en ont moins. Il y en a même quelques-unes, à ce que je croi, qui n'en avoient point l'usage. Les Iroquois me paroissent l'avoir pris de leurs voisins: les hommes sont presque les seuls qui se fassent piquer, & la plupart ne le font qu'au visage, tout au con-



traire des Bresiliens & Caraïbes, qui regardent, dit-on, comme une marque d'esclavage, d'avoir le visage ainsi marqué. Les femmes Iroquoises ne se font point piquer du tout, si ce n'est quelques-unes en petit nombre, lesquelles s'en servent comme d'un remede pour prévenir ou pour guérir le mal des dents, & celles-là se contentent de faire-tracer une petite branche de feüillage le long de la machoire. Elles prétendent que le nerf par où l'humeur coule sur les dents, étant piqué, elle n'y peut plus tomber, & qu'ainsi elles guérissent le mal en allant jusqu'à la source du mal. C'est aussi apparemment de cette peinture caustique qu'ont voulu parler ceux qui ont écrit que les Huns se faisoient brûler le menton & le bas du visage dès leur enfance avec un fer chaud pour n'y avoir point de barbe, car il n'est plus possible que la barbe puisse poindre où l'on a été piqué de cette sorte; & il faut expliquer ce qu'ils en ont dit par ce qu'en a écrit Ammien Marcellin. *

Ammian-
Marcell. lib.
31.

Les figures que les Sauvages font graver sur leur visage & sur leurs corps, leur servent de Hieroglyphes, d'écritures, & de mémoires. Je m'explique: Quand un Sauvage revient de Guerre, & qu'il veut faire connoître sa victoire aux Nations voisines des lieux où il passe: Quand il a marqué

Peintures
caustiques
Hierogly-
phiques.

* *Ammian-Marcellinus, lib. 31. de Hunnis. Ab ipsis nascendi principiis infantum ferro sulcantur al-*

tius genæ, ut Pilorum vigor tempestiviùs emergens, corrugatis cicatricibus, hebetetur.

un lieu de chasse, qu'il veut qu'on sçache qu'il a choisi cet endroit pour lui, & que ce seroit lui faire un affront que d'aller s'y établir, il supplée au défaut de l'Alphabet, qui lui manque, par des notes caractéristiques, qui le distinguent personnellement; il peint sur une écorce, qu'il élève au bout d'une perche dans un lieu de passage, ou bien il lève avec sa hache quelques éclats sur un tronc d'arbre, & après y avoir fait comme une table rase, il y trace son portrait, & y ajoute d'autres caractères qui donnent à entendre tout ce qu'il veut faire sçavoir.

Quand je dis, qu'il y fait son portrait, je suis persuadé, qu'on comprend aisément, qu'il n'est pas assez habile pour y marquer tous les traits de son visage: de sorte qu'il y fut connoissable à ceux qui l'auroient vû; ce n'est pas non plus ma pensée. Ils n'ont point en effet d'autre maniere de peindre en ces occasions que celle dont on a attribué l'invention aux Egyptiens, dont on voit encore quelque chose dans leurs Obelisques, & qui a duré plusieurs siècles dans sa première simplicité. Je parle de cette Peinture Monogramme ou Linéaire, laquelle ne consistoit presque que dans les lignes extrêmes de l'ombre des corps, plutôt que des corps mêmes; Peinture si imparfaite, qu'il eût souvent fallu ajouter au bas le nom de la chose qu'on vouloit exprimer, afin qu'on pût la connoître. Cependant les Peuples se faisoient un tel honneur de l'avoir trouvée, que Plinè as-

sure que les Grecs en disputoient la gloire aux Egyptiens.

Le Sauvage donc, pour faire son portrait, tire une ligne simple en forme de tête, sans y mettre presque aucun trait pour designer les yeux, le nez, les oreilles, & les autres parties du visage: en leur place il trace les marques qu'il a fait pointer sur le sien, aussi bien que celles qui sont gravées sur sa poitrine, & qui lui étant particulières, le rendent connoissable, non-seulement à ceux qui l'ont vû, mais encore à tous ceux qui ne le connoissant que de réputation, sçavent son symbole Hieroglyphique, comme autrefois on distinguoit en Europe une personne par sa devise, & que nous discernons aujourd'hui une famille par ses armoiries. Au-dessus de sa tête il peint la chose qui exprime son nom: le Sauvage, par exemple, nommé le Soleil, peint un Soleil; au côté droit il trace les animaux qui sont les symboles de la Nation & de la famille dont il est. Celui de la Nation est au-dessus de celui qui représente la famille; & le bec ou le museau de ce premier est tellement placé, qu'il répond à l'endroit de son oreille droite, comme si cette figure symbolique de la Nation en représentoit le génie qui l'inspire. Si ce Sauvage revient de guerre, il exprime au-dessous de sa figure le nombre de guerriers qui composent le parti qu'il conduit, & audessous des guerriers le nombre des prisonniers qu'il a faits, & de ceux qu'il a tués de sa propre main.

Au côté gauche sont marquées les expéditions & les prisonniers ou les chevelures enlevées par ceux de son parti. Les guerriers sont représentés avec leurs armes, ou simplement par des lignes; les prisonniers par le bâton orné de plumes & par le *Chichikoïé*, qui sont les marques de leur esclavage. Les chevelures ou les morts, par des figures d'hommes, de femmes, ou d'enfans sans tête. Le nombre des expéditions est designé par des nattes. On distingue celles où il s'est trouvé, & celles où il a commandé, en ce que ces dernières sont marquées par des colliers attachés à la natte. Si le Sauvage va en ambassade pour faire la paix, tous les symboles sont pacifiques. Il est représenté audessous de sa figure avec le Calumet à la main; on voit outre cela au côté gauche le Calumet en grand; la figure symbolique de la Nation chez qui il va en négociation, & le nombre de ceux qui l'accompagnent dans son ambassade; mais tout ceci sera plus sensible par l'Estampe que j'en fais graver, & par l'explication de chaque Figure.

Cet usage, au reste, que je viens de décrire, est propre des Nations du haut de la Riviere S. Laurent, & qui tirent vers la Louisiane; les autres Nations ont aussi leur méthode particulière; elle n'est pas par tout uniforme: mais ce qu'il peut y avoir de variation est connu de toutes les Nations Sauvages de qui elles sont connues elles-mêmes. J'ai vû plusieurs fois de ces sortes de Peintures Barbaresques dans les Cabanes Iroquoises, mais je ne

les ai pas assez presentes à l'esprit pour en parler d'une maniere plus détaillée & plus exacte ; il me suffit de dire en general que tous ces Peuples ont entr'eux une très-grande quantité de symboles & de figures de toutes especes , qu'on peut regarder comme un langage particulier, lequel est assez étendu , & supplée en beaucoup de choses au défaut de l'écriture, d'une maniere même qui a quelque chose de plus commode qu'une Lettre.

Les Peintures Caustiques & inéfaçables n'empêchoient pas les anciens , & n'empêchent point encore nos Sauvages de se donner l'agrément d'une autre Peinture passagere en guise de fard, qu'ils renouvellent toutes les fois qu'ils veulent se mettre sur leur propre. Les Auteurs anciens rendent generalement ce témoignage des Indiens, des Afriquains, des Pictes, des Gelons, des Agathyrses, & de quantité d'autres Peuples ; mais quelques-uns se peignoient tout le corps, ainsi que le pratiquoient encore les Ethiopiens du temps de Pline, lequel assure qu'ils se coloroient de vermillon depuis les pieds jusques à la tête : C'étoient sans doute les Peuples qui alloient tout-nuds, lesquels en usoient de la sorte. D'autres se contentoient de quelques agrémens comme les Perses, de qui Xenophon écrit que Cyrus leur avoit permis de se peindre le tour des yeux, afin qu'ils parussent les avoir plus beaux & plus vifs.

Peintures
passageres.

Plinius, libi
33. cap. 2.

Xenophon ;
lib. 8. Cyrop.
P. 122.

Chez les Romains , qui ne paroissent pas avoir grand goût pour la Peinture Caustique, au moins dans les derniers temps , cette autre Peinture que je puis appeller journaliere , avoit non seulement de la dignité & de la noblesse , mais encore quelque chose de sacré & de religieux , ainsi que Plin. loc. cit. que Plin. en fait foi. C'est pour cela qu'aux jours de Fêtes ils peignoient les Statuës de Jupiter avec du vermillon ; parce que cette couleur imite davantage celle du feu. Ils peignoient de la même maniere toutes les Statuës des Dieux, des demi-Dieux, des Heros, des Faunes, & des Satyres ; c'est ce que nous exprimant parfaitement ces Vers de Virgile :

Virg. Eclog.
10. v. 23.

*Pan Deus Arcadia venit , quem vidimus ipsi
Sanguineis Ebuli Baccis minioque rubentem.*

C'est aussi à quoi les Poëtes & les Peintres font allusion lorsqu'ils donnent aux Faunes & aux Satyres un visage extrêmement allumé & de couleur de sang. Ainsi quand E'glé peint celui de Silene avec des meures :

Virg. Eclog.
6. v. 23.

Sanguineis frontem moris & tempora pingit.

Cela ne doit point être regardé comme un badinage, ou une es'pece de tour malin qu'on peut joier à un homme endormi, mais comme une galanterie, dont Silene, qui dans un âge avancé avoit tous les agrémens de la jeunesse, devoit lui sçavoir gré, & par reconnoissance lui chanter les chansons

chansons qu'elle lui demandoit.

Dans leurs Triomphes , qui étoient comme une représentation de Jupiter dans sa gloire , le vainqueur , allant au Capitole offrir le sacrifice à ce Dieu , paroissoit sur son Char, peint lui-même de vermillon depuis la tête jusques aux pieds. Camillus triompha de cette sorte, comme Pline le dit dans l'endroit que je viens de citer. S. Isidore de Seville rapporte aussi, que cela s'observoit universellement à l'égard de tous ceux à qui on décernoit cet honneur.

Plin. loc. cit.

Isid. lib. 12.

cap. 1.

J'ai vû dans le Palais des Ursins , qu'occupoit feu M. le Cardinal de la Tremoille , une Statuë d'un Hercule nud , piqué par tout le corps de petits cercles , avec un point dans le centre. Il n'y paroissoit que cette peinture Caustique, & point d'autres couleurs , que le temps ait pû effacer. Mais peu de jours avant mon départ de Rome, on fit présent à M. l'Evêque de Sisteron , chargé pour lors des affaires du Roy auprès de sa Sainteté, d'un petit buste de Bacchus en marbre, d'une palme de hauteur , qu'on avoit trouvé, il y avoit peu de temps, en creusant dans la vigne du Noviciat des Jesuites, auprès de la porte Pie. Ce Buste me parut fort précieux , à cause de ces deux sortes de peintures qui s'y remarquent encore. La Caustique ne se voit bien que sur la joüe gauche , elle prend à l'angle extérieur de l'œil , & serpentant le long de la joüe , elle finit au dessous de la machoire. Je ne pus assés distin-

guer la figure qu'elle représente. Peut-être est-ce le serpent symbole de cette Divinité, & de toutes celles qui présidoient aux Orgies & aux Mysteres. La peinture passagere est beaucoup plus sensible que la Caustique: le Cinnabre y est encore attaché autour des paupieres, aux deux angles intérieurs des yeux, autour des oreilles, aux coins de la bouche, & sur le haut du front, où est une branche de Lierre qui lui fait une couronne.

J'eus l'honneur de le présenter à M. le Cardinal Gualtieri, & cette Eminence, qui joint un goût exquis pour l'Antiquité à toutes les autres qualités, qui font un mérite sublime, me fit voir en même temps dans son riche Cabinet, deux Urnes Cineraires, qui avoient été trouvées dans l'Ombrie, & où toutes les figures étoient peintes, chaque figure aiant une couleur uniforme, répandue également sur le visage, sur la chair, & sur les armes du personnage qu'elle représente. Cette Eminence me parut croire que ces Urnes étoient du temps des Anciens Tyrrheniens: mais la finesse de l'Ouvrage, la forme des Casques & des Cuirasses à la Romaine, me persuadent qu'elles sont d'un Ouvrage beaucoup plus moderne, aussi-bien que le petit Simulachre de Bacchus.

Religion
dans la ma-
niere de
couper les
Cheveux.

On ne se contentoit pas de se peindre ainsi le Corps avec toutes sortes de couleurs, on les repandoit jusques sur les cheyeux; & tous les peuples barbares de l'Antiquité se faisoient un plaisir

de les bien graisser, & de les relever par des couleurs artificielles. Il y avoit aussi différentes manieres de les porter, où je crois qu'il entroit de la Religion, puisque Dieu défendit si expressément aux Juifs de couper les leurs à la façon des Gentils, afin de ne pas idolâtrer en ce point avec les Nations, qui ne connoissoient pas le Dieu d'Abraham & de Jacob.

Or les Nations avoient chacune sur cela leur idée particulière que les Auteurs Anciens nous ont fait connoître dans leurs écrits, & qu'on voit encore dans les Monumens qui nous restent de l'Antiquité. Les Egyptiens rasoient entièrement leur tête pour les raisons que nous avons déjà apportées. Les Lyciens portoient la longue chevelure, & en étoient extrêmement jaloux. Mausole Roy de Carie, les ayant vaincus, leur imposa de très-grosses contributions. Ceux-ci ayant représenté qu'il leur étoit impossible de les payer, le vainqueur fit semblant d'écouter leurs raisons, & se contenta de leur ordonner de couper une partie de leurs cheveux, ce qui étoit alors une marque de servitude chez les Cariens, comme ce l'est encore aujourd'hui chez les Caraïbes & les Sauvages Meridionaux. Mais les Lyciens aimèrent mieux subir toutes les conditions les plus onéreuses, que d'exécuter ce dernier ordre, jugeant qu'il valoit mieux encore n'être que tributaires, quoiqu'il en pût coûter, que d'être esclaves. Les Auses, peuples d'Afrique, coupoient leurs che-

Aristot. Oeconom. lib. 2.

Herodot.,
lib. 4. n. 180.

Strabo, lib.
10. p. 320.

Plutarch. in
Thefe.
Herodot. lib
4. n. 180.

Herodot. lib.
4. n. 175.

Herodot. lib.
4. n. 191.

Herodot. lib.
3. n. 8.

veux, & n'en laissoient qu'un flocon sur le devant. Les Corybantes de Chalcide au contraire aiant remarqué que leurs ennemis les prenant aux cheveux, les terrassoient aisément, se faisoient razer tout le devant de la tête, & ne les laissoient croître qu'un peu par derriere depuis une oreille jusques à l'autre. Les Abantes étoient tondus de la même maniere, aussi-bien que les Machlyens. On appella cette tonsure *Thefcide* en l'honneur de Thefée, qui fit couper ainsi les siens, lorsqu'il en consacra les premices à l'Oracle de Delphes: on la nomma aussi *Hectoride* en memoire d'Hector. Les Maces razoient les deux côtés de la tête, & ne laissoient qu'une hure sur le sommet, laquelle prenoit depuis le front jusqué à la naissance du col. Les Maxiens qui se glorifioient d'être descendus des Troyens, & qui se peignoient tout le corps avec du vermillon, faisoient couper tout le côté gauche jusqué à la peau, & ne touchoient point au côté droit. J'ay lû quelque part, mais je ne sçais plus où c'est, que d'autres au contraire laissoient croître leurs cheveux à gauche, & razoient tout le côté droit pour en avoir plus de facilité à tirer de l'arc. Les Arabes se faisoient tondre en rond, ne portant de cheveux que depuis le sommet de la tête jusques aux oreilles. Ils prétendoient imiter en cela le Dieu Bacchus; & c'est la tonsure qu'on appelloit Bacchique.

L'Amerique renferme encore dans son sein une multitude de Nations, en qui l'on voit la bizare-

rie de presque toutes ces chevelures différentes. Les Bresiliens portent tous uniformément la tonsure Theseide ou des Corybantes de Chalcide ; & Hierôme Staad , qui ne sçavoit pas ce point d'histoire , & qui ne faisoit attention qu'à la tonsure Monachale , en a tiré une mauvaise conclusion , en croiant qu'ils l'avoient reçûe de S. Thomas ou des Apôtres , qui anciennement leur avoient annoncé l'Evangile. Les Iroquois laissoient croître la leur absolument , sans la couper comme les Lyciens ; ils la graissoient simplement , sans y mettre de couleurs ; ils n'en mettoient pas même sur leur corps ou sur leur visage , si ce n'est en temps de guerre ; en sorte que c'étoit là une espece de déclaration qu'ils alloient chercher l'ennemi : mais le mélange des Nations aiant corrompu leurs mœurs , ainsi que je l'ai déjà dit , les a aussi changées sur ce point , comme sur beaucoup d'autres ; de maniere que leurs Anciens se plaignent aujourd'huy , comme Juvenal faisoit de son temps , en voiant la Ville de Rome infectée de tous les désordres de la Grece. Juvenal. Sat. 3.

Leurs jeunes gens tous occupés de la vanité & du desir de plaire , ont recours à l'Art pour s'embellir , & empruntent des ornemens étrangers , un agrément qu'ils ne croyent pas pouvoir trouver en eux-mêmes. Nôtre maniere de s'ajuster , laquelle paroît ridicule aux Chinois , ne leur déplaît pas : mais ils ont une complaisance infinie , quand ils sont accommodés à leur mode. Leur

toilette n'est pas des mieux fournies, mais ils y mettent un temps infini, & elle les occupe autant que les Dames d'Europe, & beaucoup plus que les leurs; qui paroissent persuadées que la bien-séance, la pudeur, & leurs travaux domestiques, demandent plus de modestie & de simplicité.

Un jeune Iroquois donc, pour embellir sa tête, coupe ses cheveux d'un côté à deux travers de doigt de la peau, & il les laisse croître de l'autre dans toute leur longueur. Pour les ajuster ensuite après les avoir graissés & bien peignés, il pratique sur le haut de sa tête un ou trois petits toupets en forme d'aigrette, qu'il y attache, avec un peu de cuir façonné, un petit morceau de porcelaine blanche; & il passe dans la base de l'aigrette du milieu un tuyau de plume orné de diverses couleurs. Il fait relever à contre-poil avec du suif les cheveux du côté qui est tondu; il tresse ceux du côté opposé & les ramasse sous l'oreille en nœud de Ruban; il fait une autre petite tresse au milieu du front, qu'il laisse pendre sur l'une des paupières, & qu'il r'attache sur le côté.

Ses oreilles sont percées d'ordinaire en trois endroits. Les trous en sont fort grands & garnis de noyaux de porcelaine de la grosseur d'un pouce, enfilez dans des rubans qui pendent sur la poitrine; ou bien il y insère un fil de cuivre en ligne spirale de la longueur du doigt, & d'un pouce de Diamètre. Il y ajoute outre cela un duvet très-fin de peau de Cigne: ce duvet fait sur chaque oreille

un volume de la grosseur du poing. Dans les jours de montre & de fête solemnelle, il répand encore ce duvet sur toute sa tête ; & pour couronner l'ouvrage, il fait sortir au-dessus d'une oreille une aigrette, une aîle, ou la dépouille entière de quelque oyseau rare. Quelques-uns se font une espee de Diadème d'un petit collier de porcelaine ou de peau de Marte, qui après leur avoir ceint la tête, flotte agréablement par derrière sur leurs épaules.

Le vermillon & d'autres couleurs détrempees dans l'huile, ou mêlées avec le suif & la graisse, fort bizarrement répandues non seulement sur le visage, mais encore sur les cheveux, & sur le duvet des oreilles & de la tête, avec quelque différence néanmoins de ce qu'ils ont coutume de faire, quand ils doivent aller en guerre ; car alors leur visage est entierement peint, au lieu qu'ils se contentent communément de quelques embellissemens.

Pour ce qui est des Sauvages qui sont toujours nus, tous les matins ils se donnent un habit de couleur : le fond en est d'écarlate qu'ils ont soin de damasquiner, en y ajoutant plusieurs autres figures de différentes couleurs, pour relever celle du fond de l'habit. Dès qu'ils sont sortis du bain, & qu'ils se sont un peu séchez, leurs femmes viennent dans le Carbet avec des Calebasses pleines de Rocou, & d'autres couleurs détrempees dans l'huile de Palmiste ou de Jenipat.

Elles peignent d'abord tout le corps avec le Rocou, & ajoutent ensuite plusieurs autres ornemens. Les jours de fête & de solennité ils se font outre cela frotter tout le corps dans une eau gluante, sur laquelle ils répandent une poudre cendrée faite de coques d'œuf, ou bien une espee de duvet qui s'y attache, & les fait paroître enplumés comme des Oyseaux, d'autres usent d'une pâte gommée & odoriferante, sur laquelle ils appliquent les plus belles fleurs qui croissent dans leur País.

Plusieurs Nations se percent le cartilage du nez entre les narines, & y attachent une pierre verte transparente & taillée en fer de fléche, ou bien ils y inferent une plume, qui s'étendant des deux côtés, leur fait une espee de moustache. Les Bresiliens & les Caraïbes se font outre cela de grandes ouvertures dans la levre inferieure & dans les jouës : ils font passer dans ces ouvertures, de gros boutons de porcelaine arrondis, ou taillez en pointe de Diamant. Ces ornemens leur sont assés incommodés lorsqu'ils mangent : mais le sexe se persuadera aisément qu'ils souffrent volontiers cette incommodité, s'ils ont dans l'idée, qu'ils en ont plus d'agrément. La beauté coûte encore davantage à une certaine Nation de Sauvages, si toutefois c'est par ce principe qu'ils font ce que Lopes de Gomara en a rapporté. Cet Auteur dit que les Hommes s'y percent une mamelle, & quelques-uns toutes les deux, & inferent

Lopes de Gomara. Hist. Gen. de Indias, lib. 2. c. 2.

serent dans les trous certaines petites cannes de la longueur d'une Palme & demie. Ils se percent aussi le gras des cuisses, & y font entrer des cannes comme dans leurs mammelles ; ces Sauvages sont placés dans le fonds du Golphe du Mexique, & habitent une Isle qui n'est pas fort éloignée de Panuco.

Les femmes des Sauvages entretiennent leurs cheveux, & en sont jalouses au de-là de ce qu'on peut imaginer. L'affront le plus sanglant qu'on put leur faire, ce seroit de les leur couper, elles n'oseroient alors se montrer ; & si dans le deuil elles en coupent quelque chose, ce n'est que pour se condamner à la retraite. Leurs cheveux & généralement ceux de tous les Sauvages, sont très-beaux & du noir le plus foncé qu'il y ait ; elles les graissent d'huile, & ont très-grand soin de les peigner. Quant à la maniere de les porter, elles se distinguent par tout de celle dont les hommes portent les leurs, excepté chez les Caraïbes des Antilles, & chez les Galibis, où les femmes les accommodent presque de la même maniere que leurs maris ; mais elles ont aussi quelque chose de particulier qui les distingue, & que les femmes n'ont point ailleurs ; ce sont les Brodequins qui sont la marque infailible de leur liberté, & qu'il n'est point permis aux esclaves de porter. C'est une espece de chaussure qui consiste en deux pieces, cousues de jonc & de coton fort proprement travaillées, & qui serrant la jambe

par ses deux extremités, font enfler le gras de la jambe, & le font paroître plus plein & plus rebondi.

La plûpart des femmes chez les Nations Sauvages, tressent leurs cheveux, & les laissent pendre. Les femmes Iroquoises & Huronnes, les partagent des deux côtés de la tête, les faisant tous revenir par derriere, ou elles les lient le plus près de la tête qu'elles peuvent; elles reprennent ensuite ces cheveux pendans, y mêlent de l'écorce concassée de Peruche, qui sert à les conserver, & après les avoir repliés, de maniere qu'ils ne descendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée, & enduite de vermillon bien éclatant. C'est en cela qu'elles font principalement consister leur beauté. Les femmes des Sauvages de l'Amérique Meridionale se peignent le corps comme les hommes, mais d'une maniere differente & distinctive. Dans la Septentrionale elles se contentent de se donner au visage quelques agrémens de cette peinture; on doit cependant en excepter les Iroquoises, qui ne font tout au plus que tracer une ligne de vermillon, depuis le sommet de la tête jusqu'à la naissance du front dans la séparation des cheveux. Leurs nez ne sont point percés, leurs oreilles le sont, comme celles des Hommes, en trois endroits, mais les ouvertures en sont plus petites; elles y passent quelques pendans de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de fléché, ou

bien des canons de porcelaine, qui sont faits comme des tuyaux de pipe de Hollande.

Les huiles dont les Sauvages se graissent, les rendent extrêmement puants & crasseux; ce sont des huiles simples d'animaux, de poissons, ou de quelques plantes, qui ont presque toutes des odeurs fortes, & qui rancissent aisément: mais ces huiles leur sont absolument nécessaires, & ils sont mangés de vermine quand elles leur manquent. Comme ils n'ont raffiné sur rien, ils n'ont pu corriger cette puanteur par les essences & par les parfums que les Nations policées ont substitué depuis long-temps à la simplicité des huiles & des graisses dont les Sauvages se servent encore.

Tous les autres ornemens des Sauvages consistent en des couronnes, des colliers qu'ils mettent autour de leur col, d'autres colliers où bandes de porcelaine taillée en rond, en noyaux, en canons, en fer de flèche, ou bien en cylindres: en des bracelets de la même matière, en divers ouvrages de plumasserie, ou travaillés en poil d'Elan, de Bœuf sauvage, & de Porc-épy, dont chacun sçait se faire une parure selon son goût, tandis qu'il est dans un âge propre à ces amusemens: mais dès que cet âge est passé, il se fait une gloire de vivre dans une négligence toute opposée, & de ne porter plus rien de superflu, ou qui ne soit usé, afin de faire comprendre qu'il pense à des choses plus serieuses.

La Couronne n'étoit pas dans les premiers temps

une marque distinctive de la Royauté, elle en étoit une cependant de considération & de distinction. On la donnoit pour recompense à ceux qui remportoient le prix dans les Jeux institués à l'honneur des Dieux. Les Romains ennemis des Rois, en avoient de plusieurs sortes pour reconnoître différentes especes de services rendus à la Republique. On voit des Couronnes chez presque toutes les Nations Sauvages, dont les rayons sont faits de plumes de différentes couleurs, & dans le cercle desquelles sont enchâssés des becs d'oiseaux en guise de diamants, des ongles d'animaux extraordinaires, & quelquefois des petites cornes de chevreuil. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais les femmes ne se donnent cet ornement; les hommes même ne le prennent que dans leurs plus grandes solemnités, mais sur tout lorsqu'ils chantent la guerre, & qu'ils y vont; ils en parent aussi la tête de leurs esclaves le jour de leur entrée publique. Le Législateur de Sparte avoit fait une loy à tout Lacedemonien d'aller au combat, vêtu de pourpre chantant & dansant, & ayant la couronne sur la tête. Comme les habits n'étoient pas bien communs au temps de Lycurgue, & que dans les combats & dans tous les autres exercices de leurs Gymnases, les filles même étoient toutes nuës, je me persuade que l'habit de pourpre ordonné par ce Législateur, étoit une couche de vermillon, & je me représente un Lacedemonien allant au combat, tel

absolument qu'est un Guerrier Caraïbe.

Les colliers que les Sauvages mettent quelquefois autour de leur cou, ont près d'un pied de diamètre, & ne different point de ceux qu'on voit encore sur quelques Antiques au col des Statuës des Barbares. Les Sauvages Septentrionaux portent aussi sur leur poitrine une plaque de porcelaine creuse de la longueur de la main, qui fait le même effet, que ce qu'on appelloit *Bulla* chez les Romains. Les Meridionaux portent des Plaques d'un métal mitoyen entre l'or & le cuivre, qu'on nomme des *Caracolis*; ces Plaques sont ordinairement de la forme d'un Croissant, comme ce qu'on appelloit dans l'Antiquité *Lunula*, qui étoit un ornement des femmes.

On peut ajouter aux ornemens des Sauvages, la gomme dont parle le Pere de la Neuville & qui a quelque chose de si singulier, que ses paroles meritent bien d'être rapportées.

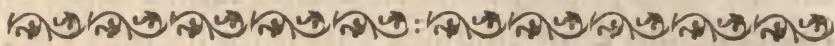
« J'oublois, dit-il, à vous parler d'un des plus curieux Ouvrages de nos Indiens: c'est une espece de poire creuse & fort maniable, qui leur sert de seringue: elle est faite d'une gomme laquelle a une vertu de ressort si surprenante, qu'elle fait autant de bonds qu'une bale de Paume. Elle ne fond point, quelque chaude que soit l'eau dont on remplit la poire, qui a assés l'air & la couleur d'une Eolipile de Cuivre bien passé: Elle dure très-long-temps: on l'étend sans la gêter jusqu'à lui donner la lon-

Troisième
Lettre du P.
de la Neuville.
Memoires de
Trevoux.
Mars 1723.

» gueur d'une demie aulne , quoique dans son vo-
 » lume ordinaire elle ne soit ni plus longue , ni
 » plus grosse qu'une poire de bon chrétien : nos
 » Indiens ont des anneaux de la même gomme ,
 » lesquels se metamorphosent en brasselets , en
 » jarretieres , en colliers , en ceintures , & re-
 » deviennent anneaux : ils serrent exacte-
 » ment le doigt sans égard à la petitesse & à la
 » grosseur : tirez l'anneau du doigt , il se prêtera ,
 » si vous le voulez , à tous les doigts réunis , &
 » passera au bras comme un bracelet ; tirez - le de-
 » rechef pour le porter à la tête , il s'augmentera
 » sans effort pour la couronner , & se retrecira
 » lorsque vous l'aurez fait descendre sur le col en
 » guise de colier : il s'allongera encore pour em-
 » brasser tout le corps , & pour passer du col & des
 » épaules à la ceinture ; enfin descendu jusques
 » en bas , il reprendra sa forme naturelle pour
 » servir d'anneau comme auparavant , sans avoir
 » rien perdu de sa mollesse & de son ressort ; car
 » outre que rien ne peut le casser , il ne serre ni
 » moins ni plus le bras , la tête , le cou & les reins ,
 » que le doigt. J'ai vû un Indien qui donnoit à
 » cet anneau un usage encore plus extraordinaire ,
 » & qui montre bien le ressort infini de cette
 » gomme. Il s'en servoit comme de corde à son
 » Arc.

De tout ce que je viens de dire de la maniere
 de s'orner , on conclura aisément , que les Sauva-
 ges , au lieu d'ajoûter à leur beauté naturelle , (car

ils sont presque tous bien faits ,) travaillent à se rendre laids & à se défigurer. Cela est vrai aussi ; cependant quand ils sont bien parés à leur mode , l'assemblage bizarre de tous leurs ornemens , non seulement n'a rien qui choque , mais il a un je ne sçai quoi qui plaît , & leur donne de la bonne grace.



OCCUPATIONS DES FEMMES.

Les Femmes des Sauvages , ainsi que les Amazones , les Femmes des Peuples de Thrace , de Scythie , d'Espagne & des autres Peuples Barbares de l'Antiquité , travaillent les Champs , comme font aujourd'hui les Femmes de Gascogne , de Bearn , & de Bresse , qu'on voit souvent mener la Charrue , tandis , que leurs maris filent la quenouille. Le grain qu'elles sement , c'est le Maïs , connu autrement sous les Noms de Bled d'Inde , Bled d'Espagne , & Bled de Turquie , lequel est le fondement de la nourriture de presque toutes les Nations sédentaires d'un bout de l'Amérique à l'autre.

Strabo. lib. 3.
P. 114.

De la
Nourritu-
re.

Jules Scaliger a prétendu que cette sorte de Bled avoit été absolument inconnue aux Anciens ;

Jul. Scaliger.
Exerc. 292. p.
369.

mais je ne suis point du sentiment de cet Auteur. Peut-on en effet imaginer, que cette multitude de Peuples differens, qui ont passé en Amerique, & qui s'y sont transportés, non seulement des extremités de l'Asie, mais encore de l'Afrique, & de l'Europe, se trouvent aujourd'hui n'avoir de toutes les Plantes frumentacées que cette espece seule, sans penser en même temps que c'étoit celle qui étoit en usage parmi les mêmes Peuples au temps de leur transmigration ? Nous les trouvons encore fidelles à garder les pratiques de leurs Ancêtres, après une longue suite de siècles, & nous voïons de nos yeux chez eux les mêmes coûtumes, dont nous découvrons tous les vestiges à travers les tenebres des temps, que leur éloignement rend les plus obscurs ; sera-t'il croïable qu'ils auront été plus fidelles à perpetuer des usages arbitraires, qu'ils l'auront été dans ce qui importe le plus à la vie, qui en est le fondement & le soutien.

Du Maïs
ou Bled
d'Inde.

Le Maïs ainsi que je viens de le dire, est la nourriture commune de tous les Sauvages sedentaires, depuis le fonds du Bresil jusques aux extremités du Canada, même de la plûpart de ceux qui ont l'usage de la racine du Manioc : Ne feroit-il pas plus naturel de penser qu'il auroit été la premiere nourriture des Hommes après les glands des Chênes, ou des Hêtres de Dodone ? Qu'il l'a été pendant plusieurs siècles, après lesquels

quels on a substitué d'autres especes de grains qu'on aura trouvé d'un meilleur usage, & qui auront fait abandonner les premieres ?

Tout cecy n'est point sans fondement, & peut se justifier par les Auteurs. Car en premier lieu, les Auteurs sont embarrassez, & ne conviennent point des termes pour nous expliquer les diverses especes de Plantes frumentacées ; de sorte qu'il faut aujourd'huy deviner pour les entendre, & avouer qu'ils ont employé les mêmes termes pour nous faire connoître des Plantes différentes ; ou differens termes, pour signifier la même Plante. Pline luy même nous le declare nettement, en disant que les especes de froment ne sont pas les mêmes par tout, & que dans les divers endroits où l'on se sert des mêmes especes, elles n'ont pas le même nom. *Fru menti genera non eadem ubique, nec ubi eadem sunt, iisdem nominibus.* En second lieu il est facile de faire voir des substitutions d'une espece à une autre, en differens temps, & en divers lieux, de maniere que celle qui étoit une nourriture commune & ordinaire dans un païs en certain temps, y devenoit ensuite si rare, qu'après un certain nombre d'années, elle y étoit tout-à-fait hors d'usage, & quelquefois inconnüe. En troisiéme lieu on peut par des conjectures presque évidentes, comme démontrer par les Auteurs, que le Bled d'Inde a été non seulement connu, mais encore en usage chez plusieurs Peuples. Enfin on peut tirer un

Plin. Hist.
Nat. Lib. 18.
cap. 8.

très-fort préjugé de cela même, de ce que les Amériquains préparent aujourd'hui leur Bled d'Inde absolument de la même manière, que les Anciens préparoient eux-mêmes leurs grains, avant d'avoir inventé l'usage des Moulins, des Fours, & plusieurs autres choses que la suite des temps a mises au jour, & perfectionnées selon la nécessité, ou même selon la qualité des especes de grains qui ont été mis successivement en vogue.

La plûpart des termes dont on s'est servi pour nommer les Plantes frumentacées, sont des termes generiques, qui par la force de leur signification ne designent pas une espece plutôt qu'une autre, quoique dans la suite on en ait fait l'application à des especes particulieres. Tels sont les termes *Far*, *Ador*, *Alica*, *Hordeum*, *Triticum*, *Fru-*

mentum. Calepin. *Far*. (a) dans son Dictionnaire au mot *Far*, dit que c'étoit un nom generique pour signifier toutes les especes de Plantes frumentacées. Il étoit ainsi nommé parce qu'il étoit porté & produit par la terre, ou bien du verbe *Frangere*, parce qu'on le brisoit dans des Mortiers ou dans des Moulins. Le *Far* déterminé à une espece particuliere, se nommoit *Ador*. (b) Festus tire l'étimologie de ce mot du verbe *Edere* manger, & dit qu'anciennement il étoit appelé *Edor*: il ajoûte qu'il pou-

Festus. Ador.

(a) Calepin. *Far*. Olim nomen generale fuit ad omnia genera frumentorum, ita dictum à ferendo, vel à faciendo. Edor quondam appellatum ab edendo: vel quod aduratur ut fiat tostum, unde in sacrificiis mola salsa efficitur.

(b) Festus. *Ador*. Farris genus.

voit aussi venir du verbe *Aduro*, parce qu'on le torrefioit avant que de le piler ou de le moudre. L'*Alica* étoit aussi un nom generique. Festus fait venir ce mot du verbe *Alere* nourrir. * L'*Alica* déterminé à une espece particuliere, se nommoit *Alicastrum*, qui étoit une sorte de froment plus nourrissant que les autres. Le Far & l'*Alica* étoient outre cela des compositions de diverses sortes de plantes frumentacées, de là vient qu'on trouve souvent dans les Auteurs, ces termes *Far Triticeum*, *Far Adoreum*, *Far Hordeaceum*, *Alica ex Zeâ*, *Alica Adulterina*, &c. L'Orge ou *Hordeum* étoit ainsi appellé à cause de sa promptitude à venir à maturité. Le mot *Triticum* porte avec soy son étymologie à *Triturâ* du verbe *Tero*, piler, broyer, & *frumentum* est tiré du mot *Frumen*, lequel dans le vieux langage Latin signifie le palais de la bouche, par où il faut que toute nourriture passe.

Je n'entre point dans une plus longue explication des autres termes, qui par leur signification propre ne nous donneroient pas une connoissance plus distincte de l'espece particuliere à laquelle ils étoient appliquez. Il me suffit d'en conclure que les termes étant generiques, ont pû être successivement attribués à des especes différentes à mesure qu'on en changeoit, & qu'on en substituoit une autre pour servir de nourriture commune & ordinaire, laquelle pourra être nommée *Alica*, parce qu'elle nourrit. *Far* parce que la

* Festus. *Alica*. *Alica* dicitur quod alit Corpus.

Festus. *Alica*.

Isidor. Orig.
lib. 17. cap 3.

68 MOEURS DES SAUVAGES

terre la produit, *Triticum* parce qu'on est obligé de la broyer & de la moudre, ainsi du reste, dont on peut voir les étymologies plus au long dans S. Isidore de Seville. *

Isid. Hispal.
Orig. lib. 17.
cap. 3.

Plin. lib. 18.
cap. 8.

Diop. Halyc.
Lib. 2. Ant.
Rom. p. 95.
Strabo lib. 5.
P. 242.

Galen. Lib. 1.
de Alim. Fa-
cul. cap. 3.
Anguillara.
part. 6. p. 98.
Jul. Scaliger.
Exerc. 192. p.
368.

L'universalité de ces termes a embarrassé les Auteurs tant Anciens que Modernes, & a causé entre eux des disputes & des contradictions de sentimens, qu'il n'est pas facile d'accorder. Pline assure que ceux qui se servent de cette espece qu'on appelle *Zea* n'ont point l'usage du *Far*; cependant Denys d'Halycarnasse appelle *Zea* aussi bien que Strabon ce que Pline appelle *Far*. Gallien rapporte les differens sentimens des Anciens, pour expliquer quelles étoient les especes distinguées par ces Noms. *Olyra*, *Typhe*, *Zea*. Après les avoir exposés, il conclut en disant que c'étoit la même chose sous divers Noms. Anguillara les distingue; & sous ces trois Noms comprend trois especes connues en Italie sous ceux de *Spelta*, *Scandella*, & *Farro*. Jules Scaliger croit que *Typhe* est le segle; *Zea*, le Bled blanc, ou l'Épeautre: il croit aussi que l'*Olyra* & l'*Oriza*, sont deux Noms communs au Ris. En voilà assez pour faire comprendre que si les Auteurs, que nous pouvons regarder comme Modernes, n'ont pû s'accorder sur ce que pensoient Denys d'Halycarnasse, Pline, Strabon, & leurs autres contem-

* *Isidor. Hispal. Orig. Lib. 17. à frumendo, hoc est à vescendo. Cap. 3. Frumenta sunt proprie quæ dictæ, nam frumen dicitur summa pars gulæ. Aristas habent. Fruges autem, reliqua. Frumenta autem vel fruges.*

porains, ceux-cy pourroient avoir de plus grandes difficultez encore, pour sçavoir au juste ce qui en étoit de l'usage dans des temps fort éloignés de celui auquel ils écrivoient, & plus obscurs encore que les siècles qui se sont écoulés depuis eux jusques à nous, à cause que ces premiers temps, qui étoient ceux de la Barbarie & de l'Origine des Nations, ont toujours été enveloppés des tenebres de l'ignorance.

Je ne prétens pas dire que le Far, dont le peuple Romain s'est servi uniquement pendant les trois cens premières années depuis la fondation de Rome, soit une même chose avec le Maïs; on pourroit me faire sur cela une forte objection, qui est que cette espece de Bled ne s'étoit point perduë, puisqu'on s'en servoit encore à Rome du temps de Pline dans les Sacrifices, dans les Mariages, & dans les autres choses qui appartenoient à la Religion par respect pour l'Antiquité; & quoique nous ne sçachions pas précisément qu'elle espece de Bled c'étoit que le Far, & si c'étoit le même que le *Farro* dont les Italiens se servent aujourd'huy, Pline nous en dit assez pour nous faire croire que ce n'étoit point le Maïs; à moins qu'on ne veuille dire, que cette institution respectueuse pour les pratiques de leurs Ancêtres, quoique beaucoup plus ancienne que Pline, étoit cependant postérieures aux substitutions qu'on auroit fait de plusieurs especes de Plantes frumentacées, qui auroient eu successivement le nom de *Far*.

Les Auteurs eux-mêmes nous donnent des exemples de ces substitutions. Et sans entrer dans un long détail, il nous doit suffire de ce qu'ils ont dit par rapport à l'Orge, lequel étoit chez les Grecs dans le même degré de veneration que le Far chez les Romains; parce qu'il avoit été leur premiere nourriture, comme l'Avoine l'étoit des Peuples de Germanie, l'Orge & le Lotos de ceux d'Egypte & de Lybie, le Panis des Peuples d'Aquitaine, le Millet des Meotes & des Sarmates, & ainsi de plusieurs autres, qui certainement ont changé de nourriture, & même plusieurs fois.

Le froment que les François ont porté en Amerique y est certainement bien plus recent que le Maïs. Les Sauvages donnent cependant dans leur Langue le même nom à l'un & à l'autre. Je suppose que dans la suite des temps, préférant au Bled d'Inde le froment ou Bled François, qui vaut incomparablement mieux sans contredit, ils ne fassent plus d'usage que de ce dernier, qu'elle marque auront les siècles à venir de cette substitution, le nom étant absolument le même? Il faut donc que l'Histoire de nos jours le leur apprenne d'une maniere claire, & qui ne fasse point de confusion dans la Posterité. Or les Sauvages, qui n'ont point d'écriture ni d'Annales, ne peuvent transmettre cette connoissance à l'avenir par eux-mêmes. Les premiers temps aiant été aussi plongez pendant plusieurs siècles dans cette ignorance profonde où sont aujourd'huy les Ameriquains, ont

été dans la même situation & au même niveau que les Barbares , & n'ont point laissé de fastes des événemens arrivés pendant leur barbarie ou n'en ont laissé que de fabuleux.

De ces différentes espèces de Grains dont les divers Peuples se nourrissoient , quelques-unes ne servent que pour les animaux ; d'autres sont inconnues , & ne se voient plus dans les pays où elles étoient cultivées ; ou bien elles s'y sont éclipées pour un temps , comme il est facile de le prouver par rapport au Bled d'Inde même. Car supposé que cette Plante eut toujours été étrangère à Rome , comme elle l'étoit du temps de Pline , on ne peut presque nier qu'elle n'y parut au moins de son temps. Quoiqu'en puisse dire Scaliger on doit expliquer du Bled d'Inde ces paroles de Pline. *Milium intra hos decem annos ex India in Italiam inductum est nigrum colore, Amplum Grano, Arundineum culmo, adolescit ad pedes altitudine septem, Lobas vocant, omnium frugum fertilissimum, ex uno grano terni sextarii gignuntur.* Dans le cours de ces dix années on a apporté de l'Inde en Italie une espèce de Millet noir en couleur , dont le grain est fort gros , & le chaume semblable aux cannes & aux roseaux , il croit à la hauteur de sept pieds. Ses tiges qu'on nomme Lobas , ou Phobas , selon la remarque du Pere Hardoüin , sont très-grandes. C'est de toutes les Plantes frumentacées la plus fertile , un seul grain produit trois septiers.

Plin. Lib.
18. c. 8.

On met avec raison le Maïs au rang des Plan-

tes miliacées & arundinacées, à cause des ressemblances qu'il a avec ces sortes de Plantes, ressemblances qu'on peut confronter dans Theophraste & dans les autres Botanistes. Au reste Pline a fort bien caractérisé le Maïs par sa fécondité, sa qualité, la hauteur de sa tige, & la grosseur de son grain. Pour ce qui est de la couleur il y en a de plusieurs sortes, l'un tire sur le noir, l'autre sur le bleu & sur le pourpre; le plus commun est d'un jaune de paille plus ou moins foncé, selon le terrain ou le degré de maturité. Ces différences sont purement accidentelles, ou suivent les différentes espèces de Maïs. La plupart des Relations anciennes & modernes appellent le Maïs ou simplement du Mil, ou du gros Mil pour le distinguer du Mil ordinaire & de la petite espèce. Et parlant de ses tiges elles les nomment les cannes de Bled d'Inde.

Ælian Lib.
3. c. 39.
Strabo Lib.
15.
Diodor. Sic.
Lib. 3 p. 99.

Philostat.
Lib. 3. in vita
Apollon.

Cela doit servir à nous faire entendre les Auteurs, quand ils nous racontent de certains Peuples, qu'ils font leur nourriture ordinaire du fruit des Roseaux, comme Elien, Strabon, Diodore de Sicile, l'assurent des Indiens en général, des habitans de la Tapobrane, des Æthiopiens, &c. C'est aussi du Maïs qu'ont voulu probablement parler les Auteurs, qui ont écrit que les Indiens, les Peuples des environs des Palus Meotides, & les Sarmates vivoient de Millet. Philostate caractérise le Millet presque aussi-bien que Pline dans la vie d'Apollonius de Thyane. Car parlant

lant de l'Inde, il dit. « Que la terre y est noire, « fertile en toutes sortes de fruits ; que les pailles « & les tiges des Plantes frumentacées y font de « la grosseur des cannes & des roseaux ; mais sur- « tout qu'elle porte du Millet & du Sefame d'u- « ne prodigieuse grosseur. » On ne peut pareille-
 ment le méconnoître dans ce que dit Herodote
 en faisant la description des Mœurs des Indiens.
 « Ils vivent, dit-il, d'herbages, & ils ont une espe- « ce de semence, laquelle se rapporte au Millet, « que la terre produit d'elle-même, enveloppée « dans son calice ; après l'avoir cueilli ils la font cui- « re dans son propre calice & s'en nourrissent. » Le
 même Auteur, parlant du Froment & de l'Orge
 des Babyloniens, dit que les feüilles de leur tige
 sont larges, au moins de quatre doigts. Or il sem-
 ble que cela ne peut convenir qu'au Maïs. Theo-
 phraсте aura peut-être voulu parler de la même
 Plante, quand il a écrit sur le rapport qu'on luy
 en avoit fait, qu'au de la de la Bactriane, le Fro-
 ment y vient si prodigieux, que chaque grain peut-
 être comparé pour sa grosseur au noyau des Oli-
 ves. A present que ces pais nous sont plus con-
 nus qu'ils n'étoient aux Anciens, je ne sçache
 pas qu'il y ait d'autres especes de grains à qui
 cela puisse convenir qu'au bled d'Inde.

Herodot.
Lib. 5. n. 100.

Herodot.
Lib. 1. n. 193.

Theophrast.
Lib. 8. c. 4.

Le Millet dont vivoient les Sarmates & les
 Meotiens étoit le même que cultivoient les
 Amazones leurs épouses. Apollonius de Rho-
 des parlant des Chalybes qui étoient au voisina-

Apollo. Rho-
dius. Lib. 2.
v. 1005.

ge des Amazones, dit qu'ils n'avoient point l'usage du Labour, ni aucune maniere de semer & de faite croître la Plante, laquelle a le goût du *Miel*. Qu'ils n'avoient pas non plus de Troupeaux, mais qu'ils achetoient de leurs voisins ce qui leur étoit necessaire, & qu'ils le commerçoient avec du fer, lequel ils sçavoient fort bien mettre en œuvre. Or cette Plante qui a le goût du Miel, à moins que ce ne soit le Gom* dont usent aujourd'huy les Mingreliens, ne peut être autre chose que le bled d'Inde. Dans la Langue des Anciens Celtes, le mot *Mel* signifie également du *Miel* & du *Mil*. Il seroit d'autant moins surprenant que ces deux derniers termes vinssent de la même racine, que ce qu'ils signifient, se trouve en même-temps dans une même Plante, qui est le Maïs, ainsi que je l'expliquerai tout à l'heure. De tout cela on peut conclure, qu'au moins dans les premiers temps, le Bled d'Inde étoit la nourriture commune de presque tous les Peuples Barbares de la grande Asie.

J'ai eu aussi quelque soupçon que le Maïs pouvoit bien être le même que le Bled des anciens

Chardin
voiage en
Perse par la
Mer Noire &
par la Colchi-
de p. 74.

Pezron. An-
tiquité de la
Nation & de
la Langue des
Celtes. p. 399.

* Le Gom est une sorte de grain, qui se cueille dans la Mingrelie, menu comme la Coriandre, & qui ressemble assez au Millet, il produit un Tuyau de la grosseur du pouce, de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épy, qui a plus de 300. grains, & ne ressemble pas mal aux Cannes du bled d'Inde. Par cette description tirée de Chardin, il paroît que le Gom est une espece de bled d'Inde, non pas de l'espece ordinaire, dont le grain est attaché à un gros gland, ou bouton, mais de celle dont le grain vient au bout d'un épy assez long.

Egyptiens. Ce qui me paroît fonder quelque conjecture, c'est le songe de Pharaon où il est parlé d'une Tige à sept épis. Mais comme il y a une espece de Bled à plusieurs épis sur la même tige, cela suffit pour infirmer ma conjecture; quoique ce Bled ne soit pas commun, & que cela ne convienne pas même à l'Orge dont les anciens Egyptiens se nourrissoient.

Genes. ch. 41.
v. 22.

Si le Maïs, qu'on apporta à Rome du temps de Pline, y fut semé, il est évident qu'on en fit peu de cas dans la suite, parcequ'il y a disparu aussi-bien que dans le reste de l'Europe, ou on ne la revû que lorsqu'il y a été apporté de rechef de l'Inde Occidentale, après la découverte du Nouveau Monde, ou bien de l'Asie & de la Tartarie, ce qui lui a fait donner le nom de Bled Turc. On n'en a gueres fait plus d'estime dans les Indes Orientales, dont ont parlé les Auteurs que j'ai citez. Car aujourd'huy, quoiqu'ils ayent encore le Maïs & d'autres especes de grains qui sont en usage parmi nous, on ne s'y sert presque par tout que du Ris, aussi-bien qu'en Egypte & en Turquie. Il y a fort peu de Provinces en Europe qui se soient souciées de cultiver cette Plante, & celles qui la cultivent, ne le font que pour nourrir les Païsans ou la volaille.

En Canada dès que les neiges sont fonduës, les Sauvages commencent leur travail. Elles ne sement point l'Automne, parce que le Maïs

Culture des
Champs.

est du nombre des semences qu'on appelle d'Esté, *Æstiva*; telles que sont le Sésame, le Miller, le Panis, & les autres legumes; ou bien parce qu'il en est de cette espece de grain comme du Bled appelé *Trimestre* par Theophraste & par Pline, parce qu'il ne lui falloit que trois mois entre la semence & la recolte; si toutefois on doit attribuer cela à une espece particuliere; car l'usage de la Nouvelle France nous fait voir tout le contraire, dans toutes les especes de Froment ou de Bled François, qu'on ne sème qu'au mois d'Avril ou de May, & qu'on recueille au mois de Juillet ou d'Août. A la Floride & dans les Pais plus Meridionnaux, on sème le Maïs & on le recueille deux fois l'année.

Theoph.
Lib. 8.
Plinius. Lib.
18. ch. 7.

La premiere façon qu'on donne aux Champs, c'est de ramasser le Chaume & de le bruler. On remuë ensuite la terre pour la disposer à recevoir le grain qu'on doit y jeter. On ne se sert point pour cela de la Charruë, non plus que de quantité d'autres instrumens du Labourage, dont l'usage ne leur est pas connu, & ne leur est pas necessaire. Il leur suffit d'un morceau de bois recourbé, de trois doigts de largeur, attaché à un long manche qui leur sert à sarcler la terre & à la remuer legerement.

Les Champs qu'on doit ensemençer ne se rangent point par guerets, & par sillons selon la methode d'Europe; mais par petites mottes, rondes, de trois pieds de diametre. On fait neuf

trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de Bled d'Inde qu'on a soin de couvrir.

Toutes les femmes du village s'unissent ensemble pour le gros travail. Elles font diverses bandes nombreuses, selon les differens quartiers où elles ont leurs Champs, & elles passent d'un Champ à l'autre, s'aidant ainsi toutes mutuellement. Cela se fait avec d'autant moins de peine, & avec d'autant plus de promptitude, que les Champs ne sont point separez par des Hayes ou des Fossez, & ne paroissent faire tous ensemble qu'une seule piece; sans que pour cela elles aient des disputes pour leurs bornes, que chacune sçait fort bien reconnoître.

La Maitresse du Champ, dans lequel on travaille, distribuë à chacune des travaillantes le grain de semence qu'elles reçoivent dans de petites *Mannes* ou Corbeilles, de quatre ou cinq doigts de hauteur, & d'autant de largeur, de maniere qu'elles peuvent supputer jusques au nombre des grains qu'elles donnent.

Outre le Maïs, elles sement des feveroles ou de petites fèves, des citrouilles d'une espece differente de celle de France; des Melons d'eau & de grands Tournesols. Elles sement les fèves à côté des grains de leur Bled d'Inde, dont la canne ou la tige leur sert d'appuy, comme l'Orme à la vigne. Elles font des Champs particuliers pour leurs Citrouilles & leurs Melons; mais avant

que de les semer dans leurs Champs, elles préparent une terre noire & legere, dans laquelle elles les font germer entre deux écorces dans leurs Cabanes, au-dessus de leurs foyers.

Elles tiennent leurs Champs fort propres, elles ont grand soin d'en arracher les herbes jusques au temps de la recolte. Il y a encore un temps marqué pour cela, où elles travaillent toutes en commun; & alors chacune porte avec soy un faisceau de petites baguettes de la longueur d'un pied, ou d'un pied & demi, qui ont leur marque particuliere, & qui sont enjolivées de vermillon. Elles leur servent à marquer leur tâche, & à faire connoître leur travail.

Le temps de la moisson étant venu on cueille le bled d'Inde, qu'on arrache avec les feuilles qui environnent l'épy, & qui en forment le calice. Ces feuilles, y étant fortement attachées, leur servent de lien pour le mettre en tresses, ou en cordes, comme on en use pour les oignons.

C'est sans doute une fête de celles que les Anciens nommoient *Cereales*, & qu'ils celebrent à l'honneur de *Cerés*, que celle de tresser le Bled. Elle se fait pendant la nuit dans les champs, & c'est la seule occasion où les hommes, qui ne se meslent ni de champs, ni de la recolte, sont appellés par les femmes, pour les aider. Je ne sçais s'il n'y a point en ceci quelque reste d'un culte Religieux. Je n'en ai point demandé les particularités; il y a cependant apparence que

c'est à la Religion qu'on en doit l'Institution. Je ne parle icy que de l'usage de l'Amerique septentrionale ; je ne suis pas assez instruit de ce qui se fait ailleurs ; & les Auteurs , qui nous ont parlé des Ameriquains Meridionaux , se contentent de dire en general que les hommes se rendroient infames s'ils avoient seulement touché au métier , ou bien à ce qui est affecté aux travaux du sexe.

Diodore de Sicile dit des premiers Peuples de la grande Bretagne , qu'ayant séparé les épys de leur tige , ils les mettoient dans des greniers souterrains , d'où ils retiroient chaque jour la provision qui leur étoit nécessaire en commençant par les plus vieux , & qu'ils faisoient leur nourriture de ces grains pilés & broyés.

Diod. Sic.
lib. 5. p. 209.

Les Sauvageffes font dans leurs champs de ces fortes de greniers souterrains , pour y mettre leurs Citrouïlles , & leurs autres fruits , qu'elles ne sçauroient autrement garantir de la rigueur de l'hyver. Ce sont de grands trous en terre , de quatre ou cinq pieds de profondeur , nattés en dedans avec des écorces , & couverts de terre par-dessus. Leurs fruits s'y conservent parfaitement bien , sans recevoir aucune atteinte de la gelée , dont les neiges , qui les couvrent , les garantissent.

Pour ce qui est du bled , bien loin de l'ensevelir , à moins d'un cas de nécessité , on le fait essorer sur de grandes Perches , & sur l'Auvent ,

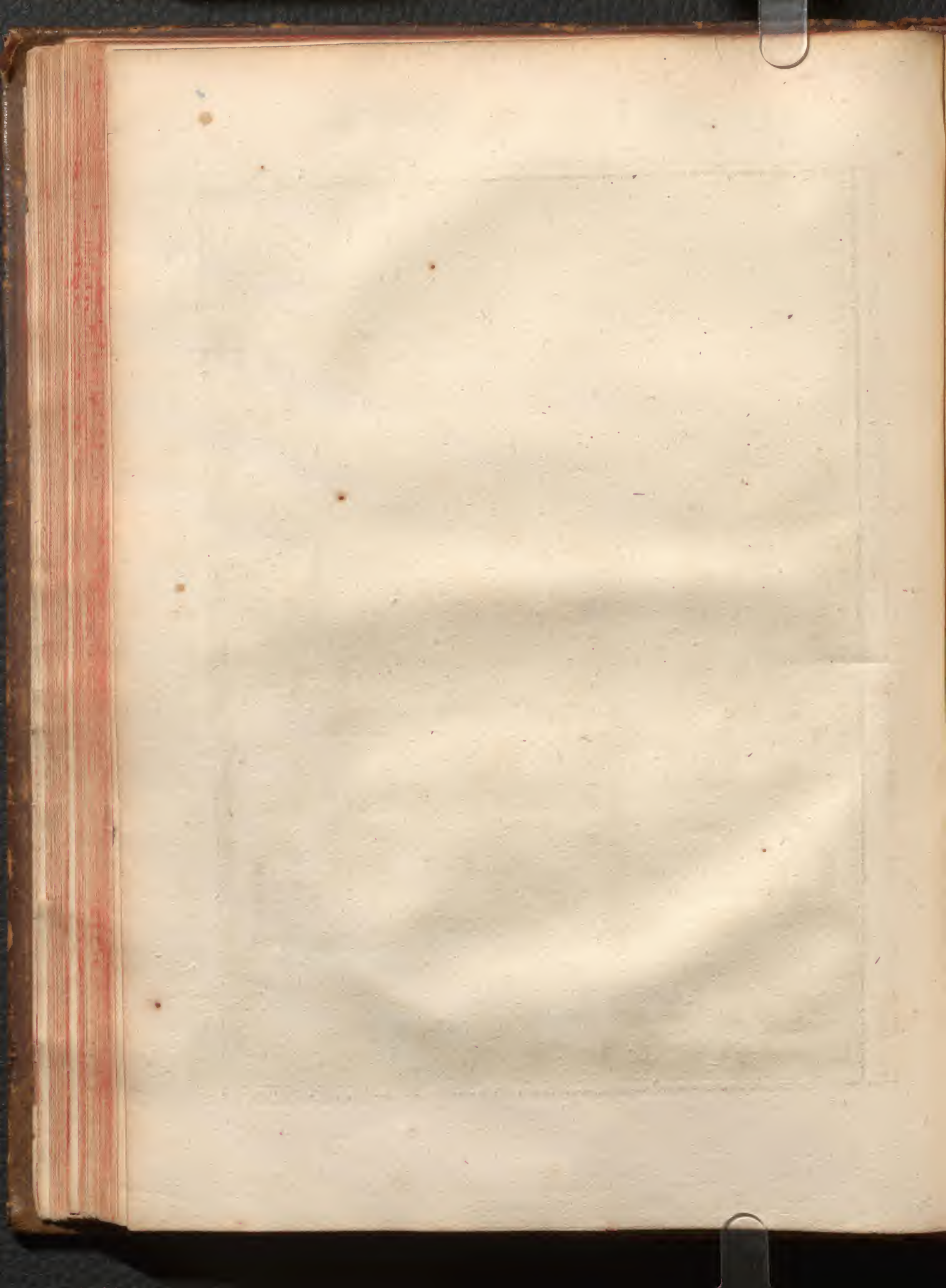
où vestibule extérieur de leurs Cabanes. A Tsonnontouann, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, sur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous cotés, afin que l'air puisse y jouër & que le grain ne moisisse point; à la Floride on le transporte dans des greniers publics où on le laisse jusques à ce qu'on le distribüe d'une maniere proportionnée au besoin de chaque famille, & au nombre des personnes qui les composent. Après un certain temps, on fait secher le bled dans les cabanes sur les perches de traverse, qui environnent les feux, & qui portent sur les poteaux de soutien; la fumée qui s'exhale jour & nuit de leurs foyers, noircit un peu le grain à la longue; mais elle lui ôte toute l'humidité qui pourroit le gâter. En hyver, quand il est bien sec, on l'égraine, & on le met dans les grandes Caisses d'écorce, dont j'ai parlé, & on l'y prend à mesure qu'on veut s'en servir. On laisse uniquement à la fumée, celui qu'on réserve pour semence, qu'on n'égraine que lorsqu'il faut le semer.

Maniere
de preparer
la Nourri-
ture.

J'ay apporté ci-dessus une quatrième raison, pour soutenir la conjecture que le Mais avoit été connu des Anciens, & avoit été le fondement de la nourriture, tout au moins des Peuples qui ont fait transmigration en Amerique. C'est la maniere dont les Anciens preparoient leurs Bleds pour les mettre en usage, à laquelle celle de nos Sauvages

plac. q. came. a. pag. 180





Sauvages se trouve parfaitement conforme ; & c'est ce qu'il faut que j'explique icy.

Rien n'est plus connu que la pratique que les Anciens avoient de torrefier leurs grains avant que de les mettre en farine. Entre une infinité de témoignages des Anciens , je me contente de citer le vers de Virgile.

Et torrere parant Flammis & frangere Saxo.

Virgil. Lib.
1. Æneid. v.
183.

Il n'y a aussi qu'à rappeler ce que j'ai dit de l'étymologie du nom *Ador* , qu'on donnoit au Far , du verbe *aduror* , parcequ'on le torrefioit avant que de le moudre. Apollonius de Rhodes nous donne à entendre combien cet usage étoit ancien , par ce qu'il nous raconte de la douleur des Argonautes , & des Dolioniens , après la mort de Cyzique leur Roy ; Car elle fut si vive , qu'ils furent plusieurs jours , sans avoir seulement le courage de faire moudre leurs Bleds , mais qu'ils soutinrent leur vie dans la tristesse , en mangeant par cy par là , quelques grains , tels qu'ils étoient , tous crus , & sans même les avoir fait torrefier.

Apoll. Rhod.
Lib. 1. v.
1071.

La farine qu'on tiroit de ces grains ainsi grillés dans les cendres , en étoit beaucoup plus savoureuse , les grains eux-mêmes étoient plus faciles à moudre , & ils se dépouilloient par-là plus aisément de leur son , ou de leur première pellicule.

Avant d'avoir l'usage des Moulins , ils brisoient leurs grains dans des piles , ou des mortiers de bois , avec des pilons de même matière.

Hesiod. Opera & Dies. v. 421.

Servius in Lib. 9. Virg. Æneid.

Cato de Ré Rust.

Plin. Lib. 18. cap. 3.

Plin. Lib. 18. cap. 11.

Hésiode nous donne la mesure de la pile, & du pilon des Anciens, & de nos Sauvages, dans ces paroles. » Coupez-moi une pile de trois pieds de haut, & un pilon de la longueur de trois coudées. * Pilonne en fut l'inventeur; c'est pour cela qu'il étoit honoré des Bergers & des gens de la campagne, lesquels se servirent encore longtemps de cette manière de préparer leurs grains, après qu'on eut trouvé l'usage des Moulins, n'étant pas en état de faire la dépense pour les faire moudre aux Moulins bannaux. Caton met aussi la pile & le pilon, au nombre des meubles rustiques de son temps.

Les Pisons prirent leur nom de cette manière de piler le bled, ainsi que plusieurs autres familles Romaines tirèrent le leur de différentes espèces de Plantes frumentacées, ou de légumes, qui étoient chez eux en usage. Tels étoient les Fabiens, les Lentules, & les Cicerons, qui avoient pris leurs noms, des fèves, des lentilles & des pois chiches.

On appelloit aussi les Boulangers du nom de Pistores, à *Pilo*, ou *Pistillo*. Pendant les cinq cens premières années après la fondation de Rome, il n'y eut point de Boulangers publics; & lorsqu'ils commencèrent à s'introduire, ils étoient en même temps, Meûniers, Boulangers & Cuisiniers.

* Servius in Lib. IX. Æneid. colitur: ab ipso etiam pilum dicitur.
Init. Pilonneus pinfendi frumenti usum invenit: Inde à Pastoribus.

On ne faisoit du pain que par delicatesse , comme on fait aujourd'huy des pieces de four. Les particuliers le faisoient chez eux ; & c'étoit là l'employ des femmes , comme ce l'est aujourd'huy chez la plûpart des Nations parmi le petit peuple. Le vivre commun & ordinaire , étoit une espece de bouillie faite avec de la farine dilayée dans de l'eau , ou du bouillon , comme le Farro des Italiens. Pline & Valere Maxime nous en rendent deux fort beaux témoignages. « Il est évident , dit Pline , que les Romains ont vécu long-temps de bouillie , & non pas de pain. « Nos ancêtres , dit Valere-Maxime , étoient si attentifs à la frugalité , qu'ils faisoient un plus grand usage de bouillie que de pain. « C'est-ce que Juvenal exprime vivement , à sa maniere , dans la comparaison qu'il fait des Mœurs des Romains de son temps avec celles de leurs Ancêtres.

Plin. Lib. 18.
cap. 8.

Valer. Maxi-
me Lib. 2. §
cap. 6.

Quin & magnis fratribus horum ,

A scrobe & sulco redeuntibus , altera cœna ,

Amplior , & grandes fumabant pultibus olla.

Juvenal. Sa-
tyr. 14. v.
169.

Cette farine dilayée dans l'eau pure , étoit le fondement de la vie des hommes ; & ils se passoient de cela , quand ils n'avoient rien de mieux ; mais quand ils avoient des viandes , de quelque espece qu'elles fussent , ils les faisoient cuire avec cette bouillie. C'étoit ce qu'on appelloit *Pulmentum* , ou *Pulmentarium*. Car le *Pulmentum* n'étoit

pas un mets, qu'on fit cuire séparément, & qu'on mangeât ensuite avec cette bouillie, laquelle tint lieu de pain; mais, ou cette bouillie pure, & simple; ou bien, un composé de viandes cuites & préparées dans cette bouillie même, à laquelle on a fait succéder le potage, lorsque le pain a été plus commun.

On donna aux Romains le sobriquet de Pul-tophages, ou de mangeurs de bouillie, à cause qu'ils retinrent apparemment plus long-temps cet usage que beaucoup d'autres Nations; car il ne leur étoit pas particulier. Les Romains donnoient eux-mêmes, le même sobriquet aux Carthaginois. Fortunatus-Licetus, dans une de ses réponses, assure, que cet usage étoit chez les Perses, chez les Carthaginois, chez les Romains, & même chez les Grecs. Car, quoique Pline semble dire le contraire, parlant des Grecs, dans ces paroles. *Videturque tam puls ignota Grecia, quam Italia polenta*, Fortunatus-Licetus l'explique, & dit, que c'étoit la même chose sous différens noms; Mais que ce terme *Puls*, étoit aussi peu usité en Grece, que celui de *Polenta* en Italie. On pourroit, je crois, l'expliquer mieux, en disant, que la préparation étoit effectivement la même; mais que la matière étoit différente. Car ce qu'on appelloit *Polenta* étoit fait de farine d'orge mondé; & ce qu'on appelloit *Puls*, étoit de far ou de froment. Or Pline, selon cette explication, a eu raison de dire, que l'un étoit aussi inconnu à l'Italie, que l'autre l'étoit à la Grece; selon ce que j'ai déjà dit

Fortunat Licetus. Respons. ad quaesita. p. 57. & seq.

Plin. Lib. 18. cap. 8.

moi-même, de la nourriture commune des uns des autres, les Romains n'usant que du far, & les Grecs de farine d'orge.

Cette frugalité des Romains, & des autres Peuples dans les premiers temps, leur étoit d'un grand secours pour l'entretien de leurs armées. Un soldat portoit ses vivres avec son petit bagage. Un petit sac de farine lui suffisoit pour long-temps. Il lui coûtoit peu de préparer son repas, & ce repas étoit de bien peu de dépense: les Officiers, & les Généraux même, se distinguoient peu du simple fantassin, pour les apprêts de leur table. De cette manière, les troupes étoient toujours sur pied, toujours prêtes à se transporter d'un lieu à un autre où on vouloit les conduire: & le luxe, & la délicatesse, qui se sont introduites de nos jours parmi les Militaires, ne ruinoient point les Etats, par les frais excessifs qu'on est obligé de faire en provisions de bouche, plus qu'en toute autre sorte de munitions de guerre, & ne faisoient point manquer les meilleures entreprises, lesquelles demandent une diligence & une promptitude incompatible, ce semble, avec de grands préparatifs. Enfin cette frugalité fournissoit à la République des hommes forts, robustes, courageux, capables de supporter la faim & la soif, qui pensoient plus à aller chercher l'ennemi, qu'à sauver leurs équipages; & qui, n'étant pas énervés par la bonne chère, ne faisoient pas consister les avantages d'une campagne, à avoir bien

fait les honneurs de leur Table, y faisant servir ce que l'abondance peut fournir de plus exquis, & de plus recherché.

Quoique le pain ne fut pas de l'usage ordinaire, son origine est cependant très-ancienne. La première espèce étoit de ceux qu'on faisoit cuire sous la cendre, & dont l'écriture-Sainte fait si souvent mention. L'autre étoit de ceux qu'on faisoit cuire dans une tartière de terre, ou de fer, car c'est ce que les Auteurs entendent par les mots *Furnus* & *Clibanus*. Ces sortes de pains avoient différens noms qu'on peut voir dans Athénée, & dans Caton. Ces différens noms pouvoient venir des divers lieux où on les faisoit, ou de différentes compositions qui y entroient. Car, outre les diverses espèces de farines, qui en étoient comme la matière principale, on y mettoit de l'huile, & de la graisse, du miel, des fruits, de la semence de Nasturce, & d'anis, du cardame, du pavot, &c.

Vid. Harduinum in not.
ad Plin. Lib.
18.

Athen. Lib.
8.

La sagamité des Sauvages n'est autre chose, que cette sorte de bouillie faite de leur bled d'Inde, torréfié dans les cendres, broyé dans des Piles de bois à force de bras, passé dans des sas grossièrement faits, avec de petites branches liées ensemble, & vanné dans des écorces, ou dans des paniers pliants faits de jonc. Je ne sçais d'où vient le mot de sagamité, dont les François Canadiens se servent pour signifier cette bouillie, que les Iroquois nomment *Onmontara* dans leur langue.

C'est peut-être un mot tiré de quelque dialecte de la langue Algonquine. Quoiqu'il en soit, il est reçu en Canada dans le langage corrompu entre les François & les Sauvages. Les Iroquois, & les Hurons prononcent *Sagaouité*.

Tous les matins les femmes preparent cette sagamité, & la font bouillir pour l'entretien de la famille. Avant que les Européens leur eussent apporté des Chaudieres de deçà la Mer, elles se servoient de vaisseaux de terre à potier, qu'elles travailloient assez proprement, leur donnant une forme spherique par en bas, & fort évasée par le haut; & après les avoir fait secher au soleil, elles les faisoient cuire, à un feu lent avec des écorces. Les Nations errantes n'avoient que des Chaudieres de bois, moins fragiles, & dont le transport étoit plus aisé. Elles y faisoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau, successivement, plusieurs cailloux ardants, qui échauffoient cette eau peu à peu, & la faisoient bouillir suffisamment pour des gens qui s'accoutument assez de viandes à demy cruës.

La sagamité étant faite, on la distribue en autant de petites Chaudieres, ou de petits plats, faits d'écorce, ou de racine d'arbre, qu'il y a de personnes, dans la cabane, lesquelles y touchent à toutes les heures marquées par leur appetit, soit le jour, soit la nuit. L'appetit est chez eux l'unique horloge sur laquelle sont montées toutes les heures du repas. On remplit outre cela

un grand plat , qu'on peut appeller le plat des hôtes , & qu'on sert à toutes les personnes qui viennent rendre visite dans la Cabane , soit qu'elles soient étrangères , soit qu'elles soient du village même.

Commentaire Lit. sur la Genèse. chap. 24. v. 33.

Le R. Pere Don Augustin Calmet , dans ses notes sur la Genèse , à fort bien observé , que dans les temps heroïques , les hôtes ne disoient ordinairement , ni qui ils étoient , ni d'où ils venoient , qu'après le repas ; souvent même on attendoit trois , quatre , ou même dix jours , sans s'en informer. C'est aussi le premier compliment que font tous les Ameriquains , chez qui l'hospitalité n'est pas moins sacrée que dans l'antiquité : & ce compliment , quoique muet , est très-éloquent ; & beaucoup plus sensé que nos réverences , & des questions , qui doivent paroître hors de propos , par rapport à des gens , qu'on doit supposer las , & fatiguez du voyage. Quiconque entre chez eux est bien reçu. A peine celui qui arrive , ou qui rend visite est-il entré , qu'on met à manger devant luy , sans rien dire : & lui-même mange sans façon , avant d'ouvrir la bouche pour déclarer le sujet qui l'amene. Les Bresiliens , les Sioux , & quelques autres Peuples , usent après cela envers les étrangers de beaucoup de ceremonies que j'expliquerai dans la suite. Il s'en trouve encore , qui ont la coûtume de leur laver les pieds , laquelle étoit si religieusement observée par les Hebreux.

La

La sagamité pure est une viande bien creuse, & les Sauvages avoient eux-mêmes, qu'elle ne sçauroit les soutenir long-temps, s'ils n'avoient pas de quoi l'affaisonner avec de la chair, ou du poisson, qui servent à la lier, & à lui donner du corps, & du goût.

Ils ne manqueroient point d'affaisonnement, aussi souvent qu'il leur arrive d'en manquer, s'ils sçavoient un peu mieux le menager. Mais il leur est presque impossible dans leurs principes d'avoir cet esprit de menagement, & de reserve: la coûtume receüe, est de manger tout, tant qu'ils ont de quoi, dussent-ils crever, comme s'ils ne devoient jamais manquer, & de tolerer la faim avec patience, & sans se plaindre, quand ils n'ont plus rien.

J'avois crû d'abord que c'étoit brutalité, & faute de prévoïance; mais, après avoir examiné les choses avec maturité, j'ai compris qu'ils ne peuvent absolument en user d'une autre sorte, sans violer toutes leurs loix de civilité, & de bienfiance. Un particulier, pour peu qu'il soit considerable, s'il a fait une bonne chasse, ou une bonne pêche, doit, selon les occasions, faire des distributions aux anciens, aux parens, & aux amis; & ces sortes de largesses épuisent tout, mais ils n'oseroient y manquer, & ne pourroient le faire sans se rendre infâmes. Il est des temps, où ils sont obligez de fournir leur contingent, & de contribuer aux dépenses publiques du vil-

lage pour les festins, qui font toujours de grandes consommations, parce que la plus grande partie du village y est invitée. Un homme, au nom de qui on a fait festin, est obligé de faire paroli, & de répondre à une civilité par une autre civilité semblable. J'ai déjà parlé des festins à tout manger, où l'on ne doit rien laisser, & où l'on est souvent contraint de mener des Ombres, & des Parasites, qui trouvent leur bien être à suivre par tout les anciens, & les considerables pour attrapper quelques bons repas, & pour leur servir de seconds à manger tout ce qu'on leur sert.

Ces sortes de festins, qui sont très-frequens, & dans lesquels on se fait un point d'honneur de l'abondance & de la profusion, ne permettent certainement pas de penser à accumuler des provisions pour long-temps.

Au reste, c'est véritablement l'honneur qui les fait agir. Je n'en veux point d'autre preuve que ce que ce même honneur leur fait faire dans l'extrême nécessité. C'est dans les temps de chasse, où ils sont si souvent exposés à la faim, qu'il n'est presque point d'année qu'elle n'en fasse mourir quelqu'un. Alors, si une Cabane de gens affamés en rencontre une autre, dont les Provisions ne sont pas encore entièrement épuisées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu qui leur reste, sans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent exposez par-là au même danger de périr, où se trouvoient ceux qu'ils ai-

dent à leurs dépens, avec tant d'humanité, & de grandeur d'ame. En Europe, nous trouverions peu de disposition, dans des cas pareils, à une libéralité si noble, & si magnifique.

La nécessité, où ils se trouvent bien-tôt réduits par ces sortes de profusions, les oblige à manger de tout, sans discernement, & à trouver tout bon. Comme, dans leur abondance, ils ne donnent pas le temps à la viande de se mortifier, qu'ils la mettent dans leur chaudiere encore toute vivante, ou qu'ils la font rôtir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout, & qu'ils ont soin de tourner quand elle est cuite d'un côté, pour la faire cuire de l'autre; ils ne se font point aussi un scrupule de la manger puante, & presque pourrie, quand ils n'en ont point d'autre. Ils n'écument jamais leur chaudiere, de peur de rien perdre. Ils y mettent cuire les grenouilles entieres, & les avalent sans horreur. Ils font secher les intestins des Chevreüils sans les vuides, & y trouvent en les mangeant le même goût que nous trouvons à ceux des Becasses. Ils boivent l'huile d'Ours, de Loup-marin, d'Anguille, &c, sans s'embarasser si ces huiles sont rances & infectes. Le suif des Chandelles est pour eux un vray ragoût. Ils n'ont point encore abandonné les glands, qui ont rendu les forêts de Dodonne si celebres, ils les font seulement boüillir dans plusieurs eaux, pour ôter leur amertume. Ils amassent

avec soin le fruit des hêtres & les font rissoler. Ils mangent avec plaisir des pommes de terre, diverses racines insipides, & toutes sortes de fruits sauvages, & amers; ils ne leur donnent point le temps de meurir, & de croître, de peur que d'autres ne les préviennent, & ne les enlèvent. Pour mieux dépouiller un arbre, ils le coupent par le pied, sans se mettre en peine des avantages qu'ils pourroient en retirer les années suivantes. Les Algonquins, & ceux qui ne sement point, étant encore plus misérables, sont forcez de manger quelquefois une espece de mousse, qu'on appelle tripe-de-roche, la tunique intérieure, ou seconde écorce, & les bourgeons des arbres. C'est pour cela que les Iroquois ne donnent point d'autre nom aux Algonquins, que celui de *Rontaks*, c'est-à-dire, *les mangeurs d'arbre*. Le Pere du Tertre dit des Caraïbes, qu'ils mangent souvent de la terre toute pure, ce qu'il attribue à leur humeur sombre & melancolique, laquelle produit dans les levains de l'estomach une affection déreglée, semblable à celle des personnes du sexe, qu'on voit dans certaines maladies, manger avec plaisir de la craye, & du charbon.

Du Tertre.
Hist. Nat. des
Antilles.
Traité 7.
chap. 1.

Les Sauvages, qui ont du bled, le menagent un peu mieux que les viandes, & ce qu'ils regardent comme tenant lieu d'affaisonnement; ils font en sorte d'en avoir leur provision annuelle, & même au delà, s'il peuvent. Quand le reste leur manque, ils mettent ce bled à toutes les sau-

ces, afin de varier, & de corriger par différentes préparations ce que cette nourriture légère pourroit avoir de fade & de dégoutant.

Lorsque le bled d'Inde est encore tendre, & presque en lait, on le fait un peu rissoler sans le séparer de son épy; il est alors très-agreable au goût. On fait aussi une provision de ce bled tendre en cette manière. Après l'avoir fait bouillir dans son calice, on ôte les feuilles, qui l'enveloppent, & on le fait un peu torrefier; alors on l'égraine; on le fait sécher au soleil sur des écorces, & on le garde pour les meilleures occasions: Car de cette sorte il est plus délicat, & fait la plus excellente sagamité. Il y en a une espèce qu'ils font pourrir dans les marais, pour le rendre puant. Ils aiment celui-là avec passion, & lorsqu'il le retirent de l'eau, ou plutôt de la bouë, on leur voit lécher & savourer avec plaisir cette eau, qui en découle, & dont l'odeur est insupportable. Les Sauvages ont une manière de le lessiver, c'est-à-dire, de le faire cuire avec des cendres, qui en relevent le goût. Elles ne broient point celui-cy dans les piles; mais après l'avoir bien lavé, & l'avoir amolli dans l'eau bouillante, elles brisent chaque grain entre deux pierres, ou les mettent cuire tous entiers dans la chaudière. Je n'ai point assez étudié les règles de leur cuisine pour donner un détail exact de toutes leurs sauces, auxquelles je ne touchois pas volontiers. La manière dont leur bled me paroît

soit plus supportable, c'étoit de le manger aussitôt après que les grains rôtis ont été retirez des cendres ; il prend un petit goût de brûlé, qui me paroît assez bon. Ils en ont sur-tout une espece particuliere, qu'ils nomment *Ogarita*, & que nous appellons, *Blé-Fleuri*, parce que des qu'il a senti la chaleur, il éclate, & s'épanoüit comme une fleur. Celui-là passe tous les autres en faveur. Les François l'aiment beaucoup, & les Sauvages ne manquent pas d'en faire un regal aux personnes qui les visitent, & qu'elles veulent distinguer.

Elles font quelquefois du pain de leur bled d'Inde. Je dis quelquefois, & par delicatesse ; car elles ne sçauroient en faire un usage ordinaire, leurs champs ne leur fournissant pas assez, à proportion de leur travail, pour fournir à la dépense & à la consommation que le pain emporte. Rien n'est plus pesant, & plus insipide : c'est une masse de leurs farine, pestrie mal proprement, sans levain, & sans sel. Elles l'enveloppent de feüilles de bled d'Inde, & le font cuire sous la cendre, ou le font bouïllir dans la chaudiere. Elles y mettent souvent de l'huile, de la graisse, des fèves, & des fruits. Il est encore plus désagreable de cette maniere ; mais pour la bouche d'un Sauvage, c'est un regal, & un mets delicat. Ce pain n'est point de conserve, & n'est gueres bon qu'à être mangé chaud en sortant du four. J'ai vû en Italie une espece de pain presque entiere-

ment semblable , qu'on vend au petit peuple. C'est une masse de farine fort pressée , détremée dans le safran , qui la rend fort jaunâtre , & cuite avec des amandes , ou des pralines. Je ne l'ai pas regardée d'assez près pour en sçavoir la composition au juste ; mais je croirois qu'il faut avoir l'estomach bon pour la digerer , aussi-bien qu'un autre espece de pain peu different qu'on fait en Gascogne & en Bearn , lequel est composé de cette farine de bled d'Inde , ou de petit mil , bien bluttée , & qu'en langage du pais on nomme *Cruchade*.

L'Auteur de la nouvelle Histoire de Virginie dit , que les Indiens de ce pais-là , font du pain de la semence des Tournesols , qu'ils font venir dans leurs champs. Je n'ai point vû que les nôtres en fissent cet usage. Les Sauvageesses n'en sement que très-peu , & elles en font de l'huile pour se graisser , aussi-bien que de certaines petites noix ameres , & de quelques autres fruits ou plantes. Je crois néanmoins ce qu'il en rapporte ; car il y à toute apparence que le grand Tournesol , connu des Botanistes sous le nom de *Heliotropium magnum* , est le Sefame , dont les Anciens Egyptiens , & les premiers Peuples faisoient du pain , & de l'huile.

Sesame.

Hist. de la Virginie. Liv. 3. ch. 48

Auctuarii Auctor apud Joan. Stobæum. in Notis ad cap. 3. Lib. 8. Theophr.

Quelques Nations dans l'Amerique Septentrionale tirent leur subsistance d'une sorte de

Folle-Avoine.

grain, que la nature produit d'elle-même, on le nomme la *Folle-Avoine*, dont les François ont transporté le nom à quelques-unes de ces Nations. C'est une plante marécageuse, qui approche assez de l'Avoine, mais qui est mieux nourrie. Les Sauvages vont la chercher dans leurs canots, au temps de sa maturité. Ils ne font que secouer les épys, lesquels s'égrainent facilement, de sorte que leurs Canots sont bien-tôt remplis, & leurs provisions bien-tôt faites, sans qu'ils soient obligez de labourer ni de semer.

Racines.

Cesar de Bel.
lo Civili. Lib.
3.

Ce n'est pas seulement des Plantes frumentacées que les hommes ont eû l'industrie de tirer des farines, & de faire du pain pour leur nourriture. L'antiquité nous fournit plusieurs exemples de diverses racines qui servoient à cet usage. Telle étoit la racine bulbeuse de l'Asphodele, la racine nommée *Chara*, dont il est parlé dans Cesar, & dont ce grand homme, peu de temps avant la celebre journée de Pharsale, se servit pour nourrir son armée, à qui l'Epire ne fournissoit pas d'assez grands secours de vivres. Telle étoit la plante du papier, si celebre chez les Egyptiens, & dont nous aurons occasion de parler plus en détail dans la suite. Telle étoit encore dans ces derniers temps celle, que le petit peuple de quelqu'une de nos Provinces, sçut employer utilement après l'hyver de 1709, pour se garantir des dernieres extremitez, où l'auroient jetté la famine, & la disette.

Il y a dans les Indes Occidentales diverses racines dont on se sert, non seulement pour les cas de nécessité, mais encore dans l'usage commun & ordinaire. La plus celebre est celle du *Manioc*, ou *Mandioc*, laquelle est la même que celle qui est appelée *Yuca* dans les premières Relations, & dans celles des Auteurs Espagnols. Cette plante est une espece d'arbuſte, dont le bois est fort tortu, & fort tendre; ses feüilles sont étroites, ferrées, un peu longuettes comme celles du chanvre, elles ne viennent pas toutes en même-temps; mais à mesure que la plante croit, celles d'en-bas tombent, & celles d'en haut pouſſent; de sorte que l'arbuſte est toujours verd. A la chute de chaque feüille, il se forme un nœud de la grosseur d'une feve. Ses racines sont semblables à celles des carottes, lesquelles deviennent plus ou moins grosses, selon la qualité du terroir, & les soins qu'on leur donne. Il leur faut près d'un an pour venir à une parfaite maturité. Ce n'est pas qu'elles ne puissent se conserver plus long-temps dans la terre; mais elles se remplissent d'une trop grande abondance de suc, qui perdant de sa consistance, les rend trop aqueuses. Il y en a de six ou de sept sortes, qu'on distingue par les différentes couleurs des feüilles, & des écorces.

Comme c'est de la racine seulement que les habitans du pais tirent leur subsistance, il faut connoître ces différentes especes, dont les unes étant meilleures que les autres, donnent aussi de

meilleure farine , & de meilleur pain. Le Manioc violet a une écorce assez épaisse d'un violet fort obscur ; mais le dessus en est blanc comme neige. Celui-ci se conserve plus long-temps en terre , & fait le pain de meilleur goût. Le Manioc gris a l'écorce du bois & de la racine grise ; mais il est fort inégal ; quelquefois il rapporte beaucoup , & quelquefois très-peu , le pain en est passable. Le Manioc verd , ainsi nommé à cause de la verdeur de ses feuilles , n'est pas plus de dix mois à venir à maturité ; mais il se conserve peu en terre : le pain en est fort bon. Le blanc a l'écorce du bois blanchâtre , il est plutôt meur que toutes les autres especes ; mais ses racines se resolvent toutes en eau , de sorte que quoique la farine soit d'une belle couleur d'or , & d'un fort bon goût , étant de peu de profit , il est aussi de peu d'usage ; & il n'y a gueres que ceux dont les provisions sont courtes , qui aient soin d'en planter pour en avoir bien-tôt. Il y en a une autre espece , qui ne differe gueres du blanc pour sa forme ; elle est rare dans les Isles , & commune dans la grande terre : elle se mange cruë , rôtie , bouillie , ou de quelque autre façon que l'on veut , sans en exprimer le suc , ce qu'on n'oseroit faire des autres especes de Manioc ; leur suc étant un venin des plus presens , & des plus mortels.

Il est bien singulier qu'une racine aussi excellente , soit pourtant si dangereuse , & ait des effets aussi funestes. Car il est certain , que le quart

d'un verre de ce suc feroit mourir un homme dans un quart-d'heure, si on n'y apportoit un prompt remede. Les Indiens l'éprouvent souvent, se faisant mourir volontairement avec cette liqueur, comme les Sauvages Septentrionaux en prenant de la Cigüe. Au commencement de la conquête des Espagnols, ces pauvres malheureux ne pouvant souffrir le joug de cette servitude, s'invitoient les uns les autres à se faire mourir par compagnie, & on en voyoit des troupes de cinquante, qui s'empoisonnoient avec le suc d'*Yuca*. Le Pere du Tertre croit « que tout ce qu'il y a de « malin dans ce suc, & même dans toute la raci- « ne, ne vient que d'une abondance de nourritu- « re dont l'estomach n'est pas capable ; car quoi- « qu'il soit mortel en effet, il opere néanmoins « d'une maniere toute differente des autres poi- « sons, qui causent des ardeurs étranges, s'ils « sont chauds, ou des assoupissemens s'ils sont « froids ; ce qu'on ne remarque point du tout en « ceux qui ont pris de ce suc, ou mangé de cette « racine ; mais seulement une replexion d'esto- « mac, qui les suffoque, & qui les fait mourir. « De plus, on ne trouve aucune des parties no- « bles des animaux qui en sont morts, endomma- « gée ; mais seulement leur estomach enflé ; » de sorte que ce Pere prétend, qu'il arrive pour lors la même chose qu'on a vû arriver, après une famine, à ceux qui crevent pour avoir trop mangé de bled nouveau ; ou bien aux cheveaux, qui

Gonzales
d'Oviedo.
Hiflor. Gen.
Lib. 7. cap. 2.

Du Tertre.
Hif. Natu-
relle des An-
tilles. Traité.
7. ch. 1. §. 14.

boivent après s'être trop remplis de froment, qu'on ne soupçonnera point d'être venimeux.

Thevet
Cosm. Univ.
Liv. 22. ch.
12. p. 980.

De Laet Ind.
Occid. Lib.
15. cap. 10.

Oviedo, loc.
cit.

De Laet, loc.
cit.
Da Tertre,
loc. cit.

Il y a apparence que ce qu'il y a de nuisible dans cette racine, c'est son phlegme. En effet ce même suc, si dangereux, & si mortel, après qu'on la bien fait bouillir, devient une liqueur douce, miellée, & fort bonne à boire; le feu en ayant corrigé la crudité, ou ayant fait évaporer ce qu'il y avoit de trop aqueux. Les Indiens font de ce suc tout pur, des biscuits d'un goût très-fin & très-relevé, en le faisant épaissir au soleil, ou bien au feu, qui en consume toute la ferosité. Ils font aussi de la racine de Manioc séchée, des boissons fort bonnes, & qui sont d'excellens restaurans pour les malades. Oviedo dit, qu'ils en font de bons bouillons; mais que lorsque la liqueur commence à se refroidir, ils cessent d'en boire. La raison qu'ils en apportent, c'est que, quoiqu'elle ne soit pas mortelle, à cause de la première cuisson, elle est néanmoins indigeste lorsqu'elle est froide, & ne se cuit pas aisément dans l'estomach. Les Sauvages Tapuias, & quelques autres du Continent, aussi-bien que les animaux, mangent le Manioc de l'espece la plus dangereuse tout cru, & sans aucune preparation. Il faut néanmoins qu'ils s'y fassent peu à peu, & qu'ils y soient accoutumés de bonne heure, sans quoi il leur nuiroit comme aux autres.

Mais quelle que soit la nature de ce suc, comme il a en effet toute la force du poison le plus

violent, le Pere du Tertre suggere trois remedes pour lui servir d'antidotes. Ces remedes sont, de boire de l'huile d'olive avec de l'eau tiede: ou bien quantité de suc d'Ananas, avec quelques gouttes de jus de citron: ou enfin de prendre le suc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces pais-là sont revêtus, & qui est un souverain contre-poison, dont on peut user contre toutes sortes de venins.

Pour separer de la racine ce suc vitiéux & nuisible, les Sauvages, selon l'ancien usage, la ratissent d'abord & la dépoüillent de son écorce; elles l'égragent ensuite à force de bras, sur une rape faite de plusieurs petites pierres pointuës & raboteuses, qui se trouvent sur leurs rivages, & qui sont enchâssées dans une planche d'un pied & demi de long, sur sept ou huit poulces de large. Une extremité de la rape appuie contre leur estomach, & l'autre se termine dans un vaisseau propre à recevoir la rapure de ces racines, qu'elles ramassent après cela dans des couloirs tissus de jonc & de latanier lesquels étant mis sous une presse, ou suspendus à une branche d'arbre par un bout, avec une grosse pierre qui y sert de poids, & qui est attachée à l'autre bout, tout le suc s'en exprime si bien, qu'il ne reste plus qu'une farine seche, rassemblée en grumeaux, & blanche comme la neige.

Cette farine ayant été bien bluttée, & passée par Cassavé;

une espece de tamis , qu'on appelle *Hibichet* en leur Langue , elles en font leur pain de cassave en cette maniere. Elles ont un vaisseau de terre comme une platine , qu'elles mettent sur le feu , en sorte néanmoins que la flâme n'y touche pas ; lorsqu'il est bien échauffé , elles le couvrent de l'épaisseur de deux doigts , ou environ , de cette farine bien sèche & qui n'est détrempee d'aucune liqueur ; la chaleur la pénètre bien-tôt , & la lie , & quand elle est cuite d'un côté , elles la tournent de l'autre avec de petites planches qui servent à cet effet ; & la cassave se trouve faite presque en aussi peu de temps , qu'il en faut pour cuire une aumelette.

Le Pain de Cassave est un bon aliment , & d'un goût très-savoureux ; quelques-uns le préfèrent au pain de froment ; mais pour le manger bon , il faut le manger frais d'un jour ou deux ; il se conserve néanmoins très-long-temps , sur tout quand on l'a fait secher pendant quelques jours au Soleil. On lui donne aussi une telle préparation qu'il devient comme une espece de biscuit , dont les Européens , qui trafiquent dans ces quartiers , font leurs provisions pour leurs voyages de long cours. Le pain commun est de l'épaisseur d'un demi doigt , on en fait de plus mince , qui a encore plus de délicatesse.

Les Sauvageesses font aussi de cette farine de Manioc , de même que de celle du Bled d'Inde , une sorte de bouillie dans laquelle elles font cuire

leurs viandes. On la nomme *Mingant* au Bresil, & c'est la même chose que la Sagamité des Amériquains Septentrionaux. L'une & l'autre farine est d'un goût savoureux, & n'a rien de fade, comme l'est la nôtre en sortant des moulins. Les Indiens les mangent souvent toutes séchées, sans mélange, & sans autre préparation.

Outre la racine de Manioc, & le bled d'Inde, l'Amérique Méridionale fournit encore un nouveau secours à ses Habitans dans les Patates, lesquelles peuvent tenir lieu de pain, & sont une si excellente nourriture, qu'on a observé, que ceux qui en usent, sont ordinairement gras, & d'une santé vermeille; Avantage qui devrait leur faire donner la préférence sur la farine de Manioc, laquelle étant trop dessicative, ne donne jamais ni embonpoint, ni coloris.

La Patate est une racine bulbeuse, qui pousse des tiges rampantes, chargées de feuilles molasses, d'un verd fort obscur, & peu différentes de celles des épinars. Il y en a de différentes especes, qu'on distingue par les couleurs des racines: car il y en a de vertes, de blanches, de rouges, d'orangées, de marbrées, &c. Elles sont toutes bonnes. On les fait cuire sous la cendre, ou bien dans un pot, au fonds duquel on met tant soit peu d'eau pour les empêcher de brûler, & qu'on a soin de bien couvrir. En cuisant elles deviennent molles comme les chatai-

Patates, ou
Batates.

gnes, & ont presque le même goût ; mais elles sont beaucoup meilleures, ne chargent point l'estomach, & ne sont point venteuses, comme la plûpart des autres Racines, & en particulier les grosses Raves du Limosin, auxquelles on pourroit les comparer. Pour leur relever le goût, les Européens leur font une sauce composée de jus de citron, d'huile d'olive, & de piment, ou de poivre long.

Les autres vivres dont usent les Peuples de l'Amérique Méridionale, ne sont point si nourrissans, ni si substantiels que ceux des Américains Septentrionaux, lesquels ont de toutes sortes d'animaux que le Pais & la chasse leur fournissent. Ceux-là vivent plus de poisson que de chair ; ils n'osent pas même en manger de toute espece : la Tortuë en particulier, leur est aussi défenduë qu'elle l'étoit anciennement aux Troglodytes. Ils ne mangent pas non plus de chair de Pourceau, ni de celle de Lamentin. Ce qu'ils trouvent plus facilement, & dont ils se contentent aussi plus aisément, ce sont des Crabes & diverses sortes de coquillages qu'ils mangent à la *Pimentade*, c'est-à-dire, dans une sauce de jus de citron, & de piment, laquelle ils font ordinairement si forte & si piquante, que les Européens, qui n'aiment pas les ragoûts si épîcés, ne sçauroient absolument s'accommoder de la maniere dont ils la préparent. Mais si les Américains Septentrionaux ont sur eux l'avantage des viandes,

des, ceux-ci l'emportent par la qualité, & la quantité des légumes, & des fruits, que la terre leur produit en abondance, ou d'elle-même ou avec très-peu de soin & de culture, de sorte qu'ils trouvent par tout de quoi vivre, & ne sont pas si souvent exposés à mourir de faim que les autres.

Le Manioc vient mieux de bouture que de graine. Les graines ne produisent que des racines sèches & maigres. La coutume est donc de prendre du bois de sa tige, qu'on coupe de la longueur d'un pied ou environ, & qu'on plante de deux manières. La première demande plus de façon, & produit aussi de plus belles racines. Après avoir brûlé les herbes du champ & avoir disposé la terre par mottes, on met dans ces terres relevées, trois de ces bâtons couchés en triangles, qu'on a soin de couvrir. Cela s'appelle *planter à la fosse*. La seconde méthode est plus facile, mais d'un moindre profit. Il suffit d'enfoncer en terre, de distance en distance, ces bâtons de bois de Manioc, observant de mettre les nœuds en haut, ce qui s'appelle planter en piquet. On a soin de sarcler la terre, & d'entretenir les champs propres, jusques à ce que le Manioc soit assez fort pour prendre le dessus, & n'être pas suffoqué par les mauvaises herbes. Cette Plante ainsi cultivée a une si grande fécondité, qu'un arpent de terre qui en est semé, nourrit plus de personnes que six autres arpensensemencés du meilleur froment.

La Patate veut être dans une terre légère, modérément humide, & un peu remuée. On y fait des trous de demi pied de profondeur, le plus près qu'il se peut; & on y met deux ou trois brins de son bois, ou de ses tiges rampantes, qu'on couvre de terre. Ces tiges ayant repris, en jettent de nouvelles en si grande quantité, qu'elles couvrent tout le champ où on les a plantées. Il s'y forme au pied, ou dans chaque trou, cinq ou six racines de figure différente, dont quelques-unes sont grosses comme la tête.

Plusieurs Nations Sauvages font du pain de purs fruits séchés & réduits en farine. Ce pain est fort dur, mais assez savoureux. Celles du Nord qui vivent la plus grande partie du temps de leur pêche, & qui ne sement point, font aussi du pain de poisson séché & boucanné au soleil. Elles le brisent dans des piles & le réduisent en farine comme on fait le bled.

Soins des
champs.

Les Sauvageſſes ont grand ſoin de leurs champs, & y ſement outre cela diverſes fortes de légumes, & de fruits. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Caraïbes obſervent les temps de la Lune pour faire leurs ſemences, preuve encore ſenſible de l'Antiquité de l'erreur ou de l'opinion que la Lune y fait quelque choſe. Le ſoin des champs eſt pour elles un travail fort rude, ſi l'on conſidere le peu de ſecours qu'elles ont, n'ayant que de méchantes houës de bois pour remuer la terre.

Tout ce qu'elles sement ou plantent, demande de a culture. Le bled d'Inde en demande encore plus que le reste; de maniere qu'il disparoîtroit entierement d'une Terre, si on n'en prenoit le même soin que du froment. Ainsi quand Herodote dit de cette espece de millet, qui vient aux Indes, & que je crois être le Maïs, que la terre le produit d'elle-même, il y a apparence que cet Auteur a été trompé en ce point; car je suis persuadé qu'il ne pourroit croître ainsi sans dégénérer, comme il arrive d'ordinaire à ces sortes de Plantes, qui demandant de la culture déperissent lorsqu'on n'en prend plus de soin. En effet je ne crois pas qu'on voye nulle part en Amerique du Maïs qui y croisse de lui-même. Il ne reparoît pas même dans les endroits où il a été autrefois cultivé.

Herod. lib.
3. n. 100.

Comme les Sauvages ne fument point leurs terres, & ne les laissent pas même reposer, elles s'épuisent bientôt & s'énervent; ce qui les met dans la nécessité de transporter ailleurs leurs Villages, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. Ils sont encore réduits à cette nécessité, au moins dans l'Amerique Septentrionale, & dans les Pais froids, par une autre raison plus pressante; car comme il faut que tous les jours les femmes portent à leurs cabanes le bois de chauffage, plus leur Village reste dans un même endroit, plus le bois s'éloigne; de sorte

Transport
des Villages.

qu'après un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de si loin le bois sur leurs épaules.

5. Ceux qui sont au voisinage des Villes Françaises dans la Nouvelle-France, ont voulu parer à cet inconvénient, & se sont mis depuis quelque temps en possession d'avoir des chevaux pour conduire à la cabane leur bois en traîneau pendant l'hyver, & sur le dos des mêmes chevaux pendant l'Eté. Les jeunes gens, ravis d'avoir des chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les femmes déchargées par ce moyen d'un fardeau très-onéreux n'en ont pas moins de plaisir qu'eux; mais ils sont tombés dans un autre inconvénient; car ces chevaux, qui sont en grand nombre, se répandant par troupes dans leurs champs de bled d'Inde; où il n'y a point de hayes & de clôture pour les arrêter, les désolent entierement, sans qu'on puisse y porter remede. Car n'étant pas en état de les nourrir dans des écuries, tout ce qu'on peut faire c'est de les enfermer dans de mauvais parcs, que ces chevaux franchissent aisément; soit que ne trouvant pas assez de nourriture dans ces enclos, ils soient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Indes, qui les affriandent plus que l'avoine; soit que les enfans, qui sont sans cesse occupés à les animer pour les faire battre, les pressent, & les forcent de sauter par-dessus leurs barrières.

Ils prennent leurs mesures de bonne heure pour ces sortes de transports ; & font en sorte que leurs vieux champs puissent leur servir jusques à ce que les nouveaux soient en état de pourvoir à leur subsistance ; de manière qu'ils puissent les abandonner sans en souffrir. Quelques années donc avant de quitter leur Village, ils vont marquer la place des nouveaux champs dans les bois ; ils s'y transportent pour cet effet durant l'hyver, & y dressent de petites cabanes pour leur hyvernement. Ils trouvent à cela un double avantage ; car ils défrichent leurs champs en coupant les mêmes arbres dont ils ont besoin pour se chauffer, & qui étant aux portes de leur cabanage, leur épargnent la peine d'un long transport. Ce sont les hommes par toute l'Amérique qui sont chargés de marquer les champs, & d'en abattre les gros arbres. Ce sont eux aussi, qui en tout temps sont obligés de couper le gros bois, dont les femmes ne sçauoient venir à bout, en sorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats & de le voiturer.

Ils n'avoient anciennement que des haches de pierre, lesquelles n'étoient pas suffisantes pour couper les arbres d'une certaine grosseur ; ou qui ne l'eussent fait qu'en leur donnant beaucoup de peine. Les Européens leur en ont apporté de fer bien acéré, & leur ont donné l'exemple d'abattre le bois, de le fendre, & de le scier. Ils n'en ont pas beaucoup profité néanmoins, & ils se sont

arrêtés à leur ancienne méthode, qui est de ternir les arbres, de les dépouiller de leur écorce pour les faire mourir, & de les laisser sécher sur pied. Quand ils sont secs, ils les abbattent en appliquant le feu au bas du tronc, & les minant peu à peu avec de petits tisons, qu'ils ont soin d'entretenir, & de rapprocher. Ils les coupent par billes de la même manière, lorsqu'ils sont renversés, en plaçant de semblables tisons de distance en distance sur le corps de l'arbre. Pour ce qui est des souches, qui restent en terre, ils les laissent pourrir à la longue, & les arrachent ensuite facilement.

Ces haches de pierre dont je viens de parler, sont d'usage dans toute l'Amérique de temps immémorial; elles sont faites d'une espèce de cail-
lou fort dur & peu cassant, elles demandent beaucoup de préparation pour les mettre en état de service: La manière de les préparer est de les aiguïser en les frottant sur un grez, & de leur donner à force de temps & de travail, la figure à peu près de nos haches, ou d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y suffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brute & imparfait, est un précieux héritage pour les enfans. La pierre perfectionnée, c'est un autre embarras pour l'emmancher: Il faut choisir un jeune arbre, & en faire un manche sans le couper; on le fend par un bout, on

y infere la pierre, l'arbre croît, la ferre, & l'incorpore tellement dans son tronc, qu'il est difficile & rare de l'arracher. Il se trouve encore en France dans les cabinets des Curieux des pierres semblables qu'on nomme *Cerauniasou*, Pierres de foudre, qui ont été trouvées dans le Royaume, en des endroits dont les pierres ordinaires sont d'une nature toute differente. Ces pierres sont encore une preuve que les premiers habitans des Gaules en faisoient un usage semblable à celui qu'en font aujourd'hui les Amériquains, qui n'ayant point ou presque point de commerce avec les Européens, sont obligés de s'en tenir à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages ont aussi des especes de côuteaux de même matiere que leurs haches, qui ne doivent pas être differens de ceux dont se servoient les Juifs pour leur Circoncision, & de ceux qui étoient en usage chez les Gentils pour les Prêtres de Cybèle.

On doit remarquer par rapport à ces transports de Villages des Sauvages, & à la nécessité où ils se trouvoient de changer souvent de terrain, que cette nécessité ayant été égale dans les premiers temps, & peut-être encore plus grande, eu égard à la disette, & au peu d'industrie de la plupart des Nations, on en doit conclure, que les Villes des premiers Peuples étoient aussi ambulantes que ces Peuples mêmes. Et que celles qui dans la suite ont été fixes quand on a bâti d'une manière plus solide; & que l'art a suppléé au besoin des hommes;

XII MOEURS DES SAUVAGES

n'ont pas toutes été les premières du même nom, ni des mêmes Peuples qui les ont fondées. Ce principe peut servir à éclaircir les doutes qui peuvent naître dans la comparaison de la Géographie nouvelle avec l'ancienne.

De la vigne
& du vin.

La vigne vient par tout en Amerique ; mais les Sauvages ne la cultivent nulle part, & ignorent le secret d'en faire du vin. Ils sont tous naturellement de si grands yvrognes, qu'on peut bien juger sans leur faire tort, que ce n'est pas leur faute. Il faut donc que ce soit celle du terroir, ou de cette vigne même, qui ne produit presque par tout que des lambrûches. En Canada le grain en est fort petit, & fort acide dans sa plus grande maturité. Dans les Païs un peu plus chauds, il est un peu plus gros, & a plus de douceur. Les Europeens ont tenté en divers endroits d'affranchir cette vigne sauvage, mais je ne sache pas qu'ils y ayent réussi jusqu'à present. Le plan apporté d'Europe a dégénéré au Bresil, dans la Nouvelle France, & dans la Nouvelle Espagne, excepté au Perou, & au Chili, où il a parfaitement bien fait. Il n'est pas croyable que dans un Païs aussi vaste que l'est l'Amerique, il ne se trouvât pas ailleurs quelque terroir qui fût propre à la culture de la vigne, sur tout dans les Climats qui répondent à ceux de l'Europe, où se cueillent de si excellens vins de toutes sortes. Il faut donc qu'il y ait quelque raison, au-
tre

tre que celle du terroir, laquelle ait empêché qu'on n'y ait eu le succès qu'on s'en étoit pû promettre. On m'a assuré que nos Missionnaires vers les Illinois, avoient tenté de faire du vin des raisins du pais; qu'ils s'en étoient même servis pour dire la Messe; je croirois en effet que ces pais-là y feroient des plus propres; mais l'épreuve qu'on en a faite, ne me paroît pas suffisante, pour porter sur cela un jugement assuré.

L'antiquité du vin & son origine sont assés connuës par la sainte Ecriture; mais, comme je l'ai déjà dit, le plus grand nombre des Nations n'en avoit pas l'usage. La plûpart des peuples se contentoient de l'eau pure. D'autres suppleoient au défaut du vin, & faisoient des boissons enyvrantes, avec diverses sortes de grains & de fruits, auxquelles on donnoit aussi le nom de vin, comme à celle qui étoit faite du fruit de la vigne. C'est ainsi qu'ils faisoient, & qu'on fait encore du vin de Palmiste. Les Egyptiens en faisoient avec le Lotos, c'est aussi à eux qu'on doit l'invention de la Biere.

Les peuples de l'Amerique Meridionale & les Mexiquains ont aussi le secret, & un usage de temps immemorial de faire des boissons fortes & enyvrantes, avec les mêmes racines, les mêmes grains, & les mêmes fruits, qui servent à leur nourriture commune. Il y en a de plusieurs especes, qui ont aussi des noms differens; noms qu'el-

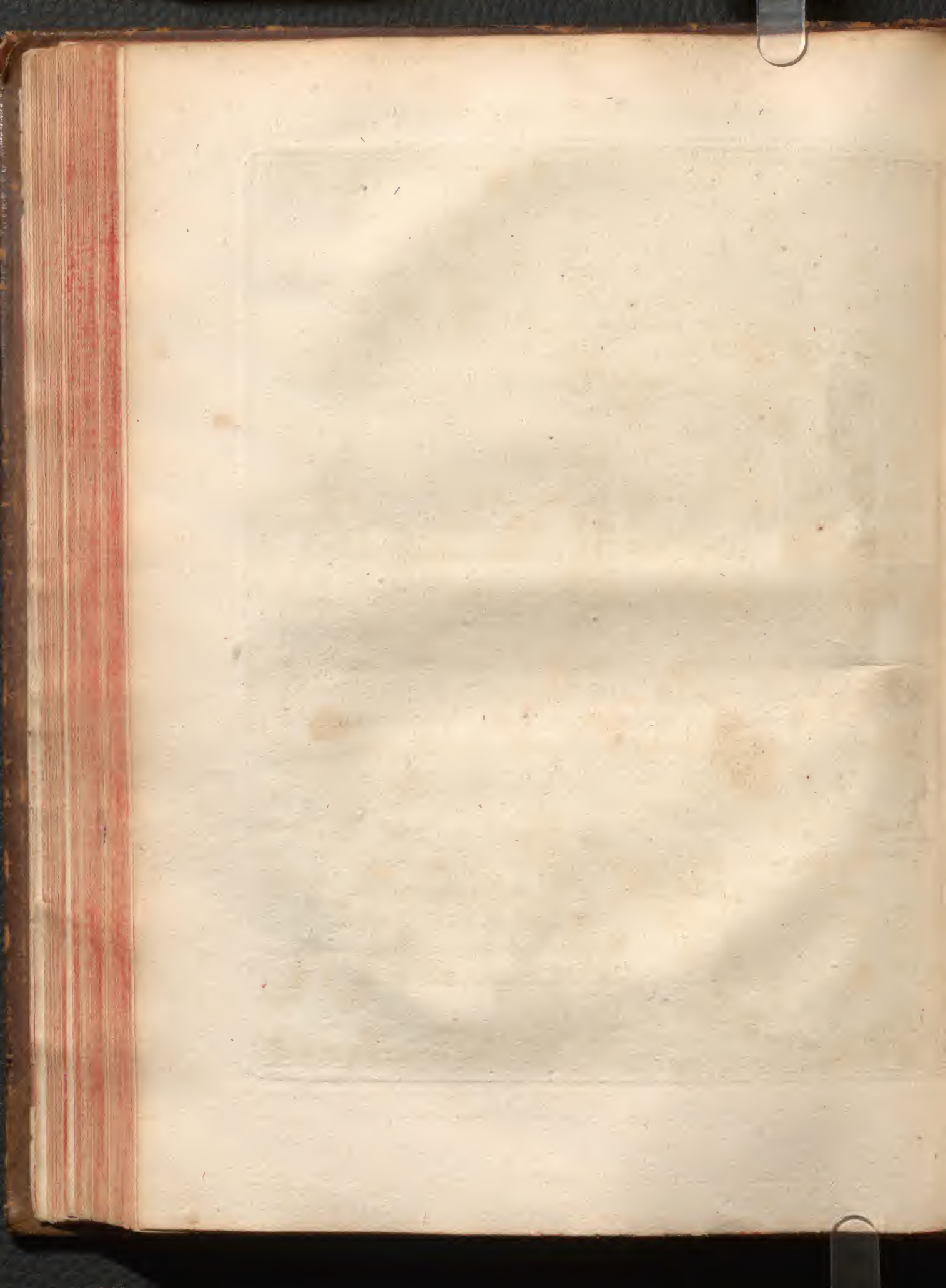
Boissons enyvrantes.

les ont tiré des diverses matieres, qui en font le fonds, & de la maniere differente dont on les compose.

La Chica.

La plus commune de ces boissons, est celle qu'on nomme *Caouin* au Bresil; *Chica* chez les Indiens de la domination d'Espagne; & *Ouicou* aux Isles Antilles, & dans plusieurs endroits de la grande terre. La matiere de celle-cy est la racine de Manioc, ou le Mais. On coupe la racine de Manioc, bien ratiffée, par quartiers, comme on use en Europe pour les navets, qu'on met au pot: on fait bouillir toutes ces racines ainsi taillées par rouelles dans de grands vaisseaux de terre, jusqu'à ce qu'elles soient molles & tendres; alors les femmes, que cette fonction concerne uniquement, s'accroupissant en rond autour de ces grands vaisseaux, prennent de ces racines ainsi amollies, les mâchent, & les tordent dans la bouche sans rien avaler, & rejettent ensuite ces morceaux mâchés dans d'autres vaisseaux de terre, ou elles font bouillir derechef toutes ces racines ensemble, remuant continuellement avec de grandes spatules toute cette matiere, jusqu'à ce que le tout soit cuit. Après quoi, sans la couler, & sans la passer, elles l'ôtent pour la seconde fois de dessus le feu, & la versent dans d'autres grands vaisseaux de terre, semblables à ceux dont on se sert en plusieurs de nos Provinces pour faire la lessive, excepté qu'ils sont un peu





plus allongés & plus étroits par le goulet; On appelle ces vaisseaux en langage du pais du nom de *Canari*; nom generique pour signifier toutes sortes de vases de terre, de quelque grandeur qu'ils soient. Ceux-cy contiennent jusques à soixante & quatre-vingts pots. Toute la liqueur y ayant été vuidée, on la laisse fermenter à découvert, pendant quelque temps, après quoy on la couvre jusqu'à ce qu'on veuille la boire, & alors on la coule par un *Hibichet*, ou crible du pais.

Les femmes mâchent le Maïs boüilli pour en faire de la boisson, de la même maniere qu'elles en usent à l'égard de l'*Ouicou*, fait des racines de Manioc. Thevet a observé, que pour faire ces liqueurs il y avoit une superstition parmi ces peuples, laquelle ne permettoit qu'à celles qui étoient vierges de s'en mêler; & que si par hazard les femmes mariées y étoient appelées, elles devoient s'y être préparées en vivant pendant quelque temps dans la continence, & séparées de leurs maris. Le sieur de Lery se mocque de cette observation & la contredit; mais, comme il avoüe que les hommes n'oseroient absolument y toucher, & qu'ils disent que la liqueur ne vaudroit rien s'ils la faisoient eux-mêmes; & que d'autre part cette boisson est le plus souvent destinée pour ce qu'on appelle *faire un vin*; c'est à dire, pour ces assemblées generales, que j'ay dit être marquées par un motif de Religion ancienne, on pourroit dire que Thevet a eu raison en

Thevet Conf.
mog. Univ.
Liv. 21. ch.
16. F. 196.

Jean de Lery,
hist. de l'A-
merique. c. 9.

vd. M. 31

parlant pour ces occasions où la Religion a quelque part, & que communément, on n'y regarde pas de si près, quand il ne s'agit pas de ces sortes d'assemblées; mais seulement d'avoir dequoy boire pour l'usage ordinaire, auquel cas le sieur de Leri n'auroit aussi point de tort.

La salive de ces femmes est un ferment qui donne à ces liqueurs une grande force. Il ne faut pas les voir faire, non plus que nos cuisiniers lors qu'ils preparent leurs sauces & leurs ragouts; mais le feu corrige tout: & après la fermentation, ces sortes de boissons sont assés agreables. Elles sont d'ordinaire assés épaisses, & c'est sans doute pour cela qu'ils ne mangent point dans leurs festins à boire, y ayant en même-temps dequoy boire & dequoy manger. Elles causent aussi une yvresse très-incommode, comme nos meilleurs vins. Je croirois néanmoins par rapport à ceux qui seroient accoutumés également au vin & à ces boissons, qu'on seroit yvre d'une moindre quantité de vin, que de ces autres liqueurs; ce qui montreroit qu'en effet, elles n'ont pas en soy une si grande force.

Le Maby. Le Maby est une autre sorte de boisson ordinaire; mais moins commune; elle est composée de patates pures, qu'on fait cuire dans une chaudiere. Les SauvagesseS mâchent aussi les patates cuites, & les retrâchent dans un *Coïi*, c'est-à-dire la moitié d'une calebasse, ou cela s'étant aigri

il se fait une sorte de levain dont elles prennent gros comme un œuf, qu'elles font dissoudre dans une bonne chopine d'eau, & cela fait sur le champ une boisson violente, qu'on peut faire passer pour d'excellent vin blanc, rouge, ou clairret, selon la couleur de la patate. Elles ne font néanmoins cette sorte de levain que pour les cas de nécessité, ou il faut une boisson qui soit prête sur le champ, car la maniere ordinaire de faire le Maby, c'est de verser de l'eau sur les patates, & de les laisser boüillir comme le vin nouveau. Les Européens qui n'aiment point la malpropreté de ces racines mâchées, se contentent d'égruger deux ou trois patates cuites, qui causent une fermentation presque subite, après que la liqueur a été quelque temps dans les vaisseaux.

Le Palinot est une boisson composée de patate & de cassave brûlée. Les Sauvageſſes rompent la cassave & la mettent dans les vaisseaux, tandis qu'elle est encore toute chaude, & y ajoutent des racines de patates cruës, & coupées par morceaux. Elles font aussi des liqueurs avec des Bananes, des Ananas, & d'autres sortes de fruits. Mais ces boissons n'étant pas si saines que les premières, ne sont pas d'un aussi grand usage. Les Negres en Amerique font du vin de Palmiste, & les blancs du vin de cannes qu'on dit être fort délicieux.

Le Palinot:

La commodité de toutes ces liqueurs, c'est

qu'elles se font en peu de temps : que la fermentation en est bien-tôt faite : & la boisson bien-tôt dans sa boîte ; mais aussi il faut bien-tôt les boire ; car en peu de temps elles s'aigrissent. Un sujet de consolation , & le remède à cet inconvénient , c'est qu'on ne manque gueres de matière pour en faire de nouvelles.

Hornius de
Orig. Gen.
Americ. Lib.
3. cap. 18.

Hornius parlant de cette boisson appelée *Chica*, dit qu'elle est commune aux Américains, aux Tartares, & aux Scythes : trompé ensuite par la ressemblance des termes , il confond la *Chica* avec le *Cia* des Chinois, des Japonois, des Persans, & des Turcs. Le *Cia* ou *Chia* des Chinois, des Japonois, & des Tartares, c'est le Thé. La boisson des Turcs & des Persans, c'est le café, or ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec les boissons enivrantes faites avec le Maïs.

Outre ces liqueurs, il y en a encore de trois sortes, de qualités, & d'espèces toutes différentes des premières, & entre-elles. Ces liqueurs sont le Chocolat, l'herbe du Paraguay, & la Cassine.

Le Choco-
lat.

Le Chocolat est un présent que le Mexique a fait à l'Europe, où il est aujourd'hui si commun, sur-tout en Espagne, & en Italie ; qu'il semble que ceux qui y sont accoutumés, particulièrement les vieillards, ne sçauroient vivre sans cette précieuse liqueur. Il n'étoit pas moins commun ni moins nécessaire chez les Mexicains, ainsi qu'on peut le conjecturer de ce que le Cacao, qui

en fait le fonds, y tenoit lieu de monnoye, & ser-voit dans le commerce à avoir toutes les choses nécessaires à l'usage de la vie, ainsi que les métaux parmy nous. Les Mexiquains varioient extrêmement cette boisson, par le mélange de plusieurs autres ingrediens, dont ils faisoient différentes compositions, qui en changoient la qualité & le goût, selon la variété des divers mélanges & des différentes préparations. Les Espagnols en ont fait une liqueur fort agreable, en ajoutant au cacao, la vanille, la canelle, & le sucre, de la maniere dont on le prepare aujourd'huy communément en Europe. Le cacao qui, comme j'ay dit, en fait le fonds, & en est comme la baze, est un fruit de la figure d'un melon ou d'un concombre, rayé, cannelé & roux, plein de plusieurs noix plus petites qu'une amande. Ce sont ces noix qu'on met en usage, elles sont d'un temperament froid & humide, & d'une saveur moyenne entre le doux & l'amer. L'arbre qui les porte, est semblable à l'oranger; il a les feuilles de même, mais un peu plus grandes: au sommet il a une espece de couronne. Cet arbre est fort foible, & fort tendre, de sorte qu'il a besoin d'un autre arbre, que les Espagnols nomment, *La Madre del Cacao*, & qui semble n'être fait que pour luy servir d'ombre. On distingue des Cacaoyers de quatre ou cinq especes.

Comme je n'ai vû l'herbe du Paraguay que sèche, hachée comme de la paille, & presque ré-

L'herbe du
Paraguay,

duite en poussiere, je ne sçaurois dire aussi quelle plante c'est. Il y en a deux especes, on nomme l'une *Hierua de Palos* & l'autre *Hierua de Camini*, laquelle est beaucoup meilleure, & plus rare que la premiere: on leur donne aussi le nom d'herbe de S. Thomas ou de S. Barthelemy, en consequence de l'idée que se sont formée les Espagnols, que l'un de ces Apôtres avoit passé dans ces quartiers de l'Amérique, où il avoit rendu cette herbe salutaire, de venimeuse qu'elle étoit, ainsi que porte leur tradition. Il y a apparence que c'est des naturels du país que les Espagnols ont appris à en faire usage. Ils en font une si grande consommation à la riviere d'Argent, au Chili, & au Perou, que si l'on en croit M. Frezier, il en sort tous les ans du Paraguay pour le seul Perou, 50000. arobes, c'est-à-dire, 1250000. pesant de l'une & de l'autre herbe, dont il n'y a cependant que le tiers de celle qu'on appelle de *Camini*, & 25000. arobes pour le Chili, qui font la moitié de ce qui en est porté dans le Perou.

Frezier, Voia-
ge de la Mer
du Sud. p.
229.

La maniere d'en user, est de la faire infuser à peu près comme le Thé. On met l'herbe dans une coupe faite d'une nacre, d'un coco, ou d'une calebasse armée d'argent, & on y ajoute du sucre. On verse ensuite l'eau chaude sur l'un & sur l'autre, & sans leur donner le temps de prendre une teinture trop forte, on attire l'eau avec un chalumeau d'argent, au bout duquel est une petite ampoule percée en plusieurs endroits, laquelle

quelle sert à séparer l'herbe d'avec l'eau où elle surnage ; de sorte qu'on ne succe que l'eau toute seule. Quelques-uns au lieu de chalumeau pratiquent au fond de la tasse une séparation d'argent percée de plusieurs petits trous , qui fait le même effet.

La Cassine est une boisson particulière aux Peuples de la Floride, les Auteurs anciens & modernes en ont parlé ; mais je n'en sçache aucun qui nous ait fait connoître sa composition au juste ; & il se trouve entr'eux une espece d'embaras, ou même de contradiction, qu'il n'est pas facile d'éclaircir. Thevet nous la représente comme une liqueur faite de l'infusion d'une herbe qui a la figure d'une laitüe. Le sieur le Moyne de Mourgues en parle comme d'une boisson de plusieurs herbes. Le Protestant qui a imprimé sous le nom Espagnol de François Correal, ne nous en donne aucune notion. De Laet nous laisse croire que c'est la décoction des feüilles d'un arbre ; & si j'en crois ce que m'en a dit un Auteur grave, qui a fait le voyage du Mississipi ces dernières années, la Cassine n'est autre chose que la teinture des feüilles de l'Apalachine, laquelle est un petit arbusste assez semblable au Myrte, & qu'on connoît aujourd'hui en France, où on l'a apportée de la Louisiane depuis les derniers établissemens qu'on a fait en ces Pais-là.

De Laet, & le sieur de Mourgues, parlent de la

Tome II.

P

La Cassine.

Thevet, Cö-
stu. univ. liv.
23. ch. 1. F.
1004.

Fr. Correal,
voyage aux
Indes Occid.
ch. 2. 1. Part.

Cassine plus au long que les autres qui en ont traité. Mais ils en parlent d'une maniere fort differente. Ce qu'ils en disent mérite d'être rapporté ici: on pourroit peut-être accorder ces Auteurs en disant, que l'un ne s'est attaché qu'à une cérémonie de Religion, où la Cassine leur sert à tirer leurs augures, & à choisir leurs Guerriers, pour les expeditions qu'ils veulent entreprendre, & que l'autre ne s'est proposé que l'usage ordinaire que ces Peuples en font. On en jugera par leur Relation.

Joan-de Laet,
Indiæ Occid.
lib. 4. cap. 15.

» La Cassine, dit de Laet, est un arbre qui ne
» porte point de fruit, & des feuilles duquel les
» Sauvages font un breuvage, qui a une vertu sin-
» guliere pour provoquer les urines. Il est en telle
» estime parmi les Espagnols, & parmi les Sau-
» vages, qu'à peine y en a-t-il aucun qui n'en
» boive matin & soir, & même avec plus d'ex-
» cès qu'on ne fait le Chocolat dans la Nouvelle
» Espagne. Pour le faire, ils prennent une cer-
» taine quantité de feuilles, qu'ils mettent à sec
» dans un pot de terre, où ils les font rissoler avec
» un tison préparé pour cet effet, & qu'ils re-
» muent de l'autre main si long temps que leur
» couleur verte soit changée en rouge. Ils y ver-
» sent ensuite de l'eau peu à peu jusqu'à ce que
» le vaisseau soit presque plein: alors ils vident
» la seule liqueur, qui ressemble pour la couleur
» au vin clair, & rend une écume semblable
» à celle du Chocolat, quand on y mêle l'Atho-

le. * Les Espagnols, & les Sauvages boivent cette liqueur dans de grands coquillages de mer; ils la prennent aussi chaude qu'ils la peuvent souffrir, & en si grande quantité qu'ils en peuvent porter; ils croiroient même mourir s'ils avoient passé un seul jour sans en boire. Une heure & demie après en avoir bû, ils lâchent une quantité incroyable d'urine presque continuellement pendant l'espace d'une heure; aussi s'en trouve-t-il peu qui soient sujets aux affections des reins & de la vessie. Les Sauvages se substantent aussi de cette potion, & quand ils veulent se purger, ils y mêlent de l'eau de mer, & par ce moyen ils purgent violemment les mauvaises humeurs par haut & par bas. Il arrive même que s'ils en mêlent avec excès, quelques-uns en meurent.

A certain temps marqué de l'année, dit le sieur de Mourgues, les Peuples de la Floride tiennent un Conseil général, où ils s'assemblent tous les matins. Ce Conseil se forme dans la Place publique où sont préparés des bancs rangés en demi cercle, sur lesquels tout le monde s'asseoit autour du Chef, qui est seul assis au milieu sur une espece de trône fait de neuf pieces de bois arrondies, plus élevé & plus avancé que celui de ses Senateurs. Le Chef se place le premier; tous les autres, par ordre, à commen-

Le Moyne
de Mourgues.
loc. cit.

* L'Athole est une boisson faite de grains de Maïs, dont les Mexicains faisoient un grand usage, & se servoient au lieu de ptisanes; ils la mêloient avec leur Chocolat.

» cer par le plus ancien des vieillards, viennent
» le saluer, élevant leurs mains sur leurs têtes, &
» chantant une chanson à laquelle tout le chœur
» répond par des hé, hé. Chacun ayant rendu le
» salut en cette manière, & s'étant assis, le Chef
» expose à son Conseil le sujet qui les assemble,
» & consulte tour à tour les *Jaouas*, qui sont les
» Prêtres ou Devins, & les Anciens, & il leur de-
» mande à chacun leur avis; car ils ne prennent
» aucune résolution qu'ils n'en ayent auparavant
» délibéré long-temps ensemble. Cependant les
» femmes par ordre du Chef préparent la Cassine;
» c'est ainsi qu'ils nomment une boisson compo-
» sée de certaines herbes dont ces femmes ont soin
» d'exprimer le jus après qu'elles les ont fait in-
» fuser & boüillir. Avant que de la boire, un
» homme choisi pour cet emploi se lève de sa place,
» & se tenant au milieu de l'Assemblée en pre-
» sence du Chef, fait un discours pour souhaiter
» que cette boisson soit utile à ceux qui en
» doivent goûter, & qu'elle leur inspire un es-
» prit de force: Prenant ensuite de la main des
» femmes une grande coupe pleine de cette boif-
» son toute chaude, il la présente au Chef, avec
» beaucoup de cérémonie. Le Chef l'ayant bûë,
» il en offre à chaque particulier une pareille dose,
» dans la même coupe. Ces Peuples font une si
» grande estime de cette liqueur, qu'il n'y a que
» les Guerriers, & ceux qui se sont déjà signalés
» par quelques exploits qui soient jugés dignes

d'en boire. Elle a cette propriété, qu'aussi-tôt après qu'on en a bû, elle excite une abondante sueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans l'Assemblée dont l'estomac ne puisse la soutenir, & qui soit obligé de la rejeter, on le regarde comme inutile, & comme incapable de faire la Campagne, où il leur faut souvent jeûner des trois & quatre jours de suite. Après l'avoir bûc, ils peuvent être vingt-quatre heures entières sans ressentir la moindre atteinte de la faim ou de la soif. C'est pour cela que dans leurs expéditions, les Hermaphrodites; (c'est-à-dire, ces hommes habillés en femmes dont nous avons déjà parlé) ne portent presque point d'autres provisions que des calebasses pleines de cette décoction ou de cette herbe, qui a la vertu de les nourrir & de les fortifier; mais qui n'enyvre point & ne porte pas à la tête, ainsi que nous l'avons connu par expérience lorsque nous leur avons vû faire de ces sortes de fêtes.

Les Floridiens faisoient des boissons enyvran-tes avec le fruit des Palmes; mais le plus grand nombre des Peuples de l'Amerique Septentrionale, sur tout ceux de la Nouvelle France, & du Nord, n'avoient point d'autre boisson que de l'eau pure; aussi ne beuvoient-ils que par pure nécessité, & très-rarement, d'autant mieux qu'ils ont à boire & à manger dans leur Sagamité, laquelle est toujours fort claire & fort liquide. Et plût à Dieu, que les Europeens ne leur eussent jamais

fait connoître ces malheureuses boissons, qui ne servent qu'à les détruire, & qui sont aussi funestes à leurs avantages temporels & au bien des Colonies, qu'à l'établissement de la Religion, & au salut des uns & des autres.

De quelques autres Plantes de l'Amerique.

Les autres Plantes le plus universellement cultivées dans les Indes Occidentales après le Maïs, le Manioc, les Patates, & celles qui servent à la nourriture, sont la célèbre Plante du Tabac, & les Cannes de sucre qui font aujourd'hui une partie des grandes richesses des Colonies Européanes établies en ces quartiers du nouveau Monde. Mais comme ces Plantes sont très-connuës depuis assez long-temps, & que je n'examine ici proprement que les mœurs des Sauvages, & les choses qui y ont rapport, en les comparant avec celles des premiers Peuples de l'Antiquité; je n'examinerai aussi ces deux Plantes que pour voir les connoissances que les Anciens nous en ont laissé.

Le Tabac.

Quoique le Tabac fût en usage dans une grande partie de la grande Asie, dans les Indes Orientales, & dans l'Amerique presque toute entiere, d'où il semble qu'on devroit pouvoir tirer assez de lumiere pour remonter à son origine, néanmoins il nous faut deviner pour en trouver des traces chez les Anciens; & bien loin que les témoignages des Auteurs que nous pouvons citer, soient assez clairs pour former une évidence, ils

peuvent fournir des difficultés à ceux qui aiment à disputer.

Il est certain en premier lieu, que quand bien même les Anciens auroient connu cette Plante, nous ne la connoissons aujourd'hui sous aucun des noms qui se trouvent dans les anciens Botanistes, & quand il s'en trouveroit quelqu'un dans Theophraste, & dans les autres, dont la description lui conviendrait, nous ne pouvons en faire l'application que par des conjectures, qui seroient toujours assez incertaines & hasardées. En second lieu, il paroît aussi assez sûr que supposé que les Barbarès, qui ont occupé les premiers la Grèce, en aient fait usage, ceux qui leur ont succédé n'en ont pas hérité, ou l'ont laissé perdre, aussi-bien que les Latins, & les autres Peuples de l'Europe.

Plîne à la vérité nous en dit assez pour ne pas nous laisser ignorer que la Pipe & l'art de fumer n'étoient pas inconnus de son temps, & qu'on en usoit dans la Médecine en certaines occasions. Il nous indique lui-même dans un remède contre la mélancholie par ces paroles, lesquelles sont décisives : « *Fimi quoque aridi, sed pabulo viridi pasto bove, fumum arundine haustum prodesse tradunt.* » On dit que la fumée de la fiente sèche d'un bœuf qui a été mis au verd, attirée par la bouche avec un tuyau de roseau, fait grand bien. Mais dans ce passage il n'est pas question de la plante du Tabac, ni des au-

Plin. lib. 23.
cap. 17.

tres herbes, que les Ameriquains fument en guise de Tabac, ou qu'ils mêlent avec le Tabac. Il n'est pas question non plus d'un usage aussi general que l'est celui du Tabac, lequel quoique regardé comme un remede, peut-être considéré aussi comme un amusement & une fantaisie.

Les Auteurs donc, sur le témoignage de qui nous pouvons nous fonder, ne peuvent en avoir parlé que comme d'un usage des Peuples éloignés d'eux, pour le temps ou pour les lieux, & dont ils ne connoissoient les mœurs qu'imparfaitement, comme faisoient ceux qui donnoient des Relations de l'Amerique, où ils n'avoient jamais été, sur le récit des premiers venus de ces Pais nouvellement découverts. Tels sont les passages que je vais citer. Ils ne laissent pas néanmoins d'être assez forts, & d'établir une preuve, laquelle paroîtra suffisante à quiconque voudra les approfondir.

Maxim. Ty-
gius, Sermon. II.

Le premier est de Maxime de Tyr. Il y a un
Peuple de Scythes, dit-il, & je crois qu'il n'y
en a qu'un, qui, quoiqu'ils ne boivent que de
l'eau, cependant lorsqu'ils veulent se donner
le plaisir de l'ivresse, ils allument un petit
bûcher, dans lequel ayant jetté des herbes odo-
riferantes, ils font un cercle tout autour, &
chacun attirant à soi la fumée, comme s'ils la
buvoient dans des coupes, ils s'enyvrent aussi-
bien que s'ils avoient bû du vin. C'est pourquoi
ils dansent, ils chantent & sautent comme des
gens ivres.

Cette

Cette façon de s'exprimer, *comme s'ils la buvoient dans des coupes*, semble signifier un équivalent, & represente assez bien une Pipe, d'où on attire à soi la fumée & le suc du Tabac, comme on tire la liqueur d'une tasse en buvant. Il n'est personne qui ne sçache la maniere dont les Orientaux fument encore aujourd'hui, mettant sur une table une espece de réchaud, ou de cassolette, laquelle sert comme de Pipe commune, où tous ceux qui sont assis autour, fument ensemble par le moyen de plusieurs tuyaux qui y aboutissent, & dont chacun prend le sien.

Herodote rend à peu près le même témoignage des Massagetes qui habitoient au-delà de l'Araxe. Ils ont trouvé des arbres, dit-il, qui portent un fruit de telle nature, qu'en le jettant dans un feu qu'ils allument, & qu'ils environnent par trou- pes, ils s'enyvrent par son odeur, comme les Grecs par le vin; & qu'à mesure qu'ils y en jettent, ils s'enyvrent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin ils se lèvent pour chanter & danser ensemble.

Herodot. lib. 1. n. 211.

Ce qu'Herodote & Maxime de Tyr disent des Peuples de Scythie, Pomponius Mela, & Solin, le disent aussi des Peuples de la Thrace.

Quelques Peuples de Thrace, dit Pomponius Mela, ne connoissent point l'usage du vin. Néanmoins quand ils font festin, dès qu'ils ont jeté quelques semences dans les feux, autour desquels ils sont assis, cette odeur leur cause une

Pomp. Mela, lib. 2. cap. 2. de Thracia.

» joye qui approche de celle de l'yvresse.

Solin, cap. 15.
de Thracum
moribus.

» Dans leurs festins, dit Solin, ils s'asseoient
» autour des feux, hommes & femmes, & y ayant
» jetté les semences de certaines herbes, dès qu'ils
» les ont senties, ils se font un plaisir d'imiter les
» yvrognes; leurs sens en étant effectivement
» blessés, comme il arrive à ceux qui ont pris
» trop de vin.

Strabo. lib.
15. P. 494.

Strabon, dans la description qu'il fait des
mœurs des Indiens, a voulu peut-être nous in-
diquer le Tabac, en disant, que chacun porte tou-
jours avec soi une poche pleine d'herbes médi-
cinales. Chaque Sauvage a toujours avec soi son
sac à Petun, dans lequel il porte son Calumet ou
Pipe, du Tabac, & de quoi allumer du feu. Il
m'est aussi venu en pensée, que l'usage de fumer
continuellement pourroit avoir donné lieu à la
Fable, qui se débitoit parmi les Anciens, qu'il
y avoit un Peuple de l'Inde lequel n'avoit point
de bouche, mais seulement deux soupiraux par
où il se nourrissoit de l'odeur, ou de la fumée
des fruits, & des fleurs.

Strab. lib. 15.
P. 489.

On ne doit pas être surpris que les Anciens,
dans les notices qu'ils nous donnent des choses
qu'ils ne sçavoient que sur le rapport d'autrui,
& qui étoient fort éloignées d'eux, aient tou-
jours mêlé dans les descriptions des choses les
plus simples, des circonstances capables de les
déguiser; puisque de nos jours, s'il faut ainsi par-
ler, ceux qui ont écrit au sujet de cette même

plante dont il est ici question, & qui en parlent comme témoins oculaires, n'ont pourtant pas laissé de nous dépaïser, & de nous en faire des narrations selon leurs idées particulières, dont nous voyons manifestement la fausseté.

Le Pere de Brebeuf, qui a vécu long-temps parmi les Sauvages, & qui a enfin consommé son sacrifice dans les feux des Iroquois, dit qu'ils passent quelquefois les trente jours à jeûner, *ne mangeant autre chose que du Petun.* Le Pere Biard ne nous assure-t-il pas aussi, *qu'ils usent de Petun, & qu'ils en boivent la fumée, de la façon commune en France.* Ne jugeroit-on pas sur ces expressions, qu'ils avalent en effet cette fumée, & qu'ils mangent le Tabac comme les autres choses comestibles? Et est-il personne qui voulût manger du Tabac? Est-il aucun fumeur qui ne s'exposât à vomir s'il en avalloit seulement quelques gorgées?

Le Pere du Creux dans son histoire du Canada, est tombé dans la même pensée que les Anciens, & s'est persuadé que les Sauvages ne fumoient que pour avoir le plaisir de s'enyvrer. « Ils ne marchent jamais, dit-il, sans porter avec eux un tuyau assez long, par lequel ils attirent cette sorte de fumée presque jusques à l'yvresse; car avec cela ils ébranlent tous les fibres de leur cerveau, & s'enyvrent enfin comme s'ils avoient bû du vin avec excès. »

Benze, & plusieurs autres Auteurs après lui, ont donné dans la même idée. Tous déclament

Qij

Relation de
Canada de
l'an 1636. 2.
Partie. ch. 5.

Relat. de la
Nouv. France,
par le P.
Biard. ch. 7.

Creuxius,
hist. Canad.
lib. 1. p. 767

Benz. lib. 1.
cap. 26.

contre le Tabac avec force, & le regardent comme *une peste & un poison sorti de l'enfer*. Ces Auteurs ont été trompés sans doute, aussi bien que les Anciens par l'effet que produit le Tabac sur les personnes, qui ne sçavent pas fumer, & qui ne sont pas accoutumées à son odeur; car elle étourdit effectivement, elle fait mal au cœur jusqu'à s'en trouver mal & à vomir; mais le Tabac ne cause pas les mêmes symptomes à ceux qui en ont un grand usage, ainsi que les Américains, lesquels en fumant n'ont certainement pas l'intention de s'enivrer. Ils peuvent encore avoir été séduits les uns & les autres, en ce que n'ayant pas pénétré l'esprit de Religion renfermé dans cet usage du Tabac, ils ont pris pour une yvresse réelle & véritable, une yvresse affectée, ou bien un air & des convulsions extatiques, lesquelles suivent l'enthousiasme, & sont de l'apanage de ceux que l'esprit de Python saisit, ou qui font semblant d'en être saisis. Oviedo est encore plus blâmable que les autres Auteurs; car après avoir décrit un vrai enthousiaste dans l'usage que les Sauvages font du Tabac, après avoir dit qu'ils ont soin de cultiver cette Plante & de la faire venir dans leurs Jardins, non seulement parce qu'ils la regardent comme utile à la santé, mais encore parce qu'elle a quelque chose de sacré chez eux, oubliant dans le moment ce qu'il en a dit, & ce que les Sauvages en disoient eux-mêmes, il retombe dans la pensée des Anciens.

Oviedo, hist.
de las Indias,
lib. 5. cap. 2.

Il ne peut s'imaginer, dit-il, quel plaisir on peut trouver à cet usage du Tabac en fumée, si ce n'est le plaisir brutal qu'ont ceux qui aiment à boire pour boire jusques à ce qu'ils tombent yvres morts. Il fait ensuite un parallele entier de cet usage avec celui des Peuples de Thrace dont je viens de parler, & cite, non pas les Auteurs anciens dont j'ai apporté les témoignages, mais le sçavant Tostat qui en a fait mention sur celui d'Eusebe de Cesarée.

Il est certain que le Tabac est en Amerique une herbe consacrée à plusieurs exercices, & à plusieurs usages de Religion. Outre ce que j'ai déjà dit de la vertu qu'ils lui attribuent pour amortir le feu de la concupiscence & les revoltes de la chair; pour éclairer l'ame, la purifier, & la rendre propre aux songes & aux visions extatiques; pour évoquer les esprits, & les forcer de communiquer avec les hommes; pour rendre ces esprits favorables aux besoins des Nations qui les servent, & pour guérir toutes les infirmités de l'ame & du corps; je crois qu'il est bon de confirmer de nouveau tout ce que j'en ai avancé par les témoignages d'Auteurs irréprochables, qu'on puisse opposer à ceux qui n'ont rien approfondi, & n'ont rien vû au-delà de ce que leurs sens leur ont présenté.

Thomas Hariot, dans sa Relation des avantages de la Virginie, parle sçavamment du Tabac. Il en donne une description exacte, & il expose

Th. Hariot,
de commodis
incol. Virginiæ
p. 169

fort bien la maniere dont les Sauvages en usent, & les biens qu'ils en retirent. Il ajoûte ensuite :

» Que cette herbe est si estimée des Indiens,
 » qu'ils croyent même que leurs Dieux en re-
 » çoivent du plaisir quand on la leur offre. C'est
 » pour cela, dit-il, qu'ils font de temps en temps
 » des feux sacrés, où ils jettent cette herbe ha-
 » chée, ou reduite en poudre en guise de Victi-
 » me : que quand ils sont surpris de la tempête,
 » ils en répandent dans l'eau, & en jettent en l'air.
 » Ils en mettent aussi dans leurs Nasses neuves
 » pour être heureux à la pêche ; ils observent la
 » même pratique lorsqu'ils ont été délivrés de
 » quelque danger ; il en jettent en l'air à poignées,
 » faisant divers gestes, chantant, dansant, sau-
 » tant, & disant toutes sortes de choses sans or-
 » dre & sans suite. Voilà ce que les Anciens nous
 ont dit, & en même temps divers sacrifices bien
 marqués qu'ils n'avoient pas apperçûs.

Dans le Chapitre 5. de la Relation de ce qui s'est passé les années 1666. & 67. dans la Nouvelle France, il y a un extrait d'une Lettre du Pere Allouex Jesuite Missionnaire chez les Outaouacs, qui fait voir que le Tabac est aussi employé dans leurs Sacrifices. Voici ses paroles.

» Un Vieillard des plus considerables de la Bour-
 » gade fait fonction de Prêtre ; il commence par
 » une Harangue étudiée qu'il adresse au Soleil,
 » si c'est en son honneur qu'on fait le festin à
 » manger tout, qui est comme un holocauste ; il

déclare tout haut qu'il fait ses remerciemens à cet Astre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuer heureusement quelque bête : il le prie & l'exhorte par ce festin à lui continuer les soins charitables qu'il a de sa famille. Pendant cette invocation, tous les conviés mangent jusqu'au dernier morceau : après quoi un homme destiné à cela prend un pain de Petun, le rompt en deux, & le jette dans le feu. Tout le monde crie pendant que le Petun se consume, & que la fumée monte en haut ; & avec ces clameurs se termine tout le sacrifice. Ce Pere pouvoit ajoûter au sacrifice le chant & les danses, qui suivent toujours ces festins, & qui en font partie.

Le sieur de Leri, dans le détail qu'il donne d'une danse de Religion, dont j'ai déjà parlé, & dont il fut lui-même le témoin, rapporte une singularité concernant le Tabac digne d'être remarquée. Je ne changerai rien à ses paroles.

Mais suivant ce que j'ai promis ci-dessus, quand j'ai parlé de leur danses en leurs Beuveries & *Caouinages*, que je dirois aussi l'autre façon qu'ils ont de danser, afin de les mieux représenter ; voici les morgues, gestes, & contenance qu'ils tenoient. Tous près à près l'un de l'autre, sans se tenir par la main, ni sans se bouger d'une place ; puis étant arrangés en rond, courbés sur le devant, guindant un peu le corps remuans seulement la jambe & le pied droit, chacun ayant aussi la main dextre sur ses fesses.

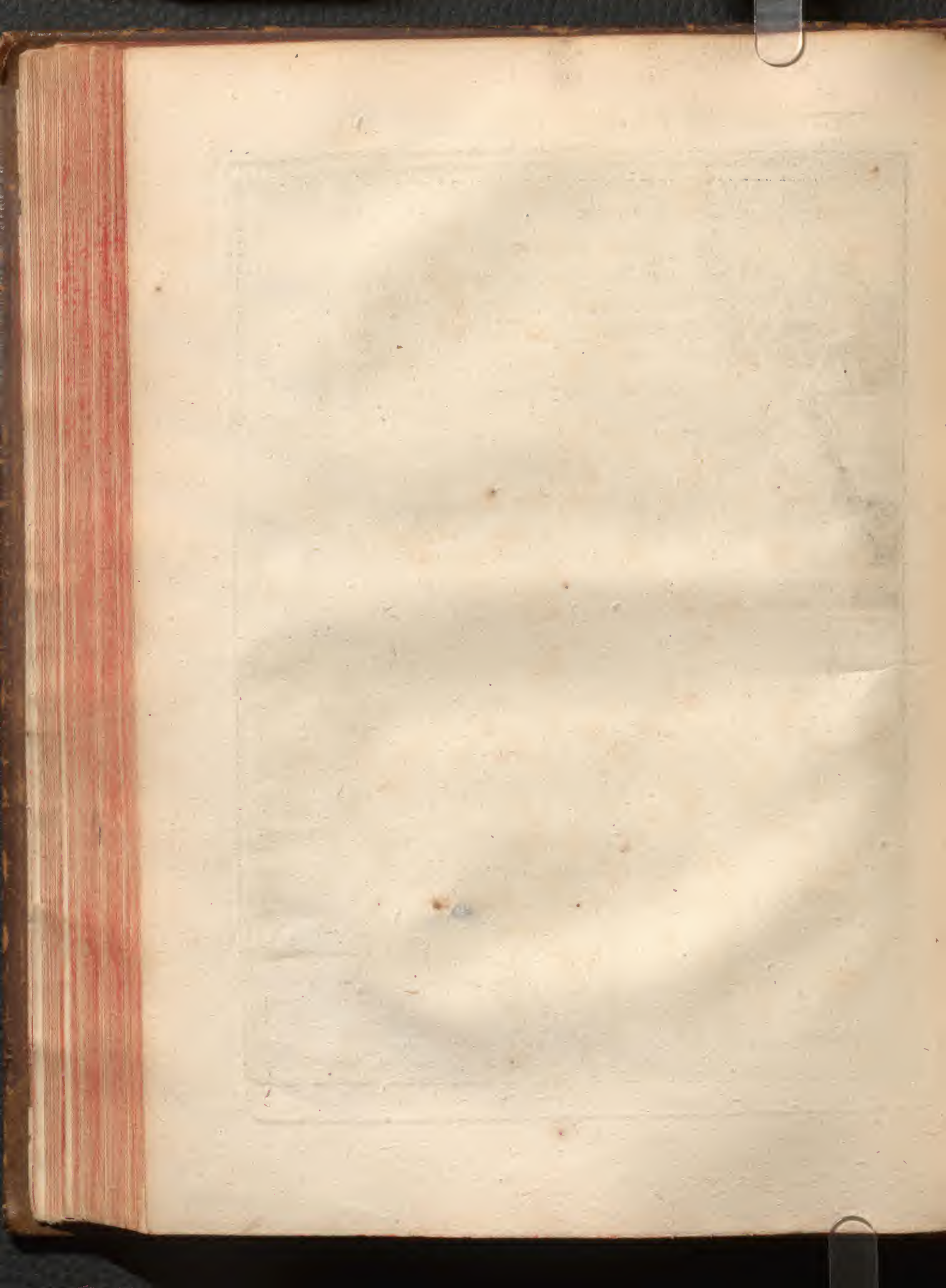
Lery hist. de
l'Amerique,
ch. 16.

„ & le bras & la main gauche pendant, chan-
 „ toient & dansoient de cette façon. Et au sur-
 „ plus parce qu'à cause de la multitude il y avoit
 „ trois rondeaux, y ayant au milieu d'un chacun
 „ trois ou quatre de ces Caraïbes, richement pa-
 „ rés de robes, bonnets & bracelets, faits de
 „ belles plumes naturelles, naïves, & de diver-
 „ ses couleurs: tenant au reste en chacune de leurs
 „ mains un *Maraca*, c'est-à-dire, Sonnettes, faites
 „ d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autruche, dont
 „ j'ai parlé ailleurs; afin, disoient-ils, que l'esprit
 „ parlât puis après dans icelles pour les dédier à
 „ cet usage, ils les faisoient sonner à toute reste...
 „ Outre plus ces Caraïbes (ce sont les Devins dont
 „ il veut parler) en s'avancans & sautans en devant,
 „ puis reculans en arriere, ne se tenoient pas tou-
 „ jours en une place comme faisoient les autres:
 „ même j'observai qu'eux prenans souvent une
 „ canne de bois, longue de quatre à cinq pieds,
 „ au bout de laquelle il y avoit de l'herbe de *Petun*,
 „ dont j'ai fait mention autre part, seche & al-
 „ lumée; en se tournans & soufflans de toutes
 „ parts la fumée d'icelle sur les autres Sauvages,
 „ ils leur disoient: *Afin que vous surmontiez vos enne-*
 „ *mis, recevez tous l'esprit de force.* Et ainsi firent par
 „ plusieurs fois ces maîtres Caraïbes.

„ C'est sur tout pour les operations magiques que
 le Tabac est mis en œuvre par les Devins. Quand
 ils veulent deviner, dit Lopes de Gomara, (je cite
 les propres paroles du Traducteur) quand ils veu-
 lent

Lopes de Go-
 mara, hist.
 univ. des In-
 des, l. 1. c. 27.





Ils vont deviner & répondre à quelqu'un touchant ce qu'il demande ; ils mangent une herbe nommée *Cohoba* (c'est le Tabac) ou la pilent , ou bien ils en prennent la fumée par le nez , & puis ils sont troublés du cerveau , & se représentent à eux mille visions : cette furie passée , & la vertu de l'herbe apaisée , ils recitent ce qu'ils ont vû & entendu au conseil des Dieux , & disent que ce sera ce qu'il plaira à Dieu , sans jamais répondre à propos de ce, dequoy on les a requis , ou bien ils repondront en tels termes qu'on ne les pourra entendre par leurs paroles , qui est le stile du pere de toutes tromperies .

Pierre Martyr dit , qu'ils font une liqueur de cette herbe *Cohoba* , que le Cacique (qui est en même temps un devin) prend par le nez ; qu'aussitôt après il entre en fureur , de manière qu'il lui semble que tout est renversé dans la petite Case qu'on luy a dressée pour cet effet , & que la force de cette herbe est telle qu'il en perd toute connoissance. Après l'avoir un peu digérée , il s'assoit par terre la tête baissée , & embrassant ses genoux ; ayant resté quelque temps en cette posture , comme s'il se reveilloit tout à coup d'un profond sommeil , il leve les yeux & regarde le Ciel , marmottant entre ses dents quelques paroles , qui ne sont point entendues. Ceux qui l'environnent le voyant un peu revenu à luy , rendent grâces à l'esprit , & interrogent le devin sur ce qu'il a vû. Celuy-ci comme un insensé

Petr. Martyr.
Nov. orb.
dec. 1. Lib. 9.

qu'il est, répond qu'il est vray qu'il a parlé à l'esprit, lequel lui a promis la victoire sur ses ennemis, ou bien qu'il en fera vaincu & défait, pour n'avoir pas fait quelque chose qu'il lui avoit commandé. Il répond ainsi sur toutes choses, sur l'abondance & sur la disette, sur la vie & sur la mort, selon que cela se presente à son imagination échauffée..

Gonz. Oviedo Hist de las Indias. Lib. 5. c. 2.

C'est sans doute un pareil enthousiasme qu'Oviedo a voulu décrire, lorsqu'il dit des Caciques de l'Isle Espagnole, qu'ils recevoient la fumée du Tabac par le moïen de certains tuyaux faits comme un Y qu'ils appliquoient à leurs narines, attirant cette fumée à eux jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre privés de tout sentiment; après quoy ils étoient portés dans leur hamac par leurs femmes, à moins qu'ils n'eussent ordonné auparavant qu'on les laissât en cet état jusqu'à ce que les vapeurs dont leur cerveau étoit offusqué fussent entierement dissipées.

Les mêmes Auteurs disent, qu'ils se servoient de cette même herbe pour la guerison des maladies, & racontent dans le détail ce que les devins font en ces occasions; nous aurons lieu d'en parler dans la suite. Nous parlerons encore du Tabac & de son rapport à la Religion, en parlant du calumet de paix.

Comme les Sauvages fument aussi par plaisir, & par habitude, quelques-uns se sont persuadés qu'ils ne faisoient un si grand usage du Tabac

qu'à cause de la vertu, qu'il a de les nourrir, & de les soutenir pendant plusieurs jours, sans le secours d'aucune autre nourriture. Le sieur de Lery est dans cette opinion, & il cite dans sa relation des exemples semblables. « Car Benze assure, dit-il, des habitans du Perou, que quand ils sont en voyage, ils portent en la bouche quelques feüilles d'une herbe appelée *Coca*, qui leur sert de pain de breuvage & de pitance. « Semblablement Matthiolo en ses Commentaires sur Dioscorides, alleguant Theophraste, rapporte que les Scythes se contentoient de la seule reglisse, dix ou douze jours sans manger autre viande; ce qui répond au petun de nos Sauvages. »

Il est vray que le Tabac émouffe les acides, & qu'il ôte ainsi la pointe de l'appetit; mais je ne crois pas qu'il ait d'ailleurs une si grande vertu nutritive, comme est celle qu'on luy attribue, & qu'il fut capable de soutenir les Sauvages aussi long-temps qu'on le prétend, s'ils ne s'accoutumoient de bonne heure par de longs jeunes à supporter la faim.

Plusieurs personnes sages, regardent tous les effets attribués à la *Coca* dont parle le sieur de Lery sur le témoignage de Benze, comme une pure imagination, ou comme une pure superstition, ainsi qu'Acosta l'avoüe lui-même. Cependant les Indiens du Perou croient tous ces effets réels, & cet Auteur semble donner dans leur sentiment

Acosta. Hist.
nat de Indias.
Lib. 4. cap.
22.

puisqu'en dans la verité, dit-il, on leur voit faire plusieurs journées de suite sans aucune nourriture, & ne se soutenant qu'avec une petite poignée de cette herbe. Elle étoit dans une si grande estime sous les Regnes des Roys Incas, qu'il n'étoit pas permis aux gens du peuple d'en user sans l'agrément du Souverain, ou des Gouverneurs revêtus de son autorité. Le Souverain lui-même n'avoit rien à offrir aux Dieux en sacrifice de plus précieux que la *Coca*, qu'il faisoit brûler devant les Idoles, comme on a brûlé l'encens de tout temps dans les Temples du vray Dieu, & des fausses Divinités de toutes les Religions de l'ancien monde.

La Coca. La *Coca* est la feuille d'un Arbre de la hauteur de quatre à cinq pieds, fort tendre & fort délicat, & qui pour cette raison veut être cultivé avec beaucoup de soin. Il n'en faut pas moins pour conserver les feuilles après qu'on les a cueilliés. On les range à cause de cela même fort proprement, & avec une grande attention dans des corbeilles longues & étroites où elles sont assujetties. Ces feuilles sont un peu plus unies & moins nerveuses que celles du poirier, d'autres les comparent à celle de l'Arboisier; mais elles sont beaucoup plus minces. La maniere dont les Peruviens s'en servent, est de les mâcher mêlées avec de la cendre d'ossements calcinés, ou bien avec un peu de chaux, à peu près comme on en use dans les gran-

des Indes, pour les feuilles de Betel & les noix d'Arêke, qu'on mêle aussi avec de la chaux. Ce mélange joint à l'apreté de la feuille de la *Coca*, fait peler la langue à ceux qui ny sont pas accoutumés: elle fait jeter une écume dégoutante, & rend ceux qui la mâchent d'une puanteur insupportable. Elle sert de monnoye dans le pays, & il s'en faisoit autrefois un si grand débit, que ce que nous avons dit du Cacao & de l'herbe du Paragay, est beaucoup au dessous de ce qu'on en raconte. Du seul Potosi on en tiroit toutes les années plus de cent mille corbeilles. Elle n'est plus d'un si grand usage parmi les Indiens sujets des Espagnols, parce que l'Inquisition ayant découvert qu'ils s'en servoient pour toutes sortes de superstitions l'a défendue sous de très-rigoureuses peines dans tout le Nord du Perou, & ne l'a permise que dans le Sud, en faveur de ceux qui travaillent aux mines, lesquels ne peuvent s'en passer. M. Frezier semble croire, que cette herbe n'est point nutritive, qu'elle ne fait qu'ôter l'appetit, & qu'elle ne sert proprement aux Indiens, que comme le Tabac à ceux qui sont accoutumés à le mâcher sans l'avaller.

Frezier voyage de la Mer du Sud. p. 246.

Il n'en est pas de même du Gin-seng, dont il est probable que Theophraste a voulu parler, & dont les Tartares, qui sont de véritables Scythes, font un si grand usage. Il a véritablement la vertu de soutenir, de fortifier, & de rappeler les forces épuisées. Il a aussi un petit goût de réglisse.

Theophr. hist. Plant. Lib. 9. cap. 13.

ainsi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ay composé au sujet de celui que j'ay découvert en Canada, & qu'il est facile de s'en assurer par l'essay de la Plante même. Theophraste ne donne point d'autre nom à la Plante, dont il parle, & à laquelle il attribue une si grande vertu, que celui de *Scythica*.

Les Amériquains ne prennent point le Tabac en poudre, ni en machicatoire, au moins ceux que j'ay vûs. Ils n'en usent qu'en fumée, encore tous n'ont-ils point de Calumet ou de pipe. Les Bresiliens, les Caraïbes, & la plûpart des Sauvages Meridionaux, font une espece de pipe d'une grande feuille d'arbre pliée en cornet d'épice, ils la remplissent de Tabac, mettent le feu par un bout, & attirent la fumée par l'autre. Il est aussi à remarquer que le plus grand nombre des femmes ne sçait ce que c'est que de fumer.

Du Sucre.

Plinius, Lib.
12. cap. 8.

La connoissance du sucre est mieux marquée dans les Auteurs anciens que celle du Tabac. Plinie est le premier neanmoins qui s'est servi du terme de *Saccharum*, qu'on trouve ensuite dans Galien, dans Dioscoride, & dans d'autres Auteurs qui sont tous plus recens que lui. Il en parle aussi comme d'une chose étrangere à l'Europe, * & qu'on n'avoit que par le commerce, qui se fai-

* *Plinius Lib 12. cap. 8. Saccharon & Arabia fert, sed laudatius India: est autem mel in arundinibus collectum, gummium modo candidum, dentibus fragile, amplissimum nucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantum usum.*

soit en Arabie & aux Indes, d'où on l'apportoit. C'est ce que le passage de Pline explique, & déclare fort précisément. « L'Arabie porte du sucre aussi-bien que l'Inde; mais celui de l'Inde est beaucoup meilleur. »

Outre le nom de *Saccharum*, que les Auteurs de la basse Latinité ont ensuite déguisé en ceux de *Zacharum*, *Zuccarum*, *Zachara*, *Zuccara*, *Zucra*, on lui en donnoit encore d'autres; car, premièrement on lui donnoit le nom de Sel, & on l'appelloit le Sel d'Inde, pour le distinguer du Sel ordinaire. Le Sel d'Inde, dit Archigene cité par Paul Eginete Livre second, pour sa couleur & sa condensité, est semblable au Sel vulgaire, mais au goût il a toute la saveur du Miel. C'est pour cela qu'on lui donnoit aussi le nom de Miel, & on l'appelloit Miel sauvage, *Mel silvestre*, ou Miel des Roseaux *μέλι καρδάμων*, comme on le voit dans Arrien, ou *Canamella*, *Cannamella*, *Calamellus*, à *Canna*, & *Melle*.

Arrian. in
Periplo maris
Eryth.

Quoique les Anciens ne nous laissent aucune doute sur les Canes & sur les Roseaux, qui sont la matiere dont on fait le sucre; ils ne conviennent pas sur l'espece de ces Roseaux. Solin * a cru que c'étoit du Bambou, ou de ces Canes des Indes qui sont d'une si prodigieuse grandeur, qu'entre chaque nœud on peut faire un canot,

Solin, cap.
65.

* *Solinus*, cap. 65. Quæ Palustria sunt, (India loca) Arundinem creant, ita crassam ut fissis internodiis, lembi vice vectitet navigantes. E radicibus ejus exprimitur humor dulcis ad Melileam suavitatem.

Varro apud
Isid. Lib. 17.
cap. 7.

ou un petit bateau fort raisonnable. Varron au contraire a mieux rencontré dans la description qu'il fait de ces Roseaux, qu'il dit être un arbre, ou une plante mediocre pour sa grandeur.

Indica, non magna nimis arbore, crescit arundo.

Ilius è lentis premitur radicibus humor,

Dulcia cui nequeunt succo contendere Mella.

Memoire de
la Californie.
Lettres édi-
fiantes, 5. Re-
ouëil.

Il paroît d'ailleurs que le Sucre, dont les Anciens ont voulu parler, étoit fort different de celui dont on use aujourd'hui; car en premier lieu, il semble qu'ils ont donné pour du sucre une espece de manne, qui se forme d'elle-même sur les feüilles des Roseaux. On en voit encore de cette espece dans les grandes Indes, & en Amerique dans la Californie. Le Pere François Marie Picolo en parle ainsi. » Au mois d'Avril, de May
» & de Juin, il tombe avec la rosée une espece
» de manne, qui se congele, & s'endurcit sur les
» feüilles des Roseaux, sur lesquelles on la ra-
» masse. J'en ai goûté, dit-il, elle est un peu
» moins blanche que le sucre; mais elle en a toute
» la douceur. A cela se rapporte parfaitement
ce que Pline, Dioscoride & Seneque disent du
Sucre. » C'est un Miel, dit Pline, ramassé sur les
» Roseaux, blanc comme une espece de gomme,
» il se brise sous la dent, & n'excede pas la
» grosseur d'une noisette; on n'en fait usage que
dans

dans la Medecine. « Il y a, dit Dioscoride, une «
 espece de miel qu'on appelle sucre, lequel se «
 trouve dans les roseaux de l'Inde, & de l'Ara- «
 bie heureuse, il a la consistance du sel, & il se «
 brise entre les dents de la même maniere que «
 le sel commun. » Seneque fait plus; Il explique de «
 quelle maniere ce sucre se forme, & de son sen- «
 timent, on conclud que les Anciens pensoient, «
 que ce miel étoit formé par la rosée du Ciel, la- «
 quelle s'arrétant sur les feüilles des roseaux s'y «
 congeloit; ou que sortant du suc de la tige à la «
 naissance des feüilles, & transpirant par les po- «
 res de la Plante en forme de gomme, il se dur- «
 cissoit au soleil, comme le sel dans les marais sa- «
 lans. C'est, dis-je, ce qu'on voit exprimé dans ces «
 paroles de Seneque. *Aiunt inveniri apud Indos mel in* «
arundineis foliis quod, aut ros illius Cœli, aut ipsius arun- «
dinis humor dulcis & propinquior gignit.

Dioscorid.
Lib. 2. cap.
104.

Seneca, Epist.
84.

Les Anciens ont aussi connu un sucre d'une
 autre espece tiré de ces mêmes roseaux; mais
 ce n'étoit qu'un suc, une liqueur, & tout au
 plus un sirop. Lucain désigne cette espece par ce
 vers.

Lucanus. Lib.
3. v. 237.

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine succos.

C'est aussi de celui-là que parlent Solin, &
 Varron, dans les passages que j'en ay cités; mais
 ils sont l'un & l'autre dans l'erreur, quand ils di-
 sent qu'on l'exprime de la racine des roseaux, au
 lieu que c'est de la moëlle de leur tige.

Tome II.

S

Or le sucre dont on use aujourd'hui, est un sucre factice. La canne dont on le tire, est une tige noïeuse, spongieuse, d'une écorce fort mince, & pleine d'une matiere miellée d'une très-grande douceur. On brise les cannes dans des Moulins; on en exprime tout le suc dans des pressoirs; on purifie ensuite toute la liqueur sur le feu, & on la verse dans des vaisseaux, où on la laisse se refroidir, & se congeler, de la maniere que l'on peut voir exactement détaillée dans le Pere Labat, & dans ceux qui en ont traité avant lui.

C'est cette maniere de faire le sucre & de le raffiner que les Anciens n'ont pas connuë; ou du moins qu'il ne nous ont pas fait connoître. Elle est néanmoins ancienne & beaucoup anterieure à la découverte de l'Amerique. La connoissance en est venuë en Europe du temps des Guerres des Croisades, par les voyages que les Chrétiens firent alors vers l'Orient, ainsi qu'il paroît par les témoignages des Auteurs de ces temps-là, Albert ou Alberic Chanoine d'Aix la Chapelle, Guillaume Archevêque de Tyr, Jacques de Vitre Evêque & Cardinal, Sanutus, &c.

Albertus A-
guensis. Lib.
5. cap. 37.
Hist. Hiero.

* Albert rapporte que l'Armée des Croisés réduite à une extrême disette de vivres, fut fort sou-

* *Albertus Aquensis Hist. Hieros. Lib. 5. Cap. 37.* Calamellos ibidem mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant *Zucra*, sicut populus, illorum salubri succo latatus; &

vix ad fatietatem præ dulcedine expleri hoc gustato valebant. Hoc enim genus herbæ summo labore agriculturalum per singulos excolitur annos deinde tempore messis maturum mortariolis indi-

Tagée aux sieges d'Albarie, de Marra, d'Archas, & aux environs de Tripoli, par les cannes de sucre qu'on trouvoit dans la campagne, & dont la douceur faisoit tant de plaisir aux soldats qu'ils ne pouvoient s'en rassasier. « On cul- « tive dans ces pais là, dit-il, cette Plante qu'on « seme toutes les années, & qui donne beaucoup « de peine aux païsans. Au temps de la moisson, « & lorsqu'elle est bien meure, les naturels du « pais brisent les cannes dans des piles, & après « en avoir exprimé le suc, & l'avoir bien purifié « ils le versent dans des vases, où il se fige & blan- « chit comme la neige, ou le sel le plus blanc. Ils « le rapent, & le mêlent avec leur pain; où ils le « font dissoudre dans l'eau, & en assaisonnent leurs « ragouts. Ceux qui en usent le trouvent plus « agreable & plus sain que le rayon de Miel. « C'est de cette espece de Miel, dit-on, ajoute-t-il « ensuite, que gouta Jonathas fils de Saül, lorsqu'il « que transgressant les ordres de son pere, il pensa « luy en couter la vie pour cette desobéissance. »

* Marin Sanut, dit Torxel, voulant exciter les

Martin. Sa-
nutus. Lib. 1.
part. 1. cap.
2. secret fidel.
crucis.

genæ contundunt, succum colatum in vasis suis reponentes, quousque coagulatus indurescat sub specie nivis, vel salis albi. Quem rasum cum pane miscerent, aut cum aquâ terentes, propulmento sumunt, & supra favum mellis gustantibus dulce ac salubre videtur. Aiunt quidam genus mellis esse quod reperiens

Jonathan filius Saül Regis super faciem terræ, inobediens gustare præsumpsit. His ergo calamellis melliti saporis populus in obsidione Albariæ, Marra, & Archas multum horrendâ fame vexatus, est refocillatus.

* Sanutus Torfellus secretor. Fidel. crucis. Lib. 1. part. 1. Cap. 2. Et cum in terris soldano subjectis

Princes Chrétiens à se liguier contre les Turcs, ou les Sarazins maîtres de la Terre Sainte, commence son Ouvrage par mettre au jour les grands avantages que le Souldan, ou Sultan, retiroit du commerce des Indes, & en particulier des épiceries qu'il avoit seul de la premiere main, ce qui faisoit sa grande puissance & sa grande richesse. Il vient ensuite aux moyens de l'affoiblir, en empêchant ce commerce dont les Chrétiens pouvoient profiter. Après un long détail, il dit: " Que la foye & le sucre viennent dans les terres du Souldan, & que ce Prince & les Sarazins en retiennent de grands droits; Que si les Chrétiens vouloient se liguier pour le voiage d'Oultremer, le commerce de ces ennemis de la foy recevrait un grand échec; puisque dans la seule Isle de Chypre, le sucre naît en si grande quantité, que toute la Chrétienté pourroit s'en fournir; que les cannes venoient aussi fort bien dans l'Isle de Rhodes, dans la Morée, dans l'Isle de Malte, & qu'elles croîtroient de la même maniere dans la Sicile, & dans les autres terres des Princes Chrétiens, s'ils sçavoient connoître leurs intérêts, & s'armer contre l'ennemi commun.

bombix & Zucharum crescunt in non modica quantitate, de quibus Soldanus & saraceni percipiunt magna pedagia & tributa, si Christiani astricti fuerint, soldano & saracenis damnum non modicum eveniet, cum in Cypro

tanta quantitas Zuchari nascatur, quod Christiani poterunt competenter furniri. Sed de Zucharo, nascitur in Rhodo, Amorea, Marta: & in Sicilia, & in aliis locis Christianorum Zucharum nasceretur, si hoc procuraretur.

Il paroît que les Princes Chrétiens profiterent de ces avis : qu'on transporta les cannes de sucre dans la Sicile, qu'on les y cultiva, & quelles y firent fort bien. * Falcandus dit, au sujet des cannes de sucre, qu'on cultivoit auprès de Palerme. « Vous verrez des campagnes remplies d'une moisson de Roseaux dignes de l'admiration ; les habitans les nomment *Cannes de Miel*, à cause de la douceur du suc dont elles sont remplies. Ce suc, si l'on lui donne certains degrez d'une cuisson modérée devient un syrop, une espece de Miel ; si on le fait cuire encore davantage, il se condense, & se convertit en sucre. »

Il y avoit dès ces temps-là pour briser les cannes des Moulins qu'on nommoit *Masara* dans la langue des Sarazins, ce qu'on voit par le * Diplome, ou l'Acte de donation faite par Guillaume second Roy de Sicile, à un Monastere de Religieux de l'Ordre de S. Benoist, situé dans l'Archevêché de Montreal. Nous lui accordons, dit ce Prince, dans le territoire de Palerme & dans sa Banlieüe, de nôtre propre mouvement & en

Falcandus in præfat. ad Hist. de Calamit. Sicil.

Diplém. Guglielmi. 2. Regis Siciliae apud Rocchum Pirrhum notit. 3. Eccles. Monteregalensis.

* Falcandus in Præfat. ad Hist. de Calamit. Sicil. Occurēt tibi mirandarum seges arundinum (in agro Panormitano) quæ cannæ mellis ab incolis nuncupantur, nomen hoc ab interiori succi dulcedine sortientes. Harum succus moderate & diligenter decoctus, in speciem mellis traducitur ; si vero perfectius excoctus fuerit, in sacchari substantiam condensatur.

* Ex Diplomate Guglielmi 2. Regis Sicilia apud Rocchum Pirrhum notitia 3. Ecclesia. Monteregalensis. In Panormo etiam & pertinentiis ejus. . . . Concedimus ei. (Monasterio supradicto.) Liberè & absque datione aliqua, molendinum unum ad molendas cannas mellis, quod saracenicè dicitur *Masara*, cum omnibus justitiis & pertinentiis suis, &c.

MOEURS DES SAUVAGES

pur don, « un Moulin pour moudre les cannes de sucre, qu'en langue Sarazine on appelle *Ma-sara*, avec ses droits de justice & toutes ses autres dependances. » Je ne crois pas qu'on ait continué à cultiver les cannes de sucre en Europe, apparemment qu'elles ne continuerent pas aussi à bien faire, ou bien que le commerce étant plus facile dans le Levant, on trouva plus de profit d'en acheter des commerçans, que de faire les frais d'une culture ingrate & sujette à trop de dépense.

Labat, Nouveaux voïages aux Isles de l'Amérique. tom. 3. ch. 5.

Les cannes de sucre viennent naturellement en Amérique, & sont une richesse qu'elle ne doit qu'aux faveurs du Ciel, & à la bonté de son terroir, ainsi que le Pere Labat l'a fort bien prouvé contre les pretentions de quelques Auteurs, qui ont écrit, que les Espagnols les avoient portées des Indes Orientales dans les Isles Canaries, ou Fortunées, & de là en Amérique. Elles ne viennent pourtant bien que dans l'Amérique Meridionale, dans les Isles du Golphe du Mexique, & peut-être aux extremités de la Septentrionale qui tirent vers le Sud. Les Americains ne prenoient pas même la peine de les cultiver, & n'en tiroient pas un grand avantage. Les Espagnols furent aussi assés long-temps sans s'en aviser, & ceux d'entre eux qui furent les premiers à en prendre soin, n'eurent point d'abord la pensée d'en faire du sucre, ou ne l'executerent point. Ce fut, selon Gonzales Oviedo, le Bachelier Gonzales de Velosa, qui fit des depenses extraordinaires pour faire une

Gonzales d'Oviedo. Hist. de las Indias. Lib. 4. cap. 8.

sucrierie dans l'Isle Espagnole, ou il fit venir des Canaries des Maîtres entendus pour faire le sucre, & pour le raffiner; quelques-uns prétendent néanmoins, que ce fut le Castellan de la Vega Michel Valestrier de Catalogne. L'exemple de l'un & de l'autre aiant bien réussi, fut suivi de plusieurs personnes, qui en aiant établi en plusieurs endroits de ce Nouveau Monde, y firent fleurir le commerce d'une marchandise, qui vaut en quelque sorte les richesses du Perou.

Vossius croit que l'étimologie de *Saccharum* vient du mot Arabe סכר Sacar, ou de l'Hébreu שכר Schakar, qui veut dire s'enyvrer, à cause qu'on tiroit des Roseaux, qui font le sucre, des boissons enyvrantes: ce que Strabon semble favoriser au Livre 15. Car il nous assure, sur le témoignage de Nearque, « que dans l'Inde les Roseaux produisent du Miel sans le secours des Abeilles, & quoique ce ne soit point, dit-il, un arbre ou une plante qui porte du fruit, celle-ci néanmoins en porte un, lequel a la propriété d'enyvrer. »

Cette fin du passage de Strabon est assés obscure, & semble même renfermer une contradiction. Car quel est ce fruit d'un arbre, ou plutôt d'une plante, qui ne porte point de fruit? Cela peut s'expliquer néanmoins parce que je vas dire. Entre les especes de Cannes & de Roseaux il n'y en a point qui porte proprement du fruit; mais le Mais, le Gom qui est aussi un espece de Mais

Vossius de
Phyfol. chr.
& Theol.
Gentil. Lib.
5. cap. 14.

Strabo. Lib.
15. p. 472.

d'un grain plus petit, & quelques autres Plantes miliacées étant aussi en même-temps arundinacées, (quoiqu'on ne leur donne pas communément le nom de Roseaux,) ce que dit Strabon peut fort bien leur convenir; & c'est ainsi qu'on doit expliquer ces Auteurs; car dans celles-là on peut trouver trois choses. La première c'est le grain dont les Sauvages font leur nourriture commune, & dont ils tirent des farines; en second lieu, les boissons propres à enyvrer; car soit du grain, soit de la tige, on tire de l'eau de vie un vin assez agreable, & de fort bon vinaigre; en troisième lieu, de la canne du Maïs, lorsqu'elle est dans sa sève, on exprime un sucre très-fin & très-delicat, ainsi qu'il est marqué dans le Dictionnaire Universel imprimé à Trevoux. Je n'en ai point vû de cette espece, & nos Sauvages ne le travaillent point; je n'ai cependant point de peine à le croire; car la tige du Maïs lorsqu'elle est pleine de son suc, est remplie d'une eau miellée, laquelle est très-saine & très-rafraichissante. Les Iroquois nomment ces tiges *Chere*, & les François les appellent *Sucets*. On arrache pour l'ordinaire dans les Champs de bled d'Inde les tiges qui ont manqué, & qui n'ont point d'épy; & après les avoir dépouillées de leurs feuilles, & de leur écorce, laquelle est fort mince, on en suce la moëlle, qui est fort charnuë, & qui a un goût aussi agreable que l'hydromel. Les autres Canes de sucre ne portent point d'autre fruit que le

le sucre même. On fait aussi de celles-là de l'eau de vie, un vin très-délicat & très-gracieux, & de fort bon vinaigre. Ainsi de quelque manière qu'on explique le passage de Strabon, il est toujours vrai de dire, que les Roseaux produisent un Miel, qui n'est pas l'ouvrage des Abeilles, & que de leur fruit, ou de leur suc, il se fait des liqueurs capables d'enyvrer.

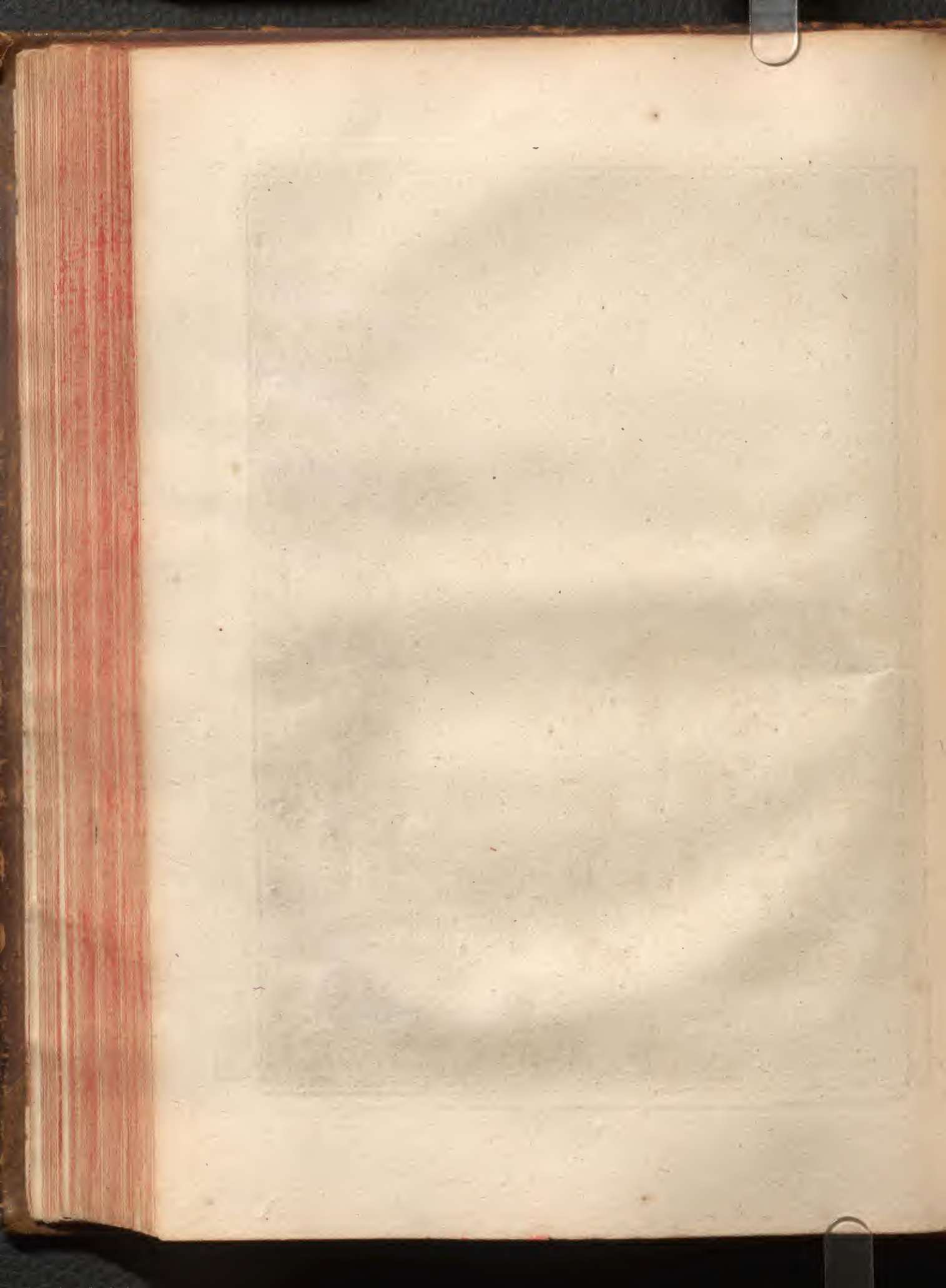
Le même Strabon nous apprend, que les vastes régions de la Scythie produisoient aussi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit différent de celui des Indes, & de l'Arabie heureuse, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roseaux. Au lieu qu'il dit simplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres pays voisins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feuilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la manière dont se faisoit le sucre, de sorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux, qui croyoient que le sucre fut une gomme, une liqueur, ou un sel, qui transpiroit par les pores des feuilles; ou bien une rosée céleste laquelle se cristallisoit, & se condensoit, comme la Manne. Il est cependant naturel de penser, que Strabon ne fait que nous indiquer icy la manière dont nos Sauvages font le sucre, qu'elles expriment du suc des arbres, & en particulier des Erables: ce que je

vas maintenant expliquer.

Au mois de Mars, lorsque le Soleil a pris un peu de force, & que les Arbres commencent à entrer en sève, elles font des incisions transversales avec la hache sur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau, qu'elles reçoivent dans de grands vaisseaux d'écorce; elles font ensuite bouillir cette eau sur le feu, qui en consume tout le phlegme, & qui épaisit le reste en consistance de syrop, ou même de pain de sucre, selon le degré & la quantité de chaleur qu'ils veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre mystère. Ce sucre est très-pectoral, admirable pour les médicamens; mais quoiqu'il soit plus sain que celui des Canes, il n'en a point l'agrément, ni la délicatesse, & a presque toujours un petit goût de brûlé. Les François le travaillent mieux que les Sauvages de qui ils ont appris à le faire; mais ils n'ont pu encore venir à bout de le blanchir, & de le raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur; qu'il gèle bien pendant la nuit, & que le jour soit pur, serain, sans vent & sans nuages; car le Soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire resserre, de sorte qu'il les empêche de couler. Les Arbres cessent de donner, lorsque la sève commence à prendre plus de consistance, & à s'épaissir. On





s'en apperçoit bien-tôt ; car, outre que les Arbres donnent moins, l'eau qui en sort, est plus glaireuse ; & quoiqu'elle ait plus de corps que la premiere, elle ne peut plus se christallifer, ni être mise en pain de sucre, & ne fait plus qu'un syrop gluant & imparfait.

Les Poëtes, dans les descriptions qu'ils font de l'Age d'or, ou des Siecles qui peuvent lui être comparés, nous disent entr'autres merveilles, que les chênes les plus durs distilloient du miel, ou qu'ils en distilleront. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyberboles, ou d'autres Phénomènes purement symboliques & métaphoriques, comme quand ils disent que le miel coulera des rochers ; que les buissons produiront des grappes de raisin ; qu'on verra sortir des fontaines de lait & de vin ; nos Sauvages font voir qu'ils en sçavent plus qu'eux, ayant sçû tirer des érables, qui sont une espece de chêne très-dur, un suc naturel, lequel a autant, ou plus d'agrément, que le miel que font les Abeilles.

Il se trouve beaucoup d'arbres & de plantes, dont on peut faire du sucre & diverses liqueurs, sans parler des especes de palmiste. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le sucre en est fort bon. Celui d'eau de frêne est très-délicat ; mais il faut une quantité considerable de cette eau, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un sucre encore plus fin des fleurs du cotonnier,

Apollon. Alexand. Hist. Comment. cap. 38.

Hist. de Virginie, Liv. 2. chap. 4. A. 6.

Strabo, Lib. 15. p. 477.

Strabo, Lib. 12. p. 378.

connu des Botanistes sous le nom d'*Apocynum Canadense*; mais je ne sçache pas que les Sauvages tirent aucun sucre, ou aucun miel du suc des fleurs, comme faisoient autrefois les Ziganes, Peuple d'Afrique; lesquels égaloient en ce point le travail des Abeilles.

L'Auteur de la nouvelle Histoire de la Virginie, parle d'un arbre qui y porte le miel, « lequel est contenu dans une gouffe épaisse, & enflée, qui paroît de loin comme la cosse des pois ou des fèves. » Strabon dit que dans les Indes, il se trouve un arbre d'une médiocre grandeur, qui porte des écoses de la longueur de dix doigts, pareilles à celles des fèves, & qui sont pleines de miel; mais d'un miel si dangereux, que ceux qui en goûtent, ont bien de la peine à en réchapper. Le même Auteur fait mention de certains arbres, qui portoient une espece de miel aux extrémités de leurs branches, ou dans les boutons de leurs feuilles; ce miel rendoit fols ceux qui en prenoient; & il raconte que les Mofynœciens, dans le país desquels ces arbres se trouvent, se servirent avec adresse de la douceur de ce miel, pour faire une trahison aux Troupes du grand Pompée. Ils vinrent au-devant d'elles sous le semblant d'une feinte amitié, ils les régalerent leur firent boire de cette liqueur en quantité, & taillerent en pieces trois Cohortes entieres lorsque cette boisson les eut mis hors de sens & hors d'état de se défendre. Il y a apparence que les

Mosynœciens faisoient de ce miel des liqueurs agreables ; mais qui enyvroient comme le vin , ceux qui en buvoient avec excès , & que les Troupes Romaines , qui n'y étoient pas accoutumées , furent plutôt yvres que ceux qui les invitoient , & leur tenoient compagnie à en boire. Il est aussi très-probable qu'Herodote parle d'une boisson enyvrante , sous le nom de miel , lorsqu'il dit des Ouvriers de Callatebe en Lydie , qu'ils faisoient un miel artificiel avec du froment & des bruyeres.

Herodot. lib.
7. n. 31.

L'eau d'Erable est très-gratieuse à boire sans être cuite. Elle aigrit d'elle-même , & fait un vinaigre passable , si on la conserve quelque tems. On en peut faire un très-bon hydromel avec son syrop ; mais on ne pourroit pas en tirer de l'eau de vie , comme on le fait des cannes de sucre.

Les Auteurs modernes croyent que les Anciens ne se servoient du sucre que dans la Médecine. Pline le dit & les autorise , ainsi que je l'ai déjà remarqué , & cela peut être. Mais le sucre ayant le même nom que le miel , & ayant dans son usage quelque chose encore de plus agréable , qui les empêchoit de s'en servir au lieu de miel , qu'ils mettoient à toutes sauces , jusques dans leur pain & dans leur vin ?

Les Sauvageffes font cuire leur bled d'Inde en guise de Pralines dans leur syrop d'Erable , & elles mêlent leur sucre broyé avec les farines groulées , dont elles font les provisions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conserve mieux , &

Arbres portant la cire.

J'ajouterais ici par occasion, que comme il y a des arbres, & des plantes, qui produisent un miel, lequel n'est point l'ouvrage des Abeilles, il y a aussi des plantes, qui produisent de la cire où les Abeilles n'ont point de part. C'est un petit arbruste, qui vient sur le bord des lacs, des rivières, & des marécages. Il a assez l'air d'un Myrte, sa feuille ne diffère presque point de l'Apalachine, qu'on a découverte à la Louïsiane. Il porte des bayes de la grosseur d'un grain de poivre. On fait bouillir ces bayes dans l'eau, sur la surface de laquelle il s'éleve une graisse ou une matière onctueuse, qu'on recueille, & qui est la substance de ces bayes mêmes, laquelle en bouillant se détache de son noyau. On fond ensuite toute cette matière ensemble, laquelle en se refroidissant se met en consistance d'une cire verte, transparente, dure, & d'une odeur très-agréable. J'en ai vu des bougies, qui ne couloient point en brûlant, & qui répandoient une odeur aussi balsamique que celle des plus doux parfums, sans porter à la tête & faire mal au cœur, comme la plupart des cassolettes.

Ce n'est point aux Sauvages qu'on en doit l'invention. Ils ne se servent encore que des chandelles de Cérés; c'est-à-dire, de torches d'un bois fort combustible, ou d'écorce roulée de Bouleau, ou de quelque autre arbre gommeux. Ce

fut, dit-on, un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui s'avisa le premier de fondre ces bayes, & qui de cette même cire, dont on a fait ensuite des bougies, fit encore plusieurs belles opérations dans la Chirurgie, en la faisant entrer dans ses Médicamens.

Les Sauvageſſes ne ſement point dans leurs champs le chanvre, ni le lin. L'une & l'autre Amerique produiſent d'elles-mêmes pluſieurs plantes filacées, dont elles ſçavent faire uſage, & qu'elles mettent en œuvre ſans beaucoup de peine, & ſans ſe ſervir de fuſeau & de quenouille. Telles ſont une ſorte de chanvre ſauvage, diverſes eſpeces de Pites dont on tire un fil très-délié: deux ou trois ſortes de Cottonniers, dont les femmes des Caraïbes font les beaux lits de coton, qu'on nomme Hamacs, & dont nous avons déjà ſouvent parlé. Tels ſont encore le Mahot, le Bouleau, &c.

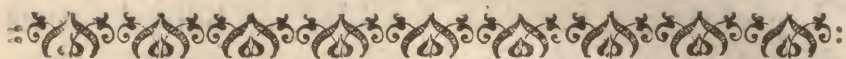
Des Plan-
tes dont on
tire le fil.

Les Iroquoiſes & les Sauvageſſes de la Nouvelle France, font une ſorte de fil de l'écorce du bois blanc, dont elles font les ſacs à mettre les proviſions de leurs maris, quand ils vont en voyage; les colliers ou les longes dont elles ſe ſervent pour transporter les fardeaux, & divers autres petits ouvrages ſelon leurs petits beſoins. Elles enlèvent de cette écorce celle qui eſt la plus délicate & la plus voiſine du corps ligneux; elles la coupent avec l'ongle en rubans, qu'elles

font roüir & macerer dans l'eau, comme on en use pour le chanvre, & pour le lin; & après quelques préparations, que je n'ai pas assez suivies, elles la réduisent en de si petits filamens, qu'elles peuvent aisément la tordre sur leurs genoux & la mettre en peloton.

Dans les petits ouvrages qu'elles font avec ces différentes sortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'Elan, de Bœuf sauvage, & de Porc-épy, teints en diverses couleurs. Pour faire ces diverses teintures elles se servent de différens sucS qu'elles expriment de certaines plantes, ou bien elles les font bouïllir avec des racines & des herbes, qui leurs sont connües, avec des écorces & des copeaux de quelques arbres, dont le suc s'imbibe facilement dans les choses qu'elles veulent teindre, après quelques bouïllons & sans autre préparation.

Elles suppléent aussi au défaut du fil en différentes manieres. Pour coudre les robes de fourrures, elles employent les boyaux des animaux dessechés; ou des filamens tirés de leurs nerfs, ou bien des longes faites de peaux passées & coupées bien-menu. Pour coudre les canots, on se sert d'écorces ou de racines. Les petites racines qu'on met en œuvre pour les canots d'écorce de Bouleau, sont d'un fort bon usage & d'une grande propreté.



DE LA GUERRE.

Les Hommes, qui sont si desœuvrés dans leurs Villages, ne se font une gloire de leur indolence que pour donner à entendre qu'ils ne sont proprement nez que pour les grandes choses, & sur-tout pour la Guerre, laquelle exposant leur courage aux plus rudes épreuves, leur fournit de fréquentes occasions de mettre dans son plus beau jour toute la noblesse de leurs sentimens, & l'inébranlable fermeté d'une grandeur d'ame véritablement heroïque. La chasse & la pêche, qui après la guerre emportent toute leur attention, ne leur sont agreables, que parce qu'elles en font l'image, & peut-être en laisseroient-ils le soin aux femmes, ainsi que de la nourriture & de tout le reste, si elles n'étoient en même-temps un exercice qui les forme à se rendre terribles à des ennemis encore plus redoutables, que ne le sont les bêtes feroces.

Il falloit que les Peuples de Thrace fussent bien belliqueux, puisque pour donner l'idée de leur valeur, toute la Fable a concerté de faire naître chez eux le Dieu Mars, & que les Grecs jaloux de toutes les Nations, & qui ont pris des Barbares tout ce qu'ils ont pû, n'ont pourtant pas osé leur ravir sa naissance pour s'en faire honneur. Si mes conjectures, sur l'origine des

Ameriquains, sont bien fondées, on peut dire que leur bravoure ne sert qu'à fortifier celle-ci davantage. Ils ont tous le cœur haut, l'air fier & noble; ils font tous consister leur gloire dans leur courage, & leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une intrépide fermeté.

Mais si l'Areskouï des Hurons & des Iroquois est l'Arés des Grecs, ou le vrai Mars de la Thrace, il faut avoïer aussi que les Iroquois & les Hurons sont encore plus dignes d'appartenir de plus près au Dieu de la Guerre; que les autres Nations Barbares de l'Amerique, par la superiorité qu'ils ont sur elles du côté de la valeur. Ils peuvent céder à quelques-unes quelques avantages de l'esprit & du corps: la vivacité dans la conversation, la douceur dans la physionomie, l'adresse en differens exercices; la legereté à la course, ainsi du reste; mais ils ne cèdent à qui que ce soit pour la bravoure, ils passent incontestablement pour être les meilleurs soldats, & on ne peut au moins leur disputer la qualité de braves.

La Guerre est pour les Iroquois & pour les Hurons un exercice nécessaire, & peut-être est-ce la même chose pour tous les autres Sauvages de l'Amerique. Car outre les motifs ordinaires qu'on a de la déclarer à des voisins incommodes, qui leur donnent ombrage, ou qui leur en fournissent des causes légitimes, en leur donnant de justes sujets de plainte, elle leur est encore comme in-

dispensable par une de leurs loix fondamentales, Les familles, ainsi que je l'ai déjà observé, ne se soutiennent que par le nombre de ceux qui les composent, soit hommes, soit femmes; c'est dans ce nombre que consistent leurs forces & leurs principales richesses. La perte d'une seule personne est une grande perte, mais une perte qu'il faut nécessairement réparer, en remplaçant cette personne qui manque, par une ou par plusieurs autres, selon que la personne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins considérable.

Ce n'est point à ceux de la Cabane à réparer cette perte, mais à tous ceux qui y ont des alliances, ou leur *Athonni*, comme ils parlent; & voilà en quoi consiste l'avantage d'une Cabane d'avoir plusieurs hommes, qui y ayent pris naissance. Car ces hommes quoique isolés chez eux & bornés à eux-mêmes, se mariant dans des Cabanes différentes, les enfans qui naissent de ces divers Mariages, deviennent redevables à la Cabane de leurs Peres, à laquelle ils sont étrangers, & contractent l'obligation de les remplacer; de sorte que la Matrone qui a la principale autorité dans cette Cabane, peut obliger ces enfans d'aller en guerre comme bon luy semble, ou les retenir s'ils vouloient entreprendre une guerre, qui ne luy plut pas.

Quand donc cette Matrone juge qu'il est temps de relever l'arbre, ou de remettre sur la natte, quelqu'un de ceux de sa famille que la mort lui

a enlevé, elle s'adresse à l'un de ceux, qui ont leur *Aihonni* chez elle, & qu'elle croit le plus capable d'exécuter sa commission. Elle luy parle par un collier de porcelaine, & luy explique ses intentions pour l'engager à former un parti; ce qui est bien-tôt fait.

Il faut qu'il y ait quelque chose de semblable établi parmy les autres Nations: mais qui peut varier néanmoins selon les regles dont la Ginécocratie est établie parmi elles. En certain temps les femmes de la Floride viennent toutes ensemble devant le Chef, & se mettant en sa presence en posture de suppliantes, elles pleurent les morts de leur Nation, chacune luy représentant les pertes qu'elle a souffert dans sa famille, & elles lui demandent toutes de donner quelques soulagemens à leur douleur, en tirant vengeance des ennemis qui l'ont causée. Parmy les Caraïbes & les Brésiliens, ce sont aussi les femmes, qui sont chargées du soin de solliciter les guerriers de vanger les injures faites à leur Nation par leurs ennemis communs. C'est pendant leurs festins que les femmes pleurent parmi eux, exagérant ce qu'elles ont souffert, s'efforçant par leurs plaintes & par leurs paroles d'échauffer le courage de leur jeunesse, afin de l'animer à marcher hardiment au combat, & à y donner des preuves de leur valeur & de leur amour pour ceux de leur Nation dont ils vangent la mort.

Il faut outre cela qu'il y ait quelque obligation

particuliere dans les familles, de prendre en main la querelle les unes des autres, avec des Loix neanmoins un peu differentes de celles des Iroquois. C'est ce que j'inferé de ce qu'en a dit Thevet dont je rapporteray ici les propres paroles. « Quant aux dites femmes veuves, elles ne se remarient point, si ce n'est aux freres & plus proches parens de leur défunt mary, lesquels auparavant faut qu'ils vangent la mort dudit défunt, s'il a été pris & mangé de l'ennemi. S'il est mort de vieillesse ou maladie, il faut que celui qui doit prendre la veuve pour femme, amene un prisonnier qui nétoie sur la fosse du trépassé, soit qu'on ait changé de Village ou autrement : aussi que toutes les pennasseries, colliers, arcs & flèches d'iceluy soient lavées par ledit prisonnier, même son grand liçt où il couchoit de son vivant. Encore ne se remarient jamais lesdites veuves, à un moins fort & vaillant qu'étoit leur mary; car autrement on les déposerait, & leurs enfans & alliez mêmes en seroient fâchez & mal contens, de façon que s'il n'y a rencontre pareille, elles aiment mieux demeurer ainsi veuves tout le reste de leur vie, & finir leurs jours avec leurs enfans : & encore qu'elles se remarient, si est-ce toujours plus d'un an après le trépas de leur mary, & autres choses cy-dessus accomplies. A ce propos je vous raconteray ici d'une femme, laquelle après la mort de son mary, qui avoit été pris & mangé de ses ennemis, ne se voulant jamais

Thevet Cos-
mog. univ.
liv. 21. ch. 3.
p. 927.

» remarier , parce que nul des parens dudit défunt
» ne s'étoit efforcé de vanger sa mort , & pour cet-
» te cause prenant l'arc & flèches s'en alla elle-
» même en la guerre avec les hommes , & fit tant
» qu'elle amena des prisonniers , qu'elle bailla à
» tuer à ses enfans , leur disant : tués , mes chers
» enfans , vangez la mort de votre pere défunt ,
» puisque nul de ses parens n'en fait autre ven-
» geance: c'est possible, parce que je ne suis pas af-
» sez jeune & assez belle , mais une chose est en
» moi , c'est que je suis forte & vaillante , pour
» vanger la mort de votredit pere mon mary ; &
» de fait cette femme fit tant , qu'elle print plu-
» sieurs de ses ennemis prisonniers , qu'elle faisoit
» tuer , mêmes aux jeunes freres & neveux dudit
» défunt : de sorte que remettant tous actes femi-
» nins & prenant les masculins & virils , ne por-
» toit plus les cheveux longs comme les autres
» femmes ou comme elle avoit accoutumé , ains
» s'accoustroit avec des pennasseries & autres
» choses convenantes aux hommes. Revenons
» à notre propos : après avoir donc bien banqueté ,
» faisant des flutes des os de bras & jambes de
» leurs ennemis , & autres instrumens , comme ta-
» bourins faits à leur mode , & s'en vont sautans ,
» & dansans joyeusement tout au tour de leurs
» loges là où cependant les plus anciens ne cessent
» tout le long du jour de boire sans manger , se-
» lon la coutume , & sont servis par les veuves du
» défunt & parentes d'iceluy , & m'étant informé

d'eux de ces façons de faire, me répondirent, « que c'étoit pour hauffer le cœur à la jeunesse, & « afin de l'animer à marcher hardiment en guerre « contre leurs ennemis, avec l'espoir d'un tel hon- « neur, après qu'ils seront decedez. »

Les guerriers n'attendent pas toujours qu'on les sollicite, leur devoir les avertit suffisamment, & le desir d'acquérir de la gloire, les presse encore plus vivement que le devoir & l'usage. Celui qui a envie de lever un parti, ou qui est ainsi engagé à le faire, fournit un collier, ou bien s'il la reçû, il le montre à ceux qu'il veut enrôler dans son expedition, comme le signal de son engagement, & du leur; sans leur dire neanmoins ni qui l'a sollicité d'aller en guerre, ni qui est la personne qu'il veut remplacer; que s'il fait tant que de s'en expliquer à eux, c'est un secret entre les quartiers dont le Village n'a point de connoissance.

La guerre peut-être regardée ou comme particuliere quand elle se fait par de petits partis, dont il y en a presque toujours quelqu'un en campagne: ou comme générale quand ils marchent en Corps d'armée, & qu'elle se fait au nom de la Nation.

Les Anciens ne sont pas toujours consultés par les Chefs de ces petits partis; mais ils ne s'y opposent pas, quand l'interêt de la Nation n'y est pas lui-même opposé. Ils sont au contraire bien aises de voir que leur jeunesse s'exerce, & s'entretienne dans cet esprit guerrier, qui fait leur sûreté en

les rendant formidables. Mais s'ils craignoient que le nombre de ces partis n'affoiblit trop leur village ; qu'ils allassent insulter quelque nation qu'ils veulent encore ménager ; ou bien qu'ils eussent besoin de leurs Guerriers pour quelque dessein secret , alors ils font agir sous main pour arrêter les Chefs. Si leurs négociations ne sont pas assés heureuses , ou qu'ils voyent quelque difficulté à y réüssir , ils les laissent partir & les font revenir par de faux avis qu'ils leur font donner adroitement en chemin ; mais le plus sûr moyen qu'ils ayent en main pour rompre leurs entreprises , c'est de gagner les Matrones des Cabanes , où ceux qui se sont engagés avec le Chef ont leur *Athanni* ; car celles-ci n'ont qu'à interposer leur autorité pour faire avorter tous les projets les mieux concertés ; ce qui montre qu'elles ont un crédit en quelque sorte plus réel que le conseil même des anciens. Mais on employe rarement ce moyen , parce que les Sauvages se ménagent extrêmement les uns les autres , & ne veulent que difficilement mettre en œuvre ces voyes de crédit & d'autorité , qui peuvent faire violence à l'inclination.

Ces petits partis ne sont composés d'ordinaire que de sept ou huit personnes d'un Village ; mais ce nombre grossit assez souvent par ceux des autres Villages , ou des nations alliées qui s'y joignent ; & ils peuvent être comparés aux Argonautes , qui pour leur célèbre entreprise, composoient

une

† Vid. Apoll.
Rhod. lib. 1,
Argonaut.

une armée, laquelle n'étoit pas plus nombreuse que la moindre Compagnie d'Infanterie.

Les partis détachés, qui se forment ainsi en pleine paix, pour ne pas interesser la Nation par des hostilités, lesquelles pourroient avoir des suites facheuses, vont porter la Guerre chez les peuples les plus reculés. Ils feront deux ou trois ans en chemin, & feront deux ou trois mille lieües, à aller & venir pour casser une tête, & enlever une chevelure. Cette petite Guerre est un véritable assassinat, & un brigandage, qui n'a nulle apparence de justice, ni dans le motif qui l'a fait entreprendre, ni par rapport aux peuples à qui elle est faite: ils ne sont seulement pas connus de ces Nations éloignées, ou ne le sont que par les dommages qu'ils leur causent, lorsqu'ils vont les assommer, ou les faire esclaves presque jusques aux portes de leurs Palissades. Les Sauvages regardent cela néanmoins comme une belle action.

La Guerre, qu'ils se font entre voisins, est ordinairement plus motivée. La jalousie, qui regne entre tous ces peuples, fait que se procurant mutuellement divers dégoûts, ils ne tardent pas long-temps à avoir des causes legitimes d'une rupture. Pour peu qu'ils soient aigris, ou qu'ils croient avoir raison d'être mécontents les uns des autres, ils ne laissent point passer les occasions qui se presentent de prendre à leur avantage, ceux dont ils peuvent aisément se défaire,

lorsqu'ils les rencontrent dans leurs Païs de chasse, ou qu'ils passent à l'écart sur leurs Terres, en revenant de faire la Guerre dans les Païs éloignés. L'esperance de l'impunité, & de pouvoir dérober à la connoissance des interessés ces sortes d'assassinats, enhardit beaucoup à les commettre ; mais ils ne peuvent être si secrets que le mystere ne s'en découvre tôt ou tard, par l'imprudence des coupables, ou qu'ils ne laissent de violents soupçons, qui font des playes aussi profondes que les preuves les plus complectes, & les mieux developpées. La Nation, qui est en faute, tâche alors de se justifier le mieux qu'elle peut. Elle fait précéder les excuses les mieux colorées, elle va ensuite couvrir les morts, & faire des présens pour resserrer les nœuds d'une intelligence prête à se rompre ; mais bien que ces présens soient acceptés, si la conjoncture des temps n'est pas propre au dessein qu'on auroit d'en prendre une vengeance entiere, on ne doit pas se flater que l'injure soit entierement oubliée. L'appareil qu'on a mis sur cette playe ne fait que la couvrir sans la fermer, elle saigne interieurement, tandis que l'ennemy n'en a point reçu tout le châtiment que le ressentiment inspire : le Conseil tient un Registre exact de ceux, qui ont été tués dans ces fortes d'occasions, & on en rafraichît la memoire jusqu'à ce qu'on soit en état d'en prendre la satisfaction la plus éclatante.

Le Conseil ne se détermine point à la Guerre,

fans en avoir couvé long-temps le dessein, & fans avoir pesé toutes les raisons du pour & du contre, avec beaucoup de maturité. Toutes les Assemblées roulent sur cette matiere. On y examine avec soin toutes les suites d'une entreprise de cette consequence: on y met en déliberation les moyens & les mesures qu'on peut prendre, & on ne neglige aucune des moindres précautions. Ils n'obmetent rien en particulier pour s'assurer de leurs alliez, & de leurs voisins; ils envoient chez tous des ambassades secretes, & des colliers sous terre, pour les engager à embrasser la même cause, ou pour les obliger à se tenir neutres, par les motifs de défiance qu'ils ont soin de semer, afin de les tenir en respect les uns par les autres.

La paix dans le Conseil a ses partisans zelez aussi-bien que la Guerre. Ceux qui ne sont animés à la vengeance que par la perte de leurs concitoyens, quoi qu'ils ne voyent pas ces sortes de pertes avec indifférence, les sentent cependant bien moins que ceux, qui pleurent leurs freres, ou leurs proches; ils sont aussi plus en état de juger s'il convient mieux d'éclater ou de dissimuler: mais ils ne sont pas toujours les maîtres de faire goûter la solidité de leurs raisons. Dans les cas de partage, ceux qui sont le plus irrités font quelquefois engager la partie sous-main, & commencer les hostilités par des aventuriers détachés, qui font pancher la balance, & hâtent la conclusion d'une Guerre que les circonstances rendent alors nécessaire.

La paix étant ainsi rompuë, ou toutes les mesures étant bien concertées pour la rompre, on leve publiquement la Hache, on l'envoye porter solennellement selon la coutume, aux Nations alliées, & on chante la Guerre dans tous les villages. La terreur du nom Iroquois est tellement répanduë, que dans ce moment tous leurs voisins tremblent chacun pour soy, & ne sortent d'inquietude que lorsqu'ils ont vû ou le coup doit aller frapper. C'est une politique dans ceux là, lors même qu'ils chantent la Guerre, de ne point se hâter de partir, & de balancer long-temps le coup pour les tenir tous en haleine; de differer souvent d'une année à l'autre, pour endormir & pour engager dans une fausse securité, ceux qu'ils veulent surprendre: mais c'est aussi une politique ordinaire dans les autres de donner cours à tous les bruits de Guerre, quelques faux qu'ils puissent être, de les fomenter, de les reveiller, ou de les répandre eux-mêmes, afin de tenir leur jeunesse sur le qui vive, & de n'être point pris au dépourvû.

La Guerre aiant été établie par la necessité de se mettre à l'abry de l'injustice, de repousser la force par la force, & de se faire raison des injures que les Peuples pouvoient recevoir les uns des autres, fut aussi sanctifiée par la Religion, ainsi que je l'ay dit, & avoit ses Loix universellement receües, qu'on observoit scrupuleusement même entre ennemis, afin qu'elle ne sortit pas elle-même hors des bornes de la justice, & qu'elle

le ne violât pas le droit des Gens qu'elle devoit plutôt maintenir. Sur ce principe, nous voyons que dans l'Antiquité, * on ne commençoit point une Guerre sans avoir de justes raisons de la déclarer, & sans l'avoir déclarée dans les formes. Les Romains en particulier avoient cette exactitude. Ils avoient des personnes établies pour juger de la justice de leur cause, & quand ils prétendoient avoir été lezés par les peuples voisins, ils envoioient quatre Herauts demander la satisfaction, qui leur étoit due. Ces Herauts ayant pris des Verveines au Capitole, & d'autres Herbes appellées *Sagmina*, qui étoient la marque de leur Legation, & ayant la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient exposer les prétentions du peuple Romain; & si après un certain temps marqué on ne faisoit pas droit à leur demande, ils retournoient jusques sur les limites des Terres de leurs ennemis; là le Chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Pater Patratus*, qui seul avoit droit de déclarer la Guerre, ayant prononcé en présence de trois témoins, certaine formule de paroles solennelles, usitées en ces occasions, d'une voix claire & distincte, qui fit donner à cette cere-

Vide Alexandrum ab Alexandro Genialium dierum lib. 5. cap. 3. & Servium in lib. 9. Æncid.

* *Alex ab Alexandro Genialium dierum. lib. 5. cap. 3.* Ibat Pater Patratus ad hostium fines & verba solemnia præfatus, bellum à populo Romano contra præscriptos hostes, ob legitimas quas censuerat causas, clara voce indicebat, postquam Clarigationem mos erat,

ut de senatus consilio & populi jussu, fecialis hastam ferratam, aut sanguineam præustam, ad fines illorum jaceret: & non minus tribus puberibus præsentibus bellum indiceret, & ita denunciari & indici justum piumque bellum putavere, &c.

monie le nom de *Clarigation*, jettoit sur la Terre ennemie une lance armée de fer, ou seulement un bois de lance * teint de couleur de sang, & brûlé par le bout ; après quoi il étoit permis de commencer les hostilités.

Il y a encore en quelques endroits de l'Amérique un reste de cet ancien usage. A la Floride la maniere de déclarer la Guerre étoit d'aller planter sur les terres des ennemis, dans les passages les plus exposés, des flèches au sommet desquelles on attachoit un flocon de coton ou de laine. Plusieurs autres Peuples de l'Amérique Septentrionale, au lieu de flèches mettent un cassetête peint de noir & de rouge ; mais cette maniere de déclarer la Guerre dans les formes est rare. Peu scrupuleux sur la justice de leur cause, ils le sont aujourd'hui encore moins à observer les formalités anciennes ; ne pensant qu'à accabler leurs ennemis, ils ne visent aussi qu'à les surprendre, & à tomber sur eux lorsqu'ils y penseront le moins.

L'animosité de deux Nations ennemies n'est pas toujours si vive que l'une & l'autre s'arment pour

* Servius in hæc verba, Lib. 9. *Æneidos. Ex, ait. (Turnus) & jaculum intorquens emittit in auras, principium pugna, sic habet. Hoc de Romanâ solemnitate tractum est. Cum enim volebant bellum indicere, Pater Patratus, hoc est princeps fecialium proficiscebatur ad hostium fines: & præfatus quædam solemnia, clara voce dicebat se bellum indicere propter*

certas causas, aut quia socios læferant, aut quia nec abrepta animalia, nec obnoxios redderent. Et hæc Clarigatio dicebatur à claritate vocis. Post quam Clarigationem hastâ in eorum fines missâ, indicabatur jam pugnae principium. Post tertium autem & tricesimum diem quam res repetissent ab hostibus, feciales hastam mittebant.

s'entre-détruire, & cherchent leur ruine totale. On en a vû de rivales, comme Rome & Carthage, se moderer dans leur victoire; cesser de regarder leurs ennemis comme tels, dès-lors que leur défaite avoit ôté cette égalité qui caufoit l'émulation; les épargner, afin de leur donner le temps de respirer & de se relever, pour disputer de nouveau l'avantage & la primauté. Il s'est trouvé aussi des occasions où la guerre étoit un concert de politique entre les chefs des partis opposé pour tenir leur jeunesse alerte, & qui n'avoit d'autre but que de se harceler pour mettre leur valeur à l'épreuve.

Le Pere Garnier m'a raconté un fait que je rapporte ici volontiers, à cause de sa singularité, & sur-tout à cause d'une expression remarquable qui se trouve dans la sainte Ecriture avec la même signification, & pour une occasion pareille. *Shonnonkeritaoui*, Chef des Tsonnontouans, ou bien *Sagosendagete*, Chef des Onnontagués (je ne me souviens pas assez distinctement lequel des deux) fit solliciter le Chef de la Nation Neutre, de permettre que leurs jeunes gens allassent en guerre les uns contre les autres, & se harcelassent par de petits partis: Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ses voisins, dont le sang fumoit encore, & dont la défaite entière étoit toute récente; lui fit répondre qu'il n'y pouvoit consentir, & qu'il appréhendoit trop les suites funestes, qui pourroient naître de la fa-

cilité qu'il auroit eüe à donner les mains à cette proposition. L'Iroquois, qui ne pouvoit trouver à redire à cette raison, mais qui pourtant vouloit toujourns en venir à son but, lui fit demander avec qui donc il vouloit *que ses enfans jouâssent.*

Reg. lib. 1.
cap. 2. v. 14.

Abner se servit autrefois de la même façon de parler, lorsque son armée, & celle de David se trouvant en presence, il fit proposer à Joab un duel entre des gens choisis de part & d'autre, qui leur en donnassent le divertissement à la tête des deux camps. *Dixitque Abner ad Joab : surgant pueri & ludant coram nobis. Et respondit Joab, surgant.*

Le duel fut accepté? Il sortit alors des deux armées douze braves contre douze, qui s'étant saisis les uns les autres par la tête, se percerent mutuellement, & finirent ce jeu en expirant des coups qu'ils se portèrent; action mémorable, qui consacra le lieu où elle s'étoit passée, par le nom qui lui en resta, de Champ des Forts.

Ibid. v. 16.

Ager Robustorum.

Soit que le Chef de la Nation Neutre se rendit enfin à la proposition qui lui avoit été faite, soit qu'il y fut forcé par quelques escarmouches faites contre ses gens, la petite guerre commença. Mais malheureusement, dès les premières rencontres, le propre neveu du Chef Iroquois fut fait prisonnier, & donné dans une Cabane, où on le condamna au feu. Le malheureux oncle, qui s'étoit persuadé qu'on devoit avoir des égards pour une personne qui lui touchoit de si près, fut

fut extraordinairement irrité contre le Chef ennemi, & disoit souvent dans les accès de sa douleur. « Mon frere, pourquoi n'as-tu pas sauvé ton neveu & le mien ? » Les esprits s'étant ainsi extrêmement aigris, la Guerre s'envenima tout de bon, & ne finit que par la destruction totale de la Nation neutre, dont le Chef sembloit avoir prévu la ruine.

Dans le temps que deux Nations puissantes sont ainsi fortement animées, de maniere qu'il semble que la Guerre ne puisse finir que par la perte de l'une ou de l'autre, le seul éclat de leur rupture est capable de soulever presque tout l'Amérique Septentrionale, & de la mettre en armes d'un bout à l'autre. Que l'Iroquois, par exemple, déclare la Guerre à l'Outaouach, ou à l'Illinois, il n'en faut pas davantage pour causer un embrasement, aussi général que le fut celui que causa la fameuse Guerre de Troye, où la Grèce entiere se trouva armée contre l'Asie. La comparaison est juste. Le Royame de Priam, si vanté par les Poëtes, étoit borné à la Troade, & à la Phrygie, qui étoit un assés petit país de l'Asie Mineure. La Guerre, que les Grecs lui firent, reünit dans un Corps d'armée tous les Peuples differens de la Mer Egée, & du Peloponese, sous divers Capitaines, qu'on honore du nom de Roys, & dont les Etats consistoient dans quelques Villages. Le plaisant Roy, par exemple, que le Roy d'Irhaque, lequel étoit un de ceux qui figuroient davantage

dans cette célèbre Ligue. Priam vit aussi courir à sa défense sous divers Chefs, non seulement tous ces petits Peuples de l'Asie Mineure, qui étoient ses alliez, & ses voisins, tels qu'étoient les Lyciens, &c, mais encore les Nations les plus reculées de la grande Asie. Penthesilée Reine des Amazones y vint des bords du Tanais, Rhesus s'y transporta du fonds de la Thrace, & Memnon qu'on dit être un Général des Egyptiens, des Assyriens, ou des Ethiopiens, y conduisit les troupes de l'Aurøre. Cette quantité de Nations ne faisoit pas de nombreuses Armées. Quel secours de troupes Auxiliaires amena Rhesus, que Diomedé & Ulysse seuls défirent, pendant le sommeil, la premiere nuit de leur arrivée, avant que leurs Chevaux eussent pû boire les eaux du fleuve Xante? Et sans parler de l'exageration des Poëtes, si l'on veut considerer quelle pouvoit être alors, & la structure, & la capacité des Vaisseaux, le nombre de mille, qui composoient la Flotte des Grecs, n'étoit peut-être pas capable de composer une Armée de vingt mille hommes.

La Cabane Iroquoise réunie, n'est pas en état, à ce que je crois, de compter beaucoup au de-là de trois mille combattans. Cependant l'Iroquois seul cause de la jalousie aux Nations les plus reculées, depuis l'embouchure du fleuve S. Laurent & les côtes de la Mer Océane, jusques au bords du Mississipi. Cela ne doit point paroître surprenant à ceux, qui ont quelque connoissance de l'Ameri-

que, & des Barbares qui l'habitent. Quoi qu'il y ait un assés grande multitude de Nations différentes, chacune de ces Nations en particulier est reduite à un petit nombre de Villages, & plusieurs même à un seul; de sorte que quelques-unes ne sçauroient fournir jusques à trente guerriers. En second lieu, elles occupent des pais immenses de sombres forêts, ou de prairies incultes, & elles sont dans un si grand éloignement les unes des autres, qu'il faut quelquefois faire deux & trois cent lieües avant que de rencontrer une ame vivante. Cela fait que le chemin est compté pour rien dans ces vastes solitudes, ou une très-petite troupe peut marcher long-temps sans crainte, & qu'un voyage de sept ou huit cens lieües y est regardé, comme on regarderoit en France une promenade de Paris à Orleans. D'ailleurs les petites Nations, qui étant au voisinage les unes des autres, devroient se défendre mutuellement, ne s'entendent pas assez entre-elles à cause de leurs differens sujets de jalousie; ou ne sont pas assés à portée, quoique voisines, de se prêter la main en cas de surprise, contre un ennemy plus redoutable, qui est à leurs portes lorsqu'il est le moins attendu; de sorte que pour résister à cet ennemy commun, elles sont obligées de faire alliance avec les Nations, qui sont à l'autre extremité de l'Amerique Septentrionale, afin de faire une diversion, & de l'afoiblir en l'obligeant à diviser ses forces.

C'est sur ce double fondement du petit nombre de personnes dont étoit composée chaque Nation dans les premiers temps, & de la vaste étendue des Païs inhabités, que nous devons raisonner, pour expliquer les longues courses, les transmigrations, & les alliances de certaines Nations très-éloignées, lesquelles sans cela seroient très-intelligibles. Diodore de Sicile nous fait une peinture de la Gaule Meridionale, entièrement semblable à celle qu'on pourroit faire aujourd'hui du Canada. En effet les Gaules, les Espagnes, la Germanie, l'Italie même & les autres parties de l'Europe étoient des Régions hérissées de forêts que la nature y avoit mises, & de Montagnes couvertes de neiges, où l'art n'avoit point encore travaillé pour y pratiquer des routes & des sentiers: Il étoit facile dans ces affreuses solitudes aux Galates, & aux Iberiens de se transporter d'Asie, dans les Gaules, & dans les Espagnes, il ne l'étoit pas moins pour retourner de-là en Asie.

Les Nations éparées çà & là étoient très-peu nombreuses; sans cela comment seroit-il possible de comprendre qu'une Armée, aussi petite que celle des Argonautes, eut pû traverser une aussi grande étendue de païs que les Poëtes leur font courir, & défaire autant de Nations, qu'il y en avoit qui s'opposoient à leur passage, & à leur entreprise: c'est un recit fabuleux, me dira-t-on, je le veux croire, quoique, selon les regles du Poëme, il ne doive pas l'être quant au fonds & à

la substance de l'objet principal ; mais dans le fabuleux même, les Poètes ont soin de conserver la vrai-semblance dans les choses, qui sont naturelles, & qui ne demandent pas des prodiges, ou des denoüemens, lesquels ne peuvent se faire que par l'entremise des Dieux.

Ce que je viens de dire peut servir à éclaircir un endroit de l'Ecriture Sainte, qui a embarrassé les Interpretes, & que je rapporterai ici, parce qu'il est de mon sujet, à cause des conjectures que j'ai sur l'origine des Iroquois & des Hurons. Il s'agit des quatre Rois alliez pour faire la Guerre aux cinq autres Rois de ces Villes criminelles, que Dieu consuma par le feu du Ciel. Ces quatre Rois étoient, Chodorlahomor Roy des Elamites, ou des Peres, Amraphel Roy de Sennaar, ou de Babylone, Arioch Roy de Pont, & Thadal Roy des Nations. Les versions varient davantage au sujet de ces deux derniers. L'Hebraïque, qu'Onkelos & les Septante ont suivi, appelle *Arioch Roy d'Hellasar* ; la version Arabe *Roy de Sarian* ; celle de Symmaque *Roy des Scythes* ; mais S. Jérôme, suivant la traduction d'Aquila, le nomme *Roy de Pont*. On est encore plus incertain au sujet de ce Thadal, à cause de l'universalité du terme *Roy des Nations*. L'Hebreu porte *Roy de Goim*, & le Syriaque traduit *Roy des Gelites*. Mais ces pais d'Hellasar, de Sarian, & de Goim, sont entièrement inconnus dans la Geographie ancienne & moderne. Quelques-uns, après Symmaque, en-

Gen. cap. 14.

Vide Polyglotta & Biblia Mexima in cap. 14. Genes.

rendent par le mot *Gentium*, la Pamphilie, ou pour mieux dire, cette partie de l'Asie Mineure qui comprenoit plusieurs petits peuples separés, dont chacun étoit maître chez soy, & que l'Ecriture Sainte appelle *Populus Gentium*, comme elle nomme les Isles de la Mer Egée, *Insula Gentium*, les Isles des Nations.

Le sujet de l'embaras des interprètes, c'est le grand éloignement qu'il y a d'un país à un autre, & l'espece d'impossibilité, qui semble resulter de ce grand éloignement, que ces Roys pussent être alliez ensemble pour faire la Guerre à cinq Roys, lesquels étoient assés voisins. Pour éviter donc cet embaras, ils tachent de s'approcher le plus qu'ils peuvent les Etats de ces Princes, & disent qu'Arioch étoit Roy d'une Ville de la Cœlesyrie qu'Etienne nomme *Ellas*, & ils placent le Royaume des Nations dans cette partie de la Galilée, qu'on nommoit Galilée des Nations, *Galilæa Gentium*; mais à qui on a donné ce nom par une anticipation, dont on trouve ailleurs des exemples dans les Livres saints; car cette dénomination est moins ancienne que Moÿse, & ne se trouve point dans Josué, quoiqu'ils fassent mention l'un & l'autre de la Galilée. La basse Galilée ne fut en effet nommée Galilée des Gentils que long-temps après, à cause des Phéniciens & autres petits Peuples Idolâtres de la race de Chanaan, qui l'habitoient.

Mais le fondement de ces difficultez est nul, si l'on fait attention qu'il n'étoit pas plus difficile à ces Roys de s'allier ensemble, qu'il le fut à Priam

d'être allié à des Peuples très-reculez dans l'Asie & dans l'Afrique ; & qu'il l'a été aux François dans la dernière Guerre , qu'ils ont faite en Amérique, en 1716 , quand pour aller secourir les Tionnontatés , il leur fallut faire six ou sept cens lieues pour aller jusques chez les Outagamis les forcer dans leur fort , ou ils étoient un très-petit nombre de Guerriers. Or supposé que les Etats d'Arioch & de Thadal eussent été dans l'Asie Mineure , ils n'étoient pas éloignés de plus d'environ quatre à cinq cens lieues des Etats de Chodorlahomor & d'Amraphel , & ceux à qui ils faisoient la Guerre eussent été dans cette hypothese , au centre par rapport aux uns & aux autres.

Je crois cependant qu'on peut s'approcher davantage les Etats de ces Princes , en se tenant à la Vulgate , & aux autres versions , qui placent Thadal , & Arioch dans le Pont , & vers les Portes Caspiennes , dans la Scythie Asiatique. Le nom d'Arioch , qu'Eusebe nomme *Areios* , convient à l'*Ares* des Barbares , & à cette Province nommée *Areiane* , laquelle étoit voisine de la Perse , & s'étendoit jusques aux Portes Caspiennes. Le nom même d'*Areiane* , ou d'*Ariane* , se rapporte fort au Roiaume de Sarian de la version Arabe. Thadal Roy des Gelites , selon la version Syriaque , étoit fort voisin d'Arioch ; car il y a apparence que les Gelites étoient les mêmes que ceux ; qui sont appellés *Gela* , ou *Geli* dans la Geo-

Plin. Lib. 6.
cap. 16.

Strabo, Lib.
11. p. 350. &
360.

Arrian. Lib.
hist. Indic.

graphie ancienne, lesquels étoient aussi vers la Mer Caspienne. Pline les confond avec les Cadusiens, Strabon les distingue, & dit que les Cadusiens avoient presque autant de gens de pied que les Peuples de l'Ariane. Il n'y avoit pas au reste un si grand éloignement, des Etats de ces deux Princes, en les plaçant dans le Pont en tirant vers l'Asie Mineure, de ceux de leurs deux autres Confederez; car il est rapporté dans Arrien, que pendant qu'Alexandre traversoit la Perse, il lui vint des Ambassadeurs des Nations, qui habitoient vers le Pont-Euxin, par un chemin très-court, de sorte que ce Prince en fut très-surpris. On peut ajouter que les Villes & les Nations étant ambulantes dans ces premiers temps, on pourroit s'approcher encore plus facilement les Etats des deux autres Roys, sur-tout de celui des Elamites, dont le pais n'étoit pas si éloigné, ni si étendu qu'il le fut depuis. On ne peut nier que les Elamites, ou les Perses, jusques au temps de Cyrus, n'aient vécu à la façon des Sauvages, ainsi que je l'ay prouvé par Herodote.

Cette Guerre dont parle l'Ecriture, n'étoit pas dans un sens si petite qu'on veut la faire; car quoique les Rois de la Pentapole fussent voisins, la Guerre ne laissoit pas d'embrasser une grande étendue de pais; ce qui paroît manifestement par la sainte Ecriture même; puisque ces quatre Rois alliez, avant de vaincre les cinq autres détruisirent plusieurs Nations, lesquelles étoient apparemment

Gen. cap. 14.
v. 5. 6. 7.

remment dans l'alliance de leurs ennemis. C'étoit les Raphaims, les Emims de la race des Geants, les Zuzims, les Chorræens, les Amalécites, & les Amorrhéens. Elle étoit petite cependant d'une autre côté; car toutes ces Nations, qui occupoient une étendue de pais si considerable, étoient très-peu nombreuses. Rien ne le montre mieux que ce qui arriva à ces quatre Rois vainqueurs de tant de Peuples, & qui venoient encore de triompher de ceux de la Pentapole: car ces superbes Conquerans furent vaincus dans leur victoire par Abraham à la tête de trois cent dix-huit hommes de ses gens, & peut-être, quelque peu des troupes Auxiliaires des deux freres Escol & Aner, qui étoient ses alliez.

Ibid. v. 15.

Je sçais qu'on peut faire des difficultés sur ce que je dis du petit nombre de chaque Nation, & qu'on peut m'objecter que ces pais ont été extrêmement peuplés; ce qu'on peut prouver par l'exemple même des Israélites, lesquels multiplierent si fort dans le desert, mais il n'y a qu'à distinguer les temps. Les peuples ont eu leurs vicissitudes; dans un temps ils ont été en très-petit nombre, & dans d'autres ils se sont si fort accrus, qu'ils ont inondé tous les Etats de leurs voisins, comme des torrens.

La Hache n'est pas plutôt levée, que les Chefs de Guerre se disposent à assembler leur monde, & que ceux, qui ont envie de les suivre, levent

La Buchette ou le signe de l'Enrollement.

la Buchette. C'est un morceau de bois façonné, orné de vermillon, que chacun des Guerriers, marque de quelque note, ou figure distinctive, & qu'il donne au Chef, comme un symbole qui le représente en personne, & qui peut être regardé comme le lien de son engagement, tandis qu'il subsiste.

J'avois cru que, quelque engagement que prissent les Sauvages en ces fortes d'occasions, ils pouvoient le rompre sans façon, & retirer leur parole, comme il leur plaisoit, en conséquence de cette liberté, qui paroît si naturelle en eux, qu'ils semblent tous independans les uns des autres, & que l'on croiroit que leurs Chefs n'ont qu'une autorité sans coaction, & qui relève en quelque sorte de la volonté actuelle de chaque particulier. Mais j'ai été détrompé dans la suite, sur ce point, par ce qui arriva dans la Mission des Hurons de Lorette; car étant survenu quelque difficulté à l'occasion d'un Sauvage qu'il s'agissoit de chasser, parce qu'il avoit contrevenu à quelque chose à quoi le Village s'étoit engagé solennellement, & dont l'engagement subsistoit, par des Buchettes semblables à celles qu'on leve pour aller en Guerre: un ancien exhorta le Missionnaire à tenir ferme, en lui disant qu'on usoit encore d'indulgence envers le coupable, & que c'étoit une Loy de temps immemorial dans leur pays, que le Village étoit en droit de faire mourir celui qui après avoir levé la Buchette ne rem-

plissoit pas les obligations de son engagement. Quoique cette Loy ne s'observe pas aujourd'huy à la rigueur, il y a cependant plusieurs exemples de severité encore assés recens, & l'on a vû assés souvent des Chefs casser la tête de sang froid, & par voie de fait à des particuliers, qui étoient allez en Guerre contre leur volonté, ou qui avoient deserté en chemin, abandonnant le parti dans lequel ils s'étoient enrollez.

Cette maniere de contracter des engagements, en se donnant mutuellement quelque symbole, & quelque gage significatif de la foy donnée, n'étoit pas particuliere aux Barbares ; mais elle avoit passé d'eux aux Grecs & aux Romains, & elle s'étoit conservée encore assés long-temps, après les siècles florissans de la Republique jusques au bas Empire. On appelloit ces symboles *Tesserae*, & c'étoient de petits morceaux de bois, unis des deux côtés, sur lesquels on traçoit des chiffres, ou des figures selon ce que l'on vouloit représenter & signifier. Les plus respectables, & qui étoient de l'Antiquité la plus venerable, étoient ceux qu'on nommoit *Hospitales*, parce qu'ils étoient donnés en signe d'hospitalité, dont les droits étoient ce qu'il y avoit de plus saint & de plus sacré, & passaient jusqu'aux descendants. Les Hôtes, en se separant, partageoient le symbole, & en gardoient très-précieusement les pieces, afin de pouvoir les confronter au cas qu'ils vinssent à se revoir. Ceux qui negligeoient, ou bri-

soient ces symboles, étoient censés renoncer à la foy jurée; ils passoient pour infames, & dignes de toute la colere des Dieux. Des particuliers, ces symboles, passerent aux Communautés; & les Villes les envoyoit aux autres Villes alliées, pour être un sur garand de leur alliance.

Dans l'art Militaire, il y en avoit de plusieurs fortes, car outre l'Etendart qu'on nommoit aussi *Tessera*, on appelloit du même nom le signal de l'enrollement, l'ordre ou le mot du Guet que les Tribuns alloient chercher chez le Général, & qui se donnoit sur de semblables morceaux de bois; on appelloit ainsi les obligations pour le prêt des Troupes, soit qu'on dût les paier en argent, ou en vivres; car alors en représentant ces Buchettes au temps marqué, les Trésoriers d'Armée, & les Commissaires des vivres, étoient obligés de fournir la quantité & la qualité des choses qu'elles signifioient. On pratiquoit la même chose dans les distributions que les Empeurs faisoient au Peuple; & c'est de là que viennent les distinctions qu'on trouve dans les Auteurs, ou les Epithetes jointes au mot *Tessera*, comme sont celles de *Nummaria*, *Fruventaria*, & les autres qui signifioient leur usage & l'application qu'on en faisoit, laquelle est déterminée par l'Epithete même. On voit encore la forme de ces sortes de symboles dans les Medailles des Empeurs, & sur quelques Antiques.

La Guerre se chante dans une Cabane de Conseil, où tout le monde s'assemble, comme je l'ai expliqué ailleurs, & c'est le Chef de Guerre qui fait le festin. Ce qu'il y a de particulier dans cette sorte de festin, c'est que les chiens, qu'on met dans la Chaudiere, y sont la matiere principale du sacrifice; Sacrifice marqué par les Harangues qu'ils font à *Areskoui* le Dieu de la Guerre, au grand esprit & au Ciel, ou au Soleil qu'ils prient d'éclairer leurs pas, de leur donner la victoire sur leurs ennemis, & de les ramener sains & saufs dans leur patrie. C'est sans doute un de ces sacrifices que les Lacedemoniens, les Cariens, & les Peuples de Thrace offroient au Dieu Mars, à qui ils immoloient des Chiens pour victimes. Mais bien loin que ce soit un esprit de pieté, qui soit l'ame de ces sacrifices, c'est plutôt un esprit de rage & de fureur. Car leur imagination s'échauffant à la veüe de ces mets, ils se persuadent devorer les chairs de leurs ennemis, comme ils le disent ensuite, dans leurs chansons, & ils n'ont point de plaisir plus sensible que de témoigner le mépris qu'ils en font, par la comparaison qu'ils mettent entre eux & leurs chiens, en effet ils ne donnent point d'autre nom à leurs Esclaves.

Les Guerriers viennent à cette assemblée peints d'une maniere affreuse, & bizarre, propre à inspirer la terreur, & parés de leurs armes. Le Chef, qui leve la Hache, a le visage, les épaules, & la poitrine noircies de charbon. Il est armé aussi bien

Maniere
de chanter
la Guerre.

Pausanias in
Laconic.
Plutar. pr. 3.
Arnob. Con-
tra Gentes.
Lib. 4. Cic-
mens Alex.
iu Protr.

qu'un ou deux assesseurs qu'il a à ses côtés, avec sa femme & ses enfans qui sont ornés de leurs plus beaux bijoux. Le Chef aiant chanté pendant quelque temps, éleve ensuite sa voix, & dit à tous les assistans qu'il offre le festin au Dieu de la Guerre, & s'adressant ensuite à luy. « Je t'invoque, dit-il, afin que tu me sois favorable dans mon entreprise, que tu aies pitié de moi & de toute ma famille; j'invoque aussi tous les esprits bons & mauvais; tous ceux qui sont dans les airs, sur la terre, & dans la terre, afin qu'ils me conservent, & ceux de mon parti, & que nous puissions, après un heureux voyage, retourner dans notre pais. Tous les assistans répondent *ho! ho!* & accompagnent de ces acclamations réitérées tous les vœux qu'il forme, & toutes les prières qu'il fait.

Le Chef *leve ensuite le chant*, & commence la Danse de l'*Athonront* en frappant à l'un des poteaux de la Cabane avec son casse-tête, & tous lui répondent par leurs *hé hé* tandis qu'il danse. Chacun de ceux qui levent la Buchette, frappe au poteau, à son tour, & danse de la même maniere. C'est là une déclaration publique de l'engagement qu'ils ont pris auparavant en secret. C'est alors qu'on présente publiquement les têtes des chiens, qu'on a mis dans la Chaudiere, aux Guerriers les plus considerables pour exciter leur courage par cette marque de distinction. C'est aussi alors qu'ils dansent leur danse satyrique, & qu'ils jettent des cendres sur la tête de ceux qu'ils

veulent animer ; ou bien à qui ils veulent faire quelque reproche de ne s'être pas tout-à-fait bien comportés dans des occasions , où ils avoient fait paroître moins de valeur qu'on n'auroit eu lieu de se le promettre. Quelques-uns s'escrimant de leurs armes , font mine aussi de vouloir frapper quelqu'un des assistans , comme s'ils vouloient dire par cette action , que c'est ainsi qu'il ont tué & assommé plusieurs de leurs ennemis. Mais il n'est permis qu'à ceux , qui se sont déjà signalez par quelque belle action , & qui ont par devers eux des preuves de bravoure , d'en user ainsi ; encore faut-il qu'ils fassent sur le champ un présent à celui à qui ils ont fait cette espece d'insulte , en prenant cette liberté , faute de quoi , celui-là auroit droit de leur donner un démenti en public , en leur disant qu'il ne sont que des lâches , & qu'ils n'ont jamais eu assez de courage pour faire de mal à personne ; ce qui les couvrirait de confusion. Il est aussi à remarquer que chacun a sa chanson particuliere , que qui que ce soit n'oseroit chanter en sa présence , non seulement dans ces sortes de sollemnités , mais même dans le particulier , sans s'exposer à lui faire un affront , & à en recevoir un de sa part.

La Guerre s'échauffe à mesure qu'on approche du terme fixé pour le départ ; elle se chante presque toutes les nuits. On s'anime tout de bon quand on commence à faire les provisions de bouche , ce qu'ils nomment *Jagotonkariagon* , c'est-à-dire la fa-

mine, soit parce qu'ils font ces provisions contre la faim à laquelle ils sont exposés dans leurs longs voyages, soit parce que les Guerriers s'y disposent par un long jeûne, afin, disent-ils, d'être mieux en état de soutenir par cette préparation, la faim, qui leur paroît inevitable, & pour essayer combien ils sont capables de la supporter. Il est bien vray qu'ils n'ont peut-être pas aujourd'hui d'autre motif de ce jeûne rigoureux; mais il paroît évident que c'étoit chez-eux anciennement un acte de Religion, institué dans le même esprit que les sacrifices.

Enfin, quand on touche au terme, ceux, qui restent au Village; prennent congé de ceux de leurs amis, qui doivent partir. Chacun veut avoir un gage de leur amitié mutuelle. Ils changent ensemble de robe, de couverture, ou de quelque autre meuble que ce puisse être. Tel Guerrier, avant que de sortir du Village, est dépoüillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du degré d'estime ou il est parmi les siens, ou du nombre d'amis qu'il a, n'y aiant personne, qui ne s'empresse à lui donner des marques de consideration, & qui ne veuille se faire honneur de posséder quelque chose qui lui ait appartenu.

P. le Comte
N. M. de la
Chine, tom.
2. p. 53. 54.

L'Auteur des nouveaux Memoires de la Chine, qui sont écrits avec tant d'élégance & de politesse, nous donne un bel exemple d'une civilité semblable dans les Chinois envers les Magistrats, qui aiant contenté dans une Ville, ou dans une

une Province, sont obligés de passer dans une autre. Car, « des que le Mandarin est sur le point de partir, tous les habitans vont sur les grands chemins; ils se rangent d'espace en espace, depuis la porte de la Ville par où il doit passer jusqu'à deux & trois lieües loin: on voit par-tout des Tables d'un beau vernis, entourées de satin, & couvertes de confitures, de liqueurs, & de Thé. Chacun l'arrête malgré lui au passage, on l'oblige de s'asseoir de manger & de boire.... Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que tout le monde veut avoir quelque chose qui lui appartienne. Les uns lui prennent ses bottes, les autres son bonnet, quelques-uns son surtout, mais on lui en donne en même-temps un autre, & avant qu'il soit hors de cette foule, il arrive qu'il chauffe quelquefois trente paires de bottes différentes. •

Ces exemples de civilité réciproque n'étoient pas seulement entre concitoyens dans l'Antiquité, mais même entre ennemis. Glaucus & Diomede, sur le point de combattre l'un contre l'autre, aiant reconnu les liaisons que leurs Peres avoient contractées par les droits de l'hospitalité, renouvellent leur ancienne alliance, & voulant se donner des marques de leur estime, ils changent d'armes mutuellement sur le champ de Bataille, avant que d'aller ailleurs signaler leur courage sur des ennemis, qui ne leur touchassent pas de si près.

Homer. Iliad;
6. v. 236.

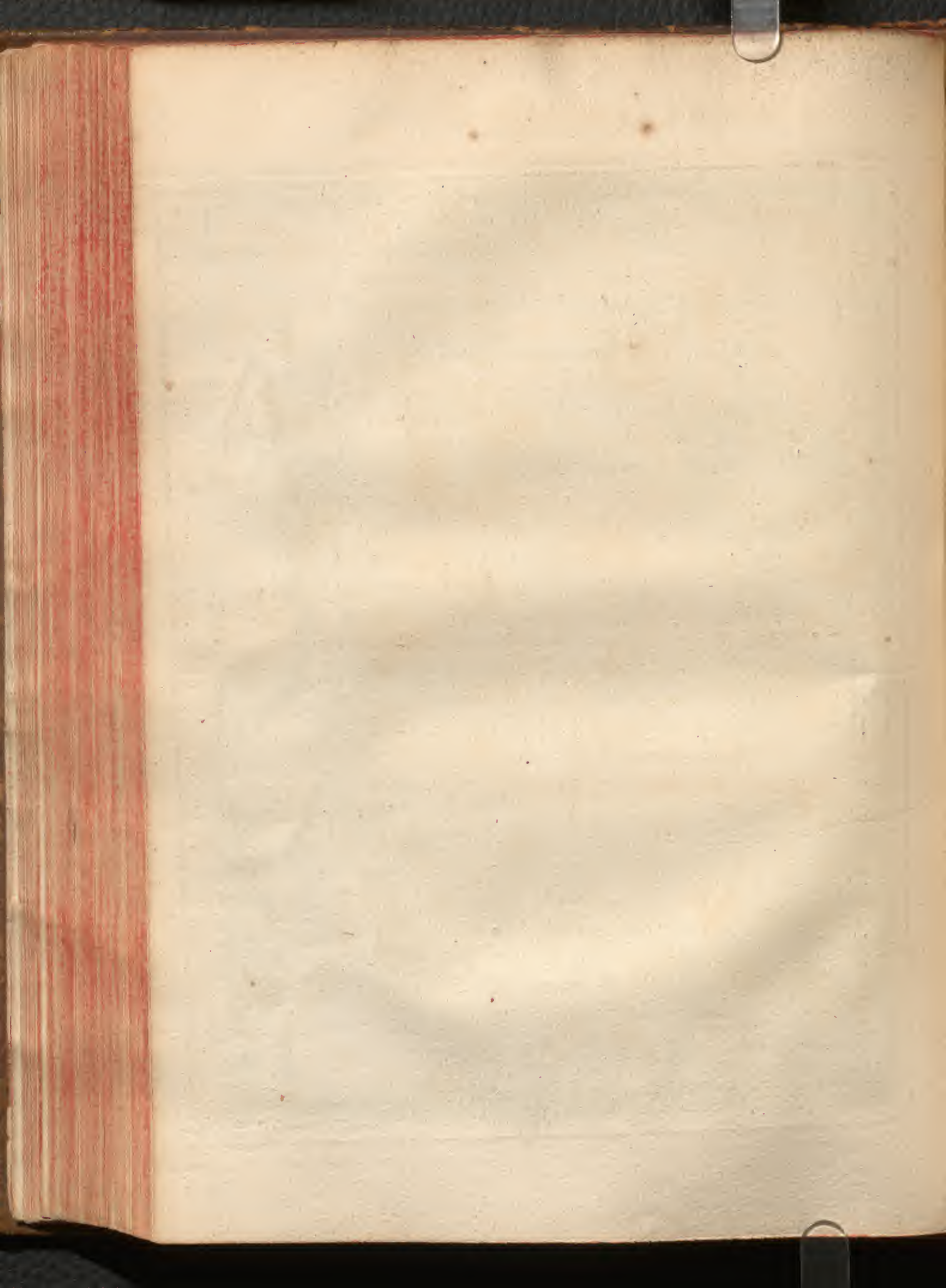
Depart des
Guerriers.

Le jour du depart, tous les Guerriers dans leurs plus beaux atours, & armés de toutes pieces, s'assemblent dans la Cabane du Chef du parti, lequel est toujours noirci & armé à son ordinaire. Pendant ce temps-là les femmes chargées de leurs provisions prennent les devants, & vont les attendre à une certaine distance hors du Village. Lors qu'ils sont assemblés, le Chef les harangue courtement, & sort le premier chantant seul sa chanson de mort au nom de tous les autres qui le suivent à la file un à un sans dire mot. Hors de la palissade, ils font une décharge de leurs fusils, s'ils en ont, ou décochent une fleche, en l'air, & le Chef continuë à chanter en marchant jusqu'à ce qu'il soit hors de la veüe du Village. Il fait tous les jours la même chose, & ne manque jamais en décampant tous les matins à chanter sa chanson de mort, jusqu'à ce qu'il soit entièrement hors de danger, & même de retour dans son Village, où il est obligé de faire un nouveau festin, pour remercier l'esprit qui l'a favorisé dans son entreprise, & l'a ramené en le délivrant de tous les périls.

Les Guerriers étant arrivés où les femmes les attendent, se dépouillent de toutes leurs parures, & s'équipent en voyageurs, remettant à leurs épouses, ou à leurs parentes, tout ce qui ne leur est pas absolument nécessaire, & ne se chargeant que le moins qu'ils peuvent.

Les Iroquois & les Hurons, nomment la





Guerre n'Ondoutagette & Gaskenrhagette. Le verbe final *Gagetton*, qui se trouve dans la composition de ces deux mots, & qui signifie *Porter*, marque bien qu'on y portoit quelque chose autrefois, qui en étoit tellement le symbole, qu'elle en avoit pris sa denomination. Le terme *Ondouta*, signifie, le duvet qu'on tire de l'épy des Roseaux de Marais, & signifie aussi la plante toute entiere, dont ils se servent pour faire les nattes sur quoi ils couchent, de sorte qu'il y a apparence qu'ils avoient affecté ce terme pour la Guerre, parce que chaque Guerrier portoit avec soy la natte dans ces sortes d'expéditions. En effet la natte est encore aujourd'huy le symbole qu'ils représentent dans leurs peintures Hieroglyphiques pour désigner le nombre de leurs campagnes. Pour ce qui est du terme *Gaskenrha*, il est si ancien que les Sauvages eux-mêmes n'en sçavent plus la signification. Mais comme il seroit inutile de courir après des étymologies, sur lesquelles les naturels du pais sont embarrassés eux-mêmes, il m'e suffit de dire, que tout ce que les Sauvages portent dans leurs courses militaires, se réduit à leurs armes, à quelques ustenciles nécessaires dans les campemens, & à quelques provisions de farine préparées de la manière, dont je l'ai expliqué.

Leurs armes offensives, & défensives, étoient, & sont encore en partie les mêmes, dont on s'est servi presque par-tout depuis les premiers tems,

Armes des
Sauvages.

jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu, qu'on leur a communiquées par une mauvaise politique; sçavoir l'arc & la flèche, dont on attribue la première invention aux Cretois; le javelot, le casse-tête ou la masse d'armes, le bouclier, la cuirasse, & le casque.

Leurs arcs sont faits de bois de Cedre rouge, ou d'un autre sorte de bois fort dur, & durci au feu. Ils sont droits, & à peu près de leur hauteur. leurs flèches sont faites de roseau, & sont empennées de plumes de quelque gros oiseau, & au lieu de fer, ils y appliquent avec une colle de poisson très-forte, des os, ou des pierres tranchantes, & taillées à plusieurs crans pour rendre la playe plus dangereuse. La plupart des Nations Caraïbes les empoisonnent, de sorte que la moindre blessure en est mortelle. Je n'ai pas ouï dire qu'aucune Nation de l'Amérique Septentrionale ait l'usage, ou le secret de les empoisonner. Ils remplissent de ces flèches leur carquois, qui est fait d'écorce, & couvert d'une peau passée, & ornée. Quelques Peuples au lieu de carquois passent leurs flèches dans leurs cheveux, de la même manière dont en usoient autrefois les Ethiopiens.

Le casse-tête, ou masse d'armes, tient lieu d'épée, & de massue, il est de racine d'arbre, ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri sur les côtés, & élargi ou arrondi à son extrémité de la

grosseur du poing. On en voit de différentes sortes dans les figures que j'ai fait graver.

Leurs boucliers étoient d'ozier ou d'écorce, couverts d'une ou de plusieurs peaux passées, il y en a qui ne sont que d'une peau fort épaisse. Ils en avoient de toutes grandeurs & de toutes sortes de figures.

Leurs cuirasses étoient aussi un tissu de bois, ou de petites baguettes de jong, coupées par longueurs proportionnées, ferrées fortement l'une contre l'autre, tissues & enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de Biche ou de Chevreuil. Ils avoient des cuissards & des brassards de la même matière. Ces cuirasses étoient à l'épreuve, des flèches armées d'os ou de pierre; mais elles ne l'eussent pas été de celles qui sont garnies de fer. Je ne sçache pas qu'elles fussent en usage en Amérique ailleurs que dans la Septentrionale.

Depuis que les Européens ont commercé avec les Sauvages, des fusils, de la poudre, & des balles, ceux qui sont à portée d'en avoir, ont presque abandonné leurs autres armes, sur-tout les défensives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mousquet, ne sont plus propres qu'à les embarrasser au lieu de les servir. Les Peuples les plus réculés, & qui sont assez heureux pour ne pas nous connoître, en usent peut-être encore.

Ils ne se servent pas volontiers de nos épées de

la maniere dont nous nous en servons; mais ils les emmanchent au bout des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des Javelots, ou qu'ils manient en guise de pique ou d'esponçon.

Frezier. Relation du Voyage à la Mer du Sud. p. 58.

Les Peuples du Chili ont des frondes, & sont fort adroits à la Chasse à lancer des cordes dont ils embarrassent les animaux, je ne sçais s'ils s'en servoient dans les batailles, comme autrefois les Gladiateurs, qu'on appelloit *Restiaires*, s'en servoient dans les combats du Cirque.

Thevet Cosmog. Uni. Liv. 21. ch. 1. F. 905. c. 2.

Thevet parle aussi d'un autre sorte d'arme, dont usent les Patagons, ou les Geans voisins des Terres Australes, & situez dans une Isle à l'extrémité de l'Amérique. Ce sont dit-il, « de
 » certains boulets gros & pesans, qui sont pris
 » d'une mine fort claire : & sont ces boulets tous
 » ronds, lesquels ils accôûtrent tout ainsi qu'on
 » fait par deçà des plombées, avec une corde faite de nerfs de bête. Cette sorte d'armes est celle
 » qu'ils ne laissent jamais, soit qu'ils aillent à la
 » Chasse ou à la Guerre, d'autant qu'ils en sont
 » si bons maîtres, que de la longueur de leur corde, ils ne faudroient atteindre ce à quoi ils visent. Encore les jettent-ils sans qu'ils soient attachés, & lors à trente cinq ou quarante pas, ils ne se soucient gueres de frapper là où ils auront pris leur visée, & la bête sera bien de grande vie, & aura les os bien durs, si cette grosse boule ne les lui amollit & casse tout à net; & l'ayant tuée la portent sur leurs épaules en leurs

Cabanes. Il vaudroit autant être atteint d'une balle de plomb d'harquebeuze.

On doit mettre au nombre des armes l'étendart que les Guerriers portent pour se reconnoître. C'est une écorce en rond, où sont peintes les armoiries de la Nation, ou quelque autre signe distinctif, attaché au bout d'une longue perche, comme les autres étendarts, dont on use dans nos armées.

J'ai eu un plaisir singulier à lire le Poëme d'Apollonius de Rhodes sur l'expédition des Argonautes, à cause de la ressemblance parfaite que je trouve dans toute la suite de l'ouvrage, entre ces Heros fameux de l'antiquité, & les Barbares du temps present, dans leurs voyages, & dans leurs entreprises militaires. Hercule & Jason, Castor & Pollux, Zethés & Calais, Orphée & Mopfus, & tous ces autres demi-Dieux, qui se sont rendus immortels, & à qui on a donné de l'encens avec trop de facilité, sont si bien représentés par une troupe de gueux & de miserables Sauvages, qu'il me semble voir de mes yeux ces célèbres Conquerans de la Toison d'Or, mais cette ressemblance me fait bien rabattre de l'idée que j'avois conçüe de leur gloire, & j'ai honte pour les plus grands Rois, & les plus grands Princes du monde, qu'ils se soient crus honorés de leur avoir été comparés.

Leurs
Voyages.

La fameuse Navire Argo, qui a pour ancre une

Apoll. Rh.
 Lib. 1. v. 955.
 & 2. v. 166.
 Idem. Lib.
 1. v. 533.
 Id. Lib. 4. v.
 4385.

pierre attachée à une corde faite de racine de laurier ; à qui le poids d'Hercule seul sert de lest : que les Argonautes portent sur leurs épaules, dans les sables de Lybie, pendant douze jours & douze nuits, n'a rien qui la distingue d'une pyrogue, ou tout au plus d'une Chaloupe. Cet Hercule lui-même, qui choisit avec les autres sa place dans les bancs, & prend une Rame à la main, qui s'enfonce dans les bois pour faire un aviron d'un petit sapin après avoir rompu le sien ; qui toutes les fois qu'on prend terre pour cabaner, couche sur le rivage à la belle étoile, sur un lit de feuille, ou de branches, est un Sauvage dans toutes les formes, & n'a rien au-dessus. Je pourrois pousser la comparaison plus loin ; mais elle sera assez sensible par l'application du détail que je vas faire, à quiconque voudra le confronter avec le Poëme.

La plûpart des voyages des Sauvages se font par eau, à cause de la commodité des Lacs & des Rivieres, qui coupent tellement l'une & l'autre Amerique, qu'il n'est presque point d'endroit, où les eaux ne se distribuent. Les fleuves de l'Europe sont des ruisseaux en comparaison de ceux de ce Nouveau Monde. Dans l'Amerique Meridionale, le fleuve des Amazones, l'Orenoque, la Riviere de la Plata, sont de veritables Mers par leur prodigieuse largeur & l'étendue de leur cours. Dans la Septentrionale, il y a des Lacs d'eau douce, qui ont flux & reflux, & dont quelques-uns ont plus de cinq cent lieües de tour. Presque tous

ces

ces Lacs communiquent ensemble, & quand on est arrivé à la hauteur des terres, en remontant le grand fleuve S. Laurent, on trouve de belles Rivieres, qui coulent dans le Mississippy, lequel courant presque toujours Nord & Sud, semble partager l'Amérique Septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans son sein quantité de belles Rivieres, qui s'y rendent de ses deux bords, & dont il va porter le tribut à la Mer, en se dégorgeant dans le Golphe du Mexique.

La situation des Iroquois est encore plus avantageuse que celle des autres Peuples de la partie Orientale; car aiant d'un côté le fleuve S. Laurent dans leur voisinage au fameux fault de Niagara, & de l'autre l'Ohio, ou la belle Riviere, qui tombe dans le Mississippy, ils sont à portée d'aller par-tout au Levant, & au couchant, en suivant le cours de ces deux Rivieres.

La maniere dont la Terre est coupée pour la distribution des eaux, qui doivent la fertiliser, a rendu la Navigation necessaire presque aussi-tôt qu'il y a eu des hommes. Mais cet art, qui a été porté dans les derniers temps à une si haute perfection, a été borné pendant plusieurs siecles, à de bien petits commencemens; & quoique l'Arche dont Dieu même avoit donné les proportions, & qui devoit avoir une capacité bien ample, eu égard à ce qu'elle devoit contenir, eut pû dès les temps du Deluge donner des idées pour la construction des Vaisseaux, d'une figure diffe-

rente à la vérité, mais d'un très-grand port; il faut avoüer néanmoins, que long-temps-même après le Deluge, non seulement rien n'approchoit de l'Arche, mais qu'il sembloit même qu'on en eut perdu toute connoissance. Il est vrai que le monde n'étant plus menacé d'un malheur aussi grand que celui qui le fit perir presque entièrement, & que l'ambition n'excitant pas la cupidité, comme elle l'a fait dans la suite, les hommes furent rebutés d'entreprendre des Ouvrages semblables à celui qui avoit été le fruit d'un travail de plusieurs années; soit qu'ils ne les jugeassent pas d'ailleurs nécessaires à leur besoin présent, soit qu'ils n'eussent pas encore une connoissance distincte de la vaste étendue des Mers, & l'envie de s'y commettre, ou bien qu'ils aimassent mieux s'y exposer avec temerité, que de prendre trop de peine & de fatigue, pour pourvoir à leur plus grande sûreté.

Quoique l'on fasse l'honneur aux Phœniciens, ou aux Egyptiens, d'avoir été les premiers auteurs de la Navigation, je crois, que l'on peut dire, que les commencemens ont été à peu près les mêmes par-tout où il y a eu des hommes, & que ces commencemens n'étoient pas bien considérables. Il est même très-vraysemblable, qu'avant que les Phœniciens eussent encheri sur les autres en cette matière, les habitans des Isles de la Mer Egée, & des côtes Maritimes du Peloponnese, avoient commencé à y perfectionner plusieurs

choses. L'Isle de Crete étoit célèbre avant le grand commerce de Tyr & de Sydon. Jupiter avoit enlevé Europe fille d'Agenor, & ses enfans avoient eu long-temps l'Empire de la Méditerranée. * Minos avoit même fait des Conquêtes & des établissemens dans la Phœnicie. Dédale & Icare du tems de Minos avoient inventé les Voiles & les Mats. Jason selon quelques-uns, fut le premier qui trouva la fabrique des Bâtimens longs, au lieu qu'ils étoient auparavant d'une figure ronde, comme certains petits batteaux, dont on se sert encore sur l'Euphrate & sur le Tigre. Herodote décrit ces batteaux ronds, dont il parle, avec lesquels on descendoit l'Euphrate.

Vid. Lil.
Greg. Gy-
rald. de Na-
vigis, &c.

Herodot.
Lib. 1. n. 194.

Mais sans remonter à des temps si obscurs, il est certain que pendant long-temps on ne s'est servi dans les trois parties du Monde connu, que de ceux dont on se sert encore aujourd'hui en Amérique; c'est-à-dire de Pyrogues & de Canots.

Les Pyrogues étoient, & sont encore aujourd'hui des arbres creusés par lesquels Virgile a cru que la Navigation avoit commencé, ainsi qu'il l'exprime par ce vers.

Les Pyro-
gues.

Virgil.
Georg. 1. v.
136.

Tunc Alnos primùm fluvii sensere cavatas.

* Selon Thucydide Liv. 1. p. 4. Minos est le plus ancien que l'on connoisse qui ait mis une Flotte en Mer. Eusebe dans sa Chronique sur l'autorité de Castor de Rhodes, nomme les Peuples qui ont eu successivement l'Em-

pire de la Mer. Les Lydiens, les Pelasgiens, les Thraciens, les Rhodiens, les Cypriots, les Phœniciens, les Egyptiens les Milesiens, les Cariens, les Lesbians & les Phocéens. Il pouvoit commencer par les Crétois.

Diodor. Sic.
Lib. 2. p. 74.
Solinus. cap.
65.
Plin. Lib. 7.
cap. 2.

On y employoit toutes sortes de bois légers. Les Egyptiens, les Arabes & les Indiens en faisoient de jonc; c'est-à-dire de ces Roseaux, dont parlent Diodore de Sicile, Solin & Pline, & qui deviennent d'une hauteur & d'une grosseur si prodigieuse.

Canots.
Srrabo. Lib.
3. p. 107.
Lucan. Lib.
4.

Les Canots étoient de deux sortes, les uns faits de branchages d'osier & couverts de peaux. Tels étoient ceux des Lusitaniens, & des Peuples de la Grande-Bretagne sur l'Océan; des Henetes ou Venitiens dans le Golphe Adriatique; des Assyriens sur le Tigre & sur l'Euphrate; des Ethiopiens sur le Nil, &c. Les autres étoient faits de papier ou d'écorce, comme ceux des Egyptiens, & de plusieurs Peuples de leur voisinage. Lucain a décrit magnifiquement ces sortes de petits batteaux dans les vers suivans.

Lucan. Lib.
4.

*Primum cana salix, madefacto vimine, parvam
Texitur in pupim, caesoque induta juvenco,
Vectoris patiens tumidum superenatat amnem.
Sic venetus stagnante pado, fusoque Britannus
Navigat Oceano. Sic cum tenet omniâ Nilus
Conseritur Bibulâ Memphitis Cymba Papyro.*

Les Auteurs donnent à ces Batteaux les épithètes de *Sutiles* & de *Plicatiles*, parce qu'il falloit les coudre à cause de la matiere dont ils étoient, & qu'il y en avoit qui se plioient facilement, de

maniere qu'on pouvoit aisément les porter. Les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline, * en avoient de cette espee qu'ils plioient comme le reste de leur bagage, & qu'ils portoient lorsqu'ils étoient arrivés aux cataractes du Nil.

Plin. Lib. 24. cap. 9.

Les Eskimaux & quelques autres Peuples du Nord, nous ont conservé le modele & la forme de ces Canots de peaux dans ceux dont ils font usage, lesquels sont aussi de deux especes. Les premiers ne sont que pour une personne seule. Ils sont de la longueur depuis douze jusqu'à quinze & seize pieds, tout plats & de la forme d'une navette de Tisserand. Le dessus est tout couvert de peaux comme le dessous, & n'a qu'une ouverture au milieu, dans laquelle l'homme passe à my-corps pour se mettre sur son séant. Il ferme cette ouverture comme une bourse, & la serre contre son corps comme une ceinture, & quand il a ajusté tout autour, les bords d'une Casaque, qui ne luy laisse que le visage à découvert, le Canot & le Canoteur ne paroissent faire qu'une seule piece, & pas une goutte d'eau n'y scauroit entrer. Ils gouvernent avec un aviron double, qui est terminé en forme de palette par les deux bouts. Ils nagent des deux côtés avec tant de dexterité

Canots de Peaux.

* Plinius. Lib. 5. Cap. 9. Navis Æthiopicæ conveniunt. naves plicatilis quæ facta ex corio complicata circumfertur ad Trajaniensium. annes. namque eas plicatiles humeris transferunt quoties ad cataractas ventum est.

Idem. Lib. 10. Cap. 29. Ibi

& de promptitude, que le Canot semble glisser sur l'eau, & disputer avec le vent pour la légèreté. Un javelot attaché aux côtés du Canot par une longue corde leur sert à darder le poisson qu'ils mangent cru, & comme ils n'apprehendent point que l'onde les domine; qu'ils se font même un plaisir de faire tourner leur Canot, & de faire le moulinet deux ou trois fois de suite, il semble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages sans crainte, pourvû qu'ils puissent se flatter que le poisson ne leur manquera pas.

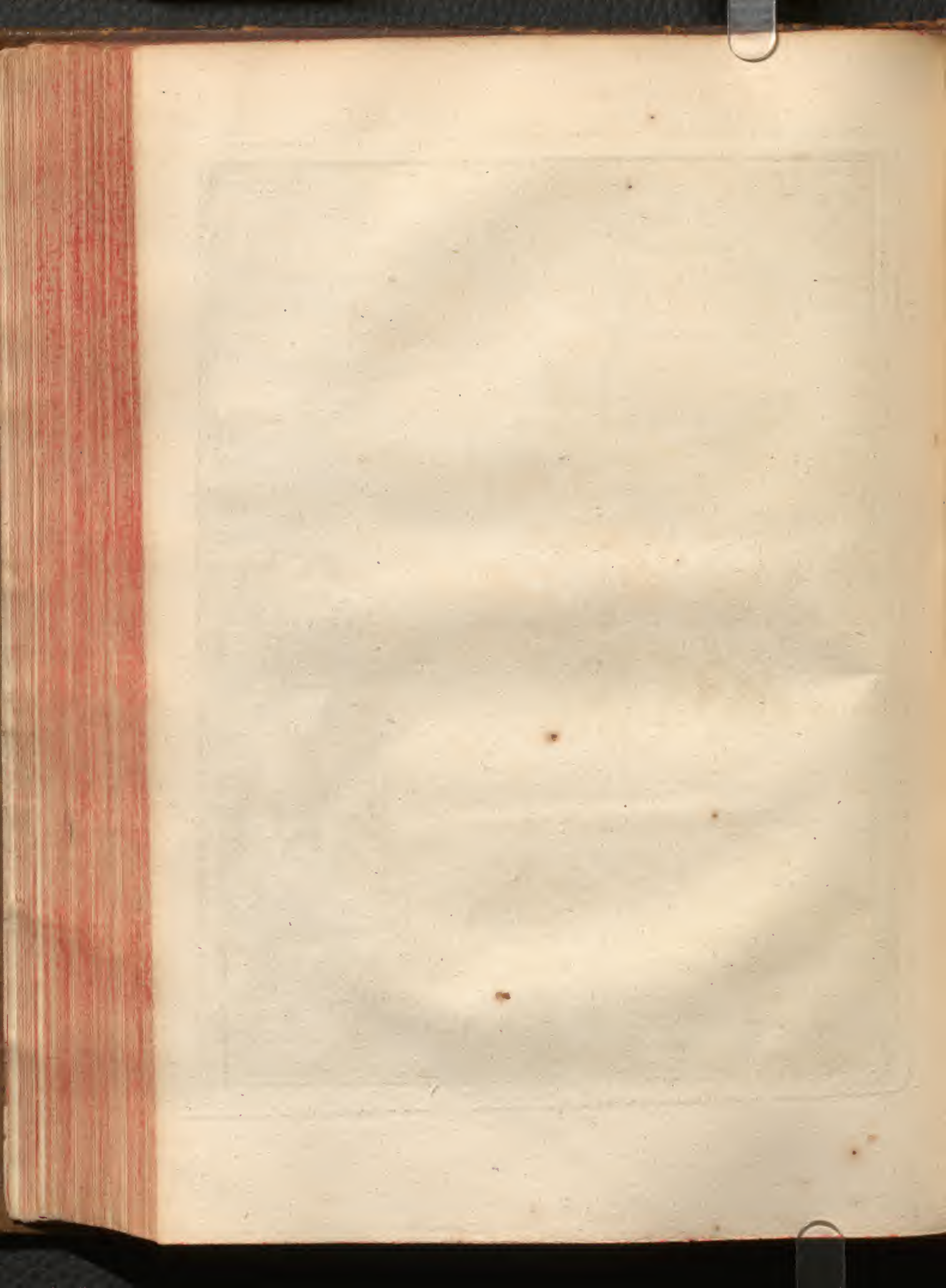
Leurs autres Canots sont de la forme ordinaire, le Gabarit en est de bois, & de pièces bien emmortoisées & liées ensemble, qu'on couvre ensuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de Mer, bien cousuës comme les premières. Ils sont de la longueur des grandes Pyrogues, & peuvent porter cinquante & soixante personnes. Dans le tems calme on les conduit à la rame; mais lorsque le vent peut servir, ils attachent au Mât des voiles de cuir.

Balzes.

Frezier,
Voyage de la
Mer du Sud.
p. 109.
Feuillée,
Journal des
observations,
&c. tom. 2.
p. 590.

Les Indiens du Perou ont une autre sorte de Batteau de cuir fort singulier appelé *Balze*, dont le Pere Feuillée & M. Frezier nous ont donné la figure dans leurs Voyages de la Mer du Sud. Il consiste en deux especes de Vaisseaux taillés de la forme d'un Canot, & faits de peaux de Loup Marin bien cousuës & bien fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces





Vaisseaux par le moïen d'un tuyau à chacun dont on bouche soigneusement l'orifice après les avoir enflés comme un ballon. On les assujettit ensuite, & on les attache l'un à l'autre, de maniere cependant que le devant soit plus approché que le derriere, par le moïen d'un chassis de bois composé de barres de la largeur de deux pouces, auquel ils sont fortement amarrés avec des cordes de boyau. Les barres du chassis sont tellement disposées que la plus longue va de poupe à prouë & sert de quille; les autres s'écartent de bas-bord à stri-bord, c'est-à-dire d'un flanc à l'autre. On étend sur ce chassis une grande peau composée de plusieurs autres cousuës ensemble dont on attache les extremités aux quatre coins du chassis. Ceux qui doivent naviguer sur ces sortes de bâtimens s'asseoient sur cette peau, & nagent avec une pagaie ou aviron à double palette, comme celui des petits Canots Eskimaux, dont nous venons de parler. Si le vent peut servir, ils mettent une petite voile, & pour remplacer l'air qui pourroit se dissiper, il y a toujourns sur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des ballons par lesquels on peut les souffler, quand il est besoin. La maniere de coudre les ballons est particuliere, on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dans les trous on passe ou des arêtes, ou des morceaux de bois sur lesquels, de l'un à l'autre, on fait croiser par-dessus & par-dessous des boyaux mouillés, pour fermer exactement les passages de

Indiæ. Oc-
cid. part. 8.

l'air. Il se fait des Balzes d'un grand port, & M. Frezier assure qu'il y en a sur lesquelles on peut charger jusqu'à douze quintaux & demi. Thomas Candiskh à voulu parler des Balzes, quand il dit d'une Nation située dans la Mer du Sud vers le 23. degré de Latitude Meridionale, qu'ils ont une espece de Canot de peau, lequel se soutient sur l'eau par le moïen de deux vessies enflées. Mais la figure qu'on en a donné dans le Recüeil des Voyages aux Indes Occidentales de Theodore de Bry & de ses heritiers, est fort differente de celle qu'en ont donné les autres qui en ont parlé, & de ce qu'elle doit être, il n'y a qu'à la voir pour juger qu'elle est entierement imaginaire.

Cesar de Bel-
lo. Civ. Lib.
1.

Les Celtiberiens Espagnols usoient de semblables Batteaux au temps de Jules Cesar, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans ses Commentaires. La nécessité de ses affaires l'aïant obligé de passer d'Italie en Espagne, où tout se déclaroit en faveur de Pompée, son Armée pensa entierement périr entre la Segre & la Cinca, qui s'étant débordées par la fonte des Neiges, emporterent les Ponts qu'il avoit jettés sur ces Rivieres, & luy ôterent par là tous les moïens de la faire subsister. L'Infanterie legere des Lusitaniens, & celle de la Celtiberie qui connoissoit parfaitement le pais, & étoit accoutumée de traverser les Fleuves sur des Peaux de Bouc enflées qu'ils portoient toujours à la Guerre, harcelloient continuellement ses Trou-
pes,

pes, & ne laissoient écarter impunément aucun de ses soldats. Dans cette extrémité, il s'avisa d'un stratagême, par lequel il trompa l'attente de ses ennemis, qui s'en promettoient déjà une défaite bien entiere. Il fit construire par ses soldats des Canots, dont il avoit appris & la forme & l'usage dans son expedition des Isles Britanniques. La quille, & le fonds de ces petits batteaux, étoient d'un bois fort léger, & le reste d'osier couvert de cuir. Son projet réüssit, ainsi qu'il l'avoit imaginé, & il se tira par-là d'un des plus grands dangers, où il se soit peut-être jamais trouvé.

On traverse encore aujourd'hui le Tigre & l'Euphrate, selon le témoignage du P. Avril, sur une machine composée de plusieurs peaux de Bouc enflées, qu'on joint des quatre côtés par autant de perches qu'on lie étroitement ensemble, & qu'on couvre ensuite de plusieurs branches d'arbre qu'on a soin de mettre en travers. Le Pere Acofta dit, qu'en Amerique on fait de semblables radeaux pour la traversée des Fleuves & des Rivieres; mais au lieu de peaux de Bouc, on se sert de courges séchées, vidées, & bien bouchées, afin que l'eau n'y puisse pas entrer.

P. Avril,
Voyage d'Orient, Liv. I.
P. 36.

Acofta, Hist.
Nat. de Ind.
Lib. 3. c. 18.

Les Canots d'Ecorce que font les Sauvages moins Septentrionaux, répondent à ceux que les Egyptiens faisoient de Papier. Le Papier est une plante qui croît sur les bords du Nil, & qui pousse

Canots
d'Ecorce.

Theoph.
Hist. Plant.
Lib. 4. c. 9.
Plinius, Lib.
13. cap. 21.

quantité de tiges triangulaires, hautes de six ou sept coudées tout au plus, quoique Theophraste & Pline (a) lui en donnent dix, & même au-dessus de dix : elle étoit presque universelle pour l'usage qu'on en faisoit anciennement ; on s'en nourrissoit ; elle entroit dans la Medecine ; on en tiroit des feuilles pour écrire ; elle fournissoit du bois pour se chauffer ; des chandelles pour éclairer ; des toiles pour s'habiller ; on en faisoit des batteaux, des mâts, des cordes, des voiles, des ustenciles de ménagee, des nattes, des couronnes pour les Dieux, (b) & des fouliers pour les Prêtres. Elle n'étoit pas particuliere à l'Egypte. Elle croissoit aussi en Syrie, sur les bords de l'Euphrate, dans l'Isle de Crète, & même en Italie.

De Italicâ
Papyro. Strabo,
Lib. 5.
& Martialis,
Lib. 8.

Il y a cependant apparence que cette dernière étoit d'une espece differente.

(a) *Plinius, Lib. 13. cap. 21. Papyrus ergo nascitur in Palaestribus Egypti, aut quiescentibus Nili aquis, ubi evagatae stagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum, brachiali radicis obliquae crassitudine, triangulis lateribus, decem non amplius cubitorum longitudine in gracilitate fastigatum, Thyrsi modocacumen includens semine nullo aut usu ejus alio, quam floris ad Deos coronandos. Radicibus incolae pro ligno utuntur: nec ignis tantum gratia, sed ad alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidam Papyro navigia texunt; & e libro vela, tegetesque nec-*

non & vestem, etiam stragulam ac funes. Mandunt quoque crudum, decoctumque, succum tantum devorantes. Nascitur & in Syriâ circa quem odoratus ille calamus lacum. Neque aliis usus est, quam inde, funibus Rex Antigonus in navalibus rebus, nundum Sparto communicato. Nuper & in Euphrate nascens circa Babylonem Papyrus intellectum est eundem usum habere Chartae. Similia his Theophrastes loco cit.

(b) Athenée au Liv. 15. se moque de ces Couronnes de Papier, que Pliné dit qu'on faisoit pour les Dieux.

J'ai bien de la peine à comprendre, comment une Plante qui ne porte point de fruit, qui n'a qu'une tige assez mince, point de feuilles, si ce n'est un bouquet qui vient à la cime de la tige, pouvoit servir à tant d'usages si differens. Je ne puis sur-tout concevoir, comment on en pouvoit faire des batteaux & des voiles. Herodote semble dire, qu'on n'employoit à cet usage que le sommet de la tige, & Theophraste assure qu'on les faisoit de la tige même. On ne pouvoit tirer de la tige des écorces assez épaisses pour faire le corps du bâtiment; encore moins, ce semble, du sommet, qui se sépare en feuilles, ou en lames fines, comme le papier de la Chine, & qui par conséquent n'ont point assez de corps pour faire des voiles, ou l'enveloppe d'un bâtiment, lequel devoit être assez solide pour porter des hommes & des charges assez pesantes. Il falloit donc, à ce que j'imagine, qu'on en fit un tissu natté de bien près, comme sont encore certains petits bâtimens, dont les Abyssins se servent de nos jours pour naviguer sur le Nil.

Herod. Lib.
2. n. 98.

Theoph. loc.
cit.

Je crois aussi que les termes *Papyros*, *Biblos*, *Charta*, *Liber*, lesquels sont synonymes, étoient des noms generiques, qui s'appliquoient universellement à tous les arbres, de l'écorce desquels on se servoit pour écrire. Pline nous apprend qu'on écrit d'abord sur les feuilles de Palme, & c'est peut-être à quoy Virgile fait allusion en parlant de la Sibylle, laquelle écrivoit ses Ora-

Plinius, Lib.
13. cap. 11.

Virg. Æneid.
3. & 6.

Isidor. Lib.
6. cap. 12.

cles sur des feuilles. Pline ajoûte qu'on se servit ensuite de l'écorce de certains arbres. Saint Isidore de Seville, suivant l'opinion des Critiques les plus exacts, donne cette définition du Papier, ou du Livre, (car c'est la même chose.) « Le Livre est la Tunique interieure de l'écorce, qui est la plus voisine du corps ligneux, sur laquelle les Anciens écrivoient. *Liber est interior Tunica corticis, quæ ligno coheret, in quâ Antiqui scribebant.*

Ces noms generiques dont je viens de parler, peuvent parfaitement bien convenir au Bouleau. De son écorce la plus mince on peut faire des feuilles à écrire, & je m'en suis servi moi-même quelquefois. On se sert de la plus épaisse pour faire des canots, des voiles, & des tentes; & comme elle est assez gommeuse, on en fait aussi des Torches pour pêcher au flambeau, ou pour se conduire chez soi dans des nuits fort obscures. Si l'étymologie du mot *Papyrus* vient du mot grec πῦρ, le feu, ce nom lui conviendrait encore plus parfaitement.

Pyrogues
des Caraï-
bes.

Les Caraïbes & les autres Sauvages Meridionaux, qui habitent sur les bords de la Mer, se servent de longues Pyrogues, qui peuvent porter jusqu'à soixante personnes, & ils les rehaussent par des planches qu'ils attachent sur les bords au corps de l'arbre, qui fait le fonds de la Pyrogue. Elles sont assez bonnes pour ranger les Côtes de l'Océan, & résistent plus facilement à la

vague que de simples écorces ; mais dans les Rivières de Canada , ou de l'Amerique Meridionale, elles ne valent rien pour les voyages de long cours, à cause de la multitude des faults & des cataractes, où leur pesanteur, & la difficulté de les manier, les rendroient absolument inutiles. On en a cependant toujours quantité aux environs des Villages, où elles font d'un grand service pour faire les traversées d'un bord de Riviere à l'autre, ou pour y charroyer le bois de chauffage, & les autres provisions des champs, lorsqu'on peut les y conduire par eau.

Les Canots d'Ecorce au contraire sont très-commodes pour les grands voyages, & les seuls dont on puisse se servir, parce que leur légereté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il est plus aisé de les voiturer dans les lieux de portage.

Les Canots d'Ecorce de Bouleau sont le Chef-d'œuvre de l'art des Sauvages. Rien n'est plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenses, & l'on va par-tout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de deux, de quatre, jusqu'à dix places distinguées par des barres de traverse. Chaque place doit contenir aisément deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot est d'une ou de deux pièces d'écorce, auxquelles

Canots d'E-
corce de
Bouleau.

on en coût d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans & en dehors, de maniere qu'ils paroissent être d'une seule piece. Comme l'écorce, qui en fait le fonds, n'a gueres au-delà de l'épaisseur d'un ou de deux écus, on la fortifie en dedans par des clisses de bois de Cédre extrêmement minces, qui sont posées de long, & par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaisses, rangées près à près dans le sens de la courbure du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, regnent deux Précintes ou Maîtres, dans lesquels sont enchâssées les pointes des varangues qu'ils arrêtent, & où sont liées les barres de traverse, lesquelles servent à affermir tout le corps de l'Ouvrage. On n'y distingue ni poupe, ni proüe. Les deux extrémités, ou pinces, sont entierement semblables, parce qu'on n'y attache point de gouvernail, & que celui qui est à l'un des bouts, gouverne avec l'aviron, ou avec la perche quand il faut refouler l'eau en piquant de fonds. Les avirons sont fort légers, quoique faits d'un bois d'Erable qui est assez dur. Ils n'ont gueres que cinq pieds de long, dont la pele en emporte un & demi sur cinq ou six pouces de largeur.

Si ces petits bâtimens sont commodes, ils ont aussi leur incommodité; car il faut user d'une grande précaution en y entrant, & s'y tenir assez contraint pour ne pas tourner, & pour soutenir l'erre du Canot, lorsqu'il est en train d'al-

lér. Ils sont d'ailleurs très-fragiles. Pour peu qu'ils touchent sur le sable ou sur les pierres, il s'y fait des crevasses par où l'eau entre, & gâte les marchandises, ou les provisions qu'on porte; de sorte qu'il ne se passe gueres de jour, où il ne se trouve quelque endroit qu'il faille gommer. On y peut nager assis ou debout dans les eaux douces & tranquilles; mais il est mieux de nager à genoux dans les rapides. C'est encore une autre incommodité de n'y pouvoir porter beaucoup de voile, & de ne pouvoir se servir de la voile que dans les vents moderés, sans s'exposer aux risques de périr. La traversée des lacs est pour cette raison très-difficile; les plus sages ne l'entreprennent gueres sans avoir bien consulté le temps; ils rangent avec cela les terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap, & tâchent de gagner d'Isle en Isle. Toutes les fois qu'on entre, ou qu'on sort du Canot, il faut être pieds-nuds; & lorsqu'on met pied à terre, il faut décharger le Canot, le tirer hors de l'eau, & le mettre à l'abry sur le sable, ou sur la vase, de peur que le vent ne le brise. Quand il s'y fait des crevasses, il faut les gommer, ainsi que je l'ai déjà dit, & il faut avoir soin pour cela de les visiter presque à chaque fois. On gomme les Canots d'écorce de Bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelqu'autre arbre résineux, dont l'Amérique ne manque point dans sa vaste étendue. Mais pour ce qui est des Canots d'écorce, on les étoupe

avec de l'écorce de Peruche brisée, & concassée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures.

Les Nations de la Langue Algonquine ne se servent que de Canots d'écorce de Bouleau, & les travaillent. Mais il y a quelque différence des uns aux autres. Ceux des Abenaquis, par exemple, sont moins relevés de bord, moins grands, & plus plats par les deux bouts, de sorte qu'ils sont presque de niveau dans toute leur étendue; parce que ceux-ci voyageant dans de petites Rivieres, pourroient être incommodés & brisés par les branches qui débordent, & s'étendent sur l'eau des deux côtés du rivage; au lieu que les Outaouacs, & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de cascades & de chûtes, ou bien dans les Lacs, où la lame est toujours fort grosse, doivent avoir des Canots, dont les pinces soient hautes & élevées, afin de briser la vague, & d'être moins exposés à emplir. Il y a dans l'Amerique Meridionale du côté de la Mer du Sud, des Sauvages qui s'exposent sur l'Océan avec des Canots d'écorce. Ceux-là ont les pinces encore beaucoup plus relevées pour la même raison.

Canots
d'Ecorce
d'Orme.

Les Iroquois ne travaillent point les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achètent des autres Nations, ou en font à leur place d'Ecorce d'Orme.

d'Orme. Ceux-ci ne servent gueres qu'une campagne, & parce qu'ils sont moins solides que les autres, & parce qu'il est plus facile d'en réparer la perte. Ils sont d'une seule pièce, & travaillés avec toute la mal-propreté, & toute la grossiereté possible. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il est nécessaire de la replier pour faire les pinces, & après l'avoir cousue dans ces coins, & aux deux bouts qu'ils affermissent avec des bâtons fendus, pour la gêner, & l'empêcher de s'ouvrir, ils font les varangues, les barres & les précintes, de simples branches d'arbre. Ces branches ne sont qu'écôtées, & si mal rangées, que la vûë seule en fait mal au cœur, & doit naturellement inspirer de la défiance à ceux, qui ont à exposer leur vie dans ces machines sur des Rivieres aussi dangereuses que le sont celles de Canada. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuse à la rapidité des eaux, dans les faults & dans les cascades, lorsqu'ils descendent les Rivieres, ou qu'ils les refoulent avec des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

Ces Saalts & ces Cascades sont formés par la hauteur des terres, qui à proportion qu'on remonte vers la source des Fleuves & des Rivieres, vont toujours en s'élevant. En certains endroits elles s'élevent d'une maniere surprenante, comme aux Cataractes du Nil, ou bien à la fameuse chûte

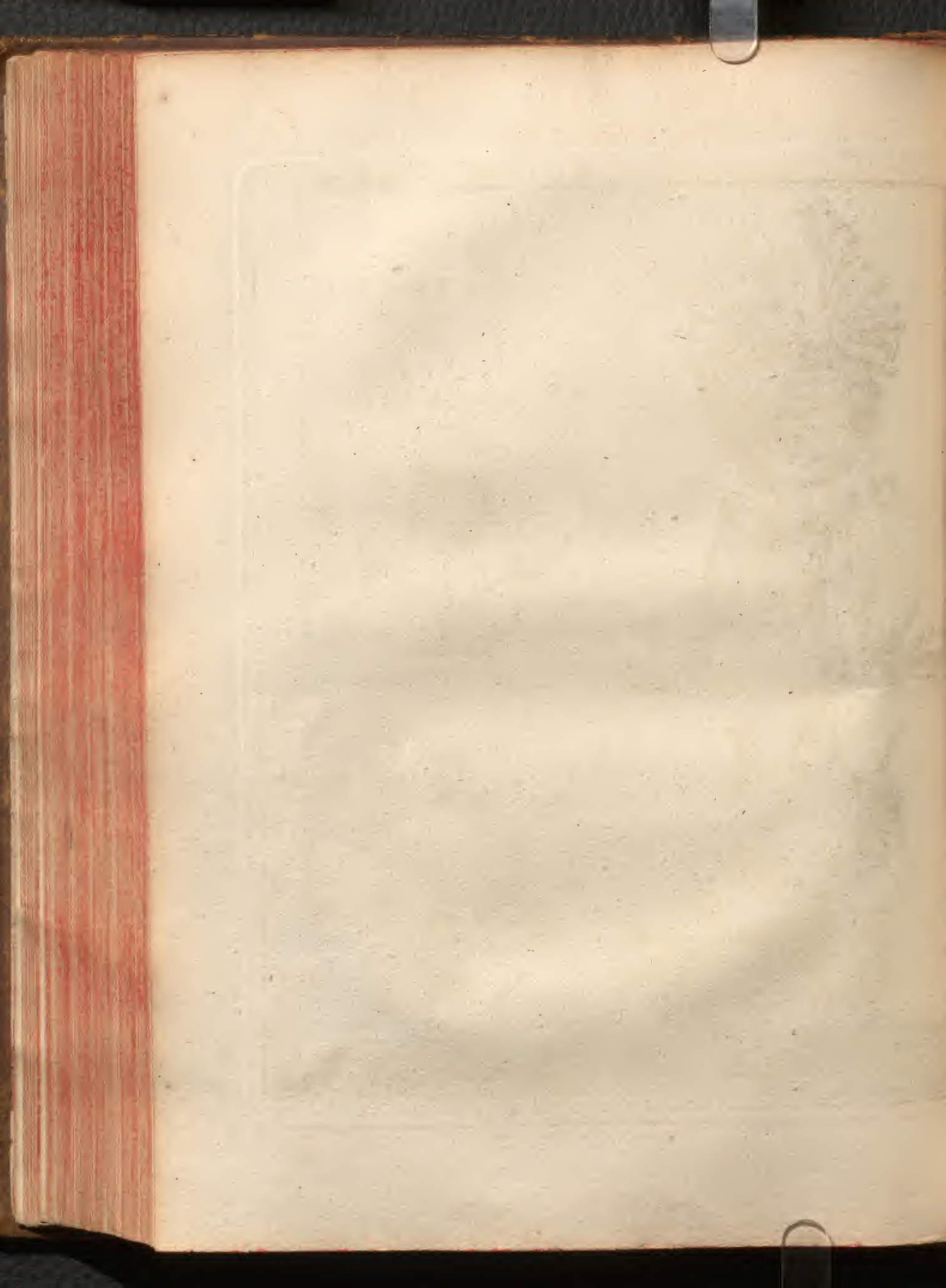
Des Saalts
& Casca-
des.

de Niagara, qui est d'une prodigieuse hauteur, & où le fleuve Saint-Laurent, lequel a une demi-lieuë de large en ce lieu-là, tombe à pic comme dans un goulphre avec un bruit effroyable; en d'autres elles s'élevent d'une maniere moins sensible comme par degrez, de cinq à six pieds seulement, de distance en distance. Le même fleuve Saint-Laurent peut aussi en être un exemple. Car il court ainsi pendant plus de 40. lieuës de faults en faults peu éloignés les uns des autres, & dont quelques-uns ont près d'une lieuë de long, où il roule par différentes chûtes avec tant de précipitation, qu'une flèche décochée d'une main roide & habile ne part pas avec plus de vitesse, qu'en a l'eau dans l'impétuosité de ces torrens: & comme dans ces endroits il a peu de profondeur, ses vagues se brisant contre les Rochers répandus dans son liët, causent un mugissement perpetuel, & paroissent toutes changées en écume.

Portages.

On fait portage à ces Cataractes que leur extrême hauteur rend impraticables. Il faut même s'y prendre de loin, & sortir du Canal de la Riviere beaucoup au-dessus de la chûte, pour ne pas courir à une perte inevitable. Mais on s'abandonne au fil de l'eau dans les faults qui ont moins d'élevation; toute l'adresse consiste à sçavoir le prendre, à bien choisir certains passages étroits entre les chaînes de Rochers, & à éviter les pier-





res détachées dont le fleuve est semé, & dont il suffit d'en heurter une, pour que le Canot porté avec une extrême roideur, soit brisé en pièces, & fasse un naufrage auquel il n'y a plus de remède.

Ceux qui ne sont pas accoutumés à ces sortes de navigations, fremissent à l'idée seule qu'on puisse se commettre dans des passages si dangereux à la merci d'une simple écorce. Cependant les Sauvages & les François Canadiens, sont si habiles à parer les Roches, que j'ai vû beaucoup de personnes, qui aimoient mieux sauter le Sault-Saint-Loüis, lequel est au-dessous de nôtre Mission, que de faire le voyage de Montreal à pied. Ce sault néanmoins, quoiqu'il n'ait que demilieuë de long, est un des plus périlleux : & il est assez souvent arrivé à d'excellens Canoteurs d'y venir faire naufrage, après avoir sauté tous les autres.

Deux hommes portent sur leurs épaules les Canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité jusqu'au-dessus ou au-dessous des Cataractes. Le reste de l'équipage, soit dans les portages, soit dans les autres voyages de Terre, se range sur des Bretelles, qui sont une maniere de chassis de bois fort commode pour enlever une grosse charge, & pour la porter aisément : ou bien on fait des pacquets qu'on laisse pendre sur les épaules, attachés à des colliers, ou longues faites de leur fil de bois blanc, tressé en bande,

Bretelles.

Herodot.
Lib. 2. n. 64.

que les femmes appliquent sur leur front, & que les hommes font passer sur la poitrine & à la naissance des épaules, tout au contraire de ce que rapporte Herodote de l'usage des anciens Egyptiens.

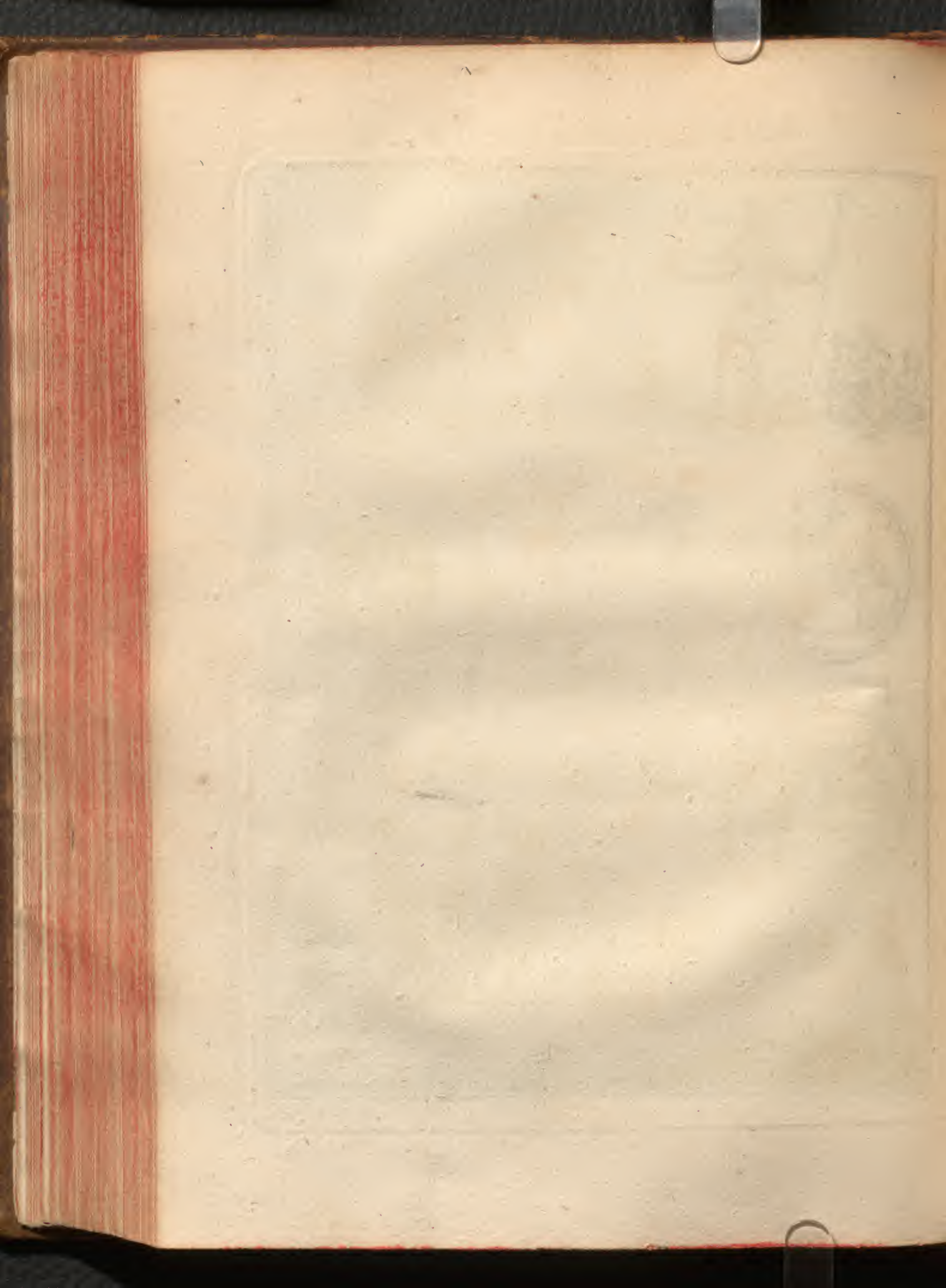
Traînes.

Pendant l'Hyver, & sur les neiges, ils se servent de petites traînes, qui sont faites d'une ou de deux petites planches extrêmement minces, qui toutes deux ensemble n'excedent pas de beaucoup la largeur d'un pied, & la longueur de six ou sept. Ces planches sont recourbées en dedans, & repliées sur le devant de la hauteur d'un demi-pied, pour briser & pour écarter les neiges, qui les empêcheroient, en refoulant, de couler avec facilité. Deux bâtons un peu élevés regnent sur les deux côtés de la traîne dans toute sa longueur, & y sont attachés de distance en distance. Ils servent à passer, & à repasser les courroyes, qui assujettissent leur équipage sur la traîne. Un Sauvage avec son collier passé sur la poitrine, & enveloppé dans sa couverture, tire après soi sa traîne bien chargée sans beaucoup de difficulté.

Raquettes.

Dans les neiges où il n'y a point de chemin frayé, ils sont obligés de se servir de Raquettes, sans quoi toutes sortes de voyages, ou pour guerre ou pour chasse, &c. leur seroient absolument impossibles. La forme de ces Raquettes approche de l'Ellyptique, c'est-à-dire





que l'Ellypse n'est point parfaite, étant plus arrondies sur le devant que par l'autre extrémité, laquelle se termine un peu en pointe. Les plus grandes sont de deux pieds & demi de long, sur un pied & demi de large. Le tour qui est d'un bois durci au feu, est percé dans sa circonférence comme les Raquettes de nos jeux de paulme, à qui elles ressemblent, avec cette différence, que les maillés en sont beaucoup plus serrées, & que les cordes n'en sont point de boyaux, mais de peaux de Cerf cruës, & coupées fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus stable, on y met deux barres de traverse, qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu est le plus large & le plus long. Dans celui-ci vers le côté, dont l'extrémité est arrondie, on pratique un vuide fait en arc, dont la barre de traverse fait comme la corde. C'est-là que doit porter la pointe du pied sans toucher à la barre de traverse, qui le blesseroit. Aux deux bouts de l'arc sont deux petits trous pour passer les courroyes, qui doivent attacher le pied sur la Raquette. On passe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud sur l'orteil, & après les avoir croisées, on les repasse dans la Raquette à la circonférence de l'arc; on les conduit ensuite par derrière au-dessus du talon, d'où on les ramene sur le coup du pied, où on les nouë en faisant une rose de ruban. Cela se fait de telle maniere, que quoique le pied soit

bien assujetti, il n'est pourtant gêné que sur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette sans y porter la main.

C'est encore-là un usage singulier des premiers temps, lequel a passé de l'Asie dans l'Amérique avec les Nations qui s'y sont transplantées. Strabon parlant des Peuples qui habitent cette longue chaîne de montagnes, laquelle s'étend depuis le pied du Mont-Taurus jusqu'à l'extrémité des Monts Riphées, & dont le Caucase est une des plus célèbres chez les Auteurs anciens, en raconte ceci de particulier. » On ne peut, dit-il,

Strabo, Lib.
21. p. 348.

» monter sur la croupe de ces montagnes pendant
» l'Hyver ; mais les habitans y vont pendant
» l'Esté, & attachent à leurs pieds des souliers
» pointus faits de peaux de bœuf cruës, & larges
» comme des Tambours, à cause des neiges & des
» glaces. Ils se laissent couler ensuite du haut de
» ces montagnes avec tout leur bagage, assis sur
» une peau. La même chose se pratique dans
» l'Atropatie, dans la Médie, & sur le Mont
» Mafius qui est en Arménie. Là ils attachent
» aussi à leurs pieds des rotules de bois, termi-
» nées en pointe, ou garnies de pointes.

Suidas,
20705.

Suidas, sur le rapport d'Arrien, dit pareillement que les soldats d'Alexandre le Grand, par le moyen de certains cercles garnis de jonc, passoient sans incommodité sur des neiges, qui en quelques endroits, avoient jusqu'à seize pieds de profondeur.

Comme on se sert encore de Raquettes dans la Colchide ou Mingrelie, & dans ces païs dont parle Strabon, il est évident que dans sa description, il n'a voulu exprimer autre chose que des Raquettes par ces fouliers de peaux de bœuf, largès comme des Tambours.

Les pointes qu'on met sous les talons & les rotules de bois, qui sont des patins, ou un équivalent que Strabon a voulu décrire, sont nécessaires dans les païs de glaces & de neiges, où l'on est obligé de mettre des pointes jusqu'aux fers des chevaux pour les ferrer à glace.

Quant à la maniere de se laisser couler du haut des montagnes, Strabon nous dépeint un usage, qui s'observe encore au Mont Cenis, & dans les Alpes. C'est ce qu'on appelle *la Ramasse*, qui est une maniere de traîneau, avec un petit siege sur le fonds, où l'on fait asseoir le Voyageur. Les habitans du païs stylés à conduire ces sortes de voitures, assis tout bas sur le devant, les dirigent avec les mains par le moyen des bras du traîneau même; & avec les pointes dont leurs talons sont armés, ils arrêtent leur course comme ils veulent, lorsqu'elle est trop impétueuse. Rien n'est plus rapide & plus agréable que cette maniere de descendre. Les Sauvages au lieu d'une peau, se servent d'une écorce dans le besoin. C'est un divertissement que les enfans ne manquent pas de se donner dans le temps des neiges, lorsqu'ils ont autour de leurs Villages

quelque éminence dont ils puissent profiter.

Les Guerriers dans leur route marchent à petites journées. Rien ne presse ordinairement les Sauvages, comme aussi aucun accident ne les déconcerte, à moins que leur superstition ne leur fasse tirer quelque mauvais augure du succès de leur entreprise. Ils ont comme les Argonautes leur Orphée & leur Mopse; c'est-à-dire, leurs Jongleurs, qui raisonnent sur-tout, tirent, selon leurs principes des conséquences bonnes ou mauvaises de tout, & les font avancer ou reculer, comme il leur plaît. Il ne leur faut pour cela qu'une bagatelle, & ils se persuadent avoir entendu parler le mât de leur Canot, ainsi que les célèbres Conquerans de la Toison d'Or, si le Jongleur disoit qu'il a parlé.

Idee de direction dans leur route.

Ils marchent avec peu de précaution sur leurs Terres, ou en pais non suspect. Tandis que quelques-uns conduisent les Canots, ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chasser chemin faisant. Ces Chasseurs prennent diverses routes, & s'écartent les uns des autres en suivant divers rumb de vent, pour ne pas se rencontrer sur la même proye. Le soir ils se rendent au lieu destiné pour la couchée, & pas un ne s'égare.

Rien n'est plus admirable que l'idée de ces Barbares. C'est une qualité qui semble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on
pourroit

pourroit le faire avec une Bouffole par rapport aux endroits où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaisses, & dans les temps les plus sombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoique dans des pais impratiqués, & où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout observé, & ils tracent grossièrement sur des écorces, ou sur le sable, des Cartes exactes, & auxquelles il ne manque que la distinction des degrés. Ils conservent même de ces sortes de Cartes Geographiques dans leur Trésor public, pour les consulter dans le besoin.

Ils ont quelque connoissance de l'Astronomie, qui sert à régler leur temps, & à diriger leurs courses; & il leur reste encore quelque teinture de cette science, dont on rapporte les commencemens à Prométhée, à Atlas, & à Lycaon, qui s'appliquerent les premiers à contempler le cours des Astres, l'un sur le Mont Caucase, le second dans la Mauritanie, & le troisième dans l'Arcadie, ou sur les montagnes de Thrace.

Ils comptent ordinairement par les nuits à la façon des Numides, & de plusieurs autres Peuples de l'Antiquité, plutôt que par les jours: par les mois lunaires; plutôt que par ceux du Soleil, ainsi que le pratiquoient presque toutes les Nations dans les premiers temps, & particulièrement les Juifs. Cependant cette maniere de com-

Connoissance de l'Astronomie.

pter est subordonnée au cours du Soleil, qui sert à régler leurs années, lesquelles sont partagées en quatre saisons comme les nôtres, & sous-divisées en douze mois. La maniere de compter par les Lunes, n'est pas même si universelle, qu'ils ne comptent aussi par les années solaires. Je crois avoir remarqué que l'une & l'autre maniere de compter est affectée à certaines choses, & qu'en d'autres occasions elles s'employent indifferement.

Les années heliaques ou solaires, sont destinées à marquer l'âge des hommes. Pour sçavoir, par exemple, combien il y a de temps qu'un homme est né, la phrase Huronne porte, combien de fois a-t'il r'attrappé le jour de sa naissance? Et c'est la même dont ils se servent par rapport au Soleil, de qui-ils disent qu'il a r'attrappé tant de fois le point où il recommence son cours. Ils expriment aussi les années heliaques par le nom d'une des saisons, & sur-tout de l'Hyver; le nom d'une des saisons supposant dans cette occasion pour toutes les quatre ensemble & pour l'année solaire entiere. Ils diront, par exemple, il y a tant d'Hyvers que je suis au monde, pour dire il y a tant d'années; cette maniere de parler est encore usitée dans la poësie ancienne & moderne. Ils comptent de la même façon pour toutes les choses éloignées, qui renferment une période de temps assez longue, où le nombre & la supputation des mois lunaires les embarrasseroient. Ils comptent au

contraire par les Lunes, & par les nuits, quand il s'agit d'un terme assez court, de prendre leurs mesures pour leurs voyages de guerre, de chasse, ou de pêche, pour leur rendez-vous, & pour le temps de leur retour, &c. Dans ces occasions-là même ils disent fort bien, *Skarakouat*, qui signifie un mois heliaque, comme *s'Ouennitat*, qui signifie un mois lunaire; mais le premier est moins ordinaire que le second.

Il est très-vraisemblable que tous les Peuples de l'Antiquité avoient ainsi subordonné les années lunaires au cours du Soleil. Cela paroît certain par l'Écriture Sainte des Egyptiens & des Hébreux. Joseph parlant à Pharaon des sept années d'abondance, & des sept autres de stérilité, parle manifestement des années qui dépendent absolument du cours du Soleil, lequel sert à régler le temps des semences & des récoltes, en réglant celui des saisons. Les années Jubilaires des Juifs étoient aussi manifestement des années heliaques. Herodote raconte des Egyptiens, que les Prêtres de cette Nation se vantoient d'avoir été les premiers qui avoient divisé l'année en douze mois solaires de trente jours chacun, ajoutant cinq jours à la fin de chaque année. Les Egyptiens se donnoient, peut-être par vanité, une gloire qui ne leur convenoit pas. Il est probable que cette division est aussi ancienne que la division des Etoiles en Constellations, dont il y en a douze dans l'écliptique, qu'on appelle les

Gen. cap. 41.
v. 29. 30.

Herodot.
Lib. 2. n. 4.

douze Maisons du Soleil, parce qu'il séjourne un mois dans chacune ; or, l'honneur d'avoir donné des noms aux Etoiles, appartient, je crois, aux autres Barbares, comme on pourra l'inferer de ce que je vais dire tout à l'heure.

Acosta, Hist.
Moral. de las
Indias, L. b.
6. cap. 2. 3.

Ce qui peut justifier ce que je viens de dire des années heliaques, c'est qu'outre les Barbares, les Peuples policés de l'Amérique regloient aussi leurs années par le cours du Soleil. Les habitans du Pérou comptoient autant de jours dans l'année que nous, & les partageoient en douze mois lunaires, qui avoient chacun leur nom, & sur lesquels ils repartissoient les onze jours solaires qui restent. L'année solaire des Mexiquains étoit de 360. jours distribués en dix-huit mois de vingt-jours chacun. Néanmoins comme le cours du Soleil emporte cinq jours davantage, ils en tenoient compte de la même manière que les Egyptiens ; mais ils les regardoient comme des jours superflus, des jours vuides, auxquels leurs Prêtres ne faisoient point de sacrifices. Ces jours se passoient uniquement à se visiter, & à se divertir. Après cette intercalation ils commençoient leur nouvelle année avec le Printemps, & la naissance des feuilles ; au lieu que les Peruviens la commençoient d'abord en Janvier, & ensuite au mois de Decembre, après que leur Calendrier eut été réformé par un de leurs Incas.

Les Mexiquains partageoient, outre cela, leur année, selon les saisons, en quatre parties éga-

lès, qui avoient chacune differens noms, & differens symboles pour les désigner. Leurs mois n'étant pas réglés comme les nôtres, leurs semaines ne l'étoient pas non plus; elles étoient de treize jours. Ils avoient aussi des semaines d'années, dont quatre qui faisoient le nombre de 52. ans, composoient leur siecle. La forme de ce Calendrier séculaire, étoit représentée par une roüe, ou par une croix à quatre branches égales. Le Soleil étoit peint au centre. Chaque branche avoit sa couleur particulière, & étoit distinguée en treize parties pour marquer le nombre des années. Sur les bords ils marquoient les principaux événemens par des Hieroglyphes.

Je n'oublierai point de dire ici en passant, que comme ils avoient une tradition que le Monde devoit périr à la fin des siècles, semblable à celle qu'avoient les Peuples du Pérou; ainsi que nous l'avons déjà remarqué; lorsque leur année séculaire finissoit, ils éteignoient les feux sacrés de leurs Temples, celui de leurs maisons particulières, & brisoient tous les vases qui servoient pour leur nourriture, comme s'ils n'en eussent plus eu besoin, & que le Monde eut dû réellement tomber cette nuit-là même dans le chaos, ou rentrer dans le néant. Dans cette persuasion ils passaient toute cette nuit dans les ténèbres entre la crainte & l'esperance. Mais dès qu'ils voyoient l'Aurore revenir leur annoncer le retour du Soleil, on entendoit alors de toutes parts

retentir mille acclamations de joye, soutenuës du bruit de divers instrumens de leur musique; on allumoit de tous côtés des feux nouveaux dans les Temples & dans les maisons, & on célébroit une Fête, ou par des sacrifices & des processions solennelles, ils rendoient graces à leur Dieu, de ce que sa bonté leur avoit rendu sa lumiere, & leur accorderoit encore un nouveau siecle.

Les noms des quatre saisons sont fixés chez les Barbares. Les mois prennent les noms des Lunes, ou des differens effets qui y répondent. Chez les Nations sedentaires de la Nouvelle France, ils les désignent par les semences, par les differens degrés de la hauteur des bleds, les récoltes, &c. Les Nations errantes ont d'autres circonstances particulieres à chaque Lune, qui déterminent le nom qu'elles lui donnent. Ils ne sçavent ce que c'est que la distinction des semaines, ni des jours en heures réglées; ils n'ont gueres que quatre points fixes, le lever du Soleil, le Midi, le Coucher, & la Minuit; mais ils suppléent au défaut des horloges par une attention, pratique si exacte, qu'à quelque heure que ce soit du jour, ils marquent à peu près du doigt le point où le Soleil doit être.

Les Iroquois & les Hurons ont une maniere de compter, laquelle est du style de Conseil, où les nuits supposent pour des années, ainsi que je l'ai dit du Trésor public. Il pourroit y avoir eu parmi les Egyptiens, les Chinois, & d'autres Peuples

anciens, des manieres de compter à peu près semblables, qui auront donné lieu à cette supputation d'un grand nombre de siècles qui se trouvent dans leur Chronologie, & qui n'ont d'existence que dans leur ignorance, ou dans leur vanité. C'est ainsi qu'il y a eu chez les Juifs des semaines d'années, énoncées comme si c'étoit des semaines de jours.

Le Baron de la Hontan dit, que l'année des Outaouacs, des Outagamis, des Hurons, des Saulteurs, des Illinois, des Oumamis, & de quelques autres Sauvages, est composée de douze mois lunaires synodiques, avec cette différence, qu'au bout de trente Lunes, ils en laissent toujours passer une surnumeraire qu'ils appellent la Lune perduë; ensuite ils continuënt leur compte à l'ordinaire. « Par exemple, dit cet Auteur, « nous sommes à présent dans la Lune de Mars « que je suppose être le trentième mois lunaire, « & par conséquent le dernier de cette Epoque, « sur ce pied-là celle d'Avril devroit la suivre immédiatement; cependant ce sera la Lune perduë qui passera la première, parce qu'elle est la trentième. Ensuite celle d'Avril entrera, « & on commencera en même temps la période « de ces trente mois lunaires synodiques, qui font « environ deux ans & demi. » Tout cela me paroît être de la pure invention de cet Auteur, ainsi que ses Dialogues, & beaucoup d'autres choses dont ses Memoires sont farcis, & qui sont tou-

La Hontan,
Memoires de
l'Amérique,
tom. 2. pag.
109. 1. 0.

tes fausses de notoriété publique.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont point une exactitude mathématique pour les intercalations, & pour accorder les années heliaques avec les années lunaires. Les Peuples policés de l'Amérique ne l'avoient pas eux-mêmes, à combien plus forte raison les Barbares. Acofta & l'Inca Garcilaffo font obligés d'avoüer, que la science des Mexiquains & des Peruviens étoit très-bornée sur ce point. L'un & l'autre rapportent, quoique d'une manière un peu différente, comment les habitans du Pérou regloient les erreurs, qui pouvoient naître de la différence qui se trouve entre les années lunaires & les années heliaques, en se réglant eux-mêmes, non pas sur le cours de la Lune, mais sur le point fixe des Solstices & des Equinoxes. Ils avoient des Tours pour observer les uns, & des Colonnes pour les autres. Les Auteurs que je viens de citer, varient sur le nombre & la position de ces Tours; mais ils conviennent dans l'essentiel, qui est qu'elles étoient tellement disposées, qu'on pouvoit y faire des observations mathématiques, lesquelles n'étoient pas sans doute de la justesse qu'on exigeroit aujourd'hui; mais qui étoient suffisantes pour le besoin qu'ils en avoient. C'étoit un Prince de la race des Incas, qui étoit obligé de veiller à ces ennuyeuses observations.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées par le défaut des lettres alphabétiques

Acofta, loc.
cit.

Garcilaffo,
Comment.
Real. Lib. 2.
cap. 22.

tiques, leur Chronologie ne se sent pas des erreurs qui pourroient se trouver dans leurs supputations, & suivre de la révolution de plusieurs siècles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées, & une maniere de conserver la memoire des événemens historiques, & des choses qui méritent le plus d'être remarquées. Car, outre ce que j'ai dit des Iroquois, des Hurons, & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, outre l'Ecriture Hieroglyphique des Mexiquains, & les peintures dont nous avons parlé, tous les Sauvages ont encore une sorte d'Annales marquées par certains nœuds; mais ces Chroniques sont bien bornées, & bien imparfaites chez tous les Barbares. Les Péruviens les avoient un peu plus perfectionnées; car si nous nous en rapportons au Pere d'Acofta, ils suppléoi-
 ent au défaut de l'Alphabet par leurs *Quipos*, c'est ainsi qu'ils appelloient certains memoires ou Registres faits de cordelettes, composées de divers nœuds & de différentes couleurs. C'est une chose incroyable, dit-il, combien de choses ils exprimoient de cette maniere; car avec cela, tout ce qu'on peut expliquer par l'Ecriture & par les Livres, d'Histoire, de Loix, de Cérémonies, de comptes de marchandise, ils l'exprimoient par differens cordeaux, où les nœuds & les couleurs étoient si variées, qu'on pouvoit connoître jusqu'aux moindres circonstances des choses qui y étoient signifiées. Il y avoit des person-

Acofta, Hist. Moral. Lib. 6. cap. 8.

nes publiques, comme parmi nous les Notaires Royaux, qui en tenoient Registre, & des Maîtres préposés pour en enseigner la méthode à la jeunesse. Les Mexiquains avoient encore plus perfectionné leurs Hieroglyphes Chronologiques. Ils en avoient des Histoires écrites sur des écorces reliées en Livres à peu près semblables à ceux qui nous viennent de la Chine; & nous aurions sans doute une plus grande connoissance de leur Monarchie, si le peu de goût qu'on avoit pour la connoissance de l'Antiquité au temps de la conquête des Espagnols; & si le zele indiscret joint au peu de Litterature de leurs premiers Missionnaires, n'eut porté ces zelés ignorans à faire brûler tous ces Recueils historiques, comme s'ils eussent été remplis de caracteres magiques, & n'eussent eu d'autre but, que d'apprendre la maniere de faire des sortileges.

Idem, cap.
7. Lib. 6.

J'ajouterais ici au sujet de leurs époques, & de leur maniere de compter, qu'on doit regarder aussi comme une chose digne d'admiration, que les Sauvages ayent la même maniere de compter, qui nous est venuë de l'Antiquité, & qui étant purement arbitraire, doit être dérivée de la même source. Car le nombre de dix est chez eux le nombre de perfection, comme il l'étoit chez les Egyptiens, comme il l'est aujourd'hui chez les Chinois, & comme on peut dire aussi qu'il est chez toutes les Nations de l'Europe. Ils comptent d'abord les unités jusqu'au nombre de dix : les

dixaines par dix jusqu'à cent : les centaines par dix jusqu'à mille , ainsi du reste.

Maintenant , pour ce qui est des Etoiles & des Planetes , ils ont encore parmi eux les mêmes idées qu'on a eûes dans les premiers temps. Les Iroquois appellent les Etoiles *Otsistok* , un feu dans l'eau , d'*Otsista* feu , & d'*O* , qui , dans la composition , signifie une chose dans l'eau ; ce qui semble faire allusion aux Eaux que l'Ecriture Sainte dit être au-dessus du Firmament. Ils disent *Otsistokouannion* , ajoutant la finale multiplicative pour représenter le nombre des Etoiles. Quelquefois aussi ils les appellent *Otsistokouannentagon* , des feux attachés , pour marquer que , quoiqu'elles soient dans des Cieux fluides , elles y sont fixes néanmoins , & ont toujours un même rapport entre elles. Ils les ont divisées en Constellations ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que quelques unes de ces Constellations , & quelques-unes des Planetes , ont les mêmes noms que nous avons reçûs de l'Antiquité. Ils nomment Venus , ou l'Etoile du matin , *Te Ouentenhaouitha* , elle porte le jour ; ce qui a la même signification que le nom de *Lucifer* , que les Anciens nous ont transmis. Ils appellent les Pleïades * *Te Iennonniakoua* , les

Etoiles & Constellations.

* Varron attribué à toutes les Etoiles , ce qu'Hygin ne dit que des Pleïades.

Cœli choreas astricas ostenderet.
Manilius , Lib. 2.

Quum Pictus aer fervidis late ignibus

Signorumque choros ac mundi flammea teeta.

Hyg. Lib.
2. art. Tau-
rus.

Danseurs & les Danseuses. Ce qui paroît avoir quelque fondement dans l'Antiquité, selon ce que rapporte Hygin, qui dit qu'elles sont ainsi nommées, parce qu'elles semblent mener une danse ronde par la disposition de leurs Etoiles. J'ai déjà remarqué qu'ils appelloient la Galaxie, ou la voye Lactée, le chemin des Ames; & j'ai fait voir le rapport que ce nom a avec la doctrine des Anciens sur l'état des Ames, sur leur origine céleste, & leur retour dans le Ciel. Mais la plus caractéristique, & à laquelle je m'arrête, c'est la grande Ourse que les Sauvages nomment aussi l'Ours ou l'Ourse. Le nom Iroquois c'est *Okouari*. Je m'arrête, dis-je, à celle-là, parce que cette Constellation est la plus considérable de toutes, & la plus digne d'attention par rapport aux premiers Navigateurs, qu'on prétend s'être reglez sur elle dans leurs navigations, & qui par une suite naturelle doit avoir été plus universellement connue que les autres, dont on n'avoit pas un besoin si marqué.

Je n'examine point ici les fables des Poètes * sur les noms de la grande & de la petite Ourse, & je laisse rechercher à d'autres, si ces noms ont été

* Aratus au commencement de son Poëme, parle des Ourses, qui nourrirent Jupiter dans l'Isle de Crète, d'où elles furent transportées dans le Ciel, & placées au nombre des Constellations, en reconnaissance de ce service. Cet-

te fable, aussi-bien que celle d'Arcas & de Callisto, semblent prouver que ce sont les Crétois & les Barbares qui occupoient la Grèce, lesquels ont donné le nom aux Etoiles, & distingué le Ciel en Constellations.

donnés en considération des Ourfes qui nourri-
rent Jupiter en Crète, ou bien à cause de la Me-
tamorphose d'Arcas & de Callisto. Je crois, pour
ce qui concerne l'Histoire, que ces deux noms
peuvent avoir été donnés à ces Constellations,
qui sont très-semblables, successivement, en des
temps differens, & peut-être assez éloignés l'un
de l'autre; du moins il paroît que l'opinion des
Auteurs anciens étoit, qu'on s'étoit réglé long-
temps sur la grande Ourse avant que de se régler
sur la petite.

Hygin dit que Thalés, qui s'étoit fort appli-
qué à l'Astronomie, fut celui qui donna le nom
d'*Arctos* à la petite Ourse, & qu'on l'appella *Mi-
nor* pour la distinguer de la grande: que Thalés
étant Phénicien, en donna aussi à cette Constella-
tion le nom de *Phénice*. Les Phéniciens profiterent
de la découverte de leur Compatriote; & réglant
leur course sur la petite Ourse, ils en naviguèrent
avec beaucoup plus de sûreté. Tous les Peuples du
Peloponnese, & de la Mer Egée, continuerent à
observer la grande Ourse. Peut-être fut-ce un
motif de jalousie, qui les obligea à s'en tenir à
l'ancien usage; quoiqu'il en soit, les Phéniciens
furent long-temps les seuls qui se gouvernerent
sur la petite Ourse, selon le témoignage d'Ovide.

Hygin. Lib.
2. Art. Arc-
tos Minor.

Ovidius Fast.
3.

Quis tunc aut Hyadas, aut Pleiadas Atlanteas

Senserat, aut geminos esse sub axe polos?

Esse duas Arctos; quarum Cynosura petatur

Sidonis; Helicen graja carina notet?

Gg iij

Ce Thalés dont parle Hygin, étoit Milesien, & ne peut être appellé Phénicien, qu'à cause du séjour qu'il fit en Phénicie. Il est différent de cet autre Thalés, qui travailla sur les Loix des Crétois, & qu'on peut mettre au nombre des Législateurs.

Ce qui est très-sûr, c'est que les Iroquois & la plupart des Sauvages connoissent la grande Ourse sous le même nom que nous; & comme les noms des Constellations sont purement arbitraires, & donnés par le caprice, ils ne peuvent s'être rencontrés avec nous à imposer les mêmes noms sans une communication d'idées, laquelle suppose celle des personnes par qui ces connoissances sont dérivées des uns aux autres. Il ne faut pas croire au reste qu'ils lui aient donné ce nom, depuis que les Européens ont abordé sur leurs Terres. C'est certainement un nom très-ancien parmi eux. Ils nous raillent même de ce que nous donnons une grande queue à la figure d'un animal qui n'en a presque point; & ils disent que les trois Etoiles qui composent la queue de la grande Ourse, sont trois Chasseurs qui la poursuivent. La seconde de ces Etoiles en a une fort petite, laquelle est fort près d'elle. Celle-là, disent-ils, est la chaudiere du second de ces Chasseurs, qui porte le bagage, & la provision des autres.

Relat. de la
Gaspésie, ch.
7. p. 152.

Le Pere le Clerc, dans sa Relation de la Gaspésie, assure que les Sauvages Gaspésiens ont la

connoissance de la grande & de la petite Ourse : *
 qu'ils appellent la premiere *Mouhinne*, & la se-
 conde *Mouhinchiche*, ce qui revient aux noms
 d'*Arctos Major & Minor*. Il ajoute, qu'ils disent
 que les trois Gardes de l'Etoile du Nord sont un
 canot, où trois Sauvages sont embarqués pour
 poursuivre l'Ourse ; mais que par malheur ils
 n'ont pû encore la joindre. Il n'est gueres ordi-
 naire de chasser aux Ours en canot, à moins qu'il
 ne fût question des Ours blancs, lesquels allant
 pêcher sur les glaces, en sont quelquefois aban-
 donnés dans les Mers du Nord ; mais cette chasse
 n'étant ni sûre, ni pratiquée, ce canot me pa-
 roît être de la pure invention du Peré le Clerc.

Les Iroquois que j'ai consultés, ne m'ont point
 paru connoître la petite Ourse sous ce nom-là. Ils
 appellent l'Etoile polaire, *ia te ouattenties*, celle
 qui ne marche point, parce qu'elle a un inouve-
 ment insensible à l'œil, & qu'elle paroît toujours
 fixe dans le même point. Cependant, quoiqu'ils
 ne connoissent des deux Ourses que la grande,
 c'est l'Etoile polaire qui les dirige dans leurs voya-

* De tous les differens noms cela n'a pas été universel. En-
 core aujourd'hui ces trois Etoiles
 qu'on a données aux deux Con-
 tellations des Ourses, celui d'*Ar-*
ctos ou d'*Ourse*, paroît être le
 plus ancien, & le mieux fondé
 dans la fable & la Mythologie ;
 mais il n'est pas certain que les
 trois Etoiles qu'on appelle les
 queuës de l'Ourse, aient tou-
 jours été considerées sur ce pied
 dans l'Antiquité, ou du moins
 cela n'a pas été universel. En-
 core aujourd'hui ces trois Etoiles
 sont nommées en Italie, *i mi Ca-*
valli, les trois Cavaliers, com-
 me on le voit sur le Globe Celeste
 du Peré Caronelli. En France on
 les nomme aussi les Gardes de
 l'Ourse, ainsi que l'a fait le Peré
 le Clerc dans sa Relation de la
 Gaspésie, en l'endroit que j'ai
 cité.

ges , & qui leur sert à distinguer les differens Rhumbs de vent qu'ils ont à suivre. Les Sauvages Abenaquis ne connoissent pas non plus la petite Ourse ; & je crois , quoiqu'en dise le Pere le Clerc , qu'il en est de même des Micmacs qui sont leurs voisins.

Les Sauvages ont plus besoin de leur Bouffole dans les bois & dans les vastes prairies du Continent de l'Amérique , que sur les Rivieres dont le cours leur est connu & facile à tenir ; mais quand la vûë du Soleil , ou la clarté des Etoiles leur manque , ils ont une Bouffole toute naturelle dans les arbres des forêts , qui leur font connoître le Nord par des signes presque infailibles. Le premier est celui de leur cime , laquelle panche toûjours davantage vers le Midy , où le Soleil l'attire. Le second est celui de leur écorce , qui est plus terne & plus obscure du côté du Nord. S'ils veulent s'assurer davantage , ils n'ont qu'à lever quelques éclats avec leur hache ; des couches diverses , qui forment le corps de l'arbre , sont toûjours plus épaisses du côté qui regarde le Septentrion , & plus minces vers le Midy. Quelques sûrs cependant que soient ces signes , ils rompent de petites branches de distance en distance sur leur route , lorsqu'ils doivent revenir sur leurs pas , ou qu'il vient quelqu'un après eux , qui pourroit s'égarer , si le vent ou les neiges venoient à couvrir leurs pistes.

C'étoit autrefois une superstition des Lacedæmoniens ,

moniens , & peut-être de quelques autres Peuples de l'Antiquité , de ne point livrer bataille que dans le déclin de la Lune. Je n'assurerai point que les Sauvages ayent la même superstition. Mais il est certain que lorsque diverses Nations doivent se réunir en Corps d'armée pour quelque entreprise , le signal de leur rendez-vous , c'est le plein d'une Lune marquée depuis longtemps entr'eux pour ce rendez-vous , auquel ils ne manquent point de se trouver à point nommé ; de sorte que c'est encore ici une observation , où les Astres servent à diriger leur route , & la conduite de leurs entreprises.

Le Campement des Sauvages , quand ils sont arrivés au lieu de la couchée , est bien-tôt fait. Ils renversent leurs canots sur le côté pour se garantir du vent , ou bien ils plantent quelques branches de feuillages sur la grève , & en étendent d'autres sous leurs nattes. Quelques-uns portent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos Cartes Geographiques , avec quoi ils ont bien-tôt fait & dressé une espece de Tente & de Cabanage. Les plus jeunes de la troupe , lorsqu'il n'y a point de femmes , allument le feu , & sont chargés du soin de faire bouillir la chaudiere , & de faire tout le reste du ménage. Les Guerriers ont toujours coûtume de conduire avec eux quelques jeunes gens , dont l'occupation dans leurs premieres Campagnes , est de servir les

Campe-
ment

autres, comme Hylas servoit Hercule.

Maniere
de faire du
feu.

Ils ont dans ces sortes d'occasions une façon particulière d'allumer du feu. Les Sauvages Montagnais & Algonquins battent deux pierres de Mine ensemble sur une cuisse d'Aigle, séchée avec son Duvet, lequel prend feu aisément, & tient lieu de mèche. En guise d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien sec, qui brûle inextinguiblement jusqu'à ce qu'il soit consumé. Dès qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de Cedre pulverisée, & soufflent doucement jusqu'à ce qu'elle soit enflâmée.

Les Hurons, les Iroquois, & les autres Peuples de l'Amérique Meridionale, ne tirent point le feu des veines des cailloux; mais en frottant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux de bois de Cedre, secs & légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, & dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Castor, ou avec la pointe d'un couteau, sur le bord de l'un de ces deux bois, qui est plat, & un peu large, ils inferent l'autre morceau qui est rond & pointu, & le tournent en pressant avec tant de promptitude & de roideur, que la matière de ce bois agitée avec véhémence, coule en pluye de feu par le moyen d'un cran ou d'un petit canal, qui sort de cette cavité sur une mèche, telle que je viens de la décrire, ou à peu près semblable. Cette mèche reçoit des étincelles qui tombent, &

les conserve assez long-temps pour leur donner le loisir de faire un grand feu, en approchant d'autres matieres seches, & propres à s'enflammer.

Cet usage de faire du feu par la terebration, est d'autant plus singulier & plus remarquable, que c'est le même absolument qu'avoient les Vestales à Rome de faire leur feu nouveau, ou de rallumer celui qu'elles avoient laissé éteindre par leur négligence. Car n'étant pas permis d'y appliquer aucun feu profane, c'étoit la coutume, dit Festus, de percer une planche d'un bois fort combustible, jusqu'à ce qu'on en eut tiré du feu, qu'une Vestale recevoit sur un treillis d'airain qu'elle portoit ensuite dans le Temple. *Mos erat Tabulam felicitis materiae tandem terebrare quousque exceptum ignem cribro aeneo Virgo in adem ferret.* Chez les Grecs, selon le témoignage de Plutarque, on rallumoit le feu sacré par le moyen d'un miroir ardent, qui réunissant les rayons du Soleil, enflammoit des matieres combustibles, préparées dans un vaisseau destiné pour cet usage.

Festus: Igais
Vestæ.

Plutarch. in
Numa.

La maniere dont les Sauvages font la guerre, est redoutable à tous leurs Ennemis, parce que tout leur art se réduit à les surprendre, comme le chat fait la souris. Un petit parti vise à tomber sur quelques Cabanes de Chasseurs qu'ils enlèvent pendant leur sommeil. Lors même qu'ils marchent en Corps d'armée, ils tâchent de pren-

Précau-
tions en
Païs Enne-
mi.

dre si bien leurs mesures, qu'ils arrivent au moment où on les attend le moins; pendant que les hommes font à la chasse, que les femmes sont occupées à travailler aux champs, & qu'on est hors d'état de leur faire tête.

Le succès de ces entreprises dépendant du secret, & du soin qu'ils prennent de couvrir leur marche, il n'est point de mesures qu'ils ne mettent en œuvre pour découvrir les divers partis qui sont en campagne, & pour n'être pas découverts eux-mêmes.

A chaque Campement qu'ils font, ils envoient leurs Découvreurs pour battre l'Estrade, & connoître le terrain. Ceux-ci ont des signaux auxquels ils ne se trompent gueres.

Le premier, c'est l'odeur de la fumée. S'il y a quelques Sauvages cabanés dans le bois, & qui y vivent en securité, ceux qui les cherchent, s'en apperçoivent aussi-tôt, & de très-loin, à l'odeur de leur feu. On peut être assuré qu'ils ont le sentiment aussi fin, que l'est celui d'un chien de chasse, accoutumé à se mettre sur les pistes de la proye.

Le second signal est celui des vestiges des personnes, qui ont passé dans un endroit. Il est certain qu'ils apperçoivent ces vestiges, là, où nous n'en sçaurions voir la moindre trace. Du premier coup d'œil, ils diront sans se tromper, de quelle nation, de quel sexe, de quelle taille sont les personnes dont ils voyent les pistes, & combien à

peu près il y a de temps que ces pistes sont imprimées. Supposé que ces personnes soient de leur connoissance, ils ne tarderont pas à dire, ce sont les vestiges d'un tel, ou d'une telle. Ils ont même cette malice, que lorsqu'ils ont découvert par-là le lieu d'un rendez-vous suspect, ils enlèvent toute l'herbe qui répond à l'un de ces vestiges : langage muet, mais expressif, de ce que la bouche ne peut dire avec bienséance, & il est rare qu'ils s'y trompent.

Bien qu'il y ait en cela quelque chose d'extraordinaire, ce n'est pas à dire qu'ils aient la vûe meilleure, & plus perçante que nous ; mais je crois que c'est l'effet d'une attention particulière, & d'un long usage à faire ces sortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience, non pas à la vérité par rapport aux vestiges, à la considération desquels je ne me suis point appliqué, mais par rapport à deux autres choses qui se présentent assez souvent.

Dans les commencemens que j'étois à ma Mission, j'étois tout-surpris de voir les Sauvages découvrir de très-loin les Canots qui montoient, ou qui descendoient la Riviere, dès le moment qu'ils se montroient. Je n'étois pas moins étonné de voir, qu'étant en Canot avec eux, ils faisoient souvent un mouvement, comme s'ils eussent voulu harponner un poisson qu'ils voyoient au fonds de l'eau. J'ouvrais les yeux aussi grands que je pouvois, & je ne voyois rien. Mais peu à

peu, à force d'attention sur l'endroit qui m'étoit marqué, je parvins à découvrir quelque chose. Enfin je m'y accoûtumai si bien, que j'étois souvent le premier à les faire appercevoir aux Sauvages; mais malgré mon expérience, je ne laissois pas d'être surpris, qu'on pût voir un poisson sous l'eau à plusieurs pieds de profondeur, & un canot à plus d'une lieuë loin, quoique les terres le mangent, & qu'il ne paroisse que comme une ligne sur la surface de l'eau.

Apol. Rhod.
Lib. 4. v.
2419.

Les Anciens avoient cette science des vestiges, & s'en servoient avec avantage de la même maniere que nos Sauvages. Apollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans les Argonautes. Ceux-ci avoient abandonné Hercule, lorsqu'il s'étoit égaré pour courir après Hylas, que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant appris ensuite qu'il avoit paru dans la Lybie depuis peu de jours, & qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyèrent plusieurs de leur troupe en differens endroits pour demander de ses nouvelles, parce que, ajoûte-t'il, ils n'étoient plus à temps de le suivre en courant sur ses pistes, les vents qui avoient soufflé pendant quelques nuits, ayant troublé tous les vestiges, & transporté les sables de côté & d'autre, comme il arrive encore aujourd'hui dans ces pais-là, où les Caravanes entieres sont quelquefois ensevelies sous des montagnes de ces sables mouvans des déserts de l'Afrique.

Ils n'ignorent pas que leurs ennemis ont les mêmes qualités qu'eux; & pour n'en être pas découverts, ils s'observent avec très-grand soin, & marchent avec une très-grande circonspection. Ils ne se servent plus de fusils pour chasser, & ils commencent à vivre des provisions de farine qu'ils ont apportées. Ils la détrempent avec un peu d'eau froide, ou la mangent toute sèche, & boivent un grand coup par-dessus. Ils n'osent pas même allumer du feu. Dans leur route, ils marchent à la file les uns des autres, & les derniers couvrent les pistes avec des feuilles; s'ils trouvent quelque ruisseau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépaïser ceux qui pourroient les suivre. Enfin en approchant du terme, ils ne marchent plus que la nuit, & reposent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions néanmoins, ils sont fort souvent surpris, parce qu'ils manquent à la plus essentielle, qui est de faire une sentinelle exacte; car au lieu de se relever les uns les autres dans cette fonction, ils se reposent sur l'assurance que leur ont donnée les Découvreurs qu'ils ont envoyés, avant que de camper; ils dorment tous ensemble comme en pais de sureté, & c'est lorsqu'ils sont profondément endormis, qu'on leur donne l'assaut, qu'on les assomme, ou qu'on les fait esclaves.

Cette Guerre de surprise que se font les Sauvages les uns aux autres, à la façon des Parthes, qui fatiguerent si long-temps les Romains,

ne vient point d'un principe de lâcheté; mais plutôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complete, & de leur attention à conserver leur monde. La perte d'une seule personne leur est extrêmement sensible, eu égard à leur petit nombre; & cette perte a de si grandes conséquences pour le Chef d'un Parti, que de là dépend sa réputation; les Sauvages voulant qu'un Chef non seulement soit habile, mais encore qu'il soit heureux. Leur bizarrerie est telle sur ce point, que s'il ne ramene tout son monde, & que s'il en meurt quelqu'un même de mort naturelle, il est presque entièrement décredité. Cela peut être néanmoins l'effet d'une bonne politique, pour tenir par-là ces Chefs en bride, & les engager à ne pas exposer leur monde avec témérité. Du reste ils font bien voir dans l'occasion, qu'ils ne manquent pas de cœur lorsqu'ils sont découverts, & qu'il faut payer de leur personne; soit que deux Partis Ennemis se rencontrent en campagne, soit qu'ils soient obligés d'attaquer une Place en état de faire résistance.

Combat de
rencontre.

Le Sieur de Champlain, suivi de quelques autres François, ayant accompagné les Sauvages Algonquins & Montagnais, qui alloient en guerre contre les Iroquois, nous a laissé la description d'une de ces rencontres, laquelle peut faire sentir qu'ils ont de la valeur, & même une certaine noblesse de courage, dont on se feroit honneur

neur en Europe. Voici ce que j'ai recueilli de sa narration que j'ai un peu abrégée.

Voyages de
Champlain,
Liv. 3. ch. 9.

Champlain & sa Troupe s'étant embarqués sur le Lac, qu'on a depuis appelé de son nom le Lac de Champlain, & continuant leur route en silence, & sans faire de bruit, ils virent sur les dix heures du soir, à la pointe d'un Cap, déborder les Iroquois, qui venoient aussi en guerre de leur côté. Dès que les deux Partis se furent aperçus, on jeta de part & d'autre de grands cris, & chacun se prépara au combat. Les Iroquois mirent pied à terre, rangerent tous leurs canots sur le rivage, pour être en état de se rembarquer en cas de besoin; & ayant abbatu du bois avec leurs haches, ils se barricaderent fort bien. Les autres de leur côté se mirent à la portée d'un trait de flèche de la barricade de leurs Ennemis, ferrerent leurs canots au large les uns contre les autres, les attachèrent avec des piquets, & se mirent en état de se battre.

Dès que ceux-ci furent en ordre, ils détachèrent deux canots avec des Héraults pour aller offrir le combat aux Iroquois, qui l'accepterent avec joye; mais pour le lendemain seulement, disant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent le commencer dans l'obscurité de la nuit, laquelle enseveliroit leurs belles actions; qu'il falloit attendre le jour pour se reconnoître, & qu'au moment que le Soleil se montreroit sur l'horison, ils iroient leur livrer la bataille. Après

cette réponse qui fut agréée, les deux canots rejoignirent le gros de leur petite armée, & de part & d'autre, la nuit se passa à chanter des chansons de mort : à vanter ses hauts-faits, & ceux de sa Nation, & à dire, selon la coutume, bien des choses méprisantes pour ses Ennemis, dont chaque parti se promettoit une victoire aisée.

Le jour étant venu, les Iroquois sortirent de leur Fort au nombre de près de deux cens hommes, marchant au petit pas en ordre de bataille, avec une gravité & une contenance Lacedemonienne, dont le Sieur de Champlain fut fort content. Ils avoient trois Chefs à leur tête, qui avoient trois grands pennaches pour se distinguer dans l'action. Ceux du parti contraire qui avoient débarqué, se rangerent dans le même ordre. Champlain s'étant alors avancé, les Iroquois firent alte pour se remettre de leur surprise, & après l'avoir contemplé un moment, ils s'ébranlèrent pour décocher leurs flèches, & l'action commença de bonne grace. Elle auroit continué de la même maniere; mais Champlain ayant tué deux des Chefs Iroquois, & blessé à mort un troisième de leur troupe du premier coup d'arquebûse qu'il tira; un autre François ayant aussi tiré en même temps de dedans le bois, l'effet inopiné de ces armes à feu, qui étoient nouvelles pour ces Barbares, les déconcerta; ils ne disputèrent pas la victoire, que sans cela ils auroient peut-être remportée. Ils abandonnerent le champ de ba-

taille, & leurs retranchemens ; ils se sauverent dans les bois, où leurs ennemis les poursuivirent, en tuerent plusieurs, firent quelques prisonniers, & le reste se sauva comme il pût.

Dans ces sortes d'occasions, leur petit nombre leur permet assez de s'attacher, pour ainsi parler, corps à corps, & de se battre comme en duel, ainsi que faisoient les Héros de l'Iliade & de l'Eneïde. Ils se connoissent assez souvent, & se parlent. Ils se demandent des nouvelles, se haranguent, & ne s'assomment point sans s'être fait auparavant quelque compliment, pareil à ceux que Virgile fait faire à son Enée.

Quoique les Sauvages soient faits à se battre dans les bois, & courant d'arbre en arbre, ils ne laissent pas de se comporter fort bien en plaine & à découvert. Ils ont même entr'eux une maniere d'exercice pour faire leurs évolutions militaires, qui fait voir qu'ils ne combattent point à la débandade, & qu'ils sçavent garder leurs rangs. Champlain nous en donne aussi cette description.

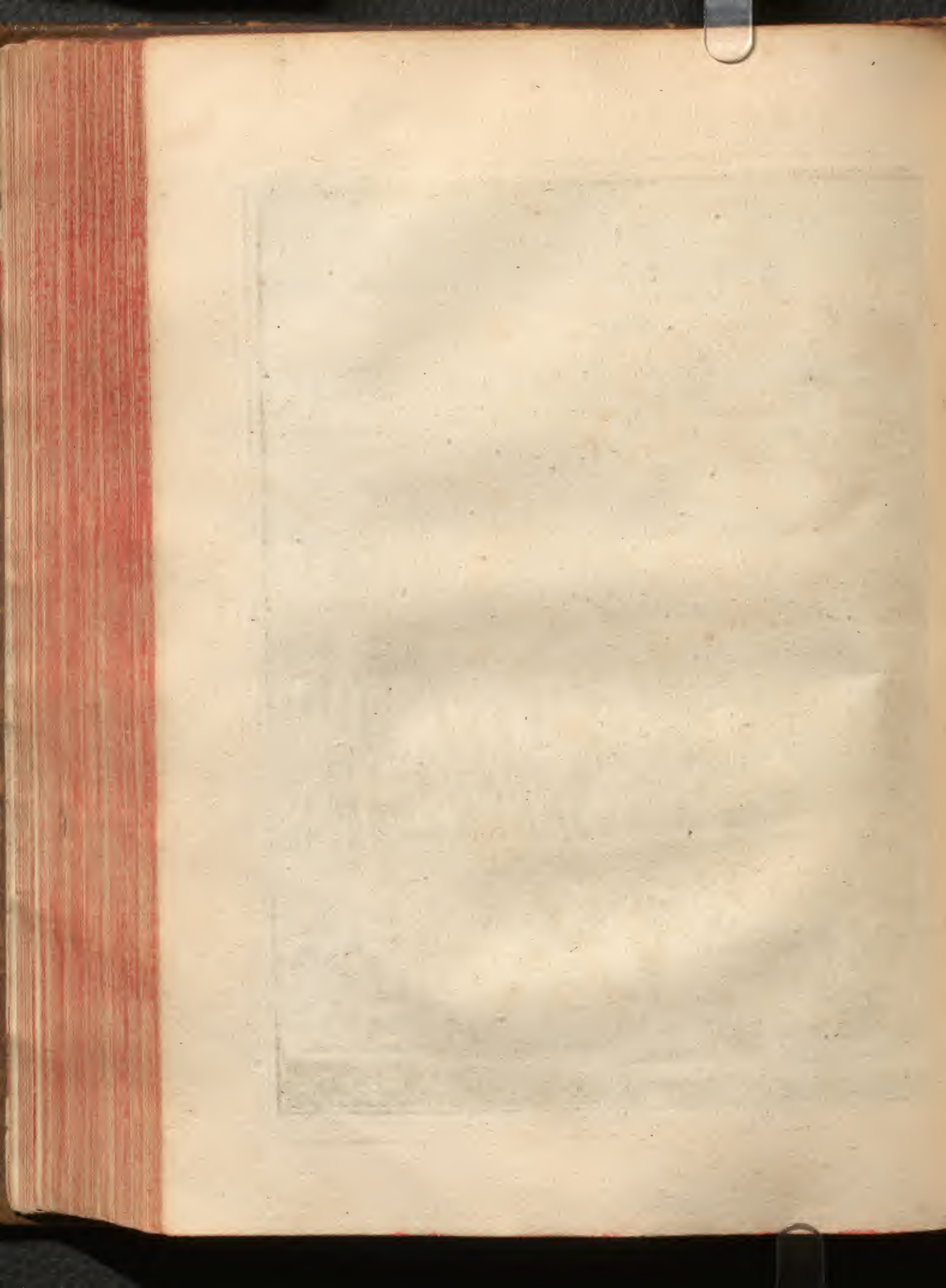
« Les Chefs, dit-il, prennent des bâtons de la longueur d'un pied, autant en nombre qu'ils sont, & signalent par d'autres un peu plus grands leurs Chefs, puis vont dans les bois, & esplanadent un espace de cinq ou six pieds en carré, où le Chef comme Sergent-Major, met par ordre tous ces bâtons, comme bon lui semble, puis appelle tous ses compagnons qui vien-

„ nent tous armés, & leur montre le rang & or-
 „ dre qu'ils devront tenir lorsqu'ils se battront
 „ avec leurs Ennemis, ce que tous ces Sauvages
 „ regardent attentivement, remarquant la figure
 „ que leur Chef a faite avec ces bâtons, & après
 „ se retirent de-là, & commencent à se mettre
 „ en ordre, ainsi qu'ils ont vû lesdits bâtons ;
 „ puis se mêlent les uns parmi les autres, & re-
 „ tournent derechef en leur ordre, continuant
 „ deux ou trois fois ; & font ainsi à tous leurs
 „ logemens, sans qu'il soit besoin de Sergent-Ma-
 „ jor pour leur faire tenir leurs rangs, qu'ils sça-
 „ vent fort bien garder sans se mettre en con-
 „ fusion. Voilà la regle qu'ils tiennent en leur
 „ guerre.

Siege des
 Places.

Le Siege des Places, où ils trouvent de la ré-
 sistance, est encore une preuve qu'ils ont des re-
 gles d'un art militaire, où la ruse & l'industrie
 vont de pair avec la force & la valeur la plus in-
 trépide. Si les Assiégeans font des efforts incroya-
 bles pour surprendre la vigilance des Assiégés,
 & pour vaincre tous les obstacles qu'on leur op-
 pose, ceux-ci n'omettent rien de ce qui peut ser-
 vir à une belle défense. Les feintes, les fausses
 attaques, les sorties vigoureuses & imprévûës,
 les embûches, les surprises, tout est mis en usage
 de part & d'autre tour à tour : mais il n'est gue-
 res de siege qui dure. Les palissades n'étant que
 de bois, & les Cabanes n'étant que d'écorce, les





Assiégés ont beau garnir leurs remparts des pierres, de poutres, & d'eau; ils ont beau être attentifs à repousser les Assaillans par une grêle de traits; ceux-ci portent chez eux la désolation par des flèches enflammées, dont un petit nombre suffit, si le vent les favorise, pour réduire tout le Village en cendres. Ils font leurs approches sans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux, & à la faveur desquelles ils vont jusqu'au pied de la palissade, qu'ils sapent avec la hache, ou avec le feu: ou bien ils font une contre-palissade, laquelle leur servant de bouclier & d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis, & de s'en rendre les maîtres. C'est ainsi que j'ai vû dans une de nos Relations, que sept cens Iroquois avoient forcé un Village de la Nation appelée *du Chat*, où il y avoit près de deux mille hommes pour la défendre; nonobstant une grêle continuelle de coups de fusil, qui pleuvoient sur eux de tous les côtés.

Il est impossible de bien dépeindre la triste scène qui se passe dans un Village surpris ou forcé. Le Vainqueur barbouillé de noir & de rouge d'une maniere propre à inspirer la terreur, & insolent de sa victoire, court par-tout enforcené, chantant son triomphe, & insultant aux vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe sous sa main, est immolé à sa cruauté barbare. Il met

Sac & prise d'une Place.

tout à feu & à sang dans la première chaleur du carnage. Sa fureur ne s'arrête que par la lassitude, & alors elle devient industrieuse pour être plus cruelle à l'égard des malheureux, qui ayant échappé aux premiers coups, ont le triste sort de tomber vifs entre leurs mains. Les Vaincus de leur côté n'ignorant pas ce qu'ils ont à attendre de la cruelle ferocité des victorieux, aimant mieux périr, & s'enfvelir dans les cendres de leur patrie, que de survivre quelques momens à sa ruine, pour être exposés ensuite aux tourmens de la cruauté la plus raffinée, font des prodiges de valeur; & animés également par l'esprit de vengeance, & par le désespoir, se font des armes de tout ce qui leur vient à la main, cherchent la mort dans leur courage, & dans celui de leurs Ennemis, & ne cedent enfin, que lorsqu'accablés par le nombre, ou par l'excès de la fatigue, ils se trouvent dans l'impossibilité de continuer à faire résistance.

Comme les Vainqueurs ne sçauoient conserver le grand nombre de prisonniers qu'ils font dans un Village dont ils se sont rendus les maîtres, leur politique, qui vise à empêcher les Vaincus de pouvoir se relever, & se remettre en état de défense, leur fait discerner ceux qu'ils veulent sacrifier à la fureur militaire, & ceux qu'ils veulent réserver pour les incorporer parmi eux. Ainsi les Viellards qui auroient de la peine à apprendre leur Langue, ou que leur âge rendroit

inutiles : les Chefs & les Considerables parmi les Guerriers , dont ils pourroient avoir quelque chose à craindre s'ils leur échappoient : les enfans d'un âge trop tendre , & les infirmes qui seroient trop à charge dans leur route , sont les victimes infortunées qu'ils immolent à leur rage & à leur fausse prudence. Ils en brûlent plusieurs avant que de sortir du Village qu'ils ont pris , & comme sur le champ de bataille. Ils en brûlent ensuite tous les soirs quelque autre les premiers jours de leur marche , lorsqu'ils peuvent se retirer sans crainte d'être poursuivis.

Les petits Partis n'étant pas en état de faire des coups d'éclat , n'osent presque pas s'avancer jusqu'aux portes des Villages. Il y en a cependant qui le font ; mais ce sont des coups rares , & pleins de témérité ; tel que fut celui d'un Iroquois , qui approchant secrettement de la palissade d'un Village où l'on chantoit actuellement la Guerre ; & ayant apperçû deux Sauvages sur une guerite ; y monta adroitement , déchargea un coup de massuë sur la tête de l'un ; & ayant jetté l'autre par terre , se donna le temps de l'égorger , & d'enlever la chevelure à tous les deux , après quoi il se sauva. Ils font leurs coups d'ordinaire dans les lieux de chasse & de pêche , & quelquefois à l'entrée des champs & des bois , où après s'être tenus tapis dans les broffailles pendant quelques jours , le malheur de quelques passans , qui ne pensent à rien moins , leur donne

l'avantage de la surprise & de la victoire. Harcelés en fuite par la crainte d'être poursuivis, ils fuient plutôt, qu'ils ne battent en retraite; cassent la tête aux blessés, & à ceux qui ne peuvent les suivre, & ne menent de prisonniers avec eux qu'à proportion de leur petit nombre; s'ils ont envie d'en brûler quelqu'un, qui leur paroisse sur-numéraire, & qu'ils ne croient pas avoir le temps de le faire à leur aise, ils l'attachent à un arbre, & mettent le feu à un autre arbre voisin, qui soit dans un juste éloignement, pour le faire souffrir long-temps, & ne le brûler qu'à la longue. Ces misérables ainsi abandonnés, meurent comme des forcenés, ou du feu lent qui les consume, ou d'une faim cruelle, si le feu n'a pû s'allumer assez bien pour leur faire sentir son activité.

Des Che-
velures en-
levées.

Tous les Guerriers, lorsqu'ils sont assemblés en Corps d'armée, avant de donner un combat, ou d'attaquer une Place, coupent la tête de ceux qu'ils ont tués, & surpris à l'écart, & la portent dans leur camp, où ils l'exposent au bout d'une espee de pique ou d'un long bâton, à la vûe des Ennemis sur qui ils ont fait cette conquête. Mais en se retirant, ou dans les autres occasions, ils ne font qu'enlever la chevelure de tous ceux qui sont morts dans l'action, ou qu'ils ont laissé pour morts. Ils cernent pour cet effet la peau qui couvre le crâne, coupant au-dessus du front & des oreilles jusqu'au derrière de la tête.

tête. Après l'avoir arrachée, ils la préparent, & la ramollissent, comme ils ont coûtume de faire à celles des bêtes qu'ils ont prises à la chasse. Ils étendent ensuite cette peau sur un cercle où ils l'attachent; ils la peignent des deux côtés de diverses couleurs, quelquefois ils tracent du côté opposé aux cheveux, le portrait, ou la peinture hieroglyphique de celui à qui ils l'ont enlevée, & la suspendent au bout d'une perche, & la portent ainsi en triomphe. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que tous ceux à qui l'on fait cette cruelle operation de leur enlever la chevelure, n'en meurent point, non plus que du coup de casse-tête, dont on a crû les avoir assommés à n'en plus revenir. Plusieurs en sont réchappés, & j'ai vû une femme dans nôtre Mission, à qui après un semblable accident, les François avoient donné le nom de *la Tête pelée*, & qui se portoit fort bien. Elle étoit mariée à un François iroquisé, dont elle avoit des enfans.

Les Scythes & d'autres peuples Barbares de l'Asie & de l'Europe, s'étoient rendus autrefois célèbres par ces terribles marques de leur ferocité, que les Auteurs anciens n'ont point ignorées. Voici comme Herodote s'explique au sujet des Scythes. « Un Scythe boit du sang du premier prisonnier qu'il fait, & il présente au Roy les têtes de tous ceux qu'il a tués dans le combat; car en portant une tête, il a part au butin, auquel il n'a nul droit sans cette condition. Il »

Herodo. Lib.
4. n. 64.

» coupe cette tête de cette maniere. Il la cerne au-
 » tour des oreilles, & ayant séparé le test d'avec
 » le reste, il en arrache la peau, qu'il a soin de
 » ramollir avec ses mains, & d'apprêter comme
 » on apprête une peau de bœuf. Il en fait ensuite
 » un ornement, & l'attache au harnois de son
 » cheval en guise de trophée. Plus un particu-
 » lier a de ces sortes de dépouilles, plus il est
 » considéré & estimé. Il s'en trouve qui cousent
 » plusieurs de ces peaux ensemble, comme si
 » c'étoient des peaux de bêtes, & s'en font des
 » vêtemens. Plusieurs écorchent les mains droi-
 » tes de leurs ennemis; ils enlèvent habilement
 » cette peau avec les ongles qui y restent atta-
 » chés, & ils s'en servent pour orner leur Car-
 » quois, parce que la peau de l'homme est épaisse,
 » & plus éclatante par sa blancheur, que celle de
 » tous les autres animaux. Il y en a encore un
 » grand nombre qui écorchent les hommes entiers;
 » ils en font sécher la peau sur des chevalets, &
 » s'en servent ensuite de housse qu'ils mettent sur
 » leurs chevaux.

Ce sont-là, dit cet Auteur, des coutumes re-
 çûes chez ces Peuples. Il explique ensuite de
 quelle maniere ils font des tasses du crane de
 leurs ennemis les plus considérables, & de leurs
 amis même les plus familiers qu'ils ont vaincus
 en combat singulier en présence du Prince, quand
 les différends survenus entr'eux, les ont con-
 traints de les appeller en duel.

Les Gaulois n'étoient pas moins barbares que les Scythes, & Diodore de Sicile en écrit à peu près dans les mêmes termes. • Si quelqu'un, dit-il, s'avance pour les combattre, ils chantent les belles actions de leurs Ancêtres, & les leurs propres. Ils affectent au contraire de témoigner un souverain mépris pour leurs ennemis, n'oubliant rien de ce qui peut servir à leur faire perdre courage, & les intimider. Ils pendent au cou de leurs chevaux les têtes qu'ils ont coupées. Ils font porter par leurs esclaves les dépouilles ensanglantées de ceux qu'ils ont vaincus, pendant que par leurs chants ils célèbrent eux-mêmes leur victoire. Ils attachent ces trophées aux vestibules de leurs maisons. Pour ce qui est des têtes de leurs ennemis les plus considérables, ils les conservent dans des caisses embaumées avec de la gomme de cédre, & en les montrant aux Etrangers qui passent chez eux; ils se font un mérite de ce que leurs Ancêtres, ou bien eux-mêmes, ils ont refusé de recevoir de grosses sommes d'argent pour ces têtes, dont ils n'ont pas voulu se défaire.

Diodor. Sicil. Lib. 5. p. 212. & 213.

Les anciens Germains, qui étoient descendus des mêmes Scythes dont parle Herodote, ainsi que le prétend Elie Skeed dans son Livre de la Religion ancienne des Germains, des Gaulois, des Peuples de la Grande-Bretagne & des Vandales, en usoient de la même maniere à l'égard des têtes de leurs ennemis; ce qui est confirmé

Elias Skeed, p. 381.

Strab. Lib. 4. par Strabon, lequel assure que la plûpart des Peuples du Nord n'étoient point differens en cela des Gaulois.

Deuter. cap. 32. v. 42. 43. Elie Skeed prétend aussi que cet usage barbare étoit pratiqué de presque tous les Orientaux ; & c'est peut-être à cet usage que Dieu fait allusion dans ce passage du Deuteronome : « J'enyvrai
« mes flèches de leur sang, & mon épée se sou-
« lera de leur chair. » Quel est ce sang dont il
« veut enyvrer ses flèches ? » Le sang des morts qui
« feront tués sur le champ de bataille, & le sang
« des captifs dont on dépouille la tête. *Inebriabo
sagittas meas sanguine, & gladius meus devorabit car-
nes, de cruore occisorum, & de captivitate nudati ini-
micorum capitis.* Le sens du passage est bien plus
complet en interpretant ce dépouillement de cet-
te operation sanglante, qui enleve la peau des
captifs jusqu'au crane, qu'en l'expliquant avec
les Interpretes de la coûtume d'ôter le casque aux
prisonniers de guerre, & de les faire marcher
tête nuë.

Les Iroquois se contentent d'enlever ces che-
velures de la maniere dont je l'ai décrit. Il y a
quelques Nations de l'Amerique qui écorchent
leurs ennemis morts, qui font parade de ces dé-
pouilles, & qui se servent sur-tout des mains
pour en faire des poches à mettre leur Tabac,
& qu'on appelle en Canada *sacs à petun.*

Retour des Les Prisonniers qui ont été enlevés par de pe-

rits partis, sont bien moins malheureux dans leur marche, que ceux qui ont été pris par un Corps d'armée, parce que les Vainqueurs n'étant point animés par le nombre de leurs gens, ou de leurs esclaves, ne pensent qu'à se sauver, & à mener sûrement leur conquête à leur Village. Pour cet effet ils leur lient seulement les bras au-dessus des coudes, assujettissant leurs liens derrière le dos, de maniere qu'ils ont les mains libres, sans que néanmoins ils puissent se détacher, & qu'ils ayent même assez de liberté pour courir & se sauver, laquelle dépend d'un certain balancement du corps que cette façon de les lier leur ôte absolument, à moins qu'ils ne soient exercés à courir ainsi de jeunesse. Un Missionnaire m'a assuré qu'il avoit vû un Sauvage qui s'y étoit tellement fait, qu'il ne pouvoit pas courir autrement, & devoit cependant tous les autres à la course.

Guerriers
& des Prisonniers.

Le temps le plus fâcheux pour eux, est celui de la nuit; car tous les soirs on les étend sur le dos presque tout-nuds, sans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque prisonnier, afin d'y lier leurs bras, & leurs pieds ouverts & étendus en forme de Croix de saint André. On enfonce de plus un cinquième piquet auquel on attache un collier, qui prend le prisonnier par le col, & le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du

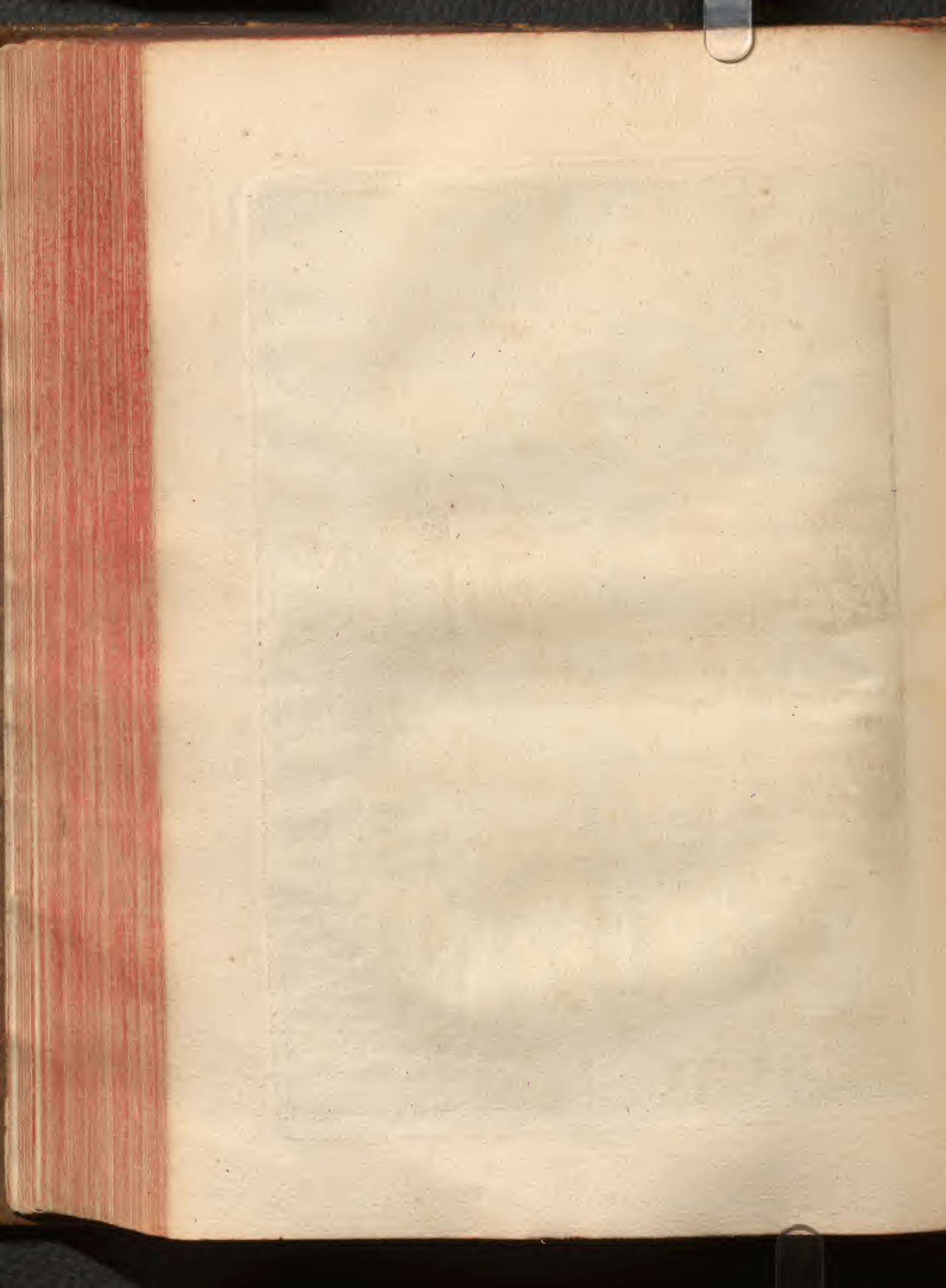
Maniere de
garder les
Prisonniers.

corps avec un autre collier ou sangle, dont celui qui a soin du captif, prend les deux bouts qu'il met sous sa tête pendant qu'il dort, afin d'être éveillé, si son prisonnier faisoit quelque mouvement pour se sauver.

Cette posture si contrainte durant une nuit entière, est sans doute un supplice. Mais c'est un martyre des plus rigoureux dans la saison des Mousquites; & des Maringoins ou Cousins; car il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où va l'importunité de ces animaux, qui volant par millions, & ne faisant que bourdonner, ne cessent d'enfoncer leurs aiguillons jusqu'au vif, & de sucquer le sang, laissant un venin dans chaque piqueure, qui cause en même temps, & une inflammation, & une forte demangeaison.

Du reste ils font toujours espérer à ces pauvres malheureux, qu'à leur arrivée on leur donnera la vie. Lors même qu'ils sont éloignés des lieux où ils les ont pris, on ne garde plus tant de mesures pour les veiller, & on leur donne une liberté si grande, qu'elle devient quelquefois funeste à leurs Vainqueurs. Car il est souvent arrivé que les esclaves mal gardés se sont détachés, ont assommé une partie de leurs ennemis ensevelis dans le sommeil, & se sont rendus maîtres des autres, les ont fait prisonniers à leur tour, leur laissant tout lieu de se plaindre de leur trop grande confiance, & d'une sécurité imprudente, qui devenoit la cause de leur perte.





Les Guerriers approchant de leur Village, ou d'un Village de leurs Alliés, détachent quel-
qu'un de leur troupe pour aller porter la nouvelle de leur retour, & cependant ils font alte en attendant qu'on vienne au-devant d'eux. Celui qui a cette commission, d'aussi loin qu'il apperçoit le Village, où dès qu'il peut présumer qu'il sera entendu, commence à faire le *cri de mort*, en criant *kôhe*; parole qu'il traîne autant qu'il peut, & qu'il répète un nombre de fois, égal à celui des personnes de leur troupe, qui sont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri est fort perçant, & fort lugubre. Il s'entend de fort loin, sur-tout sur la Riviere, & pendant la nuit. Aussi-tôt on sort de toutes les Cabanes du Village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continuë sa route, redoublant de temps en temps son cri de mort. Il ne s'arrête qu'au milieu du Village, où il se forme un cercle autour de lui. Alors ayant repris un peu ses esprits, il dit à voix basse à l'un des anciens, commis pour l'écouter, le précis de leur voyage, le nom de ceux qu'ils ont perdu, & le genre de leur mort sans omettre aucune circonstance de ce qui les concerne. Cet ancien ayant ouï son rapport, répète à haute voix, en style de Conseil, tout ce que celui-ci a raconté. Après ce récit, chacun se retire chez soi. Les intéressés dont les parens sont morts, vont les pleurer dans leurs Cabanes, où ils reçoivent les complimens ordinaires de condoléance.

Cri de
mort.

L'Envoyé de son côté se retire dans la sienne, ou bien s'il est étranger, il entre dans quelque autre, où il ait quelque alliance de parenté ou d'hospitalité. On lui donne là à manger, après quoi il raconte en détail tout ce qui s'est passé dans leur expédition, & reçoit les complimens de félicitation sur son heureux retour.

Ils ont ce respect les uns pour les autres, que quelque complete que soit leur victoire, & quelque avantage qu'ils aient remporté, le premier sentiment qu'ils font paroître, c'est celui de la douleur pour ceux qu'ils ont perdu parmi les leurs. Tout le Village doit y participer; la bonne nouvelle du succès ne se dit qu'après qu'on a donné aux morts les premiers regrets qui leur sont dûs. Cela étant fait, on avertit de nouveau tout le monde par un second cri, on lui donne part de l'avantage qu'on a remporté, & on se livre à la joye qu'a mérité la victoire.

Les femmes font la même chose à l'égard des hommes qui sont allés à la chasse ou à la guerre. Car au moment de leur retour, elles vont les attendre sur le rivage; & au lieu de leur témoigner d'abord la joye qu'elles doivent sentir de les voir arriver en bonne santé, elles commencent par pleurer ceux de leur parenté, qui sont morts dans le Village pendant leur absence, & leur annoncent la perte qu'ils ont faite par leurs nénies, & leurs chansons threniques dont nous parlerons dans la suite.

S'il

S'il n'y avoit eu personne de tué ou de mort du côté des Vainqueurs , comme il arrive souvent dans les petits partis , qui vont plutôt à la picorée qu'à la guerre , alors l'Envoyé , au lieu d'un cri de mort , fait un cri de triomphe en criant *kôhe* ; mais prononçant ce mot d'une manière plus brève & plus coupée. Il la réitere autant de fois qu'il a de prisonniers ou de chevelures , & tout le Village s'abandonnant au plaisir que cause un tel cri , court avec avidité pour apprendre la bonne nouvelle.

Cri de victoire.

Il est surprenant qu'une coûtume aussi singulière ne nous ait point été détaillée par les Auteurs anciens. Elle est cependant passée d'Asie en Amerique , & se pratique encore aujourd'hui dans la Colchide. L'*ohi* qui est le cri de mort des Mingreliens , est aussi celui des Hurons.

Lamberti ,
Relat. de la
Colchide ,
cap. xi. p. 67.

Les Anciens & les parens des Guerriers sachant leur arrivée , députent au-devant d'eux pour les féliciter sur leur heureux retour , pour leur porter des rafraîchissemens , & pour se charger de conduire les esclaves.

Le jour destiné à cette entrée , les Guerriers abandonnent leurs prisonniers comme s'ils n'y prenoient plus aucun intérêt ; ils se rendent au Village seuls , marchant à la file les uns des autres à peu près comme quand ils sont partis , mais sans chanter , sans être peints , & même en habits déchirés , comme gens qui viennent de loin.

Entrée des
Prisonniers.

Cependant ceux qui sont chargés des Prisonniers, les préparent pour cette cérémonie, laquelle est une espece de triomphe, qui a pour eux quelque chose d'honorable & de triste en même temps. Car soit qu'on veuille leur faire honneur, ou qu'on ne leur en fasse que pour relever la gloire des Vainqueurs, on peint leur visage de noir & de rouge comme dans un jour de solemnité. On orne leur tête d'une couronne rehauffée de plumes; on met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, qui est une espece de bâton de commandement, ou de sceptre, comme s'ils représentoient le Chef de la Nation, ou la Nation elle-même qui a été vaincue. Dans leur main droite on leur met la Tortuë, & on attache au col du plus apparent des esclaves, le collier de porcelaine que le Chef de Guerre a reçu ou donné, lorsqu'il a levé le Parti, & sur lequel les autres Guerriers ont pris leur engagement. Mais si d'un côté on leur fait honneur, de l'autre, pour leur faire sentir leur misere, on les dépouille de tout le reste; de sorte qu'ils sont presque entierement nuds, & on les fait marcher les bras liés derriere le dos au-dessus du coude, ainsi que je l'ai déjà dit.

Je me suis informé des Canadiens les plus habiles, & qui ont eu plus de communication avec les Sauvages, pour sçavoir quelle pouvoit être la signification de ce bâton blanc revêtu de plumes de cigne. Quelques-uns m'ont dit que c'étoit

un symbole, qui représentoit à ces pauvres esclaves le triste sort de leur condition, & qu'ils avoient absolument perdu tout droit sur eux-mêmes, & sur leur propre vie. Cependant un Officier m'a raconté un fait dont il avoit été témoin, & d'où l'on pourroit inferer que ce bâton est une marque d'honneur; car un petit Parti de Guerriers ayant fait deux prisonniers dans une rencontre où il se trouva, l'un des deux supportant avec peine sa nouvelle destinée, & ne prenant ce bâton qu'avec une nonchalance, qui témoignoit l'excès de sa douleur; l'autre compagnon de son malheur le lui arracha de force, lui disant avec indignation, que la lâcheté qu'il faisoit paroître, marquoit bien qu'il n'étoit pas digne de le porter. Il se mit ensuite à marcher fierement portant les deux bâtons, celui qu'on lui avoit mis en main, & celui qu'il avoit arraché.

La marche des Prisonniers commence par ceux du Village, qui portent les chevelures des morts attachées au bout de longues baguettes comme des demi piques. Ils se suivent tous à la file de distance en distance; ensuite viennent les esclaves, qui chantent tout le long du chemin, faisant accorder le son de la Tortuë avec leur chanson de mort. Ceux du Village étant avertis à peu près du temps de l'arrivée des Prisonniers, leur vont à la rencontre à un quart de lieuë, ou à une demi-lieuë loin, & presque tous se préparent à se donner un cruel divertissement à leurs

dépens. Dès qu'on les a joints, on les arrête; & tandis qu'ils chantent leur chanson de mort, tout le reste du Village danse autour d'eux, en suivant la cadence de leur chanson par leurs *hé, hé* redoublés qu'ils tirent du fonds de leurs poitrines. Après les avoir ainsi arrêtés, on les fait courir; & c'est alors que chacun s'efforce à leur faire le plus de mal qu'il peut. Les coups de pierre, les coups de poing & de bâton leur pleuvent sur le corps comme la grêle. On ne trouve pas mauvais qu'ils se défendent, & on en rit. Mais liés comme ils sont, & accablés par le nombre, leur défense leur devient fort inutile. Chacun a droit de les arrêter, & jusqu'au Village on leur fait faire diverses pauses ou stations. Avant qu'ils y entrent, quelque ancien les arrête aussi pour leur faire arracher quelques ongles à belles dents, ou pour leur faire couper quelque doigt, ainsi qu'il aura été auparavant réglé dans le Conseil, ou que quelque particulier l'aura demandé.

Il y a cependant sur cela quelques loix établies entr'eux, mais qu'ils observoient autrefois plus scrupuleusement qu'aujourd'hui. Les Guerriers ont droit sur leurs prisonniers jusqu'à ce qu'ils les ayent donnés; ils se dépouillent en quelque sorte de ce droit à l'entrée des Villages, pour laisser à leurs compatriotes ou à leurs alliés la satisfaction de s'en divertir; ce que chacun fait avec plus ou moins de fureur, selon qu'il est plus ou moins animé par les pertes que la guerre lui cause.

C'est-là une espece de triomphe dont les Guerriers ont tout l'honneur, quoiqu'ils n'y paroissent pas, & dont le peuple a tout le plaisir. Néanmoins, comme les Guerriers ne se dépoüillent pas tellement de ce droit sur leurs prisonniers, qu'ils ne doivent leur revenir; il est de leur intérêt qu'ils leur reviennent le plus sains, & le moins disgraciés qu'il se peut, afin que le présent qu'ils en doivent faire dans la Cabane de leurs peres, où ils doivent remplacer les morts, soit reçu plus agréablement. C'est pour cela qu'il a été établi, que ceux qui veulent les mutiler, soient obligés de donner un présent proportionné à la mutilation, afin de dédommager celui à qui il appartient.

La passion se mêle souvent dans ces rencontres, & il n'est pas toujours aisé de sauver ceux à qui l'on voudroit faire donner la vie, à cause de ces mutilations, qui les rendant inutiles, les font jeter au feu. Pour cette raison on cache avec soin la destination qu'on en veut faire; mais si le secret en est éventé, & que les personnes à qui ils sont destinés, soient de quelque consideration, elles vont au-devant de ceux qu'elles ont envie de sauver, & les conduisent elles-mêmes par la main. Le respect qu'on a pour elles, sauve à ces pauvres malheureux le mal qu'on leur feroit sans cette précaution. Autrement ils sont si maltraités, qu'en entrant au Village, le sang leur coule de toutes parts; & ils sont quelquefois dans un

état si pitoyable, que c'est une merveille qu'ils n'aient pas succombé sous les coups.

Ce droit d'entrée est dû dans tous les Villages de la Nation ou de leurs alliés, qui se trouvent sur leur route, jusqu'à celui où ils doivent être définitivement jugés; par-tout c'est la même au-beine, & la même cérémonie. On a cependant plus d'égard & de modération dans les Villages qui ne sont que de passage.

La grêle des coups cesse au moment qu'ils entrent dans le Village. On les introduit dans une Cabane de Conseil, où se retrouvent avec les Anciens & toute la jeunesse, les Guerriers qui les ont amenés, lesquels reprennent alors le premier droit qu'ils avoient sur eux. On donne à manger à ces pauvres malheureux; après quoi le Chef des Guerriers leur ordonne de chanter leur chanson de mort, & de divertir la compagnie à leurs dépens. On ne leur fait pas néanmoins d'autre mal, que celui de jouir de l'état misérable où ils sont. Tout le plaisir consiste à les voir danser, & à les entendre chanter des chansons de leur pays, ou bien celles que leurs Vainqueurs leur ont apprises chemin faisant. D'une Cabane on les conduit dans une autre, & on les promène ainsi pendant quelques jours dans les Cabanes, jusqu'à ce que les Guerriers se remettent en route; ou si c'est le Village de leur séjour, jusqu'à ce qu'on ait déterminé & déclaré à qui on doit les donner.

La destination s'en fait dans un Conseil, après lequel on fait le cri dans le Village, où tout le monde s'assemble dans la place publique pour y apprendre le sort des esclaves. Un ancien déclare le partage qu'on en a fait, les Nations alliées, ou les personnes à qui ils sont donnés, & le nom de ceux ou de celles qu'ils doivent remplacer. On distribuë aussi en même temps les chevelures, lesquelles tiennent lieu d'un esclave, & remplacent aussi une personne. Ceux qui reçoivent ces chevelures, les conservent avec soin, les suspendent pendant quelque temps aux portes de leurs Cabanes; elles s'en font un ornement dans les solemnités publiques, sur-tout lorsqu'on chante la Guerre; & enfin elles les suspendent de nouveau aux portes de leurs Cabanes, où le temps acheve de les consumer.

Destination
des Escla-
ves.

Après cette distribution on conduit les esclaves dans les Cabanes où ils sont donnés, & on les y introduit; ou bien on les laisse à la porte dans le vestibule; ce qui se pratique sur-tout lorsqu'on n'est pas déterminé à leur donner la vie. Là on leur fait donner sur le champ à manger. Cependant ceux de cette Cabane, leurs parens & leurs amis pleurent les morts que ces esclaves remplacent, comme si on ne faisoit que de les perdre; & on verse dans cette cérémonie des larmes véritables pour honorer la memoire des personnes, dont la vûe de ces esclaves rappelle un souvenir amer; & renouvelle la douleur qu'on a eue de les avoir perdus.

Les Guerriers qui donnent un esclave, le donnent avec le collier qui a servi d'engagement à leur entreprise, ou qui leur sert de parole, pour dire qu'ils ont rempli leur obligation. Ils dépouillent l'esclave de tout le reste, excepté de la seule pièce qu'ils ne peuvent lui ôter avec bien-séance. La Cabane à qui l'esclave est donné, doit répondre à ce présent par un autre si elle lui donne la vie; mais si elle le jette au feu, le présent se prend sur le Village, étant juste qu'il paye le plaisir barbare qu'il a de le faire mourir.

On brûle toujours deux ou trois esclaves, lorsqu'ils sont donnés pour remplacer des personnes de grande considération, quand bien même ceux qu'on remplace, seroient morts sur leur natte, & de leur mort naturelle. On n'est point surpris, que ceux à qui on les donne, les jettent au feu, selon leur expression; mais après cela il faut que les personnes intéressées se contentent; car l'obligation de remplacer les morts, subsistant toujours dans les enfans par rapport à la Cabane de leurs peres & de leurs tantes, jusqu'à ce qu'on ait donné la vie à une personne, qui représente celle qu'on veut ressusciter; ceux qui ont cette obligation, auroient droit de se plaindre qu'on les ménage peu; puisque pour faire un esclave, ils sont obligés de courir les risques d'être faits esclaves eux-mêmes, d'être tués ou brûlés, de la même manière dont ils les brûlent chez eux.

Souvent les Anciens appliquent quelques prisonniers

sonniers au fisk, comme un bien qui appartient au public, & qui peut servir dans la suite pour quelque affaire d'État. On ne laisse pas alors de les déterminer à quelque Cabane, & de leur faire relever quelque nom, pour mieux déguiser les intentions secrètes que le Conseil peut avoir prises, ou prendre dans la suite à leur sujet. D'autrefois les Anciens & les Guerriers eux-mêmes, en les donnant dans une Cabane, font pressentir l'inclination qu'ils ont sur la décision de leur vie ou de leur mort; & cette inclination est communément suivie par la déference qu'on a pour eux; mais elle ne fait pas loy. Celles à qui on les donne, en sont tellement maîtresses, que l'inclination de tout le Village ne sçauroit les sauver, si elles ont envie de les jeter au feu, ni les faire mourir, si elles ont la volonté de leur donner la vie.

Les circonstances critiques où se trouvent ces malheureux, décident assez souvent de leur destinée. Leur perte est comme assurée, s'ils tombent dans une Cabane où l'on ait perdu beaucoup de Guerriers, ou quelque autre personne que ce puisse être, ne fut-ce qu'un enfant à la mammelle, dont le deuil est encore récent. Ils ne courent pas un moindre risque, si leur âge, leur air, leur physionomie & leur caractère, ne plaisent pas, & font craindre qu'on n'en retirera pas de grands services: si on les donne à certaines Mégeres, lesquelles se font un plaisir de leur

inhumanité : ou bien si on les applique à des Cabanes pauvres, qui ne soient pas en état de reconnoître le présent, de nourrir & d'habiller l'esclave. Les Jesuites ont sauvé plusieurs de ces malheureuses victimes qu'ils ont retiré des feux de ces Barbares, en fournissant les présens nécessaires pour leur conservation.

Leur sort est bien-tôt décidé, si les personnes à qui ils sont donnés, se trouvent dans le Village. Mais si elles sont absentes, ces infortunés vivent jusqu'à leur retour dans une cruelle incertitude entre la vie & la mort. On leur donne néanmoins une liberté raisonnable; ils ne sont ni liés, ni enchaînés, on les entretient dans l'espérance de la vie, & on se contente de veiller à ce qu'ils ne puissent pas s'enfuir. Souvent pour les tranquilliser, & pour les tromper mieux, on leur laisse ignorer dans ces occasions à qui ils ont été donnés.

Supplice
des Esclaves
dans
l'Amérique
Septentrionale.

Le supplice des Esclaves chez les Nations de l'Amérique Septentrionale, que nous connoissons, est de les brûler à petit feu. Mais cette scène se passe avec tant de circonstances d'une barbarie énorme, que la seule idée en fait frémir. Il est aussi désagréable que difficile, d'en donner une description exacte; cependant, comme il faut en parler, voici à peu près ce qu'on en peut dire, & cela suffira pour en avoir quelque connoissance.

Le temps de l'exécution étant arrivé, on peint d'abord l'Esclave de diverses couleurs ; ce qui doit produire sur lui la même impression que fait à un criminel la lecture de sa sentence. C'est néanmoins un honneur qu'on leur fait, & une déference qu'on a pour eux. Cependant on fait le cri dans le Village pour inviter le monde à assister à ce spectacle, dont la scène doit se passer dans une Cabane de Conseil, ou dans une place publique. Là on attache un poteau, ou bien on dresse un cadre de bois en quarré, élevé sur un petit échafaut, & on allume des brasiers, dans lesquels on fait rougir des barres de fer, des poinçons, de méchantes haches, & des bouts de canon de fusil, qui sont bien-tôt pénétrés de feu.

A voir tout le monde assemblé au-tour d'un misérable, qui va finir ses jours dans les tourmens les plus horribles, on diroit qu'il ne s'agit de rien moins que de la sanglante tragédie qui va se passer sous leurs yeux. Tous sont-là du plus grand sang froid du monde. On est assis ou couché sur les nattes comme dans les Conseils, chacun s'entretient froidement avec son voisin, allume sa pipe, & fume avec une tranquillité merveilleuse. Ceux même qui plaignent le sort de cet infortuné, sont obligés d'étouffer par respect humain les sentimens de compassion qui pourroient naître dans leurs cœurs, de peur qu'on ne leur fit un crime d'être touchés de quelque pitié pour un homme ennemi de leur Nation.

Les personnes de la Cabane où il a été donné, ne le touchent point; il ne seroit pas de la bienfiance qu'ils devinssent les bourreaux de celui qui a été offert pour représenter quelqu'un de leur famille. Mais chaque Cabane en a une autre, qui est obligée de lui rendre ces sortes d'offices, & de fournir des exécuteurs de ceux qu'elle a rejetés. Ce sont ceux-là d'ordinaire qui commencent; d'autres viennent ensuite sur les rangs avec des présens, pour avoir le plaisir de brûler quelque partie du corps à discrétion. Sur la fin tout le monde s'en mêle indifferemment. La jeunesse surtout s'y distingue, & paroît ingénieuse à le faire souffrir.

Les Anciens offroient des sacrifices d'hommes pris en guerre à leur Dieu Mars, ils en immoloient souvent sur les tombeaux de leurs parens & de leurs amis tués dans les combats, & ils croyoient appaiser leurs Manes par ces sortes de sacrifices. C'est ainsi qu'Achille fit égorger douze Troyens au bucher de Patrocle; & que Polixene fut sacrifiée sur le tombeau d'Achille. Il est d'autant plus vraisemblable que c'est ici un reste de cette pratique barbare, que la matière la plus ordinaire des sacrifices d'hommes qu'offroient les Mexiquains, étoit les prisonniers qu'ils avoient faits dans les batailles. Et bien qu'aujourd'hui il ne paroisse rien chez ces Barbares, qui sente le sacrifice dans ces occasions, je croirois pourtant que c'en étoit un originairement; & je me sou-

Iliad. 23. v.
175. Euripi-
des. in Hecu-
bâ.

viens d'avoir lû dans une ancienne Relation, qu'un jour que l'on brûloit ainsi un Esclave, quelque François qui y étoit présent, fit attention qu'il y avoit un Ancien, qui offroit à *Areskou* tous les morceaux qu'il coupoit du corps de ce malheureux.

Si l'Esclave se promène dans la Cabane, ou dans la Place, on l'arrête, ou l'on va à lui pour le tourmenter s'il est déjà attaché au poteau. Mais afin que ce plaisir cruel dure plus long-temps, on ne le touche que de loin à loin, sans émotion, ni précipitation. On commence par les extrémités des pieds & des mains, en montant peu à peu vers le tronc : l'un lui arrache un ongle, l'autre décharne un doigt avec les dents, ou avec un méchant couteau ; un troisième prend ce doigt décharné, le met dans le foyer de sa pipe bien allumée, le fume en guise de tabac, ou le fait fumer à l'Esclave lui-même. Ainsi successivement on ne lui laisse plus aucun ongle ; on brise les os de ses doigts entre deux pierres : on les lui coupe à toutes les jointures ; on lui passe & repasse plusieurs fois sur un même endroit des fers embrazés, ou des tisons ardens, jusqu'à ce qu'ils soient amortis dans le sang, ou dans la graisse, qui coulent de ses playes : on coupe morceau par morceau les chairs rôties ; quelques-uns de ces furieux les dévorent, tandis que d'autres se peignent le visage de son sang. Lorsque les nerfs sont découverts, on y infere des fers pour les tordre &

les rompre ; ou bien on lui scié les bras & les jambes avec des cordes, qu'on tire par les deux bouts avec une extrême violence.

Ce n'est-là cependant que comme un prélude, & quelquefois après avoir passé des cinq & six heures de temps à ce cruel exercice, on délîe l'Esclave pour le laisser en repos, & on differe le reste de l'execution à une autre scéance. Mais ce qui paroît étonnant, c'est que la plûpart de ces malheureux, fatigués & épuisés, dorment si profondément, pendant cet intervalle, qu'il faut ensuite leur appliquer le feu pour les réveiller. Il est néanmoins plus ordinaire de ne point donner un si grand relâche à leurs douleurs, & de ne les point abandonner qu'on ne les ait achevés.

Lorsqu'on commence à brûler au-dessus des cuisses, les douleurs se font sentir bien plus vivement, & la cruauté de ces Barbares prend de nouvelles forces, quand l'état pitoyable où est réduit le patient, devroit davantage la ralentir. Souvent ils lui font une espee de chemise avec de l'écorce de bouleau à laquelle ils mettent le feu, qui s'y conserve long-temps, & fait une flamme qui a peu d'activité. Souvent ils se contentent de faire des torches de cette écorce, dont ils lui brûlent les flancs & la poitrine : d'autrefois ils passent dans un cercle plusieurs haches qu'ils font rougir dans leurs brasiers, & leur attachent ce cercle au-tour du col en forme de collier. Ces haches & ces torches font élever des

pustules d'où il découle une graisse, où ces bourreaux trempent leur pain, qu'ils dévorent ensuite avec fureur.

Enfin après avoir brûlé lentement toutes les parties du corps, en sorte qu'il n'y a pas un espace qui ne soit une playe : après avoir mutilé le visage de manière à le rendre méconnoissable : après avoir cerné la peau de la tête, arraché cette peau de dessus le crâne, versé sur ce crâne découvert une pluie de feu, de cendres rouges, ou d'eau bouillante ; ils délient ce malheureux ; ils le font encore courir s'il en a la force, & l'assomment à coups de bâton & à coups de pierre ; ou bien ils le roulent dans les brasiers jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soufle de vie, qui lui reste, à moins que quelqu'un par pitié ne lui ait arraché le cœur, ou ne l'ait percé à coups de poignard, tandis qu'il étoit attaché au poteau.

La cruauté de ces inhumains s'acharne sur ces malheureux encore après leur mort ; & tandis que quelques-uns frappent sur les écorces des Cabanes, pour obliger l'ame du défunt à abandonner le Village, afin que ses manes errans ne les épouvantent point, en se montrant à eux sous la forme des furies ; Anthropophages, comme les anciens Scythes, & la plupart des autres Nations barbares des premiers temps, il s'en trouve qui dépècent le cadavre, le mettent dans la chaudière, & ne lui donnent point d'autre sépulture que leur ventre.

Ainsi finit cette sanglante tragédie , pendant laquelle je ne sçais ce qu'on doit admirer davantage, où l'excès de la brutale ferocité de ces humains , qui traitent avec tant de cruauté de pauvres Esclaves amenés quelquefois de si loin, qu'ils ne sçauroient être coupables en rien envers leurs meurtriers ; ou bien la constance de ces mêmes Esclaves , lesquels , au milieu des tourmens les plus affreux , conservent une grandeur d'ame & un Heroïsme , qui a quelque chose d'inimaginable.

Ce Heroïsme est réel , & il est l'effet d'un courage grand & noble. Ce que nous avons admiré dans les Martyrs de la primitive Eglise , & qui étoit en eux l'effet de la grâce & d'un miracle , est nature en ceux-ci , & l'effet de la force de leur esprit. Les Sauvages , ainsi que je l'ai déjà fait voir , semblent se préparer à cet événement dès l'âge le plus tendre. On a vû des enfans accoler leurs bras nuds l'un contre l'autre , mettre entre deux des charbons ardents , se défiant à qui soutiendrait la gageure avec plus de fermeté , & la soutenir avec constance. J'ai vû moi-même un enfant de 5. à 6. ans , dont le corps avoit été brûlé par un accident funeste d'eau bouillante répandue sur lui , qui toutes les fois qu'on le pançoit , chantoit sa chanson de mort avec un courage incroyable , quoiqu'il souffrit alors de très-cuifantes douleurs. Scivola mettant sa main dans un brazier ardent pour la punir d'avoir manqué son

son coup, n'est pas plus digne d'admiration que ces peuples, qui s'éprouvent ainsi à mépriser la vie, à l'exposer sans crainte, & à la perdre dans les tourmens les plus affreux, sans donner le moindre signe de foiblesse.

Je ne sçais si l'on doit appeller Barbares des courages aussi mâles; mais je sçais qu'on trouvera plus d'exemples de ces courages intrépides chez ceux qu'on traite de Barbares, que chez les Nations policées, à qui les arts, & tout ce qui sert à les polir & à les humaniser, procure une abondance, & une douceur de la vie, laquelle ne sert qu'à les amollir, & à les rendre lâches.

Parmi les anciens Peuples de l'Inde, à un certain âge ou l'on croyoit avoir assez vécu, il étoit ordinaire de se faire brûler vif soi-même de sang froid, & de mourir comme Hercule, qui dressa lui-même son bucher sur le Mont Oeta. Alexandre le Grand en vit quelques exemples durant le séjour qu'il fit dans ces pais-là; & quelques-uns de ceux qui voulurent suivre la fortune des Macedoniens, en donnerent le spectacle à la Grèce. Zenon instruit de leurs maximes, & qui avoit peut-être été le témoin d'une pareille scène, les admiroit, & disoit qu'il aimoit mieux voir un Indien lorsqu'il se brûle lui-même, que d'entendre toutes les leçons que fait la Philosophie sur la constance.

Encore aujourd'hui chez quelques Peuples des Indes, où une détestable politique a introduit

Tome II.

N n

Strabo, Lib.
15. P. 493.

Zeno apud
Clem. Alex.
Strom. Lib. 2.

Strabo, loci
cit.
Pomponius
Mela, Lib. 2,
cap. 2.

l'usage qu'avoient aussi autrefois les femmes de certains Peuples de Thrace, lesquelles se brûloient sur le corps de leurs maris morts, on voit dans ces femmes les maximes d'un Heroïsme que les Dames d'Europe ne leur disputeroient certainement pas. Car, comme entre ces Epouses, dont la multitude est autorisée par la coutume, il n'y a que la plus chérie à qui l'honneur appartienne d'accompagner le défunt dans l'autre monde, en se consumant avec lui sur son bucher; on les voit se disputer entre elles l'avantage de la préférence, triompher d'avoir été choisies, se préparer pour aller au bucher comme pour aller au bal, gémir au contraire, & quelques-unes même ne pouvoir pas survivre à l'affront d'avoir été rebutées. On voyoit la même émulation en Amérique chez les Peuples, où des personnes dévouées aux Chefs, étoient obligées de se faire mourir avec eux, pour aller les servir dans le pais des Ames, comme je le dirai dans la suite.

Quint-Curt.
Lib. 7.

Quint-Curce rapporte qu'entre les prisonniers Sogdiens, on amena à Alexandre trente jeunes hommes des plus grands Seigneurs du pais, tous bien-faits, & de bonne mine, lesquels ayant sçu qu'on les conduisoit au supplice par le commandement de ce Prince, se mirent à chanter des chants d'allégresse, à sauter & à danser, en témoignant une grande joye. Le Roy, surpris de les voir aller à la mort si gayement, les fit ramener, & leur demanda d'où leur venoit un trans-

port de joye si peu ordinaire à des gens qui voyent la mort devant leurs yeux; ils répondirent, que si tout autre que lui les faisoit mourir, ils s'affligeroient; mais qu'étant rendus à leurs Ancêtres par l'ordre d'un si grand Roy Vainqueur de toutes les Nations, ils benissoient une mort si glorieuse, & dont les plus grands hommes se feroient honneur. Alexandre charmé de ce courage, leur fit grace, & en admit quatre au nombre de ses Gardes, lesquels lui furent toujours fideles.

Les Cantabres & les premiers peuples d'Espagne, chantoient lorsqu'on les faisoit mourir, & pendant qu'ils étoient attachés en croix. Je ne sçais si Strabon, qui rapporte d'eux cette coûtume, a eu raison de la traiter de folie, & de la donner comme une marque de leur ferocité & de leur bêtise. Je croirois au contraire qu'on devoit l'admirer, autant que nous admirons les plus beaux exemples que l'Histoire nous fournit de la vertu Romaine.

Strabo, Lib.
3. P. 114.

Mais qu'étoit-ce que ces Hymnes & ces Chan-
sons, si ce n'est les Chançons de mort de nos Sauvages, les chants de leurs festins, de leurs danses guerrieres, lorsqu'ils levent la hache, & qu'ils sont prêts de donner sur l'Ennemi? Ils reprennent ces mêmes chants lorsqu'ils sont faits esclaves; ils les continuënt durant le temps de leur captivité, & ils les chantent encore avec plus de

Chançon
de mort.

forcé dans les tourmens, comme s'ils n'avoient jamais eu que ce terme en vûë.

Ces chansons n'étant gênées que par la cadence, & les esclaves ayant la liberté de dire tout ce qu'ils veulent, ils chantent leurs hauts-faits d'armes, & ceux de leur Nation; ils vomissent mille imprécations contre leurs tyrans; ils tâchent de les intimider par leurs menaces; ils appellent leurs amis à leur secours pour les venger; ils insultent à ceux qui les tourmentent, comme s'ils ne sçavoient pas leur métier; ils leur apprennent comment il faut brûler pour rendre la douleur plus sensible; ils racontent ce qu'ils ont fait eux-mêmes à l'égard des prisonniers, qui ont passé par leurs mains; & si par hazard il s'est trouvé entre ces prisonniers quelqu'un de ceux de la Nation qui les fait mourir, ils entrent dans le détail le plus exact de tout ce qu'ils leur ont fait souffrir, sans craindre les suites d'un discours, lequel ne peut qu'aigrir extrêmement ceux qui l'écoutent.

Oserois-je dire que le Pseaume 136. qui commence par ces paroles, *super flumina Babylonis*, est une maniere de chanson de mort, laquelle nous représente la coutume qu'avoient autrefois les Orientaux, & qui porte avec soi la même idée, & le même caractère des chansons des esclaves Américains? Ce sont des Hébreux captifs qui parlent, & qui gémissent sur leur captivité. Leurs vainqueurs les exhortoient à leur chanter des

Cantiques de Sion, c'est-à-dire, les chansons qui étoient en usage dans leur païs; il semble que les Hebreux se refusent à cette demande, néanmoins tout le Pseaume est un Cantique, & un Cantique dans le goût des Sauvages; car ils commencent par témoigner un mépris souverain pour le païs, & pour les Peuples chez qui ils ont été transplantés: ils ne sont touchés que de Jerusalem, laquelle seule a tous leurs vœux, & tous leurs soupirs; & pour faire sentir davantage le contraste de leur amour & de leur aversion, ils prient le Seigneur de ne point oublier les maux que les enfans d'Edom, c'est-à-dire, les Assyriens au pouvoir de qui ils étoient, ont fait aux Juifs au jour de la ruine de Jerusalem; & ils finissent par les plus terribles imprécations. « Malheur à toi, disent-ils, Fille de Babylone; heureux celui qui te rendra tous les maux que tu nous a faits! Heureux celui qui prendra tes petits enfans, & les écrasera contre la pierre! »

Pour revenir à nos Esclaves: dans les intervalles où on les laisse en repos, ils s'entretiennent, ou sans Interprète s'ils sçavent la Langue, ou par le secours d'un Interprète, s'il s'en trouve quelqu'un qui entende la leur; ils parlent froidement de choses indifférentes, de nouvelles, & de ce qui se passe dans leur païs, où ils s'informent tranquillement des coutumes de ceux qui sont occupés à les brûler.

Dans le fort des tourmens, lors même que

l'excès de la douleur les fait écumer, & paroître comme des forcenés, il ne leur échappe pas une parole de lâcheté. Les femmes ont ce Héroïsme aussi-bien que les hommes. J'en ai vû une à qui on arracha deux ongles en ma présence, mais si promptement, que je ne m'en apperçûs pas assez tôt pour l'empêcher, (c'étoit à une entrée de prisonniers) elle ne jeta pas un cri, ni un soupir, & je ne remarquai sur son visage qu'une légère marque d'ennui. Il s'en trouve qui ne font que rire pendant leur supplice; qui s'y prêtent agréablement, & qui remercient de bonne grace ceux qui leur ont fait le plus de mal.

Tous à la vérité n'ont pas cette constance dans le même degré: l'impatience & les cris échappent à quelques-uns malgré eux. Il s'est trouvé aussi des François & des Françaises, qui dans les tourmens ont fait paroître autant de force d'esprit que les Sauvages, jusqu'à faire dire à ceux-ci, qu'ils croyoient qu'ils n'avoient point de sentiment. Mais ces exemples de fermeté héroïque sont rares parmi les Européens, & ils sont communs parmi les Américains. Sans doute qu'étant élevés moins délicatement, ils sont aussi moins sensibles: & peut-être que ne craignant point un Enfer dont leurs feux ne sont que l'ombre, ils sont aussi moins attachés à la vie, & moins effrayés à l'approche d'un avenir, lequel fait toujours plus d'impression sur un esprit éclairé des lumières de la Foy, que tous les tourmens de la vie présente.

J'avouë que sur la description que je viens de faire du supplice des Esclaves , on ne peut regarder ces Peuples qu'avec horreur , & qu'on en doit concevoir d'abord l'idée qu'ils sont si barbares , qu'ils n'ont pas plus d'humanité que les bêtes les plus feroces. Les Iroquois si redoutables aux François par le grand nombre de ceux qu'ils ont fait périr dans ces tourmens affreux , se sont faits une réputation parmi nous encore plus mauvaise que toutes les autres Nations. Ils ont aussi cette réputation parmi les autres Sauvages , & les Abenaquis ne leur donnent point d'autre nom que celui de *Magoïe* , qui veut dire *les Cruels*. Mais pour leur rendre bien la justice qu'ils méritent presque tous , ils n'ont rien à se reprocher sur cet article. Cependant à entendre les Iroquois , ils prétendent être moins cruels que les autres , & ils n'en usent ainsi que par représailles.

Après cela que font-ils de plus que ce que faisoient autrefois les Grecs & les Romains ? Quoi de plus inhumain que les Héros de l'Iliade ? Quoi de plus barbare que les combats de Gladiateurs , & des Esclaves entr'eux : ou de ces mêmes Esclaves contre les bêtes feroces , qui ont fait couler tant de sang dans les Arènes de Rome ? Ce Peuple néanmoins , lequel avoit porté la perfection de tous les arts , & de toutes les sciences capables d'adoucir , & de cultiver les mœurs aussi loin que les bornes de son Empire , faisoit ses plus chères délices de l'inhumanité de ces sortes

de combats : il faisoit confister l'agrément des grands repas dans la vûë de ces spectacles sanglans , & il prenoit un plaisir singulier dans le Cirque , à donner le signal décisif de la vie ou de la mort du malheureux , qui avoit du désavantage , quoiqu'il demandât grace.

J'ai déjà touché quelque chose de la cruauté des Juifs ; mais je n'ai pas tout dit. Comment traitoient-ils leurs Ennemis ? Du temps de Trajan , ces Juifs anéantis , pour ainsi parler , par la ruine de Jerusalem , & la désolation de leur país encore toute récente , se révolterent en plusieurs Provinces contre les Romains , & se porterent à de si grands excès en Egypte & en Chypre , qu'ils firent périr plus de quarante mille ames , prenant plaisir à se nourrir de la chair de leurs Ennemis , à se frotter le visage de leur sang , & à les écorcher tous vivans , allant ensuite vêtus de leur peau pour en faire un trophée à leur rage. Leur Histoire peut fournir plusieurs exemples semblables. On leur rendoit bien la revanche. Il

Psal. 77.
v. 69.

semble que ces paroles du Pseaume 77. *Juvenes eorum comedit ignis , & Virgines eorum non sunt lamentata.* Le feu dévora leurs jeunes gens , & on ne fit point de lamentations sur leurs jeunes filles , pourroient s'expliquer aussi naturellement du supplice du feu qu'on faisoit souffrir aux Juifs esclaves , que du glaive & de la guerre , ainsi que le disent les Interprètes. Les supplices qu'Antiochus fait souffrir aux Macchabées & à leur mere , ne
sont

font point l'effet d'une cruauté particulière à ce Barbare, quand il les fait couper en pièces, qu'il leur fait arracher la peau de dessus le crane, & qu'il ordonne qu'on les rôtisse dans des poëles à frire; il en use probablement selon la maniere usitée parmi les Orientaux.

Le feu est le supplice ordinaire dans presque toute l'Amerique Septentrionale depuis un temps immemorial. Par-là ils se rendent redoutables les uns aux autres, & croient se tenir en respect. S'ils ne rendoient la pareille à ceux qui les traitent avec inhumanité, ils en seroient les dupes, & leur modération ne serviroit qu'à enhardir leurs Ennemis. Les Peuples les plus doux sont forcés de sortir eux-mêmes hors des bornes de leur douceur naturelle, quand ils voyent qu'elle sert de prétexte à des Voisins barbares d'en devenir plus fiers & plus intraitables. Les François en sont un exemple. Lorsque pour se venger des Iroquois, on leur a permis de traiter leurs prisonniers, comme ils traitoient les nôtres; ils l'ont fait avec tant de fureur & d'acharnement, qu'ils n'ont cédé en rien à ces Barbares, si même ils ne les ont surpassés. La vérité est, qu'il falloit en user ainsi; car cette rigueur qu'on jugeoit nécessaire, les rendit moins entreprenans, & fut un motif pour eux d'en conclure plutôt la paix avec nous. J'ajouterais, que lorsque les François & les Anglois sont naturalisés parmi les Sauvages, ils prennent si bien tout ce qu'il y a de mauvais dans leurs

mœurs & dans leurs coûtumes, fans en prendre le bon, qu'ils font encore plus méchans qu'eux. Les Sauvages sçavent fort bien nous le reprocher, & la chose est si averée, que nous ne sçavons que leur répondre.

Lorsqu'on brûle un Esclave parmi les Iroquois, il y en a peu qui ne le plaignent, & qui ne disent qu'il est digne de compassion. Plusieurs, sur-tout les femmes, si on en excepte quelques furies, comme il s'en trouve par-tout de plus outrées que les hommes, n'ont pas le courage d'assister à son execution : parmi ceux & celles qui y assistent, plusieurs ne lui font rien : ceux qui le tourmentent, le font souvent par respect humain, & parce qu'ils y sont obligés : quelques-uns passant par-dessus ce respect humain, le soulagent lorsqu'il demande quelque chose. Le Conseil a souvent permis aux Missionnaires de leur consacrer ces derniers momens pour les faire entrer dans le chemin du Ciel ; & il s'est trouvé des Iroquois, qui entendant la Langue de ces Esclaves, leur servoient d'Interpres pour leur faire goûter les vérités éternelles avec une bonté, dont les Missionnaires eux-mêmes étoient étonnés ; & que Dieu par sa grace a voulu rendre fructueuse pour le salut dans les uns & dans les autres. Enfin après un certain temps, quelqu'un de ceux, que l'âge & le crédit autorisent, lui fait donner le coup de grace, & le dérobe aux supplices qu'il auroit encore à souffrir.

Mais quelque barbarie qu'il y ait à reprocher aux Sauvages, par rapport aux Ennemis qui tombent entre leurs mains, on doit d'un autre côté leur rendre cette justice, qu'entr'eux ils se ménagent davantage que ne font les Européans. Ils regardent avec raison, comme quelque chose de plus barbare & de plus féroce, la brutalité des Duels, & la facilité de s'entre-détruire qu'a introduit un point d'honneur mal entendu, lequel expose tous les jours pour un rien, pour une parole mal digérée, ou mal expliquée, la vie des parens, & des amis les plus étroitement unis. Ils ne font pas moins étonnés de cette indifférence que les Européans ont pour ceux de leur Nation, du peu de cas qu'ils font de la mort de leurs Compatriotes tués par leurs Ennemis. Chez eux un homme seul tué par un autre d'une Nation différente de la leur, commet les deux Nations, & cause une guerre. Parmi les Européans, la mort de plusieurs des leurs ne paroît interesser personne. Ils ont vû sur cela des exemples d'une insensibilité qui les a surpris, & qui leur a inspiré pour nous de l'indignation & du mépris. Ils se sont offerts eux-mêmes à venger les François, qui ne paroissent pas touchés du massacre de leurs freres & de leurs Concitoyens assassinés par d'autres Nations Sauvages. On n'a eu rien à répondre à leurs propositions, & ils en ont été scandalisés.

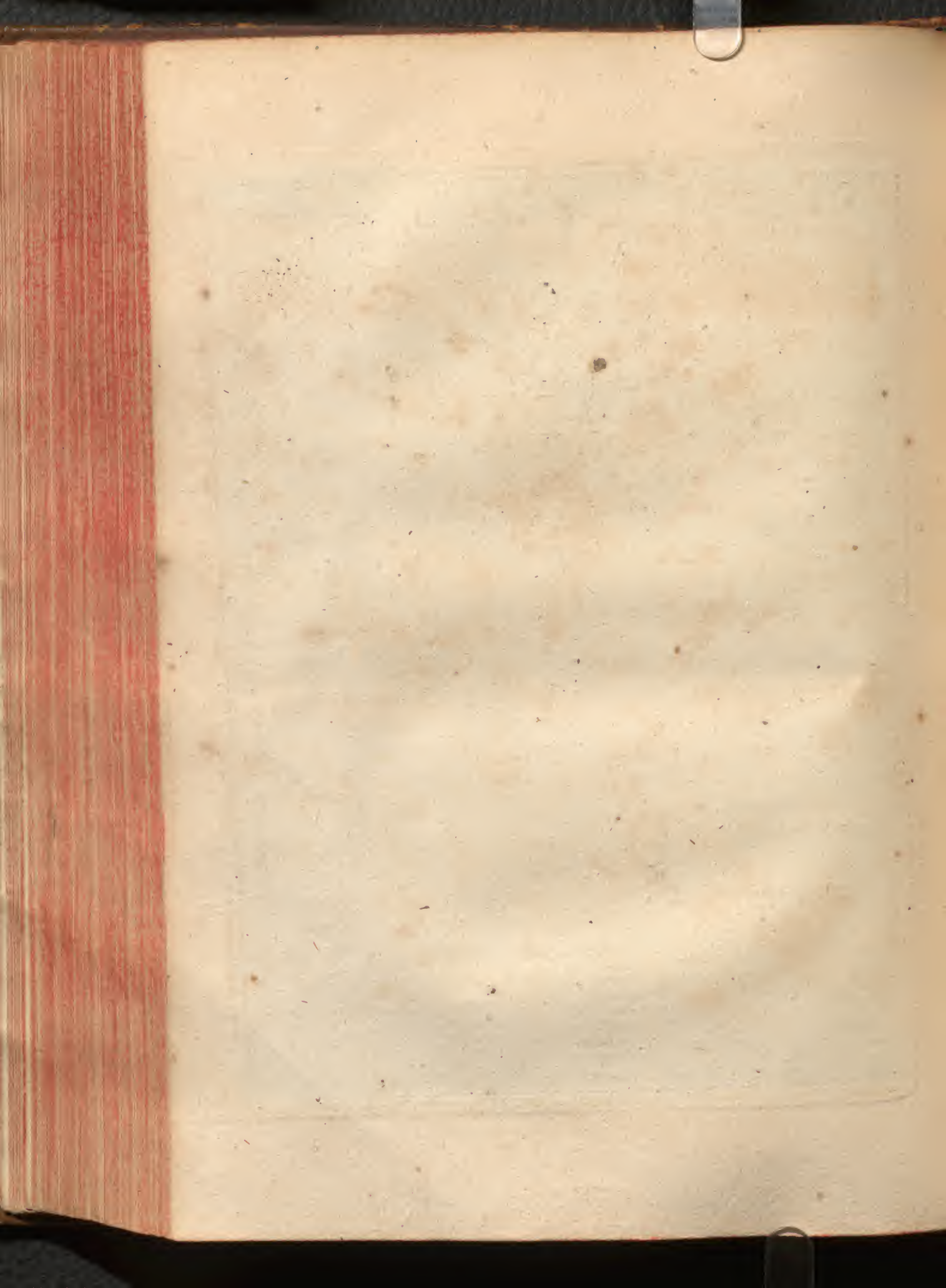
La Guerre que se font les Ameriquains Meridionaux, à quelques circonstances près, est as-

sez semblable à celle que je viens de décrire : je dis, à quelques circonstances près ; car c'est partout la même chose quant à l'essentiel. Ce sont par-tout les mêmes motifs pour la faire ; la même maniere de la chanter ; les mêmes mesures pour s'y préparer ; les mêmes observations pour leurs voyages, & pour le temps de leur rendés-vous ; le même usage d'attaquer & de se défendre ; les mêmes armes pour combattre, si l'on en excepte la cuirasse : en un mot, c'est par-tout le même caractere de bravoure ou de férocité : le même esprit de haine, de rage & de fureur contre leurs Ennemis.

Supplice
des Escla-
ves dans
l'Amérique
Meridiona-
le.

Le supplice de leurs Esclaves a quelque chose de singulier, qui mérite d'être remarqué. Il n'est pas, à la vérité, accompagné de tant de circonstances d'une cruauté si raffinée, & d'une inhumanité si marquée, que l'est celui des Américains Septentrionaux, dont je viens de donner le détail. Mais il a dans un sens quelque chose de plus affreux encore, en ce que, dès que ces malheureux sont faits prisonniers, ils doivent se regarder comme des victimes sûrement destinées à la mort, & qui ont souvent à vivre longtemps dans l'attente incertaine de ce moment fatal, lequel dépend du caprice de ceux qui en sont les maîtres : car, comme entre Ennemis, ils ne savent ce que c'est que de faire Paix ou Trêve, & que par cette raison leurs haines sont immor-





telles ; ils ne sçavent aussi ce que c'est que faire grace, & leur vengeance ne s'assouvit que dans le sang des miserables, que le sort des armes a fait tomber dans leurs fers.

Quelques Relations disent, que l'Esclave a d'abord un droit d'Entrée à payer en arrivant dans le Village de ses Vainqueurs, comme ceux de la Nouvelle France. Les Guerriers l'abandonnent à la discrétion des femmes & des enfans, qui dansant au-tour de lui, & l'obligeant à danser lui-même, se font un plaisir barbare d'insulter à sa misere, & passent sur lui leur premiere rage, & leur haine inveterée contre ceux de sa Nation, en lui faisant essuyer divers mauvais traitemens.

Hieron.
Staad. Hist.
Bresil. Lib. 2.
cap. 29.

Jean de Leri,
Hist. du Bresil,
lib. 1, ch. 15.

Thevet dit au contraire qu'ils font toutes sortes de caresses aux prisonniers, & qu'ils les paient si bien de divers ornemens faits de plumes, qu'on diroit à les voir qu'ils sont les Chefs de ceux-là même dont ils ne sont que les Esclaves. La premiere chose qu'on fait à leur égard, c'est de les conduire au Tombeau de ceux pour qui ils sont donnés, de le leur faire renouveler, pour prendre acte qu'ils doivent se regarder comme des victimes destinées à être immolées pour apaiser leurs Manes. On les conduit ensuite dans le Village, où loin de les maltraiter, & de les mettre en prison, on les établit comme les maîtres dans les Cabanes de ceux dont ils ont orné les sepulchres. On leur apporte tout ce qui a servi

Thevet, Cōf.
mog. Univ.
Liv. 21. ch.
15. F. 944.

aux défunts; leur Hamac, leur Arc, leurs flèches, & leurs ornemens de plume qu'ils sont obligés de laver, & de nétoyer avant que de s'en servir. Si les défunts ont laissé des Veuves, on les leur donne pour Epouses, autrement on leur donne les sœurs de ceux qui les ont fait prisonniers, ou de ceux à qui ils doivent être sacrifiés, ou bien même de celui qui doit les immoler. Ils ont sur cela des regles établies que les Auteurs ne laissent qu'entrevoir; mais personne de ceux qui ont cette obligation, ne se fait une difficulté de donner sa sœur pour Epouse à ces malheureux, on se fait même honneur de cette alliance.

Celui qui est le maître de l'Esclave, choisit en même temps une personne à qui il destine l'honneur de lui porter le coup mortel: & celui-ci que cette action doit rendre considerable, invite la Nation & ses Alliés pour déterminer le jour de l'exécution. Il fait pour cela un grand festin; où tous les Invités se rendent, & où l'Esclave qui y fait un principal personnage, voit de sang froid & sans s'émouvoir, le choix que chacun fait de quelqu'un de ses membres, & les présens qu'on lui apporte pour payer celui qu'il a retenu. On lui met cependant au col un collier, où sont enfilés dans un fil de coton, certains noyaux, ou bien des ossemens de poisson, dont le nombre marque celui des Lunes ou des Mois qu'on lui laisse encore pour vivre. A chaque Lune on ôte un de ces

noyaux, ou de ces ossements; & quand il n'en reste plus qu'un, il peut être assuré qu'à la fin de cette Lune il sera offert en sacrifice.

Je dis qu'il sera offert en sacrifice; car cette terrible fête se célèbre avec tant d'appareil & de cérémonie, qu'elle a tout l'air d'un acte de Religion. On s'y prépare de longue main, en disposant toutes choses pour cette action, laquelle ne se fait jamais sans un *grand vin*, c'est-à-dire, sans un festin solennel, où l'on invite tous les amis, tous les voisins, & les alliés de la Nation, qui fait les frais de la solennité.

Les femmes chargées du soin des préparatifs, sont long-temps occupées à faire avec de la terre grasse de grands vaisseaux propres à contenir, & à faire fermenter leurs boissons enyvrantes, connues sous les noms de *Caouin*, d'*Ouicou*, & de *Chica*, dont nous avons déjà parlé. Elles en font aussi d'autres plus petits, qui doivent servir pour mettre les couleurs avec lesquelles on doit peindre l'Esclave, & l'instrument de son supplice. Elles font cuire tous ces vaisseaux à un feu lent, de la manière dont je l'ai déjà expliqué. Après cela elles filent une longue corde de coton, ou d'écorce d'arbre, dont on doit lier l'Esclave, & elles travaillent avec beaucoup de propreté, plusieurs nœuds pendans avec des plumes de diverses couleurs, dont elles ornent le *Bouton*, ou la massue avec laquelle il doit être assommé. L'Esclave, à qui on ne laisse point ignorer que tous

ces préparatifs le regardent, voit tout cela d'un œil tranquille, & n'en est pas plus ému, que s'il s'agissoit d'une chose indifférente, & qui intéressât tout autre que lui.

Cependant, pour l'accoutûmer à une solennité, dont réellement il doit être le principal Acteur, on le produit pendant quelques jours dans la place publique où il doit être sacrifié, & là on se divertit à ses dépens en l'obligeant de chanter & de danser, & en chantant & dansant autour de lui, suivant la cadence de sa chanson, après quoi on le ramène tranquillement chez lui.

Ceux qu'on a invités à la Fête, se rendent de toutes parts au temps marqué, & le Chef du Carbet ou du Village, leur faisant compliment sur leur arrivée, les exhorte à prendre part à leur joye, & les félicite par avance du plaisir qu'ils auront à se nourrir de la chair d'un de leurs ennemis.

Tous les apprêts du festin étant faits, on en détermine le jour au temps précis, où le *Caouin* doit être dans sa boîte. La veille de ce grand jour les femmes vont prendre l'Esclave chez lui; elles lui attachent au col cette corde, nommée en leur Langue *Mussurana*, qu'elles ont tissué pour cet effet. Après quoi l'une d'entr'elles, lui peint tout le corps de diverses couleurs, sur lesquelles elle répand une poudre de couleur cendrée faite de coques concassées de certains œufs d'oiseau.

Elle

Elle ajoute à cet ornement divers tours de plumasserie, de sorte qu'il est paré comme pour un jour de triomphe. Pendant qu'on orne ainsi l'Esclave, toutes les autres femmes l'environnent, & font retentir l'air du bruit de leurs chansons, & trembler la terre du trépignement de leurs pieds. On peint de la même manière, & au son de la même harmonie, le *Boutou* ou la massuë fatale dont il doit être frappé. On porte ensuite avec pompe cette massuë dans une Cabane vuide, que Hierôme Staad nous représente presque comme un Temple, où ils conservent avec respect leurs *Maracas*, qu'il croit être leur Divinité. On la suspend au milieu de cette Cabane, & les femmes y passent la nuit en chantant, & en dansant de toutes leurs forces.

Le lendemain, à peine le Soleil a-t'il paru sur l'horison, que les Sauvages s'étant purifiés, selon la coutume qu'ils ont de se baigner tous les matins, & s'étant faits peindre & orner de leurs plus beaux atours, s'assemblent dans le lieu où doit se faire le festin, & y conduisent l'Esclave qu'ils placent au milieu d'eux. Les femmes, d'un autre côté, allument des petits feux autour des vaisseaux, qui renferment leurs boissons, & les échauffent jusqu'à ce qu'elles soient tièdes. Ce n'est ici qu'un festin à boire, & non point à manger. Mais les Sauvages Meridionaux boivent si bien, à la façon des anciens Scythes, & sont d'une yvrognerie si demesurée, qu'il n'y a pas

actuellement de Nation au monde qui puisse leur être comparée en ce point. C'est ce que le Ministre de Lery nous exprime bien par cette exclamation magnifique. » Arriere Allemans, Flamans, Lansquenets, Suiffes, & tous qui faites carhous, & profession de boire par-deçà ! Car tout ainsi que vous même après avoir entendu comme nos Ameriquains s'en acquitent, confesserez que vous n'y entendez rien au prix d'eux, aussi faut-il que vous leur cédiez en cet endroit !

Les femmes donc ayant ouvert les vaisseaux, en remplissent de grandes coupes faites de calabasses coupées par la moitié, dont quelques-unes tiennent plus de trois chopines de Paris, & les portent au milieu du Carbet, où les hommes dansant autour d'elles, les reçoivent de leurs mains, & les avalent d'un seul trait. Ce ne sont qu'allées & venuës de ces femmes, qui vont chercher de la boisson, & qui ne s'oublent pas elles-mêmes, bûvant autant dans leur particulier, que leurs maris le font en public. » Mais sçavez-vous combien de fois ? (continuë l'Auteur que j'ai cité) » jusqu'à tant que les vaisseaux, y en eut-il une centaine, seront tous vuides, & qu'il n'y restera pas une seule goutte de caouin dedans. Et de fait je les ai vûs, dit-il, non seulement trois jours & trois nuits sans cesser de boire ; mais aussi après qu'ils étoient si saouls & si yvres, qu'ils n'en pouvoient plus, (d'autant que quit-

ter le jeu eut été pour être réputé effeminé, & plus que Schelm entre les Allemans) quand ils avoient rendu leur gorge, c'étoit à recommencer plus belle que devant.

Tant que ce caouinage dure, ajoute-t'il plus bas, nos friponniers & gallebontemps de Brésiliens, pour s'échauffer tant plus la cervelle, chantans, siffilans, s'encourageans, & exhortans l'un l'autre de se porter vaillamment, & de prendre force prisonniers quand ils iront en guerre, étant arrangés comme gruës, ne cessent en cette sorte de danser, & aller & venir par la maison, où ils sont assemblés jusqu'à ce que cela soit fait: c'est-à-dire, ainsi que j'ai ja touché, qu'ils ne sortiront jamais delà, tant qu'ils sentiront qu'il y aura quelque chose es vaisseaux. Et certainement pour mieux vérifier ce que j'ai dit, qu'ils sont les premiers, & superlatifs en matiere d'yvrogerie; je crois qu'il y en a tel, qui, à sa part en une seule assemblée, avale plus de vingt pots de caouin; mais sur-tout, quant à la maniere que je les ai dépeints au Chapitre précédent, ils sont emplumassés, & qu'en cet équipage ils tuënt & mangent un prisonnier de guerre, faisant ainsi les Bacchanales à la façon des anciens payens, &c.

L'Esclave à qui l'on sert à boire comme aux autres, ne laisse passer aucun des coups qu'on lui porte sans l'avalier de grand cœur; il s'efforce de paroître gay, & plus content qu'aucun de ceux

qui composent l'assemblée : il chante , il danse de son mieux ; & tandis que chacun de ceux qui l'entourent , vante ses exploits ou ceux de ses Ancêtres , & qu'il se fait une gloire d'avilir ceux des Nations ennemies de la leur , l'Esclave fait aussi trophée de ses belles actions , & n'épargne point à ceux qui le tiennent prisonnier , & qui se réjouissent de son malheur , les injures les plus outrageantes , & les imprécations les plus terribles.

On prend un jour de repos après le festin solennel , & pendant ce temps-là l'Esclave , privé alors de sa liberté , est mis en prison dans une petite Case qu'on lui dressé exprès au milieu de la place publique , dans l'endroit même où il doit être immolé , & on l'y garde très - étroitement la nuit qui précède l'exécution , les femmes vont encore danser dans la Cabane où le Boutou est suspendu , & continuënt leurs chants jusqu'au lever de l'aurore.

Enfin on commence le dernier acte de cette Tragédie par retirer l'Esclave de sa prison , qu'on démolit , & l'on prépare la place pour la cérémonie. Cela étant fait , les Guerriers bien empanachés , & couverts de leurs Rondaches faites d'un cuir fort & épais , viennent prendre l'Esclave. Ils lui délient la corde qu'il a autour du col , ils la lui passent par le milieu du corps , & le font courir en cet état , plusieurs Guerriers tenant les deux bouts de cette longue corde des deux côtés , de sorte qu'ils peuvent l'arrêter tout court.

quand ils le jugent à propos. On le conduit en cet équipage au milieu de la place, où tout le peuple le suit en foule, hommes, femmes & enfans, chacun lui faisant une fête du plaisir qu'ils auront de le faire boucaner, & de le manger. On l'exhorte cependant à venger sa mort prochaine, & on lui laisse la liberté de ramasser des pierres, & des têts de pots cassés, dont la place est toute parfemée à ce dessein. Il les lance en effet avec roideur sur tout le monde indifferemment; les Guerriers se couvrent de leurs rondaches; mais malheur aux femmes, qui n'ayant pas de quoi se garantir, tombent sous ses coups; car à ce jeu, il y en a toujours plusieurs de blessées.

Cet exercice d'une récréation assez mal plaisante étant fini, on arrête l'Esclave immobile au milieu de la place: on allume un feu devant lui à deux pas de distance, qui me paroît être comme la Divinité à laquelle il doit être sacrifié. En même temps une femme, à qui on a donné la commission d'aller chercher la massue, la porte triomphamment, poussant de grands cris de joye, & la dépose entre les mains d'un Guerrier, lequel se plaçant immédiatement devant l'Esclave, la tient élevée sous ses yeux, & lui présente continuellement le fatal instrument, qui doit mettre fin à sa vie.

Celui à qui l'honneur est destiné de porter le coup mortel, & qui s'est tenu caché jusqu'à ce

moment pour se disposer par le jeûne & par la retraite à cette grande action , se présente alors dans la place accompagné de quinze ou vingt Guerriers, qui lui servent comme de parrains, ornés comme lui, & peints de diverses couleurs, sur lesquelles est répandue, depuis les pieds jusqu'à la tête, cette poudre cendrée, dont on a déjà peint l'Esclave & la massuë. Le Chef du Carbet ou du Village prenant la Massuë entre les mains de celui qui la tenoit, va au-devant de lui, la lui présente, & la passe ensuite entre ses jambes comme par respect. Celui-ci saisissant la Massuë des deux mains, & se mettant en posture de frapper, adresse ces paroles à l'Esclave : » N'es-tu » pas de telle Nation ennemie de la nôtre, qui a » tué plusieurs de nos peres, de nos freres, de » nos femmes, de nos enfans, & de nos alliés ? » Oüi vraiment, dit l'Esclave, j'en suis, & j'en » fais gloire; je ne me suis pas épargné moi-même » à vous faire du mal : j'ai tué tant & tant de per- » sonnes; je me suis nourri de leur chair. Puis entrant dans le dernier détail de tout ce qu'il a fait, exaggerant ses proüesses, il n'oublie rien de ce qu'il croit plus propre à aigrir ceux qui l'écou- tent. » Oh bien, reprend le Guerrier, c'est pour » ce sujet-là même, que, puisque nous sommes au- » jourd'hui maîtres de ta personne, & que nous te » tenons entre nos mains, tu nous ne nous échap- » peras pas, que je vaiste donner le coup de la mort, » que nous ferons rôtir tous tes membres pièce à

pièce, & que nous les mangerons jusqu'aux os. « A la bonne heure, reprend l'Esclave, j'y consens, & vous faites bien; mais soyez assurés que ceux de ma Nation me vengeront, & que ma mort vous coûtera cher. » A peine a-t'il prononcé ces dernières paroles, que l'Executeur ou le Sacrificateur, lui décharge sur la tête à côté de l'oreille, un coup de massuë d'une telle roideur, que d'ordinaire il le renverse mort à ses pieds, où il donne à peine après ce coup quelques signes d'un foible reste de vie.

L'Epouse de ce malheureux s'approchant alors du cadavre, on lui laisse quelques momens de temps pour répandre sur lui quelques larmes, & pour honorer son trépas de quelques lamentations. Mais ce deuil est bien court, & bien peu sincere sans doute, puisqu'elle ne renonce pas au droit qu'elle a d'en manger comme les autres, & qu'elle est souvent des plus ardentes à marquer le désir qu'elle a de s'en nourrir.

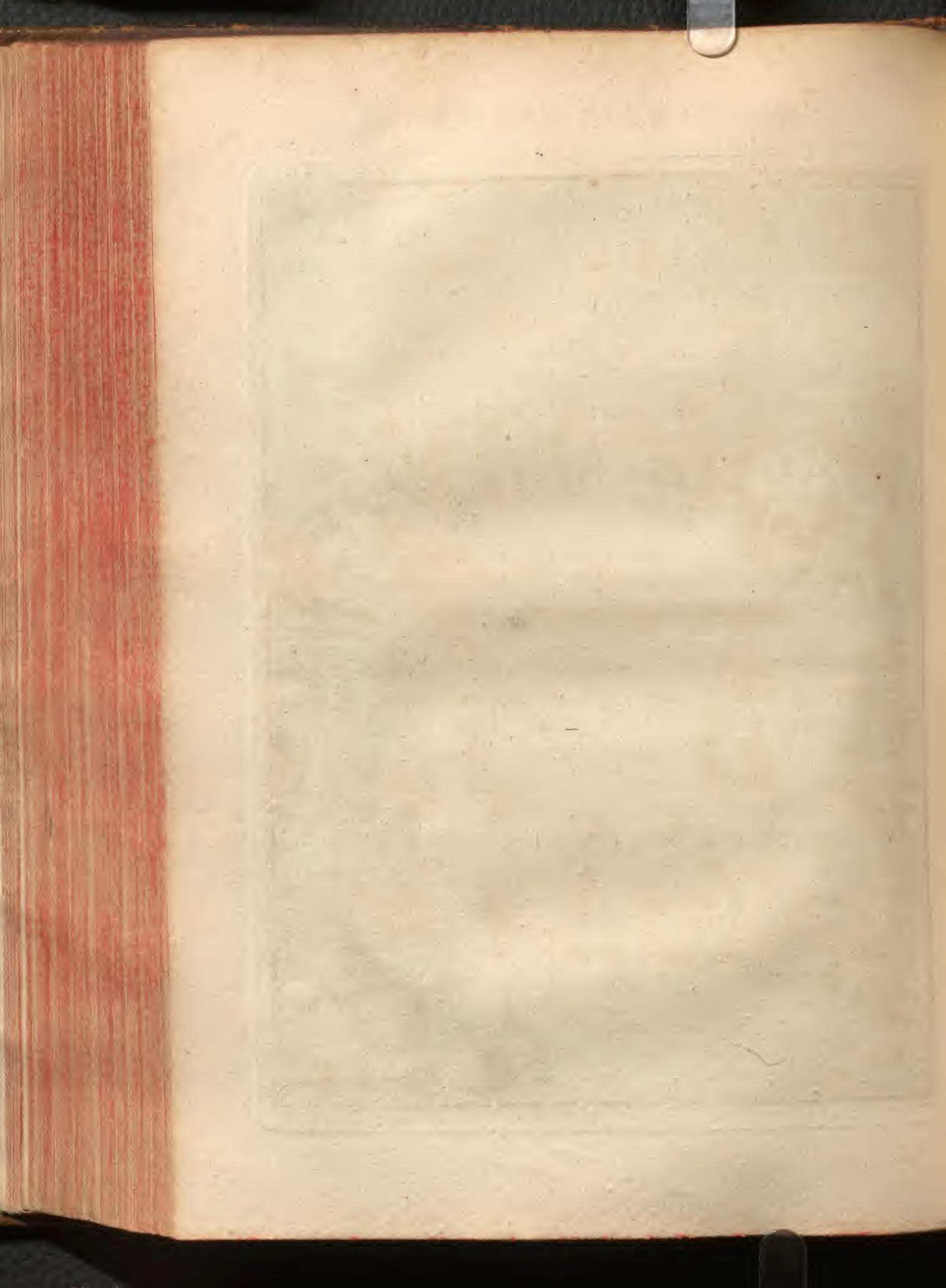
Après ces pleurs de pure cérémonie, les femmes prennent le cadavre, le font griller sur un petit feu pour le nétoyer, & le lavent bien avec de l'eau bouillante jusqu'à ce que la peau soit extrêmement blanche. Celui à qui l'Esclave appartenait, vient ensuite avec quelques aides pour dépeçer le corps. Il en coupe d'abord les bras à la jointure des épaules, & les cuisses au-dessous du genou, que quatre femmes portent avec de grands cris de joye par tout le Village comme

en triomphe. Il divise ensuite le tronc; & après en avoir retiré les viscères, il en fait plusieurs autres partages, comme de la chair qu'on étale à la boucherie. Les peres & les meres, qui assistent à ce spectacle, ramassent avec soin le sang qui découle de ce corps, & en frottent le visage, les bras, les cuisses & les jambes de leurs enfans, pour les animer & pour exciter dans leurs jeunes cœurs cette haine immortelle qu'ils courent contre les Ennemis de leur Nation.

Le corps étant ainsi dépecé, les hommes retiennent pour eux les chairs solides, selon la distribution qui en avoit anciennement été faite, & ils les font cuire, selon l'usage qu'ils ont de faire boucaner les viandes. La tête & les viscères sont le partage des femmes & des enfans, de maniere cependant qu'il n'y a que ces derniers qui mangent la cervelle & la langue; ce qui sans doute se fait par un esprit de quelque superstition. Les femmes font bouillir cette tête & ces viscères dans la chaudiere, & y mêlent de leur farine, dont elles font une espece de sagamité.

Soit appétit pour la chair humaine, soit rage & fureur contre leurs Ennemis, il n'est personne qui n'en mange, & qui ne témoigne qu'il y trouve un goût très-fin & très-délicat. Lorsque tout est dévoré, on choisit parmi les os ceux qui sont propres à faire des flûtes, dans lesquelles ils bravent encore la memoire de ceux qui ont eu le malheur de périr par leurs mains. Le crane & le
reste





reste des ossements est porté dans une espee de charnier qu'on conserve dans le Village, qui leur sert comme de trophée & de monument de leur victoire, qu'ils montrent par curiosité aux Etrangers, dont ils sont visités comme des témoignages authentiques de leur bravoure.

Le Sacrificateur qui a immolé cette victime infortunée, acquiert par cette belle action une gloire, laquelle doit l'immortaliser parmi les siens; & il doit porter dans la suite des marques d'honneur qui dureront autant que sa vie. On lui impose d'abord avec solennité un nouveau nom, qui est pour lui comme un nouveau titre de noblesse, & qui sert beaucoup à l'accréditer. Le Chef du Carbet le lui donne lui-même, & prenant une dent d'Acouti, ou de quelque autre animal, bien tranchante, il lui fait de longues incisions sur les épaules, sur la poitrine, sur les bras, sur les cuisses, & sur les jambes, d'où il découle beaucoup de sang, qu'on a soin d'arrêter avec du charbon pilé. Ces incisions lui laissent sur le corps des vestiges inéfaçables, semblables à ceux dont j'ai déjà parlé, en traitant de leurs peintures caustiques; ils sont autant de preuves éternelles de sa valeur, & ils sont en même temps comme une espee de consécration, dont le Poëte Prudence nous donne la preuve dans ce qu'il fait dire à saint Romain au sujet des Prêtres de Cybèle.

Prudent. in
Roman. Mar-
tyr.

Quid cum Sacerdos accipit sphragitidas,

Tome II.

Q9

Acus minutas ingerunt fornacibus :

His membra pergunt urere , utque igniverint ,

Quamcumque corporis partem fervens nota

Stigmatit , hâc sic consecratum predicant.

Il semble aussi que ce soit une expiation funéraire, & un reste de ce qui étoit en usage autrefois en Orient parmi les Gentils, & même parmi les Hébreux, lesquels adoptoient toutes les superstitions qu'ils voyoient faire à leurs Voisins. C'est ce que nous devons inferer de la défense que Dieu fait à son Peuple, quand il lui dit : « Vous ne ferez point d'incisions sur votre chair à l'occasion des morts, & vous n'y tracerez point de figures ou de caractères inéfacables. C'est moi qui suis le Seigneur. *Et super mortuo non incidetis carnem vestram, neque figuras aliquas, aut stigmata facietis vobis. Ego Dominus.*

Levit. cap.
19. v. 28.

Il doit après cette operation se retirer, & passer plusieurs jours dans la retraite & dans le jeûne, assis ou couché dans son Hamac; mais, afin que ses bras ne s'engourdissent pas, & que l'horreur du meurtre qu'il vient de commettre, ne les lui rende pas tremblans & inhabiles à tirer de l'arc, il s'exerce pendant ce temps-là à décocher des flèches contre un but préparé pour cet effet. Ce qu'il y a de plus barbare & de plus horrible dans la haine qu'ils conservent contre leurs Ennemis, c'est que si l'Esclave a eu quelque enfant de l'Épouse qu'on lui avoit donnée, quoique

souvent elle soit des plus considerables du Village, on ne regarde en lui que le sang de son malheureux pere, & qu'il est infallible que tôt ou tard il sera immolé comme lui, & mangé de la même maniere; barbarie que j'avouë être sans égale, au-dessus de laquelle rien ne peut aller, & qui met le comble à la brutalité de ces Anthropophages.

On pratique toutes les mêmes cérémonies pour faire mourir les femmes que le sort de la guerre a fait tomber entre leurs mains. Les Brésiliens néanmoins ne leur donnent point de Maris, comme ils donnent des Epouses aux hommes. Les Caraïbes en usent un peu differemment; car quelquefois ils donnent la vie à ces femmes, & les prennent pour Epouses, mais elles ne portent point de brodequins; elles ont les cheveux courts comme une marque de leur esclavage, & sont souvent les victimes de leur caprice, comme je l'ai déjà dit.*

Presque toutes les Nations Barbares de l'Amérique sont Anthropophages; mais les Américains Meridionaux sont plus tachés de cette inhumanité que les autres. Je ne sçache gueres que les Abenaquis qui en ayent horreur, & à qui on ne puisse pas reprocher la cruauté des autres Nations.

* Aristote au Liv. 1. de sa Rhetorique, & Lucien dans ses Dialogues, disent que les cheveux portés dans leur longueur; sont des signes certains de liberté & d'ingenuité.

Adoption.

La condition d'un Esclave à qui l'on donne la vie, est toujours assez dure chez les Nations Algonquines; mais parmi les Iroquois & les Hurons, elle est aussi douce, à proportion que celle de ceux qu'on jette au feu, est cruelle. Dès qu'il est entré dans la Cabane où il est donné, & où l'on a résolu de le conserver, on détache ses liens; on lui ôte cet appareil lugubre, qui le faisoit paroître comme une victime destinée au sacrifice; on le lave avec de l'eau tiède pour effacer les couleurs dont son visage étoit peint, & on l'habille proprement. Il reçoit ensuite les visites des parens & des amis de la famille où il entre. Peu de temps après on fait festin à tout le Village pour lui donner le nom de la personne qu'il relève: les amis & les alliés du défunt font aussi festin en son nom pour lui faire honneur: & dès ce moment il entre dans tous ses droits. Si l'Esclave est une fille donnée dans une Cabane, où il n'y ait point de personne du sexe en état de la soutenir, c'est une fortune pour cette Cabane-là, & pour elle. Toute l'esperance de la famille est fondée sur cette Esclave, qui devient la maîtresse de cette famille, & des branches qui en dépendent. Si c'est un homme qui ressuscite un Ancien, un Considerable; il devient considerable lui-même, & il a de l'autorité dans le Village, s'il sçait soutenir par son mérite personnel le nom qu'il prend.

A la verité les Esclaves, s'ils sont sages, doi-

vent se souvenir de l'état où ils ont été, & de la grace qu'on leur a faite. Ils doivent se rendre agréables par leur complaisance, autrement leur fortune pourroit changer, même après plusieurs années d'adoption, sur-tout si les familles où ils sont entés, sont nombreuses, & peuvent aisément se passer d'eux. Mais leurs maîtres, quoiqu'ils sentent bien leur supériorité, ne la leur font point sentir, ils s'appliquent au contraire à leur persuader qu'étant incorporés dans leurs familles, ils sont les maîtres comme s'ils étoient dans la leur propre, & qu'ils sont entièrement semblables à eux. Quelquefois même ils leur disent, qu'il leur est libre de rester, ou de retourner dans leur pays: ce parti seroit néanmoins dangereux à prendre si on pouvoit le pressentir, & leur coûteroit infailliblement la vie, s'ils avoient le malheur d'être pris une seconde fois.

Une conduite si douce des Iroquois envers leurs Esclaves, est l'effet d'une excellente politique; car ces Esclaves ne voyant presque point de différence entre les Iroquois naturels & eux-mêmes, ne s'apperçoivent aussi presque point de leur servitude, & ne sont point tentés de s'enfuir. Les Nations elles-mêmes à qui l'Iroquois fait la guerre, ou qui sont pressées d'ailleurs par des Voisins inquiets, ne se sentant pas en état de résister aux uns & aux autres, écoutent plus volontiers les propositions que les Iroquois leur font faire de se donner à eux pour ne faire ensemble qu'un

même Peuple; & c'est ainsi que ceux-ci obtiennent plus facilement les deux points qui leur sont les plus essentiels, qui sont, de soutenir leurs familles chancelantes, & de grossir leur nombre; ce qui leur donne la supériorité qu'ils ont depuis si long-temps sur les autres Nations.



DES AMBASSADES, ET DU COMMERCE.

PENDANT le temps de la Guerre, celui des deux Partis à qui elle devient funeste, n'omet rien pour conjurer la tempête, & pour ramener le calme. Il profite de toutes les ouvertures qui se présentent pour lier une négociation; & quand il croit que tout est disposé à la faire réussir, il envoie ses Ambassadeurs faire des propositions de Paix. Le Vainqueur de son côté reçoit presque toujours ces propositions avec avidité, pour peu que la Guerre, toujours onéreuse à ceux qui la font, lui pèse, & qu'il puisse se flatter de retirer de la Paix des avantages considérables: dans ce cas-là même, il est assez souvent le premier à la solliciter sous main.

Néanmoins comme les esprits sont aigris de part & d'autre, & qu'il seroit dangereux de se mettre à la discrétion de gens irrités, pour éviter tout inconvénient, on prend, avant d'envoyer des Ambassadeurs, les plus sages précautions qu'il se peut : on se sert des Nations Neutres pour faire sonder le Gué : si l'on a des prisonniers de la Nation qu'on veut fléchir, on en renvoie honorablement & avec des présens, quelques-uns de ceux qui sont appliqués au Fisk. Il y a aussi presque toujours des particuliers qui se risquent, & qui vont avec des branches de porcelaine, frayer le chemin, en ôter les ronces & les épines, comme ils parlent, & l'appplanir aux Ambassadeurs, lesquels se mettent en devoir de partir, lorsqu'ils se croient assurés qu'on est dans de favorables dispositions de les bien recevoir.

Le Conseil choisit toujours pour remplir ce caractère quelques Anciens, dont on connoisse les talens & la capacité ; & après avoir long-temps délibéré sur les propositions publiques & secrètes qu'ils doivent faire, on a soin de les bien recorder sur ce qu'ils ont à dire : on leur fait la leçon comme par écrit sur leurs colliers, ou bien avec de petites buchettes de différente figure, & qui ont divers sens, afin que d'une part, ils n'oublient rien, & que de l'autre ils ne passent pas leurs ordres.

Les Ambassadeurs ayant reçu leurs instructions, se mettent en marche avec les présens qu'ils

doivent faire, lesquels sont toujours pris sur le Trésor public; & ils se font accompagner d'un certain nombre de jeunesse pour faire honneur au caractère dont ils sont revêtus. Cela seul leur tient lieu de la dépense que font ailleurs les Ministres des Princes, qui sont envoyés dans les Cours Etrangères.

Avant que d'arriver, le Chef de l'Ambassade fait précéder de quelques journées quelqu'un de sa troupe pour donner avis de sa marche, afin qu'on se dispose à le recevoir. A une demie lieuë du Village il fait alte, & envoie derechef avertir de son arrivée. Alors le Conseil du lieu où il va, députe quelques Anciens vers les Ambassadeurs pour leur faire compliment, & quelques jeunes gens pour se charger de leurs paquets. Celui des Anciens qui porte la parole, s'étant assis un moment auprès d'eux, ayant allumé sa pipe, touffé & craché, leur dit fort éloquemment, qu'ils sont les très-bien venus: qu'on leur est bien obligé d'avoir entrepris un voyage si pénible: qu'ils doivent avoir sans doute bien souffert de la longueur du chemin par le chaud ou par le froid, &c. Enfin il les avertit qu'on leur a préparé une Cabane pour y loger avec tout leur monde. Après cette courte harangue, les Anciens se retirent, & les Ambassadeurs font leur entrée dans le Village sans magnificence.

En arrivant ils trouvent leur Cabane préparée, & la chaudière haute. Ce sont les jeunes gens du Village,

Village , lesquels sont toujours à la main des Chefs de famille, qui dressent le festin , & non pas les femmes. La dépense en est prise sur le Fisk , & personne n'y touche que les nouveaux venus , qui , pendant leur séjour , sont défraiés par le Public , selon la coutume qu'ils ont parmi eux , que celui qui fait le festin , le consacre tout entier à ceux qui sont invités , sans qu'il y ait , ou qu'il s'en réserve la moindre partie.

Après un ou deux jours de repos , les Ambassadeurs font leurs propositions , & présentent leurs colliers dans un Conseil public , qui n'est que pour chanter , danser , & écouter ce qu'ils ont à dire. Ils ne s'endorment pas cependant sur leurs intérêts , & profitent bien du temps qu'ils ont en particulier pour leurs négociations secretes , d'où dépend tout le succès de leur habileté. Les Anciens de leur côté délibèrent sur les propositions , & supposé qu'ils se déterminent à faire la Paix , après quelques jours de délibérations secretes , & de festins publics , ils renvoient les Ambassadeurs avec la réponse à leurs paroles , ou bien ils les font suivre quelquefois , peu de temps après , par d'autres Ambassadeurs de leur part , qui vont répondre sur leur natte par un nombre de colliers , à peu près égal à toutes les propositions qu'ils ont faites.

Si le sentiment de continuer la Guerre prévaut dans le Conseil , alors malheur aux Ambassadeurs ; le droit des Gens ne les garantit point :

on n'a de respect pour leur caractère, que tandis que la chose est indécise : mais, dès qu'on a pris les dernières résolutions, on leur casse la tête, & cela souvent sur la natte même, quoique cependant il est plus ordinaire, pour éviter ce qu'il y a d'odieux dans une action qui viole les droits de l'hospitalité & de la confiance, de les congédier honorablement, & de les envoyer assassiner sur le chemin à quelques journées du Village. Ce n'est point la coutume de faire brûler les Ambassadeurs, & de les traiter en Esclaves. Cependant les Iroquois brûlerent quelques-uns de ceux qui avoient accompagné M. le Chevalier d'O, que M. le Comte de Frontenac avoit envoyé chez eux en Ambassade, & ils l'auroient peut-être brûlé lui-même s'il ne s'étoit sauvé chez les Anglois, mais les Iroquois prétendirent que c'étoit une représaille.

Le Droit des Gens est beaucoup plus respecté parmi les Nations d'en haut, qui habitent vers la Louisiane le long des bords du Mississipi, lesquelles ont l'usage du Calumet de Paix que n'ont pas les Iroquois, non plus que les autres Sauvages des environs de Quebec, & du bas du fleuve Saint-Laurent.

Calumet
de paix.

Le Pere Marquette Jésuite Missionnaire du Canada, s'étant embarqué avec le Sieur Joliet François Canadien, dans le dessein d'aller à la découverte de la Mer de l'Ouest, & de tenter une

route par le Canada jusqu'à la Chine, fut le premier des François, qui pénétra jusqu'au grand fleuve Mississippi, & qui eut connoissance des Nations de la Louifiane, qui sont répanduës dans les terres que ce grand fleuve arrose. Ce fut le 17. Juin de l'an 1673. (c'est-à-dire, sept ou huit ans avant que le Sieur Cavelier de la Salle allât sur ses traces prendre possession de ce pais-là au nom du Roy) qu'après avoir remonté le fleuve Saint-Laurent, fait quarante lieuës dans le fleuve *Quisconfin*, ou *Misconfin*, comme il l'appelle, ils tomberent dans une autre beaucoup plus considerable vers le quarante-deuxième degré & demi de latitude Nord. La beauté de ce grand fleuve leur ayant persuadé, qu'il avoit quelque part son debouquement dans la Mer, ils se laisserent aller à son courant, & le parcoururent en effet jusqu'au trente-quatrième degré, à deux ou trois journées du golphe du Mexique, selon leur estime. Mais ayant remarqué que son cours les éloignoit de leur premiere route, & la crainte des Espagnols les ayant empêchés d'aller jusqu'à son embouchure, ils prirent le parti de le remonter, & retournerent par les Illinois à Missilimakinak, & delà à Quebec, où ils firent le rapport des particularités de leur découverte.

C'est dans la Relation de son Voyage qu'on fit imprimer alors, que le Pere Marquette nous donne connoissance du Calumet de Paix; & comme il est le premier qui en ait parlé, qu'il est

aussi celui qui en a parlé le mieux, c'est de lui que je prendrai ce que je dois en dire ici.

Le vingt-cinq du mois de Juin de la même année le Sieur Joliet & le Pere Marquette ayant aperçû sur le bord du fleuve Mississipi quelques vestiges d'hommes, & un sentier battu, ils résolurent de le suivre, & de tenter une aventure assez hazardeuse pour deux hommes seuls, qui s'exposoient à la merci d'un Peuple barbare & inconnu. Ils ne furent pas long-temps sans découvrir trois Villages. Ils se recommanderent à Dieu, & continuant à marcher en silence, ils arriverent si près de l'un de ces Villages sans être découverts, qu'ils entendoient les Sauvages parler. Jugeant donc qu'il étoit temps de se manifester, ils poussèrent un cri de toutes leurs forces, & s'arrêterent pour en attendre l'évenement. A ce cri, les Sauvages sortent en foule de leurs Cabanes, & les ayant reconnus pour Européans, ils députent vers eux quatre Vieillards pour aller leur parler. D'eux d'entr'eux portoient des pipes à fumer du Tabac, bien ornées & bien empanachées de divers plumages. Ils marchoient à pas graves, & élevant leurs pipes vers le Soleil, ils sembloient lui présenter à fumer sans néanmoins dire aucun mot. Ils furent assez long-temps à faire le peu de chemin qu'il y avoit depuis leur Village jusqu'à eux. Enfin les ayant abordés, ils s'arrêterent pour les considerer avec attention. Le Pere rassuré par cette cérémonie, & par leurs couver-

tures d'étoffe, leur parla le premier, leur demanda qui ils étoient; à quoi ils répondirent qu'ils étoient Illinois, & pour marque de Paix ils leur présentèrent leurs pipes pour fumer, ensuite ils les inviterent d'entrer dans leur Village, où tout le monde les attendoit avec impatience.

A la porte de la Cabane, où ils devoient être reçûs, se trouva un Ancien, qui les attendoit dans une posture assez surprenante; mais qui est usitée chez eux à la réception de tous les Étrangers. Cet homme étoit debout & tout nud, tenant ses mains étenduës & élevées vers le Soleil, comme s'il eut voulu se défendre de ses rayons, lesquels néanmoins passoient sur son visage entre ses doigts. Lorsqu'ils furent près de lui, il leur fit ce compliment. « Que le Soleil est beau, François, quand tu viens nous visiter! Tout nôtre Village t'attend; tu entreras en paix dans toutes nos Cabanes. » Il les introduisit dans la sienne, où il y avoit une foule de monde qui les dévorait des yeux, & qui cependant gardoit un profond silence. On entendoit seulement ces paroles qu'on leur adressoit de temps en temps & à voix basse. « Que voilà qui est bien, mes frères, que vous nous visités!

Après qu'ils eurent pris place, on leur fit la civilité accoûtumée de leur présenter des Calumets. On ne doit pas les refuser si on ne veut passer pour ennemi; mais il suffit de faire semblant de fumer.

Pendant que tous les Anciens fūmoient successivement après eux pour leur faire honneur, on vint les inviter de la part du Chef General des Illinois, de se transporter dans sa Bourgade, où il vouloit tenir Conseil avec eux. Ils y allerent en bonne compagnie; car ces Peuples qui n'avoient jamais vû de François chez eux, & qui ne les connoissoient que de réputation, & par le commerce qu'ils ont avec les Nations situées vers Missilimakinak, ne se lassoient point de les regarder: ils se couchoient sur l'herbe le long des chemins, ils les devançoient, puis ils retournoient sur leurs pas pour les revoir: tout cela se faisoit néanmoins sans bruit, & avec des marques du respect qu'ils avoient pour eux.

Le grand Chef les attendoit à l'entrée de sa Cabane au milieu de deux Anciens: ils étoient tous trois debout & nuds, tenant le Calumet tourné vers le Soleil. Il les harangua en peu de mots, les félicita de leur arrivée; il leur présenta son Calumet, & les fit fumer en même temps qu'ils entroient dans sa Cabane, où ils reçurent toutes les caresses qu'on a accoûtumé de faire en ces sortes d'occasions.

Tout le monde étant assemblé, & gardant un profond silence, le Pere leur parla par quatre présens, à quoi le Chef des Illinois lui répondit par trois autres. Le Conseil fut suivi d'un grand festin, qui consistoit en quatre mets qu'il fallut prendre en se soumettant à toute l'Etiquette de

leur cérémonial. Le premier fut un grand plat de sagamité assaisonnée de graisse. Le Maître des Cérémonies tenant une cuillère pleine, la présenta trois fois à la bouche du Pere, & fit la même chose au Sieur Joliet. Ensuite parut un second plat où il y avoit trois poissons; le Maître des Cérémonies en prit quelques morceaux pour en ôter les arêtes; & ayant soufflé dessus pour les rafraîchir, il les leur mit à la bouche, comme qui donne la bechée aux oiseaux. On apporta pour troisième service un grand chien qu'on venoit de tuer; mais ayant appris qu'ils n'en mangeoient point, on le retira de devant eux. Enfin le quatrième fut une pièce de *Pisikou* ou de Bœuf sauvage, dont on leur mit dans la bouche les morceaux les plus gras.

Après le festin il leur fallut aller visiter les Cabanes du Village. Pendant qu'ils marchaient dans les rues, un Orateur haranguoit continuellement pour exhorter le monde à les voir sans leur être importuns, on leur présentoit par-tout des ceintures, des jarretières, & d'autres ouvrages faits de poils d'Ours & de Bœuf sauvage, qui sont les seules raretés qu'ils ont. Ils couchèrent dans la Cabane du grand Chef, & le lendemain ils prirent congé de lui. Il les accompagna avec plus de six cens personnes, qui s'efforçoient de leur témoigner par toutes sortes de démonstrations d'amitié, la joye qu'ils avoient de leur visite.

Le Pere Marquette, après avoir donné en abrégé une idée des Illinois & de leurs mœurs, parle ensuite du Calumet en cette maniere.

„ Il n'est rien parmi eux de plus mystérieux,
 „ ni de plus recommandable. On ne rend pas tant
 „ d'honneur au sceptre des Rois qu'ils lui en ren-
 „ dent. Il semble être le Dieu de la Paix & de la
 „ Guerre, l'arbitre de la vie & de la mort. C'est
 „ assez de le porter sur soi, & de le faire voir,
 „ pour marcher en assurance au milieu des Enne-
 „ mis, qui dans le fort du combat mettent bas les
 „ armes quand ils le montrent. C'est pour cela que
 „ les Illinois m'en donnerent un pour me servir de
 „ sauve-garde auprès des Nations, par lesquelles
 „ je devois passer dans mon voyage. Il y a un Ca-
 „ lumet pour la Paix, & un pour la Guerre. Ils
 „ s'en servent encore pour terminer leurs diffé-
 „ rens, & pour affermir leurs alliances, ou pour
 „ parler aux Etrangers.

„ Il est composé d'une pierre rouge polie com-
 „ me du marbre, & percée d'une telle façon,
 „ qu'un bout sert à recevoir le Tabac, & l'autre
 „ s'enclave dans le manche, qui est un bâton de
 „ deux pieds de long, gros comme une canne or-
 „ dinaire, & percé par le milieu. Il est embelli
 „ de la tête & du col de divers oiseaux dont le
 „ plumage est très-beau; ils y ajoutent aussi de
 „ grandes plumes rouges, vertes, & d'autres cou-
 „ leurs, dont il est tout empanaché. Ils en font
 „ état, particulièrement parce qu'ils le regardent
 „ comme

comme le Calumet du Soleil ; & de fait ils le lui
 présentent pour fumer , quand ils veulent obte-
 nir du calme , ou de la pluye , ou du beau temps :
 ils font scrupule de se baigner au commence-
 ment de l'Eté , ou de manger des fruits nou-
 veaux qu'après l'avoir dansé. En voici la façon.
 La danse du Calumet , qui est fort célèbre
 parmi ces Peuples , ne se fait que pour des su-
 jets considérables ; c'est quelquefois pour affer-
 mir la Paix , ou se réunir pour quelque grande
 Guerre ; c'est d'autrefois pour une réjouissance
 publique : tantôt on en fait honneur à une Na-
 tion qu'on invite d'y assister : tantôt ils s'en ser-
 vent à la réception de quelque personne consi-
 dérable , comme s'ils vouloient lui donner le di-
 vertissement du Bal ou de la Comédie. L'Hy-
 ver , la Cérémonie se fait dans une Cabane.
 L'Esté , c'est en rase campagne. La Place étant
 choisie , on l'environne d'arbres pour mettre tout
 le monde à l'ombre de leurs feuillages , pour
 se défendre des chaleurs du Soleil. On étend
 une grande natte de jonc , peinte de diverses
 couleurs , au milieu de la place , elle sert com-
 me de tapis pour mettre dessus avec honneur le
 Dieu de celui qui fait la danse. Car chacun a
 le sien qu'ils appellent leur *Manitou*. C'est un
 serpent ou un oiseau , ou une pierre , ou chose
 semblable qu'ils ont rêvé en dormant , & en
 qui ils mettent toute leur confiance pour le suc-
 cès de leur Guerre , de leur Chasse , & de leur

» Pêche. Près de ce *Manitou*, & à sa droite, on
 » met le Calumet en l'honneur de qui se fait la
 » fête. On fait comme un trophée, & on étend
 » les armes dont se servent les Guerriers de ces
 » Nations, sçavoir la massuë, la hache d'armes,
 » l'arc, le carquois; & les flèches.

» Les choses étant ainsi disposées, & l'heure
 » de la danse approchant, ceux qui sont nommés
 » pour chanter, prennent la place la plus hono-
 » rable sous les feüillages. Ce sont les hommes &
 » les femmes qui ont les plus belles voix, & qui
 » s'accordent parfaitement bien ensemble. Tout le
 » monde vient ensuite se placer en rond sous les
 » branches; mais chacun en arrivant, doit saluer
 » le *Manitou*, ce qu'il fait en petulant, & jettant
 » de sa bouche la fumée sur lui, comme s'il lui
 » présentoit de l'encens. Après cela, celui qui
 » doit commencer la danse, paroît au milieu de
 » l'Assemblée, & va d'abord avec respect prendre
 » le Calumet, & le soutenant des deux mains, il
 » le fait danser en cadence, s'accordant bien avec
 » l'air des chansons: Il lui fait faire des figures
 » bien différentes; tantôt il le fait voir à l'assem-
 » blée, le tournant de côté & d'autre; & tantôt
 » il le présente au Soleil, comme s'il le vouloit
 » faire fumer; tantôt il l'incline vers la terre, &
 » tantôt il lui étend les aîles comme pour voler;
 » d'autrefois il l'approche de la bouche des Af-
 » sistans afin qu'ils fument; le tout en cadence,
 » & c'est comme la première scène du Ballet.

La seconde consiste en un combat , qui se fait au son d'une espece de Tambour , qui succede aux chansons , ou même qui s'y joignant , s'accordent fort bien ensemble. Le Danseur fait signe à quelque Guerrier de venir prendre les armes , qui sont sur la natte , & l'invite à se battre au son des Tambours ; celui-ci s'approche , prend l'arc & la flèche avec la hache d'armes , & commence le Duel contre l'autre , qui n'a point d'autre défense que le Calumet : ce spectacle est fort agréable , sur-tout se faisant toujours en cadence ; car l'un attaque , l'autre se défend ; l'un porte des coups , l'autre les pare ; l'un fuit ; l'autre le poursuit ; & puis celui qui fuyoit , tourne visage , & fait fuir son ennemi : ce qui se fait si bien par mesure & à pas comptés , & au son réglé des voix & des Tambours , que cela pourroit passer pour une assez belle entrée de Ballet en France.

La troisième scène consiste en un grand discours que fait celui qui tient le Calumet. Car le combat étant fini sans qu'il y ait de sang répandu , il raconte les Batailles où il s'est trouvé , les victoires qu'il a remportées ; il nomme les Nations , les lieux , & les captifs qu'il a faits ; & pour récompenser celui qui préside à la danse , il lui fait présent d'une belle robe de castor , ou de quelqu'autre chose : & l'ayant reçu , il va présenter le Calumet à un autre ; celui-ci a un troisième , & ainsi de tous les autres , jusqu'à ce

que tous ayant fait leur devoir ; le Président de l'assemblée fait présent du même Calumet à la Nation qui a été invitée à cette cérémonie, pour marque de la Paix éternelle qui sera entre les deux Peuples.

Le Pere Marquette rapporte ensuite une des chansons qu'on chante sur le Calumet, auxquelles, dit-il, ils donnent un certain ton qu'on ne peut assez exprimer par la note, qui néanmoins en fait toute la grace. J'ai remarqué en effet que les chants des Nations d'en haut sont plus harmonieux que ceux des Iroquois & des autres Sauvages, qui sont au voisinage de Quebec.

Après la Guerre qu'on fit ces dernières années aux Outagamis, nommés autrement les Renards, on fit présent d'un Esclave de cette Nation aux Sauvages de la Mission où j'étois, qui lui donnerent la vie selon la coûtume des Sauvages Chrétiens. Cet Esclave leur inspira du goût pour la danse du Calumet, & nos gens mouroient d'envie de l'apprendre. Ils s'assembloient souvent pour ce sujet dans la Cabane où il avoit été adopté, afin de le voir danser, & de l'entendre chanter. Je m'y suis arrêté quelquefois moi-même, ne voyant encore rien de mauvais dans cette cérémonie du Calumet que je ne connoissois pas, & j'y prenois assez de plaisir. Mais ce qui me surprenoit davantage, c'est qu'en chantant, il ne disoit autre chose que cette seule parole *Alluia*, prononçant l'*u* comme les Italiens, & séparant

le mot en deux parties égales en cette maniere
Allé-luia. Il répétoit souvent la premiere, & puis
 la seconde, revenant tantôt sur l'une, tantôt sur
 l'autre, & les roulant successivement sur diffé-
 rens tons d'une musique qui étoit assez agréable.
 Lescarbot écrit, qu'il avoit entendu ce même mor
 dans les chansons des Souriquois. Je ne sçais
 quelle signification ce terme peut avoir dans leur
 Langue.

Lescarbot,
 Hist. de la
 Nouvelle
 France, Liv.
 3, ch. 6.

Rien ne représente mieux le Caducée de Mer-
 cure que le Calumet de Paix. Mercure étoit une
 Divinité étrangere par rapport aux Grecs, qui
 l'avoient prise des Egyptiens & des autres Peu-
 ples barbares. C'est pour cela qu'il n'est pas éton-
 nant que les Grecs aient travesti par des fables,
 & qu'ils aient même ignoré plusieurs choses, les-
 quelles pouvoient concerner ce Dieu. Dans la Re-
 ligion Hieroglyphique des Anciens, le rapport
 de Jupiter & de Mercure aux hommes, n'étoit
 dans son origine, selon toutes les apparences,
 qu'un mystere qui leur représentoit l'Estre su-
 prême, lequel leur imposoit l'obligation de se
 respecter les uns les autres, quoique Etrangers,
 dans les devoirs de la société civile; de regarder
 le droit des Gens comme sacré; de l'honorer
 dans les personnes, qui, dans un esprit de paix,
 venoient se mettre à leur discrétion; de ne point
 leur faire de tort; & sur-tout de leur garder la
 foy jurée. C'étoit dans cet esprit, que ceux qui

Comparai-
 son du Ca-
 lumet de
 Paix avec
 le Caducée.

passoient d'une Nation à l'autre, étoient regardés, dans un sens, comme les Ambassadeurs de Jupiter même, c'est-à-dire, comme des personnes envoyées immédiatement de la part du Seigneur. Le Caducée qu'on leur mettoit en main, étoit leur sauve-garde, & la marque de leur Mission, comme l'est encore de nos jours le Bâton des Heraults. Sa figure étoit symbolique; les aîles & les serpens sont des marques de Religion. Peut-être vouloient-ils signifier par les aîles, la diligence qu'ils devoient faire, & que les serpens dont il étoit entortillé, désignoient la prudence avec laquelle ils devoient traiter dans leurs négociations. Les Argonautes dans leur voyage avoient leur Herault & leur Ambassadeur qu'ils dépuoient à toutes les Nations qui étoient sur leur route. » C'étoit Ethalides Ambassadeur » prompt & diligent, à qui ils avoient confié le » soin des négociations, & à qui ils mettoient » en main le Bâton de Mercure.

Apoll. Rhod.
Lib. I, v. 640.

N. Hist. de
la Virginie
Planche 6.

Le Calumet ressemble en quelque chose au Caducée pour sa figure : c'est un Bâton à peu près de la même longueur; il est toujours orné de grandes plumes, ou quelquefois d'aîles entières comme le Caducée, ainsi qu'il est représenté dans une des planches de la nouvelle Histoire de la Virginie. Il ne manque, ce semble, au Calumet pour la ressemblance parfaite du Hieroglyphe, que les serpens entortillés, qui ont toujours été conservés au Caducée, par les Grecs & par les

Romains, dans les statues & dans les emblèmes de Mercure. Mais si les Sauvages n'ont pas ce point de ressemblance, qui peut paroître indifférent, n'étant peut-être qu'un de ces ornemens sur lesquels on a pû varier, selon le goût & l'humeur bizarre de chaque Nation, les Grecs & les Romains n'ont point conservé de leur côté au Caducée ce qui est le plus essentiel au Calumet de Paix. C'est cette pipe, laquelle, selon l'opinion que j'en ai, est un véritable Autel, où les Sauvages offrent au Soleil un sacrifice dans toutes les formes : Sacrifice qui concilie au Calumet ce respect, auquel sont attachés par un esprit de Religion ancienne la sainteté des sermens, & le droit inviolable des Nations, de la même manière que ces choses étoient annexées autrefois au Caducée.

Quand je dis que les Grecs & les Romains n'ont point conservé au Caducée cette pipe du Calumet, qui est un véritable Autel, où les Sauvages offrent encore aujourd'hui un sacrifice au Soleil, je ne parle ainsi que sur l'idée que j'ai, que le Caducée & le Calumet n'étoient qu'une même chose dans la première origine. Mon idée paroîtra bien fondée à ceux qui voudront approfondir le nom de *πυρφόρος*, ou de *Porte-feux*, qu'on donnoit aux Caduceateurs, s'il m'est permis de me servir de ce terme, pour signifier ceux qui étoient revêtus du caractère d'Ambassadeurs, dans le temps que le Caducée étoit le symbole

Herodot.
Lib. 8. n. 6.
Xenoph. de
Rep. Laced.
p. 400.
Philo, de vi-
tâ Mosis,
Lib. 1.
Pollux Onom.
Lib. 1. cap. 1.
Segm. 14.
Suidas,
πυρροφες.
Alex ab A-
lex. Lib. 5.
cap. 8.
Cœl. Rho-
dig. Lib. 8.
cap. 2.

sacré de leur Mission. On trouve le terme *πυρροφες* dans Herodote, dans Xenophon, dans Philon Juif, dans Pollux, & dans Suidas. On peut recueillir de ce qu'on dit ces Auteurs anciens, & après eux Alexander ab Alexandro, & Cœlius Rhodiginus : 1°. Que c'étoient des Prêtres & des Devins, qui faisoient en même temps l'Office d'Ambassadeurs & de Heraults, dont la personne étoit si sacrée, qu'on regardoit comme un des plus grands crimes d'user du droit de la Guerre contre eux, & de leur faire la moindre insulte. 2°. Qu'ils portoient entre leurs mains un Autel nommé *Pyranon* & un feu sacré, qui leur fit donner le nom de *Pyrophores*, & que c'étoit ce feu qui leur concilioit ce respect de la part même de leurs Ennemis. 3°. Que c'étoit par eux qu'on décidoit en dernier lieu de la Paix ou de la Guerre. 4°. Qu'avant le combat ils s'avançoient au-devant des premiers Etendards pour faire des propositions, en consequence desquelles, ou l'on mettoit bas les armes, ou l'on commençoit la bataille. 5°. Que le respect qu'on avoit pour eux, obligeoit le Vainqueur à faire cesser toute hostilité, dès qu'ils se présentoient pour faire de nouvelles propositions, ou pour témoigner qu'on se soumettoit; de sorte que pour marquer une victoire complete, & une défaite bien entiere, il avoit passé en proverbe, qu'il n'étoit pas même resté un *Pyrophore* pour faire tomber les armes des mains aux Vainqueurs. 6°. Que c'étoit une coutume generale

generale chez les Grecs, en particulier chez les Lacédemoniens, de se servir de Pyrophores, & de les faire marcher à la tête des armées. Enfin que c'étoit une coûtume si ancienne, qu'elle étoit en usage même avant qu'on eut inventé les Trompettes, dont on s'est servi depuis pour sonner la Charge. Les Peuples du Pont & de la Cappadoce avoient quantité de ces Devins qu'on appelloit *Pyrethes*, nom dont la signification revient à celle de Pyrophores. Les Auteurs à la verité ne nous instruisent pas assez, pour nous faire connoître comment étoit fait cet Autel portatif; mais il nous suffit de trouver dans le Calumet un veritable Autel, un feu sacré, & une victime, qui sont les herbes, dont nous avons déjà dit que les Anciens faisoient des sacrifices aux Dieux.

J'ai lû aussi dans quelque Auteur, qu'on ornoit le Caducée avec des cheveux qu'on nattoit proprement, de la même maniere qu'on en use pour le Calumet; mais quelque soin que je me sois donné, je n'ai pû retrouver mon Auteur. On n'aura cependant point de peine à se le persuader, si l'on fait réflexion, que les Epithètes, que les Auteurs donnent au Bâton de Mercure, marquent qu'il étoit doré, & fort orné: que dans l'usage des Anciens on consacroit les cheveux aux Dieux: & que les Romains, lesquels au lieu de Caducée, se servoient de branches d'olive, de verveine, & d'autres herbes qu'on nommoit *Sagmina* les ornoient avec de la laine & des bandelettes.

Rhodigin:
Lib. 7. cap.
29.

Dans tout le reste le Caducée & le Calumet sont absolument semblables ; car les Sauvages sont persuadés, comme on l'étoit dans l'Antiquité, que c'est un symbole de Paix à ceux qui l'offrent, & le reçoivent, & de Guerre à ceux qui le méconnoissent & le rejettent : qu'il porte droit de vie & de mort : qu'il retire des Enfers, & qu'il y précipite : qu'ils irriteroient la colere des Dieux, & qu'ils attireroient de grands malheurs sur eux, s'ils en avoient violé la foy. En effet il n'y a point de plus sûr garand, que ce Calumet, qui, comme dit le Pere Marquette, fait tomber les armes des mains, quand on le montre au plus fort du combat. Enfin les Sauvages disent, que c'est le Soleil qui leur a donné le Calumet, de la même maniere que les Anciens disoient, que Mercure avoit reçu le Caducée des mains d'Apollon.

Comme il y a des Calumets de Paix, & des Calumets de Guerre, il faut sçavoir les discerner, sans quoi on court risque d'être la dupe de son ignorance ou de son inadvertance ; car les Sauvages n'osant pas violer directement la foy du Calumet, tâchent d'user de surprise envers ceux contre qui ils méditent quelque trahison pour les en rendre en quelque sorte responsables, & afin qu'ils ne puissent imputer leur perte qu'à eux-mêmes. Un Officier François qui connoît parfaitement bien les mœurs des Sauvages, pensa néanmoins donner dans un piège semblable. Les Sioux,

chez qui il étoit, avoient envie de se défaire de quelques Sauvages, qui étoient venus vers ce Commandant, & ils l'auroient enveloppé avec tous les François qu'il avoit sous ses ordres, dans le massacre qu'ils en vouloient faire. Ils firent donc semblant de venir lui parler d'affaires, & lui présentèrent douze Calumets. L'Officier, à qui ce nombre de Calumets parut suspect, ne se hâta point de donner sa réponse; & étant de retour dans son Fort, il consulta sur cette aventure un Sauvage des siens qui étoit habile. Celui-ci lui fit remarquer, que parmi ces Calumets, il y en avoit un, qui n'étoit point natté de cheveux comme les autres, & sur le bâton duquel étoit gravée la figure d'un serpent, dont il étoit entortillé; il lui fit ensuite comprendre que c'étoit là le signe d'une trahison couverte. L'Officier prit sur cela ses mesures, il éluda la demande des Sioux, & se tint sur ses gardes dans son Fort avec tout son monde. C'est un signe de guerre encore plus ordinaire, à ce qu'on m'a dit, quand ils peignent le bâton du Calumet avec du vermillon dans l'entre-deux des cheveux.

Le Calumet est non seulement un symbole de Paix ou de Guerre; mais il l'est encore du Commerce, ainsi que le Caducée de Mercure, qui pour cette raison, devoit procurer la sûreté des chemins, lesquels lui étoient spécialement consacrés; & à qui on met pour la même raison une

Du Com
merce.

bourse à la main, pour montrer qu'il étoit le Dieu des Marchands, & le garand de leur bonne foy. On a fait injure à Mercure en le faisant le Dieu des Larrons. Rien n'est plus opposé à l'obligation qu'il avoit de procurer la sureté des voyageurs, que d'en faire une Divinité qui favorisât le larcin. Il y a apparence que cette attribution a été un effet de la malignité des Anciens, lesquels ont voulu taxer la fidelité des Commerçans, en faisant de leur Dieu un Dieu des Voleurs.

Les Nations Sauvages commercent les unes avec les autres de tout temps. Leur Commerce a cela de commun avec celui des Anciens, qu'il est un pur troc de denrées contre denrées. Elles ont toutes quelque chose de particulier que les autres n'ont pas, & le trafic fait circuler toutes ces choses des unes aux autres. Ce sont des grains, de la porcelaine, des fourrures, des robes, du Tabac, des nattes, des canots, des ouvrages en poil d'Orignal, de porc-épic, de Bœuf sauvage, des lits de coton, des ustanciles de ménage, des Calumets, en un mot tout ce qui est là en usage pour le secours de la vie humaine.

Les festins & les danses que font les Sauvages en allant en traitté chez les autres Nations, font de leur Commerce un divertissement agréable. Ils passent de l'une à l'autre, comme quand ils y vont en Ambassade. Tel étoit autrefois le Commerce des Peuples de la Thrace & du Pont, lorsqu'ils alloient en Grèce porter leurs marchandises.

ses, lesquelles consistoient en des bleds, des pel-
leteries, du castoreum, & des saumures de pois-
son, qui étoient très-renommées; car ils y al-
loient en dansant, & en faisant de continuel fef-
tins, à l'imitation des Peuples qui accompa-
gnoient Bacchus. C'est ainsi que Dalechamp ex-
plique un mot d'un vers de Nicostrate ou de Phi-
létere, rapporté par Athenée.

Dalechamp.
in not. apud
Athen. Lib.
3. p. 118.

Leur maniere de commercer se fait par voye
de présent. Il y en a qui se font au Chef, & en
gros au Corps de la Nation, avec qui on com-
merce, & qui répond par un équivalent, lequel
s'accepte toujours sans y regarder de trop près,
parce que cette espece de présent peut être re-
gardé comme une sorte de Droit levé sur les
marchandises. Ils trafiquent ensuite de particu-
lier à particulier, & d'une Cabane à l'autre. On
envoie à l'une de ces Cabanes la chose qui est
en vente, de-là on renvoie quelque autre chose
qui en est le prix; mais si l'on n'est pas content,
on la fait rapporter d'où elle est venue, & on re-
tire sa marchandise, à moins qu'on n'offre quel-
que chose de mieux, ou qui agrée davantage.
L'estimation & l'envie d'avoir quelque chose, en
reglent seules le prix. Il faut avoir bon œil avec
les Sauvages; ils jouent d'adresse, comme par-tout
ailleurs, & ils sont un peu fripons envers les
Etrangers.

M. Frezier rapporte une chose singuliere de la
maniere de commercer de quelques Indiens du

Relation du
Voyage de la
Mer du Sud,
p. 68.

Chili, qui habitent sur les montagnes des Andes, laquelle est assez dans le goût, & dans le génie des Sauvages. Il dit, que dès que les Commerçans Espagnols arrivent dans un endroit, ils vont directement chez le Chef de la Bourgade à qui ils font un présent, aussi-bien qu'à chaque personne en particulier de celles qui composent sa famille; après quoi le Chef fait avertir à son de trompe ses Sujets dispersés de l'arrivée des Marchands avec qui ils peuvent traiter. Ceux-ci étant venus, voyent les marchandises, qui sont des miroirs, des coûteaux, des haches, des peignes, des éguilles, &c. Dès qu'ils ont tout vû, & sont convenus de troc, chacun emporte chez soi ce qui lui convient, & se retire sans payer, de sorte que le Marchand a tout livré sans sçavoir à qui, ni voir aucun de ses débiteurs. Enfin quand le Marchand veut se retirer, le Chef par un autre son de trompe donne ordre de payer, & chacun revient apporter fidèlement ce dont il est convenu.

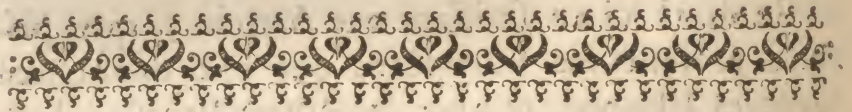
Enfin il y a chez les Sauvages certains Droits à payer dans les lieux de passage, quand ils font voyage pour aller en traite, & qu'ils passent sur les terres d'une Nation chez qui ils ne veulent point s'arrêter; & qu'ils ont intention de passer outre; car la moindre personne de cette Nation arrêtera vingt & trente canots, en disant qu'elle barre la Riviere, ou parce qu'on n'a pas couvert le corps d'un tel Capitaine, ou pour tel autre pré-

texte qu'il lui plaira d'alléguer. On ne sçait pas ce que c'est que de résister dans ces sortes de rencontres ; mais avec un présent on en est quitte.

Quelque désintéressé que paroisse le Sauvage, il ne l'est point, & est même assez entendu dans ses affaires ; mais comme les Etrangers ne sont pas toujours à couvert de ses mains qui sont fort légères, il n'est pas aussi à couvert de ceux qui veulent le tromper, ou qui se flattent de l'avoir trompé, quand ils ont usé à son égard d'une violence, à laquelle il voit bien qu'il lui est inutile de s'opposer.

Je dirai ici en finissant cet Article, que jusqu'à présent les Européens qui ont commercé avec les Illinois, & avec les autres Peuples de la Louisiane, se sont servis du Calumet de Paix à l'imitation de ces Peuples, & qu'ils ont participé à toutes les cérémonies qu'ils ont coutume de pratiquer, pour recevoir les Etrangers, pour obtenir la liberté du passage, pour assurer la tranquillité du Commerce, pour pleurer les morts, & pour serrer les nœuds des alliances qu'ils contractent. Je ne sçais pas ce que les Missionnaires des differens Ordres pensent sur ce point, s'ils ont pénétré les motifs de Religion renfermés dans cet usage, & s'ils en font un sujet de scrupule à ceux qui l'observent, ou bien s'ils croient devoir le permettre, en supposant que les Sauvages n'ont point du tout de Religion, ou que ce qui auroit été anciennement pratique de Religion, ne fait

plus d'impression sur eux, & ne doit plus être regardé que sur le pied d'une coutume purement civile. Pour moi qui fais que les Sauvages sont très-superstitieux, qui crois appercevoir chez eux de grands restes du Paganisme, & qui vois dans celui-ci une Idolatrie très-marquée, je crois aussi devoir faire connoître l'obligation où l'on est d'abolir entièrement cet usage, de l'interdire absolument aux Européens, & de le faire quitter aux Nations, qui ont embrassé, ou qu'on dispose à embrasser nôtre sainte Foy.



DE LA CHASSE

ET DE

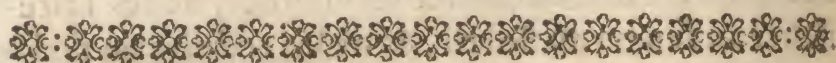
LA PESCHE.

SI la Guerre est de tous les exercices le plus noble, & celui dont le Sauvage se fait le plus d'honneur, suivant en cela l'idée commune de toutes les Nations qui en font dépendre leur gloire; ceux de la Chasse & de la Pêche sont pour lui les plus ordinaires, parce qu'ils lui sont les plus nécessaires à la vie, & qu'il en retire la plus grande partie des choses qu'il lui faut pour son entretien: les viandes dont il se nourrit, les habits

bits dont il se couvre, les huiles dont il se graisse, & les pelleteries dont il fait commerce. Les Peuples errans ne vivent presque que de chair & de poisson; une partie de l'année ils sont Ichtyophages, rodant sans cesse sur les bords de la Mer, des Lacs & des Rivieres, & ils passent l'autre dans les bois à courir après les bêtes fauves.

Je n'entrerai point ici dans le détail de leurs différentes Chasses, & de leurs différentes Pêches: de leur maniere de boucaner les viandes, de les faire sécher au feu ou au Soleil, & de les réduire en farine, ce sont des choses trop connues & trop usées pour en grossir cet Ouvrage. Il suffira, selon mon dessein, de dire que la Chasse & la Pêche ayant été, pour ainsi parler, les premières occupations des premiers hommes, que la nécessité obligeoit de vivre dans les forêts dont la Terre étoit alors hérissée, ou sur le bord des Rivieres & de la Mer, c'est ce qui a donné lieu aux Generations postérieures de les consacrer sous les noms de Faunes de Tityres, de Sylvains, de Dryades & de Monticoles; persuadées ensuite de cette extravagante imagination, elles allerent se faire un point de Religion de croire que chaque arbre avoit son génie qui y faisoit son séjour: & que de la même maniere chaque Lac, chaque Riviere, chaque Fontaine, avoit ses Dieux, ses Déeses, ses Nappées, ses Nayades, comme la Mer avoit entre ses grands Dieux ses Nereïdes & ses Tritons. La superstition croissant ensuite avec le temps, on

introduisit une multiplicité prodigieuse de petites Divinités d'un ordre inférieur, lesquelles ne devoient, comme nous l'avons dit dans l'Article de la Religion, leur existence qu'à l'ignorance des temps, à l'imagination égayée des Poëtes, à qui il ne coûtoit rien de faire des Apothéoses, & de metamorphoser après leur mort, les hommes en quelque chose de différent de ce qu'ils étoient de leur vivant.



DES JEUX.

OUTRE les occupations nécessaires, les Sauvages en ont encore d'autres, qui sont ou de pur divertissement, tels que les jeux de hazard, ou de divertissement mêlé d'un exercice, qui est du ressort de la Gymnastique, lequel sert à dénoüer le corps, & à le former. Ces Jeux sont aussi de la première institution des hommes, & les premiers dont les anciens Auteurs nous aient donné connoissance. Ils sont antérieurs à ceux que Palamede inventa durant le siège de Troye, & peut-être le sont-ils à ceux qu'inventerent les Lydiens, qu'on fait les premiers Auteurs de toutes sortes de jeux, sur une histoire qu'en rapporte Herodote, ou bien sur la ressemblance des termes *Lydii* & *Ludi*: ce qui paroît une conjecture assez foible.

Herodot.
Lib. I. n. 94.

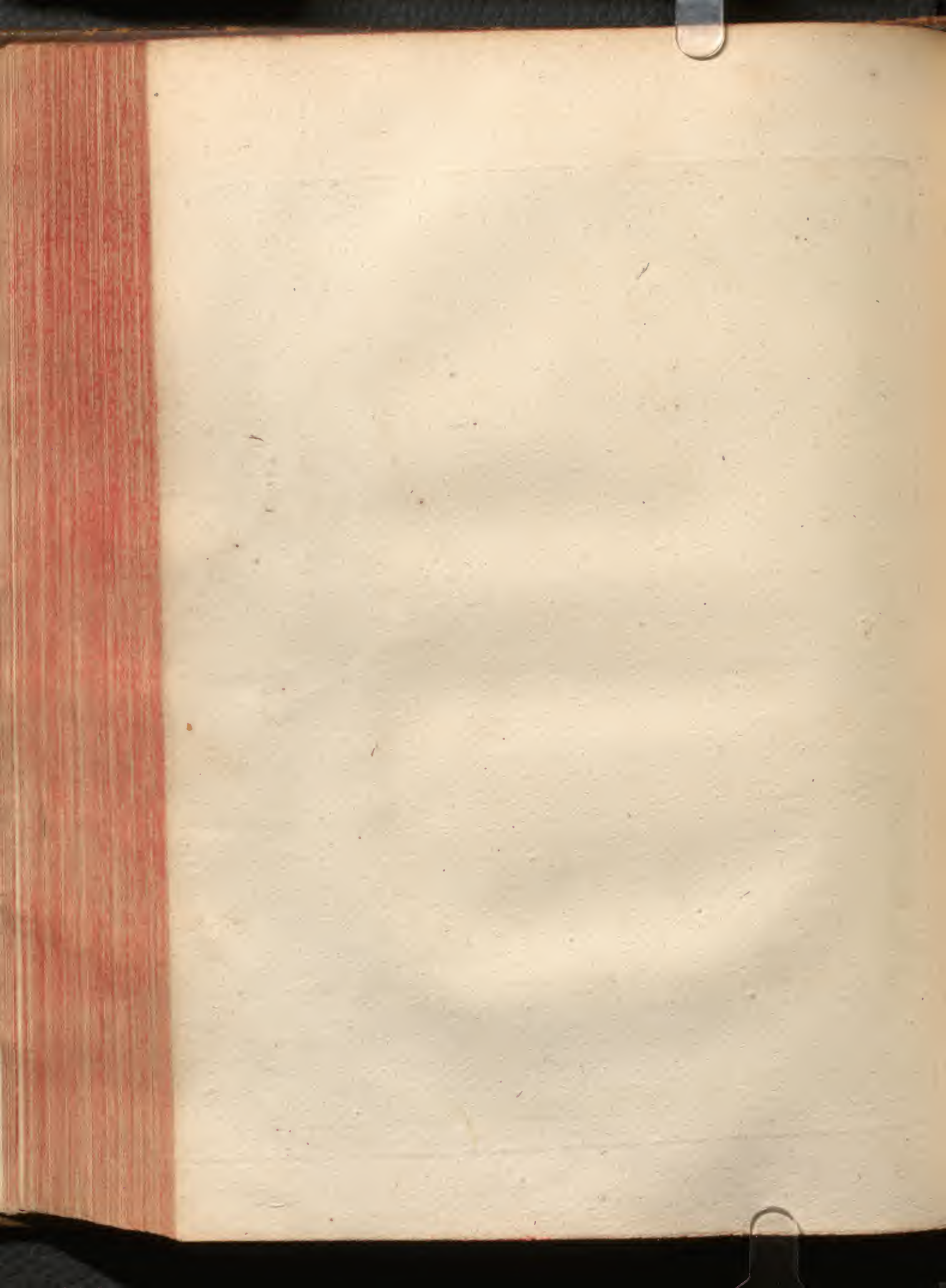
Le Jeu de hazard le plus célèbre des Sauvages, Jeu des Os-
selets.
est un jeu de noyaux ou d'osselets faits de la rotule des jambes de derriere de l'élan, & des autres os arrondis de quelque animal que ce soit. Ils sont à peu près gros deux fois comme des noyaux de cerise, & faits presque de même en forme ovale ou elliptique. Quoiqu'on puisse y distinguer six faces, ils n'en ont proprement que deux plus larges que les autres, qui s'applatissent insensiblement, perdant un peu de leur rondeur, & sur lesquelles le noyau se repose plus facilement. L'une de ces faces est peinte de noir, & l'autre d'un blanc jaunâtre. Le nombre n'en est point déterminé; on en peut mettre plus ou moins, au gré des Joïeurs. Cependant il ne passe pas le nombre de huit, & est plus communément de six. Ils jettent ces noyaux dans un plat de bois fort uni, évasé par ses bords, & fort arrondi sur ses deux faces concave & convexe. Ce plat a presque la figure d'une gamelle dont on se sert dans les vaisseaux. Ils agitent long-temps ces noyaux dans ce plat; & après les avoir ainsi agités, ils posent le plat sur le tapis, en frappant contre terre avec le plat même pour faire sauter les noyaux. Ils lui donnent aussi en même temps une impulsion, qui le fait tourner long-temps sur lui-même, & ils aident encore le mouvement que les noyaux reçoivent dans le plat ainsi agité, par un petit vent qu'ils font de la main, pour les faire tourner ou asseoir de la façon qu'ils souhaitent.

Quelquefois , sans se servir de plat , ils ne font que jeter les noyaux en l'air , & les laissent retomber sur une peau bien étenduë à terre , ou bien sur une natte fine. Il n'y a gueres néanmoins que les femmes qui jouient ainsi , & les noyaux dont elles se servent , sont un peu plus gros que les autres. Ce jeu n'est gueres différent d'un autre qui est en usage chez les Nègres d'Afrique , & dont le P. Labat parle ainsi. » Le jeu qu'ils » jouient (les Nègres) & qu'ils ont aussi apporté » aux Isles , est une espee de Jeu de dèz. Il est » composé de quatre bouges ou coquilles qui leur » servent de monnoye. Elles ont un trou fait ex- » près dans la partie convexe , assez grand pour » qu'elles puissent tenir sur ce côté-là aussi aisé- » ment que sur l'autre. Ils les remuënt dans la » main , comme on remuë les dez , & les jettent » sur une table. Si tous les côtés troüés se trou- » vent dessus , où les côtés opposés , ou deux d'une » façon & deux d'une autre , le Joüeur gagne ; » mais si le nombre des trous ou des dessous , est » impair , il a perdu.

Quoique sur les noyaux , il n'y ait que deux côtés marqués , l'un de blanc & l'autre de noir , il peut cependant y avoir une multitude de combinaisons , qui peuvent rendre la partie longue & agréable. Les Sauvages ont la même fureur pour ce jeu , que les Joüeurs les plus acharnés peuvent avoir. On les voit jouer une moitié de Village contre l'autre , & quelquefois les Villa-

Nouveaux
Voyages aux
Isles de l'A-
merique, tom.
4. P. 153.





ges voisins se rassemblent pour faire une partie. On étale auparavant les pelleteries, la porcelaine, & tout ce qui doit être le prix du Vainqueur. Il n'est pas rare d'en voir dans ces occasions pour la valeur de plus de deux mille écus. J'ai lû quelque part, qu'il y a des particuliers qui y perdent non seulement tout ce qu'ils ont vaillant, & qui se retirent nus dans les plus grandes rigueurs de l'hyver; mais qui engagent encore leur liberté pour quelque temps: aussi ne négligent-ils rien pour avoir des sorts qui les rendent heureux, & quelques-uns se préparent au jeu par des jeûnes austeres de plusieurs jours.

C'est un des plus grands plaisirs du monde de les voir jouer, tant ils paroissent ardens & animés: Bien qu'il n'y en ait que deux qui tiennent le plat pour les deux partis opposés, on peut dire néanmoins que tous jouent ensemble; ceux-là ne font que donner le branle, & tous les autres suivent les mouvemens qu'ils déterminent comme s'ils avoient tous la main à l'œuvre. Tandis que l'un des Joueurs agite le plat, ceux qui parient avec lui, crient tous d'une voix, en répétant sans cesse le souhait qu'il fait pour la couleur & pour l'assiette des noyaux; tous les autres de la partie adverse crient aussi de leur côté en demandant tout le contraire. Ils prononcent leurs mots avec une vivacité & une volubilité surprenante, & souvent ils ne font que les tronquer; cependant les uns & les autres frappent sur eux-mêmes, se

donnent des coups terribles, & entrent dans une action si vehemente, que quoiqu'ils soient à demi-nuds, ils sont d'abord tous en sueur, comme s'ils avoient joié une forte partie de paulme, ou fait quelqu'autre exercice plus violent.

Les Dissertations qu'ont fait les Sçavans sur ces termes, *Tali*, *Tessera*, *Calculi*, qu'on a pris quelquefois indifferemment les uns pour les autres, nous ont fait connoître & discerner trois jeux distingués; de sorte que nous croyons sçavoir aujourd'hui, que le jeu appelé *Talorum*, étoit un jeu d'osselets ou de noyaux, lequel ne paroît plus être en usage dans l'Europe depuis longtemps. Que celui qu'on nommoit *Tesserarum*, est le jeu des dez: & les Sçavans paroissent persuadés qu'on doit entendre le trictrac par celui qu'on appelloit *Calculorum*.

Le jeu des Sauvages que je viens de décrire, est manifestement ce jeu d'osselets des Anciens, appelé *Talorum*, ce que je crois pouvoir prouver suffisamment par les remarques qu'ont fait sur cette matiere les Sçavans qui en ont écrit, & en particulier Cœlio Calcagnini, Jules-Cesar Boulanger, & Adrien Junius, qui en ont le mieux traité. Ce qu'ils en ont dit, servira à fonder mes conjectures, & la description que j'en ai faite, contribuera peut-être à éclaircir les leurs.

Ce jeu avoit pris son nom d'un petit os*, qui

* *Calcagnini de Talorum ludo*, bisulcorum in suffragine pedum
p. 288. Est autem Talus propriè posteriorum ossiculum non rotua-

se trouve dans la courbure des pieds de derrière de presque tous les animaux qui ont le pied fourchu, & qui est nommé *Talus* par les Latins, & *ἀστράγαλος* par les Grecs. Cet os fut apparemment la première matière dont on se servit pour faire ces osselets dont on jouïoit, & le nom leur en resta, quoiqu'on y employât depuis non seulement toutes sortes d'os arrondis; mais encore d'autres matières différentes (a), comme les métaux, l'yvoire, & même les noyaux des fruits, tels que les Dactyles des Palmes, &c.

Le *Talus* ou l'*Astragale* étoit fort différent du dé ou du cube; car celui-ci a six côtés quarrés parfaitement égaux; de sorte qu'il peut être assis également sur chacune de ses faces. L'*Astragale* (b) au contraire étant ovale; avoit à la vérité six côtés distingués, mais inégaux, & plus ou moins arrondis, selon le sens des faces qui se répondent.

dum planè, sed rotunditatis tamē parte magnā particeps, &c.

Talum eum esse apud Latinos quem Græci vocant *Astragalum*, ita certum est ut vix probatione indigeat Plinius Lib. 34. Ubi de Polycleto verba facit. Fecit, inquit, & distringentem se & nudum telò incessentem duosque pueros item nudos talis ludentes, qui vocantur *Astragalizontes*.

(a) *Tal* i aurei apud Apoll. Rhodum, Lib. 3. ex cornu, vel osse,

vel *talo* Hinnuli apud Callimachus. Ex dactylo Palmæ, Athen. Lib. 5. Eburnei Propert. Lib. 1.

(b) Sex verò sunt tali latera, etsi quatuor in usu ludentium sint. Nam duo sunt ita incurva, ut illis *Talus* vix possit consistere: hæc *νοπαίαις*, id est, *Antennas*, videtur Aristoteles appellasse.

Gellius Lib. 1. *Talus* quatuor tantum partes habet quibus insistet cum ab utroque longitudinis extremo rotundetur.

Les deux extrémités de l'Ellipse, qu'on appelloit les *Antennes*, & qui sont les deux faces extrêmes les plus éloignées & les plus arrondies, étoient si courbes, que l'Astragale ne pouvoit pas plus s'y tenir qu'un œuf sur sa pointe. Ainsi il étoit très-rare qu'on vit les osselets dans cette assiette, à moins qu'il ne s'en trouvât quelqu'un gêné dans cette situation, qui n'est pas naturelle, par les autres osselets voisins.

Gellius & Calcagnini disent que les autres quatre faces servoient aux Joueurs, & que l'Astragale pouvoit être assis sur ses deux faces latérales, qui étoient les plus étroites. Boulanger dit aussi qu'il pouvoit s'y arrêter; mais qu'il y étoit beaucoup moins stable, que sur ses deux autres faces plus larges; cependant il ajoute ensuite, que l'Astragale ne pouvoit gueres tomber, & prendre une assiette fixe, que sur l'une de ces deux dernières.

Cet Auteur croit que de ces deux faces plus larges, l'une étoit cave, & l'autre convexe, ce qui faisoit la différence du *Suppus* & du *Planus**, qui sont deux termes, lesquels semblent dénoter l'assiette du noyau; mais peut-être Boulanger se

* *Bullingerus de ludis veterum.*
In latera minus lata si cadat, stat;
sed minus stabilis est quam si in
latiores duas superficies caderet,
suppusque aut planus fieret. . . .
Talus igitur non ferè cadit nisi
duobus modis, vel in eam faciem
è duabus quas habet latiores, qua

cava est, vel in oppositam quæ
eminet & protuberat.

Calcagnini, p. 293. Astragalos
planè rotundos negavimus, per-
fectâ scilicet, & absolutâ rotun-
ditate, sed parte sui leviter pressâ.

Bullinger loco citato. Ei (Talo)
nulla facies plana perfectè.

trompe-t'il en ce point. Car les faces des noyaux se répondoient parfaitement, & étoient toutes convexes, avec quelque différence néanmoins les unes des autres, les deux plus larges étant beaucoup plus applaties que les autres quatre, & surtout que les deux extrêmes, qui étoient beaucoup plus éminentes. Calcagnini l'a fort bien remarqué, quand il dit, qu'il a déjà fait voir que l'Astragale n'étoit pas rond d'une rondeur parfaite & absoluë; mais qu'il s'applatissoit insensiblement perdant un peu de sa rotondité. Boulanger devoit l'avoir compris lui-même de ce qu'il dit ailleurs, qu'il n'y avoit aucun côté qui fut absolument plané & uni, d'où il lui eut été facile de conjecturer, que chaque côté se rapportoit à celui qui lui étoit opposé, s'arrondissant en dehors; d'autant mieux que cette cavité paroît absolument inutile, les couleurs dont ils sont peints, suffisant à les différencier. Cela est d'autant plus vraisemblable, que dans l'Architecture l'Astragale est une pièce arrondie: & que les Latins nommoient *Talus*, * la partie convexe de leurs Temples faits en ronde.

Voilà, ce me semble, les noyaux de nos Sauvages, bien conformes aux Astragales des Anciens, quant à leur configuration.

Les Auteurs ont un peu plus de peine à dé-

* Cornel. in *Persii Satyram* s. *Talum*, eminentem rotunditatem esse dicit eamque ob causam

fastigium Templi rotundi *talum* quoque dici affirmat.

mêler ce qui étoit marqué sur les faces de ces osselets, qu'ils n'en ont eu à attrapper leur forme. Ils conviennent néanmoins de deux choses. La première, c'est que l'Astragale n'avoit pas de points marqués: * La seconde, c'est que l'assiete seule, ou la position de l'Astragale, tenoit lieu de points, & avoit le même effet.

Mais ils supposent qu'avec cela ils avoient des figures différentes, & ils se tourmentent beaucoup pour sçavoir ce que c'étoit que l'*Unio* & le *Senio*, le *Chius* & *Coüs*, *Canis* & *Venus*, & autres termes semblables. Cependant, à bien examiner ces prétendues figures, cela devoit se réduire à deux couleurs, ou à deux côtés marqués; car, selon eux-mêmes, rien ne répondoit aux points, qui dans les dez, marquent le double deux, le ternes, le carmes, & le quines. Il n'y avoit que l'équivalent de l'as & du six. Je crois qu'il faut en effet conclure, qu'il n'y avoit que deux couleurs comme sur les noyaux de nos Sauvages, sçavoir le blanc & le noir, ou bien deux autres couleurs différentes qui revinssent au même, & qui étoient absolument nécessaires, pour qu'on y connut quelque variété.

Eustathius, sur le sixième Livre de l'Iliade, fait mention d'une espece de Jeu, dans lequel on jouoit avec soixante calculs blancs & noirs. Ce

* *Bullinger. loc. cit.* Talis, ipse calculus fuit pro punctis numerorum, quia ipsis sua figura fuit.

Adrian. Junius Anim. Lib. 2.

In Talis, positus ipse, sive ratio lapsus, vicem obtinebat numeri testante Polluce.

jeu ne pouvoit être ni le trictrac, ni les dames, ni les échets. Ne seroit-ce point celui dont nous parlons, où le nombre des noyaux est plus arbitraire? Quoiqu'on puisse aussi s'être fort bien trompé, en mettant dans le rang des nombres un dixain de plus, & comptant soixante calculs au lieu de dix.

Boulangier suppose encore, que l'un des deux côtés marqués étoit l'heureux, & l'autre le malheureux. Cela peut être, & cela devoit être, quand on ne jouoit qu'à un seul dé; & dans ce cas, c'étoit l'*unio* qui perdoit, & le *senio* qui gagnoit. Le même Auteur dit aussi, après Ciceron, * que le coup de Venus étoit celui, où les noyaux se trouvoient tous sous différentes faces, & celui de *canis*, quand ils se présentoient tous sous la même. La chance la meilleure étoit le coup Royal *Basiliscus* ou de Venus. La plus mauvaise au contraire portoit le nom de *Damnosi Canes*. Le coup de Venus chez les Sauvages, c'est tout blanc ou tout noir, selon la couleur dont on est convenu.

Ces diverses combinaisons étoient au nombre de trente-cinq chez les Anciens, disent les Auteurs; cela est cependant difficile à concevoir, s'ils

* *Bullinger. ibid.* In Talis, Bivio, Ternio seu trio, quaternio non fuere, soli senio, id est Venus, & unio, id est canis, fuere. Venus si diverso omnes vultus, si uno omnes tali vultu carent. Si unico Talis luderent, si felix fuit, unio damnosus.

Ciceron dit bien, que le coup de Venus consistoit en ce que les Astragales se présentoient chacun sous différentes faces; mais il ne dit pas que chacune de ces faces eut sa figure, & il faut l'accorder avec ce que dit Pollux.

Calcagnini,
de ludo Talor.
p. 290.

ne jouïoient communément qu'à quatre noyaux. Les noms qui les signifioient, étoient pris de ceux de leurs Dieux, de leurs Heros, ou bien des événemens ou des monumens les plus célèbres; tel étoit le coup, appelé *Stefichorius*, du Tombeau de cet homme, qui étoit un Tombeau de figure Octogone. L'*Euripidius* pris du nom de l'un des quarante Préfets, qui furent établis à Athènes après qu'on en eut chassé les trente Tyrans. Mais toutes les différentes combinaisons étant arbitraires, & ayant pû varier selon les temps, & selon les lieux; il faut précisément s'en tenir à ce que dit Pollux de la différente position des noyaux, dont la combinaison diverse, prise de leur situation & de leur couleur, aura fondé en différens endroits, différens noms, & des coups différemment heureux ou malheureux.

Apoll. Rhod.
Lib. 3. v. 117.

Apollonius de Rhodes faisant jouïr Cupidon avec Ganymede, leur fait mettre sur le jeu, pour prix de leur victoire, les Astragales même avec quoi ils jouïoient. Il représente Ganymede triste, n'en ayant plus que deux de reste, tandis que Cupidon vainqueur en avoit plein ses mains & les replis de sa robe. Les enfans parient encore ainsi tous les jours pour les dez même avec quoi ils jouïent.

Pausanias in
Achai. p.
233.

Pausanias, dans ses Achaiques, dit, que ceux qui venoient consulter les Dieux à un Temple d'Hercule, qui étoit dans le territoire des Buriens, tiroient leurs augures, en guise de réponse.

du fort des Astragales. Ils en jetoient quatre sur une table, & l'explication de ce qu'ils cherchoient, se trouvoit écrite sur la table même sous les Astragales. C'étoit apparemment une rouë de fortune. Les forts de Lycie si célèbres dans l'Antiquité, * se tiroient peut-être avec un jeu d'osselets tout semblables ; ce qui se trouve encore fondé sur l'usage des Sauvages, qui conjecturent sur leurs maladies, & sur-tout le reste, par un jeu de plat que leurs Jongleurs ordonnent très-frequemment.

Le plat dans lequel on jette les noyaux, avoit été inventé par les Anciens pour empêcher les tromperies des Pipeurs, aussi-bien que le cornet dont on se sert pour les dez. Les noms d'*Orca*, dont le Goulet étoit fort étroit, & de *Turricula*, dont la figure parle d'elle-même, ne pouvoient convenir qu'au cornet. Ceux d'*Alveolus*, *Abacus*, représentent assez bien le plat de l'Astragale, de même que celui de *Tabula Lusoria* semble signifier le Damier où l'on joue aux dames, au trictrac, & aux échets. Les termes *Pyrgus* & *Fritillus*, peuvent avoir été communs au plat & au cornet, à cause qu'on agitoit les noyaux ou les dez dans l'un & dans l'autre avec grand bruit.

Enfin pour finir cet Article, les Anciens en jouant leurs jeux de hazard, se donnoient autant

* Stace Liv. 3. de la Thebaïque mais ils ne disent point en quoi de Virgile au Liv. 4. de l'Enéide consistoient ces forts. de, parlent des forts de Lycie,

de mouvement, que les Sauvages s'en donnent aujourd'hui, & faisoient paroître la même vivacité. A chaque coup qu'ils jettoient, ils invoquoient les noms de leurs Dieux, les Cliens, ceux de leurs Patrons, & les Amans, ceux de leurs maîtresses. Ils demandoient à haute voix le sort qu'ils souhaitoient; ils crioient, & s'agitoient avec tant d'action, qu'ils en suioient à grosses gouttes; ce qui fit dire à Auguste, écrivant à Tibere, ainsi qu'il est rapporté dans Suétone, *forum Aleatorium calefecimus*. C'est aussi ce qui a fondé la conjecture, que le mot latin *Alea*, vient du Grec *Αλέα*, qui signifie une chaleur moite, parce que le désir de gagner, animoit si fort les Joueurs, qu'ils en suioient, & qu'ils échauffoient par la véhémence de leur action les Académies où l'on donnoit à jouer.

Jeu des
Pailles.

Un autre jeu de hazard des Sauvages, & qui est en même temps un jeu d'adresse, c'est le Jeu des Pailles, ou, pour mieux dire, des Joncs. Car ce sont de petits joncs blancs de la grosseur des tiges de froment, & de la longueur de dix pouces. Je ne l'ai jamais vû jouer, & je n'en trouve aucun vestige dans l'Antiquité. M. Boucher, que j'ai vû mourir à l'âge de 95. ans, & qui ayant vécu comme les Patriarches, a laissé une postérité aussi nombreuse, laquelle fait aujourd'hui honneur à la Colonie, pour le service de laquelle il s'est consumé, parle de ce jeu en ces termes,

dans son petit Ouvrage , intitulé *Histoire du Canada*.

Ce Jeu de Pailles se fait en effet avec de petites pailles qui sont faites exprès , & qui se partagent en trois , comme au hazard fort inégalement. Nos François ne l'ont encore pû apprendre. Il est plein d'esprit , & ces pailles sont parmi eux , ce que les cartes sont parmi nous.

Le Baron de la Hontan en fait aussi un jeu purement d'esprit & de nombres , ou celui qui sçait compter , diviser , soustraire , & multiplier le mieux par ces pailles , est assuré de gagner. Il faut qu'il y ait à cela de l'usage & de la pratique ; car les Sauvages ne sont rien moins que bons Computistes. On peut du moins assurer que leur Arithmetique n'est pas fort chargée , & ne s'étend pas loin.

Le Sieur Perrot , qui étoit un Voyageur célèbre , & l'un des Européans que les Sauvages de la Nouvelle France ayent le plus honoré , a laissé une description de ce jeu dans ses Memoires manuscrits. Je l'aurois inferée ici volontiers ; mais elle est si obscure , qu'elle est presque inintelligible. Personne des autres François Canadiens que j'ai vû , n'a sçû m'en rendre raison ; tout ce que j'ai pû en apprendre , c'est qu'après avoir divisé ces pailles , ils les font passer dans leurs mains avec une dextérité inconcevable : que le nombre impair est toujours heureux , & le nombre de neuf supérieur à tous les autres : que la

division des pailles fait hauffer, ou baiffer le jeu, & redoubler les paris, selon les differens nombres, jusqu'au gain de la partie, laquelle est quelquefois si animée, lorsque les Villages jouent les uns contre les autres, qu'elle dure des deux & trois jours. Quoique tout s'y passe tranquillement, & avec une bonne foy apparente, il y a cependant bien de la friponnerie & des tours d'adresse. Les Sauvages ont une légereté surprenante dans la main; & bien qu'il soit très-difficile de tromper dans leur jeu de noyaux, qui n'ont que deux couleurs très-sensibles; & qui sont exposés à la vûe dans un plat fort évafé; ils sçavent y piper à merveille. Au reste je ne sçache pas que ces deux jeux dont je viens de parler, soient en usage autre part que dans l'Amerique Septentrionale.

De la Sphéristique.

Apoll. Rhod.
Lib. 3, v. 133.

Le Jeu de Paulme, qui est du ressort de la Gymnastique, n'est pas moins ancien que celui de l'Astragale. Apollonius de Rhodes, après avoir fait jouer Cupidon avec Ganymede à celui-ci, ainsi que nous venons de le rapporter, le lui fait quitter, bien qu'il eut tout l'avantage, sur l'esperance que lui donne Venus sa mere, de lui faire présent d'une belle balle; la même que Jupiter avoit reçu de sa nourrice Adrastée, & dont ce Dieu avoit fait les plus doux amusemens de son enfance dans l'Isle de Crète; pourvû que de son côté il veuille bien lui accorder la grace qu'elle vient lui demander en faveur de Junon & de Minerve.

Homere,

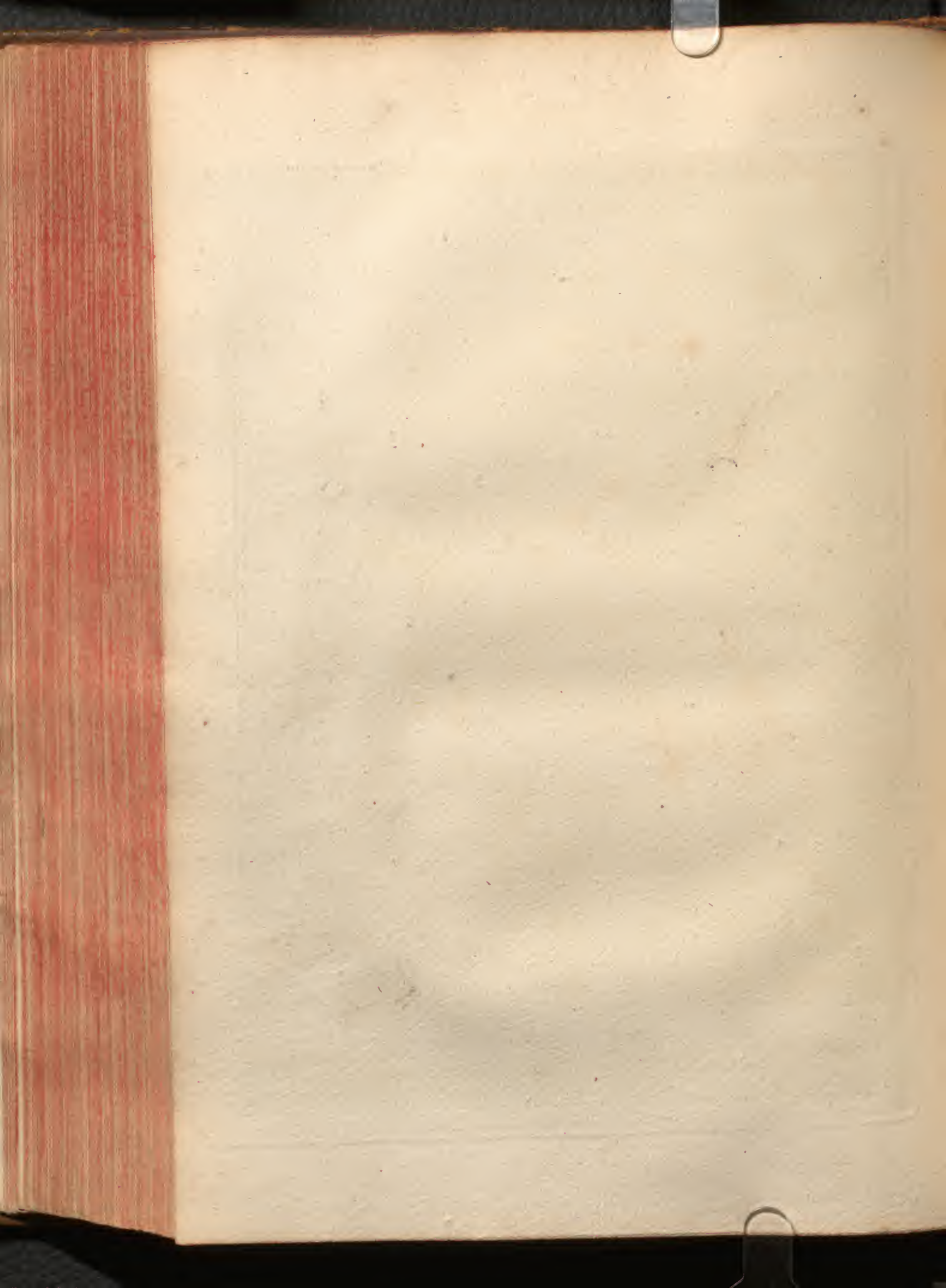
Homere, dans le sixième & dans le huitième Livre de l'Odyssée, y fait jouer les Phéaciens. Dans le premier endroit, c'est Nausicaa fille du Roy, qui s'en donne le divertissement sur le bord de la Mer avec ses suivantes. Dans le second, ce sont deux jeunes hommes, lesquels excelloient dans cet art, & à qui personne n'osoit se comparer. Par ordre d'Alcinoüs, ils dansent seuls en jouant, & ils le font avec tant de justesse & d'agrément, qu'ils attirent les applaudissemens de tous ceux qui assistent à ce spectacle. Les Anciens s'étudioient à donner de la bonne grace à tous leurs mouvemens, ce qui a fait regarder la Sphéristique comme une partie de l'Orchestique, dont on donnoit des leçons dans les Gymnases publics. Il est pourtant difficile de comprendre qu'on puisse jouer à la paulme, & danser une danse réglée.

Entre les especes de Sphéristique, outre le Coryque & le Ballon, les Grecs & les Latins avoient encore differens jeux de Balle qu'on peut démêler dans Boulanger, dans Mercurialis qui en a traité fort au long, & dans le discours de M. Burette, inseré dans les recueils des Memoires de Litterature de l'Académie Royale des inscriptions. Je n'en dirai rien ici que ce qui a rapport aux jeux de nos Sauvages, lesquels en ont aussi de quatre ou cinq especes.

La premiere se joue de cette sorte. Après avoir marqué deux termes assez éloignés, comme se-

roit de cinq cens pas, les Joüeurs se rassemblent dans l'espace du milieu entre les termes. Celui qui doit commencer le jeu, tient en main une balle plus grosse, mais moins ferrée que celles de nos jeux de paulme. Il doit la jeter en l'air le plus perpendiculairement qu'il lui est possible, afin de la rattrapper lorsqu'elle retombera; tous les autres forment un cercle autour de lui, tenant leurs mains élevées au-dessus de leurs têtes pour la recevoir aussi dans sa chute. Celui, qui a pû s'en rendre le maitre, tâche de gagner l'un des buts éloignés; l'attention des autres se porte au contraire à lui couper chemin, à le tenir écarté de ces buts en le repoussant toujours vers le milieu, enfin à le saisir, & à lui arracher la balle. Mais celui-ci observant toutes leurs démarches, esquive tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, tenant toujours la balle bien saisie, cherchant toujours à se dépetrer de ceux qui le poursuivent, poussant & culbutant tous ceux qui se rencontrent en son chemin, jusqu'à ce qu'il se voye en danger d'être pris sans ressource. Alors il doit la jeter à un des plus lestes de la troupe, qui soit en état de la défendre. Mais pour allonger la patrie, son adresse consiste à la rejeter à ceux qui sont derrière lui les plus éloignés du but vers lequel il couroit, de tromper ceux-là même, en faisant semblant de viser d'un côté, & la lançant de l'autre; après quoi de poursuivi, il devient poursuivant à son tour, & ne perd





point l'esperance de rattrapper sa balle, laquelle passe ainsi de main en main, ce qui fait un divertissement fort vif, fort agréable, & qui ne manque point d'art, jusqu'à ce qu'enfin quelqu'un plus heureux puisse gagner l'un des buts. C'est en cela que consiste le gain de la partie, qu'on recommence toujours de la même maniere.

Le commencement de ce jeu est semblable à celui que les Anciens nommoient *O'vexia*, lequel consistoit, selon la description qu'en donne Pollux, en ce que l'un des Joueurs jettoit en l'air la balle, que les autres tâchoient de rattrapper en sautant avant qu'elle retombât à terre. Mais, ou cette description est bien imparfaite, ou ce jeu étoit bien froid s'il n'y avoit que cela. Cet Auteur croit que c'étoit celui auquel Homere fait jouer les Pheaciens; mais celui que je viens de décrire, ne peut être joué à deux, ainsi que le faisoient Halius & Laodamas chez Alcinoüs: c'est pourquoi je pense que c'est plutôt le jeu appelé *Phaininda*, *Pheninda*, ou *Phennida*, que Pollux distingue de l'Epyscyre dont je parlerai tout à l'heure. Selon le sentiment du même Auteur, il fut appelé ainsi, ou de *Phenindus* son Inventeur, ou du mot grec *Φενανίζειν*, parce que dans ce jeu on cherchoit à tromper en jettant la balle d'un côté, après avoir fait semblant de la jeter de l'autre.

Le Poëte Antiphane semble aussi le désigner dans quelques vers cités par Athenée, & dont voici le sens. » L'un prenant la balle, la jettoit »

Y y ij

Pollux, Lib.
9, cap. 7.
Segm. 105.

Antiph. apud
Athen. Lib. 1.
p. 15.

» gayement à un autre , esquivoit en même temps
 » le coup de celui-ci , pouffoit celui-là hors de sa
 » place , & crioit à cet autre de toute sa force de
 » se relever.

On jouë encore aujourd'hui en Basse-Bretagne un jeu qui en approche fort , & qui est très-connu dans le país sous le nom de *la Soule*.

La seconde espece de Sphéristique des Sauvages , est le jeu de Crosse. Les regles en sont absolument les mêmes que celles de l'Episcyre , dont Pollux fait cette description. » Les Jouëurs se partagent selon leur nombre , & se distribuënt en deux bandes autant égales qu'il se peut. Ils tirent ensuite au milieu du terrain une ligne qu'on appelle *ox'egs* , sur laquelle on met la balle. Ils tirent de la même maniere derriere chacune des deux bandes , deux autres lignes éloignées pour servir de terme. Ceux que le sort a choisi , pouffent les premiers la balle vers le parti opposé , qui fait de son côté tous ses efforts pour la renvoyer d'où elle vient. La partie dure ainsi , jusqu'à ce que les uns ou les autres ayent conduit leurs adversaires au terme , ou à la ligne qu'ils devoient défendre.

Pollux , Lib.
 XI. cap. 7.
 Seg. 104.

La seule difference qu'il peut y avoir entre le jeu de Crosse & l'Episcyre , ou l'*Harpastum* , c'est qu'au premier pour pouffer la balle , on se sert de bâtons recourbés , au bout desquels plusieurs Sauvages ont des manieres de raquettes , au lieu qu'il ne paroît pas qu'on se servit des uns ou des au-

tres dans le second ; car, à l'exception des brafards dont on ufoit pour jouier au ballon , nous ne trouvons nulle trace d'aucun instrument que les Anciens ayent employé dans leur Sphéristique. Il semble néanmoins qu'on peut l'inferer , non seulement de l'antiquité du jeu de Crosse, qu'il n'est pas possible que les Anciens n'ayent connu , puisqu'il est aujourd'hui aussi répandu dans l'Europe jusqu'aux extrémités de la Laponie, qu'il l'est dans toute l'Amerique depuis le Nord jusqu'au Chili ; mais on peut encore le conclure de la description qu'en fait Pollux , puisqu'elle porte qu'on y mettoit la balle à terre sur le Scyros , ou la ligne du milieu , & de l'épithète de *Poudreux*, que Martial (a) donne à l'*Harpastum* toutes les fois qu'il en parle, aussi-bien que de celle d'*Arenaria*, qui se trouve dans S. Isidore de Seville, (b) ce qui nous signifie que cette balle rouloit toujours dans la poussiere. Les Mingreliens jouient ce jeu-là à cheval, & la description qu'en fait l'Auteur Italien de la Relation de la Colchide, est très-jolie.

La troisième espece de Sphéristique des Sauvages, est une exercice de petite balle, qui n'est

(a) Martialis, Lib. 14. Ep. 48.

Hæc rapit Antei velox in pulvere draucus

Grandia qui vano colla labore facit.

Idem, Lib. 4. Epig. 19.

Sive Harpasta vagus pulverulenta rapis.

(a) Isidor. Lib. 18. cap. 65. Pila proprie dicitur quod sit pilis plena.

Nec tu parce pilos vivacis condere cervi

Unica donec erit geminam superaddita libram

Martial, Lib. 4. Epig. 19. Lib. 7. Epig. 31. Lib. 14. Epigr. 48.

Isidor. Lib. 18. c. 65.

Historia della Colchide, cap. 18. p. 107.

guères joué que par les filles. Les loix n'en font pas différentes, à ce que je crois, de la Trigonale des Romains. On peut la jouer à deux, à trois, ou à quatre. La balle y doit être toujours en l'air, aller de main en main, & celle qui la laisse tomber, perd la partie.

Une quatrième espece se trouve chez les Abenakis. Leur balle n'est qu'une vesicie enflée, qu'on doit aussi toujours soutenir en l'air, & qui en effet est soutenue long-temps par la multitude des mains, qui la renvoient sans cesse; ce qui forme un spectacle assez agréable.

Les Floridiens en ont une cinquième espece. Ils dressent un mât haut de plusieurs coudées, au-dessus duquel ils mettent une cage d'osier, laquelle tourne sur son pivot. L'adresse consiste à toucher cette cage avec la balle, & à lui faire faire plusieurs tours.

Leurs balles n'ont point de force Elastique, & ne peuvent être prises au bond. Celle du jeu de Crosse est faite de cuir, pleine de poil de Cerf ou d'Élan, ainsi que celle des Anciens, d'où est venu le mot *Pila* à *Pilis*, selon la remarque de S. Isidore; * elle est un peu aplatie, afin qu'elle roule moins bien. Les autres peuvent être aussi de même matiere, mais communément ils les font avec la balle, ou les feuilles du bled d'Inde,

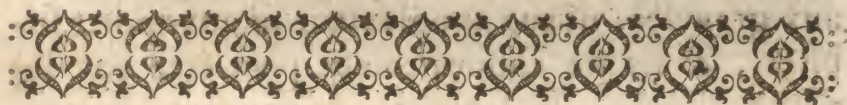
* *Isidor. loco cit.* Arenaria quâ in grege dum ex circulo astantium spectantiumque emissa, ultra justam spatium pilam exci-

pere, ludumque inire consueverunt.

Ib. ibid. Trigonaria est quâ inter tres luditur.

fans y employer autre chose ; de sorte qu'elles font extrêmement légères , avec cette seule différence que la Trigonale est beaucoup plus petite.

Des autres exercices de la Gymnastique , ils n'ont , outre cela , que celui de l'Arc , de la course , & une espèce de combat de Gladiateurs , dont je parlerai dans la suite. Ils ne connoissent point , que je sçache , & ne paroissent pas même avoir connu celui du Disque , si ancien & si célèbre par la mort d'Hyacinthe qu'Apollon tua par mégarde ; ni le Ceste , ni le Pancrace , & quelques autres , qui ont fait si long-temps le divertissement des Grecs & des Romains.



M A L A D I E S

E T

M E D E C I N E.

LEs exercices violens que font les Sauvages , leurs Voyages , & la simplicité des viandes dont ils se nourrissent , les exemptent de beaucoup de maladies , qui sont les suites nécessaires d'une vie molle , oisive , & peu agissante ; de la délicatesse des tables ; de l'excès , & de la variété des vins ; de l'assaisonnement des sels & des épi-

ces ; des ragoûts , & enfin de tous ces raffinemens de délicatesse que la gourmandise a fait inventer , & qui servent plutôt à contenter le goût , à irriter l'appétit , qu'à entretenir la santé , & à former un bon tempéramment.

Mal nourris , & endurcis par les fatigues de leurs voyages , par le peu de précaution qu'ils prennent contre les injures d'un air que l'excès du chaud & du froid rendent très-rigoureux , ils sont presque tous d'une constitution forte & robuste , d'une bonne charnure & d'un sang plus doux , moins salin , & plus balsamique que le nôtre. On voit parmi eux peu de gens contrefaits de naissance ; ils ne sont sujets ni aux goutes , ni aux graveles , ni aux apoplexies , ni aux morts subites ; & ils ne connoïtroient peut-être pas les petites veroles , le scorbut , le pourpre , la rougeole , & la plupart des autres maladies épidémiques , sans le commerce des Européens.

Maladies.

Hommes cependant comme les autres , & par conséquent sujets aux infirmités , ils en ont quelques unes , qui leur sont plus particulières. Telles sont les maladies scrophuleuses causées par la crudité des eaux , par les eaux de neige , qu'ils sont obligés de faire fondre dans les païs de chasse , pour boire , & pour faire cuire leur sagamité. C'est peut-être du même principe , & de ce qu'ils ont toujours l'estomach & la poitrine découverte , qu'ils contractent une espece de phtisie , qui les

les minant peu à peu, en conduit la plus grande partie au Tombeau, & à laquelle ils n'ont pû encore trouver de remede.

S'ils peuvent éviter ces sortes d'infirmités, qui les prennent d'ordinaire à la fleur de l'âge, & les accidens qu'on ne peut pas toujours parer, ils parviennent à une vieillesse extrême dans laquelle il faut les assommer, ou s'attendre à les voir mourir par une pure défaillance de la nature; semblables à une lumiere qui s'éteint, faute de matiere propre à l'entretenir. J'ai vû, dans la Mission où j'étois, une Sauvagesse, qui avoit devant ses yeux les enfans de ses enfans jusqu'à la cinquième génération. Celle-là n'étoit cependant qu'un enfant par comparaison à deux ou trois autres; mais sur-tout à une en particulier, dont l'âge étoit si avancé, qu'on n'en avoit point d'Epoque, si ce n'est que les plus anciens ne se souvenoient pas de l'avoir vûe autrement que vieille. Elle avoit été d'une taille assez raisonnable; mais quelques mois avant que de mourir, son corps sembla rentrer en lui-même, il se rapetissa, & se recoquilla tellement, que je fus de la dernière surprise lorsque je fis ses obseques, en voyant son cercueil, qui avoit à peine deux pieds & demi de long.

La Médecine, dans les premiers temps, étoit simple, unie, à la portée de tout le monde, & chacun pouvoit la professer sans avoir pris le

Deux fortes de Médecine.

Bonnet de Docteur, & sans avoir acheté la réputation d'habile, & le droit d'agir sur la vie des hommes, comme si l'on avoit de la capacité & de la science. Les Rois & les Héros s'en méloient comme le simple peuple. Quelques plantes dont on connoissoit la vertu, plutôt par un long usage, que par de subtils raisonnemens, étoient des panacées naturelles dont les hommes se trouvoient bien. On s'en trouveroit bien encore, si on n'en avoit pas perdu le secret pour avoir voulu trop raffiner; & si on n'avoit pas embarrassé la Médecine d'une infinité de termes barbares, qui l'obscurcissent, & font comme une énigme impénétrable d'une science, laquelle devroit être à la portée de tout le monde, parce que tout le monde y est intéressé; & qu'il importe extrêmement à chacun, que ce qui sert à entretenir l'harmonie de la vie & de la santé, ne fut pas en dépôt entre les mains de peu de personnes, que leur profession autorise à acquérir de la réputation par de funestes expériences, & par l'impunité des homicides. Ceci soit dit néanmoins sans prétendre faire injure aux Médecins de nos jours qui sont véritablement habiles, qui ont infiniment perfectionné leur art, & beaucoup rencheri sur leurs prédecesseurs.

Outre cette Médecine aisée & commune, il y en avoit une autre, qui étoit toute du ressort de la Religion. On en étoit redevable à Apollon, lequel pour cette raison étoit Dieu de la Méde-

«eine, comme il l'étoit de la Guerre, de la Danse & de la Musique. » C'étoit lui, selon le témoignage de Diodore de Sicile, » qui étoit l'Inventeur de cette Science médicale, laquelle s'exerçoit par l'art de la Divination, & en vertu de laquelle les malades étoient autrefois guéris. » On avoit sans doute perdu toute confiance dans cette Science fatidique du temps de cet Auteur, ainsi que le marque expressément le terme d'*autrefois*, &, où elle n'étoit plus en usage, où les malades n'en recevoient plus les mêmes secours. Elle n'est pourtant pas tellement abolie en ce sens, qu'il ne soit encore vrai de dire, que les Médecins connoissent moins qu'ils ne devinent dans la plûpart de nos maladies, sans parler de celles où ils ne connoissent, & ne devinent rien; mais ce n'est pas leur faute, & cela ne peut pas être autrement.

Diodi Sicil.
Lib. 5. p. 235.

C'est par un reste de connoissance confuse de cette Science fatidique, qu'Hippocrate a cru pouvoir dire de la Médecine en general, » quelle étoit un don des Dieux, & qu'elle approchoit de la Divination. » Hippocrate semble ainsi confondre cette Médecine, où il entroit un peu de diablerie ou de jonglerie, avec celle qui est naturelle & aisée. Il ne faut pourtant pas les confondre, car elles sont très-distinctes; & nos Sauvages, curieux & fidèles observateurs des usages des premiers temps, sçavent les discerner parfaitement, & les pratiquent encore telles à peu

Hippocrates in Epistolis, Epist. ad Philopæm, quæ habetur in 4. Classe, p. 67. apud Mercurial.

près, qu'ils les ont reçues de la première institution.

Dans toutes les maladies dont ils croient connoître la cause naturelle, & où ils ne soupçonnent point de mystère, ils n'en font pas non plus pour leur guérison, & à la réserve de quelques superstitions vulgaires qu'ils observent en cueillant les plantes, & en les préparant, ils se servent sans façon de celles dont ils connoissent la vertu, & employent certains remèdes naturels qui sont chez eux en usage. Ils ne sortent point de leurs Cabanes pour trouver des Médecins; hommes & femmes tous le sont, ce qui n'empêche pas qu'on ne s'adresse à ceux qui ont le plus de réputation, sur-tout s'ils ont réussi dans la cure d'une maladie semblable à celle qu'on veut guérir.

Mais dès qu'il y a quelque soupçon que la maladie est causée par les inquiétudes de l'ame, qui soupire après quelque chose qu'elle souhaite, & qu'elle ne peut obtenir, soit qu'elle se soit manifestée par les songes ou non: si le malade, ou ses parens se sont mis dans la tête, que la maladie est l'effet d'un sortilege, ou de quelque autre malefice, c'est alors qu'ils ont recours à leur médecine surnaturelle, & qu'on met en œuvre les Devins, lesquels ne manquent pas à se faire valoir dans ces occasions, & employent toutes les sorfanteries de leur art pour découvrir, ou pour lever le charme, qui donne la mort à celui sur qui il a été jeté.

Ce seroit une matiere assez curieuse & assez Medecine
naturelle.
belle à traiter que celle de la Médecine natu-
relle des Sauvages. L'une & l'autre Amerique
dans leur vaste étenduë, sont remplies de plan-
tes admirables, dont il y en a plusieurs de spe-
cifiques pour certaines maladies, & avec quoi ils
font des cures surprenantes. Mais outre qu'un
Missionnaire n'a guères le temps de s'appliquer à
cette recherche, & qu'il craint même de le faire,
de peur de paroître approuver les superstitions,
& les sottes imaginations des Sauvages sur leurs
remedes les plus simples, ils en sont eux-mêmes
assez jaloux, & chacun fait mystere de ceux qu'il
a découverts, ou dont la connoissance est héré-
ditaire dans sa famille. Cependant si j'avois resté
dans ma Mission, je n'aurois pas désespéré d'y
faire quelques découvertes utiles, auxquelles les
occupations que j'ai eüs pendant le séjour que j'y
ai fait, ne m'ont pas permis de vacquer.

La guérison des blessures est le Chef-d'œuvre
de leurs operations, & ils font sur ce point des
choses si extraordinaires, qu'elles pourroient pa-
roître presque incroyables. Je pourrois en citer
plusieurs exemples; mais je me contenterai d'en
rapporter deux qui ont eu bien des témoins. Le
premier est d'un Sauvage Abenaqui, qui ayant
été blessé dans l'yvrognerie, & ayant eu les
boyaux entamés & percés, fut guéri par ceux
de sa Nation, qui le traiterent à Montreal, &
le sauverent contre l'opinion des Médecins & des

Chirurgiens. Le second est d'un de nos Guerriers, qui étoit allé en guerre contre la Nation des Outagamis ou Renards. Il fut blessé d'un coup de feu à l'attaque d'un Village de Kikapous, & eut l'épaule fracassée. Celui qui le pançoit, ayant été tué peu de temps après, pour s'être écarté trop imprudemment en allant chercher des plantes, il fut ensuite mal soigné, & eut beaucoup à souffrir de la faim & des autres incommodités d'un voyage de plus de sept cens lieuës, après lequel il se rendit avec une playe, qui, depuis plus de six mois qu'il l'avoit reçûe, pouvoit passer pour invétérée. On l'entreprit néanmoins; & quoiqu'il fût si mal, que je fus obligé de lui administrer les derniers Sacremens, & qu'il n'y eut rien, ce semble, à esperer d'une playe si vieille, il ne laissa pas de se tirer d'affaire, & de recouvrer la santé, où un Européen auroit peut-être perdu mille vies.

Ils composent une eau theriacale pour les playes, qui produit ces effets merveilleux. Cette composition est de différentes sortes. L'une est de quelques plantes vulnérables, parmi lesquelles ils établissent aussi différentes classes selon les divers degrés de leurs vertus. L'autre est des arbres vulnérables, du tronc ou de la racine desquels ils enlèvent quelques éclats dont ils composent leur remède. La troisième enfin est tirée du corps de divers animaux, & sur-tout du cœur qu'ils font sécher, & dont ils font une poudre, ou une espece de mastic.

Cette eau theriacale de l'une de ces compositions, est peu chargée, parce qu'ils y mettent peu de matiere. Elle ne paroît guères differente de l'eau commune, si ce n'est qu'elle est un peu plus jaunâtre. Son effet est de pousser au dehors non seulement les humeurs vicieuses qui ont coûtume de se former dans la playe, mais encore les esquilles des os brisés, & les fers des flèches qu'on voit tomber par la vertu de ce dictame.

Le malade commence par boire de cette eau, qui lui tient lieu de toute nourriture pendant qu'il est en danger. Le Médecin après avoir visité la playe, en boit aussi lui-même, afin que sa salive en soit empreignée, avant que de la sucer, ou de la seringuer avec la bouche.

La playe ayant été bien seringée, le Médecin la couvre de telle maniere, que rien ne touche aux chairs entamées; tout au plus il met autour un cercle d'herbes médicinales, dont il aura fait une décoction. Ils sont persuadés que tout corps étranger qui toucheroit la playe, ne feroit que l'irriter, & changer les humeurs en pus, lequel se conservant autour de l'appareil, corroderoit les chairs, les carieroit, les envenimeroit, & ne pourroit que retarder la guérison, au lieu de l'avancer.

On leve l'appareil de temps en temps régulièrement, & on recommence la même operation, laquelle est si efficace, qu'on ne voit point à la playe de chairs baveuses & fongueuses qu'il

faillie consumer par des caustiques ; les lèvres en sont toujours vermeilles, les chairs toujours fraîches ; & pourvû que le malade observe un bon régime, qu'il ne fasse pas d'indiscretion, il est bien-tôt guéri.

Quelques-uns se persuadent que les Sauvages n'usant point de sel, ont une charnure plus douce & meilleure que la nôtre. Cela peut contribuer à leur guérison, je l'avouë ; mais je suis persuadé qu'elle vient principalement de l'efficace de leurs vulneraires, & peut-être encore plus de la maniere de les appliquer, & du soin qu'ils prennent pour que la playe ne prenne point d'air.

Ils ne réüssissent pas moins bien dans les ruptures & les descentes, les dislocations, luxations & fractures. L'on a vû des os rompus, repris & consolidés, de maniere qu'en huit jours de temps on en avoit entierement l'usage.

En general, leurs remedes topiques sont très-bons. Il n'en est pas de même de leurs vomitifs & de leurs purgatifs. Ils sont obligés de les doser fortement pour qu'ils puissent produire quelque effet. Ce sont comme des décoctions de lavemens très-dégoûtantes, & qui noyent un estomach. D'ailleurs ils ne se croient pas purgés suffisamment, s'ils ne prennent des médecines très-fortes, qui les voident avec excès, & qui pourroient tuer un cheval.

Ils ont des secrets sans fin pour des maladies, où autrefois nous ne voyions presque pas de remede.

mede. Un Sauvage à Missilimakinak, guérit en huit jours de temps un de nos Missionnaires d'une paralysie universelle, qui le rendoit perclus de tous ses membres, & l'obligeoit de se faire porter à Quebec pour s'y faire traiter; on a sçû son secret, mais on l'a perdu. Tout ce que j'ai pû en apprendre, est qu'il alloit au fonds des marais chercher une racine qu'il mêloit ensuite avec de la ciguë. J'ai vû une Sauvagesse dans ma Mission, qu'on m'assuroit s'être guérie d'une hydropisie formée; j'ai négligé d'apprendre d'elle, comment & par quel remede. Ils se préservent, & se guérissent des maladies veneriennes que les Européans ont porté d'Amérique en Europe, par les rapures du bois de gayac & de sassafras. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils ont coûtume de faire une Cabane dans les bois à ceux qui sont attaqués de ce mal infâme, & de les séparer du milieu du peuple, comme les Juifs en usoient à l'égard de ceux qui étoient tachés de la lèpre. Dans les pleuresies, & dans toutes les maladies où il y a quelque pointe de douleur, ils tâchent de rompre la pointe par la repercussion, & ils médicamentent le côté opposé. Dans les fièvres ils temperent l'ardeur, & préviennent les transports par des lotions froides d'herbes medicinales, qui font un contraste avec le chaud.

La Diette est chez eux un grand remede comme par-tout ailleurs; mais elle n'est pas toujours outrée, universelle, & ne consiste souvent que

dans l'abstinence de certaines viandes, qu'ils croient contraires à la maladie dont on est at-
taqué.

Ils ne connoissoient point la saignée avant l'ar-
rivée des Européans, & ils ne sçavent pas même
encore s'en servir entr'eux; mais ils y suppléent
par des scarifications qu'ils font avec des pier-
res tranchantes, indifferemment dans toutes les
parties du corps où ils ont du mal. Ils y appli-
quent ensuite des courgées vidées, qu'on peut
appeller *Cucurbites*, plus proprement que celles
de verre, & ils les remplissent de matieres com-
bustibles où ils mettent le feu. C'étoit autrefois,
& c'est encore un remede fort universel dans
l'Egypte & chez les Orientaux.

Ils employent assez volontiers les causti-
ques, les ustulations & boutons de feu, qui sont
si fort en usage dans toutes les Indes Orienta-
les; mais au lieu de pierre infernale, ils se ser-
vent de bois pourri, dont l'ardeur est beaucoup
moins vive que celle du bois verd.

Ils ignorent l'usage des lavements, & je n'en
sçache qu'un seul exemple que le Pere Garnier
m'a dit avoir appris d'un Sauvage, des Pais
d'enhaut vers les Outaouacs, qui faisoit de ces
sortes de compositions. Il les mettoit dans une
vessie à laquelle il attachoit une canule, & il
faisoit entrer le remede, en comprimant la ves-
sie fortement avec les mains.

La Süerie est leur remede le plus universel, & dont ils font un plus grand usage. Elle est également pour les malades & pour les sains, qui se purgent par-là des humeurs abondantes, lesquelles peuvent avoir alteré leur santé, ou qui pourroient dans la suite leur causer des infirmités.

La Süerie.

La Süerie est une petite Cabane en rotonde de six ou sept pieds de haut, où ils peuvent ranger au nombre de sept ou huit personnes. Cette Cabane est couverte de nattes & de fourrures pour la défendre de l'air extérieur. On y met à terre dans le milieu un certain nombre de cailloux, qu'on a laissés long-temps dans le feu jusqu'à ce qu'ils en ayent été pénétrés, & on suspend au-dessus une chaudiere pleine d'eau fraîche. Ceux qui doivent se faire süer, entrent dans cette Cabane nuds, autant que la bienfiance peut le permettre, & ayant pris leur place, supposé qu'ils ne doivent pas y traiter d'affaires secretes, selon l'usage dont nous parlerons bien-tôt, ils commencent à s'agiter extraordinairement, & à chanter chacun sa chanson. Et comme souvent elles sont toutes differentes pour l'air & pour les paroles, cela fait la musique la plus désagréable & la plus discordante qu'on puisse entendre.

De temps en temps, lorsque les cailloux commencent à perdre de leur activité, ils la réveillent en les arrosant avec un peu de cette eau froide, qui est dans la chaudiere. Cette eau n'a pas

plûtôt touché à ces pierres, qu'elle s'éleve en une vapeur qui remplit la Cabane, & en augmente beaucoup la chaleur. Ils se jettent aussi inuellement de cette eau fraîche au visage les uns des autres, pour s'empêcher de se trouver mal. En un instant leur corps ruisselle de toutes parts; & quand leurs pores sont bien ouverts, & que la sueur est la plus abondante, ils sortent tous en chantant, & courent se plonger dans la Riviere; où ils nagent & se débattent avec beaucoup de véhémence. Quelques-uns, les malades en particulier, se contentent de se faire arroser d'eau fraîche. Il semble que le contraste d'un chaud extrême avec le froid de l'eau, devroit les saisir, & les faire mourir; peut-être même qu'un honnête homme en mourroit; mais ils ont pour eux l'expérience que cela leur fait du bien, ce qui vaut mieux que tous les raisonnemens qu'on pourroit faire.

Herodot. Lib.
4. n. 73. &
seq.

Il est aisé de conjecturer de ce que Herodote raconte des Purifications des Scythes, qu'ils se faisoient suer de la même maniere. Voici ce qu'il en dit. » Quand les Scythes ont enterré les morts, » ils se purifient, comme nous dirons. Premiere- » ment ils se purgent la tête, & ensuite voici ce » qu'ils font au corps. Ils dressent trois morceaux » de bois, qui panchent les uns sur les autres; ils » arrangent à l'entour des couvertures de feutre, » & jettent des pierres ardentes dans une cuvette, » laquelle est au milieu de ces morceaux de bois,

& de ces couvertures de feutre. Or il croît parmi eux une espece de chanvre ; lequel est fort semblable au lin Ils prennent la semence de ce chanvre , & la mettent sous cette machine & sous ces couvertures ; & en même temps il en sort une odeur si excellente , qu'il ne se trouve point chez les Grecs de si agréables castolettes. Les Scythes ravis de cette odeur , s'écrient aussitôt comme saisis d'étonnement ; & cela leur sert de bain ; car ils ne se lavent jamais le corps ; il n'y a que leurs femmes qui se baignent.

On ne peut méconnoître dans cette description la Cabane préparée pour la Süerie ; & la maniere de süer avec les cailloux ; mais Hérodote a décrit cela à sa façon ; & il ne paroît guères vraisemblable que chez les Scythes , les hommes ne se baignassent jamais.

Les Lacédemoniens & les Lusitaniens se faisoient süer de la même maniere , ainsi que Strabon nous l'apprend. Les Peuples de Lusitanie , dit-il , qui habitent sur les bords du Duero , ont , à ce qu'on assure , absolument les mêmes coutumes & les mêmes usages qu'on observe à Lacédemone. Ils se frottent d'huile deux fois le jour ; ils se font süer avec des pierres ardentes ; ils se baignent dans l'eau froide , & n'ont qu'une sorte de nourriture , vivant avec beaucoup de frugalité.

Strabo, Lib.
3. p. 106.

L'usage des bains chauds étoit très-fréquent anciennement ; les Grecs & les Romains avoient

beaucoup perfectionné la maniere de se faire suer, & d'aider la transpiration.

La Süerie est non seulement un remede chez les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, mais elle est encore un usage de civilité, & peut-être de Religion pour recevoir les Etrangers. Car, dès que l'Etranger est arrivé, & qu'il a un peu mangé de ce qu'on trouve d'abord à la main, tandis qu'on prépare une nouvelle chaudiere pour le régaler, & que d'autre part on dresse la Süerie, & qu'on fait rougir les pierres, on le fait asseoir sur une natte propre; on lui deschauffe ses souliers & ses bas, & on graisse ses pieds & ses jambes; on le fait ensuite entrer dans la Süerie, & le maître de la Cabane qui l'a reçu, y entre avec lui. Là, comme dans un sanctuaire de verité, ils traitent des affaires les plus secretes, il expose tous les motifs de son voyage, & il répond ordinairement avec assez de sincerité à toutes les questions qu'on lui fait. Si l'on s'apperçoit qu'il mente, & qu'il déguise ses sentimens, ou la verité des faits sur quoi on l'interroge, on ne fait point semblant de s'en appercevoir; la coutume porte, qu'il n'en soit pas moins bien traité, moins caressé, & cela n'empêche point qu'à son départ on ne le charge de présens & de biens, comme si l'on avoit lieu d'être content de lui.

Les Sauvages font aussi suer leurs malades avec le bois d'épinette, & d'autres branches de sapinage qu'ils font boüillir dans une grande chau-

diere, dont ils reçoivent la vapeur de dessus une estrade, sur laquelle ils s'étendent.

En Amerique, tout comme ici, on fait plus de cas des remedes venus de loin, que de ceux qu'on a à la main, & qui paroissent trop vils, parce qu'ils sont trop communs. C'est la même chose du Médecin, que du remede; l'Etranger a toujours la préférence; on le croit plus habile sans sçavoir pourquoi; la prévention est pour lui, & cela suffit: c'est sur ce principe que les Sauvages préfèrent un remede qui ait la grace de la nouveauté, à un remede usité; & qu'ils employent préferablement les Médecins d'une autre Nation, que ceux de la leur. Ils se mettent volontiers entre les mains des Européans: ils se font saigner même sans besoin, & par compagnie: ils prennent par estime nos vomitifs & nos purgatifs; mais ils évanouissent presque, en voyant ce terrible appareil de ferrements dont on se sert en Europe pour nous déchiqueter, & ils ne sçauroient soutenir l'idée de ces grandes incisions que fait le bistouri, dont ils n'aiment du tout point les operations.

Les Jongleurs & les Devins n'étant appelés que pour connoître les desirs innés de l'Ame, pour juger des sorts, & pour les ôter, doivent aussi être regardés comme des Médecins d'un ordre superieur aux Loix communes de la nature; aussi n'est-ce point par elle qu'ils se gouvernent

Medecine
par la Divi-
nation.

dans le genre des remèdes qu'ils prescrivent pour la guérison de ces maladies extraordinaires. C'est l'esprit avec qui ils prétendent avoir des communications, c'est leur caprice, leur imagination échauffée par l'enthousiasme qui les saisit, ou qu'ils affectent, qu'ils consultent plutôt, que la proportion d'aucun remède convenable à l'état présent du malade.

J'ai déjà parlé fort au long, dans l'Article de la Religion, de ces Devins ou de ces Charlatans, lesquels, héritiers de ces malheureux restes d'un art infâme, qui a soutenu long-temps le Paganisme, & qui a séduit pendant tant de siècles la multitude des Nations, continuënt encore à tromper les hommes, en abusant ou de leur confiance impie dans les opérations réelles des esprits de ténèbres, ou de leur sotte crédulité dans leurs Ministres, qui les joient par des prestiges, & des tours de passe-passe. Laisant donc à chacun la liberté de porter sur nos Jongleurs tel jugement qu'il lui plaira, je ne ferai que décrire la manière dont ils s'y prennent pour guérir les malades, lesquels sont assez malheureux pour passer par leurs mains.

Le Jongleur, avant que de commencer ses opérations, se prépare une Sûerie telle que je l'ai décrite, ou une Cabane semblable de six ou sept pieds de haut, laquelle répond à ce qu'on appelloit dans le Paganisme *Adyta* ou *Penetralia*, qui étoient des lieux obscurs & ténébreux, où l'on rendoit

rendoit les Oracles. Il y a cette différence néanmoins entre la Süerie & cette Cabane, que celle-ci reçoit du jour par en haut, comme pour donner lieu à l'esprit d'y entrer, au lieu que la première est entièrement fermée. Le Jongleur se cache dans ce sanctuaire avec son sac, dans lequel, outre son tabac & sa pipe, il porte toujours ce que j'ai appelé son *Oïaron* & son *Manitou*, qu'on peut regarder comme ses Talismans où réside toute sa vertu. Avec cela il compose souvent une espece de breuvage préparatoire pour se disposer à recevoir l'impression de l'esprit, de la même manière que la Pythie mâchoit le laurier avant que de consulter Apollon, & de monter sur le Trepied *

* Athenée, Liv. 2. dit, qu'on distinguoit deux sortes de Trepieds; l'un étoit une coupe, & l'autre un chaudron, ou pour mieux dire, une espece de marmite, dont la partie inférieure portoit sur trois pieds. Ils servoient à mettre du vin. Ils étoient le prix des Vainqueurs dans les jeux dédiés à Bacchus, & ils convenoient à Apollon & à Bacchus: à Apollon, à cause de la certitude de certains de ses Oracles: à Bacchus, parce que le vin fait dire la vérité, & qu'on dit communément de ceux qui disent vrai, qu'ils parlent *e Tripode*. Mais ce n'étoit pas-là le trepied Pythique; c'est ce que dit expressément Semus de Delos qu'Athenée cite en cet endroit.

Le même Auteur, Liv. 14. p. 937. parle d'une autre sorte de Trepied qui étoit un instrument de Musique, ainsi nommé, parce qu'il étoit fait sur le modèle du Trepied Delphique; il étoit de l'invention de Pythagore de Zaccynthe. Mais, outre qu'il cite un Auteur, lequel dit, que cet instrument étoit un de ceux qu'on ne sçavoit s'ils avoient jamais existé, ou qu'il avoit été si peu en vogue, qu'il étoit presque entièrement inconnu; la description qu'en donne ensuite Athenée, est telle, qu'on n'en peut guères tirer aucune connoissance de la forme du Trepied Pythien.

On voit des Trepieds dans les médailles & dans les monumens antiques. Ces Trepieds soutien-

facré, ou plutôt d'y entrer, & de s'y cacher. Car, quoique communément on regarde le Trepied Delphique comme une table ou un siège à trois ou même quatre pieds, ainsi que le dit Jamblique, je crois, selon les conjectures que j'en puis faire, que le Trepied sacré étoit un Tabernacle, tel à peu près qu'Herodote a décrit la Suerie des Scythes, composé de trois pièces qui se réunif-

ment d'ordinaire une espece de labrum ou de cuvette, destinée aux Eaux Lustrales, ou bien à recevoir les Libations; car on voit souvent un Sacrificateur ou un Empereur, tenant la Patere inclinée sur le Labrum. Ce n'étoit pas non plus le Trepied Pythique; & quoiqu'il pût servir à la Divination & aux Augures, il est évident que ce n'étoit pas celui qui servoit à la Pythie.

Le Trepied de la Pythie étoit un petit siège à trois pieds, ou même à quatre, selon Jamblique. Quelques-uns croient que c'étoit une table à trois pieds sur laquelle elle montoit. Quelques autres distinguent deux choses dans le Trepied. La première, c'est le Trepied même, c'est-à-dire, ce qui soutenoit quelque autre chose, destiné à la couvrir. La seconde, c'est ce qu'on appelloit *Cortina*. Or ils disent que *Cortina* étoit une table, sur laquelle la Pythie montoit ou s'asseoit, ce qui ne convient guères à l'état d'une personne qui entroit dans l'enthousiasme. Cette Table, ajoutent-ils, étoit ronde. Pour prouver cette

forme circulaire, ils citent Ennius, qui appelle la voûte du Ciel *Cortinam Cæli*, & Severe qui appelle *Cortinam Theatri*, le sommet du Théâtre fait en rotonde, convexe en dehors, & concave en dedans. Or si cela est, on doit conclure de cela même, que ce qu'on appelloit *Cortina*, n'étoit point une Table sur laquelle on pût s'asseoir; mais un couvercle, & quelque chose fait en forme de voûte. Or tout cela revient à ce que j'ai dit de la Cabane de nos Jongleurs; ainsi le Trepied ne sera autre chose que les bois que l'on dresse, qui font le corps de l'édifice, & qui ne sont destinés qu'à soutenir les peaux dont on doit les couvrir, *ipsam sustentaculum cui imponebatur Cortina*, comme le dit Fabri: & on expliquera ce terme *Cortina* par le terme *Operculum*, dont Pline s'est servi pour l'expliquer; & par celui d'*Aulea* des Tapisseries, mais des Tapisseries faites de cuir, selon l'explication qu'en donne S. Isidore. *Cortina sunt Aulea, id est vela de pellibus, dicta à coriis.*

soient par le haut , & s'écartoient par en bas , qu'on couvrait ensuite de peaux , de voiles , ou de tapisseries , ce qui lui fit donner par les Latins le nom de *Cortyna* une Courtine.

Le Jongleur ainsi préparé , commence à agiter la Tortue qu'il tient à la main , & à chanter pour invoquer l'esprit , qui lui fait sentir sa présence , comme il le faisoit autrefois par un vent impétueux , un mugissement de la terre , & une agitation violente du Tabernacle où il est enfermé.

Le Pere le Jeune ayant suivi les Sauvages Micmacs à la chasse , fut présent à une de ces actions. Il dit , qu'il se persuada d'abord que c'étoit le Jongleur qui ébranloit cette Cabane ; que néanmoins cela ne laissoit pas de lui causer une extrême surprise , ayant vû de jeunes gens s'efforcer en la dressant , de la fatigue & de la peine qu'ils prenoient pour l'affermir ; & que d'ailleurs il ne pouvoit pas comprendre comment un homme seul pouvoit l'agiter si violemment & si longtemps , & qu'il pût avoir assez de force pour résister à ce travail. Mais il ajoûte , que des Sauvages lui parlant à cœur ouvert , l'avoient assuré que le Jongleur n'y avoit aucune part : que l'édifice étoit quelquefois si solide , qu'à peine un homme pouvoit-il l'ébranler , & que lorsqu'il paroissoit le plus puissamment secoué , que le sommet du Tabernacle plioit jusqu'à terre , on en voyoit sortir par en bas les bras & les jambes du Jongleur , de sorte qu'il étoit évident qu'il n'y touchoit pas.

Bbb ij

Relation de
la Nouvelle
France pour
l'an 1634.

Quoiqu'il en soit, c'est alors que le Jongleur entre dans cet enthousiasme, & dans ces symptomes de fureur divine, que les Payens voyoient dans leurs Pythies, dans leurs Sibylles & dans leurs Devins; c'est alors qu'il fait tous les prodiges, ou tous les prestiges, dont il ébloût les yeux des Spectateurs, qui les attribuent à la puissance de l'esprit étranger, lequel anime tous ses ressorts, & qui agit par son organe: C'est aussi au plus fort de ces agitations qu'il prononce sur l'état du malade, & sur les remedes qui lui conviennent.

Ces remedes souverains pour rendre la santé, sont des festins à chanter & à manger, des danses de plusieurs sortes; une sur-tout où ils s'entrejettent des sorts comme pour se faire mourir, & où l'on en voit plusieurs qu'on croiroit verser quantité de sang par le nez & par la bouche: ce sont des jeux de plat, de crosse & des pailles: la fête de l'Onnonhouarori ou de la folie, & d'autres choses semblables, qui, tout extravagantes qu'elles sont, dès que le Jongleur a prononcé, sont sur le champ executées avec tant d'exactitude & de ponctualité, que quelque extraordinaire que soit la chose qu'il demande, tout est en mouvement pour la trouver, & que la seule décision du Jongleur fait agir quelquefois plusieurs Villages ensemble.

Le malade, qui ordinairement a plus besoin de repos que de tout le reste, est exposé pendant

cette cruelle cérémonie; quelque longue qu'elle puisse être, a tout le bruit de ces Bacchanales, dont le seul étourdissement qu'elles lui causent, feroit capable de le faire mourir. C'est peu de chose encore que le bruit, ces pauvres malheureux sont à la discrétion de ces Empyriques, qui les soufflent, qui les sucent, qui les pressent avec une violence frenetique dans les parties du corps où ils souffrent le plus de mal, de sorte qu'ils ont plus l'air & l'action de Bourreaux, que de Médecins. Quelquefois ils les font entrer dans la Sûerie avec eux: d'autrefois ils les font danser & jouer: souvent ils les promènent à pas lents au milieu des brasiers des Cabanes, sans que le feu les endommage en aucune maniere: enfin ils les fatiguent de telle sorte, qu'ils sont plus malades d'avoir été jonglés, que de leur maladie même.

On attend du Jongleur, qu'il déclare celui qui a donné le maléfice, qu'il découvre en quoi il consiste: qu'il pronostique sur l'état de la maladie, & s'il se peut qu'il la guérisse.

Il est assez facile à ceux de la Nation de prononcer sur l'Auteur du mal. Ils n'ont qu'à nommer quelque personne de celles qui ont mauvaise réputation, & qui sont odieuses ou suspectes. Qui que ce soit qu'ils désignent, parmi ceux ou celles de ce caractere, ils sont assurés d'être crus, & de faire plaisir au public. Un Jongleur étranger devroit être un peu plus embarrassé; mais il

a soin de s'informer auparavant en secret. Sans prendre même tant de précautions, il est toujours bien instruit par un assez bon nombre de gens, qui lui communiquent leurs soupçons, & qui sont ensuite assez fots pour croire qu'il a deviné, ou assez habiles pour en faire semblant.

Il est encore plus aisé au Jongleur de découvrir le sort, & de le montrer. Il n'a qu'à le préparer d'avance lui-même, & à le cacher où bon lui semble. Le plus souvent néanmoins il le tire du corps du malade. Ce seront tels signes qu'il lui plaira, de petits ossemens, des cheveux, des morceaux de fer ou de cuivre qu'il infere dans sa bouche, & qu'il en retire habilement, après avoir mordu le malade jusqu'à lui faire perdre connoissance; ensuite de quoi il feint de l'avoir fait sortir de la playe, & est assez heureux pour persuader à ce miserable qu'il lui a fait un grand bien. S'il lui a donné quelque vomitif propre à lui faire rendre jusqu'aux entrailles; qu'il en sorte quelques grumaux de sang, quelques matieres noires ou purulantes: c'est-là qu'est l'Otkon, l'esprit ou le sort qui le tuoit. Il le montre avec joye, & s'applaudit d'avoir vaincu un si cruel ennemi.

Le Pronostic est plûtôt heureux que malheureux, & laisse toujours entrevoir de grandes esperances. Le malade, après cela, n'a qu'à crever, c'est pour son compte. Le Jongleur à mille raisons pour sortir d'intrigue. Il n'en perd point son

crédit, & il n'en est pas moins bien payé. C'est, ou le charme, qui étoit au-dessus des remèdes, ou quelque chose d'essentiel que le Jongleur avoit prescrit à quoi l'on a manqué. Enfin c'est toujours le mort qui a tort, & la malheureuse destinée de ces pauvres infortunés, qui expirent quelquefois dans le temps même qu'on pronostique leur guérison, ne peut point détromper ces Peuples aveuglés, que le Démon tient dans son esclavage. Ils ont toujours leur confiance dans leurs faux Prophetes, quoique mille expériences deussent leur avoir appris qu'on ne guérit point entre leurs mains; qu'il n'y a rien de moins solide pour l'ordinaire que leurs prédictions; & que souvent même elles se combattent & se contredisent, lorsqu'il y a plusieurs Jongleurs ensemble, ou du moins qu'elles sont aussi enveloppées, que l'étoient les Oracles que les faux Dieux rendoient par la bouche de leurs Devins & de leurs Pythonisses.

Lorsque les Caraïbes ont recours à leurs Devins, ils accompagnent toujours cette cérémonie du sacrifice fait au Démon, dont j'ai déjà parlé dans l'Article de la Religion. « Il faut, avant toutes choses, dit le Ministre Rochefort, que la Case, en laquelle le Boyé doit entrer, soit bien nettement préparée : que la petite table, qu'ils nomment *Matoutou*, soit chargée de l'*Anakri* pour *Maboya*, c'est-à-dire, d'une offrande de Cassave & d'Ouicou pour l'Esprit malin, &

Rochefort,
Hist. Morale
des Antilles,
Liv. 2. c. 24.

» même des prémices de leurs jardins, si c'est la
 » saison des fruits. Il faut aussi qu'il y ait à l'un
 » des bouts de la Case, autant de petits sièges,
 » qu'il doit se trouver de personnes à cette détes-
 » table action.

» Après ces préparatifs, le Boyé, qui ne fait
 » jamais cette œuvre de ténèbres que pendant la
 » nuit, ayant soigneusement fait éteindre tout le
 » feu de la Case & des environs, entre dans cette
 » obscurité, & ayant trouvé sa place à l'aide de
 » la foible lueur d'un bout de tabac allumé qu'il
 » tient en sa main, il prononce d'abord quelques
 » paroles barbares: il frappe ensuite de son pied
 » gauche la terre à plusieurs reprises, & ayant mis
 » en sa bouche le bout de tabac qu'il porte en sa
 » main, il souffle cinq ou six fois la fumée qui
 » en sort, puis froissant entre ses mains le bout
 » de tabac, il l'éparpille en l'air. Et alors le Dia-
 » ble évoqué par ces singeries, ébranlant d'une
 » furieuse secousse le faïste de la Case, où exci-
 » tant quelque autre bruit épouvantable, compa-
 » roît aussi-tôt, & répond distinctement à toutes
 » les demandes qui lui sont faites par le Boyé.

» Si le Diable assure, que la maladie de celui
 » pour lequel il est consulté, n'est pas mortelle,
 » pour lors le Boyé, & le fantôme qui l'accom-
 » pagne, s'approchent du malade pour l'assurer
 » qu'il sera bien-tôt guéri: & pour l'entretenir
 » dans cette esperance, ils touchent doucement les
 » parties les plus douloureuses de son corps, & les
 » ayant

ayant un peu pressées, ils feignent d'en faire sortir des épines, des os brisés, des éclats de bois & de pierre, qui étoient, à ce que disent ces malheureux Médecins, la cause de son mal. Ils humectent aussi quelquefois de leur haleine la partie débile, & l'ayant suçée à plusieurs reprises, il persuadent au patient, qu'ils ont par ce moyen attiré tout le venin qui étoit en son corps, & qui le tenoit en langueur. Enfin pour la clôture de tout cet abominable mystère, ils frottent tout le corps du malade avec le suc du fruit de *Junipa*, qui le teint d'un brun fort obscur, & qui est comme la marque, & le sceau de sa guérison.

Celui qui croit avoir été guéri par un si damnable moyen, a coûtume de faire en reconnaissance un grand festin, auquel le Boyé tient le premier rang entre les Conviés. Il ne doit pas oublier l'*Anakri* pour le Diable, qui ne manque pas de s'y trouver; mais si le Boyé a recueilli de la communication qu'il a eue avec son Démon, que la maladie est à la mort, il se contente de consoler le malade, en lui disant, que son Dieu, ou pour mieux dire, son Diable familier, ayant pitié de lui, le veut emmener en sa compagnie, pour être délivré de toutes ses infirmités.

La maniere de guérir par la Divination, est absolument répandue chez toutes les Nations de l'Amérique, qui, comme nous l'avons dit, ont

toutes leurs Devins ou leurs Charlatans. La méthode peut être différente chez les divers Peuples quant aux circonstances ; mais elle est la même quant à la substance, & quant au fonds.

Les malades sont assez soignés pendant qu'on espere, & qu'on a intérêt de les guérir ; mais ils sont abandonnés avec trop de facilité dès qu'on commence à perdre esperance. J'en ai sauvé un deux fois dans le danger où il étoit de mourir, la première fois de froid, & la seconde de faim, si par bonheur pour lui je n'eusse été appelé, & si je n'eusse pourvû à ces deux besoins, de la maniere que je jugeai lui être plus convenable.



M O R T, SEPULTURE ET DEÜIL.

AL'approche de ces derniers momens consacrés par la pieté de tous les siècles, & par les vœux que chacun formoit de mourir entre les mains des personnes qui leur étoient les plus cheres ; qui recueillissent leurs derniers soupirs, & qui leur fermassent les yeux, la pieté des Sauvages se signale aussi ; mais la forte crainte qu'ils ont de ne pouvoir pas bien fermer les yeux & la



4





bouche à leurs malades , & qu'ils n'en restent défigurés après leur mort , rend leur pieté cruelle pendant qu'ils sont à l'agonie. L'attention qu'ils ont à leur rendre ces devoirs , hâte la mort à plusieurs , sans que leur tendresse en soit allarmée , parce qu'ils n'en espèrent plus rien , ou même parce qu'ils croient abréger leurs douleurs. J'ai eu quelquefois de la peine à arrêter des meres , qui se rendoient ainsi les homicides de leurs enfans , que je ne pouvois pas croire qu'elles n'aimassent extrêmement.

A tout ce que j'ai déjà dit du sentiment des Ameriquains sur l'immortalité de l'Ame , je crois devoir ajoûter comme une nouvelle preuve tout ce qu'ils ont coûtume de pratiquer envers leurs morts. Le détail que j'en vais faire , fera une espece de démonstration plus que suffisante d'une opinion , qui ayant été reçûë de tous les Peuples les plus barbares , ne devoit point trouver de contradicteurs. Mais la corruption du cœur est venue à un tel excès , qu'elle fait regarder aux hommes vicieux comme vrai , ce que leur dépravation leur fait souhaiter pour jouïr plus en paix de leurs vices : rien n'autorisant plus la licence , que la persuasion où ils veulent être que tout périt avec le corps ; car alors ils croient pouvoir satisfaire leurs passions sans remords , & ils se flattent qu'ils n'ont point à craindre d'être punis dans l'Eternité , selon la juste mesure de leurs crimes.

Non seulement les Américains conviennent avec tous les autres Peuples plus connus dans les honneurs qu'ils rendent aux morts, & dans les motifs qui les leur font rendre; mais ils sont encore si conformes en ce point aux usages des Anciens, que je me trouve ici très-embarrassé de l'ordre que je dois donner à ma Relation par la multitude des autorités qui font sentir cette convenance, & qui doivent naturellement produire de la confusion.

C'est pour tâcher d'éviter cette confusion, que je vais raconter simplement ce qu'ils ont coutume de pratiquer en ces occasions, me contentant de m'étendre un peu plus sur quelques points principaux qui méritent le plus d'attention.

Premiers
soins rendus
au Cada-
vre.

Après que le malade a rendu le dernier soupir, on donne les premiers soins au Cadavre pour le préparer à la sepulture. Chaque Cabane en a une autre, où sont ses Libitinaires & ses Pollincteurs, * c'est-à-dire, ceux qui prennent soin de leurs morts; & ce sont d'ordinaire, à ce que je crois, les Cabanes qui ont des alliances avec celles du défunt. Ceux donc qui doivent être employés à un si triste ministère, étant avertis au moment de la mort, ou étant même déjà rendus & disposés avant qu'il ait expiré, lavent le corps, le graissent de leurs huiles, lui peignent le vi-

* Servius 9. Æneid. Pollinctores dictos scribit, quod mortuis os Polline oblinirent, ne livor appareret extincti.

face & la tête, ce qui leur fit autrefois donner le nom de Pollincteurs à *Poliendo*, ou bien à *Poline*, d'une sorte de pâte ou de fard qu'on employoit, pour empêcher qu'on ne vit sur leur visage les horreurs de la mort. Ce fard n'étoit autre chose que les couleurs dont les Sauvages se peignent encore, ainsi que je l'ai vû moi-même sur les Urnes cineraires, que Monseigneur le Cardinal Gualterio conserve dans son riche Cabinet. Ils habillent ensuite le Cadavre de pied en cap, l'ornent de ses colliers & de ses differens atours; & après l'avoir mis dans la situation où il doit être dans le Tombeau, & l'avoir enveloppé d'une belle robe de fourrure toute neuve, on l'éleve sur une Estrade, où il est exposé jusqu'au jour destiné à la sepulture.

Quelques Peuples de l'Amérique Septentrionale ont trouvé le moyen de préserver de la corruption les corps de leurs Chefs, & des personnes les plus considerables de leur Nation, sans y employer les baumes & les aromates qui étoient en usage chez les Orientaux, & qui ont rendu les Mumies d'Egypte si célèbres. Ils écorchent habilement le Cadavre, après en avoir fendu la peau tout le long du dos; ils décharent les os proprement sans toucher aux jointures qui en font les liaisons, pour laisser le squelette dans son entier. Ces os ayant été séchés pendant quelque temps, on les renferme de nouveau dans leur

Maniere
fruguliere
d'embau-
mer les
corps.

propre peau qu'on a eu soin d'adoucir & de préparer, & on la recout en y inserant du sable fin, qui en remplit tous les vuides, de maniere qu'il ne paroît pas qu'on y ait touché. On porte ensuite ces corps sur une Estrade, élevée au fonds de la Cabane, qui leur sert de Temple. On met aux pieds du corps, dans des corbeilles bien fermées, les chairs qu'on a fait sécher & boucaner à la fumée ou à l'air : & la Garde qui veille à la conservation du feu sacré, veille aussi à la conservation de ces corps.

Gomara, Lib.
3. cap. 18.

Pietr. Mar-
tyre, Som-
mario dell In-
dia F. 12.
Nelle Racolte
di Ramusio,
tom. 3.

Gonzales
d'Oviedo,
Sommario del
Hist. del In-
dia, cap. x.
Nelle Racolte
di Ramusio,
tom. 3.

Dans les Indes Espagnoles les Sauvages faisoient boucaner les corps de leurs Caciques. Ils les étendoient sur des treillis de bois, & les faisoient sécher à un feu lent. Les chairs & les graisses s'évaporent à ce feu par la transpiration ; & quand il ne restoit plus que la peau sur les os, ils les portoient dans leurs Temples, où ils les conservoient avec beaucoup de soin & de respect. C'est sans doute de cette maniere qu'on conservoit aussi les corps des Incas du Pérou, & des personnes dévoüées, qui se faisoient mourir avec lui.

Plusieurs Peuples de l'Antiquité, outre les Egyptiens & les Ethiopiens, avoient leurs manieres de dessécher les corps, & de les embau-mer, que les Auteurs ne nous détaillent pas assez. Celle que je viens de décrire, se pratiquoit dans la Virginie, dans la Floride, chez les Natchez, chez les Oumas, chez quelques autres Peu-

plés de la Louisiane , & des Indes Espagnoles , qui ont un Etat Monarchique , & des Chefs absolus. Pour ce qui est des Hurons & des Iroquois , qui sont plus Républiquains , je n'ai pas lû , ni ouï dire , qu'ils ayent jamais mis cette distinction entre leurs Chefs & le commun Peuple.

Le corps étant habillé & placé , les larmes & les plaintes qu'on avoit été obligé de contraindre jusqu'à ce moment , commencent alors avec ordre & en cadence. Une Matrone qui tient lieu en cette occasion , de ce que les Romains appelloient *Præfica* , ou la Pleureuse , * entonne la première le branle , que toutes les autres femmes suivent , en gardant la même mesure , mais y appliquant différentes paroles qui conviennent à chaque personne , selon les differens rapports de parenté ou d'affinité qu'elles ont avec le mort. Cette musique dure ainsi pendant quelque temps ; après quoi l'un des anciens impose silence , & tout cesse dans l'instant , en sorte qu'on n'entend plus aucune plainte.

Nénies & maniere de pleurer les Morts.

Cette maniere de pleurer avec art & avec méthode , mérite une consideration particuliere , parce qu'elle peut servir à nous faire entendre ce que c'étoit que les Nénies des Anciens , & ce

* *Calepinus. Præfica. Præfica* fortia defuncti facta laudat. Ita dicta , quasi in hoc ipsum præfecta. mulier in funere conducta ad lamentabilem cantum , quæ ceteris modum plangendi ostendit , &

que les Auteurs ont voulu nous signifier par ces mots, *facere lessum*.

Gruther, de
funerib. Lib.
1. cap. 14.

Gruther dit, que les plus sçavans hommes de l'Antiquité ayant douté de la signification de ces termes, ce ne doit point être un sujet de honte pour lui de l'ignorer. Il cite en effet un passage

Cicero 2. de
Legib.

de Ciceron, lequel à l'occasion de ces paroles des Loix de Solon, qui avoient été transportées dans les douze Tables, *mulieres genas ne radunto, neve, lessum funeris ergo habento*, dit, » que les anciens Interpretes Sextus Ælius & L. Acilius » avoient avoué qu'ils ne les entendoient pas; » mais qu'ils imaginoient que ce pouvoit être une » maniere d'habit de deuil. Lélius, continuë ce » grand Orateur, a cru que le Lessus étoit une » sorte de lamentation, ainsi que le mot le porte, » ce que je crois, ajoute-t'il, d'autant plus vraisemblable, que c'est cela même que Solon défend.

Gruther, ibid.

Plautus in
Trucul.

Gruther embrassant ensuite le sentiment de Ciceron, le confirme par un passage de Plaute, où il est dit, que Thetis fit le Lessus à son fils Achille par ses lamentations : *Thetis quoque etiam lamentando Lessum fecit filio*. Enfin il ajoute, & finit, en disant, que de son temps, encore en vieux langage Champenois, on appelloit une *Lessé* du mot *Lessus*, le triste son des cloches qui annoncent le trépas, & semblent pleurer les morts. On appelle aussi un *Lay* dans nôtre vieux Gaulois, le ton plaintif, & les chants funéraires.

L'Escarbot

L'Escarbot nous fournit des exemples modernes de ces lamentations musicales usitées en quelques Provinces de France. Car après avoir rapporté ce que l'Histoire nous apprend de l'usage des Egyptiens & des Pleureuses Romaines, il continuë ainsi : « Chacun sçait que les femmes de Picardie lamentent leurs morts avec de grandes clameurs Les femmes de Bearn sont encore plus plaifantes ; car elles racontent par un jour tout entier toute la vie de leurs maris. « La mi amou la mi amou , cara rident œil de splendou , cama leugé , bet dansadou , lomé balem balem , lomé fourbat , mati de pes fort tard cougat , & choses semblables : C'est-à-dire , mon amour , mon amour , visage riant , œil de splendeur , jambe légère & beau danseur , le mien vaillant , le mien éveillé , matin debout , fort tard au list , &c. « Il cite encore Jean de Lery , qui raconte la même chose des femmes de Gascogne , & qui en rapporte ces paroles. « Yere yere , o le bet Renegadou , o le bet Jougadou quère ! C'est-à-dire , hélas ! hélas ! ô le beau Renieur , ô le beau Joïeur qu'il étoit. « Les femmes de Bearn & de Gascogne doivent avoir retenu cet usage des anciens Celtes Iberiens , dont il est probable que les Peuples de ce pais-là tirent leur origine.

Hist. de la
Nouv. France,
3. part.
ch. 26.

Hist. de PA-
meriq. ch. 15.

Ces lamentations cadencées étoient quelquefois appellées simplement Chançons , de l'espece de celles qu'on nommoit *Threni* , parce qu'elles

étoient telles que sont les lamentations de Jérémie. Quelquefois elles étoient nommées Ejulations ou Hurlements; parce que le ton en étoit si douloureux, qu'il approchoit fort des hurlemens des Loups. C'est ainsi qu'Homere dans son Odyssée, a expliqué les regrets de Penelope sur l'absence de son fils Telemaque, par le terme *Οἰσχυρε*, *ejulavit*. Le Poëte dit, que Penelope ayant fait un sacrifice, & s'étant retirée dans son appartement, se prit à hurler en pleurant son fils. C'est aussi à quoi les Prophetes font allusion, quand, prévoyant les malheurs à venir, ils exhortent les Filles de Sion à hurler. Le terme *ululare* vient très-frequeument dans les saintes Ecritures. Enfin on les appelloit simplement des Pleurs, à cause de leur usage & de leur fin. Ezechiel parlant de ces femmes qu'il avoit vû idolâtrer dans le Temple, & chanter des airs lugubres à l'honneur d'Adonis, dit qu'elles pleuroient Adonis, *plangentes Adonidem*. On doit expliquer ainsi les pleurs des femmes Egyptiennes sur leur Dieu Apis, aussi-bien que ceux des femmes de Lybie, à qui Herodote dit, qu'on attribuoit l'origine de ces sortes de Nénies dans les Temples, parcequ'elles s'en acquitoient excellemment bien.

Homer. Odyss. Lib. 4. v. 767.

Ezech. cap. 8. v. 14.

Herodot. Lib. 4. n. 129.

Il est à remarquer, qu'il n'y a que les femmes à qui ces Nénies soient attribuées. Les hommes les regardent comme indignes d'eux, & contraignent leur douleur au-dedans de leur cœur, tenant leur tête baissée & enveloppée de leur

robe, sans dire mot, & sans faire le moindre éclat. Il semble que cela a été ainsi dans tous les temps. La Loy de Solon, qui interdit les Ejulations, ne regarde que les femmes. Jason, pour exprimer la douleur qu'on doit avoir de l'absence des Argonautes dans leurs familles, ne parle que de leurs Meres & de leurs Epouses. « Nos Meres, dit-il, & nos Epouses sont à présent assises sur le rivage, & font pour nous le Lessus, comme si nous étions morts. » C'est Thetis, c'est Penelope, qui pleurent ainsi leurs enfans. On ne lit pas la même chose des hommes.

Apoll. Rhod.
Lib. 5. v. 993.

Les hommes pleurent cependant leurs morts, mais d'une maniere noble, & qui n'a rien de foible, comme ils ont coûtume de faire dans leurs festins, lorsqu'ils chantent leur chanson de mort, & qu'ils dansent l'*Athonront*, ce qu'ils appellent aussi pleurer. Il est vrai que, quand ils chantent dans les festins pour pleurer leurs morts, leurs chants & leur cadence ont quelque chose de plus lugubre, que leurs festins à chanter ordinaires.

Macrobe* rend raison de l'Institution de ces chants funéraires; & il dit, que le motif qu'ont eu les Nations de les mettre en usage, a été la persuasion intime où elles étoient, que les ames

Macrobo. in
somnia
Scip. Lib. 2.
cap. 3.

* Macrobo. in *somnia Scip.*
Lib. 2. cap. 3. Mortuos quoque ad
sepulturam prosequi oportere
cum cantu plurimarum gentium
vel Religionum instituta sanxe-

runt, persuasione hâc, quia post
corpus, animæ ad originem dul-
cedinis musicæ (id est ad Cœ-
lum) redire credantur.

en se séparant de leurs corps, remontoient au Ciel, où est l'origine de la musique, & de cette harmonie charmante qui fait leur félicité, & dans laquelle consiste la beauté de cet Univers, ainsi que nous avons déjà remarqué, que c'étoit l'idée commune des Payens.

Comme la danse fait partie de cette harmonie, & qu'ils supposoient que les Corps célestes, que les esprits qui les font mouvoir, & que les ames des hommes qui remontent à leurs Spheres, sont toujours dans le mouvement d'un bal perpetuel, il ne faut pas être surpris que les Anciens, ainsi que les Sauvages de nos jours, ayent eu aussi des danses thréniques, & qu'ils ayent honoré leurs morts en dansant, comme ils le faisoient en chantant. Je me contenterai de citer, pour prouver cet usage des Anciens, & sur-tout des Orientaux, ce qu'Ammian Marcellin * rapporte des devoirs funebres qu'on rendit à Grumbates Roy des Chioniens, & Prince Royal de Perse, fils de Sapore. Pendant l'espace de sept jours, dit-il, tous les hommes sans exception, distribués par diverses troupes, passerent le temps à des festins funéraires, faisant des lamentations sur ce jeune

Ammian.
Marcell. Lib.
19. cap. 1.

* *Ammianus Marcellin. Lib. XIX. cap. 1.* Per dierum spatium septem, viri quidem omnes per contubernia & manipulos Epulis indulgebant saltando, & cantando tristia quædam genera Naniarum, regium juvenem lamentantes. Feminae verò miserabili plan-

ctu, in primævo flore succissam spem gentis solitis fletibus conclamabant; ut lachrymare cultrices Veneris sæpè spectantur in solemnibus Adonidis sacris, quod simulachrum aliquod esse frugum adulterarum Religiones mysticæ docent.

Prince, en dansant & en chantant une sorte de Nénies, dont le ton étoit fort lugubre. Les femmes de leur côté, pénétrées de douleur de voir leur esperance tomber comme une fleur coupée, lorsqu'elle commence à s'épanouir, faisoient retentir l'air de pitoyables cris, semblables à ces femmes dédiées aux mysteres de Venus, lorsqu'elles pleurent la mort d'Adonis, &c.

Les premières lamentations n'ont pas plûtôt cessé, qu'un de ceux de la Cabane se détache pour donner avis au Chef de la Tribu, de la perte qu'ils viennent de faire. Celui-ci prend soin de faire publier la mort dans tout le Village. Il députe en même temps dans les Villages voisins où le défunt avoit des alliances; & si c'est un Chef, on fait, autant qu'on peut, avertir tous ceux de la Nation, afin qu'on vienne de toutes parts lui rendre les derniers devoirs.

Cependant on frappe sur les écorces, & l'on fait beaucoup de bruit, afin d'obliger l'ame du défunt de s'éloigner de son corps, & de se rejoindre à ses Ancêtres. J'ai déjà remarqué dans l'Article de la Religion, que c'étoit un usage de l'Antiquité, en particulier à Lacédémone à la mort des Rois, de faire retentir de toutes parts leurs Cymbales d'airain, auxquelles ils attribuoient la vertu d'éloigner les Spectres, les Manes, & les mauvais génies.

Les parens & les amis du défunt étant avertis de son décès, se rendent à sa Cabane, où cha-

acun se place fans rien dire. L'Assemblée étant formée, cette Matrone, que j'ai appellée du nom de *Prasica*, ou la Pleureuse, entame alors un discours pour raconter, dans le dernier détail, tout ce qui s'est passé à l'égard du mort, depuis les premiers symptomes de sa maladie jusqu'au moment de son trépas. Ce discours fini, les pleurs recommencent, & toutes les femmes, tant celles de la Cabane, que celles qui se trouvent présentes, accompagnent leur musique de véritables larmes que les femmes ont toujors de commande. Ces pleurs sont interrompus par quelqu'un des Chefs, ou des Considerables, lequel impose silence pour faire un autre discours, qui sert d'Oraison funebre, & qui roule sur les fables de leur Religion, sur les faits héroïques de leurs Ancêtres, sur les éloges du mort, & sur les motifs que doivent avoir les parens pour se consoler de sa perte. Ces discours, quoique sans art, ne manquent point d'une certaine éloquence naturelle & pathétique, qui met dans tout son jour les belles qualités du défunt, & où l'on n'omet aucune des considerations propres à tempérer la douleur des assistans, & principalement de ceux qui y prennent le plus grand intérêt.

Cette Assemblée, laquelle est comme generale, étant congédiée, on invite ensuite successivement les familles particulieres pour venir pleurer à leur tour, & on assigne à chacune son jour & son temps pour la cérémonie. La Pleureuse recom-

mence son discours en faveur des nouveaux venus : le Lessus se fait sur nouveaux frais, & il se trouve toujours un Panegyriste ; de sorte que pendant que le mort est exposé, il est toujours gardé, & presque continuellement loué & pleuré.

Les regrets que cause la présence du mort dans sa Cabane, y font oublier le soin d'y préparer à manger. Il n'y a gueres que les enfans qui font rôtir quelques grains de bled d'inde, pour appaiser la grosse faim qu'ils ne sont pas en état de soutenir comme les personnes formées, & à qui il coûte peu de passer plusieurs jours de suite sans manger. Mais le jour de l'Enterrement, le Chef fait faire le cri dans le Village dès le matin, afin que dans chaque Cabane on fasse chaudiere pour le défunt. C'est un vrai festin funeraire, pratiqué par les Anciens, & connu sous le nom de *Silicernium*; * parce que ceux qui le préparoient, y gardoient le silence, & n'y touchoient pas. Les Sauvages ne prennent, & ne réservent rien de la chaudiere qu'ils ont dressée. Ils la distribuënt toute entiere en divers plats qu'ils envoient dans des Cabanes différentes, d'où on a le soin de leur ré-

Festin pour
les Morts.

* *Silicernium* variè exponi solet. Scribit Nonius esse funebre convivium quod senuibus exhibetur. *Varro*. Funus executi, lautè ad sepulchrum antiquo more *Silicernium* confecimus, Festus docet esse farcininis genus quo familia in luctu purgatur, quia cu-

jus nomine instituebatur ea res, is jam silentium cerneret. *Donatus* ait esse cœnam quæ infertur Diis Manibus, vel quod eam silentes cernant umbræ, id est umbræ possideant, vel quod qui hæc inferunt cernant neque degustent.

pondre par le même devoir de civilité. C'est ainsi qu'ils se consolent mutuellement dans le deuil commun. On peut appeler cela une Fête; car pour une chaudière qu'ils ont préparée, il leur vient de divers endroits une abondance de mets dont ils peuvent se régaler. Cette mode est encore en vigueur en plusieurs pays, où l'Enterrement est suivi d'un repas magnifique pour les Conviés, dans lequel on achève de pleurer les morts, en mangeant bien, & en bûvant de même.

Le premier ou le troisième jour après le trépas, sont destinés pour la sepulture, à moins que des considérations particulières n'obligent à différer plus long-temps, comme il arrive, quand le mort est d'un rang, à exiger que les Chefs des Villages éloignés se rendent à ses obsèques; ce qui ne se peut faire dans un espace aussi court que celui de trois jours. Alors on diffère la cérémonie au septième, ou même au neuvième jour. Ces jours étoient consacrés dans le Paganisme pour ce triste devoir, & l'Eglise même a encore retenu quelque chose de cet usage.

Tout étant prêt pour les obsèques, on fait le cri dans le Village, & de toutes parts on se rend à la Cabane du mort, où les Nénies recommencent encore comme ci-devant; après quoi les Pollincteurs placent le cadavre sur une espèce de brancard, semblable à nos bierres ouvertes, le portent à quatre sur leurs épaules jusqu'au lieu de
la

la sepulture , où tout le monde l'accompagne dans un profond silence.

Quelques-uns se sont persuadés , que les Anciens ne faisoient point sortir leurs morts par la porte du logis , parce que la porte avoit quelque chose de sacré , & qu'elle eût été prophanée par son passage , de la même maniere que ceux qui touchoient un cadavre , devenoient immondes , & avoient besoin d'être purifiés. Cela n'est pas cependant exactement vrai dans tous les cas. Les Anciens expofoient leurs morts à la porte de leurs maisons , comme on fait encore aujourd'hui à Paris , & en quelques autres endroits. Ils ne les mettoient ainsi à la porte , que parce que , selon toutes les apparences , on devoit les faire sortir par là. Perse nous fournit une preuve de ceci dans l'exemple d'un libertin , qui se tuë par ses débauches , & qu'il nous représente les pieds étendus dans sa biere vers la porte de sa maison.

In portam rigidos calces extendit.

Perseus, Satyr. 3.

Il y avoit néanmoins des occasions que la superstition avoit marquées , où cette coûtume s'observoit.

Le Pere le Comte nous rapporte un usage semblable des Chinois ; & il dit , que la Reine mere de l'Empereur , à présent regnant , étant morte , les Bonzes représenterent à ce Prince , que selon l'ancienne coûtume , il falloit abbatre une partie des murailles de son Palais pour y faire passer le

Nouv. Mémoires de la Chine , tome 2. p. 187.

corps, parce que la famille Royale seroit exposée à beaucoup de malheurs s'il passoit par les portes ordinaires. Ce Prince, qui ne donne point dans ces sortes de superstitions, s'y opposa, & se moqua de la folie de leurs vaines observations.

Relat. de la
Nouv. France
pour l'an
1634. ch. 4.
p. 85.

Le Pere le Jeune en fait une loy generale pour les Sauvages. Voici comment il parle : « Mon hôte, & le vieillard dont j'ai souvent fait mention, m'ont confirmé ce que j'ai déjà écrit une autrefois, que le corps mort du défunt ne sort point par la porte ordinaire de la Cabane; ains on leve l'écorce de l'endroit où l'homme est mort, pour faire passer son cadavre. Le Pere le Jeune doit avoir mal compris, en nous donnant pour une regle generale, ce qui ne peut être entendu que de quelques cas particuliers.

Differens
usages de la
déposition
des Corps.

Cicero, Lib.
de Legib.

et de Legib.

et de Legib.

L'Inhumation par laquelle on rend à la terre un corps formé de terre, a été la maniere de la déposition des corps après leur mort, que les Anciens ayent mis la premiere en usage. C'est celle qu'avoient les Patriarches du Vieux Testament, les Egyptiens & les Peres même, ainsi que le témoigne Ciceron en parlant du Tombeau de Cyrus : *Mihi quidem antiquissimum sepulturae genus fuisse videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur.*

La superstition, le caprice, la crainte de la prophanation, & d'autres passions, introduisirent ensuite diverses autres pratiques, sur lesquelles on a vû de la variation, non seulement chez

Les Nations différentes, mais encore chez les mêmes. Les Grecs, les Indiens & divers autres Peuples, faisoient consumer les leurs par le feu, & recuëilloient leurs cendres dans des Urnes. Les Romains adopterent cette maniere après l'exemple que leur en donna Sylla, lequel craignit pour son Tombeau les mêmes outrages qu'il avoit fait à celui de Marius. Les Romains l'avoient eüe aussi dès les commencemens, & Numa défendit qu'on fit brûler le sien. Les Perses au contraire, regardant le feu comme un symbole de la Divinité, auroient cru commettre une impiété, s'ils lui avoient fait consumer une chose aussi impure, que l'étoit un cadavre dans l'idée des Anciens. Cependant quelques Auteurs assurent, qu'ils avoient changé sur cela d'idée, & qu'ils les faisoient brûler dans les derniers temps Agathias & divers autres, racontent d'eux, qu'il ne leur étoit pas permis d'ensevelir leurs morts avant que de les avoir exposés aux chiens & aux vautours; & que de la maniere dont ces animaux s'y prenoient pour les dévorer, ils tiroient des conséquences de l'état heureux ou malheureux de leur Eternité. Cela se pratique encore par les Gaures, qu'on croit en être descendus, aussi-bien que dans l'Hyrcanie, où l'on nourrit des chiens exprès, que les Anciens nommoient *les Chiens sepulchraux*.

Pour ce qui est des autres Nations plus barbares, elles avoient differens usagés de sepulture encore plus extraordinaires. Nous lisons dans les

Valer. Max.
Lib. 1. c. 1.
Plinius, Lib.
13. cap. 13.
Nicol. Damas.
apud
Stobæum,
Serm. 120.
Strab. Lib. 15.
Amm. Marcell.
Lib. 19.
Procop. de
Bello Persico,
Lib. 1.
Agathias, |
Lib. 2. |

Herodot. Lib.

1. 3. & 4.

Strab. Lib. 14.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 3.

Nic. Damasc.

μορχοι.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Diod. Sic.

Lib. 4.

Auteurs, que plusieurs Peuples de Scythie & de l'Inde engraissoient leurs parens lorsqu'ils étoient parvenus à un certain âge, après quoi ils les égorgeoient pour en faire un festin à leurs amis; d'autres exposoient leurs malades dans les forêts, les laissant à la mercy des bêtes, qui ne manquoient pas de les dévorer, & de prévenir la faim, & les autres disgraces d'un si cruel abandon. Les Troglodytes insultoient aux cadavres des leurs; ils les exposoient sur le haut d'une montagne; ils leur attachoient une pierre aux pieds, & leur mettoient une corne de chèvre sur la tête; en cet état ils déchargeoient sur eux une grêle de cailloux, jusqu'à ce qu'ils les eussent fait tomber dans le précipice; après quoi ils se retiroient, riant & se divertissant du plaisir qu'ils s'étoient donnés à cette cérémonie. Les Ichtyophages jetoient dans la Mer tous leurs corps morts, comme pour payer une espece de tribut à la Mer & aux poissons qui leur servoient de nourriture. Les Peuples de la Colchide ensevelissoient les femmes, & suspendoient à des arbres les corps des hommes, enfermés & cousus dans des peaux de bœufs; ceux de Thrace, qui pleuroient à la naissance de leurs enfans, leur rendoient les derniers devoirs par toutes sortes de marques de réjoüissance.

Quoique les Auteurs, qui ont parlé de ces coutumes, ayent peut-être dit vrai quant au fonds & à la substance des choses, je suis persuadé néanmoins que la plûpart sont fausses, eu égard à cer-

certaines circonstances , qui nous représentent ces Nations comme beaucoup plus barbares , qu'elles ne l'étoient en effet. En Amérique où nous voyons encore la plûpart de ces usages , ou bien des usages presque semblables , nous découvrons des motifs qui adoucissent en quelque sorte , & qui corrigent ce que ces usages , regardés en eux-mêmes , présentent d'abord de trop barbare. Il est vrai qu'il se trouve quelques Nations qui font mourir leurs vieillards , ainsi que je l'ai déjà dit ; mais elles croient leur rendre service , & les délivrer des incommodités d'une vieillesse que les circonstances rendent plus désagréables que la mort : Il est vrai qu'il y en a qui font festin des cadavres de leurs parens ; mais il est faux qu'elles les mettent à mort dans leur vieillesse , pour avoir le plaisir de se nourrir de leur chair , & d'en faire un bon repas. Quelques Nations de l'Amérique Meridionale , qui ont encore cette coutume de manger les corps morts de leurs parens , n'en usent ainsi que par piété ; piété mal entendue à la vérité , mais piété colorée néanmoins par quelque ombre de raison ; car ils croient leur donner une sepulture bien plus honorable , que s'ils les abandonnoient en proie aux vers & à la pourriture. Il se peut faire aussi que les anciens Auteurs ayent été trompés , en ce qu'ils rapportent des Peuples de Thrace , qu'ils pleuroient à la naissance des hommes , & qu'ils se réjouissoient à leur mort ; ils auront été trompés ,

dis-je, en ce qu'ils n'auront pas compris, que ces pleurs des parens, à la naissance des enfans, étoient une pénitence & un exercice de Religion, institué originairement pour le peché, semblable à ce que pratiquoient les Tibareniens, & que pratiquent encore aujourd'hui les Américains Meridionaux aux couches de leurs femmes. Ils auront été pareillement induits en erreur par rapport aux devoirs funéraires, voyant les Peuples de Thrace faire festin, danser & chanter; ne sachant pas que danser & chanter, c'est & dans leur idée & dans leur langue, la même chose que pleurer. On peut dire aussi en general, qu'il est faux vraisemblablement qu'il y ait eu aucune Nation, qui se soit fait un sujet de plaisir de la mort des siens; nous n'en connoissons aujourd'hui aucune, qui ne soit très-sensible à la perte de leurs parens, de leurs amis, de leurs Concitoyens, & de toutes les personnes qui doivent leur être chères, sur-tout lorsqu'elles meurent d'une mort prématurée.

Dans l'Amérique Meridionale quelques Peuples décharnent les corps de leurs Guerriers, & les parens mangent leurs chairs, ainsi que je viens de le dire; & après les avoir consumées, ils conservent pendant quelque temps leurs cadavres avec respect dans leurs Cabanes, & ils portent ces squeletes dans les combats en guise d'Etendard, pour ranimer leur courage par cette vûë, & inspirer de la terreur à leurs ennemis.

d'autres les laissent pourrir en terre jusqu'à l'Anniversaire, auquel ils leur rendent de nouveaux devoirs, comme je le dirai ci-après.

Dans l'Amérique Septentrionale les Illinois gardent encore l'ancien usage des Peuples de la Colchide, ensevelissant les femmes, & suspendant à des arbres les corps des hommes, cousus dans des peaux cruës de Bœufs sauvages, ou des autres animaux qu'ils ont pris à la chasse. Les Hurons & quelques autres Peuples de ce voisinage, élevent leurs corps morts dans des châsses, qui sont exhausées sur quatre poteaux de dix ou de quinze pieds d'élevation; de la même maniere que Nicolas de Damas dit, que les Phrygiens en ufoient pour les cadavres de leurs Prêtres ou de leurs Corybantes. Les Iroquois, les Caraïbes, les Brésiliens, & le plus grand nombre des autres, suivent la méthode de mettre les corps dans la terre, & ils la pratiquent, au moins pour les Guerriers, de la même façon que le dit cet Auteur, dont les dernières paroles du passage que j'ai cité, sont très-remarquables; car non seulement ils rendent le corps à la terre la mere commune des hommes; mais ils l'y placent dans la même situation, où est un embryon dans le sein maternel: *Redditur enim terra corpus, & ita locatum ac situm quasi operimento matris obducitur.* Ils observent même quelquefois ce qu'Herodote raconte des Nafamons, qui ayant la même coûtume d'ensevelir les corps, les mettoient dans cette pos-

Nicol. Dam.
apud Sto-
baum, Sermon.
120.

Cicer. loca
citato.

Herodor. Lib.
4. n. 190.

ture, avant qu'ils eussent rendu le dernier soupir.

Comme ils envisagent la mort d'un air plus tranquille que nous, ils n'ont pas aussi ces ménagemens d'une fausse compassion, & cette délicatesse honteuse à des Chrétiens, qui fait qu'on n'ose annoncer à un mourant le danger où il est, quoiqu'il s'agisse de son Eternité, qu'on aime mieux risquer, que de l'effrayer. Il arrive assez fréquemment parmi ces Barbares, qu'on dise à un malade que ç'en est fait, qu'il ne peut plus vivre. On croit même le consoler, en lui montrant, comme un témoignage de l'affection qu'on a pour lui, les robes précieuses, & les ornemens qu'il doit emporter dans le Tombeau; robes & ornemens préparés souvent depuis long-temps avec le même zèle & le même principe de tendresse, qui faisoit travailler Penelope avec tant de soin à la robe sepulchrale de son Beau-pere Laërte. Le malade est souvent aussi le premier à se condamner. Il annonce le premier sa mort prochaine à ses parens; il fait assembler ses amis, & leur fait festin pour leur dire adieu: il leur fournit lui-même des motifs de consolation dans la perte qu'ils vont faire, & avec le même sang froid, qu'auroit un homme qui se dispose à un petit voyage, il se fait laver, graisser, peindre, & empaqueter tout vivant dans la même situation qu'il doit avoir dans le sepulchre. Combien d'Européens à cet instant fatal mourroient d'horreur d'un semblable appareil?

consume aussi-bien, que les corps qu'ils renferment.

On joint au Tombeau le *Cippus*. C'est un poteau comme une espece de trophée, auquel, si c'est un Guerrier, on voit son portrait & ses belles actions peintes, de la maniere dont j'ai expliqué ailleurs que se font ces sortes de monumens; on y ajoute aussi quelques-unes de ses armes ou un aviron: & si c'est une femme, on y attache des colliers à porter le bagage, ou bien d'autres choses qui soient de leur compétence.

Enfin, pour finir la cérémonie de l'Enterrement par une ressemblance plus entiere avec les coutumes des Anciens, de la même maniere qu'on donnoit autrefois auprès du Tombeau le spectacle d'un combat de Gladiateurs, lesquels devoient leur Institution à cette cérémonie lugubre, & qu'on nommoit *Bustuarii*,* du nom du Tombeau même; les Sauvages mettent fin aussi à cette lugubre fête par un jeu, qui n'a rien de barbare & de sanguinaire, comme les combats des Gladiateurs Romains. Un des Chefs qui préside à la cérémonie, jette de dessus la Tombe au milieu de la troupe des jeunes gens, ou met lui-même entre les mains d'un des plus vigoureux, un bâton de la longueur d'un pied, que tous les autres s'effor-

* *Ca'epin. Bustarii.* Gladiatores dicti sunt, qui ante sepulchra in honorem defuncti digladiabantur. *Cicer. in Pison.* Si mihi cum illo Bustuario gladiatore & tecum & cum Collega tuo decertandum fuisset.

cent de lui arracher, & que celui, qui en est le maître, tâche de défendre le mieux qu'il peut. Il en jette un semblable parmi la troupe des jeunes femmes & des jeunes filles, lesquelles ne font pas de moindres efforts pour le ravir, ou pour le conserver. Après ce combat qui dure assez long-temps, & qui fait un spectacle agréable, mais sérieux, on donne le prix qu'on a destiné pour ce sujet à celui & à celle, qui ont remporté la victoire; ensuite de quoi chacun se retire chez soi. On doit avoir fait attention dans ce que j'ai déjà dit, que les jeux entroient dans les exercices de Religion; j'ai remarqué déjà, comment les Devins en ordonnent quelques-uns pour la guérison des malades: en voici de funéraires, & à l'honneur des Morts. C'est ainsi que les jeux solennels de la Grèce étoient institués à l'honneur de leurs demi-Dieux, & se célébroient au Tombeau de leurs Héros: cela pourroit être une preuve, que c'est à la Religion que les jeux doivent leur première origine.

Salust. apud
Vegetium, de
re militari,
Lib. 1. cap. 9.
E. 5.

Quoique ceux qui ont traité de la Gymnastique ancienne, n'ayent point parlé, & n'ayent peut-être pas connu cet exercice du Levier, il étoit pourtant familier aux Romains. Saluste nous le fait connoître, en disant du grand Pompée, qu'il se forma à devenir un aussi grand homme qu'il le fut depuis, en s'exerçant à sauter avec les plus agiles, à courir avec les plus lestes, & à arracher le Levier avec les plus vigoureux: *Cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis vecte sertabar.*

L'Inhumation est commune à presque tous les Peuples de l'Amérique Meridionale, ainsi que je viens de le dire. Leurs fosses sont aussi creusées en rond ; & après avoir bien graissé le corps du défunt, on le met dans cette fosse enveloppé de son hamach. Il est dans la posture d'un homme assis, ayant les jambes pliées contre les cuisses, les coudes entre les jambes, & le visage courbé sur ses mains. Avant que de couvrir le corps, les femmes environnent immédiatement la fosse assises sur leurs talons, les hommes se placent derrière elles situés dans la même posture. Alors les femmes commencent leurs Nénies, versent des larmes en abondance, & poussent des cris lamentables, capables de toucher les cœurs les plus insensibles. Leurs maris fondent en larmes à leur imitation, mais sans éclat ; ils les embrassent d'une main, & passent l'autre souvent sur leurs bras, comme pour les consoler, ou les exhorter de continuer à pleurer. Les Nénies ayant cessé, un homme met sur la fosse une planche, & les femmes la couvrent de terre. Elles brûlent ensuite sur la Tombe des offrandes, & tous les meubles du défunt. Si c'est un pere de famille, la fosse est faite dans sa propre Cabane ; les autres sont ensevelis ou à côté de leurs Cabanes, ou bien dans leurs jardins, & ils ont coutume de dresser une petite Case sur le Tombeau.

Rochefort,
Hist. Morale
des Antilles,
Liv. 2. c. 24.

Du Terre,
Hist. nat. des
Antilles,
Traité 7. ch.
1. §. 12.

Chez tous les Peuples, les devoirs funebres n'étoient pas les mêmes pour tout le monde. On

en faisoit plus ou moins, selon le different degré de consideration des personnes. La Religion & la Police avoient aussi leurs Loix affectées. La Justice humaine privoit des droits de la sépulture les criminels, & elle étoit obligée de sévir contre eux au-delà du terme de la vie, pour inspirer de l'horreur du crime. Par une Loy de Numa, il étoit défendu de rendre les honneurs funébres à ceux qui avoient été frappés du foudre. On sévissoit pareillement contre ceux qui s'étoient défaits eux-mêmes. On se comportoit aussi différemment à l'égard de ceux qui étoient morts en guerre, sur Mer, & dans des païs éloignés.

La privation de la sépulture est chez les Américains, & une tache infamante, & une cruelle punition. Il y avoit des Loix, disent nos Relations, pour les enfans décedés peu après leur naissance; & il paroît certain qu'ils en avoient aussi d'autres pour les cas différens, dont voici un exemple, par rapport à ceux qui étoient morts de froid dans les neiges, & par rapport à ceux qui avoient eu le malheur de se noyer.

Ils croyoient alors que tout le païs étoit menacé de quelque désolation, & que le Ciel étoit en colere. C'est pourquoi ils n'oublioient rien pour l'appaiser. Ils cherchoient le corps avec grand soin, & s'ils étoient assez heureux pour le trouver, il se faisoit un concours nombreux de de tous les Villages, comme pour une chose qui interessoit toute la Nation. On augmentoit





Le nombre des présens, & on doubloit celui des festins. Le corps étoit ensuite porté dans le Cimetiere, & étoit exposé sur une natte élevée, à l'un des côtés de laquelle on faisoit une fosse, & de l'autre un grand feu, comme pour une sorte de sacrifice, dont les chairs du mort devoient être la victime. Cependant les Pollincteurs, ou de jeunes gens destinés à cet office, environnoient le cadavre, & avec des coûteaux ils en découpoient toutes les parties les plus charnuës, lesquelles avoient été crayonnées auparavant par un Maître des Cérémonies, ou peut-être par un Devin. On jettoit ces morceaux de chair dans le feu, à mesure qu'on les enlevoit. Ils ouvroient ensuite le cadavre, & en retiroient tous les visceres, qui étoient aussi la proye des flâmes, après quoi ils mettoient le cadavre ainsi décharné dans la fosse, qui lui avoit été préparée.

Pendant ce temps-là les jeunes femmes, parmi lesquelles se mêloient les parentes du défunt, faisoient comme une procession, & tournoient autour de ces jeunes gens, qu'elles exhortoient à bien s'acquiter de ce triste ministère, & elles leur mettoient dans la bouche des grains de porcelaine, comme pour leur servir de récompense de leur pieuse cruauté. Si l'on manquoit à cette cérémonie, ils regardoient, comme une punition du Ciel, tous les sinistres accidens qui pouvoient leur arriver dans la suite.

Thomas Fuller prétend ainsi accorder deux

Thom. Fuller
in Pisgah-
Sigt of. Pa-
lestin. Lib. 1.
cap. 2. p. 32.
edit. Lond.

passages de l'Écriture Sainte au sujet des corps de Saül & de ses enfans. L'un est au Chapitre 31. du premier Livre des Rois, auquel il est dit, que les braves de Jabés Galaad les enleverent du mur de Bethsan, où ils avoient été suspendus, & les porterent à Jabés où ils les brûlerent, & ensevelirent leurs os dans le bois. L'autre est au Chapitre dixième du premier des Paralipomenes, qui porte seulement qu'ils ensevelirent leurs ossemens sous un chêne, qui étoit à Jabés Galaad. « Les
« Guerriers de Jabés Galaad, dit cet Auteur, sor-
« tirent la nuit, & passerent le Jourdain, enleve-
« rent les corps de Saül & de ses enfans, les em-
« porterent chez eux, brûlerent leurs chairs, &
« ensevelirent leurs ossemens au pied d'un chêne,
« qui étoit auprès de la Ville. Je ne sçais sur quelle autorité il s'appuye pour donner une telle interprétation. Peut-être pourroit-on dire qu'ils avoient l'usage de dessécher les corps en les faisant boucaner, ainsi que nous avons dit, qu'on en usoit pour les Caciques dans l'Isle Espagnole.

Les Iroquois, les Hurons, & la plûpart des Nations sedentaires, ont des Cimetieres communs auprès de leurs Villages. Parmi les Nations qui sont à la hauteur des Terres dans la Nouvelle France, il se trouve des personnes, qui ayant fait sécher les corps de leurs parens, & des personnes qui leur sont cheres, les retirent ensuite, & les conservent précieusement dans leurs Cabanes, imitant encore ce qui est dit des Egy-

Diodor. Sic.
Lib. 1. p. 59.

ptiens, qui les mettoient en dépôt entre les mains de leurs créanciers, lesquels étoient plus assurés avec ces gages, qu'ils ne l'eussent été avec les meilleurs contractés. Les Algonquins & les Nations errantes ensevelissent les leurs dans les bois au pied de quelque gros arbre.

Thomas Fuller conjecture que c'étoit un point de la Religion des Hébreux de choisir leur sépulture au pied des chênes; parce que ces arbres paroissant morts pendant l'hyver, semblent ressusciter au printemps; ce qu'il prétend être un symbole de la Résurrection future des corps au jour du Jugement. Nous avons assez d'exemples que les Payens en faisoient autant dans les premiers temps. Je me contenterai de citer ici celui que rapporte Virgile du Tombeau de Dercenne Roy des Laurentins.

Thom. Fuller
loc. cit.

Virgil. Æ-
neid. Lib. 21,
sub. fin.

*Fuit ingens, monte sub' alto,
Regis Decerni terreno ex aggere bustum
Antiqui Laurentis, opacâque ilice tectum.*

Il est peut-être plus probable que c'étoient de ces chênes toujours verts, qui pouvoient être plus naturellement un symbole de l'Immortalité.

Les honneurs funéraires qu'on a rendus aux morts dans tous les temps, & les précautions qu'on prenoit pour ne manquer en rien aux usages établis, n'ont eu pour fondement que l'opinion commune de toutes les Nations, que les

Ames en souffroient , si l'on manquoit à la moindre chose de celles qu'on croyoit être dûes à leurs obseques.

Sentiment
des Payens
au sujet des
Manes.

Il est assez difficile de démêler au juste ce que les Anciens pensoient au sujet des Ames , après leur séparation d'avec le corps. Ils semblent en avoir distingué deux dans la même personne ; l'une qui erroit sur les bords du Stix , jusqu'à ce que l'on eut rendu les derniers devoirs au cadavre , après quoi elle passoit ce fleuve ; elle étoit jugée par les trois Juges redoutables Minos , Eaque , & Rhadamante ; elle souffroit le châti- ment dû à ses crimes dans les differens étages du Tartare , ou recevoit la récompense proportion- née à ses mérites dans les champs Elysiens , ou bien même dans les Cieux , lorsque ses actions he- roïques l'avoient élevée au rang des Héros & des demi-Dieux. L'autre Ame étoit moins réelle ; elle n'étoit que comme l'ombre , l'image , & le simulachre de la première ; elle restoit dans son Tombeau , ou rodoit souvent autour ; on pou- voit facilement l'évoquer par la voye des enchan- temens ; elle se monroit d'elle-même à differen- tes personnes , sur-tout aux parens & aux amis ; elle épouvantoit ses ennemis en faisant l'office des furies , & elle s'évanouïssoit comme une va- peur , lorsqu'on croyoit la tenir.

D'autres au contraire ne placent dans les En- fers que l'ombre & le simulachre. C'est ainsi qu'Ho-

Un moment avant que de mettre le cadavre dans la fosse, le Maître des Cérémonies lui coupe au sommet de la tête un roupet de cheveux qu'il donne à son plus proche parent, ainsi que l'écrivit le Pere le Jeune. Cette action n'est pas sans mystère; elle étoit sacrée chez les Payens, qui regardoient les cheveux comme dévoüés aux Dieux Infernaux, & qui croyoient que les mourants ou les morts ne pouvoient descendre aux Enfers s'ils n'y avoient été initiés par l'offrande de ces prémices. C'est cè qui a donné lieu à Euripide d'introduire Orcus ou Charon, qui dit, en parlant d'Alceste. « Cette femme descend dans la maison de Pluton. Je vas vers elle pour l'initier avec ce glaive. Car tout homme, quel qu'il puisse être, dont ce glaive a coupé les cheveux, est une victime destinée aux Dieux Infernaux. » Virgile après Euripide, a feint aussi que Junon envoya Isis à Didon mourante, pour lui couper le cheveu fatal consacré à Proserpine; sans quoi son ame ne pouvoit se détacher de son corps, & se présenter sur les bords du Stix. Il n'y avoit pas jusqu'aux animaux destinés aux sacrifices, sur le front, ou entre les cornes desquels on n'enlevât quelques poils, qu'on offroit aux Divinités Infernales avant que de les immoler. Il semble que l'Eglise a voulu sanctifier dans ses Enfans cet usage qu'avoient les Payens, ayant établi que ceux qui se destinent au service des Autels, commencent à s'y faire initier par la Tonsure, la

Relation de
la Nouvelle
France pour
l'an 1634. ch.
4. p. 86.

Euripid. in
Alcest.

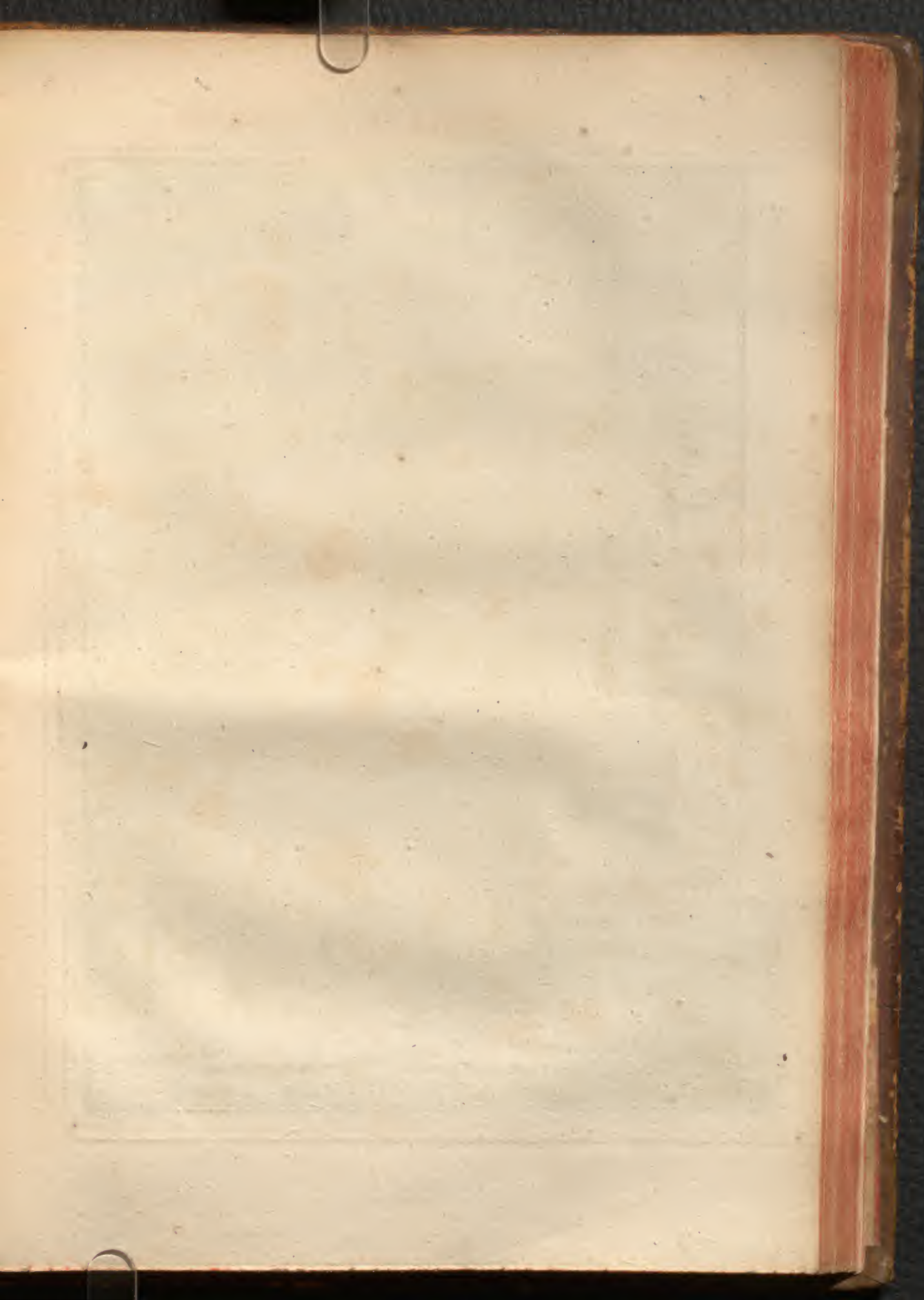
Virgil. Lib.
4. Æneid.

quelle est pour eux le symbole d'une mort mystique, & d'un renoncement entier & absolu au monde profane, & à toutes les pompes du siècle.

Cela a été une folie de presque toutes les Nations d'ensevelir avec les morts dans leurs tombeaux, sur-tout si c'étoit des Princes ou d'autres personnes de marque; ou bien de consumer avec eux sur leurs bûchers, des meubles précieux, de grandes richesses, des offrandes, des mets en abondance, en un mot, ce qu'ils avoient de plus cher jusqu'aux esclaves, & à leurs épouses mêmes, ainsi que cela se pratique encore dans les grandes Indes; comme si toutes ces choses devoient leur servir après leur mort, & accompagner leurs ames jusqu'au lieu de leur repos. Les Juifs, & les Chrétiens eux-mêmes ont rendu des honneurs civils aux leurs, qui, à la barbarie près, approchoient fort de ces coutumes payennes.

Cesar, de
bello Gallico,
Lib. 3.

Cesar fait mention dans ses Commentaires, de certains braves Gaulois qui se devoüoient à la personne d'un Grand, & couroient avec lui les risques de sa bonne ou de sa mauvaise fortune; de sorte que s'il arrivoit qu'il périt, ils se faisoient tous mourir avec lui, ou se tuoient après sa défaite, sans que de memoire d'homme il s'en fût trouvé un seul qui eut manqué à ce point d'honneur. Chez les Natchez, à la Louisiane, le Chef, & la femme Chef (c'est-à-dire la mere du Chef, ou bien celle de ses tantes, ou de ses sœurs





du côté maternel, laquelle, selon les regles de la Ginécocratie, est à la tête de la Nation, & à qui on rend les mêmes honneurs qu'au Chef même) ont aussi l'un & l'autre un certain nombre de personnes, qui leur sont attachées avec un pareil dévouement, & à qui ils donnent dans leur langue un nom qui répond à celui de *Dévoïez*. Ces personnes accompagnent toujours le Chef, ou la femme Chef, elles sont entretenues à leurs frais, veillent sans cesse à leur conservation, & prennent part à tous leurs avantages & à toutes leurs disgrâces. La plus grande de toutes ces disgrâces, c'est la mort de celui ou de celle à qui leur vie est entièrement engagée. Car, dès que ceux-ci ont payé le tribut à la nature, elles sont aussi dans l'obligation de mourir. Le choix de la mort ne leur est pas libre; il faut suivre l'usage établi, & mourir en cérémonie. Tandis que le corps du défunt ou de la défunte est encore exposé sur la pierre qui est à l'entrée du Temple, & qu'on est sur le point de mettre fin aux obseques, on passe au col de ces malheureuses victimes une longue corde qui les tient toutes, & qui est fortement arrêtée aux deux extrémités par ceux qui doivent les étrangler. En cet état elles commencent une espece de chant & de danse qui dure quelque temps; après quoi on serré par les deux bouts, & l'on voit ces misérables mourir, en tâchant de garder encore la cadence & la mesure des pas jusqu'au dernier soupir. C'étoit

là, (du moins à ce qu'on m'a assuré, car je ne parle ici que sur la foy d'un Voyageur) la Loy qui étoit établie parmi eux. Depuis que les François sont établis en ces pais-là, on les empêche d'en venir à l'exécution d'un sacrifice si inhumain. On peut bien se persuader que cela ne fait pas de peine à ceux qui sont engagés à une si rude solde.

Gonzales Oviedo, Hist. de las Indias, Lib. 5. cap. 3.

Gomara, Hist. gener. des Indes, Liv. 1. c. 28. Pet. Martyr. decad. 3. Lib. 9.

Il y avoit un usage semblable dans l'Isle Espagnole. Oviedo dit, qu'à la mort des Chefs, qu'il nomme *Caciques*, on enterroit avec eux plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, & en particulier plusieurs de leurs femmes, vivantes lesquelles se faisoient honneur de cette mort, & se persuadoient qu'elles l'accompagnoient dans le Ciel ou dans le Soleil. Lopez de Gomara assure la même chose, qui est encore confirmée par Pierre Martyr, lequel dit, que le Cacique Behuicio ayant payé le tribut à la nature, sa sœur Anacaona voulut faire enterrer avec lui plusieurs de ses femmes toutes vives; mais que quelques Religieux de saint François s'étant trouvés là, firent tant par leurs prieres, qu'elle se contenta d'en faire ensevelir une seule, laquelle voulut avoir la préférence sur les autres; celle-là étoit très-belle, elle se para de tous ses ornemens les plus beaux, & ne fit mettre dans le sepulchre, avant que d'y être enfermée, qu'un vase d'eau, un pain de maïs, & un autre de cassave.

Pour ce qui est des autres Sauvages, quoiqu'ils

soient dans les mêmes principes qu'ont eu les anciens Payens sur ce point, je n'ai point ouï dire qu'ils ayent poussé les choses jusqu'à cet excès de cruauté, que d'immoler des personnes, pour qui toute la Nation devoit s'interessier, plutôt que d'augmenter le deuil par la multitude des victimes. Il est vrai qu'ils font festin des chiens du défunt, & que lorsqu'ils brûlent, ou qu'ils tuent un Esclave, qui a été donné pour un de leurs morts, & en son nom, ils croient appaiser ses Manes en le faisant mourir, comme nous avons dit; mais au jour de leur sépulture on ne voit rien de sanguinaire & de révoltant; ils mettent même assez peu de chose dans la tombe ou dans la biere. Les habits dont il est revêtu, quelques petits pains, un peu de sagamité, sa chaudiere, son sac à pe-tun, son calumet, une courge pleine d'huile, quelque peu de porcelaine, un peigne, des armes, des couleurs pour se peindre, & quelques autres bagatelles semblables sont toutes les provisions qu'il emporte dans l'autre monde.

Ils croient peut-être faire quelque chose de plus agréable pour le mort, en distribuant à ses amis vivans, & à toutes les personnes pour qui il a eu quelque considération, tout ce qui lui appartenoit, & toutes les choses dont ils l'eussent voulu voir jouir lui-même.

On diroit que tous les travaux, toutes les sœurs, tout le commerce des Sauvages, se rapportent presque uniquement à faire honneur aux

morts. Ils n'ont rien d'assez précieux pour cet effet. Ils prostituënt alors les robes de castor, leur bled, leurs haches, leur porcelaine en telle quantité qu'on croiroit qu'ils n'en font aucun cas, quoique ce soit toutes les richesses du pais. On les voit souvent presque nuds pendant les rigueurs de l'hyver, tandis qu'ils ont dans leurs caisses de bonnes robes de fourrure ou d'étoffe qu'ils destinent aux devoirs funéraires, chacun se faisant un point d'honneur ou de religion, de paroître dans ces occasions libéral jusqu'à la magnificence & à la prodigalité; de maniere qu'on peut dire, que rien n'est mieux marqué chez tous les Sauvages en general, eu égard à leurs anciennes coûtumes, que le respect pour les morts, & le souvenir de leurs Ancêtres.

Pour fournir à cette dépense, les parens, & les amis viennent couvrir le mort pendant que son cadavre est encore exposé dans la Cabane; c'est-à-dire, qu'ils viennent apporter des présens pour honorer ses obseques. Ces présens sont comme partie du testament du défunt, dont ceux de la Cabane fournissent le plus gros lot, ne se réservant rien, non seulement des choses qui lui appartenoient, & dont la vûë pourroit aigrir leur affliction: mais y ajoutant encore du leur avec une profusion qui les épuise presque entièrement.

De ces présens, les uns sont étalés sur des perches, & les autres exposés à terre sur des estrea-

dès , premièrement dans la Cabane , & ensuite dans le Cimetiere. Tandis qu'on accomode le cadavre dans son sepulchre , un des Considerables , élevé de deux ou trois pieds au-dessus de l'Assemblée , fait à haute voix la distribution de ces legs pies dont la valeur monte fort haut , selon la distinction & le rang de consideration où étoit le défunt.

Ces distributions étoient communes chez les Romains , & consistoient en argent , ou en d'autres choses d'usage , comme le bled , le vin , l'huile , les viandes , le sel , ainsi que cela se voit encore dans les Médailles , les Inscriptions , les Epitaphes , & les autres monumens qui nous restent des débris de l'Antiquité.

Outre cette profusion de présens , qui devient utile à ceux à qui on les donne , il s'en fait encore une autre chez les Iroquois & chez les Hurons , laquelle ne paroît avoir d'autre fin que l'ostentation. Elle consiste dans une grande quantité de bled qu'on jette devant la porte de la Cabane , & qu'on a soin de fouler aux pieds , afin qu'il ne prenne envie à personne de le ramasser. Le moins qu'il y en ait pour un particulier , c'est sa provision , & ce qu'il en pourroit consumer pendant une année. J'ai crû devoir ne pas omettre cette circonstance , parce qu'elle peut nous donner lieu de conjecturer qu'on a eu autrefois cette même coûtume en quelques-unes de nos Provinces de France , où l'on jette encore devant la

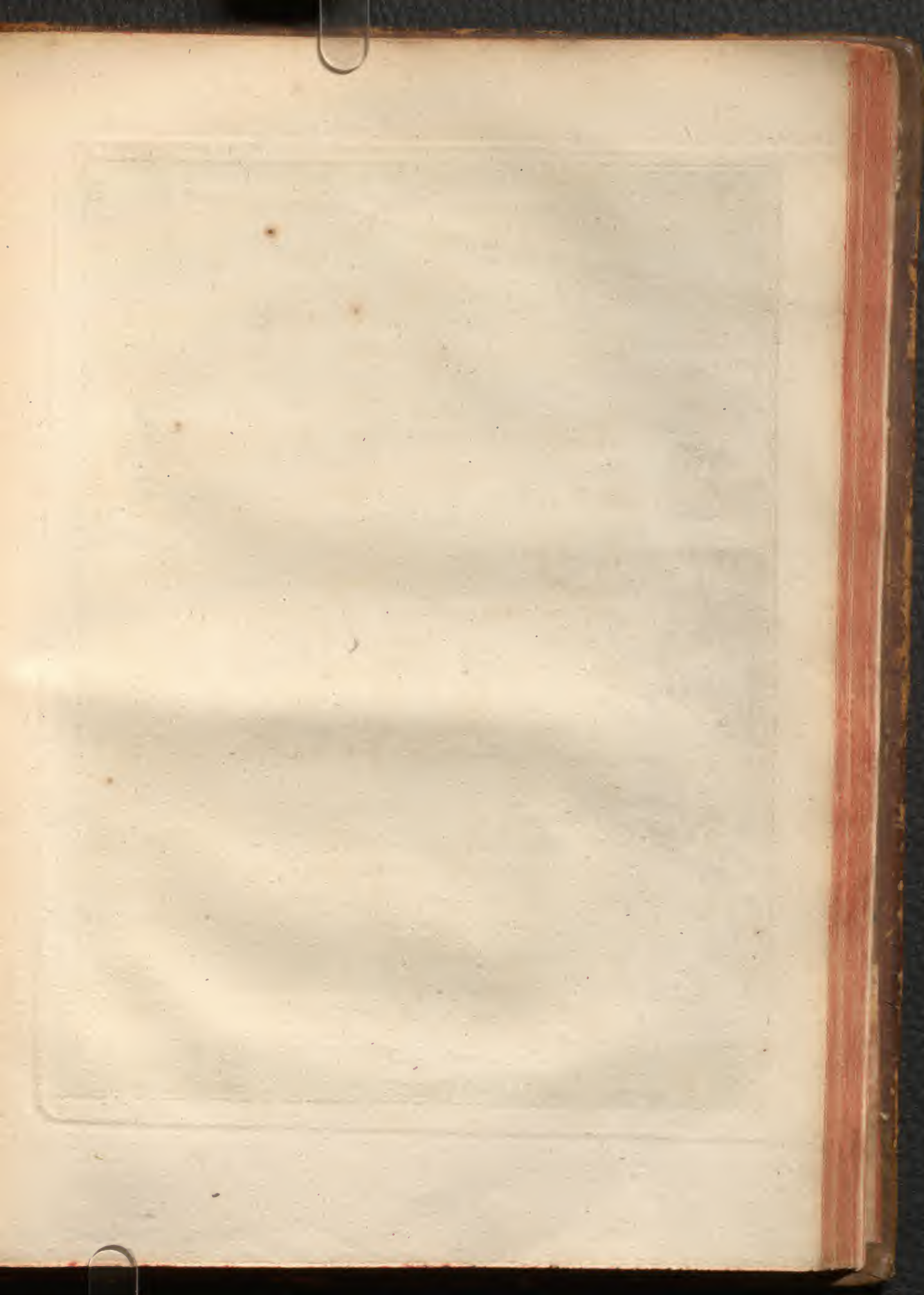
porte des personnes qui viennent de mourir, lorsqu'elles ont été mariées & établies en famille, quantité, non pas de bled à la vérité, mais de paille & de balle de bled, comme un signal de la mort. Cela peut être en effet un reste de pratique ancienne, dont la Religion & le temps auront réformé l'abus, en substituant à une chose utile qu'on sacrifioit par superstition & par vanité, le superflu de cette même chose; d'autant mieux, qu'on en peut tirer une moralité, toute chair étant comme la paille & le foin, ainsi que parle l'Écriture : *Omnis caro fenum.*

Isaï. cap. 40.
v. 5.

Rhodigin.
Lib. 10. cap.
17.

Leurs fosses sont de petites loges creusées en rond comme des puits; ce qui leur fit donner autrefois chez les Anciens le nom de *Puticuli*. On les natte en dedans de tous côtés avec des écorces; & après y avoir logé le cadavre, on y fait une voûte presque au niveau du sol avec des écorces semblables, & des pieux qu'on charge de terre, & de pierres à une certaine hauteur, qui fit aussi donner à ces Tombeaux les noms d'*Agger* & de *Tumulus*. On enferme après cela tout cet espace, en bâtissant au-dessus une loge avec des écorees ou des planches, ou bien on l'entoure avec des perches qu'on assujettit par le haut, ou elles se réunissent en forme conique ou pyramidale; modèle fort simple de ce qu'étoient ces monumens dans leur première origine; mais que la vanité des Nations changea depuis en Mausolées superbes, que le temps qui dévore tout,

con-





qu'Homere fait dire à Ulyffe, qu'il a vû l'ombre d'Hercule dans les champs Elyfiens; mais que pour lui il étoit dans le Ciel, où il affiſtoit au feſtin des Dieux. Lucrece s'explique ſur cela très-clairement, quand il dit, qu'Ennius a imaginé dans les Palus Acheruſiennes des Temples, où nos corps & nos ames ne parviennent jamais, mais ſeulement certains ſimulachres, qui ſont d'une extrême pâleur.

Homer. Odyſſ. Lib. xi. v. 601.

Lucret. Lib. I. P. 4.

Esſe Acheruſia Templâ

Ennius æternis exponit verſibus Edens,

Quò neque perveniunt anima, neque corpora noſtra

Sed quedam ſimulachra modis pallentia miris.

Ovide, dans quelques vers qu'on lui attribuë; diſtingue quatre choſes dans l'homme, lesquelles, après la mort, ſe ſéparent. Les Manes, la Chair, l'Ombre, & l'Esprit. La Tombe renferme la chair ou le corps; l'Ombre vole autour du ſepulchre; les Manes descendent aux Enfers, & paſſent le Stix; l'Esprit monte juſqu'aux aſtres.

Bis duo ſunt homini. Manes, caro, ſpiritus, umbra.

Quatuor iſta, loci bis duo ſuſcipiunt.

Terra tegit carnem, Tumulum circumvolat umbra,

Orcus habet Manes, ſpiritus aſtra petit.

Cependant les Poëtes, ſelon leur uſage, employent indifferemment les termes de Manes,

d'Ombres, d'Images, de Simulachres, comme s'ils étoient fynonimés, & ne signifioient qu'une même chose.

Virg. Æneid.
Lib. 5. v. 84.

Quoiqu'il en soit de leurs opinions, qui n'étoient peut-être pas trop claires, il est constant qu'ils imaginoient encore quelque chose dans le Tombeau, même après y avoir enfermé le corps avec toutes les cérémonies usitées pour mettre l'ame dans son repos; soit que ce fussent les Génies qui avoient présidé à la vie, & qui se tenoient encore auprès du cadavre, tel qu'étoit le serpent que Virgile fait sortir du sepulchre d'Anchise, & qu'il y fait rentrer après avoir goûté à toutes les offrandes qu'y fit Enée au jour de l'Anniversaire de la mort de son père; soit enfin que ce fussent des especes de Divinités, connus sous le nom de *Dieux Manes*, ainsi qu'on le voit encore par les Inscriptions, *Dīs Manibus*, qu'on mettoit sur toutes les Urnes cinéraires.

En conséquence de cette opinion, la piété industrieuse des hommes leur avoit fait inventer beaucoup de manieres différentes de procurer aux Manes un parfait repos, & de les mettre à couvert de l'insulte des vivans. Non seulement ils n'omettoient rien de ce qui étoit prescrit pour les funérailles, & pour enfermer les ames dans le Tombeau, comme ils s'expliquoient; mais ils continuoient encore pendant long-temps à y rendre certains honneurs funéraires.

Il y en avoit de deux sortes. Les uns étoient

rendus par le public, ou par toute la parenté en commun, & on les nommoit *Parentalia*. (a) Les autres étoient rendus par les particuliers, & on les appelloit *Inferia*. Dans les unes & dans les autres de ces cérémonies, on purgeoit le Tombeau, dont on arrachoit les épines & les ronces, on y mettoit des couronnes de fleurs; & après avoir invoqué les Manes, on répandoit dans des fosses faites exprès, des coupes de vin, de lait, & du sang des victimes; on y jettoit des fèves & des légumes, dont on s'imaginoit que les ames venoient prendre leur part. Il y avoit aussi des jours destinés à ces devoirs de piété, sçavoir le trentième, & l'Anniversaire, sans préjudice de ceux, qui étoient du choix de l'affection, & de la tendresse.

Le lieu de la sepulture étoit pour cette raison un lieu sacré qu'on ne pouvoit violer sans crime, & que les ennemis même respectoient; (b) à moins que ce ne fussent des Barbares, tels qu'étoient les Grecs eux-mêmes dans les premiers temps. Homère, Dyctis de Crète, & Darés Phrygien, nous fournissent plusieurs exemples de la brutale ferocité de leurs Héros, qui portant leur haine au-delà des termes de la vie, s'acharnoient sur les corps de leurs ennemis morts, & leur faisoient

(a) Cicero 2. de Legibus. Inferia, privata sunt feria: parentalia, publica, atque omnis parentatio à civibus aut incolis festo colebatur.

(b) Cicero 3. de Legibus. Poena fuit Solonis lege constituta, si quis bustum aut violasset aut dejecisset.

Iliad. 22. v.
390.

toutes sortes d'insultes. C'est ainsi qu'Achille traîne indignement le corps d'Hector autour des murailles de Troye, & qu'il se fait un combat des plus furieux entre les Troyens & les Lyciens d'une part, & les Grecs de l'autre, dont les uns vouloient avoir le corps de Sarpedon pour l'outrager, & les autres faisoient des prodiges de valeur pour le mettre à couvert de ces outrages.

Apulei. Me-
tamorph. 2.

Les motifs de la Religion ne suffisant pas toujours pour arrêter ceux qui n'en ont gueres, ou pour rassurer ceux qui avoient lieu d'appréhender la prophanation des sepultures, les Anciens pour y obvier, avoient été obligés de mettre des Gardes qui les défendissent, beaucoup moins contre les hostilités des ennemis de guerre, que contre les créanciers, les forcieres, & les voleurs. Apulée a sur cela un fort bel endroit au second Livre de ses Metamorphoses qu'on peut consulter. Telle est encore aujourd'hui l'opinion des Peuples de l'Amérique; ils pensent que les ames des morts se hâtent de se rendre au pais de leurs Ancêtres, d'où elles ne se hazardent point de revenir, parce qu'il y a trop à souffrir sur le chemin qu'il faut tenir pour aller & pour venir. Cependant ils imaginent encore quelque chose qui les remplace dans leurs Tombeaux, ils croient les voir dans les feux follets de leurs Cimetieres & des marécages, & ils en racontent autant d'apparitions, que les bonnes vieilles femmes ont coutume d'en débiter au coin de leur feu.

Dès que l'ame est séparée du corps, ils cessent de lui donner le nom qu'ils lui donnoient pendant le temps de son union. Les Hurons & les Iroquois l'appellent *Eskenn*; nom, qui a les significations de Manes, Ombre, Simulachre, Image, que les Anciens lui avoient affecté.

Relat. de la
Nouv. France
pour l'an
1636. 1. part.
chap. 9. p.
146.

Le Pere de Brebeuf rapporte, qu'ayant consulté un ancien Huron, & lui ayant demandé pourquoi ils donnoient à des cadavres secs & arides depuis long-temps, les noms d'*Eskenn* ou *Hatiskenn*, qui ne peuvent signifier que les Ames, il conclud ensuite de sa réponse, qu'ils imaginoient que nous avions deux ames, toutes deux divisibles & materielles, & cependant toutes deux raisonnables: que l'une se sépare du corps à la mort, & demeure néanmoins dans le Cimetiere jusqu'à la fête des Morts, après laquelle elle se change en Tourterelle, ou, selon la plus commune opinion, elle va droit au pais des Ames: l'autre est comme attachée au corps, & informe, pour ainsi parler, le cadavre, demeure dans la fosse des Morts après la fête, & n'en sort jamais, si ce n'est que quelqu'un l'enfante derechef, & que la preuve de cette Metempsycose étoit la parfaite ressemblance qu'ont quelques personnes vivantes avec d'autres qui sont mortes avant elles.

Les idées de la Théologie ancienne se sont si fort broüillées, avant que d'arriver jusqu'aux Sauvages de nos jours, qu'il est presque impossible de rien conclure de certain de ce qu'ils disent.

Chacun débite sur cela ses propres imaginations, & raconte les choses d'une manière différente des autres. Dans ce changement de l'Ame en Tourterelle (car ils ne connoissent point d'autres Tourterelles) je découvre encore un reste de la Théologie hieroglyphique, dans laquelle la Colombe étoit le symbole de l'ame ou de l'esprit chez les Orientaux, & désignoit tellement l'Ame, qu'ils avoient coûtume d'en mettre une figure au Cippus de tous les Tombeaux; ou bien un papillon, qui étoit aussi le symbole de Psiché, c'est-à-dire, de l'Ame. Quelquefois on mettoit les deux ensemble, tels qu'on les voit encore sur quelques Urnes cinéraires. Pour ce qui est de cette espece de palingenésie ou de renaissance, dont parle le Pere de Brebeuf, ils ne l'admettent guères que pour les enfans, à qui la mort n'a presque laissé aucun usage de la vie. C'est pour cette raison qu'ils ont coûtume de les ensevelir sur le bord des chemins, dans la persuasion que leur ame errante pourroit rentrer dans le sein de quelque femme à son passage.

En conséquence de l'opinion generale qu'il reste quelque chose dans les Tombeaux, le corps de la Nation fait souvent festin pour pleurer les Morts. Ceux d'un Village se transportent dans un autre pour y rendre ces honneurs funebres. Les Voisins & les Alliés ne manquent pas aussi de garder ces devoirs de civilité & de bienfiance. Les particuliers vont pareillement très-souvent au Tombeau

pour y renouveler leurs pleurs, que les Romains prenoient soin autrefois de faire couler jusques sur les cendres par des ouvertures pratiquées à leurs Urnes. Ils arrachent les herbes qui y naissent. Ils y portent souvent du bled & de la sagamité, qu'ils y jettent par une petite fenêtre qu'on fait exprès à la Cabane de planches ou d'écorces qui y sert de Mausolée. Après quelques mois ils ouvrent de nouveau le sepulchre pour voir si le corps est en bon état, & pour substituer de nouvelles robes à celles que la pourriture auroit déjà consumées; enfin, comme l'Ame n'est pas tellement attachée à son Tombeau, qu'elle n'en sorte aussi quelquefois pour errer aux environs, & revenir aux endroits qu'elle a fréquentés, ils jettent souvent des offrandes dans le feu de leurs foyers. Les meres sur-tout à qui la mort a enlevé leurs enfans dès l'âge le plus tendre, ne manquent point de temps en temps à tirer du lait de leur sein, & à le jeter dans le feu, ou sur la tombe, pour leurs enfans morts à la mamelle.

Relat. de la
Nouv. France
pour l'an
1634. ch. 2.

Les Peuples de la Floride faisoient garder leurs Cimetieres; & lorsque Fernand de Soto y arriva, il trouva un Espagnol qui avoit été fait esclave par les Sauvages, & qui ravi de voir des gens de sa Nation, leur racontoit parmi ses aventures, qu'une de ses plus grandes peines étoit d'avoir été destiné à la garde des corps morts dans le Cimetiere contre les bêtes feroces, qui venoient les dé-

Garçilasso,
Hist. de la
Florid. Lib.
2. cap. 2.

terror pendant la nuit , & dont il avoit pensé être dévoré lui-même. Cette précaution peut être bonne contre les bêtes , & contre ceux ou celles, qui pourroient y venir, comme Canidie, pour leurs malefices ; mais elle n'est pas suffisante contre les ennemis de guerre , qui sévissent quelquefois dans ces pais-là contre les cadavres de leurs ennemis, ce qui est regardé comme l'hostilité la plus brutale , & comme la plus cruelle marque de l'inimitié. Il n'y a que peu d'années , que des Nations ennemies des Tionnontatés , qui sont les Hurons établis au détroit , prophanerent leurs Cimetieres , en disperferent les ossements , & les pendirent à des arbres.

Je ne sçache pas que les Iroquois ayent jamais eu le soin de commettre la garde de leurs Tombeaux à leurs Esclaves. Mais ils ont toujours été fort religieux à l'égard de leurs morts & de leurs sepultures. Néanmoins depuis l'arrivée des Européans , & le grand commerce qu'ils font par le mélange des Nations , outre qu'ils se sont beaucoup retranchés sur la porcelaine qu'ils enfermoient dans les sepulchres ; la disette qu'ils en ont eu dans la suite , a obligé quelques particuliers peu scrupuleux à fouiller dans les cendres de leurs Ancêtres , pour en retirer cette porcelaine ternie & à demi-rongée , qu'on reconnoît , & qu'on distingue encore ; de sorte que la même avarice , qui a fait prophaner en Europe & en Asie les Mausolées des Rois , où l'on esperoit trouver

trouver de grands trésors, a fait violer à ces Peuples misérables les asyles de leurs morts pour en retirer ces bagatelles méprisables à nos yeux, mais qui ne l'étant pas aux leurs, excitent leur cupidité, comme l'or enflâme la nôtre.

L'avidité insatiable des Conquerans du Pérou & du Mexique, leur fit ainsi prophâner toutes les anciennes sepultures des Indiens, dans l'esperance d'y trouver les richesses immenses qu'on avoit coûtume d'y ensevelir avec les corps. Dès qu'ils les avoient ouvertes, ils fouloient aux pieds les cadavres avec ignominie, & ils les jettoient à la voyrie, comme ceux des bêtes. Les Indiens en étoient au désespoir; & malgré la douleur extrême dont ils étoient accablés en voyant ces prophânes, ils ne pouvoient s'empêcher, disent les Auteurs de ces temps-là, de prier humblement ces impies prophâneurs de discerner les richesses dont ils étoient si avides, d'avec les cendres de leurs Ancêtres, qui ne pouvoient leur être utiles à rien: qu'à la bonne heure ils emportassent l'or & les bijoux dont leurs sepulchres étoient pleins, mais qu'ils laissassent les corps morts dans le lieu de leur repos, afin de ne pas rendre leur réunion avec leur ame au temps de la Resurrection future, trop difficile & trop pénible, en dispersant çà & là leurs ossements sans aucun respect pour leurs Manes.

Gomara, Hist.
Gener. de las
Indias, Lib.
5. cap. 17.

Soit religion, soit respect pour les défunts, soit consideration pour leurs parens, il n'est plus

permis de nommer une personne morte par aucun des noms qu'elle portoit durant sa vie ; & tous ceux ou celles , qui avoient des noms semblables , sont obligés de les quitter , & d'en prendre d'autres , ce qui se fait au premier festin. Ces noms restent comme ensevelis avec le cadavre , jusqu'à ce que les regrets étant dissipés & amortis , il plaise aux parens de relever l'arbre , & de ressusciter le défunt.

A mon arrivée au fault S. Louïs , les Missionnaires jugerent , que pour me donner du crédit , je devois relever le nom sauvage du feu Pere Brüyas Missionnaire célèbre , & extrêmement considéré des Iroquois , parmi lesquels il avoit passé un grand nombre d'années. Il n'étoit mort que quatre mois auparavant , & c'étoit relever l'arbre trop tôt selon leurs usages ; aussi , quand ils n'étoient pas contens , plusieurs me reprochoient que je leur avois fait injure en prenant le nom de leur Pere ; cependant ils ne laissoient pas de me regarder comme un autre lui-même , parce que j'étois entré dans tous ses droits.

C'est un des affronts des plus sensibles qu'on puisse faire à un Sauvage que de lui parler de ses parens morts ; on ne leur en rappelle l'idée que dans les cas de nécessité , & dans ces cas-là même il faut user de précaution. Car , outre qu'on n'ose prononcer le nom du défunt , ainsi que je l'ai déjà remarqué ; on n'ose pas même dire crûement qu'il est mort ; & de la même façon que

chez les Romains, au lieu de dire *mortuus est*, il falloit dire, *vixit*, *abiit*, *fuit*, ainsi qu'on l'écri-voit sur les Urnes sepulchrales; il faut pareillement se servir de circonlocution parmi eux, & dire, par exemple: Le grand Capitaine qui nous a quittés, que nous pleurons, &c. L'idée du mort ne s'évanoïit pourtant pas avec lui; & comme pendant long-temps on rend certains honneurs à son Tombeau, le deüil & les regrets durent aussi pendant un temps assez long.

Le Deüil étant une marque de la tendresse réciproque, qui se trouve entre les personnes unies par le sang, par l'amitié, ou par d'autres liens, doit être regardé comme un devoir fondé sur la nature. Toutes les Nations l'ont trouvé si raisonnable, qu'elles ont été contraintes de l'établir dans leurs Loix. Mais comme en cela, ainsi que dans tout le reste, il y avoit souvent de l'excès ou de l'ostentation, il a fallu que les mêmes Loix en marquassent les regles, & y prescrivissent des bornes.

La Loy la plus essentielle, & le témoignage le plus éclatant du Deüil, étoit de faire couper ses cheveux; car comme on initioit à la sepulture les morts, ou les mourans, en leur coupant les cheveux consacrés aux Divinités Infernales; c'étoit aussi une espece d'initiation & de mort mystique pour les personnes qui appartenoient de plus près au défunt, & qui ayant de justes motifs de le

Du Deüil.

regretter , témoignoient qu'il ne tenoit pas à elles qu'elles ne le suivissent , & qu'elles mourroient autant qu'il étoit en leur pouvoir.

Deut. cap.
14. v. 1.

Ezech. cap.
7. v. 12.

Les Juifs n'avoient point quitté cet usage de la Gentilité, malgré les défenses de la Loy, expliquées au Chapitre 14. du Deuteronomie: C'est pourquoi, lorsque Dieu les fait menacér par ses Prophetes d'une entiere désolation, la marque la plus effrayante qu'il puisse leur donner de leur opprobre, c'est de dire qu'il étendra le cilice sur leur dos, & qu'il répandra la calvitie sur leur tête: comme aussi, qu'il les fera périr, & qu'il ménagera tellement ses coups, qu'ils ne seront point ensevelis, qu'on ne les pleurera point, & qu'il n'y aura personne qui se coupe les cheveux en signe du deuil que devoit naturellement causer leur perte.

Deut. cap.
24. v. 1.

Virgil. *Æneid.*
3. v. 65.

L'Ecriture Sainte marque que les Gentils se coupoient les cheveux, en signe de deuil pour les morts, entre les yeux, c'est-à-dire; au sommet du front; peut-être y en avoit-il qui se rasoient entierement; mais il paroît plus probable qu'on n'en coupoit que peu, & qu'on laissoit pendre le reste négligemment, sans les tresser, & sans les nouer, ainsi que le dit Virgile des femmes Troyennes.

Et circum Iliades crinem de more soluta:

Il y en avoit qui dévoüoient leurs chevelures à leurs amis, & qui la leur mettoient entre les mains lorsqu'on les ensevelissoit, ou qu'on les élevoit sur

les buchers où on devoit les consumer. C'est ainsi qu'Achille met entre les mains de Patrocle sa chevelure, que son pere Pelée avoit voïée au fleuve Sperchius, supposant qu'il retourneroit dans sa patrie: Homér. I. liad. 23. vs 152.

On couvroit aussi la tête de cendres, & sa chair du sac & du cilice : c'est-à-dire, d'un vêtement usé, déchiré, & d'une couleur lugubre, pour exprimer par ce désordre de toute la personne, une douleur extrêmement vive, laquelle ne s'entretient que d'elle-même. Dans cet état on se tenoit assis à terre sur des peaux de bêtes, on méloit la cendre avec ce que l'on mangeoit; & dans les accès de la douleur, on se répandoit le visage contre terre, on se faisoit des incisions sur le corps, on se meurtrissoit la poitrine à force de coups. Les femmes sur-tout se distinguoient par ces sortes d'éclats, elles se déchiroient le visage, elles étourdissoient tout le monde par leurs hurlements, & faisoient cent autres extravagances, que l'on fut obligé de moderer pour la consolation de celles qui ne pleuroient que par grimace & par bien-séance, plutôt que par un vrai regret pour des personnes, qui ne leur étant pas aussi cheres qu'elles devroient l'être, meurent pour l'ordinaire beaucoup trop long-temps après les premiers souhaits qu'elles ont formés pour les voir mourir. Toutes ces marques de deuil sont marquées si souvent, & dans l'Ecriture Sainte, & dans les Auteurs Prophanes, qu'il n'est pas nécessaire de

s'arrêter sur chaque chose en particulier, pour l'appuyer par des autorités.

Le Deüil chez les Sauvages, a aussi ses Loix consacrées par un usage de temps immemorial, qui porte le caractère de la plus venerable antiquité. Après les premiers jours où le cadavre a été exposé dans la Cabane, & qui sont un temps de pleurs continuels, il y a dix jours encore de grand Deüil, & une année ensuite ou deux, où le Deüil est plus modéré.

Les Loix du grand Deüil sont très-austeres; car pendant ces dix jours, après s'être fait couper les cheveux, s'être barbouillé le visage de terre ou de charbon, & s'être mis dans le plus affreux négligé, ils se tiennent au fonds de leur natte la face contre terre, ou tournée vers le fond de l'estrade, ayant la tête enveloppée dans leur couverture, qui est le haillon le plus sale & le plus mal propre qu'ils ayent. Ils ne regardent, ni ne parlent à personne, si ce n'est par nécessité & à voix basse; ils se croient dispensés de tout devoir de civilité & de bienséance à l'égard de ceux qui viennent visiter chez eux; ils ne mangent rien que de froid; ils n'approchent point du feu, même en hyver, pour se chauffer, & ne sortent que la nuit pour leurs besoins.

Dans le petit Deüil, ils se contentent de sortir rarement: de ne point assister aux festins & aux assemblées publiques: de se dispenser de quelques devoirs de la civilité ordinaire: de ne

point s'orner, & de ne pas même graisser leurs cheveux.

Les devoirs funéraires n'étant pas les mêmes pour toutes sortes de personnes, les Loix du Deuil ne sont pas égales aussi pour tout le monde. Ceux qui y sont plus étroitement obligés, ce sont l'Epoux & l'Epouse. Dès que l'un des deux a payé le tribut à la nature, la Cabane du défunt acquiert un droit sur celui qui reste, qu'elle n'avoit pas du vivant de tous les deux. Car le Mariage n'obligeant pas les contractans à passer dans la Cabane l'un de l'autre, & chacun restant chez soy, dès que la mort a rompu leurs liens, celui qui survit, soit l'Epoux, soit l'Epouse, est obligé de quitter sa Cabane, & de se transporter pour quelque temps dans la Cabane du défunt pour le représenter, & pour le pleurer en compagnie de ses parens; & ceux-ci sont tellement les maîtres de son Deuil, qu'ils peuvent l'obliger à l'observer rigoureusement selon les usages, ou bien le dispenser du tout, ou en diverses choses, comme il leur plaît.

Lorsque les Epoux se sont rendrement aimés, & qu'ils ont bien vécu ensemble, ils cherchent dans leur veuvage à faire leur Deuil dans la rigueur, & les parens, qui ont lieu d'être contents, en ont du plaisir. Alors le Deuil allant son train, se modere peu à peu en vertu de certaines dispenses que les parens accordent, & qui sont déclarées en public dans les festins par des présens,

qui témoignent leur volonté jusqu'à ce que le temps du Deüil étant expiré, on les déclare par une dernière parole, c'est-à-dire, par un dernier présent, entièrement libres de se pourvoir ailleurs. Cela se fait en cérémonie en plein Conseil, où l'on habille la veuve, & l'on tresse ses cheveux que le Deüil l'obligeoit de porter épars. Mais si les parens ont eu lieu de se plaindre du peu de complaisance d'un Epoux ou d'une Epouse, dont les mauvaises manieres étoient un indice qu'ils estimoient peu leur alliance, ils ne leur permettent pas de remplir le temps de leur Deüil, & ils ne tardent pas à leur faire signifier par un présent, qui est le seul qu'ils doivent attendre; qu'ils les tiennent dégagés de tout ce qu'ils peuvent leur devoir en ce point, & qu'ils les laissent dans leur pleine liberté. Avec cela néanmoins il seroit honteux à un homme veuf, encore plus à une femme veuve, de se remarier avant le temps prescrit au Deüil ordinaire; & si ils le faisoient l'un ou l'autre avant que les parens du mort leur en eussent donné la liberté par leur dernière parole, ils s'exposeroient eux & les Epoux ou Epouses qu'ils prendroient, à toutes sortes d'outrages qu'on seroit en droit, & qu'on ne manqueroit pas de leur faire.

Les femmes Iroquoises qui se font couper leurs cheveux, ne se font point raser entièrement. Elles ne devroient proprement que retrancher cette tresse, qui leur pend derrière le dos, en la coupant

partant à la naissance des épaules ; mais les parens de l'Epoux considerant, que c'est leur plus bel ornement, qu'il faudroit trop de temps pour que les cheveux revinssent à leur premier état, & que ces femmes ne pourroient sortir de leur Cabane pendant ce temps-là, les font prier de la conserver. Alors elles croient faire assez d'en faire couper une petite partie, & elles laissent pendre le reste négligemment, sans en prendre aucun soin. Les hommes font aussi couper quelque peu de leurs cheveux ; & pendant cette operation, laquelle ne doit pas être douloureuse, le cérémonial veut que les uns & les autres témoignent par leurs paroles, qu'ils en ressentent une douleur aussi vive, que si on coupoit le fil de leur vie. Les femmes de la Virginie sement leurs cheveux dans le Cimetiere, ou les jettent sur la Tombe après les avoir fait couper. Les femmes Bresiliennes & les Caraïbes font couper les leurs près de la tête, & ne finissent leur Deuil que quand ils sont revenus. C'est, dit Homere, presque l'unique présent que puissent faire les amis à leurs amis morts que de couper leurs cheveux, de les semer autour de leur sepulchre, & de leur donner des larmes.

Homer. Odyss. 4.

Les Auteurs écrivent des Lyciens, que pendant leur Deuil ils s'habilloient en femmes, pour marquer que les pleurs & les larmes n'étant convenables qu'à ce sexe foible, ils devoient bien-tôt le finir, & prendre les sentimens d'un courage mâle, tel qu'il convient à des hommes, qui ne

Valer. Maxim. Lib. 2. de Infit. Antiq. Plutarch. Oratione Consol. ad Apollon.

se laissent point abattre à la douleur. Je ne trouve pas que les Iroquois & les autres Sauvages leur ressemblent en ce point, si ce n'est peut-être, que comme il n'y a pas une grande différence dans la manière de s'habiller de l'un & de l'autre sexe, ils s'enveloppent pendant ce temps-là la tête comme les femmes pour cacher leur affliction; coutume qui étoit aussi gardée anciennement chez les Perses.

Quint-Curt.
Lib. 10.

Le Lessus & les Ejulations musicales se font assez régulièrement par les femmes pendant tout le temps du Deuil trois fois le jour, au lever du Soleil, à son midi, & à son coucher. On les continue quelquefois plusieurs années, mais non pas avec cette regularité. Chez quelqu'une des Nations Iroquoises & au Brésil, c'est une occupation ordinaire des femmes toutes les fois qu'elles vont au bois & aux champs, ou qu'elles en reviennent; chemin faisant chacune fait sa partie, mais cela ne préjudicie alors en rien à leur bonne humeur; car après avoir fini, elles sont aussi prêtes à rire, que si elles n'avoient pas pensé à pleurer.

La coutume de pleurer les Morts, a passé chez quelques Nations de l'Amérique en devoir de civilité ou de bienséance à la réception des Etrangers. On ne croit pas pouvoir les honorer davantage, qu'en entrant dans les sentimens de Deuil & de tristesse qu'ils peuvent avoir de la perte qu'ils ont faite des personnes de leur Nation, qui devoient leur être chères. Ils nomment alors tous

ceux qu'ils ont connu des gens de la Nation qui les visitent , & font des lamentations d'autant plus vives , qu'ils les regardent comme le lien de leur union , & du droit d'hospitalité qu'ils ont les uns chez les autres. Au Brésil ce sont les femmes qui viennent pleurer de la sorte; elles s'accroupissent sur leurs talons , en mettant leurs deux mains sur leur visage; elles se tiennent pendant quelque temps en cette posture , pleurant en cadence , & versant des larmes. Chez les Sioux & chez quelques Peuples de leur voisinage , ce sont les hommes qui pleurent ainsi , en mettant la main sur la tête des Etrangers , qui les visitent pour honorer les morts de leur Nation.

L'Ecriture Sainte nous marque que c'étoit un ancien usage chez les Orientaux. Il est rapporté dans la Genese , que Jacob voyant Rachel pour la premiere fois , & ayant appris qu'elle étoit sa cousine , & fille de Laban , il lui donna un baiser , & se mit à pleurer en élevant sa voix. Il lui dit ensuite qu'il étoit le frere de son pere , & le fils de Rebecca. On ne voit aucun motif dans Jacob , qui puisse l'engager à pleurer. La rencontre de Rachel devoit lui inspirer plutôt des sentimens de joye , que l'envie de faire des lamentations. Il est donc à croire que Jacob s'acquie en cette occasion d'un devoir ordinaire des Orientaux de pleurer sur les personnes avec qui ils avoient quelque alliance , encore plus sur celles de qui ils tiroient leur origine les uns & les au-

tres. Et cette maniere d'élever sa voix en versant des larmes , laquelle est ici remarquée par la Sainte Ecriture , se rapporte assez bien à celle qu'ont les Ameriquains de pleurer en chantant.

Fête gene-
rale des
Morts.

2. Lettre du
P. de la Neu-
ville dans les
Memoires de
Trevoux ,
Mars 1723.

Parmi la plûpart des Nations Sauvages , les corps morts ne sont que comme en dépôt dans la sepulture où on les a mis en premier lieu. Après un certain temps on leur fait de nouvelles obseques , & on acheve de s'acquiter envers eux de ce qui leur est dû par de nouveaux devoirs funéraires. Les Caraïbes & une grande partie des Sauvages Meridionaux , laissent couler une année entiere pour donner le temps aux chairs de se consumer ; alors ils célèbrent l'Anniversaire , & invitent les Villages de la Nation à cette Fête. On s'assemble de tous les Carbets ; & après avoir passé plusieurs jours à chanter & à danser à l'honneur des défunts , on fait calciner leurs os ; ils réduisent ces ossements calcinés en poudre ; ils mêlent cette poudre ou ces cendres dans leur boisson , & boivent jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dans les vaisseaux : donnant ainsi un exemple frequent & hereditaire dans toute une Nation d'un amour aussi ardent pour leurs parens & pour leurs Concitoyens , que l'étoit celui , qui a immortalisé la célèbre Artemise Reine de Carie , laquelle ne voulant point donner d'autre sepulture au corps de Mausole son Epoux , que le sien propre , consacra encore mieux sa memoire à la

posterité par cette action éclatante, que par le monument qu'elle lui éleva; quoiqu'il fût si superbe, qu'on en a parlé comme d'une des sept merveilles du monde.

Le Sieur Biet particularise davantage cette action des Caraïbes. Il prétend que quelques-uns font brûler les corps immédiatement après leur mort; mais que d'autres les mettent dans la fosse, ornés de leurs armes & de leurs caracolis. Ils leur apportent ensuite à manger avec grande cérémonie, disant qu'il faut leur donner à manger jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus de chair sur les os, parce qu'ils sont persuadés qu'ils ne vont point au pais des Ames qu'ils ne soient sans chair. Quand donc ils croient que les chairs sont entièrement consumées, ils font *un vin* ou une assemblée pour les brûler, ce qu'ils pratiquent en cette sorte: Ils les mettent dans un liêt de coton bien blanc; quatre jeunes filles tiennent chacune un coin de ce liêt, elles font danser ces os au son de quelque instrument, & toute l'assemblée danse aussi, buvant toujours à leur ordinaire. Lorsqu'elles les ont bien fait danser, on dresse un bucher, où on les fait brûler avec tout ce qui leur a servi pendant leur vie. Tout étant réduit en cendres, s'il se trouve quelques os qui n'ayent pas été consumés, ils les pulverisent, les passent par une sorte de tamis, & mettent ces cendres dans de l'eau, dont ils se frottent les jambes. Ils continuent ensuite à boire, après quoi chacun se retire. Le Sieur Biet ne dit

Biet, Voyage de la Terre Equinoxiale, Liv. 3. chap. 14. p. 392.

Lopes de Gomara, Hist. gener. de las Indias, Lib. 2. cap. 2.

pas qu'ils boivent ces cendres, mais peut-être croit-il moins bien instruit que le Pere de la Neuville, qui a écrit après lui, & qui parle des mêmes Sauvages. Lopés de Gomara dit des habitans du fleuve de Palmas, qu'ils enterrent tous ceux qui meurent, excepté les Devins qu'ils brûlent par honneur, & que pendant que le corps brûle, ils chantent & ils dansent; ils recueillent ensuite les cendres, & les gardent jusqu'au bout de l'an, auquel temps les parens & la femme du défunt les boivent, accompagnant la cérémonie de cet Anniversaire de plusieurs incisions sanglantes qu'ils font sur leur corps.

Les Nations de l'Amérique Septentrionale font une Fête generale, à laquelle rassemblant tous les cadavres de ceux qui sont morts dans l'intervalle d'une Fête à l'autre, & invitant toutes les Nations voisines & alliées, où ils les font brûler, comme c'est l'usage des Peuples du Nord, ou bien ils les ensevelissent dans une fosse commune. Il y a quelque variation entre ces Nations touchant la maniere, & le temps auquel elles ont coutume de célébrer cette Fête. Quelques-unes la célèbrent d'année en année. Les Hurons & les Iroquois ne la célèbrent que de dix en dix ans, ou de douze en douze, ou toutes les fois qu'ils changent de Village. Comme je n'ai point assisté à aucune de ces Fêtes, je me reglerai sur la description qu'en a donné le Pere de Brebeuf, à laquelle j'ajouterai quelques circonstances que j'ai

Relat de la
Nouv. France pour l'an
1634. 2. part.

trouvées dans les Memoires manuscrits du Sieur Nicolas Perrot.

La Fête generale des Morts est de toutes les actions, qui interessent les Sauvages, la plus éclatante & la plus solemnelle. Ils lui donnent le nom de *Festin des Ames*, & elle leur paroît si importante, qu'ils s'y préparent d'une Fête à l'autre; afin de la rendre plus superbe, & de la célébrer avec plus de splendeur & de magnificence.

Dès que le terme approche on tient Conseils sur Conseils, soit en particulier dans les Villages, soit dans l'assemblée generale de toute la Nation, pour convenir du lieu où l'on doit faire la fosse commune : pour déterminer le temps précis de la Fête, & pour prendre les mesures nécessaires, afin de la rendre magnifique par le concours nombreux des Peuples voisins & alliés qu'on doit attirer à ce spectacle.

Ces sortes de Conseils ne laissent pas de souffrir quelquefois de grandes difficultés par la jalousie des Chefs, dont quelques-uns voyant avec peine leurs Emules s'accréditer davantage, & avoir la plus grande part aux affaires, font naître divers incidens sous divers prétextes pour troubler la Fête, & causer une espece de schisme en faisant leur festin à part, & mettant les morts de leur dépendance dans une fosse separée, ainsi qu'il arriva à celle, dont le Pere de Brebeuf nous a donné le détail.

Après être convenus du temps & du lieu, on

choisit parmi les Chefs un Maître de la Fête, qu'on appelle le *Maistre du Festin*. Celui-ci envoie par-tout ses ordres, afin que tout soit prêt pour la cérémonie, & que rien n'y manque.

Chaque Village est alors en mouvement. Au premier beau jour tous se transportent au Cimetière, où les Libitinaires & les Pollincteurs de chaque famille, qu'ils nomment *Aiheionné*, tirent, en présence des parens, les mêmes corps qu'ils avoient eu autrefois le soin de mettre dans la sepulture, tandis que ceux qui ont des morts ensevelis séparément au loin, en quelque lieu du pais que ce soit, vont les chercher sans plaindre leur peine.

C'est un spectacle sans doute bien frappant à l'ouverture de ces Tombeaux, que la vûe de la misere humaine dans ces Images de la mort, laquelle prend, ce semble, plaisir à se peindre en mille manieres diverses dans ces cadavres, qui sont tous differens les uns des autres, selon les progrès qu'a fait sur eux la corruption. Les uns sont secs & arides : les autres ont encore un parchemin sur les os : les uns sont recuits & boucanés sans apparence de pourriture : quelques autres commencent à peine à se corrompre : d'autres enfin fourmillent de vers, & nagent dans le pus. Mais je ne sçais ce qui doit frapper davantage, ou l'horreur d'un coup d'œil si révoltant, ou la tendre pieté, & l'affection de ces pauvres peuples envers leurs parens décedés ; car rien au monde

monde n'est plus digne d'admiration, que le soin empressé avec lequel ils s'acquittent de ce triste devoir de leur tendresse, ramassant jusqu'aux moindres ossements, maniant ces cadavres tout dégoutans d'ordures, en séparant les vers, les portant sur leurs épaules pendant plusieurs journées de chemin, sans être rebutés de leur puanteur insupportable, & sans laisser paroître d'autre émotion, que celle du regret d'avoir perdu des personnes, qui leur étoient, & qui leur sont encore bien chères.

L'ouverture des Tombeaux étant faite, on laisse quelques heures ces cadavres ainsi découverts en spectacle, donnant ainsi le loisir à chacun de faire réflexion à ce qu'il doit être un jour, pendant qu'on renouvelle le Lessus & les pleurs comme au jour du trépas. On les couvre ensuite de robes neuves, & peu après on décharne tous ces ossements, dont on jette dans le feu la peau & les chairs, avec les fourrures & les nattes dans lesquelles ils ont été ensevelis. On ne touche point aux corps entiers, qui ont été inhumés depuis peu, on se contente simplement de les nétoyer. Ces ossements étant ainsi purifiés, & mis, partie dans des sacs, partie dans des robes de castor, on enleve les corps entiers sur des brancards; d'autres chargent les paquets d'ossements sur leurs épaules, & tous se retirent dans leurs Cabanes, où chacun fait festin à ses morts.

Deux ou trois jours avant le départ, on porte

tous ces cadavres & tous ces ossements dans une des Cabanes de Conseil, où une partie sont suspendus, & les autres étalés de rang tout du long de la Cabane, avec tous les présens qui sont destinés pour la Fête. Le Chef de la Cabane leur fait un festin magnifique, & les traite au nom du Capitaine défunt, dont il a relevé le nom. Il y chante la chanson de mort de ce Capitaine, ce qui fait voir que les chansons y sont hereditaires, aussi-bien que les noms, afin de montrer une plus grande conformité avec la personne qu'on ressuscite, dont il semble que rien ne périt. Les Conviés y ont la liberté qu'ils n'ont pas en certains autres festins, de faire part à leurs amis de ce qu'ils ont de bon, & même d'emporter chez eux ce qui leur plaît; enfin à l'issuë du festin, chacun sort de la Cabane en chantant *haé! haé!* ce qu'ils appellent imiter le cri des Ames.

Tout se dispose ensuite pour le voyage, & quand tout est prêt, on les voit partir au nombre de deux ou de trois cens personnes, chargés de leurs corps morts & de leurs paquets d'ossements sur leurs épaules, couverts de belles robes de castor. Quelques-uns prennent la peine d'attacher ces ossements dans leur place naturelle, & ornent ensuite ces squelettes de colliers de porcelaine, & de belles guirlandes de long poil d'original, teint en un fort beau rouge. Ils marchent à petites journées, & séjournent par-tout. Au sortir de leurs Villages, sur leur route, & à l'approche des

Villages par où ils doivent passer, ils renouvellent leurs lamentations, & leur cri des Ames. On sort de tous ces Villages pour venir au-devant d'eux : ils se font mille largesses en ces sortes de rencontres, & l'ordre est si bien établi, que chacun a par-tout son gîte pour son monde & pour les morts, sans que cela produise la moindre confusion.

Il y a du plaisir à voir arriver tous ces divers convois au lieu du rendez-vous general, où l'ordre est également bien gardé, la réception plus magnifique, & les festins plus nombreux & plus abondans.

Les Etrangers qui ont été invités pour assister à la Fête, font une masse commune des présens qu'ils apportent pour couvrir les morts. On les reçoit dans une Cabane faite exprès, où chaque Nation alliée a sa place marquée. Dès qu'ils sont arrivés, ils se tiennent debout dans la Cabane où on les a introduits ; ils exposent le sujet de leur venuë, & l'invitation qu'on leur a faite ; ils offrent ensuite leurs présens, ils se dépoüillent de tous leurs vêtemens, & se mettent à danser au son du tambour & de la tortuë, se suivans tous file à file autour de trois sapins dressés exprès dans la Cabane. Cependant on ôte les présens qu'ils ont apporté, & toutes leurs dépoüilles ; & ceux qui les ont invités, en remettent d'autres à la place beaucoup plus considerables, & on leur fait festin.

Quelques jours se passent ainsi à assembler le monde, tant ceux de la Nation qui apportent leurs morts, que les Etrangers invités à la Fête. Ce ne sont pendant ce temps-là que largesses réciproques à l'honneur des Morts. Les Chefs & les particuliers font divers petits festins, où ils appellent jusqu'à vingt & trente personnes; mais au lieu de servir des vivres & des mets dans ces festins, ce sont des présens de différente espece, des robes, des haches, des chaudieres. Les Chefs & les Considerables se distinguent par ces sortes de liberalités qui les épuisent.

On s'occupe aussi à divers jeux. Les jeunes gens d'un côté, & les jeunes femmes de l'autre, s'exercent du matin jusqu'au soir séparément, soit à tirer de l'arc, soit à la course, soit à l'exercice du Levier. Chaque exercice a un prix destiné pour le victorieux, & ces honneurs funébres, où la force & l'adresse ont leur récompense, rappellent encore aujourd'hui dans le sein de l'Amerique le souvenir de ces jeux de l'Elide, marqués par des Epoques, qui servent à regler la Chronologie des premiers temps, & qui exciterent pendant plusieurs siècles l'émulation de toute la Grèce.

On prépare cependant au milieu d'une grande place, dont on est convenu dans le Conseil, une fosse d'environ dix pieds de profondeur, & de plusieurs toises de diamètre. On environne cette fosse d'un échafaut ou amphitéâtre de dix toises de profondeur, & de dix ou douze pieds de haut.

autour regnent quantité d'échelles pour y monter, & au-dessus s'élevent grand nombre de perches dressées d'espace en espace, lesquelles soutiennent de longues traverses, destinées à porter tous ces paquets d'ossements qu'on y doit mettre en étalage à la vûe du public. On étend ensuite quantité de nattes ou d'écorces dessous le Théâtre, & l'on éleve quantité de petits échafaux à hauteur d'homme sur les bords de la fosse, pour les corps entiers qu'on a soin d'y porter dès la veille de la Fête.

Le jour de la Cérémonie on fait divers cris dans le Village, afin que chacun se tienne prêt de partir à l'heure marquée. Chaque famille se range à l'ordre, & chacun s'occupe de la tâche qu'on lui a donnée. On délie alors ces paquets, qui sont suspendus dans les Cabanes; on les développe derechef devant les parens, qui veulent avoir la consolation de les voir, de les manier, & de les orner encore avant que de leur dire les derniers adieux; la douleur se renouvelle à cette triste vûe, & le Lessus recommence comme le jour des funeraillies, de sorte qu'on n'entend partout qu'éjulations, & que cris lugubres.

A l'issuë de ces lamentations on refait de nouveau les paquets, & chaque Village, chaque Tribu sous ses Chefs, se met en chemin en ordre de procession, observant de faire garder un certain rang de bienséance aux morts même dans leur marche; de maniere que celui qui porte le

corps d'un Chef, va à la tête, ainsi des autres, selon les différentes proportions de considération, d'âge & de sexe.

A mesure que ces processions arrivent dans cette grande place où est la fosse, chacune se loge en divers cantons, qui leur sont assignés par le Maître des Cérémonies, selon l'ordre des Villages, & le nombre des familles; on met à terre tous ces paquets d'ossements, comme on fait la poterie de terre dans une Foire; & lorsque tout le monde est rendu, on fait la montre des présents qu'on étale, partie à terre, & partie sur des perches, où on les laisse un temps considérable pour donner le loisir aux Etrangers d'admirer leur richesse & leur magnificence. A la Fête des Morts, dont le Pere de Brebeuf nous a donné la Relation, il y en avoit douze cens, qui occupoient cinq ou six cens toises de terrain, où ils resterent en parade l'espace de deux heures; cependant l'assemblée ne passoit pas le nombre de deux mille personnes.

Chaque Village, rangé sous ses Chefs, se dispose ensuite à monter sur le Théâtre où chaque famille a son département. Au moindre signal que doit faire le Maître des Cérémonies, ils y courent comme à l'assaut, & dans un moment le Théâtre est rempli à la faveur des échelles qui l'entourent. Ils accrochent les paquets d'ossements aux perches préparées pour cet usage. Tous descendent avec la même précipitation, retirent

routes les échelles, ne laissant sur le Théâtre que quelques Chefs, qui y restent pour faire la distribution des présens.

Vers la fin de cette distribution on pave le fonds de la fosse, & on la borde de grandes robes de dix castors chacune : on met dans le milieu quelque chaudières & quelques autres meubles à l'usage des Morts, & on y descend les corps entiers, dont chacun emporte avec soi une, deux, ou même trois robes de castor. C'est alors une étrange confusion, tout le monde se jettant à corps perdu dans la fosse pour en retirer quelques poignées de sable, qui, dans leur persuasion, doit leur être d'une grande utilité pour les rendre heureux au jeu.

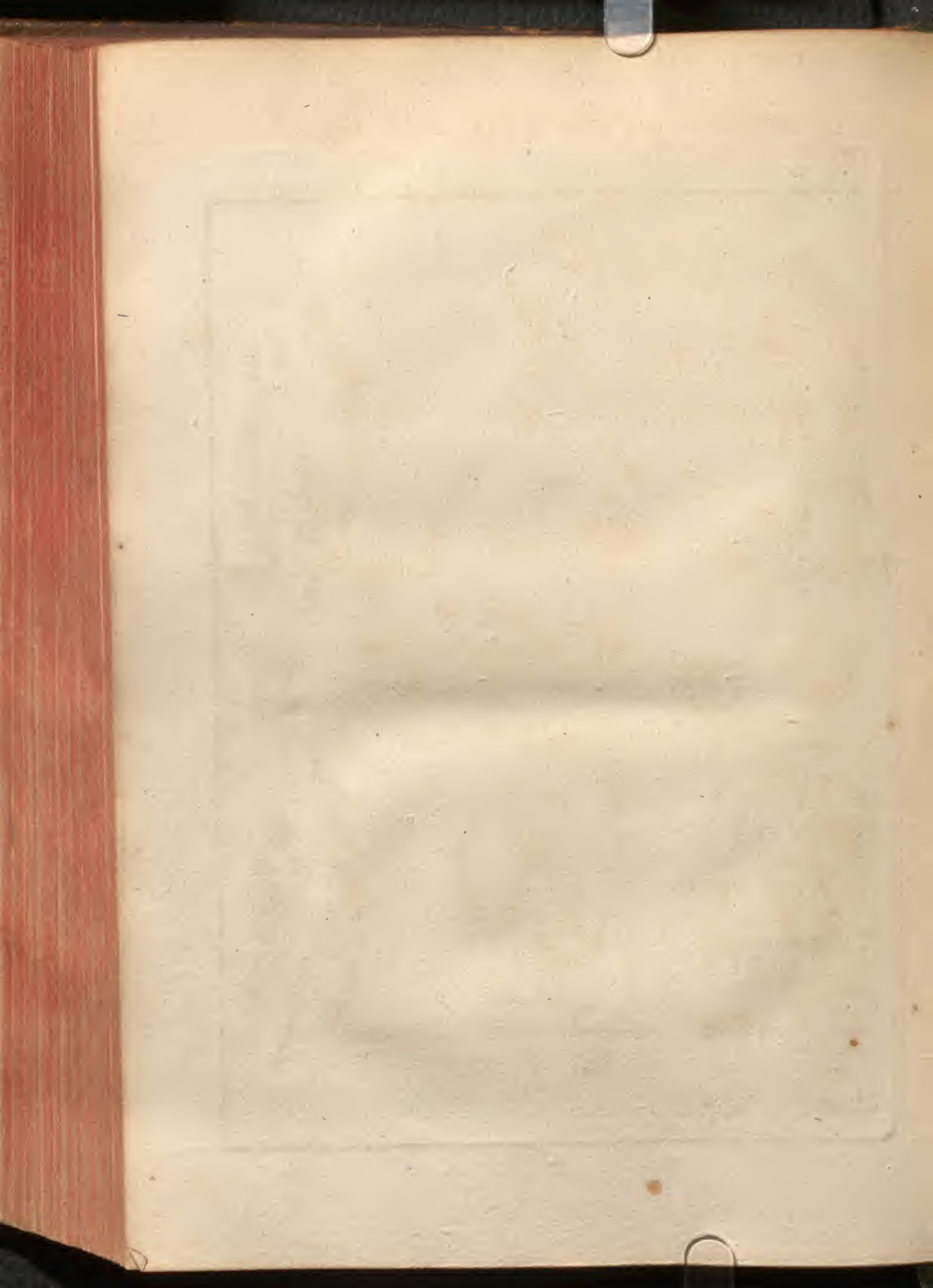
L'année où le Pere de Brebeuf fut témoin de la cérémonie, on s'étoit arrangé pour passer la nuit sur la place où l'on alluma de grands feux, & où l'on fit festin. Peut-être eut-on attendu jusqu'au lendemain bien avant dans le jour pour terminer la Fête ; mais un de ces paquets d'offrements s'étant détaché de lui-même, & ayant roulé dans la fosse, ce bruit, qui surprit tout le monde, mit pat-tout l'allarme ; on courut de toutes parts avec un tumulte épouventable sur le Théâtre, d'où l'on vuida dans un moment tous ces paquets dans la fosse, réservant néanmoins les robes de fourrure dont ils étoient couverts. Ce bruit ayant cessé pour quelque temps, ils se mirent à chanter ; mais d'un air si triste & si la-

mentable, que le Pere, qui voyoit tout, à la faveur des feux dont la place étoit pleine, se représenta vivement l'horrible tristesse & l'image du désespoir, où les ames de ces infidelles étoient plongées dans les Enfers.

Quelques jeunes gens avec des perches arrangeoient les os dans la fosse, qui en fut pleine à deux pieds près. Ils renverserent par dessus les robes de castor, qui la débordoient, & couvrirent le reste de nattes & d'écorces, qu'on combla de bois, de pierres, & de terre qu'on y jetta sans ordre. Quelques femmes y apporterent des plats de sagamité de leur bled d'inde; & le lendemain & les jours suivans, plusieurs Cabanes du Village en fournirent de grandes corbeilles, qui furent répanduës sur la fosse comme une dernière marque de tendresse envers les Morts, à qui on en faisoit le sacrifice.

De douze cens présens, dont on avoit fait la montre à cette Fête, sans parler des largesses que se firent les particuliers, & des prix qui avoient été proposés pour les differens exercices, quarante robes furent employées à parer la fosse, plusieurs resterent ensevelies avec les corps entiers; on en donna vingt au Maître du festin pour remercier les Nations étrangères qui avoient été invitées au spectacle: les morts en distribuerent quantité par les mains des Chefs & de leurs amis vivans: une partie ne servit que de parade, & fut retirée par ceux qui les avoient exposées; les
Anciens.



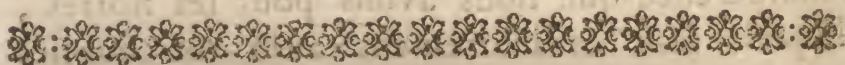


Anciens qui en avoient l'administration, en mirent à quartier sous main un assez bon nombre, & le reste, après que la fosse eut été comblée, fut coupé en pièces, & jetté en lambeaux par-dessus le Théâtre, au peuple, qui se les disputoit, de maniere qu'il falloit encore les partager entre autant de personnes qu'il y en avoit à les prétendre; ce qui est sans doute l'effet de quelque superstition; car ces lambeaux ne peuvent leur servir à aucun usage.

Ainsi finit cette lugubre Fête, qui sert à unir davantage ces peuples, à resserrer plus étroitement les liens qui les attachent les uns aux autres, & qui dans des Barbares, est un exemple bien humiliant, si nous comparons leur pieté envers leurs parens & leurs concitoyens défunts, avec l'indifférence que nous avons pour les nôtres, lesquels sont ordinairement aussi-tôt oubliés qu'inhumés.

Quoiqu'en puissent prétendre les impies, qui veulent que tout périsse avec le corps, ils peuvent s'instruire de la vérité par la pratique de ces Peuples grossiers; car, nonobstant ce qu'ils peuvent dire, cette Institution maintenüe depuis leur origine, est manifestement un ouvrage de la Religion, & un témoignage de la Foy ancienne. Et bien qu'aujourd'hui les sentimens de Religion soient fort abrutis par le déreglement de leurs mœurs, & peut-être encore plus par l'impiété de ceux des Européens qui les fréquentent; quoique

même ce dernier usage-ci commence à s'abolir presque par-tout où les Européans ont été ; parce qu'ils leur ont fait comprendre l'inutilité de ces profusions d'une part, & le dommage qu'elles leur caufoit de l'autre : qu'en quelques endroits même il soit entierement éteint ; ce qu'ils faisoient autrefois , est une preuve convainquante de l'opinion generale , que les Ames survivoient à la pourriture du Tombeau. Il est aussi très-vraisemblable qu'ils ne prenoient tant de soin de ces cadavres secs & pourris , ou nageant dans le pus & dans la corruption , qu'en consequence de la tradition que leurs Ancêtres avoient reçûe de nos premiers Peres , que ces cadavres devoient reprendre un jour une nouvelle vie , laquelle durera autant que l'Eternité.



DE LA LANGUE.

IL ne me reste plus qu'à parler de la Langue pour finir cet Ouvrage , le doigt de Dieu ne s'y fait pas moins sentir que dans les autres merveilles , qui sont les effets de sa sagesse & de sa puissance ; car le langage étant nécessaire à l'homme pour former les liens de la société , il doit paroître admirable que dans cette multitude de Langues répandues dans le Monde , il regne dans celles même des Peuples les plus grossiers un or-

dre & une œconomie qu'ils n'ont jamais été en état d'introduire d'eux-mêmes par art & par principes, & qu'ils ont encore aujourd'hui sans être en état de les bien comprendre; de maniere qu'ils paroissent tout surpris lorsque les Missionnaires, qui les ont pénétrés par un long usage, par une étude constante, & encore plus par le secours d'enhaut, leur font remarquer dans leur Langue propre cette connexion methodique qu'ils n'avoient jamais apperçûë.

Les hommes n'ont eu qu'un même langage jusqu'à cette entreprise insensée de leur vanité que Dieu se plut à confondre, en mettant un tel désordre dans leurs pensées, qu'ils ne faisoient que se troubler dans leur ouvrage par ce dérangement subit & inopiné, qui ayant broüillé toutes les especes, & la signification des mots, les mit dans l'impossibilité de pouvoir s'entendre.

Gen. cap. xi;
v. 7, 8.

Rien n'est mieux marqué dans la sainte Ecriture que ce prodigieux événement. Mais je crois que c'est se donner une peine inutile que de vouloir deviner en combien de Langues Meres se fit cette célèbre division. Je ne sçais sur quoi fondé on s'étoit persuadé qu'elle s'étoit faite en 72. Langues originales; & je crois qu'il est très-peu important de sçavoir s'il y en a eu un nombre plus grand, ou beaucoup moindre.

Je ne vois pas non plus qu'on doive se fatiguer beaucoup à soutenir, que la Langue Hébraïque soit celle que parloient les hommes jusqu'au temps

de la Tour de Babel, où elle eut le privilege d'être conservée dans la famille d'Heber ; & qu'elle fut transmise par Abraham au peuple Juif qui en est descendu. Ceux, qui dans cette opinion tâchent de rapporter toutes les autres Langues à des racines hébraïques qu'ils croient appercevoir, se donnent des peines inutiles pour des conjectures purement imaginaires.

La Langue Hébraïque est respectable à la vérité pour avoir été la Langue du Peuple de Dieu, & la première dans laquelle les Livres saints ont été écrits ; quoique ce ne soit pas le son de la parole, ou la figure des caracteres, mais les vérités qu'ils contiennent, qui leur attirent ce respect. Mais cette Langue en elle-même n'a pas de plus grandes beautés que les autres, & n'a rien en soi, qui puisse faire dire qu'elle ait pû mériter un privilege, tel qu'on le suppose, pour être conservée au temps de la confusion. Quand Dieu n'eut pas conservé cette première Langue que parloient Adam & sa posterité, le miracle qu'il opera à la Tour de Babel, eut-il été défectueux ? Il me paroît au contraire qu'il eut été plus complet en ne la conservant pas. Heber étoit-il plus homme de bien que les autres, qui mirent le comble à leur temerité insensée dans cette entreprise commune des hommes contre Dieu ? D'où lui pouvoit donc venir un privilege aussi spécial & aussi frappant que celui-là ?

Le sçavant M. Huet a cru, après Theodoret,

qu'on pouvoit penser que cette première Langue qu'on avoit parlé jusqu'à la tour de Babel, avoit été entièrement éteinte en cette occasion; & que l'Hébraïque, qu'il croit être la même que la Chananéene, étoit une de celles qui s'y étoient formées: qu'Abraham sortant de la Chaldée, qui étoit son pays, avoit été obligé d'apprendre celle de la Terre de Chanaan que sa postérité parla depuis.

Huet, de
mons. Evan.
prop. 4. caps.
13. p. 134.

Il seroit en effet difficile de concevoir, comment dans la seule famille d'Abraham, laquelle étoit confonduë depuis très-long-temps parmi les Chaldéens, cette Langue eut pu se conserver au milieu d'un peuple nombreux, qui en parloit une autre toute différente; & bien que cela ne soit pas impossible, rien cependant n'oblige à le croire sans des preuves bien solides & bien fondées.

Je ne crois pas néanmoins que la Langue Hébraïque fût aucune des Langues étrangères qu'Abraham avoit apprises. Il est bien plus naturel de penser qu'Abraham, dont la Langue maternelle étoit celle qu'on parloit de son temps dans la Chaldée, parla toujours cette même Langue parmi les siens, quoique les divers voyages qu'il fut obligé d'entreprendre, le missent dans la nécessité d'en apprendre assez de celles de ses Voisins pour se faire entendre, & pour les entendre. Cela ne devoit pas lui être difficile, les Langues des Peuples Voisins étant assez ordinairement des dia-

lectes les unes des autres. Il est probable que dans tous ses voyages , sa Langue maternelle souffrit quelque alteration : alteration qui devint bien plus sensible dans sa posterité , laquelle ayant fait un peuple particulier , qui se faisoit un point de Religion d'avoir peu de rapport avec les Gentils , forma une dialecte particuliere , laquelle s'éloignoit toujourns de sa source par le long séjour que ce Peuple fit en Egypte , dans le désert , & dans la Terre de Chanaan , où elle extermina presque tous les Naturels du país ; tandis que cette même Langue d'Abraham s'alteroit d'un autre côté dans ceux qui avoient resté dans la Chaldée , par la fatalité ordinaire aux Langues vivantes , qui changent toujourns avec quelque proportion comme les modes. Nous en avons un exemple dans la Langue Françoisse , laquelle est bien differente d'elle-même , si on compare ce qu'elle est aujourd'hui , avec ce qu'elle étoit il y a quatre ou cinq siècles.

De cette maniere la Langue Hébraïque ne seroit qu'une dialecte de celle qu'on parloit dans la Chaldée , lorsqu'Abraham en sortit par l'ordre de Dieu pour être le Pere d'un Peuple aussi nombreux que les étoiles du Ciel , & les sables de la mer. La Phénicienne ou Chananéenne , & les autres Langues Orientales , qui approchent de l'Hébraïque , seront aussi des dialectes d'une même Langue mere , qu'il est difficile de discerner dans un aussi grand éloignement , toutes les

dialectes d'une même Langue mere ayant les mêmes racines du plus grand nombre des mots qui les composent.

Quoiqu'il en soit de ce sentiment sur la Langue Hébraïque, il est très-certain que les Langues de l'Amerique n'ont aucune analogie avec elle, ni avec celles qui s'y rapportent, ou qui en sont dérivées, ainsi que l'assurent ceux qui entendent les Langues sçavantes, & qui ont fait la comparaison des unes avec les autres.

Je sens bien qu'on peut me faire une objection contre l'opinion que j'ai, qu'une grande partie des Peuples de l'Amerique, & peut-être les Iroquois & les Hurons en particulier, sont descendus de ces Peuples barbares, lesquels occuperent les premiers la Grèce. Car si cela étoit, il n'est pas possible qu'il ne se trouvât dans leurs Langues quantité de racines Grecques, & par conséquent quantité de racines Hébraïques, Phéniciennes, & de toutes les autres à qui la Grecque a rapport, soit qu'elle soit dérivée elle-même, soit qu'elle soit originale, mais mêlée & enrichie par une grande multitude de mots & de termes pris des Langues Orientales.

Mais il est facile de résoudre cette difficulté. Car, outre que je pourrois dire que la plupart de ces Peuples dans ce long espace de siècles, qui ont coulé depuis leur transmigration, & le long trajet qu'ils ont fait de Grèce en Amerique, peuvent fort bien avoir perdu leur Langue originaire

& primitive, ainsi qu'il arrive aux Peuples transplantés; néanmoins, sans recourir d'abord à cette réponse, il est certain que cette multitude de Barbares, compris sous les noms generiques de Pelasgiens & d'Helleniens, avoient non seulement des Langues differentes entr'eux; mais qui l'étoient encore davantage de celle de ces Conquerans, qui se fixerent dans la Grèce après les en avoir chassés de plusieurs endroits.

Il est vrai que les Grecs posterieurs donnoient le nom de Barbares non seulement aux Peuples, qui parloient des Langues absolument étrangères à la leur, mais encore à ceux qui parloient la leur, & qui la parloient mal, soit par un mélange de plusieurs mots qu'ils avoient pris des Etrangers, & du commerce qu'ils avoient avec ces Peuples compris sous le nom de Barbares, soit par un accent grossier & corrompu, tel qu'on le trouve encore dans nos Provinces éloignées de la Cour, & des lieux où la Langue se parle dans toute sa pureté.

Mais ce n'est pas seulement dans ce dernier sens qu'on doit l'entendre, quand je parle de ces Barbares, qui occuperent en premier lieu la Grèce. Ils avoient véritablement des Langues d'une économie totalement differente de celle des Grecs posterieurs. Herodote l'assure positivement des Peuples, qui habiterent les premiers l'Isle de Crète. Herodote avouë aussi que la Langue des Pelasgiens s'étoit absolument perdue dans la Grèce,

Grèce, & il conjecture que cette Langue devoit être la même que celle de ces Pelasgiens, qui allerent s'établir à Crestone au voisinage des Tyrhéniens, & qui parloient un langage fort différent de ces derniers.

Mais si cela est vrai des Pelasgiens, cela doit l'être encore davantage des Eteocrètes & des Cydoniens, qui leur étoient antérieurs, & qui passoient pour indigènes. Je puis dire la même chose de presque tous les autres Peuples du Peloponèse, & des Insulaires de la Mer Egée, qui étoient pour la plûpart des Colonies des premiers Crétois, ou des Asiatiques. Herodote & Thucydide pour faire honneur aux Atheniens, les exceptent, & assurent que leur langage n'avoit jamais changé, parce que ceux-ci cultivant la terre, & étant plus sédentaires que les autres Peuples, qui étoient errans, leur paroissoient avoir été toujours stables dans leur païs. Mais il n'est pas vraisemblable que les Athéniens n'aient pas été sujets aux vicissitudes & aux changemens des premiers

Vid. Strab.
Lib. 7. p. 222.

Herodot. Lib.
I. n. 58.

Presque tous les petits Peuples de l'Asie-Mi-

neuré étoient originaires de la Grèce ; cependant les Grecs postérieurs les regardoient comme des Barbares , non seulement pour leurs mœurs , & pour leur manière de combattre , mais encore pour leur langage , ainsi que le disent Homère & Dyctis de Crète : Enfin toutes ces Colonies de Cariens , de Termiles , de Telmissiens , de Cauriens , de Lyciens , de Milesiens , de Troyens même , étoient établies en Asie environ le temps du Cadmus fils d' Agenor , & de ces Chananéens , qui allèrent s'établir dans la Bœotie , où je crois qu'ils apportèrent non seulement les Lettres , mais encore la Langue que les Grecs ont parlé depuis.

Dyctis Cret.
Lib. 2. de bello Troj.

Il peut bien se faire néanmoins que dans la suite des temps ces Peuples de l'Asie-Mineure , par le voisinage & par la dépendance qu'ils eurent des Grecs , dont les Républiques furent très-long-temps florissantes , prirent aussi leur langage , & laisserent perdre le leur , ainsi qu'il est arrivé à plusieurs autres Peuples à l'égard de la Langue Grecque même , aucune des Colonies Grecques établies dans l'Afrique ou dans la grande Asie , ne l'ayant conservée ; & de la Langue Latine , qui s'est répandue par-tout dans l'Europe à la faveur des conquêtes & des alliances du Peuple Romain , & qui s'est ensuite altérée & divisée en plusieurs dialectes , comme on peut le vérifier dans le François , dans l'Italien , dans l'Espagnol , & dans la Langue Franque , laquelle a cours dans la Grèce , dont les étymologies sont

presque toutes latines. On appelloit cependant avec justice tous ces Peuples, Barbares, ou *βαρβαροί*, ainsi qu'Homere s'explique parlant des Cariens, à cause de la pesanteur de leur machoire, & du tour grossier de leur prononciation, & parce qu'ils travestissoient la Langue Grecque par l'impropreté des termes qu'ils y mêloient, ou de la plûpart des mots qu'ils estropioient.

Homer. Iliad
2. v. 867.

Herodote & quelques autres Auteurs rapportent plusieurs termes de diverses Langues barbares, de la Phrygienne, de l'Egyptienne, de celles des Scythes, des Peuples de Thrace, des Perses, des Amazones, des Indiens, & de quelques autres Nations de l'Asie & de l'Afrique. Ceux, qui possederoient les diverses Langues de l'Amérique, pourroient sans doute trouver de l'Analogie entre ces termes anciens, & ces Langues dont ils auroient connoissance.

Il est vrai que les Peuples de Thrace, les Scythes, les Perses, les Amazones même n'étoient pas un seul Peuple compris sous chacun de ces noms, mais une multitude de Nations Barbares, différentes de Langues & de mœurs, comme aujourd'hui même on en comprend une grande quantité sous les noms generiques d'Indiens & de Tartares, dont plusieurs ne nous sont pas connus.

Il est vrai aussi que les Historiens, qui ont été si peu fidelles dans le récit qu'ils nous ont fait

des mœurs & des coûtes des Barbares, qu'ils voyoient de trop loin pour les bien connoître, auront encore plus facilement estropié les mots de leur Langue, que les figures de leurs personnes, dont ils nous ont souvent fait des grotesques & des monstres, par leur trop grande crédulité. Il doit en effet en être de nous par rapport aux Langues Barbares, à peu près comme des Barbares eux-mêmes par rapport aux nôtres; car de la même manière qu'il seroit impossible à des Iroquois de prononcer certains mots, qui nous sont aisés, & que pour dire, par exemple, *Lucifer*, *Ponce-Pilate*, ils diront *Rousikouer*, *Konf-kouirat*, il doit se faire aussi fort naturellement qu'ils ayent dans leur langage certaines prononciations, que nous ne puissions pas nous empêcher de travestir.

Nonobstant cela néanmoins, je ne laisse pas de sentir dans ces termes anciens, ceux qui n'ont point d'Analogie avec les Langues Huronnes & Iroquoises, & ceux au contraire qui peuvent s'accommoder aux unes & aux autres.

Parmi ces termes, ceux qui sont chargés de Lettres Labiales, ne leur appartiennent certainement pas, parce que les Hurons & les Iroquois ne les ont point; ce qui leur donne une grande facilité de parler toujours la bouche ouverte, & en tenant le Calumet entre les dents. Je parle de ceux qui en sont chargés; car il en est d'autres, où une Lettre Labiale peut avoir été facilement sub-

fituée à une autre, laquelle aura le même effet quant à l'Euphonie.

J'ai déjà dit, que les termes qui m'avoient le plus frappé, étoient ceux qui étoient pris de la Langue d'un Peuple de la Thrace, dont l'ancien nom s'étoit conservé dans une ou deux Provinces de l'Asie, qui sont l'Arie & l'Areïane. Car, outre ceux que j'ai déjà cités, j'en puis encore citer quelques-uns, où il n'y a aucun changement à faire, qui sont purement Iroquois & Hurons; & d'autres, qui ayant toute la construction & le goût de ces Langues, peuvent leur être rendus avec un léger changement.

Orite, les Orites, étoient un Peuple de l'Areïane. Ce mot est purement Iroquois & Huron. Il signifie une espece de Pigeon fuyard, connu en Canada sous le nom de *Tourte*, que les François lui ont donné. Ce sont des oiseaux de passage, qui font presque toutes les années leurs nids dans le païs des Iroquois. C'est une manne si abondante, que cela peut être comparé au passage des Cailles en Italie. Il y a encore plusieurs Sauvages qui portent le nom d'*Orité*, & il est hereditaire en certaines familles. Il est vrai qu'il n'y a point de Nation Iroquoise, qui soit aujourd'hui désignée par ce nom; mais les noms des Nations sont chez eux sujets au changement, & dépendent de différentes circonstances, ainsi que j'ai déjà remarqué.

Strabo, Lib.
15. P. 498.

Arrian. Lib.
Hist. Ind.

Les fleuves de l'Arie & de l'Areïane étoient

Plin. Lib. 6. cap. 23. nommés, l'un *Arctios*, & l'autre *Tonderon*. (a) Le premier a la même racine que le nom même de la Province, & vient du mot *Ares*, qui étoit aussi le nom de Mars, ou de la Divinité de ces Peuples. Le second est un mot Iroquois bien marqué, & peut convenir à un homme, & à un fleuve selon l'usage des temps anciens. Thonneron ou Thonderon vient du verbe *Kanneron*, ou peut-être de *Ganneron*. Il y a plus d'apparence qu'il vient du premier à cause du T de localité.

Arrian. Lib. 3. de expedit. Alex.

Ptolom. T. b. 8. Asia.

Quint-Curt. Lib. 6. cap. 12.

Strabo, Lib. XI. p. 516.

Plinius, loc. cit.

Les Auteurs estropient un peu, selon leur coutume, le nom de la Ville Capitale de l'Arie, qu'Arrien qualifie de Ville Royale. (b) Ptolomée l'appelle *Artagena*; Strabon, *Arctagena*; Quinte-Curce, *Artacanna*; Arrien & Plin, *Artacoana*, ou *Artacoanna*, selon quelques versions. Ce dernier mot a toute la forme Iroquoise & Huronne; & pour être bien prononcé, il devrait être écrit *Artakoann-ha*, si l'on y fait un petit changement au commencement, & qu'au lieu d'*Artakoann-ha*, on mette *Annatakoann-ha*, cela voudra dire le grand Village, ou la grande Ville, & cela conviendra parfaitement

(a) *Plinius, Lib. 6. cap. 23.* Ariana Regio ambusta fervoribus, desertisque circumdata, multa tamen interfusâ opacitate, cultores congregat circa duos fluvios Tonderon & Arosapen. Opidum Artacoana. Arius qui præfuit Alexandriam ab Alexandro conditam.

(b) Les variations qui se trouvent dans les Auteurs au sujet de

la Ville Capitale de l'Arie, font voir combien ils étoient sujets à estropier les mots des Langues Etrangères. Raderus, sur le ch. 12. du Liv. 6. de Quinte-Curce, dit qu'on lit dans differens Auteurs, ou manuscrits differens des mêmes Auteurs, *Artacanna*, *Arctacrana*, *Artacoana*, *Chartacrana*, *Arctacana*, *Articaudna*, *Artacoanna*, & *Articanda*.

à la Bourgade Capitale de ces Barbares. Les autres noms des Villes de l'Arie & de l'Areïane, étoient manifestement étrangers à la Langue du pais, & avoient été donnés par les Princes, qui s'en étoient rendus les maîtres. Tel est le nom d'Alexandrie, qui y fut bâtie par Alexandre le Grand, pour contenir ces Peuples légers & inconstans. Ils étoient sous la domination des Perses, qui y tenoient un Satrape avec des troupes, pour les tenir dans le devoir.

Arioch, appelé Roy de Pont dans la Vulgate, & des Scythes par Symmaque, avoient ses Etats dans ces quartiers-là, & étoit sans doute l'un des Chefs des Peuples de l'Areïane. Ce nom peut venir du mot *A^{ri}ps*, & Eusebe l'appelle *A^{ri}psos*; il peut aussi venir du mot Huron *Ario*, & de l'Iroquois *Gario*, qui veut dire tuer, ou battre. *Hariook*, *Hariosk* ou *Rariosk*, à la troisième personne masculine du présent d'habitude, signifie le Tueur, ou le Vainqueur; nom qui convient parfaitement à un grand Guerrier, & à un Chef des Peuples.

Il doit paroître singulier, que dans le peu de termes qui se trouvent dans une ou deux Provinces si peu connues, ceux qu'on a sauvés des débris de l'Antiquité, & qui signifient la Divinité, les Provinces, la Ville Capitale, les Chefs, les Peuples & les fleuves, ayent une si grande conformité avec les Langues Huronne & Iroquoise.

En voici quelques autres. *Orontes*, qui est un nom d'homme, d'une Montagne, * & d'un fleuve de l'Asie, est aussi un nom Iroquois, qui vient de *Garonta*, avec la finale augmentative *es*, *Garontes* ou *Orontes*, un arbre fort grand, & fort long. *Orontobates* paroît venir de la même racine, & pour être prononcé en Iroquois, c'est-à-dire, en changeant la labiale B, qui est mise à cause de l'Euphonie, en *ou*, que les Iroquois substituent pour la même raison aux labiales qu'ils n'ont pas, on dira *Orontouatet* de *Garonta* arbre, d'*Oronto* un arbre dans l'eau, ou un canot, *Orontouatet*, un canot entraîné par le fil de l'eau, & par là rapidité du courant.

Tarr'ha étoit une Ville, & une Colonie, qui de l'Isle de Crète, alla s'établir dans le Pont en Asie. Ce nom signifie en Iroquois une forêt, de *Garr-ha* forêt, *Tarr-ha*, avec le T de localité, il y a là une forêt. Il y a encore des Nations que nos Iroquois appellent *Garr hagon-ronnon*, c'est-à-dire, les habitans des forêts, ou de la profondeur des terres. Ce sont ceux que les François nomment les Têtes de boule.

Ovid. 6 Metamorph.
Aristot. Lib.
3. Rhet.

Tharea est un nom de Chef de famille, & de Tribu chez les Onneieouts. Il paroît être le même que celui de *Terée* Roy de Thrace, si cé-

* L'Oronte est un fleuve, qui separe la Syrie de la Ville d'Antioche. C'est aussi le nom d'une montagne, entre laquelle & ce fleuve, cette Ville est située.

Virgile donne le nom d'*Orontes* au Chef des Lyciens, qui accompagnoient Enée en Italie.

Unam qua Lycios fidumque veheb. & Orontem.

lebre

lèbre par la fable de Philomele , & de Progné.

Honnogares , ou *Hannagares* , *Shonnogares* , sont des noms Iroquois peu differens les uns des autres , & dont la racine est *Gannagara* ou *Onnagara* , la corne , *Onnacharese* la longue corne ; *s'Honnagarese* la très-longue corne. On peut rapporter à ces noms celui du fameux Scythe Anacharsis , qui mérita par sa sagesse l'estime de toute la Grèce. Les Grecs ont fait à ce nom des changemens peu considerables. Ils en ont ôté l'aspiration , qui est la marque caracteristique de la troisième personne masculine , la double *n* , & ils ont interposé une *s* entre l'*r* & l'*e* , disant *Anacharses* pour *Hannachares*. Je pourrois encore rapprocher de la Langue Iroquoise les noms Scythes de *Toxaris* , de *Dandamis* , & plusieurs autres ; mais je ne veux pas ennuyer par des étymologies , sur lesquelles je n'oserois pas faire grand fonds moi-même : j'ajouterais seulement en finissant , qu'il y a encore dans la Moscovie un Lac , qui se nomme le Lac *Onega* , *Onnega* en Iroquois signifie de l'eau , & ce nom par-là convient assez bien à un Lac.

Non seulement les Langues Americaines n'ont point d'Analogie avec la Langue Hebraïque , avec les Langues Orientales , avec la Grecque & la Latine , & avec toutes celles qui passent pour sçavantes ; mais elles n'en ont pas non plus avec les Langues vivantes de l'Europe , & les autres qui nous sont connues , si l'on en excepte celle des Eskimaux , qui approche fort , dit-on , de

celle des Basques. Si ce rapport se trouve dans l'œconomie des deux Langues, on en pourroit tirer quelque consequence sur leur origine, & se persuader que les Eskimaux sont descendus de ces Ibériens, qui étant allés avec les Cantabres peupler l'Espagne, en sortirent ensuite, selon le témoignage de Strabon, pour retourner en Asie, où le nom d'Ibérie se conserve encore, quoique ses anciens habitans, lesquels n'étoient gueres stables, ayent pû passer en Amerique; mais s'il ne se trouve que certains mots basques entés sur le langage naturel des Eskimaux, on doit penser qu'ils les ont pris du commerce des Biscayens, qui ont les premiers fréquenté ces côtes maritimes, où la pêche de la moruë & de la baleine les avoit attirés, de la même maniere que les Grecs avoient pris quelques mots des Langues des Barbares, avec qui ils avoient été en relation. Il se trouve ainsi dans les Langues Huronnes & Iroquoises, quelques mots qui sont dans la Grecque, dans la Latine, & même dans la Françoisé.

Toute Langue barbare est extrêmement difficile à apprendre à un homme, qui en parle une autre, laquelle a une œconomie toute differente. Il ne sçauroit en venir à bout lui seul sans une extrême application, & un usage de plusieurs années. On peut dire même qu'il ne la sçaura jamais que très-imparfaitement, s'il n'est secouru, & s'il n'a le talent de suppléer au défaut des Livres, en se faisant une méthode, qui lui appla-

nisse les difficultés, & qui lui abrège le chemin. Quand donc deux Peuples, qui parlent des Langues si éloignées, telles que sont la Langue Iroquoise & la Françoisse, s'approchent pour la nécessité du commerce, ou pour se servir mutuellement de défense; ils sont obligés également de part & d'autre de s'approcher dans leur langage pour pouvoir s'entendre; les commencemens en sont assez difficiles: mais à la fin, avec un peu d'usage, ils parviennent à se communiquer leurs pensées, partie par gestes, & partie par certains mots corrompus, qui ne sont ni de l'une, ni de l'autre Langue, parce qu'ils sont estropiés, & qui composent un discours sans rime ni raison; mais qui, par l'usage, restent consacrés à certaines significations, lesquelles servent à les faire parvenir au but qu'ils se proposent.

Il s'est formé de cette manière en Canada, aux Isles de l'Amérique, & en différens autres pays, où les François commercent, un jargon dont le Dictionnaire est fort court, & ne roule que sur le commerce même; il y entre des mots pris des Langues de toutes les Nations, avec qui les François ont communiqué; on y prend un temps pour un autre, une troisième personne pour une première, un pluriel pour un singulier; tout est bon, le geste, la présence de la chose, & l'usage, rendent intelligible un discours, par lui-même inintelligible. Le François croit parler la Langue du Sauvage, le Sauvage croit parler celle du

François, & ils s'entendent assez bien pour le besoin qu'ils en ont.

Pendant les premiers mois de mon séjour au Sault-Saint-Louis, les Sauvages me parloient ce jargon, & ils supposoient, qu'étant François, je devois l'entendre; mais je l'entendois si peu, que dès que je commençai à voir un peu clair dans les principes de leur Langue naturelle, j'étois obligé de leur dire de parler comme ils font entre Sauvages, & je comprenois alors beaucoup mieux leur pensée.

Dans l'Amérique Méridionale il y a une Langue universelle, qui a cours par-tout, & qui est par-tout entendue, comme la Langue Malayoise dans les grandes Indes. Outre cela, chaque Nation particuliere a la sienne, différente de celle des autres; & il y en a un si grand nombre, qu'on prétend qu'aux environs seulement du fleuve des Amazones, il doit y avoir près de soixante-dix Langues diverses. Outre cela, il faut remarquer que presque chez toutes ces Nations, il y en a proprement trois; l'une qui est propre du style de Conseil, si relevée & si obscure, que souvent ils n'entendent pas ce qu'ils disent. La seconde est particuliere aux hommes, & la troisième aux femmes.

Dans l'Amérique Septentrionale, toutes les Langues des Peuples, qui l'habitent, si l'on en excepte les Sioux & quelques autres, qui ne nous sont pas assez connus, & qui sont au-delà du Mis-

Missipi, se rapportent à deux Langues Meres, à sçavoir l'Algonquine & la Huronne. Celles-cy se soudivisent en autant de dialectes, qu'il y a de Nations particulieres. Quand je dis que la Langue Algonquine & la Langue Huronne sont les Langues Meres, je parle selon l'idée commune; car entre tant de Langues, qui ont un très-grand rapport entre elles, il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de discerner les Langues originales d'avec les dialectes.

Quoiqu'il n'y ait gueres plus de vrais Algonquins, que les Iroquois, & que les eaux de vie les aient presque entierement détruits, la Langue Algonquine est cependant la plus répandue, & se parle par le plus grand nombre des Nations depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au Missipi.

La Langue Huronne étoit autrefois très-étendue. Le Pere de Brebeuf comptoit environ trente mille ames de vrais Hurons, distribués en vingt Villages de la Nation. Il y avoit, outre cela, douze Nations sedentaires & nombreuses, qui parloient leur Langue.

La plupart de ces Nations ne subsistent plus, les Iroquois les ont détruites. Les vrais Hurons sont réduits aujourd'hui à la petite Mission de Lorette, qui est près de Quebec, où l'on voit le Christianisme fleurir avec l'édification de tous les François; à la Nation des Tionnontatés, qui sont établis au Détroit; & à une autre Nation nombreuse, qui s'est réfugiée à la Caroline.

Il y a encore dans la Virginie quelques misérables restes d'un Peuple, que les Iroquois nomment, *atati-onoué*, c'est-à-dire, qui parlent une Langue commune avec eux. Je crois que c'est celle, qui est connue dans les anciennes Relations Françoises sous le nom d'*Almouchiquois*. Il n'y a pas long-temps que les Iroquois ont cessé de les harceler, & de les fatiguer par les partis de guerre qu'ils envoyoit chez eux.

Je croirois aussi qu'il y a encore quelque Peuple de la Langue Huronne dans la nouvelle Zemble. Dans le premier Recueil des Voyages du Nord, il est dit, „ que la Chronique Danoise „ remarque, que trois Sauvages qu'un Pilote Anglois avoit amenés du Détroit de Davis à Coppenhague, parloient si vite, ou plutôt bredouilloient si fort, qu'ils ne prononçoient rien distinctement que ces deux mots, *oka indecha*, „ dont on n'a jamais sçû la signification. Je crois y reconnoître, & le génie de la Langue Huronne, qui articule peu ses mots par le défaut des lettres labiales, & une terminaison qui leur est ordinaire. Si même, dans ces deux mots, que je suppose un peu travestis, on fait un léger changement peu sensible à l'oreille, & qu'au lieu d'*oka indecha*, on dise *taotendecha*, cela signifiera, *qu'est-ce que c'est que cela ?* paroles, qui devoient être souvent dans la bouche de ces Sauvages, lesquels se trouvoient transplantés dans un pays, où ils voyoient bien des choses capables de piquer

la curiosité, & qu'ils n'avoient pas accoutumé de voir dans le leur.

Les cinq Nations Iroquoises forment autant de dialectes différentes de la Langue Huronne, & qui s'éloignent autant entr'elles à peu près, que le François, l'Espagnol & l'Italien, les unes plus, & les autres moins, avec quelque proportion, & à raison de leur situation.

La Langue Huronne est noble, majestueuse, & plus régulière que les Iroquoises. La prononciation en est rude, fort gutturale, & l'accent en est difficile à prendre. C'est cet accent que les Etrangers n'attrappent pas facilement. Nos Missionnaires cependant avoient un domestique aux Hurons, qui, quoiqu'il n'eut jamais pû apprendre la Langue, pendant plusieurs années de séjour, s'étoit fait néanmoins une espèce de jargon, pour se divertir, & qui ne signifioit rien, mais où l'accent étoit si bien imité, avec les terminaisons des mots les plus ordinaires, que les Hurons eux-mêmes y étoient trompés, & disoient, nous voyons bien qu'il parle nôtre Langue, mais nous ne pouvons comprendre ce qu'il dit.

La Langue des Iroquois Onnontagués approche le plus de la Huronne par son accent & par ses terminaisons; & par cette raison-là même, elle est plus estimée que les autres. En la prononçant ils ont une espèce de cadence & de subsultation, laquelle n'est pas désagréable.

La Langue des Agniés est plus douce & moins

gutturale, elle n'a tout au plus que quelques aspirations fines, & peu sensibles.

L'*Onneiout* paroît s'être formé de l'Agnié. Ils affectent en le prononçant, une sorte de délicatesse. Pour l'adoucir davantage, ils changent la lettre *r* en *l*, & tronquent la moitié des mots, dont il faut deviner la dernière syllabe. Cette délicatesse affectée est cependant désagréable, & le ton qu'ils y donnent, a quelque chose de peu spirituel.

Le *Goïogouen* & le *Tsonnontoïan*, sont rudes, surtout le *Tsonnontouann*, aussi les autres Iroquois se moquent d'eux, & disent qu'ils parlent mal. Les François eux-mêmes les appellent *les Païsans*, la grossiereté de leur Langue se faisant sentir sur toute leur personne. Cependant le Pere de Carheil ayant appris leur Langue, après avoir beaucoup travaillé sur la Huronne, & sur les autres Iroquoises, la trouve la plus énergique, & la plus abondante de toutes.

Toutes ces Langues sont vivantes, & sujettes au changement. Il s'y fait de nouveaux mots; d'autres y perdent leur grace, & deviennent surannés. Chacun se pique de bien parler sa Langue, & ils raillent volontiers de ceux qui parlent mal. Ils respectent néanmoins les Etrangers, surtout les Européens, qu'ils regardent comme incapables de l'apprendre, si l'on en excepte les Missionnaires, qu'ils croient devoir la posséder comme eux-mêmes, parce qu'ayant le secours de l'Ecriture

L'écriture, ils se persuadent que tout est écrit, & que s'appliquant à la Langue par état, c'est leur faute s'ils la parlent mal.

La plupart de ces Peuples Occidentaux, quoiqu'avec des Langues très-differentes, ont cependant à peu près le même génie, la même façon de penser, & les mêmes tours pour s'exprimer. Mais comme ces Langues manquent d'une infinité de termes, pour exprimer les connoissances que les Arts nous ont données, ils ont encore une plus grande difette d'expressions qui ayent rapport aux idées que nous avons de la Religion; de sorte que les Missionnaires, qui ont eu à défricher ces Langues, ont été obligés de dévorer des difficultés qui paroissent insurmontables, non seulement pour apprendre les choses d'usage, & qui viennent souvent dans le discours; mais il leur fallut encore une étude plus particuliere, & bien plus pénible pour tirer du fonds de ces Langues même, comme un nouveau langage, qui servit à leur faire connoître les choses de Dieu, & les verités abstraites. Et bien que ce langage nouveau ne consiste pas dans des mots forgés, & entés sur le leur, mais seulement dans des periphrases, & des compositions tirées du fonds, & du tour de leur Langue même, qu'ils entendent aisément, il a été cependant très-difficile d'y parvenir; & ceux des Européens, qui ont vécu parmi eux plusieurs années, qui ont appris leur Langue dès l'enfance, avouënt ingénûment, qu'ils ne sçau-

roient leur parler de Dieu, & les instruire, comme font les Missionnaires, quoiqu'ils comprennent d'ailleurs tout ce que les Missionnaires disent.

Relat. de la
Nouv. France
1616. ch. 16.
p. 149.

Le Pere Biard s'exprime sur ce sujet d'une manière à faire plaisir. Et j'ai cru qu'il ne seroit pas désagréable au Lecteur que je rapportasse ici ses propres paroles. » Les Jesuites, dit-il, voyant que pour la conversion des Payens, la Langue leur étoit totalement nécessaire, se résolurent d'y vacquer en toute diligence. Mais on ne sçauroit croire les grandes difficultés qu'ils y rencontrerent, par ce principalement qu'ils n'avoient aucuns Interpretes, ni Maîtres. Le Sieur de Biencourt & quelques autres y sçavoient bien quelque peu, & assez pour la troque & affaires communes. Mais quand il étoit question de parler de Dieu & des affaires de Religion, là étoit le Sault, là le Cap Non. Partant, ils étoient contraints d'apprendre le langage d'eux, s'enquêtant des Sauvages, comment ils appelloient chaque chose, & la besogne n'étoit pas fort pénible, tandis que ce qu'on demandoit, se pouvoit toucher & montrer à l'œil, une pierre, une riviere, une maison, frapper, sauter, rire, s'asseoir; mais aux actions interieures & spirituelles, qui ne peuvent se démontrer aux sens, & aux mots qu'on appelle abstracts & universels, comme croire, douter, esperer, discourir, appréhender, un animal, un corps, une substance,

un esprit, vertu, vice, péché, raison, justice, &c. en cela il falloit ahanner & süer, là étoient les tranchées de l'enfantement. Ils ne sçavoient par quel endroit s'y prendre, & si en tentoient plus de cent; il n'y avoit geste qui exprimât suffisamment leur conception, & si ils en employoient plus de mille. Cependant nos Messers de Sauvages, afin de se donner du passe-temps, se moquoient liberalement d'eux, toujours quelque fornette, & afin que la moquerie fut encore plus profitable, si vous aviez vôtre papier & plume pour écrire, il falloit qu'ils eussent devant eux le plat rempli, & la serviette dessous, car à tel trepied se rendent les bons Oracles. Hors de-là; & Apollon & Mercure leur défaillent; encore se fâchoient-ils, & s'enalloient, quand on les vouloit retenir un peu long-temps.

J'ai cité au long les paroles de ce Pere, pour rendre plus sensible l'assurance admirable du Baron de la Hontan, qui nous ayant donné à la fin de ses Memoires un Dictionnaire Huron, composé de cinquante mots, dont la plûpart sont estropiés, ne balance pas un moment à supposer un grand & long dialogue entre un Huron & lui en matiere de Religion. Je doute qu'après trente ans de séjour parmi les Hurons, il eut été capable de répondre à son Sauvage, quand bien même il seroit vrai que le Sauvage eut été capable des raisonnemens qu'il lui fait faire, & qui ne sont

certainement que de lui seul. Son espece de Dictionnaire Algonquin, quoique plus long, n'est pas plus exact; mais à la faveur de ces mots que quelqu'un lui aura sans doute fait écrire, il a cru, qu'il pouvoit persuader au Public, qu'il possédoit parfaitement les Langues & les Mœurs des Sauvages, tandis que d'autre part, il a assez de confiance pour se mettre dans l'esprit que ce même Public le croira, quand il assure des Prêtres & des Missionnaires, qui ont vieilli parmi les Sauvages, qu'ils n'ont pas sçû la signification d'un mot si usé, si trivial, que jusqu'aux enfans des François Canadiens, il n'y en a pas un seul, qui ne le sçache.

La raison de cette grande difficulté qu'ont eu les Missionnaires dans les commencemens pour pouvoir apprendre les Langues des Sauvages, c'est qu'ils étoient sur ce point dans la même erreur, que celle où ils étoient au sujet de leurs mœurs. Ils vouloient juger d'eux par nos manieres & par nos usages; de sorte que ne voyant rien de cette Police, qui est établie parmi nous, pour la Religion & pour le Gouvernement civil, ils les crurent sans Religion, sans Loix, & sans forme de République. Ils voulurent juger de la même maniere de leurs Langues par celles de l'Europe; & comme ils ne les avoient point pénétrées, ils allerent s'imaginer, ainsi que le Pere le Jeune l'écrivoit alors, « que tous les mots de pieté, de dévotion & de vertu; tous les termes dont on se

sert pour expliquer les biens de l'autre vie ; le langage des Théologiens , des Philosophes , des Mathematiciens , des Médecins , en un mot de tous les hommes doctes ; toutes les paroles qui concernent la Police & le Gouvernement d'une Ville , d'une Province , d'un Empire ; tout ce qui touche la justice , la récompense , le châti- ment : les noms d'une infinité d'Arts , qui sont en nôtre Europe ; d'une infinité de fleurs , d'arbres , de fruits , d'une infinité d'animaux , de mille , & mille inventions , de mille beautés , & de mille richesses ; que tout cela , dis-je , ne se trouvoit ni dans la pensée , ni dans la bouche des Sauvages , n'ayant ni vraie Religion , ni connoissance de vertus , ni Police , ni Gouvernement , ni Royaume , ni République , ni science , ni tout ce que je viens de dire : & par conséquent que toutes les paroles , tous les termes , tous les mots , & tous les noms , qui touchent ce monde de biens & de grandeur , devoient être défalqués de leur Dictionnaire. "

Quoiqu'il y ait en cela quelque chose de vrai , & que la disette d'une part , & l'ignorance de beaucoup de choses de l'autre , doivent rendre leurs Langues plus stériles que les nôtres ; cela n'est pas néanmoins à beaucoup près aussi étendu que le dit ce Pere ; mais la source de l'erreur , qui lui est commune avec ceux qui en ont parlé comme lui , c'est le peu de connoissance qu'il avoit du tour de ces Langues Sauvages , lequel

est fort différent de celles de l'Europe.

Saint Isidore de Seville dit, qu'Aristote fut le premier, qui distingua dans la Langue deux parties d'oraison, sçavoir, le nom, & le verbe. Qu'ensuite Donat les distribua en huit parties; mais que les six dernières se rapportent à ces deux principales, c'est-à-dire, au nom, & au verbe, qui signifient la personne & l'acte: que les autres n'en sont que des appendices, & leur doivent leur origine. Car le pronom vient du nom, & tient sa place, comme, par exemple, *Orator ille*, cet Orateur. L'adverbe vient aussi du nom, comme de *Doctus*, doctè, de Sçavant, sçavamment. Le participe est formé du nom & du verbe, ainsi que *lego*, *legens*, je lis, lisant. La conjonction, la préposition, l'interjection; ne servent qu'à assembler les autres, & à lier le discours. C'est pourquoy, ajoûte-t-il, quelques-uns ne comptent que cinq parties de l'oraison, comme si ces trois dernières étoient superflûes & inutiles.

Des deux parties d'oraison que marque Aristote, les Langues Huronnes & Iroquoises, dont il est ici parlé principalement, car je ne connois pas les autres, n'ont que le verbe, qui domine dans toute la Langue; ainsi point de nom substantif & adjectif, point de déclinaison, de cas, & d'articles. Voilà d'abord un retranchement de plus de moitié sur nos Langues; après quoi on ne doit pas être surpris de l'étonnement où étoient nos Missionnaires, qui s'attendoient à trouver

dans ces Langues Americaines, une quantité de noms propres, abstraits, generaux, particuliers, individuels, dérivés, diminutifs, augmentatifs, en un mot, tout ce qui, dans les Langues d'Europe, se trouve être du ressort du nom, & qui en dépend, n'y trouvoient cependant rien de tout cela.

Le langage en un sens, est une chose purement arbitraire, & les termes dont il est composé, n'étant que des signes institués pour représenter les choses auxquelles ils ont été attachés, ne signifient rien par eux-mêmes : c'est-à-dire, qu'ils sont indifferens, par eux-mêmes, à signifier une chose, ou bien une autre, de la même maniere que les caracteres & les figures, qui sont les images & les signes des termes, n'ont de force & de valeur, qu'autant qu'on est convenu qu'ils auroient une telle signification. De cette sorte les Langues peuvent être multipliées, autant qu'il y a de Nations, & elles pourroient être si absolument différentes les unes des autres, qu'il n'y auroit pas une expression, un seul mot de l'une dans l'autre, avec la même signification, sans un pur effet du hazard, ou de la communication de ces Nations, qui auroient adopté quelques mots, par le commerce qu'elles auroient eu ensemble.

Mais d'un autre côté, le langage étant institué pour représenter nos pensées, & ayant une connexion essentielle avec les operations de l'ame, & avec les objets, sur quoi nos pensées se portent, pour affirmer, ou nier, en un mot pour

prononcer, & s'expliquer sur ce qui leur convient, ou ne leur convient pas; il faut nécessairement pour le lien de la société, pour le commerce, & pour la communication de nos idées, qui sont par-tout à peu près les mêmes dans tous les hommes, & qui ont par-tout les mêmes objets; il faut, dis-je, que tout langage ait comme le nôtre des noms de différente espece, des adjectifs, des substantifs, &c. & dans ces noms, des nombres, des genres, & des cas: des verbes actifs, passifs, neutres, &c. & dans ces verbes, des temps, & des modes, des premières, des secondes, & des troisièmes personnes; enfin des adverbes, des conjonctions, des prépositions, & d'autres particules, qui servent à lier le discours, à assembler les termes, & à faire un sens complet; ou bien il faut qu'il y ait un équivalent, qui puisse fournir autant de signes qu'il est nécessaire, pour suppléer au défaut de ces différentes parties d'oraison, lesquelles se trouvant dans une Langue, ne se trouveroient point dans une autre, qui seroit certainement défectueuse & inutile, si elle n'avoit pas dans son fonds de quoi remplir la fin, & le but de toute Langue, qui consiste dans une telle communication de nos pensées les uns avec les autres, qu'il n'y ait rien, sur quoi nous ne puissions parler & raisonner.

Les Langues Huronnes & Iroquoises n'ont proprement que des verbes, qui en composent tout le fonds, de sorte que tout se conjugue, & que
rien

rien ne se décline; mais dans ces verbes il se trouve un artifice admirable, qui supplée à tout le reste; & c'est cet artifice, qui fait toute l'économie de ces Langues, lesquelles ont leurs beautés comme les nôtres. Mais comme il n'y a point de Langue parfaite, avec leur régularité elles ont aussi leurs irregularités, qui les rendent difficiles & épineuses.

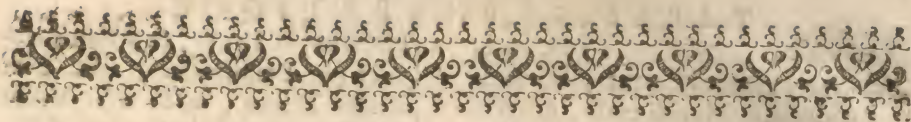
J'aurois donné d'autant plus volontiers une idée de quelqu'une de ces Langues, pour en faire connoître l'économie, que jusqu'à présent personne ne l'a encore fait; la plupart des Voyageurs s'étant contentés de donner quelques vocabulaires imparfaits, consistant dans quelques mots estropiés, qui sont le plus ordinairement en usage; mais j'ai fait réflexion qu'une idée abrégée seroit trop imparfaite, & que d'autre part, je ne puis m'étendre sur ce sujet, sans devenir ennuyeux par une multitude de termes barbares, qui seroient désagréables au Public, que ces Langues étrangères touchent peu, dont les Sçavans même ne peuvent pas tirer de grandes lumières, & qui ne peuvent tout au plus avoir d'autre effet, que de faire voir que ces Langues sont fort éloignées de celles que nous connoissons: qu'elles sont riches malgré la diserte qu'on leur attribue, & que quoiqu'elles aient une économie différente des nôtres, elles ne laissent pas d'avoir de grandes beautés.

Voilà en substance tout ce que j'ai pu recueillir des Mœurs des Sauvages Américains, & ce qui m'a paru plus digne d'être connu & observé. Si j'ai omis

Conclusion.

quelqu'une des choses, qui peuvent être venuës à ma connoissance, ce ne sont que quelques circonstances & quelques particularités, qui m'auront échappé, ou qui ne mériteroient pas la curiosité du Lecteur. Je ne prétens pas néanmoins avoir tout dit ce qu'il peut y avoir d'essentiel; j'avouë même que j'ignore plusieurs de ces particularités, qui peuvent caractériser un usage, & donner de grandes lumières pour entrer dans le parallèle que j'en ai fait avec les mœurs des Anciens; mais ce n'est pas ma faute; c'est plutôt la faute de ceux, qui ayant vécu parmi ces différentes Nations que je n'ai pû connoître par moi-même, ou ne se sont pas embarrassés de creuser, & d'approfondir ce qu'ils voyoient, ou ne se sont pas trouvés capables de faire ces sortes de recherches. Ce que j'ai fait ici, n'est qu'une ébauche très imparfaite de ce qu'on peut faire, mais qui contient néanmoins un plan, sur lequel on peut travailler d'une manière utile à la Religion & aux belles-Lettres. Les Missionnaires, qui sont répandus chez les différentes Nations des Indes Orientales & Occidentales, qui sçavent les Langues des Peuples qu'ils cultivent, sont plus en état que personne de perfectionner ce travail. Je souhaite avec passion qu'ils veüillent s'en donner la peine, & je proteste que j'aurai une obligation infinie à ceux qui voudront redresser mes idées, sur les points que je pourrois avoir mal pris, & sur lesquels je me serois égaré, ou me fournir de nouvelles preuves pour appuyer mes conjectures, & pour en faire de nouvelles.

Fin du second Tome.



T A B L E

ALPHABETIQUE

DES PRINCIPALES MATIERES

contenuës dans les deux Tomes.

A

- A** BENAQUIS. Leur païs , pag. 149. tom. 1. Leur respect religieux pour un certain arbre, *ibid.* Pour la virginité, 339. t. 1. Adonnés à la Pyromantie, 387. t. 1. Coutume singuliere touchant leurs mariages, 575. t. 1. Moins cruels que les autres Sauvages, 307. t. 2.
- Abner.* Expression d'Abner proposant à Joab un duel entre quelques braves de leurs deux armées, 176. tom. 2.
- Abraham* consacre un Bois à Gerare à l'honneur de la Divinité, 138. tom. 1.
- Abraham & Loth*, comment étoient freres, 550. t. 1. En quel sens Abraham & Isaac ont pu donner le nom de sœurs à leurs épouses, *ibid.* t. 1.
- Abraham.* Des Rois qu'Abraham vainquit, & de leurs États, 181. t. 2. Comparaison de cette guerre avec celle des Sauvages, *ibid.*
- Acephales* anciens & modernes; ce qu'on en doit penser, 64. t. 1.
- Acephale* tué par un Iroquois, 66. t. 1.
- Discours de l'Empereur de la Chine à M. le Légat Mezza-Barbà au sujet des Acephales, 65. t. 1.
- Achille* fait égorger 12. Troyens au bucher de Patrocle, 276. t. 2.
- Il traîne le corps d'Hector autour des murailles de Troye, 428. t. 2. Met sa chevelure entre les mains de Patrocle sur son bucher, 437. t. 2.
- Actée* premier Roy des Atheniens, le même que Cecrops, 246. t. 1.
- Actée & Actis.* Premiers noms de l'Attique, 246. t. 1.
- Acouti.* Animal, & sa description, 257. t. 1.
- Adad.* Nom du Soleil, & des Rois de Syrie. Signification de ce mot, 132. t. 1.
- Adam & Eve* sont les premiers objets de la Théologie historique des Anciens, 226. tom. 1.
- Ades* ou *Aidoneus*, Roy des Molosses. Le même que le Pluton des Anciens. Etymologie de ce nom, 238. t. 1.
- Adonis.* Le même que le Soleil, 129. t. 1. Mystères d'Adonis; les mêmes que ceux de Bacchus & de Cérés, 221. t. 1.
- Adoption.* De l'adoption parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

TABLE ALPHABETIQUE

- trionale, 308. t. 2.
- Adultere* rigoureusement puni dans l'Amérique Meridionale, & chez quelques Nations de la Septentrionale, 587. t. 1.
- Αἶλας*. Festin chez les Lacedemoniens, appelé *Αἶλας*. 513. t. 1.
- Affaires*. Maniere de les traiter parmi les Sauvages, 484. t. 1.
- Affaires civiles*, & Jurisprudence des Sauvages, 485. t. 1.
- Affaires criminelles*, & comment traitées parmi les Sauvages, 486. tom. 1.
- Affaires d'Etat*, 501. t. 1.
- Affinité*, 559. t. 1. Les Sauvages font peu d'attention aux degrez d'Affinité, *ibid.*
- Agathyrses*. Leurs peintures caustiques & passageres, 39. t. 2.
- Αγεται*, 510. t. 1.
- Agoianders*. Corps des Agoianders, 474. t. 1.
- Agoskem'hagete*, Corps des Guerriers, 1476. t. 1.
- Agorkon*. Nom des Génies & des Devins chez les Iroquois. *Voy.* Devins.
- Agotsinnaken*. Devins chez les Iroquois, tom. 1. *Voy.* Devins.
- Agokstenha*. Le Senat des Vieillards, 475. t. 1.
- Aigle*. Oiseau consacré au Soleil parmi les Orientaux, & à Jupiter en Occident. 168. tom. 1.
- Aigles* représentées sur le sommet du Temple des Natchez, 168. t. 1.
- Algonquins*. Nations Algonquines comparées aux Pelasgiens, 91. t. 1.
- Algonquins*. *Voy.* Sauvages.
- Alléluia* dans les chants des Sauvages, 324. t. 2.
- Amazones*, 50. t. 1.
- Amazones anciennes*. Leur origine, leurs progrès, leur décadence, 50. t. 1. Leur Ginécocratie, 77. t. 1.
- Habitent la Lybie, & y font vaincus par Bellorophon, 466. t. 1.
- Leurs Tribus, 468. t. 1. Villes qu'elles avoient bâties en Asie, 468. t. 1. Travaillent les champs, 63. t. 2. Amazones du Tanais, voisines des Chalybes, 73. t. 2. Retenoient les filles, & renvoyoient les enfans à leurs peres, 500. t. 1.
- Amazones* dans le Caucase, 52. t. 1.
- Amazones* en Amérique, & leurs mœurs, 52. t. 1. Sentiment singulier de Pierre Martyr au sujet des Amazones Américaines, 171. t. 1. Erreur de M. Huet sur l'origine des Amazones Américaines, & sur l'origine des Peuples du Pérou, 52. t. 2.
- Ambassades*. Des Ambassades, 310. t. 2.
- Ame*. Idée qu'en ont eu les Anciens, 358. t. 1. Idée qu'en ont les Sauvages, 359. t. 1. Termes dont se servent les Iroquois pour l'exprimer, 360. t. 1.
- Ame*. Idée des Anciens & des Sauvages sur l'ame des Bêtes, 361. t. 1. Opinion absurde sur les excursions de l'ame pendant le sommeil, 362. t. 1. De l'état de l'ame après la mort, 394. t. 1. L'état de l'ame après la mort, étoit le principal objet des Initiations aux mysteres. *ibid.* t. 1. Comment les Payens se font expliqués sur ce point, 395. t. 1. Felicité des Ames selon l'opinion des Anciens & des Sauvages, 407. t. 1.
- Americ Vespuce* aborda le premier dans le Continent du Nouveau-Monde, & lui donne son nom, 28. t. 1.
- Amerique* divisée en Septentrionale & Meridionale, 27. t. 1. Découverte de l'Amérique, *ibid.* t. 1. Si l'Amérique a été connue des

DES MATIERES.

- A**nciens, 29. t. 1. Comment, & par où l'Amerique a pû être peuplée, 32. t. 1. Des Peuples qui ont passé en Amerique, 41. t. 1. Conjectures sur l'origine des Peuples, qui ont peuplé l'Amerique par les termes des Langues Barbares qu'on trouve dans les Auteurs anciens, 46. tom. 1. Conjectures par les Coûtumes, 48. t. 1. Par quelques traits caractéristiques, 49. tom. 1. Sentiment de l'Auteur sur l'origine des Ameriquains, 89. t. 1.
- Ameriquains** errans & sedentaires, comparés aux Pelasgiens & aux Helleniens, 91. t. 1.
- Ameriquains.** Voy. Sauvages.
- Amitiés** particulieres des Crétois & des Spartiates, 603. t. 1. Ces Amitiés expliquées & justifiées contre la cal'omnie de quelques Auteurs anciens, 604. t. 1. Elles étoient communes dans la Grèce, 606. t. 1.
- Aimés.** L'enlèvement des Aimés à Sparte avoit probablement été institué par un esprit de relig. 606. t. 1.
- Amans & Aimés** dans la Grèce, faisoient des offrandes au Tombeau d'Iolas ami d'Hercule, 607. t. 1.
- Amitiés** particulieres des Sauvages, paralleles à celles des Crétois & des Spartiates 603. t. 1. Droits & obligations des Amans & aimés chez les Sauvages, 608. t. 1.
- Amraphel**, l'un des quatre Rois vaincus par Abraham, 181. t. 2.
- Anacharsis.** Paroles d'Anacharsis à son Roy, 192. t. 1. Conjectures sur l'Étymologie de ce nom, 473. t. 2.
- Anakri.** Offrande faite au Démon par les Devins Caraïbes, 384. t. 2.
- Anaxandride.** Singularité d'Anaxandride, qui prit deux Epouses en titre à Sparte, 544. t. 1.
- Arspia.** Ce que c'étoit, 510. t. 1.
- Années Lunaires** subordonnées aux années heliaques ou folaires, 227. tom. 2.
- Année** des Sauvages divisée en quatre saisons, 230. t. 2. Leur maniere de compter & de supputer les années, parallele à celle des Anciens, 225. t. 2.
- Antidico Marianites.** 551. t. 1.
- Anthropophages.** Sauvages Anthropophages, 307. t. 2.
- Autres** consacrés à Apollon, à Bacchus, & dans les montagnes & les lieux élevés, 147. t. 2.
- Anubis.** Sistre d'Anubis, 213. t. 1.
- Apalachine.** Voy. Cassine.
- Apalachites.** Montagne consacrée au Soleil chez les Apalachites, 146. t. 1.
- Apis.** Le même que Bacchus, Apollon-Horus, &c. 240. t. 1. Sa figure symbolique, *ibid.* t. 1.
- Apollon.** Le même que le Soleil, 129. t. 1. Le même que toutes les Divinités rapportées au Soleil, *ibid.* Le même en particulier avec ceux d'entre les Dieux, qui ont le plus de rapport au Libérateur, 234. t. 1. Dieu de la Guerre, 195. t. 1. De la Danse & de la Musique, 197. t. 1. Musagetes, ou Conducteur des Muses, *ibid.* Dieu & Auteur de la Medecine par la Divination, 362. t. 2.
- Apollon Horus** Dieu des Egyptiens, allaité par la jeune Isis, 237. t. 1. Le même que Bacchus, *ibid.* Sa figure symbolique, 240. t. 1.
- Apollon** perçant le serpent Python, quel symbole, 234. t. 1.
- Apôtres.** S'ils ont passé en Amerique, 451. t. 1.
- Arbre** du jardin des Hesperides, quel symbole, 233. t. 1.

TABLE ALPHABÉTIQUE

- Arbres*, ou Bois consacrez chez les Anciens & chez les Sauvages, 137. t. 1.
Arbres portant le miel & le sucre, 151. t. 2.
Arbres portant la cire, 158. t. 2.
Arcs des Sauvages, 296. t. 2.
A^{pus}. Nom du Dieu Mars, 127. tom. 1.
Areskouï & Agriskoue. Noms du Soleil chez les Iroquois & chez les Hurons, 132. t. 1. Ces noms semblent désigner proprement le souverain Estre, 126. t. 1. Leur rapport avec le nom *Arcs*, 127. t. 1.
Areskouï & Agriskoue sont le Dieu de la Guerre, comme le Mars de la Thrace, 206. t. 1.
Arethuse. Marc d'Arethuse, & sa constance dans les tourmens, 277. tom. 1.
Arie & Areiane, Provinces de l'Asie, 207. t. 1.
Areios & Thonderon, fleuves de l'Arie & de l'Areiane. Conjectures sur l'étymologie de ces noms, 470. tom. 2.
Arendionann. Voy. Devins.
Argo. Navire des Argonautes, 199. tom. 2.
Argonautes, appelés *Myniens*, & pourquoi, 77. t. 1.
Argonautes. Leurs Sacrifices, 190. t. 1. Parallele des Sauvages avec les Argonautes dans leurs expéditions militaires, 199. t. 2.
Arimaspes ou *Monocules*, 61. t. 1.
Ariok, l'un des Rois qu'Abraham vainquit, 181. t. 2. Conjecture sur les Etats de ce Prince, *ibid.* Conjecture sur l'étymologie de ce nom, 471. t. 2.
Arios. Chef des Solymes, 466. t. 2.
Armes, Symboles de la Divinité, & pourquoi, 195. t. 1.
Armes des Sauvages, 193. t. 2.
Arsalus. Chef des Solymes, 466. t. 2.
Arsinoé, épouse & sœur de Ptolomée, 553. t. 1.
Ariacoanna, Ville Capitale de l'Arie, 470. t. 2. Conjectures sur l'étymologie de ce mot, *ibid.* Variations des Auteurs sur le nom de cette Ville, *ibid.*
Artaxerxes. Son horreur pour la passion de sa mere, 546. t. 1.
Artemise, épouse de Mausole, consacra la memoire de son mari en buvant ses cendres, & lui érigeant un Tombeau, 444. t. 2.
Arts cultivés avant le Deluge, 40. tom. 1.
Asfasié, concubine de Cyrus le jeune, faite Prêtresse de Diane ou du Soleil par Artaxerxes Mnémon, 164. t. 1.
Assemblées solennelles des Sauvages, 508. t. 1.
Associations chez les Sauvages, 476. tom. 1.
Associateur. Jupiter Associateur, 512. tom. 1.
Astaouen, ou Tortuë, instrument de musique des Sauvages Iroquois & Hurons, 215. t. 1.
Astarte, *Astur*, &c. noms de la Déesse de Syrie, 246. t. 1.
Astragale, jeu de l'Astragale. Voy. jeu des Osselets.
Astronomie. Premiers Auteurs de cette science, 225. t. 2. Vestiges qui en restent parmi les Sauvages, *ibid.*
Ata, nom d'un Devin célèbre, petit-fils d'une Vierge chez les Breiliens, 246. t. 1.
Atabeira, nom de la Mere des Dieux chez les Peuples de l'Isle Espagnole, 247. t. 1.
Atabirius. Jupiter Atabirius, 247. t. 1.

DES MATIERES.

- Amenfic.* Divinité des Iroquois. Etymologie de ce nom, 244. t. 1. Son rapport avec l'une & l'autre Eve, avec l'Atté de l'Evasme des Bacchantes, *ibid.* t. 1. Préside au pais des Ames, 401. t. 1.
- Atahocan*, Dieu Créateur dans l'histoire des Algonquins, 246. t. 1.
- Até*, fille de Jupiter; fable d'Homere sur ce sujet, 96. t. 1. Application de cette fable par S. Justin au peché des Anges, 97. t. 1. Application de la même au peché d'Eve, *ibid.* Son rapport avec l'Evasme des Bacchantes, *ibid.* Avec l'une & l'autre Eve, 245. t. 1.
- Até*, *Atté*, *Athene*, *Athena*, *Athrena*, *Atheronia*, premiers noms de Minerve; leur rapport avec l'Até d'Homere, 245. t. 1.
- Atergatis*, *Adargatis*, *Athargatis*, *Athara*, *Athyr*, *Astur*, *Astarte*, noms de la Déesse de Syrie, 246. t. 1. Conjecture sur l'étymologie de ces noms.
- Atamas* mene une Colonie en Lybie, 83. t. 1.
- Athenosera*, ou amitiés particulieres des Sauvages, paralleles à celles des Spartiates, &c. 368. t. 1.
- Atheniens* ont changé de langage, 465. t. 2.
- Atrole*. Ce que c'est, 123. t. 2.
- Athonni*. L'Athonni chez les Iroquois, est la Cabane du pere, 163. t. 2. Les liaisons du sang y sont moins fortes, que dans celle de la mere, 559. t. 1.
- Athonront*, espece de danse, 521. tom. 1.
- Atlantide*. Isle Atlantide de Platon, 29. 39. t. 1.
- Atour-Assap*, ou le parfait Allié chez les Bresiliens, 607. t. 1.
- Atys*. Mysteres d'Atys & de Cybèle, 221. t. 1. Les mêmes que ceux de Bacchus & de Cerés, *ibid.*
- Augures*, tirés du jeu des Astragales, 346. t. 2.
- Avoine*. Folle-Avoine. Plante, 95. t. 2. Nation des folles-Avoines, 96. t. 2.
- Autels* consacrés dans les premiers temps, 137. t. 1. N'étoient point differens des foyers ordinaires des maisons, 167. t. 1.
- Autel portatif*, appellé *Pyranon*, 328. t. 2. Comparé avec le Calumei de paix, 327. t. 2.
- Autel* porté devant les Rois des Perthes & les Empereurs Romains, 161. t. 1.
- Autel* des Caraïbes. 345. t. 1.
- Autochthones*, moitié hommes, & moitié serpens, sont les symboles de nos premiers Peres Adam & Eve, 233. t. 2.

B

- B**ACCHANALES des derniers temps de l'Antiquité, 183. t. 1.
- Bacchanales* des Anciens, & leur esprit selon Strabon, 113. 185. t. 1.
- Bacchantes*. Métrades, &c. à la suite de Bacchus, 113. 219.
- Bacchus*. Le même que le Soleil, 129. t. 1.
- Bacchus Sabazius*, 196. t. 1. *Musagètes*, 197. t. 1.
- Bacchus*, Indien ou Arabique, 225. t. 1. Nymphes nourricieres de Bacchus, 237. t. 1.
- Bacchus* né d'une Vierge, 237. t. 1.
- Bacchus Taurus*, 239. t. 1.
- Bacchus*. Le même qu'Apollon Horus, Apis, &c. 240. t. 1. Son rapport avec le Libérateur, *ibid.*
- Thyrse de Bacchus, formé en Croix, 241. t. 1.
- Baigner*. L'usage qu'ont les Sauvages

T A B L E A L P H A B E T I Q U E

- ges Meridionaux de se baigner
 tous les matins, est une pratique
 de Religion, 265. t. 1.
- Balle de Bled* jettée en signe de deuil,
 415. t. 1.
- Balles de Paulme* des Anciens, &
 leur matiere, 358. t. 2.
- Balles de Paulme* des Sauvages, &
 leur matiere, 358. t. 2.
- Balzes*, & leur description. 206. t. 2.
- Baptême*. Cérémonies des Mysteres
 des Anciens, qui ont rapport au
 Baptême, 272. 419. t. 1.
- Barbares*, ont occupé la Grèce avant
 les Grecs posterieurs, 90. t. 1.
- Batteaux* des Celtiberiens, paralleles
 aux Balzes du Pérou, 208. t. 2.
- Bas*. Voy. Mitasses.
- Bendis*, nom de Diane chez les Peu-
 ples de Thrace. Conjecture sur
 l'étymologie de ce mot, 135. t. 1.
- Berceau* des enfans de l'Amerique
 Septentrionale, & sa description,
 593. t. 1.
- Berceau* des enfans chez les Peuples,
 nommez *Têtes plates*, 595. t. 1.
- Berceau* des Caraïbes, 596. t. 1.
- Bled d'Inde* connu des Anciens, &
 porté à Rome du temps de Plinè.
 Voy. Maïs. 71. t. 2.
- Bled d'Inde* jetté en signe de deuil,
 415. t. 2.
- Bois de Chandelle*. 578. t. 1.
- Bois de Mariage*. 578. t. 1.
- Boissons* enyvantes des Ameriquains,
 113. t. 2.
- Boissons* tirées des Cannes de Sucre
 & de Maïs, 151. t. 2.
- Boucliers* des Sauvages, 197. t. 2.
- Bouleau*. Ecorce de Bouleau; paral-
 lele au papier des Anciens, 212.
 tom. 2.
- Boulets* des Patagons, 198. t. 2.
- Bournamon*. Ce que c'est. 264. t. 1.
- Boussole* des Sauvages, ou maniere
 de s'orienter, 224. t. 2.
- Boutou*. Voy. Casse-tête.
- Boyes*. Voy. Devins.
- Eresliens*. Leurs instrumens de mu-
 sique, 211. t. 1. Initiations de
 leurs filles adultes, 290. t. 1.
 Leurs amitiés particulieres, pa-
 ralleles à celles des Spartiates,
 607, t. 1. Leurs Cabanes, 9. t. 2.
- Bretelles*. 219. t. 2.
- Brodequins* des femmes Caraïbes des
 Antilles, 57. t. 2.
- Bulla*. Ornement des enfans chez les
 Romains, 61. t. 2.
- Buchette*, ou signal de l'enrollement,
 185. t. 2. Mise en parallele avec
 ce qu'on appelloit *Tessera* chez les
 Anciens, 187. t. 2.

C

- C** A B A N E S. Cabanes des Sau-
 vages, paralleles aux habita-
 tions des hommes de la premiere
 Antiquité, 5. t. 2. Forme & ma-
 tiere des Cabanes, 7. t. 2. Cabanes
 bâties en l'air & sur les ar-
 bres, 6. t. 2. Cabanes des Eski-
 maux & des Californiens, 5. t. 2.
 Cabanes Iroquoises & Huronnes,
 & leur description, 10. t. 2.
- Cabanes de Conseil* de plusieurs Na-
 tions de l'Amerique, tiennent lieu
 de Temples, 166. t. 1. Paralleles
 aux Prytanées des Grecs, & aux
 Curies Romaines, *ibid.*
- Cacao*. Sa description & son usage,
 118. t. 2.
- Cadavre*. Premiers soins rendus au
 Cadavre par les Sauvages, 388.
 tom. 2.
- Cadmus*. Conjecture sur l'étymologie
 de ce mot, 196. t. 1. Metamor-
 phosé en serpent avec Hermione,
 pour avoir violé le Temple de Mi-
 nerve. Quel symbole, 233. t. 1.
- Cadma-*

DES MATIERES.

- Cadmoniens.* Voy. Grecs posterieurs.
Cadusiens. 184. t. 2.
Calouli. Jeu des Anciens appellé
Caluboram. 342. t. 2.
Calcul. Maniere de calculer & de
 supputer des Sauvages, 234. t. 2.
Calendrier des Peruviens reformé par
 un de leurs Incas, 228. t. 2. Calendrier
 seculaire des Mexiquains,
 tom. 2. *ibid.*
Calumet de Paix. 314. t. 2. Sa description,
 320. t. 2. Dansé du Calumet,
 321. t. 2. Comparaison du
 Calumet de Paix avec le Cadu-
 cée de Mercure, 325. t. 2. Calu-
 met est un veritable Autel, où
 les Sauvages offrent un sacrifice
 idolatrique au Soleil, 327. t. 2.
 Calumets pour la Paix & pour la
 Guerre, 330. t. 2. Son usage doit
 être aboli, 335. t. 2.
Cambyse. Artifice de Cambyse pour
 épouser sa sœur, 554. t. 1.
Campement des Sauvages. 241. t. 2.
Camillus ou *Casmilus* des Payens,
 173. t. 1.
Camille reçoit l'honneur du triomphe
 peint de vermillon, 49. t. 2.
Cannes de Bled d'Inde. Voy. Maïs.
Cannes de Sucre. 143. t. 2. Viennent
 naturellement en Amerique, 150.
 t. 2. Autrefois portées d'Asie, &
 cultivées en Europe, 149. t. 2.
Canots de peaux & d'écorce autre-
 fois en usage chez les Anciens,
 204. t. 2. Canots des Ameriquains
 paralleles à ceux des Anciens,
 209. t. 2. Petits-Canots des Es-
 kimaux, & leur description, 205.
 t. 2. Grands Canots ou Pyrogues
 des Eskimaux, & leur descrip-
 tion, 206. t. 2. Canots d'écorce
 de Bouleau, & leur description,
 213. t. 2. Canots d'écorce d'Or-
 me, & leur description, 216. t. 2.
Tomé II.
- Cantabres.* Leur Ginécocratie, 78.
 t. 1. Leur constance dans les tour-
 mens, 283. t. 2.
Caouin. Boisson, & sa composition.
 Voy. Chica.
Caracolis des Sauvages Meridio-
 naux, 61. t. 2.
Caractere des Sauvages. 103. t. 1.
Caraïbes. Signification de ce mot,
 47. t. 1. Conjecture sur l'origine
 des Caraïbes des Antilles, 54. t.
 1. Leurs Sacrifices, 179. t. 1. Se
 servent de Conques marines, 218.
 t. 1. Leurs superstitions pendant
 le temps des Éclypsés, 248. t. 1.
 Leur pénitence aux couches de
 leurs femmes, 257. t. 1. Leurs
 Initiations, 290. t. 1. Leurs De-
 vins, 344. t. 1. Voy. Divination.
 Leur Gouvernement, 531. Leurs
 Carbets, leurs festins, *ibid.* Leurs
 Danses, 533. t. 1. Leurs Maria-
 ges, 557. t. 1. Punissent l'adul-
 tere, 588. t. 1. Leur éducation,
 600. t. 1. De leurs Villages Car-
 bets & Cafés, 8. t. 2. Leurs pein-
 tures caustiques, 41. t. 2. Leur
 nudité & leur peinture passagere,
 55. t. 2. Leurs ornemens, 56. t.
 2. Leur nourriture, 97. t. 2. Leurs
 boissons, 113. t. 2. Leurs Pyro-
 gues, 212. t. 2. Leur guerre, 291.
 t. 2. Supplice de leurs Esclaves,
 292. t. 2. Leur Medecine par la
 Divination, 383. Leur sepulture,
 419. t. 2. Caraïbes, couleur na-
 turelle des Caraïbes & des Né-
 gres; par quoi causée, 32. t. 1.
 Caraïbes ne mangent point de
 Tortuë, ni de Lamentin au moins
 en certain temps, 104. t. 2.
Carbets & Cafés des Caraïbes, & leur
 description, 8. t. 2. Comparaison
 des Carbets des Sauvages Meri-
 dionaux, avec les Halles des La-

TABLE ALPHABETIQUE

- cedemoniens**, appellées *Andreia* & *Agelai*, 531. t. 1.
- Cariens** originaires de l'Isle de Crète, 69. t. 1. Prenoient leurs noms dans la famille de leurs meres, 77. t. 1. Femmes Cariennes obligées de suivre le sort de leurs Vainqueurs. Leur serment, 54. t. 1.
- Cartaginois** avoient connoissance de l'Amérique, & empêchent les Tyrhéniciens d'aller s'y établir, 30. tom. 1.
- Cassave**. Pain de Cassave, 101. t. 2.
- Casse-tête des Sauvages**. 196. t. 2.
- Cassine**, boisson des Floridiens, 121. t. 2. Differens sentimens des Auteurs sur la Cassine, & sur sa composition, *ibid.* Maniere d'éprouver les Guerriers par la Cassine chez les Peuples de la Floride, 123. t. 2.
- Cecrops**, moitié homme & moitié serpent; quel symbole, 233. t. 1. Cecrops premier Instituteur du Mariage, 535. t. 1.
- Celtiberiens Espagnols** se servoient de peaux enfilées pour traverser les rivières, 208. t. 2.
- Centaures**. Origine des Centaures, 19. t. 2.
- Ceramic**. Pierres de foudre, semblables aux pierres dont les Amériquains faisoient leurs haches & leurs couteaux, 111. t. 2.
- Cérés**. Distinction des deux Cérés, & leur rapport avec l'une & l'autre Eve, 236. t. 1. Mysteres de Cérés, les mêmes que ceux de Bacchus, &c. 221. t. 1.
- Chara**, fils de Noé, Auteur de la Magie selon Berosé, 356. t. 1. de la Polygamie, & du desordre des Mariages, 542. t. 1.
- Champs des Sauvages**, & de leur culture, 75. t. 2. Soins des Champs, 106. t. 2.
- Champs Elysiens**. Voy. Enfer des Poëtes.
- Chant**. Du Chant & de la Danse qui accompagnoient les Sacrifices, 194. t. 1. Chants des Anciens, appellés *Pœanes*, 197. t. 1. Les Chants & les Danses de Religion étoient des chants & des danses guerrières & pourquoy, 199. t. 1. Chants Thréniques, ou Ejulations musicales. Voy. Nénies. Origine & motif des Chants Thréniques, 395. t. 2.
- Chanson de Mort**. Ce que c'est, 283. tom. 2.
- Chara**. Racine dont Cesar nourrit son armée, 96. t. 2.
- De la *Chasse* & de la *Pêche*, 336. tom. 2.
- Cheïen**. Fable Indienne du Dragon Cheïen, 247. t. 1.
- Chemün**. Nom que les Caraïbes donnent à l'Être supérieur. Rapport de ce nom avec celui que les Chemmites donnoient au Dieu Pan, 127. t. 1.
- Chemmis**, nom de Pan chez les Chemmites, 127. t. 1.
- Chevelus**. Voy. Acephales.
- Chevelures** enlevées aux ennemis morts, ou laissées pour morts, 256. t. 2. Coutume que les Amériquains ont d'enlever la chevelure, parallèle à celle de quelques Peuples Barbares de l'Antiquité, 257. t. 2.
- Cheveux**. Religion dans la maniere de couper les cheveux, & de les porter, 50. t. 2. Differentes manieres de couper, ou de porter les cheveux chez les Anciens & chez les Sauvages, 50. t. 2. Cheveux dévoués aux Divinités Infernales, 409. t. 2. Cheveux cou-

DES MATIERES.

- pés en signe de deuil*, 435. t. 2.
Voy. Deuil.
- Chevaliers du Mexique. Leurs Initiations*, 311. t. 1.
- Chevalerie ancienne d'Europe. Ses épreuves*, 324. t. 1.
- Chica. Boisson, & sa composition*, 114. t. 2. Superstition des Sauvages dans la maniere de la préparer, 115. t. 2. Erreur d'Hornius sur la Chica, 118. t. 2.
- Chichikoué.* 215. t. 1.
- Chimère. Fable de la chimère, & son explication*, 465. t. 1.
- Chironomia. Danse appellée Chironomia*, 204. t. 1.
- Chiven. Fable Indienne du Dieu Chiven*, 247. t. 1.
- Chocolat. Du Chocolat, & de sa composition*, 118. t. 2.
- Chodorlabomor, Roy des Elamites, l'un des quatre Rois vaincus par Abraham. De ses Etats*, 181. t. 2.
- Chrétiens accusés d'adorer Bacchus & Cerés, à cause du mystere de l'Eucharistie*, 418. t. 1.
- Christianisme. Des signes de Christianisme & de Judaïsme trouvés en Amerique*, 412. t. 1.
- Ciel. Le nom que les Iroquois donnent au Ciel, signifie quelquefois le Maître du Ciel, quelquefois le Ciel materiel, & d'autrefois l'air, ainsi que les noms de Jupiter & de Junon chez les Anciens*, 133. t. 1.
- Cippus.* 417. t. 2.
- Circé, fille du Soleil*, 132. t. 1. Expie Médée & Jason, 269 t. 1.
- Circoncision. La Circoncision étoit commune à plusieurs Peuples differens des Juifs*, 414. t. 1. Elle n'étoit point en usage en Amerique, il y avoit néanmoins quelque chose qui en approchoit, 414.
- tom. 1.
- Cire. Plantes qui portent la Cire*, 158. t. 2.
- Civilité des Chinois au départ des Mandarins Gouverneurs des Villes & des Provinces*, 192. t. 2.
- Civilité reciproque de Diomedé & de Glaucus*, 193. t. 2.
- Coûtume singuliere de civilité à la reception des Etrangers au Bresil, chez les Sioux, & quelques autres de leurs Voisins*, 442. t. 2.
- Autre coûtume singuliere dans l'Amerique Septentrionale*, 374. tom. 2.
- Clarigation. Ce que c'étoit*, 174. tom. 2.
- Clatra. Quelle Divinité*, 214. t. 1. Rhombe de Clatra parallele au Tamaraca des Bresiliens, & au Chichikoué des Sauvages Septentrionaux, 212. t. 2.
- Cloches. Coûtume de benir les Cloches, & pour quel sujet*, 252. tom. 2.
- Coca. Plante; sa description & son usage*, 140. t. 2.
- Coemption. Maniere de contracter le Mariage par la Coemption*, 567. tom. 1.
- Cohoba. Herbe. Voy. Tabac.*
- Cohorte. Sacrée Cohorte des Amans & Aimés dans la Béotie*, 607. tom. 1.
- Colliers de Porcelaine. Voy. Porcelaine. Colliers à porter les provisions, maniere de s'en servir*, 219. t. 2.
- Colonies. Premieres Plantations, & premieres Colonies par qui faites*, 46. t. 1. Colonies, leur origine, 44. t. 1. Differentes Colonies établies en Lycie, 82. t. 1.
- Colomb. Christophle Colomb découvre le premier le Nouveau-Monde*, 28. t. 1.

TABLE ALPHABETIQUE

- Combat** de rencontre entre Sauvages, 248. t. 2.
- Commerce.** Du Commerce des Sauvages, 331. t. 2.
- Commode** fouille les mysteres de Mithra par un veritable homicide, 273. t. 1.
- Concha Venerea.** Voy. Porcelaine.
- Confarreation.** Maniere de contracter le Mariage par la Confarreation, 567. t. 1.
- Confession** des péchés dans les mysteres des Anciens, 270. t. 1. Maniere de Confession chez les Gaures. *Item* dans les grandes Indes : au Japon : dans le Royaume de Siam, & dans le Pérou, 420. t. 2.
- Conques** des Tritons en usage en Amerique, 218. t. 2.
- Consanguinité.** Degrés de consanguinité observés chez les Anciens & chez les Sauvages par rapport au mariage, 544. 556. t. 1.
- Conseils.** Des Conseils des Sauvages, 477. t. 1.
- Confiance** des Esclaves Ameriquains dans les tourmens. Voy. supplices.
- Constellations.** Noms des Etoiles, Constellations & planetes, communs aux Anciens & aux Sauvages, 235. t. 2.
- Contenance.** La continence étoit une des épreuves des Initiations des Anciens, 268. Contenance. Opinion & respect que les Sauvages ont pour cette vertu, 339. t. 1.
- Cora,** nom de Proserpine, 239. t. 1.
- Cora.** Differentes significations de ce nom, 238. t. 1.
- Cornes.** Quel symbole dans l'Antiquité, 21. t. 2.
- Corybantes.** Etymologie de ce nom, 239. t. 1. Conjectures de Strabon sur leur origine, 113. t. 1. Leur sépulture, 407. t. 2.
- Cortina.** Voy. Trepied delphique.
- Couches.** Facilité des Sauvages à mettre leurs enfans au monde, 591. t. 1. Sensibilité de quelques femmes Ameriquaines dans leurs couches, funeste à l'enfant, & quelquefois à la mere, 592. t. 1.
- Couronne.** Son usage chez les Anciens & chez les Ameriquains, 59. t. 2.
- Cousines.** Cousines germaines des Caraïbes naissent épouses de leurs cousins germains selon les Auteurs, 557. t. 1.
- Crète.** Plusieurs Colonies sorties de l'Isle de Crète vont s'établir en Asie, 12. t. 1. Crétois se vantoient d'être les premiers Fondateurs du culte des Dieux, 123. t. 1. Gouvernement des Crétois. Voy. Gouvernement. Leurs amitiés particulieres. Voy. Amitiés.
- Cri de Mort.** 263. t. 2.
- Cri de Victoire.** 265. t. 2.
- Croix.** Du culte de la Croix trouvé en Amerique au temps de sa découverte, 426. t. 1. Refutation de ce que les Auteurs ont écrit ou pensé au sujet de ce culte de la Croix, 435. t. 1. Sentiment de l'Auteur au sujet de ce prétendu Culte, 441. t. 1. La Croix, quoique signe du Chrétien, n'est pas un signe infallible de Christianisme. *ibid.* Croix au nombre des lettres hieratiques des Egyptiens, 442. t. 1. Attachée à presque toutes les Divinités de l'Egypte, *ibid.* Symbole sacré dans les mysteres d'Isis, 441. t. 1. Symbole de la vie future chez les Egyptiens, & de la prédestination chez les Hebreux, 443. t. 1. Symbole de perfection, & signifiant le nombre de dix chez les Egyptiens & chez

DES MATIERES.

- les Chinois, 448. t. 1. Croix appelée *Decussata*, signifie le même nombre dans le chiffre romain, 449. t. 1. Croix des Lamas, 440. t. 1. Croix dans les chiffres & dans le Calendrier seculaire des Mexiquains, 449. t. 1. Controverse entre les Chrétiens & les Payens au sujet des Croix trouvées dans le Temple de Serapis du temps de Theodose le jeune, 445. tom. 1. Croix du Libérateur, annoncée & figurée dès les premiers temps, 444. 450. t. 1. La vertu de la Croix que les Egyptiens attribuoient aux astres, doit être rapportée à la Croix de Jesus-Christ, 447. t. 1. Croix symbolique d'Horus - Apollon, 241. 442. t. 1. Thyrsé de Bacchus formé en croix, *ibid.* Les Croix trouvées en Amerique, ne prouvent pas que les Apôtres y aient annoncé l'Evangile, 451. tom. 1.
- Crosse*. Jeu de Crosse, 356. t. 2.
- Cruauté* des Ameriquains envers leurs prisonniers. *Voy.* Supplices. Justifiée en quelque sorte, 289. t. 2.
- Cruciantaux*. Ce qu'on en doit penser, 429. t. 2.
- Culte*. 151. t. 1. Du Culte des Sauvages pour les lieux-hauts, pour les pierres coniques &c. & pour les arbres consacrés aux Divinités, 146. t. 1.
- Chemises des Sauvages*, & leur description. 197. t. 2.
- Cupidon* joué avec Ganymede au jeu des Astragales, 348. t. 2. Le quitte sur la promesse d'une balle de patulme, dont s'étoit servi Jupiter en Crète pendant son enfance, 352. t. 2.
- Curies Romaines*, parallèles aux Prytanées des Grecs, & aux Cabanes de Conseil des Sauvages, 160. 167. t. 1.
- Curetes*. *Voy.* Corybantes.
- Cusco*, Capitale du Pérou. Son Temple & ses Vestales, 169. t. 1.
- Cybèle*. Deux Cybèles, 236. t. 1.
- Cybisieres* ou *Cybiseteres*, & leur danse, 208. t. 1.
- Cyceo*. Boisson usitée & mise au rang des épreuves des Initiations des Anciens, 332. t. 1. Comparaison de cette boisson avec les potions de Tabac parmi les Ameriquains, 333. t. 1.
- Cymbales d'airain*. 250. t. 1. Efficace des Cymbales d'airain pour chasser les Demons & les Manes, 250. t. 1. L'efficace des Cymbales d'airain dans l'opinion des Anciens, est une suite de la Religion des Corybantes, *ibid.*
- Cyncephales*. Hommes à têtes de chien, 61. t. 1.
- Cyrus*. Sa sepulture.

D

DANSE Sa définition, 199. t. 1. N'étoit point distinguée de la Musique, *ibid.* Etoit un exercice de Religion, *ibid.* Subordonnée à la guerre, *ibid.* Regardée comme une perfection dans les Dieux & dans les hommes 200. t. 1. Sanctifiée par l'exemple de David, dansant devant l'Arche, 194. t. 1. Fait partie de l'harmonie céleste, & est le principal objet de la félicité dans l'idée des Payens & des Sauvages, 407. t. 1. Distinction de la danse des pieds & des mains, 202. t. 1. Danses Crétoises, 510. t. 1. Danse des Pantomimes, 523. t. 1. Danse satyrique, 526. t. 1. Danse de *l'Athomont*, & sa description, 521. t. 1.

R r r iij

TABLE ALPHABETIQUE

- Danse appellée *Te iemnoniakoua*, 528. t. 1. Danse des Bresiliens, 533. t. 1. 135. t. 2. Funeraires, 396. t. 2.
- Danseur*. Epithete de beau. *Danseur* donnée à Jupiter, à Mars, &c. 200. t. 1. *Danseurs* appellés *Cybisieres* & *Retarmones*, 202. t. 1.
- Dè* ou *Cube*. Jeu des dez, appellé *Tesserarum*, 342. t. 2.
- Débauches* des mysteres des Payens, opposées à l'esprit de leur premiere Institution, 265. t. 1.
- Deluge*. Les Deluges d'Ogyges, de Deucalion, d'Egypte, &c. se rapportent au vrai Deluge universel, 36. t. 1. On trouve par-tout en Amerique des restes de tradition touchant le Deluge, 100. t. 1.
- Demon*, jaloux de la grandeur de Dieu, & du bonheur des hommes, 355. t. 1. A trompé les hommes par l'attrait de la Divination, 356. t. 1. A eu par-tout ses Oracles, &c. 357. t. 1. Singe de la Divinité selon les Saints Peres, 10. t. 1. Son symbole, 230. t. 1. Exerce encore son pouvoir sur les Idolâtres, 376. t. 1. Adoré & craint des Americains, 388. t. 1. Ce qu'on doit penser de ce pouvoir du Demon sur eux, *ibid.*
- Dessin & plan de l'Ouvrage*, 1. t. 1.
- Devins*. Voy. Divination.
- Deucalion*. Le même que Noé, 36. tom. 1.
- Deuil*. Du Deuil, 435. t. 2. Deuil des Sauvages, parallele à celui des Anciens, 438. t. 2. Grand & petit Deuil, *ibid.* Obligation du Deuil plus étroite entre les Epoux, 439. t. 2. Deuil moderé peu à peu en vertu des dispenses accordées par les parens du défunt, *ibid.*
- Devoirs* & obligations des Epoux envers les Cabanes l'un de l'autre, 577. t. 1. Devoirs funeraires. Voy. Sepulture.
- Dévoués* chez les Gaulois, chez les Natchez & chez quelques autres Peuples de l'Amerique. Leur condition, 410. t. 1.
- Diamastigosis*, ou flagellation des jeunes gens à Sparte, 274. t. 2.
- Diane*. La même que le Soleil, 125. 136. t. 1. La même que l'Isis des Egyptiens, 214. t. 1. *Diane Orthie*, 274. t. 1. La même que la *Diane de Tauride*, 600. t. 1. *Diane Hymnia*, Prêtresse de *Diane Hymnia* violée par Aristocrate. Puniton de ce sacrilege, 165. t. 1.
- Didyne*. La même que *Diane* la jeune *Vesta*, &c. 234. t. 1.
- Dieu* connu suffisamment chez toutes les Nations, 108. t. 1. Sentiment d'un Dieu, d'une Divinité imprimé dans le cœur des hommes, 110. t. 1. Auteur de la Religion & de la revelation, 116. t. 1. Sentiment de l'unité de Dieu, 189. t. 1. Représenté sous differens noms & sous differens symboles, 121. t. 1. Idée que les Payens même se sont formés de Dieu, 123. t. 1. Idée & noms differens chez toutes les Nations Barbares, qui désignent manifestement un Dieu, un Estre supérieur, & même un Dieu Créateur, 124. t. 1. Dieu distingué chez les Americains des Divinités subalternes par des noms particuliers qui ne conviennent qu'à lui seul, 126. t. 1. Dieu honoré particulièrement dans le Soleil, 128. t. 1. Les noms donnés à Dieu, tantôt masculins, & tantôt feminins, ont pû occasionner la difference de sexe & la mul-

DES MATIERES.

- triplicité des Dieux, 137. t. 1.
 Idée de Dieu corrompue par l'ignorance & par le desordre des passions, 142. t. 1. Dieu parle aux Patriarches & aux Prophetes, 116. t. 1. Et par les Patriarches & les Prophetes, 355. t. 1.
Direction. Idée de direction des Sauvages dans leur route, 224. t. 2.
Distributions & présens pour honorer les morts chez les Peuples de l'Antiquité & de l'Amérique, 413. t. 2.
Divination. Diverses sortes de Divination, 357. t. 1. Divination parmi les Sauvages, parallele à celle de l'Antiquité, & ce qu'on en doit penser, 372. t. 1. Incrédulité des Athées sur la Divination, & sur le pouvoir des Demons, 374. t. 1. Divination par la Medecine. *Voy.* Medecine.
Devins, ce qu'ils étoient dans l'Antiquité, 371. t. 1. Noms des Devins parmi les Sauvages, paralleles à ceux qu'on donnoit aux Devins de l'Antiquité, 371. t. 1. Caractere de ces Devins parmi les Sauvages, 373. t. 1. Epreuves ou Initiations des Devins chez les Caraïbes, 330. t. 1. Chez les Moxes, 334. t. 1. Maniere de leur affecter un Demon ou Génie chez les Caraïbes, 344. t. 1. Ce qu'on peut recueillir du parallele des Devins Ameriquains avec les Devins de l'Antiquité, 393. t. 1.
Divinité. Symboles de la Divinité confondus avec la Divinité même, 193. t. 1. Hommes confondus avec la Divinité, *ibid.* n'étoit point représentée dans les premiers temps sous aucune forme humaine, 137. Plusieurs Peuples de l'Antiquité avoient pris leurs noms du nom qu'ils donnoient à la Divinité, 127. t. 1.
Du Divorce, & de ses motifs, 580. t. 1.
Dragon. Fable Chinoise du Dragon couvert d'écaillés de Tortue, & né d'une Tortue, 100. t. 1. Idée des Indiens touchant le Dragon qui veut dévorer la Lune, 248. t. 1.
Duel proposé par Abner à Joab entre des braves de leurs armées, 176. t. 2.

E

- E**AUX de Lethé & de Mnemosyne, 342. t. 1.
Eclipses. Sentiment des Anciens & des Indiens de l'une & de l'autre Inde, sur le serpent qui veut dévorer la Lune & le Soleil pendant les Eclipses, 246. t. 1. Rapport de l'opinion des Anciens sur les Eclipses avec nôtre Religion, 251. t. 1.
Education. De l'Education, 497. t. 1. Education de la jeunesse en Crète & à Sparte, *ibid.* en Perse, 600. t. 1. Education des Sauvages, semblable à celle des Crétois, &c. 599. t. 1.
Egées des femmes de Lybie, 23. t. 2.
Egides de Pallas, 24. t. 2.
Egyptiens ont eu une Religion avant Moïse, 12. t. 1. Antérieurs & postérieurs au Deluge, 38. t. 1. Leur Ginécocratie, 78. t. 1. Leurs noms & leur Chronologie fabuleuse, 85. t. 1. Leur Religion symbolique, 122. t. 1. Egyptiens postérieurs au Deluge, ne sont pas les premiers Auteurs de la Religion, *ibid.* Ont des Temples, & entretenoient le feu sacré, 154. t. 1. Leur temperance dans leurs festins, 191. t. 1. Leur sentiment sur le vin, 193. t. 1. Dansoient au-

TABLE ALPHABETIQUE

- Attour* de leurs Idoles , 201. t. 1.
Leurs Prêtres disciples d'Osiris &
 d'Isis , 281. t. 1. *Coutume* singu-
 liere des Egyptiens à l'égard des
 morts , 339. t. 1. *Etoient circoncis* ,
 414. t. 1. *Avoient un culte* reli-
 gieux pour la Croix , 441. t. 1.
N'épousoient point leurs propres
sœurs , 547. t. 1. *Leurs maisons*
 7. t. 2. *Faisoient du vin de Lo-*
tos & d'orge , 113. 123. t. 2. *Em-*
baumoient les corps morts soit
 ceux des hommes , 389. t. 2. soit
 ceux des animaux , 361. t. 1.
Mettoient les corps de leurs morts
 en dépôt entre les mains de leurs
 Creanciers. 422. t. 2.
Eleusine. Mysteres de Cerés Eleusi-
ne , les mêmes que ceux de Bac-
 chus. *Voy. Mysteres.*
Eloge funebre à l'honneur des Morts ,
 398. t. 2.
Enfans. Des enfans , 590. t. 1. *Leur*
berceau , 593. *Amour des Sau-*
vageffes pour leurs enfans , 593.
 tom. 1.
Enfer des Poëtes , sa conformité avec
 ce que la foy nous enseigne sur
 nôtre derniere fin , 397. t. 1. *En-*
fer des Poëtes , où avoit pris son
 origine , 399. Où placé. 400. t. 1.
Enotocetes , ou hommes à longues oreil-
 les anciens & modernes , 61. 62. t. 1.
Epoque du temps où l'Amérique a
pû être peuplée , 35. t. 1.
Epouse principale en titre , même où
 la Polygamie étoit permise , 542.
 tom. 1.
Ephod. Son usage , 355. t. 1.
Epulum Deorum , ou le festin des
 Dieux , 351. *Epulones. Leur em-*
ploy , *ibid.*
Episcyre. 356. t. 2.
Erigone , ou Vierge du Zodiaque ,
 241. t. 1.

- Erychton* dans le panier des filles de
 Cecrops ; quel symbole , 233. t. 1.
Escule a fait le premier de Bacchus
 un Biberon , & consacré l'ivro-
 gnerie par l'exemple de ce Dieu ,
 194. t. 1.
Eskimaux. Quel peuple , 55. t. 1.
Leur pais , *ibid.* *Leurs mœurs* ,
leur nourriture , 52. t. 1. *Leur origi-*
ne , 58. t. 1. *Leurs cabanes* , 5. t. 2.
Leurs habillemens , 26. t. 2. *Leurs*
canots , 205. t. 2. *Leur langue* ,
 473. t. 2. *Fille de la nation des*
Eskimaux , prise par les François ,
 59. t. 1. *Récit qu'elle fait de plu-*
sieurs Peuples monstrueux . 62. t. 1.
Esclaves. Maniere de les conduire ,
 261. t. 2. *Leur entrée & reception*
 à leur arrivée , 265. t. 2. *Leur de-*
stination , 271. t. 2. *Leur supplice*
 dans l'Amérique Septentrionale ,
 274. t. 2. dans la Meridionale ,
 292. *Leur adoption* , 308. t. 1.
Ethiopiens , leur Ginécocratie , 80. t.
 1. *Leur navigation* , 205. t. 2.
Evasme ou acclamations des Bac-
 chantes , paralleles aux acclama-
 tions des Sauvages , 218. t. 1.
Eucharistie , offrande du pain & du
 vin dans le Paganisme comparée
 au mystere de l'Eucharistie par les
 SS. Peres. 242. 416. t. 1. *Cere-*
monies de la Religion des Indiens
des Peruviens & des Mexiquains
 qui ont rapport au Sacrement de
 l'Eucharistie , 421. t. 1.
Eve designée dans les Orgies de Bac-
 chus , & dans l'Evasme des Bac-
 chantes , 227. t. 1. *Son rapport avec*
les Orgies des Anciens , *ib.* *Avec la*
mere des Dieux de l'Antiquité , *ib.*
 La nouvelle Eve designée dans les
 mysteres des Anciens , 249. t. 1.
Exercice militaire des Sauvages , 251.
 t. 2.

Expiation

DES MATIERES.

Expiation. Etat d'expiation dans les mysteres des Anciens, 267. t. 1.
Exemple d'expiation pour les crimes particuliers dans Medée & dans Jason, 268. t. 1.

F

FAR. Espece de froment, 66. t. 2. Premiere nourriture des Romains, 570. t. 1. Employé dans les sacrifices & les autres pratiques de Religion, *ibid.* t. 1. & 69. t. 2.
Fastes & Annales des Sauvages, 505. t. 1. 43. t. 2. 233. t. 2.
Femmes Cariennes & leur serment, 54. t. 1. Femmes Caraïbes semblables en ce point aux femmes Cariennes, *ibid.* Femmes maîtresses de tout chez plusieurs Peuples, 77. t. 1. Leurs separations au temps de leurs ordinaires, 262. t. 1. Leurs Initiations à l'âge de puberté, 290. t. 1. Accusées en Amerique de jetter des sorts, 373. tom. 1. Aiment beaucoup leurs enfans, 593. tom. 1. Leurs habillemens & ornemens, 17. t. 2. Jalouses de leurs cheveux, 57. t. 2. Leurs occupations, 63. t. 2. Leurs Nénies, 391. t. 2. Leur deüil, 439. t. 2. Femmes des Peuples de Thrace ont soin des champs, & de préparer la nourriture, 63. t. 2. Femmes des Peuples de Thrace & de l'Inde se brûlent sur le corps de leurs maris, 282. t. 2.
Festins faisoient partie du sacrifice chez les Anciens, 191. t. 1. se faisoient avec beaucoup de temperance chez les Egyptiens, chez presque tous les Peuples & même chez les Pheaciens, *ibid.* Etoient
Tome II.

un temps sacré pour traiter des affaires de l'Etat, *ibid.* Dans les premiers temps il n'y en avoit point qui ne se fit en l'honneur des Dieux, 201. t. 1. Les festins sont toujours partie des solemnités des Ameriquains, 209. t. 1. Festins des Lacedemoniens & des Crétois, 509. t. 1. Festins des Sauvages, paralleles à ceux des Anciens, 514. t. 1. Festin des nôces, 573. t. 1. Festin funeraire, 399. t. 2. Festin des Ames, 447. t. 2. Festins à chanter, 517. t. 1. Festins à tout manger, 515. t. 1. Festins de présens, 452. tom. 2.

Fetiché. Ce que c'est, 264. t. 1.

Feu. Pyrodulie, Pyrolatrie ou culte du feu sacré, 152. t. 1. Enumeration des Peuples qui entretenoient le feu sacré, 153. t. 1. Feu sacré connu sous le nom de Vesta, 155. t. 1. Personnes dévouées à l'entretien du feu sacré, 161. t. 1. Diverses manieres de renouveler le feu sacré sans y appliquer aucun feu prophane, 243. t. 2. Feu sacré en Amerique, 166. t. 1. Diverses manieres qu'ont les Sauvages pour faire du feu, 242. t. 2.

Fil. Plantes filacées dont on se sert en Amerique, 159. t. 2.

Fin. Fin que doivent se proposer les Auteurs des Relations, 4. t. 1. Ce que la foy nous enseigne sur nôtre dernière fin, 396. t. 1. Vestiges chez les Anciens & chez les Sauvages de la fin du monde, 101. tom. 1.

Fisk ou Thresor public, 505. t. 1.

Flagellation & espece de pénitence dans les Initiations, 273. t. 1. Flagellation, dans les mysteres d'Eleusine, *ibid.* t. 1. à Alée dans l'Ar-

TABLE ALPHABETIQUE

- eadie*, 273. t. 1. à Lacedemone,
ibid. dans les Lupercales, 276.
 tom. 1.
Flèches des Sauvages, 196. t. 2. Em-
 poisonnées chez les Caraïbes, *ibid.*
Floridiens, leurs Prêtres, 128. t. 1. Leurs
 Temples, 168. t. 1. Leurs sacri-
 fices, 186. t. 1. Initiations de
 leurs filles adultes, 293. t. 1. Leur
 Cassine, 121. t. 2. Faisoient garder
 leurs Tombeaux, 431. t. 2.
Flûtes des Sauvages, 218. t. 1.
Formose. Mœurs des habitans de
 l'Isle Formose, semblables à cel-
 les des Iroquois, 264. t. 1.
Fosses des Anciens appellées *Puticuli*,
 416. t. 2. Fosses des Américains
 creusées en rond, *ibid.*
Frondes des Peuples du Chili, 198.
 tom. 2.
Fruzen, *Fruzenium*. Etymologie de
 ce mot, 67. t. 2. Noms des Plan-
 tes frumentacées sont tous des
 noms generiques, 65. t. 2.
- G
- G**AÏHONARIOUK, femme cé-
 lebre chez les Iroquois, 101.
 tom. 1.
Galaxie. Séjour des Ames dans la
 Galaxie, ou voye Lactée, 405.
 t. 1. Systême des Anciens sur ce
 sujet, *ibid.*
Galibis. Voy. Caraïbes.
Garabontie, Orateur célèbre chez
 les Iroquois, 484. t. 1.
Garamantes. Peuples d'Afrique, en-
 tretenoient le feu sacré, 154. t.
 1. Erreur des Auteurs sur leurs
 Coûtumes concernant le maria-
 ge, 78. t. 1.
*Gardes établis pour garder les Tom-
 beaux & les Cimetieres*, 428. t. 2.
Gardes établis chez certains Peuples
 de l'Amérique pour veiller à l'en-
 tretien du feu sacré & des Corps
 des Chefs, 167. t. 1.
Gaspesiens. Du culte de la Croix chez
 les Gaspesiens. Ce qu'on en doit
 penser, 429. t. 1.
Gâteaux nuptiaux, 570. t. 1.
Geans. Des Geans en Amérique, 58.
 tom. 1.
Gelites. Leurs pais, 183. t. 2.
Gelons, leurs peintures caustiques,
 &c. 47. t. 2.
Génies subalternes à l'Estre suprême,
 reconnus par les Anciens & par
 les Sauvages, 142. t. 1. 145. t.
 1. Caractere de ces Génies, 145.
 tom. 1.
Ginécocratie ou Empire des femmes,
 universellement répandue chez les
 Nations Barbares des premiers
 temps, 77. t. 1. Ginécocratie en
 Amérique, 460. t. 1.
Gin-seng. Plante, sa vertu nutritive,
 141. t. 2.
Gladiateurs, & leur origine, 417.
 t. 2. Combat funeraire de Gladia-
 teurs parmi les Sauvages, *ibid.*
Glaucus, Chef des Lyciens. Civilité
 reciproque de Glaucus & de Dio-
 mede, 193. t. 2.
Gom. Espece de Maïs, 151. t. 2.
*Gomme élastique des Sauvages Me-
 ridionaux*, & ses usages, 61. t. 2.
Gorgo, Femme de Leonidas; sa ré-
 ponse au sujet de la Ginécocratie
 des Spartiates, 79. t. 1.
Gouvernement. Du Gouvernement po-
 litique, 456. t. 1. Diverses for-
 mes de Gouvernement en Améri-
 que, *ibid.* Gouvernement monar-
 chique, *ibid.* Gouvernement Oly-
 garchique & Aristocratique, 457.
 t. 1. Gouvernement des Crétois,
 des Spartiates, *ibid.* des Lyciens,
 461. t. 1. Gouvernement des Iro-

DES MATIÈRES.

- Amois & des Hurons, 463. t. 1.
 des Sauvages Meridionaux, 102.
 529. t. 1.
- Grains torrefiés*, & comment mis en farine chez les Anciens & chez les Sauvages, 80. t. 2.
- Grècs postérieurs. Leur origine, 90. t. 1. Ont tout pris des Barbares, 47. t. 1. Tort qu'ils ont fait à l'Histoire, *ibid.* Distinguez en Helleniens & Pelasgiens, 90. t. 1. Difference de ces deux Peuples, 91. t. 1. Leurs Prytanées, 160. t. 1. Leur nourriture ordinaire, 570. t. 1. Leur Monogamie, 543. t. 1. Leur sepulture, 403. t. 2.
- Greniers souterrains chez les Anciens & chez les Sauvages, 79. t. 2. Greniers publics à la Floride, 80. t. 2.
- Grotius (Hugues) Son sentiment sur l'origine des Americains, 33. t. 1. refuté, *ibid.* Son sentiment sur les signes de Christianisme & de Judaïsme trouvés en Amerique, 412. t. 1. refuté, *ibid.*
- Guerre. De la Guerre, 161. t. 2. Subordonnée à la Religion, 195. t. 1. Guerre des Sauvages, 161. t. 2. Motifs qu'ils ont de la faire, 162. t. 2. Guerre des Sauvages comparée à la Guerre de Troye, 177. t. 2. à celle que firent les Rois qu'Abraham vainquit, 181. t. 2. Maniere de la déclarer chez les Anciens & chez les Sauvages, 172. t. 2. Maniere de la chanter, 189. t. 2.
- Guerriers se faisoient initier chez les Anciens, & pourquoi, 280. t. 1. Initiations des Guerriers chez les Caraïbes, chez les Incas, &c. Voy. Initiations. Corps des Guerriers chez les Sauvages, 476. t. 1.
- Signe de leur enrollement, 185. t. 2. Leurs armes, 195. t. 2. Leur départ, 194. Leurs voyages, 199. t. 2. Parallele des Guerriers Sauvages avec les Argonautes, *ibid.* Leur maniere de camper, 241. t. 2. Leurs précautions en route, 243. t. 2. Leur maniere de combattre, 248. t. 2. Leur retour, 260. t. 2. Leur conduite envers les prisonniers, 264. t. 2. Leur droit sur ces prisonniers, 268. t. 2.
- Guebres ou Gauros descendans, à ce qu'on croit, des anciens Persans, 140. t. 1. Erreur de M. Hyde sur leur Religion, *ibid.* Honorent le feu sacré & l'entretiennent, 155. t. 1. Separation du sexe chez les Gauros en certains temps, 263. t. 1. Degrés de consanguinité prohibés chez eux, 546. t. 1. Leur superstition touchant la sepulture, 403. t. 2.

H

- HABILLEMENS. Des Habillemens, 17. t. 2. Habillemens des Peuples de la suite de Bacchus & des premiers temps, 19. t. 2. Habillemens des Sauvages, parallele à ceux des premiers temps, 26. t. 2. Détail des habillemens des Eskimaux, *ibid.* Des Iroquois, 27. t. 2.
- Haches de pierre des Sauvages. Maniere de les polir & de les emmancher, 109. t. 2.
- Hamac. Nom des Liéts de coton des Sauvages Meridionaux, 13. t. 2.
- Harangue du Roy de Tescuco au Couronnement de Montezuma, 321. t. 1.
- Harpasum. 356. t. 2.
- Hector. Corps d'Hector traîné autour des murailles de Troye, 428. t. 2.

T A B L E A L P H A B E T I Q U E

- Touffure Hectoride, 52. t. 2.
Helleniens. Distinction des Helleniens & des Pelasgiens, 91. t. 1.
Héli. Prévarication des enfans d'Héli, 189. t. 2.
Heliodore. Distinction qu'il fait de deux sortes de magie parmi les Payens, dont l'une étoit défendue, & l'autre en veneration, 380. tom. 1.
Heliotrope est le sesame des Anciens, 95. tom. 2.
Hercule étouffant deux Dragons dans son berceau, & enchaînant le Cerbere, quel symbole, 233. t. 1.
Hercule le Grec, Vainqueur des Amazones, 51. t. 1. des Pygmées, 59. t. 1. L'un des Argonautes, 199. t. 2. Parallele d'Hercule avec un Sauvage, 200. t. 2. Se brûle sur le mont Oera, 281. t. 2.
Hermaphrodites, 53. t. 1.
Hermes. Nom de Mercure & d'Anubis, 217. t. 1. N'étoit autre chose qu'un Devin, *ibid.* Signifie un Devin en Langue Celtique, *ibid.*
Hermetique. Croix Hermetique ou Iliaque, 441. t. 1.
Hermotime ou *Hermodore* de Clazomene, & son avanture, 362. t. 1.
Heroïsme dans l'amitié des Amans & Aimés parmi les Sauvages, 609. t. 1. Exemple de cet Heroïsme, *ibid.* Heroïsme dans les supplices. *Voy.* supplices.
Homere. Dessein qu'il s'est proposé en écrivant l'Odyssée, 4. t. 1.
Hommes confondus avec la Divinité, & avec les choses dont ils avoient pris les noms, 144. t. 1. Déifiés & mis sur les Autels, 143. t. 1. Habillés en femmes, & consacrés à Venus Uranie, à Cybèle, 52. t. 1. Hommes faisant profession de continence, paralleles à plusieurs autres de l'Antiquité, 175. t. 1.
Hommes monstrueux chez les Anciens & chez les Sauvages, & ce qu'on en doit penser, 60. t. 1.
Hornius. Son erreur sur l'origine des Iroquois, des Hurons & des Souriquois, 69. t. 1. Sur l'origine des Peruviens, 130. t. 1. Sur le culte de la Croix chez les Carthaginois, 443. t. 2. Sur la Chica, 118. t. 2.
Hortensius. Proposition d'Hortensius à Caton d'Utique, 365. t. 1.
Hospitalité des Anciens & des Sauvages, 88. t. 2.
Huaca. Appartement sacré chez les Incas, 428. t. 1.
Huachavayas, ou le Bienfaiteur des pauvres, nom des Incas du Pérou, 311. t. 1.
Hurons. Plus vitieux que les Iroquois, 581. t. 1. Leur sepulture, 407. t. 2. Vaincus & presque entièrement détruits par les Iroquois, 477. t. 2. Restes des anciens Hurons, 477. t. 2. Leur Langue, 479. t. 2. *Voy.* Iroquois.
Hyporchematique. Danse Hyporchematique, 204. t. 1. Danses appellées *Hyporchemes*, *ibid.*
Hypsipile, & femmes de Lemnos coupent la gorge à leurs maris, 51. t. 1.
- J I
- J**A LOUSIE. Exemple cruel de jalousie parmi les Iroquois, 585. tom. 1.
Jao des Anciens, le même que le Jehova des Hebreux, 135. t. 1.
Jaguas, Prêtres des Peuples de la Floride, 128. t. 1.
Jason Chef des Argonautes, se fait initier aux mylteres des Cabires, 280. t. 1. Se fait expier chez

DES MATIERES.

- Circé, 269. t. 1. Invente la fabrique des bâtimens longs, 203. t. 2.
- Jéhova*. Nom de Dieu chez les Hebreux, 135. t. 1.
- Jephthé*, fillé de Jephthé, & son sacrifice, 164. t. 1.
- Jeûne*. Le Jeûne étoit une des épreuves des Initiations des Anciens, 267. t. 1. Jeûnes, retraites, continence, & autres épreuves des Sauvages. *Voy.* leurs Initiations.
- Jeunesse*. Education de la jeunesse en Crète, à Sparte, 597. t. 1. Chez les Perles, 600. t. 1. Chez les Sauvages, *ibid.* t. 1.
- Jeux*. Des Jeux des Sauvages, 338. t. 2. Jeu des Osselets, 339. t. 2. Comparaison du Jeu des Osselets des Sauvages avec le Jeu des Anciens, appelé *Takrum*, 342. t. 2. Jeu des Anciens appelé *Tesserarum*, 342. Jeu des Anciens appelé *Calcolorum*, *ibid.* Jeux de Spheristique, 352. t. 2. Jeu des Pailles, 351. t. 2. Jeux ordonnés pour la guérison des maladies, 380. tom. 2.
- Iberiens* passent d'Asie en Espagne, & d'Espagne en Asie, 50. t. 1.
- Ichthyophages*. Leur sépulture, 404. tom. 2.
- Idolatrie*, & son origine, 139. t. 1. Idolatrie de toute la Gentilité souvent marquée dans la sainte Ecriture, 141. t. 1. Idolatrie des Sauvages, parallèle à celle des Anciens, 145. t. 1.
- Idoles* en Amerique, 150. t. 1.
- Incas du Perou*, se disent fils du Soleil, 130. t. 1. Initiations des jeunes Incas, 305. t. 1. Confession des Incas ou souverains du Perou, 421. t. 1. Conservoient une Croix dans une de leurs maisons royales, 427. t. 1. Epou-
- sent leurs sœurs, 556. t. 1. Nouveauté de cet usage, *ibid.*
- Inde*. Peuples de l'Inde. Plusieurs Peuples compris sous le nom d'Indiens, 42. t. 1. Gymnosophistes des Indes dépositaires des Orgies de Bacchus, 281. t. 1. Indiens se faisoient brûler vifs comme Hercule après un certain temps, 281. t. 2. Femmes Indiennes se brûlent sur le corps de leurs maris, *ibid.* Indiens brûloient les cadavres de leurs morts, 403. t. 2. Indiens Américains. *Voy.* Sauvages.
- Initiations*. Explication du terme *Initiation*, 222. t. 1. Esprit des Initiations, 265. t. 1. Parallele des Initiations des Anciens avec celles des Indiens, 281. t. 1. Initiations différentes pour les differens états de la vie, 279. t. 1. Pour les Militaires, 280. t. 1. Initiations des Peuples de Virginie, 282. t. 1. des Caraïbes, 290. t. 1. des filles adultes chez les Caraïbes & à la Floride, 290. t. 1. Initiation d'un Guerrier chez les Caraïbes, 295. t. 1. d'un Capitaine, 297. t. 1. d'un Capitaine General parmi les mêmes, 302. t. 1. des Incas du Pérou, 305. t. 1. des Tecuitles ou Chevaliers du Mexique, 311. t. 1. des Rois du Mexique, 316. t. 1. de la Chevalerie ancienne d'Europe, 224. t. 1. d'un Devin ou Piaye chez les Caraïbes, 330. t. 1. d'un Devin chez les Moxes & chez les peuples du Paraguay, 334. t. 1. Initiations des Peuples Barbares de l'Amerique Septentrionale, 336. t. 1. Initiation finale d'un Devin Caraïbe, 344. t. 1. Traits d'Antiquité remarquables dans l'Initiation finale d'un Devin Caraïbe, 349. t. 1.

T A B L E A L P H A B E T I Q U E

- Intercalation* prétendue d'une Lune perdue pour regler les années lunaires des Sauvages, 231. t. 2.
- Instrumens.* Des Instrumens de Musique de la premiere Antiquité, 204. t. 1. Instrumens de Musique en usage dans les Orgies, 204. t. 1. Les noms des Instrumens de Musique de la premiere Antiquité étoient presque tous des noms barbares, 198. t. 1. Instrumens de Musique des Sauvages, paralleles à ceux de la premiere Antiquité, 209. t. 1.
- Jongleurs.* Voy. Devins & Medecins.
- Jouer.* Expression singuliere de l'écriture, parallele à celle des Sauvages pour signifier se battre, 169. tom. 2.
- Iphigenie,* Prêtresse d'Hecata ou de Diane. Son sacrifice, 164. t. 1.
- Iroquois.* Conjectures sur l'origine des Iroquois, 69. t. 1. Parallele de quelques-unes de leurs coutumes avec celle des Lyciens, *ibid.* Leur Ginécocratie, *ibid.* Leur fable touchant leur origine, 93. t. 1. Leur pais & leur distinction en cinq Nations, 101. t. 1. Leur Religion, 108. t. 1. Adorent le Soleil, 130. t. 1. Noms qu'ils donnent au Soleil, 133. t. 1. Explication de ces noms, *ibid.* Reconnoissent divers Génies subalternes, 145. tom. 1. N'ont point d'autres Temples que leurs Cabanes de Conseil, 166. t. 1. Ont eu leurs Vierges par état dans les deux sexes, 173. t. 1. Leurs Solitaires, 175. t. 1. Leurs sacrifices, 179. 208. t. 1. Idées guerrieres qu'ils conçoivent de la Divinité, 206. t. 1. Leurs Instrumens de Musique, 209. t. 1. Leurs Initiations, 336. t. 1. Leur entêtement pour les songes, & la cause de cet entêtement, 358. t. 1. Leurs Devins ou Jongleurs, & ce qu'on en doit penser, 371. t. 1. Leur pais des Ames, 398. t. 1. Leur Gouvernement, 463. t. 1. Leurs Tribus ou familles, 464. t. 1. Leurs Chefs, 469. t. 1. Leurs Agoïanders, 474. t. 1. Leur Senat, 475. t. 1. Leurs Guerriers, 476. t. 1. Leurs associations, 476. t. 1. Leurs Conseils, 477. t. 1. Leurs Orateurs, 481. t. 1. Leurs affaires, & la maniere de les traiter, 484. t. 1. Leur Trésor public, 505. t. 1. Leurs assemblées solennelles; festins & danses, 508. t. 1. Leur maniere de parenté, 552. t. 1. Leur Monogamie, 555. t. 1. Leurs degrez de consanguinité, 558. t. 1. Ceremonies de leurs Mariages, 565. t. 1. Leur éducation, 597. t. 1. Leurs amitiés particulieres, 605. t. 1. Leurs Cabanes, 10. t. 2. Leurs habillemens, 27. t. 2. Leur maniere de porter les cheveux, ancienne & nouvelle, 53. t. 2. Leurs ornemens, 59. t. 2. Leur nourriture, 63. t. 2. Leur Guerre, 161. t. 2. Les motifs qu'ils ont de la faire, 162. t. 2. Leur Symbole d'entollement, 185. t. 2. Leur maniere de chanter la Guerre, 189. Leurs armes, 193. t. 2. Leurs voyages par eau & par terre, 199. t. 2. Leurs Canots, 216. t. 2. Leur campement, 241. t. 2. Leurs Esclaves & leurs supplices, 265. t. 2. Leur adoption, 308. t. 2. Leurs Ambassades, 310. t. 2. Leur Commerce, 331. t. 2. Leurs Jeux, 338. t. 2. Leurs maladies, 359. t. 2. Leur Medecine, 361. t. 2. Leurs fosses, 416. t. 2. Leur deuil, 438. t. 2. Leur Fête generale des

DES MATIERES

Morts, 446. t. 2. Leur Langue, & leurs Dialectes, 479. t. 2.
Isaac & Rebecca, comment frere & soeur, 551. t. 1.
Isis. Distinction des deux Isis, 236. t. 1. Symboles d'Isis, 214. t. 1.
Judaïsme. Des signes de Judaïsme & de Christianisme trouvés en Amerique, 412. Sentiment de Grotius sur ces signes de Judaïsme & de Christianisme trouvés en Amerique, *ibid.* Refutation de ces prétendus vestiges de Judaïsme & de Christianisme, 413. t. 1.
Juifs transportés par Nabuchodonosor & par Salmanasar, 45. t. 1. Prenoient leurs noms dans la famille de leurs Peres, 75. t. 1. Se tournoient vers le Soleil levant pour prier, 129. tom. 1. Entretenoient le feu sacré, 152. tom. 1. Leurs Vierges & leurs Prophetes, 175. t. 1. De leurs sacrifices, 187. t. 1. N'ont point passé en Amerique, 412. t. 1. Trait particulier de leur Jurisprudence dans les affaires criminelles, 487. t. 1. Avoient la Polygamie, 543. t. 1. Leur maniere de parenté, 550. t. 1. Ceremonie particuliere de leurs mariages, 570. tom. 1. Leurs supputations chronologiques, 225. t. 2. Trait de leur cruauté envers leurs ennemis sous l'Empire de Trajan, 288. t. 2. Leurs Nénies ou Chants Threniques, 294. t. 2.
Junon, la même que Venus Uranie. Voy. Venus Uranie.
Jupiter, le même que le Soleil, 129. t. 1. que le souverain Etre, le Ciel materiel, & l'air, 133. t. 1. Atabirius. Voy. Atabirius. Plusieurs Rois & Princes ont pris le nom de Jupiter & d'autres Dieux, 144.

t. 1. Jupiter & Junon premiers Instituteurs du Mariage, 536. t. 1. Mysteres de Jupiter en Crète, 221. t. 1. Jupiter Sabazius, le même que Bacchus. Voy. Sabazius.
Justice. Exemple de justice rigoureuse chez les Iroquois, 495. t. 1. Maniere de satisfaction pratiquée par les Sauvages pour un homicide, afin de sauver les coupables, 490. t. 1.

K

KALOPHORES ou XILOPHORES, 511. t. 1.

L

LACEDEMONIENS. Leur Gienécocratie, 79. t. 1. Leur Gouvernement, 459. t. 1. Leurs festins & leurs danses, 509. tom. 1. Leurs associations paralleles aux Carbers des Ameriquains, 510. t. 1. Leur frugalité, 515. t. 1. Leurs flagellations, 273. t. 1. Leurs Loix pour le Mariage, 560. 576. t. 1. Leur éducation, 597. t. 1. Leurs Amans & Aimés, 604. t. 1. Leurs maisons, 16. t. 2. Leur superstition à observer le plein de la Lune avant que de donner bataille, 240. t. 2. Leurs Pyrophores, 329. t. 2. Leur maniere d'aller au combat la Couronne en tête, & vêtus de pourpre, 60. t. 2. Frappoient sur des Cymbales d'airain à la mort de leurs Rois, 397. t. 2.
Lamas. Croix des Lamas, 442. tom. 1.
Lamech donne le premier l'exemple de la Polygamie, 541. t. 1.
Langue. De la Langue, 458. t. 2. La confusion des Langues bien

TABLE ALPHABETIQUE

- marquée dans la Sainte Ecriture , 459. t. 2. N'a point été la premiere cause de la division & separation des hommes , 42. t. 1. Il est incertain en combien de Langues Meres s'est faite la division des Langues , 459. t. 2. Langue Hebraïque , *ib.* Il n'est pas certain que cette Langue fut celle qu'on parloit avant le Deluge , *ibid.* Les Langues des Barbares qui occuperent en premier lieu la Grece , étoient différentes de celle des Grecs posterieurs , 464. t. 2. Langues Americaines n'ont point d'Analogie avec les Langues sçavantes & les Langues connus en Europe , 473. t. 2. Jargon formé en Amerique entre les Européens & les Sauvages pour leur commerce , 475. t. 2. Langue universellement répandue dans l'Amerique Meridionale , 476. t. 2. Trois Langues particulieres à distinguer chez chaque Peuple de l'Amerique Meridionale , *ibid.* t. 2. La Langue Algonquine & la Langue Huronne sont les deux Langues Meres les plus répandues dans l'Amerique Septentrionale , 476. t. 2. Les Langues Iroquoises se rapportent à la Huronne , & se divisent en cinq Dialectes , 479. t. 2. Caractere de ces Langues , *ibid.* t. 2. L'œconomie des Langues est une preuve de la Divinité , 458. t. 2. Oeconomie des Langues Americaines , *ibid.* Différence de ces Langues , 481. t. 2. Erreur des Européens sur les Langues Americaines , vient de la même cause , que celle où ils ont été sur leurs mœurs , 484. t. 2. *Latamer* , arbre , & sa description , S. t. 2.
- Latone.* Fable de Latone & de l'Isle flotante , où elle mit au monde Apollon & Diane , 97. t. 1. Latone poursuivie par le serpent Python ; quel symbole , 232. t. 1. Ce n'étoit point Latone qui étoit déguisée sous la forme d'une Louve , ainsi que je l'ai dit : c'étoit l'une de ses compagnes.
- Laurent.* Fleuve Saint-Laurent , 204. tom. 2.
- Lectisfernum* , ou le liest préparé pour les Dieux , & motifs de cette Fête , 351. t. 2.
- Legislateurs.* Nos premiers Peres Adam & Eve sont les premiers Legislateurs , 13. t. 1. Premiers Legislateurs des Peuples conviennent avec nos premiers Peres par les choses qu'on leur attribue , 16. t. 1. Premiers Legislateurs des Crétois , 457. t. 1. des Spartiates , 459. t. 1. Ces Legislateurs justifiés sur les Amans & Aimés , 603. tom. 1.
- Lessus* , faire le Lessus. Explication de ce terme , 392. t. 2.
- Libitinaires.* Voy. Pollincteurs.
- Litai.* Les prieres , filles de Jupiter , 96. t. 1.
- Loth.* Comment frere d'Abraham , 550. t. 1. Filles de Loth , 545. tom. 1.
- Lotos.* Plante , premiere nourriture des Egyptiens , 70. t. 2. Vin de Lotos , 113. t. 2.
- Loy judiciaire* de Lycurgue pour les enfans , 592. t. 1.
- Lune.* Symbole de Diane , d'Isis , & des autres Déesses à qui l'on attribue la Virginité , jointe à la fécondité , 240. t. 1.
- Lupercales.* Flagellation des Lupercales , 276. t. 1.
- Lusitaniens.* Leurs canots , 204. t. 2. Leur

DES MATIERES.

- Leur maniere de vivre , conforme à celle des Lacedemoniens.
 Leur maniere de se faire suër.
 Leur frugalité , 373. t. 2.
Lustrations. Lustrations & Purifications de différentes sortes dans les Mysteres , 271. t. 1. Lustration en guise de Baptême & de Regeneration , 272. t. 1.
Lybie. Femmes de Lybie , leurs Egées , & leur adresse à préparer les peaux dont les Anciens s'habilloient , 23. t. 2. Leurs Nénies ou Ejulations dans les Temples , 394. t. 2.
Lycastes , fils de Minos , 83. t. 1.
 Lycastienne , Tribu des Amazones , parallele à celle du Loup chez les Iroquois , 468. t. 1.
Lyciens. Comparaison de quelques traits caractéristiques des mœurs des Lyciens avec celle des Hurons & des Iroquois , 69. t. 1. Prennent leurs noms dans la famille de leurs meres , 70. t. 1. Pourquoi appellés Lyciens , 71. tom. 1. Leur Ginécocratie. Leur origine , 81. tom. 1. Tributaires de plusieurs Princes , 86. t. 1. Leur courage en différentes occasions , & leur désespoir , 86. t. 1. Honorent Apollon sous la forme d'un Loup , 98. t. 1. Adonnés à la Divination par les songes , 357. t. 1. Leur Gouvernement , 461. t. 1. Leurs Tribus , 466. t. 1. Leurs Dieux ou leurs Chefs , *ibid.* Vaincus par Bellerophon , *ibid.* Portent la longue chevelure , 51. t. 2. Leur Dieu! 441. t. 2.
Lyciarque , ou Chef General des Lyciens , 461. t. 1.
Lycurgue , Fondateur ou Restaurateur de la République des Lacedemoniens , 459. t. 1. Justifié contre la calomnie de quelques Auteurs , 603. t. 1.
Lycus , fils de Pandion , donne son nom aux Lyciens , 83. t. 1. Devin célèbre , 358. t. 1.
Lyre. Lyre céleste représentée par une Tortue entiere , 216. t. 1. La Lyre , les Rhombes , les Sifres , & les autres instrumens de musique des Orgies , & ceux des Sauvages consacrez à la Divination , 212. tom. 1. La Lyre , le Rhombe , les Sifres de la premiere Antiquité , & ceux des Sauvages , se rapportent tous aux jouets des enfans , *ibid.*

M

M A B O Y A. Nom du Démon chez les Caraïbes , 248. t. 1.
Maby. Boisson , & sa composition , 116. t. 2.
Mages Chaldéens. En quel sens épousoient leurs meres , 553. t. 1.
Magie. Causes & origine de la Magie , 354. t. 1. Deux sortes de Magie parmi les Payens , l'une honorée , & l'autre en abomination , 372. t. 1. Avoient diverses causes dans leur origine ; mais chez les Payens elles venoient du même principe , *ibid.*
Maire Manan , nom d'une Divinité chez les Brésiliens , 293. t. 1.
Maïs. Du Maïs ou bled d'Inde , 64. t. 2. S'il a été connu des Anciens , *ibid.* Entre les plantes arundinacées & miliacées , 71. t. 2. Maniere de le cultiver , 75. tom. 2. Boissons faites de Maïs , 152. t. 2. Sucre tiré des Canes de Maïs , *ibid.*
Maladies des Sauvages , 360. t. 2.

T t t

T A B L E A L P H A B E T I Q U E

- Mammelles*, Sauvages Ameriquains à longues mammelles, 62. t. 1. Sauvages qui se percent les mammelles & les cuisses, 56. t. 2.
- Manes*. Sentiment des Anciens & des Sauvages au sujet des Manes, 424. t. 2. Coutume des Anciens & des Sauvages de frapper sur des Cymbales d'airain & sur des écorces pour les chasser, 250. t. 1. 397. t. 2.
- Mandarins*. Honneurs rendus aux Mandarins dans le changement du Gouvernement, 192. t. 2.
- Mandioc* ou *Manioc*. Plante, sa description, & ses différentes especes, 97. t. 2. Suc dangereux du Manioc, 98. t. 2. Remedes contre le venin de ce suc, 100. t. 2. Maniere de l'exprimer, 101. t. 2. de le préparer, 100. t. 2. Sauvages qui mangent le Manioc sans en exprimer le suc, 100. t. 2. Pain de farine de Manioc, 101. t. 2. Culture du Manioc, 105. t. 2. Boisson faite de Manioc. *Voy.* Boissons.
- Manitou*. Nom donné à l'Estre suprême & aux Génies subalternes dans la Langue Algonquine, 126. t. 1. 145.
- Manne*, ou sucre congelé des Anciens, se trouve en Amerique, 143. t. 2.
- Mansf. nis*, oiseau de proie, 269. tom. 1.
- Maraca* ou *Tamaraca* des Brésiliens, & sa description, 211. t. 1.
- Mariage*. Du Mariage, 535. t. 1. Loix du Mariage connus & respectés dans tous les temps, & par tous les Peuples, 536. t. 1. Institution du Mariage, & ses premiers Auteurs, 535. tom. 1. Erreur des Auteurs sur ce point, & cause de cette erreur, *ibid.* Institution du Mariage rapportée à l'origine de la Religion même, 540. t. 1. Degrés de consanguinité dans lesquels il n'étoit pas permis de contracter, 544. t. 1. Premiers Corrupteurs de la sainteté du Mariage, 541. 542. t. 1. Mariages regardez comme incestueux en tout temps & par-tout, 545. t. 1. Erreur des Auteurs sur les Mariages des Mages avec leurs meres, des Egyptiens, &c. avec leurs soeurs, corrigée par les manieres de parenté, qui se trouvent parmi les Sauvages, 552. t. 1. Caractere de nouveauté prouvé dans les Princes qui ont épousé leurs soeurs, 553. t. 1. Trois manieres de contracter le Mariage parmi les Anciens, 567. t. 1. Cerémonies du Mariage chez les Sauvages, 565. t. 1. paralleles à celles des Anciens, 567. t. 1. Cerémonie singuliere du Mariage chez les Mexiquains, 581. t. 1. Loix singulieres du Mariage chez les Sauvages, 574. t. 1. Obligations mutuelles des époux envers les Cabanes l'un de l'autre, 577. tom. 1.
- Marmare*. Lyciens de Marmare, & leur désespoir sous Alexandre le Grand, 86. t. 1.
- Mars*. Le même que le Soleil, 129. t. 1. que l'Estre suprême, & le Dieu des armées, 196. t. 1. l'unique Dieu des Perfes, 141. t. 1. Appellé beau Danseur, & pourquoi, 200. t. 1. Etymologie de ce mot, 206. t. 1.
- Masara*. Moulins à sucre, nommés *Masara* en Langue Sarazine, 149. tom. 2.
- Maragnon*, ou fleuve des Amazo-

DES MATIERES.

- nes, 51. t. 1. 200. t. 2.
- Massageres*, peuple de Scythie, s'en-
vyroient par l'odeur de la fumée
de certaines plantes, 129. t. 2.
- Matoutou*. Autel des Caraïbes, où
ils offrent l'Ouicou & la Cassave
à leurs Divinités, 354. t. 1.
- Mausole*. Artifice de Mausole pour
obliger les Lyciens à payer les
contributions qu'il demandoit, 51.
tom 2.
- Med'e*, Prêtresse d'Hecate, 163.
t. 1. s'enfuit avec Jason, & laisse
un nœud de ses cheveux pour
preuve de sa virginité, 164. t. 1.
Se fait expier chez Circé, 269.
t. 1. Son liêt nuptial, 573. t. 1.
- Medecine*. De la Medecine des Sau-
vages, 359. t. 2. Deux sortes de
Medecine, 361. t. 2. Medecine
naturelle, 365. t. 2. Medécine
par la Divination, 375. t. 2. Me-
decins. Voy. Medecine.
- Mendes*, nom de Pan chez les Men-
desiens, 128. t. 1. Conjecture sur
l'Étymologie de ce mot, 136. Men-
des ou Mende, noms d'une Ville
d'Egypte & d'une Ville de Thra-
ce, 136. t. 1.
- Meotiens*. Leur nourriture, 73. t. 2.
- Mercuré*, le même que le Soleil,
&c. 129. t. 1. Inventeur de la
Lyre, 216. t. 1. Nom d'un De-
vin chez les Anciens, 217. t. 1.
Son Caducée, 325. t. 2. Rapport
de Mercure aux hommes dans
l'Antiquité, *ibid.* Pourquoi Dieu
des Voleurs, 332. t. 2.
- Merc des Dieux des Anciens*. Deux
personnes désignées sous ce nom,
156. t. 1. Leur rapport avec l'an-
cienne & la nouvelle Eve, 236.
tom. 1.
- Metamorphoses* chez les Sauvages,
371. t. 1. paralleles aux idées de
la Lycantropie, *ibid.*
- Metempsyose*, Origine de cette opi-
nion. Vestiges de cette opinion
parmi les Sauvages, 410. t. 1.
- Mexiquains*. Leurs Idoles, 150. t. 1.
entretiennent le feu sacré, 180.
t. 1. Leurs Temples & les Vier-
ges qui y étoient élevées, *ibid.*
Offroient des victimes humaines,
180. t. 1. Leurs Prêtres & leur
doctrine, 281. t. 1. Initiations de
leurs Chevaliers, 311. t. 1. De leurs
Rois, 316. t. 1. Ont un usage ap-
prochant de la Circoncision, 414.
t. 1. Fête singuliere des Mexi-
quains, & son rapport avec la
sainte Eucharistie, 423. tom. 1.
Leur respect pour leurs Rois,
456. t. 1. Cerémonie particuliere
de leur Mariage, 580. t. 1. Leur
boisson, 118. t. 2. Leurs suppu-
tations chronologiques, 228. t. 2.
Cerémonie particuliere de leur
année seculaire, 229. t. 2. Leurs
fastes hieroglyphiques, 234. t. 2.
Sacrifioient les prisonniers de
guerre, 276. t. 2.
- Miel sauvage* ou *Miel des Roseaux*,
143. t. 2. Miel des arbres d'Hyrcanie,
153. t. 2. Miel dange-
gereux qui rend insensé, & Miel
venimeux, 156. t. 2.
- Mil* ou *Millet*. Peuples qui faisoient
leur nourriture ordinaire du Mil-
let, 70. t. 2. Mais appelé gros
Mil, 72. t. 2. Millet d'une pro-
digieuse grosseur, 73. t. 2.
- Minerve*. Vierges consacrées à Mi-
nerve, 165. t. 1. Sa naissan-
ce, quel symbole, 234. t. 1. Ses
différens noms, 245. t. 1. Son
rapport avec la nouvelle Eve,
234. t. 1. Son Egide, 23. t. 2.
Distinction de cinq Minerves,
37. t. 2. Attribution honoraire de

T A B L E A L P H A B E T I Q U E

- Invention de tous les arts, à Minerve, & pourquoi, *ibid.*
- Ministres.* Des Ministres de Bacchus, 219. t. 1.
- Minos*, l'un des premiers Législateurs de l'Isle de Crète, 458. t. 1. Plusieurs ont porté ce nom, *ibid.*
- Juge des Enfers, 400. t. 1. Met le premier une flotte en mer, 203. t. 2. Fait des conquêtes en Phénicie, *ibid.*
- Mississipi.* Fleuve de la Louisiane, 201. t. 2. Sa découverte, 315. tom. 2.
- Mitasses*, ou bas des Sauvages de l'Amérique Septentrionale, 29. tom. 2.
- Mithra.* Nom du Soleil chez les Perses, 137. t. 1. Mysteres de Mithra, les mêmes que ceux de Bacchus, &c. 221. t. 1. Mort mystique des Mysteres de Mithra, 272. t. 1. Regeneration & espece de Baptême dans ces Mysteres, *ibid.* Epreuves de ces Mysteres, 277. t. 1. Soldats de Mithra, & leur constance opposée à la lâcheté des Chrétiens, 278. t. 1. Cérémonie approchante du mystere de l'Eucharistie dans ces Mysteres, 418. t. 1.
- Monogamie*, & son ancienneté prouvée par l'écriture, par la fable & par l'histoire, 540. t. 1. Observée par plusieurs Peuples de l'Antiquité, particulièrement dans la posterité de Japhet, 543. t. 1. Monogamie chez quelques Peuples de l'Amérique, 554. t. 1.
- Monnoye.* Espece de Monnoye en Afrique, 504. t. 1. en Amérique, *ibid.* 118. t. 2.
- Monosceles* ou *Sciopodes*, 61. t. 1.
- Monumens sacrez*, érigés par les anciens Patriarches, 135. t. 1.
- Montagnais*, & Peuples du Nord. Leurs sacrifices, 180. t. 1.
- Mort.* De la Mort, Deuil & sepulture des Sauvages, 386. t. 2. Les devoirs rendus aux Morts, sont une preuve de l'immortalité de l'Ame, 387. t. 2. Maniere des Egyptiens pour préserver les corps morts de la corruption, 389. t. 2. Ce soin des Egyptiens étendu jusqu'aux corps des animaux, 361. tom. 1. Maniere de préserver les corps de la corruption chez les Américains, 389. t. 2. Nénies pour les Morts, 391. t. 2. Festin pour les Morts, 399. t. 2. Différens usages d'ensevelir, ou de rendre les derniers devoirs aux Morts, soit dans l'Antiquité, soit chez les Sauvages, 402. t. 2. Richesses ensevelies ou consacrées aux Morts, 410. t. 2. Présens pour honorer les Morts, 413. t. 2. Devoirs funebres pour honorer les Morts, appelés *Parentalia* & *Inferia*, 426. t. 2. Fête generale des Morts, 444. t. 2. Cérémonie particuliere à l'égard de ceux qui sont morts de froid ou dans l'eau, 420. t. 2. Victimes humaines immolées à l'honneur des Morts, 410. t. 2. Coutume de pleurer les Morts, passée en devoir de civilité, 442. tom. 2.
- Mosynœciens.* Tours des Mosynœciens, 7. t. 2. Trahison qu'ils font aux troupes du grand Pompée, 156. t. 2.
- Moïse.* Livres de Moïse, antérieurs à tous ceux qui nous restent de l'Antiquité, 16. t. 1. Sentiment de M. Huet & de Gerard Vossius sur Moïse, réfuté, 10. t. 1. 224. tom. 1.
- Musagetes.* Appollon, Bacchus, Her-

D E S M A T I E R E S.

- culé, 197. t. 1. Etymologie de ce mot, 198. t. 1.
- Muses*, 114. 163. tom. 1. consacrées à Apollon, à Bacchus, &c. 197. t. 1. Déesses guerrieres, 199. t. 1. Les mêmes que les ames mortrices des corps celestes, 407. tom. 1.
- Musique*. Sa définition, 199. t. 1. surbordonnée à la guerre & à la Religion. *Voy.* Chants & danses guerrieres.
- Mysteres*. Des Mysteres, 220. t. 1. De leur esprit, *ibid.* Secret des Mysteres, *ibid.* Les Mysteres des Payens sous differens noms se réduisoient tous à la même chose, 221. t. 1. Ce qu'on doit observer dans les Mysteres, 223. t. 1. Rapport des symboles des Mysteres avec les Mysteres de nôtre Religion, 226. t. 1. Débauches des Mysteres des Payens, opposées à leur premier esprit, 265. t. 1. Distinction des grands & des petits Mysteres, 266. t. 1. Etat d'expiation des Mysteres, *ibid.* Etat de perfection des Mysteres, 276. tom. 1. Initiations aux Mysteres. *Voy.* Initiations. Double objet & fin des Mysteres, 223. t. 1. Imitation ou rapport des Mysteres avec les Sacremens de nôtre Religion, 417. t. 1.
- Myrrha*, fille de Cynire, son crime semblable à celui des fillès de Loth. 545. t. 1.
- N
- N**A T C H E Z, leur Temple, 167. t. 1. Leurs Chefs se disent fils du Soleil, 131. t. 1. Honneurs qu'ils lui rendent, 167. t. 1. Leurs Cabanes, 8. t. 2. Leurs Dévoüés & leur mort, 410. t. 2.
- Naucrates*. Orateur chez les Ly-ciens, 484. t. 1.
- Naufrages*. L'Amerique n'a pu être peuplée universellement par des naufrages, 33. t. 1.
- Nausicaa*, fille d'Alcinoüs, jointe à la paulme avec ses suivantes. *Voy.* Jeux.
- Navigatum*. & ses premiers commencemens, 202. t. 2. Navigation des Ameriquains, *ibid.*
- Nazamons*. Leur maniere d'ensevelir, 407. t. 2.
- Némies*, & maniere de pleurer les Morts, 391. t. 2. Némies en quelques Provinces de France, paralleles à celles des Anciens. & des Ameriquains, 393. t. 2.
- Nièces*, Epouses nées de leurs Oncles chez les Caraïbes selon Thevet, 557. t. 1.
- Ninyas*. Son horreur pour la passion de sa mere, 546. t. 1.
- Noms*. Maniere dont les Sauvages prennent leurs noms, 74. t. 1. Peuples qui prennent leurs noms dans la famille de leurs meres, 70. t. 1. Peuples prennent le nom qu'ils donnoient à la Divinité, 127. t. 1. Princes ont pris & profané le nom de Dieu, 130. t. 1.
- Noé*. Si Noé a connu & peuplé l'Amerique, 35. t. 1.
- Nourriture*. De la nourriture des Ameriquains, 63. t. 2. Dissertation sur la nourriture des Anciens, *ibid.* Maniere de la préparer, 80. tom. 2.
- Nudité* de nos premiers Peres après leur peché, 17. t. 2. Nudité entiere ou presque entiere de plusieurs peuples de l'Amerique, *ibid.*

T A B L E A L P H A B E T I Q U E

O

- O**BLIGATIONS que contractent les Epoux & les Epouses envers les Cabanes l'un de l'autre, 577. t. 1.
- Occupations** des hommes dans leur Village, 1. t. 2. Occupations des femmes, 63. t. 2.
- Oedipe & Jocaste.** Mariage incestueux d'Oedipe & de Jocaste, & leur fin tragique, 545. t. 1.
- Offrande mystique** du pain & du vin, 352. t. 1. Symbole de l'Eucharistie, *ibid.* Offrande d'Ouicou & de Cassave que font les Caraïbes, & son rapport avec les Mysteres de Bacchus & de Cerés, 178. tom. 1.
- Og Roy de Bazan**, cru le Pere des Grecs posterieurs ou des Cadmonéens, 90. t. 1.
- Ogyges.** Deluge d'Ogyges, 38. t. 1.
- Oiaron des Iroquois.** Ce que c'est, 330. t. 1.
- Okki, Otkon.** Noms de l'Estre suprême, & des Génies subalternes chez les Iroquois & chez les Hurons, 126. t. 1.
- Olaïmi.** Montagne d'Olaïmi chez les Apalachites, 146. t. 1.
- Olympiades.** Obscurité des temps jusqu'aux Olympiades, 35. t. 1.
- Onnonbouarori**, ou Fête des Songes, 367. t. 1.
- Ops.** Deux Ops, 236. t. 1.
- Orateurs.** Des Orateurs, & de leurs fonctions, 481. t. 1.
- Ordinaires.** Separations des femmes & des filles au temps de leurs ordinaires, font un usage de Religion parmi plusieurs peuples, 262. tom. 1.
- Orenoque.** Fleuve de l'Amerique Meridionale, 200. t. 2.
- Orge.** Premiete nourriture des Grecs, des Lybiens & des Egyptiens, 70. tom. 2.
- Orgies.** Ce que c'est, 114 t. 1. Esprit des Orgies selon Strabon, 185. t. 1.
- Orita.** Les Orites, Peuples de l'A-reïane. Etymologie de ce nom, 468. t. 2.
- Ornemens.** Ornemens des Sauvages, 53. t. 2.
- Orphée.** Devin célèbre, l'un des Argonautes, 190. t. 1.
- Origine** des Peuples de l'Amerique, 27. t. 1. Ce qu'on peut tirer des Sauvages sur leur origine, 92. tom. 1.
- Osselets.** Jeu des Osselets, 339. t. 2.
- Osiris & Isis**, l'ancien & l'ancienne, symboles de nos premiers Peres, 240. t. 1. Osiris fils d'Isis la jeune, & son rapport au Libérateur. Voy. les symboles des Mysteres.
- Ouicou.** Boisson, & sa composition. Voy. Chica.
- Oumas**, peuples de la Louisiane avoient un Temple pareil à celui des Natchez, 168. t. 1.
- Ourses.** Constellations des Ourses. De la connoissance qu'en ont les Sauvages après les Anciens, 236. tom. 2.

P

- P**ÆANES. Chants des Anciens, appellés *Pæanes*, 197. t. 1.
- Pachacamac**, nom de l'Estre suprême au Pérou, 124. t. 1.
- Pailles.** Jeu des Pailles, 350. t. 2.
- Pain.** Offrande mystique du pain & du vin, symbole de l'Eucharistie dans la Loy de nature, 352. t. 1. imitée dans les Mysteres des Anciens, 418. t. 1. chez les Sauva-

DES MATIERES.

- ges, 178. t. 1. Pain chaste, 353.
- Pains de Proposition, *ibid.* Pains chez les Sauvages que les seuls Prêtres ou Devins ont droit de manger, 171. 353. t. 1. Pains ou gâteaux nuptiaux, 571. t. 1.
- Pain de Mariage, *ibid.* Pain de bled d'Inde, & sa composition, 94. t. 2. Pain de fruits secs, 106. t. 2. de poisson seché, & réduit en farine, *ibid.* Pain de farine de Manioc, & sa qualité, 102. t. 2.
- Pallas.* Voy. Minerve.
- Palingenesie*, ou renaissance dans l'idée des Sauvages, 429. t. 2.
- Palinot.* Boisson & sa composition, 117. t. 2.
- Pan*, nom de l'Estre suprême chez les Chemmites & chez les Mendésiens, 136. t. 1.
- Pandre*, la premiere de toutes les femmes, est la même qu'Eve, mere de tous les hommes, 232. t. 1. Boîte de Pandore, quel symbole, *ibid.*
- Pantomimes.* Danse des Pantomimes, 523. t. 1. Goût bizarre. d'un Prince de Pont pour un Pantomime, 524. t. 1.
- Panthées.* Figures Panthées de la Divinité dans la Religion des Anciens, 240. t. 2.
- Papier.* Plante du Papier, & ses usages chez les Anciens, 209. t. 2. Définition du Papier donnée par S. Isidore, 212. t. 2. Convient au Bouleau dont on fait des Canots, *ibid.*
- Paraguay.* Herbe du Paraguay, & son usage, 119. t. 2.
- Parasites* parmi les Sauvages, 515. t. 1. Employ de Parasite doit son origine à la Religion, 516. t. 1.
- Parentalia.* Devoirs funebres appelés *Parentalia*, 426. t. 2.
- Parisatis.* Passion de Parisatis rejetée avec horreur, 597. t. 1.
- Parthes*, quel honneur rendoient au Soleil, 168. t. 1. Rois Parthes, en quel sens on peut expliquer qu'ils épousoient leurs meres, 553. tom. 1.
- Parthenon.* Communauté de filles consacrées à Minerve à Athenes, 155. t. 1.
- Pasiphaé* se disoit fille du Soleil, 132. tom. 2.
- Patates* ou *Batates.* Racines. Leur description & leur usage, 103. tom. 2.
- Pauvreté volontaire.* Exercice de pauvreté volontaire durant le cours des Initiations, 277. t. 1.
- Païs des Ames des Sauvages*, parallele à l'Enfer des Poëtes, 401. t. 1. Voyage d'un Sauvage au païs des Ames, parallele à la descente d'Orphée aux Enfers, 402. t. 1.
- Peaux.* Habillemens de peaux. Voy. Habillemens. Maniere de préparer les peaux, 31. t. 2.
- Peché originel.* Traces du péché originel, & pratique de Religion observée par les Sauvages à la naissance de leurs enfans, 259. t. 1.
- Peintures caustiques* sur les peaux, & leur Antiquité, 33. t. 2. Peintures caustiques sur la chair vive en usage chez les Anciens & chez les Sauvages, 38. t. 2. Peintures caustiques hieroglyphiques, Peinture lineaire, 43. tom. 2. Peintures caustiques sont une espece de consecration, 305. t. 2. Peintures passageres en guise de fard, 47. t. 2. sacrées, & du ressort de la Religion chez les Anciens, 48. tom. 2.
- Penthesilée*, Reine des Amazones, tuée par Achille, 51. t. 3.

TABLE ALPHABETIQUE

- Pelasgiens*. Difference des Pelasgiens & des Helleniens, 91. t. 1. Leur Langue, 464. t. 2.
- Pérou*. Nom que les habitans du Pérou donnent au Dieu Créateur. & à l'Estre suprême, 124. t. 1. Erreur de Grotius & d'Hornius sur l'origine des Peruviens, 130. t. 1. de M. Huet, 52. t. 1. Ont des Idoles, 150. t. 1. Entretiennent le feu sacré, 167. t. 1. Leurs Temples & leurs Vestales, 169. t. 1. Leurs superstitions au temps des Eclipses, 249. t. 1. Leurs Prêtres & leur doctrine, 281. t. 1. Initiations de leurs Incas, 305. t. 1. Ont l'usage de la Confession, 420. t. 1. Fête du Pérou qui a rapport au mystere de la sainte Eucharistie, 421. t. 1. Respect des Peruviens pour leurs Rois, 456. t. 1. Leurs maisons, 5. tom. 2. Leur estime pour la Coca, & leur maniere de s'en servir, 140. t. 2. Leurs Balzes, 206. t. 2. Leurs supputations Chronologiques, & la maniere de regler leur Calendrier, 228. t. 2. Leurs *Quipos* ou Registres, 233. t. 2. Croyoient la Resurrection des Morts, 433. tom. 2.
- Perfes*, donnent au tour du Ciel le nom de Jupiter, 138. t. 1. N'avoient ni Temples ni Simulachres, & pourquoi, 137. 158. t. 1. Sentiment de M. Hyde sur l'ancienne Religion des Perfes, refuté, 140. t. 1. Donnent au Soleil le nom de *Mithra*, 141. t. 1. Entretiennent le feu sacré, 154. t. 1. Avoient des Vestales, 164. t. 1. Tempérance de leurs festins, 191. t. 1. Leurs Mysteres, 221. 272. t. 1. N'épousoient point leurs sœurs avant *Campyse*, 546. 553. t. 1. Leur éducation parallele à celle des *Lacedemoniens*, 600. t. 1. Leurs habillemens, & leur maniere de vivre, semblable à celle des Sauvages, 22. t. 2. Se peignoient le tour des yeux avec du vermillon, 47. t. 2. Leur nourriture, 82. t. 2. Leurs superstitions touchant la sepulture, 403. t. 2.
- Peuples*. Des Peuples qui ont passé en Amerique, 41. t. 1. Peuples monstrueux de l'Amerique, paralleles à ceux de l'Antiquité, 60. t. 1.
- Phalles*, dans les mysteres des Païens, 263. t. 1. adorés en quelques endroits de l'Amerique, 150. t. 1.
- Pheniciens* établissent plusieurs Colonies en Europe & en Afrique, & découvrent une Isle de très-grande étendue aux extrémités de l'Océan, 30. t. 1.
- Piages*. Voy. *Devins*.
- Pictes*. Leurs peintures caustiques, 39. t. 2.
- Pierres Coniques*, Pyramidales, &c. & origine de leur culte, 136. t. 1. Pierre Conique trouvée dans le Temple de *Natchés*, 147. t. 1.
- Pimentade*, sauce des *Caraïbes*, 104. tom. 2.
- Pipe*, & son usage connu des Anciens, 127. t. 2.
- Plan*, & distribution de l'Ouvrage, 19. t. 1.
- Plata*, Riviere de la *Plata*, 200. tom. 2.
- Platon*. Entêtement de *Platon* & des *Platoniciens* pour la *Theürgie*, 343. t. 1.
- Pleiades*. Nom que leur donnent les *Iroquois*, 410. t. 1. 235. t. 2.
- Polixene* égorgée au Tombeau d'*Achille*, 276. t. 2.
- Pollinseurs*, & leurs fonctions, 388. tom. 2.

Polygamie

DES MATIERES.

- Polygamie* autorisée chez plusieurs Peuples de l'Antiquité, & tolérée chez les Hebreux, 545. t. 1.
Polygamie en Amerique, permise sur-tout aux Chefs de quelques Nations, 554. t. 1.
Pompe Bacchique de Ptolomée Philadelphie d'Antiochus, de Mithridate, d'Antoine, & de Caligula, 184. t. 1.
Porcelain. De la Porcelaine des Sauvages, & de ses usages, 502. t. 1. est la *Concha Venerea* des Anciens, 503. t. 1.
Portages, 218. t. 2.
Porte sacrée chez les Anciens, 401. t. 2. Bled ou Balle de Bled jetée devant la porte en signe de mort, 415. t. 2.
Prasica, pleureuse appellée *Prasica*, 391. t. 2.
Précautions des Sauvages en pais ennemi & dans leur route, 245. tom. 2.
Prisonniers. Conduite des Guerriers à l'égard des Prisonniers, 261. t. 2. Maniere de les garder pendant la nuit, *ibid.* t. 2. Leur entrée dans le Village, 265. t. 2. Leur destination, 271. Leur supplice, 274. t. 2. leur adoption, 308. t. 2.
Prophetes chez les Juifs, inspirés de l'esprit de Dieu, 355. t. 1. Deux sortes de Prophetes parmi les Juifs, 175. t. 1.
Proserpine, la même que Diane, & les autres Déesses Vierges & fécondes du Paganisme, 239. t. 1.
Mere du Dieu Bacchus ou *Taurus*, *ibid.*
Prytanées des Grecs, dédiés à Vesta, 160. t. 1. *Prytanées* des Grecs, semblables aux *Curies* Romaines, *ibid.*
Pultophages. Romains, & autres appellés *Pultophages*, & pourquoy, 84. t. 2.
Pygmées, anciens & modernes, 59. tom. 1.
Pyramides, quel symbole selon les Indiens, 149. t. 1.
Pyrogues des Sauvages, 203. t. 2.
Pyrogues des Caraïbes & Sauvages Meridionaux, 212. t. 2.
Pyrolatrie. De la Pyrolatrie, ou culte du feu sacré, 152. t. 1. Origine de ce culte, *ibid.*
Pyromantie. Exemples de Divination par la Pyromantie parmi les Sauvages, 385. t. 1.
Pyrethes, 329. t. 2.
Pyrophores, & leurs fonctions chez les Anciens, 328. t. 2.
Pyrrhique. Nom generique des Danseuses guerrieres des Anciens, 202. tom. 1.
Python. Serpent Python, quel symbole, 234. t. 1.
Pythonisses. *Pythies.* Voy. Divination.

Q

QUIPOS. Registres des habitans du Pérou, appellés *Qui-
pos*, 233. t. 2.

R

RACINES dont les Sauvages se servent pour leur nourriture, 96. t. 2.
Radeaux de peaux enflées, & de courges vidées, 209. t. 2.
La Ramasse. Ce que c'est. 223. t. 2.
Raquettes, & leur description, 220. t. 2. Leur usage connu des Anciens, & porté d'Asie en Amerique, 222. t. 2.
Relations. Précipitation des Auteurs des Relations & Voyages, à écri-

V u u

T A B L E A L P H A B E T I Q U E

- re sur les mœurs des Peuples qu'ils ne connoissoient pas bien, 5. tom. 1.
- Religion*. Nécessité d'une Religion, 108. t. 1. Existence de cette Religion fondée sur le consentement unanime de tous les Peuples, *ibid.* t. 1. n'est pas l'ouvrage des Législateurs particuliers, & n'a point passé d'un Peuple à un autre quelques siècles après le Déluge, 14. t. 1. est aussi ancienne que les hommes, *ibid.* Corruption de la Religion chez les Payens, 118. t. 1. Malgré la corruption il se trouve dans la Religion des Payens des traits d'une grande conformité avec la vraie. Système sur la Religion des Anciens proposé, 12. t. 1. expliqué plus au long dans tout l'article de la Religion, tom. 1. Parallele de la Religion des Sauvages avec celle des Anciens, 113. t. 1. Toutes les actions solennelles des Peuples étoient anciennement du ressort de la Religion, 453. t. 1.
- Reirai* étoit une des épreuves des Initiations aux Mystères, 267. t. 1.
- Rhadamante*, premier Fondateur du Gouvernement des Crétois, 457. t. 1. Rhadamante frere de Minos, mene une Colonie en Lycie, 82. tom. 1.
- Rhée*. Deux Rhées, 236. t. 1.
- Rhombe des Anciens*, & sa figure, 209. t. 1.
- Richesses* ensevelies avec les morts dans leurs Tombeaux, & par quel principe, 410. t. 2.
- Robe*. Voy. Habillemens. Robe satyrique des pièces de Théâtre, 21. t. 1.
- Roiander Gôa*, nom des Chefs des Tribus chez les Iroquois. *V.* Chefs,
- Romains*, n'avoient point de Simulachres dans les premiers temps, 159. t. 1. Leurs Vestales, 161. t. 1. plus anciennes que Numa, 162. t. 1. Excès de leurs superstitions, 455. t. 1. Leurs Tribus & leurs Chefs au temps de la fondation de Rome, 465. t. 1. Leur Senat dans les premiers temps, 478. t. 1. Leurs trois sortes de Mariages, 566. t. 1. Leur goût pour la peinture passagere en guise de fard, 48. t. 2. Leur premiere nourriture, 570. t. 1. 69. t. 2. Appelés Pultophages, & pourquoi, 84. t. 2. Leur frugalité dans les premiers temps, 85. t. 2. Leur maniere de déclarer la guerre, 173. t. 2. Cruauté de leurs spectacles & de leurs repas, 287. t. 2. Leurs devoirs funebres, 403. t. 2.
- Rozeaux*. Peuples qui faisoient leur nourriture du fruit des Rozeaux, 72. t. 2. Rozeaux dont on fait le sucre, 145. t. 2.

S

- S** A B A Ï S M E. Premiere origine du Sabaisme, 195. t. 1. Sabaisme des Gentils étoit degeneré en une vraie Idolatrie, 143. t. 1.
- Sabazius*. Jupiter, Bacchus Sabazius étoient le Dieu de la guerre. Etymologie de ce nom, 196. tom. 2.
- Sac*, & prise d'une Place, 253. tom. 2.
- Sacremens* de la nouvelle Loy avoient leurs ombres & figures dans la Loy de nature & dans la Loy écrite, 416. tom. 1. sont la réalité de ces figures, *ibid.* Vestiges de nos Sacremens dans les Religions des Indes actuellement existentes, & dans les

DES MATIERES.

- Myſteres des Anciens*, 419. t. 1.
Sacrifices. Des Sacrifices, 177. t. 1.
 Définition du Sacrifice, *ibid.* Sa-
 crifices des Sauvages, paralleles
 à ceux des Anciens, 170. t. 1.
 Matière des Sacrifices dans les
 premiers temps, 178. t. 1. Ma-
 tiere & difference des Sacrifices
 parmi les Hébreux, 187. tom. 1.
 Distinction des Sacrifices particu-
 liers & des Sacrifices ſolemnels,
 182. t. 1. Sacrifices des Peuples
 de la ſuite de Bacchus & des Ar-
 gonautes, 190. t. 1. Chiens of-
 ferts en ſacrifice au Dieu de la
 Guerre chez les Anciens & chez
 les Sauvages, 189. t. 2. Sacrifi-
 ce de victimes humaines chez les
 Mexiquains, 180. t. 1. Sacrifice
 des premiers nez à la Floride,
 181. t. 1. Le ſupplice des Eſcla-
 ves dans l'Amérique paroît être
 un vrai Sacrifice, 276. 295. t. 2.
 Sacrifice d'Iphigenie & de la fille
 de Jephté, allegorique à celui
 qu'elles firent en voüant leur vir-
 ginité, 164. t. 1. Sacrifice perpet-
 uel désigné dans les noms de Bac-
 chus & de Cerés, 247. t. 1. Sa-
 crifices funéraires, 426. t. 2. Feſ-
 tins, chants & danſes faiſoient
 partie des Sacrifices, 191. 194.
 tom. 1.
Sagamité ou *Bouïtie*; nourriture or-
 dinaire des Anciens & des Sauva-
 ges, 83. t. 2.
Sara. Comment étoit ſœur & épouſe
 d'Abraham, 550. t. 1.
Sarpedon mene une Colonie de Créte
 en Lycie, 83. t. 1. Combat fait
 pour avoir ſon corps, 428. t. 2.
Saturne dévorant ſes enfans, quel
 ſymbole, 232. t. 1.
Satyre. Origine des Satyres & des
 Centaures, 19. t. 2.
Satyrides. Iſles Satyrides, 31. t. 1.
Saül. Corps de Saül & de ſes enfans,
 & honneurs funebres qui leur fu-
 rent rendus, 422. t. 2.
Saults & Cascades, 217. t. 2.
Sauvages de l'Amérique. Conjectures
 ſur leur origine, 27. t. 1. distri-
 bués en Peuples errans ou ſeden-
 taires, 91. t. 1. ont tous une tra-
 dition ſacrée & fabuleuſe des pre-
 miers temps, 93. t. 1. du De-
 luge, & de la fin du monde, 100.
 t. 1. Leur caractère, 103. t. 1.
 Leur Religion, 108. t. 1. Le fonds
 de cette Religion, ſemblable à
 celle des Barbares qui occuperent
 en premier lieu la Grèce, 115. t.
 1. ont tous la connoiſſance d'un
 premier Eſtre, 124. t. 1. recon-
 noiſſent pluſieurs Génies, 145. t. 1.
 Sont tous idolâtres, 146. tom. 1.
 Ont un reſpect religieux pour le
 feu, 166. t. 1. Leurs Temples,
 167. t. 1. Leurs Sacrifices, 170.
 208. t. 1. Leurs Inſtrumens de
 Muſique, 209. t. 1. Leurs Céré-
 monies pendant le temps des Ecly-
 pſes, 248. t. 1. Leurs Initiations,
 paralleles à celles des Anciens,
 281. t. 1. Leurs ſentimens au ſu-
 jet de l'Ame, 359. t. 1. Leur en-
 têtement pour les ſonges, 363.
 t. 1. De leurs Devins, & de ce
 qu'on en doit penſer, 373. t. 1. Leur
 païs des Ames, parallele à l'Enfer
 des Poètes, 398. t. 1. De leur
 Metemphycoſe, 410. t. 1. De leur
 Gouvernement, 436. t. 1. De
 leur Ginécocratie, 460. t. 1. De
 leurs aſſemblées ſolemnelles, 508.
 t. 1. De leurs chants, danſes &
 feſtins, 514. t. 1. De leurs Ma-
 riages, 554. t. 1. De leur Educa-
 tion, 597. t. 1. De leurs amitiés
 particulieres, 603. t. 1. De leurs
 Vuu ij

TABLE ALPHABÉTIQUE

- occupations , 1. t. 2. De leurs Villages , & de la maniere de les fortifier , 3. t. 2. De leurs Cabanes , 5. t. 2. De leurs Habillemens , 17. t. 2. De leurs Peintures caustiques , 33. t. 2. De leurs Peintures passageres , 47. t. 2. De leur maniere de couper leurs cheveux & de leurs autres ornemens , 50. t. 2. De leur nourriture , 63. t. 2. De leurs boissons , 113. t. 2. De leur Guerre , & des motifs de la faire , 161. t. 2. Leur maniere de la chanter , 189. t. 2. De leurs armes , 193. t. 2. De leurs voyages par eau & par terre , 199. t. 2. De la connoissance qu'ils ont de l'Astronomie , 1. t. 2. La supputation de leurs années , & de leur maniere de compter , 225. t. 2. De leurs campemens , 241. t. 2. De leurs précautions en pais Ennemi , 243. t. 2. De leurs combats , 278. t. 2. De leur conduite envers leurs prisonniers , 260. t. 2. Des supplices qu'ils font souffrir à leurs esclaves , 244. tom. 2. Des Loix de l'Adoption , 308. t. 2. De leurs Ambassades , 310. t. 2. De leur Commerce , 331. t. 2. De leur Chasse & de leur Pêche , 336. t. 2. De leurs Jeux , t. 2. De leurs Maladies , 360. t. 2. De leur Médecine , 361. t. 2. De leurs devoirs funéraires , 386. t. 2. De leur Deuil , 435. t. 2. De leur Langue , 458. t. 2.
- Scythes. Scythie.* Divers Peuples compris sous le nom de Scythes , 42. t. 1. Leurs mœurs semblables à celles des Barbares qui avoient occupé la Grèce , 92. t. 1. entretenoient le feu sacré , 154. t. 1. Avoient un Cimetière pour symbole de la Divinité , 195. tom. 1.
- Rapportoient leur origine à une femme , moitié femme & moitié serpent , 233. t. 1. Adoroient Diane , & se faisoient initier à ses Mysteres , 221. t. 1. Enlevoient la chevelure de leurs ennemis , & en faisoient trophée , 257. t. 1. Se faisoient suer avec des pierres ardentes , 372. t. 2. Description de la Cabane de leur Suerie , *ibid.* Peuple de Scythie , qui prenoit le plaisir de l'yvresse par l'odeur & la fumée de certaines herbes , 128. t. 2. Plusieurs Peuples de Scythie engraissoient leurs parens pour en faire festin , 404. t. 2. Conjectures sur quelques mots de la Langue des Scythes , 473. t. 2.
- Secret des Mysteres* , 220. 266. t. 1.
- Semiramis* , appelée fille du Soleil dans quelques Inscriptions , 132. t. 1. Sa passion pour son fils Ninyas , punie , 546. t. 1.
- Semaines* d'années chez les Sauvages , comptées par les jours ou par les nuits , paralleles à celles des Hébreux , 230. t. 2. Semaines de jours & d'années chez les Mexiquains , réglées par le nombre de treize , 228. t. 2.
- Sephora* n'est point le Type de toutes les Déesses du Paganisme , 221. tom. 1.
- Sepulture.* De la Sépulture , 386. t. 2. Manieres singulieres de préparer les corps pour la sepulture , 389. t. 2. Differens usages de sepulture chez les Anciens & chez les Sauvages , 402. t. 2. Privation de la sepulture étoit une tache infamante chez les Anciens , & l'est encore parmi les Américains , 420. t. 2. Sepultures choisies au pied des chênes , & pourquoi , 423. t. 2. Ce qui reste dans la sepulture , se-

DES MATIERES.

- Un** la pensée des Anciens, après qu'on a rendu tous les derniers devoirs au cadavre, 424. t. 2. Sepulture étoit un lieu sacré, 427. t. 2. Gardes mis pour la défense des sepulchres, 428. t. 2. Sepultures gardées à la Floride, 431. tom. 2. Prophanation de la sepulture, regardée comme une grande hostilité, 432. t. 2. Douleur des Péruviens en voyant les Espagnols prophaner leurs sepulchres, 433. t. 2.
- Serpent.** Quel symbole dans la Religion des Anciens, 229. t. 1. Serpent, symbole de deux principes opposés dans la Religion des Anciens, 236. tom. 1. Serpent initié dans les Mysteres, 228. t. 1. Serpens apprivoisés & nourris dans les Temples, 229. t. 1. Serpent d'airain symbole du Libérateur, 230. t. 1. Serpens enchantés & apprivoisés par les Sauvages, 263. t. 1. entrent dans les Mysteres de leurs sorts & de leur divination, *ib.*
- Sesame** des anciens Egyptiens, 95. t. 2.
- Siecle des Mexiquains**, & cérémonie observée à la fin de leur année seculaire, 229. t. 2.
- Siege** des Places fortifiées & palissadées, 252. t. 2.
- Signaux** qui marquoient la présence de l'esprit dans les Oracles rendus par les suppôts du Démon, 350. tom. 1.
- Silicernium.** Ce que c'étoit, 399. t. 2.
- Sistre particulier** entre les mains d'Anubis, 204. t. 1. Sistre de Clatra. *Voy.* Clatra.
- Shommonkourési**, Solitaire & Devin très-célebre parmi les Sauvages, 175. t. 1. Son histoire, & la cause de sa mort, 390. t. 1.
- Sogdiens.** Constance de quelques Sogdiens prisonniers, condamnés à mort par Alexandre, 282. t. 2.
- Soleil.** Symbole de la Divinité & du Libérateur, 128. t. 1. Tous les Dieux & Déeses de l'Antiquité se rapportent au Soleil, 129. t. 1. Confondu avec la Divinité même, *ibid.* Soleil est la Divinité des Peuples de l'Amérique, 130. tom. 1. Princes & Rois de l'Antiquité, qui se disoient fils du Soleil, *ibid.* Noms que les Iroquois donnent au Soleil, 132. t. 1. Quelques-uns de ces noms ne conviennent qu'au souverain Estre, *ibid.* Explication de ces noms, 133. t. 1.
- Solitaires** parmi les Sauvages, faisant profession de continence, 175. t. 1.
- Solymes**, quel Peuple, 83. tom. 1. Leurs Tribus, 465. t. 1. Leurs Chefs, 466. t. 1.
- Songes.** Divination par les songes, 363. t. 1. Songes plus mystérieux les uns que les autres, *ibid.* Entêtement des Sauvages pour leurs songes, *ibid.* Causes & exemples de cet entêtement, 364. t. 1. Fête des Songes, 367. t. 1. Comparaison de cette Fête avec les Bacchantales des Anciens, & l'usage de se tenter par des énigmes, *ibid.* avec les Panathénées, & la Fête des Torches, 369. t. 1. Maniere dont les Sauvages ont coûtume d'éluder les songes, 365. t. 1.
- Sorts des Sauvages.** *Voy.* Divination. Sorts de Lycie, 349. t. 2.
- Sphéristique.** De la Sphéristique, 352. t. 2. Divers jeux de Sphéristique des Sauvages, paralleles à quelques-uns de ceux des Anciens, 353. t. 2.
- Substitutions** successives des plantes frumentacées les unes aux autres, 70. tom. 2.
- Sucre.** Du Sucre, 142. t. 2. Du Su-
(V u u iij)

T A B L E A L P H A B E T I Q U E

- cre des Anciens, *ibid.* Noms divers que les Anciens donnoient au Sucre, 143. t. 2. Etymologie du mot *Saccharum*, 151. t. 2. Sucre moderne ou factice, 146. t. 2. différent du Sucre des Anciens, *ibid.* Depuis quand connu en Europe, *ibid.* Sucre d'Erable, de Fresne, &c. & maniere de le faire, 153. t. 2.
- Suërie.* Cabane de la Suërie, & sa description, 371. t. 2.
- Supplice* des Esclaves dans l'Amerique Septentrionale, & sa description, 274. t. 2. Supplice des Sauvages de l'Amerique Meridionale, & sa description, 292. t. 2.
- Symboles des Myſteres*, 224. tom. 1.
- Symboles de la Divinité, confondus avec la Divinité même, 144. tom. 1.
- Syrie.* Déesse de Syrie, la même que Minerve, Diane, &c. *Voy.* Minerve.
- T
- T** A B A C. Du Tabac, 126. t. 2. S'il a été connu des Anciens, *ibid.* Passages de quelques Auteurs modernes, qui ont parlé du Tabac, paralleles à ceux des Anciens, 128. t. 2. Effets du Tabac, 129. t. 2. Potions de Tabac usitées dans les Initiations des Ameriquains, 333. t. 1. Sa composition au Mexique, *ibid.* Consacré en Amerique aux usages de Religion, 135. t. 2.
- Talus.* Jeu des Anciens, appelé *Talorum.* *Voy.* Jeu des Osselets.
- Tapuiens* mangent le Manioc sans en exprimer le suc, 100. t. 2.
- Le *Tau* & la *Croix* étoient un même symbole, 443. t. 1. *Tau*, Lettre d'heureux présage chez les Anciens, 444. t. 1.
- Temples* de Vesta faits en Rotonde, & pourquoi, 167. tom. 1. Perfes n'avoient point de Temple, 158. t. 1. Prytanées & Curies Romaines tenoient lieu de Temples, 167. t. 1. Cabanes de Conseil tiennent lieu de Temples en Amerique, *ibid.* Temple de Natchez, *ibid.* des Oumas, Peuples de Virginie, &c. 168. t. 1. Temples du Pérou, 169. t. 1. du Mexique, 170. t. 1.
- Temperance* des Egyptiens, & autres Peuples anciens dans leurs festins, 191. t. 1.
- Temps.* Distinction de deux temps, où l'Egypte, la Phrygie, la Grèce &c. ont été peuplées, dont le premier se rapporte aux temps, qui ont précédé le Déluge, 38. t. 1.
- Terebration.* Maniere de faire du feu par la Terebration, 242. t. 2.
- Tessera.* Symboles appelés *Tessera*, 187. t. 2. Jeu des Anciens, appelé *Tesserarum*, 342. t. 2.
- Tesludo.* Tortuë des Poëtes, ou Lyre d'Apollon; ce que c'étoit, 216. t. 1.
- Thadal,* Roy des Nations, vaincu par Abraham, 181. t. 2. Ses Etats, 183. tom. 2.
- Thalesiris*, Reine des Amazones, 51. t. 2.
- Tharonhiaouagon*, nom du Soleil chez les Iroquois, 133. t. 1. Explication de ce terme convient au souverain Estre, *ibid.* a vécu parmi les hommes, & est le maître au pais des Ames, 244. 401. t. 1.
- Theologie* des Payens toute symbolique, 121. t. 1. a deux parties, l'une physique, l'autre historique, 224. tom. 1.
- Theta.* Lettre de mauvais augure, & signe de mort chez les Anciens, 444. t. 1.
- Theurgie.* De la Theurgie, ou com-

DES MATIERES.

- munication avec les Dieux*, 341.
 t. 1. Sentiment des Saints Peres
 sur la Theurgie des Anciens, 343.
 t. 1. Entêtement de Platon & de
 ses Sectateurs pour la Theurgie, *ib.*
Thomas. Si saint Thomas ou quelque
 autre des Apôtres, a passé en A-
 merique, 451. t. 1.
Thrace. Peuples de Thrace, plusieurs
 Peuples compris sous ces noms, 42.
 t. 1. Peuples de Thrace particu-
 liers de l'Arie & de l'Areïane.
Voy. Arie & Areïane. Peuples de
 Thrace s'enyvrent par l'odeur &
 la fumée de certaines herbes, 129.
 tom. 2. Femmes des Peuples de
 Thrace se brûloient sur le corps de
 leurs maris, 282. t. 2. Heroïsme
 de ces femmes, *ibid.* Peuples de
 Thrace pleuroient à la naissance
 des hommes, & se réjouissoient à
 leur mort, 406. t. 2.
Thyrse de Bacchus formé en Croix,
 241. 242. t. 1.
Tibareniens. Coûtume des Tibare-
 niens & de quelques autres Peu-
 ples aux couches de leurs femmes,
 49. t. 1. Cette coûtume est expli-
 quée par celle des Sauvages Meri-
 dionaux, 256. t. 1. Rapport de
 cette coûtume avec le peché ori-
 ginel, 259. t. 1.
Tonnerre. Idée que les Sauvages ont
 du Tonnerre, 125. t. 1.
Tonsure Hectoride ou *Theséide*, 52. t.
 2. Tonsure Bacchique, 52. t. 2.
 Tonsure des Clercs, symbole de
 mort mystique, & conjecture sur
 son origine, 409. t. 2.
Torches nuptiales. Ce que c'étoit dans
 l'Antiquité, & leur comparaison
 avec ce qu'on appelle en Ameri-
 que *Bois de Mariage*, 578. t. 1.
 Comparaison de la Fête des Lan-
 ternes à la Chine, avec les Fêtes
 des Anciens, appelées *Fêtes des*
Torches, 369. t. 1.
Tortue, ou Lyre d'Apollon, 216. t. 1.
 Son Inventeur, 205. t. 1. Sa com-
 paraison avec les Sistrés des An-
 ciens & des Sauvages, 216. t. 1.
 Quel symbole, 99. t. 1. Consacrée
 à la Divination, 214. t. 1. Fable
 Iroquoise de la Tortue, sur la-
 quelle est formée la Terre, 94.
 t. 1. Fable du Dieu Vichnou méta-
 morphosé en Tortue, 99. t. 1. Fa-
 ble du Dragon né d'une Tortue,
 100. t. 1.
Toupan, terme de la Langue des
 Sauvages Meridionaux, 124. t. 1.
 Explication de ce terme, 125. t. 1.
Tours & Colonnes des habitans du
 Pérou pour observer le point fixe
 des Solstices & des Equinoxes,
 232. t. 2.
Tradition orale, sacrée chez tous les
 Sauvages, 93. t. 1.
Trainees des Sauvages, & leur descri-
 ption, 120. t. 1.
Transmigrations des Peuples, & leurs
 causes, 43. t. 1.
Trepieds sacrés de differente espece,
 376. t. 2. Trepied delphique. Ce-
 que c'étoit, *ibid.* parallele avec
 la Cabane de la Divination des
 Peuples de l'Amerique Septen-
 trionale, 376. t. 2.
Tribus. Des Tribus ou familles, 464.
 t. 1. Origine des Tribus, *ibid.*
 Tribus de plusieurs Peuples, *ibid.*
 Tribus des Iroquois, des Hurons,
 &c. 464. t. 1.
Trinité. Vestiges de la Très-sainte
 Trinité dans la Religion des An-
 ciens & dans les Religion des In-
 des, 9. t. 1.
Troglodytes. Respect religieux des
 Troglodytes pour les Tortues,
 100. t. 1. Leur sepulture, 404. t. 2.

T A B L E A L P H A B E T I Q U E

Trophonius. Antre de Trophonius ,
342. t. 1.
Troye. Guerre de Troye comparée à
celle des Sauvages , 177. t. 2.
Tympanum , ou Tambour de la Déesse
de Phrygie , 204. t. 1. Tambour
des Sauvages , 210. t. 1. 204. t. 1.

V

V A N mystique , & son usage
dans les Orgies , 353. t. 1.
Vasco Nugnés de Valboa découvre le
premier la Mer du Sud , 53. t. 1.
Son erreur sur les hommes habil-
lés en femmes , qu'il trouva en
Amerique , 53. t. 1.
Venus Uranie , la même que la jeu-
ne Vesta , que la jeune Isis. *Voy.*
Isis. Statuë de Venus celeste sur
une Tortuë , 98. t. 1.
Vesta. Du culte de Vesta , 152. t. 1.
Ce que c'étoit que Vesta , 153.
t. 1. Deux Divinités confondus
sous le nom de Vesta , 156. t. 1.
Leurs Symboles , *ibid* Anciennement
n'avoit point de Simulachre
à Rome , 158. t. 1. Figure de son
Temple , 167. t. 1.
Vestales. Vestales Romaines , 161.
t. 1. Vestales au Pérou , 169. t. 1.
chez les Iroquois , 173. t. 1. Hom-
mes consacrés à Vesta , à Venus
Uranie , à Cybèle , &c. 166. t. 1.
Vestiges. Science des Vestiges , 244.
P. tom. 2.
Veterez. Peuple Atlantique , 7. t. 2.
Leurs habitations , *ibid.*
Vieillards. Coutume barbare de quel-
ques Peuples de l'Antiquité & de
l'Amerique , de faire mourir leurs
Vieillards , 489. t. 1.
Vierges. Divinités du Paganisme ,
Vierges & fécondes , 236. tom. 1.
Vestiges d'une Vierge féconde

chez les Chinois , 235. t. 1. en
Amerique , 246. t. 1. Vierge du
Zodiaque allaitant un enfant dans
l'ancien système Astronomique
des Egyptiens , des Perses & des
Indiens , 242. tom. 1. Rapport de
toutes ces Divinités Vierges &
fécondes avec la sainte Vierge
Mere du Redempteur , 236. t. 1.
Vierges. Plusieurs Prêtresses Vier-
ges , Veuves , ou faisant profes-
sion de continence dans l'Antiquité,
164. t. 1. Maniere d'éprouver
dans l'Achaïe la pureté des Prê-
tresses soupçonnées d'avoir manqué
à l'obligation de vivre dans la
continence , 163. t. 1.
Villages des Sauvages , 3. t. 2. Ma-
niere de les fortifier , *ibid.* Villa-
ges & Cabanes sur les arbres au
milieu des marécages , 6. tom. 2.
Transport des Villages , 107.
tom. 2.
Vin. Du Vin & des Vignes en Ame-
rique , 112. t. 2. Vin & son usa-
ge inconnu de plusieurs Peuples ,
détesté de quelques autres , défendu
à certaines personnes , & pris
avec sobriété par ceux qui en
usoient , 191. t. 1. Pensées des an-
ciens Egyptiens sur le vin , 193.
t. 1. Vins de différentes especes ,
112. tom. 2.
Viracocha. Nom du Dieu Createur
au Pérou , 124. t. 1.
Virginie. Peuples de la Virginie ,
leurs Temples , 168. t. 1. Leurs
Initiations , 282. t. 1. Leurs pein-
tures caustiques , 42. tom. 2. *Voy.*
Sauvages.
Virginité Profession de Virginité si
ancienne , qu'elle peut être rap-
portée aux temps qui ont précédé
la corruption de la Religion ,
162. t. 1. pratiquée & respectée
en

DES MATIERES.

en Amerique, 338. t. 1.
Vision mysterieuse. Etat d'un homme
 initié dans la vision mysterieuse,
 342. t. 1.
Wisoccan, ou potion de Tabac en
 usage dans les Initiations des Peu-
 ples de Virginie, 286. t. 1.
Wirzilipuzli, Dieu des Mexiquains,
 423. t. 1.
Voix contrefaite des Oracles, ou de
 ceux qui les rendoient, 354. t. 1.
Vossius (Gerard) Son sentiment sur
 Moïse, refuté, 224. t. 1.
Voyages des Sauvages, 199. t. 2.
Voye Laïée. Voy. Galaxie.
Urim & Tummim, leur usage, 355.
 tom. 1.
Urnes cineraires & lachrymales des
 Romains, 421. t. 2. Urnes cine-
 raires remarquables, trouvées
 dans l'Ombrie, 50. t. 2. Urnes ci-
 neraires pour la sepulture des ani-
 maux, 361. t. 1.

X

XANTHE. Lyciens de Xanthe,
 & leur désespoir sous Harpa-
 ge General des Perfes, 86. t. 1.
 durant la guerre des Triumvirs,
 87. t. 1.
Xanthus, Fondateur de la Ville de
 Xanthe en Lycie, 83. t. 1.
Xilophores ou *Kalophores*, 511. t. 1.
 Fête des Juifs appelée *Xilophorios*.

Y

YDRANOS. Ce que c'étoit dans
 les Mysteres, 272. t. 1.
Yuca. Voy. Mandioc ou Manioc.

Z

ZIGANTES, Peuple d'Afrique;
 156. tom. 2.
Zoroastre des Anciens, passe pour
 l'Auteur de la Magie, 356. t. 1.
 De la Polygamie, & des désordres
 du Mariage, 542. t. 1.

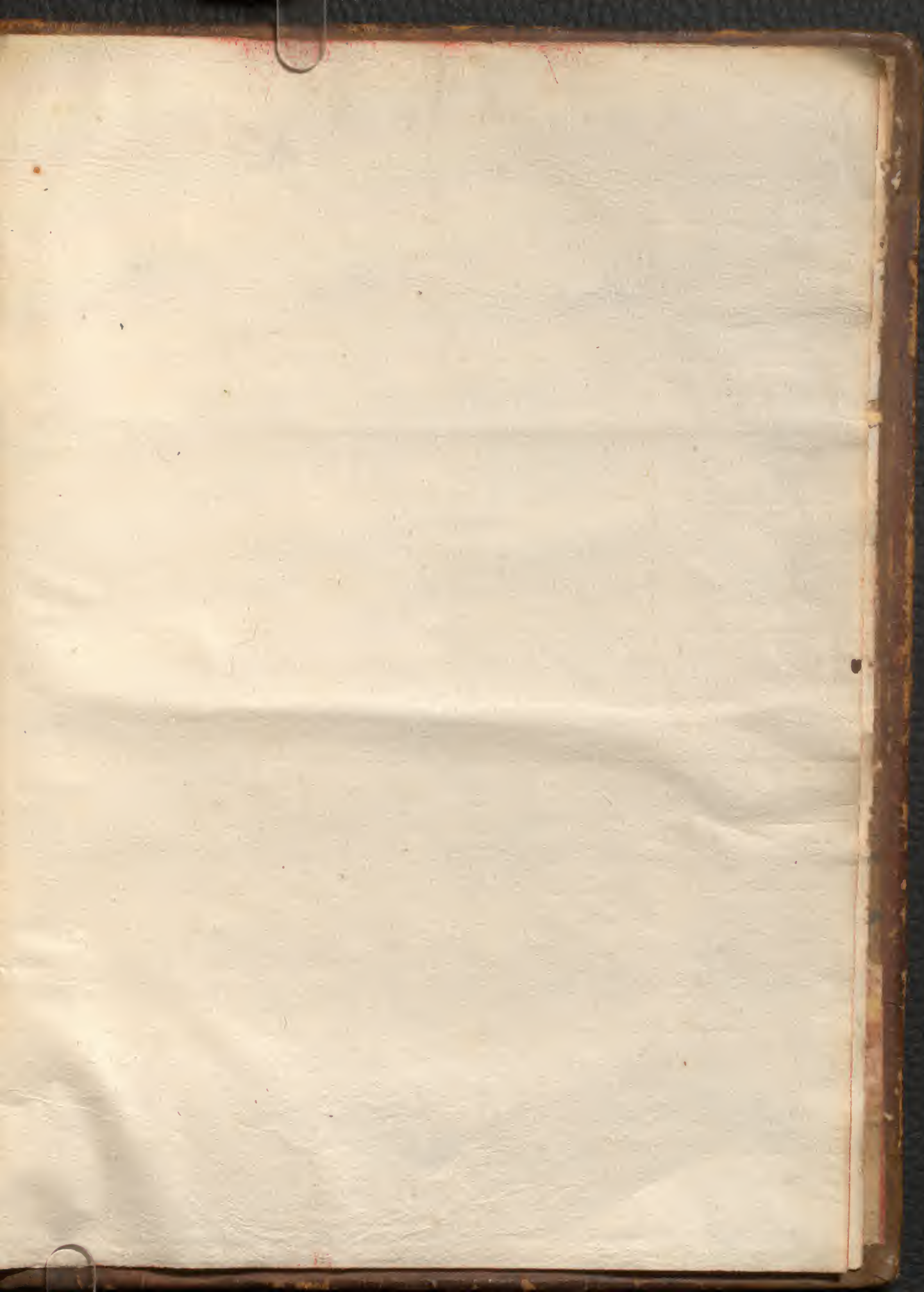
Fin de la Table. Alphabetique des Matieres des deux Tomes.

AVIS AU RELIEUR.

Nota. La feuille O premiere signature se trouve double, l'on prendra
 la seconde qui servira de la feuille P, Tome 2. pag. 113. & l'on a retran-
 ché la signature Z.

FAUTES DU SECOND TOME.

Page.	Ligne.	Fautes.	Corrections.
7.	16.	pèle même,	lisex pèle-mêle.
10.	16.	Ecorces d'Ormes,	lis. Ecorces d'Orme.
14.	4.	tiffus,	lis. posés.
18.	7.	pour subvenir,	lis. de subvenir,
22.	28.	des Gaulles,	lis. des Getules.
30.	3.	Statuës,	ajout. à Rome.
32.	1.	fait,	lis. faites.
48.	8.	jours de fêtes,	lis. jours de fête.
48.	20.	Eglé,	lis. Eglé
58.	13.	qu'il y attache,	lis. Il y attache.
57.	29.	coufues,	lis. tissus.
69.	1.	avoir,	lis. avoir eu.
69.	3.	où étoit,	ôtez ou
69.	27.	posterieures,	lis. posterieure.
87.	13.	fait,	lis. faits.
94.	20.	leurs farine,	lis. leur farine.
98.	3.	le dessus,	lis. le dedans.
99.	30.	cheveaux,	lis. chevaux.
105.	16.	en triangles,	lis. en triangle.
108.	26.	Bleds d'Indes,	lis. Bleds d'Inde.
111.	5.	Cerauniasou,	lis. Cerauniennes, ou.
114.	11.	on use,	lis. on en use.
123.	3.	sücce,	lis. süce.
127.	19.	laissé,	lis. laissées.
129.	21.	indique,	lis. l'indique.
144.	note.	interiori succi;	lis. interiois succi.
154.	11.	qu'ils,	lis. qu'elles.
160.	10.	teints,	lis. teint.
164.	16.	quelques,	lis. quelque.
165.	20.	déposeroit,	lis. depriferoit.
167.	17.	quartiers,	lis. Guerriers.
210.	11.	de menagée,	lis. de menage.
224.	23.	Rumbs,	lis. Rhumbs.
229.	note.	Caronelli,	lis. Coronelli.
233.	27.	enforcené,	lis. en forcené.
280.	12.	ce Heroïsme,	lis. cet Heroïsme.
280.	29.	Scivola,	lis. Scévola.
300.	15.	très étroitement la nuit,	lis. très étroitement. La nuit.
337.	28.	entre,	lis. outre.
341.	24.	fait,	lis. font.
344.	note.	facies,	lis. facies.
345.	14.	plané,	lis. plane.
347.	7.	dix,	lis. six.
423.	19.	Dercenni,	lis. Dercenni.
458.	5.	causoit,	lis. causoient.



2691720 t.2





362
H

